Friedrich ENGELS

LA SITUATION DE LA CLASSE LABORIEUSE EN ANGLETERRE

D'après les observations de l'auteur et des sources authentiques

1845

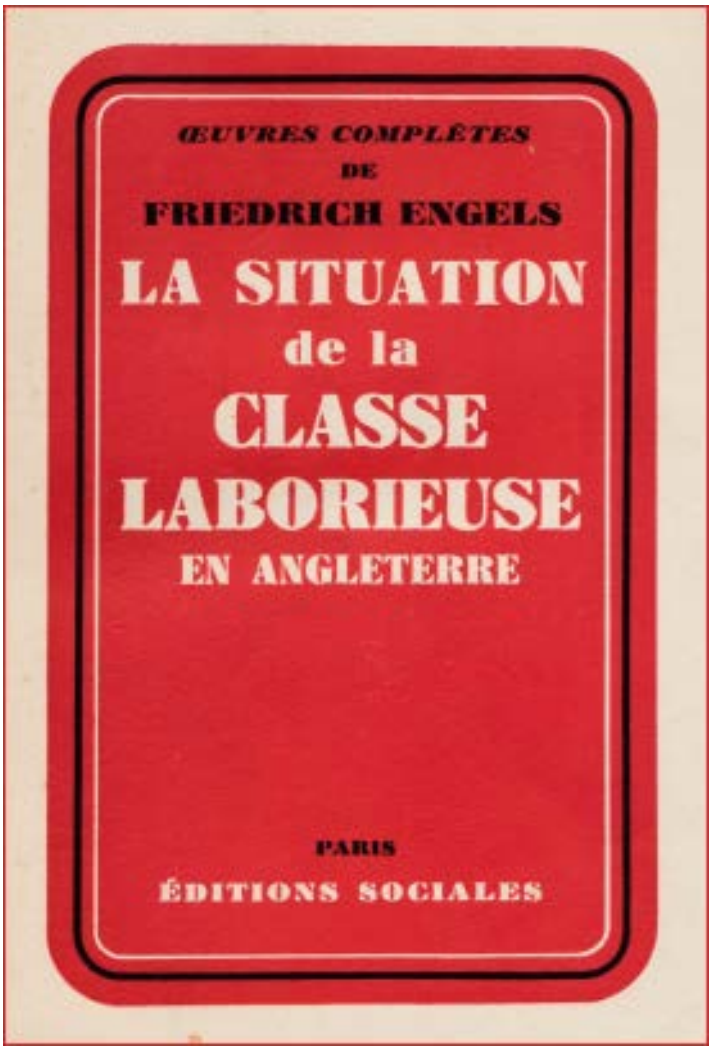


Table des matières

Avant-propos de E. J. HOBSBAWM

I. - CADRE ET ORIGINE DE L'OUVRAGE.
II. - SCHÉMA ET ANALYSE.
III. - LA DESCRIPTION DE L'ANGLETERRE EN 1844.

LA SITUATION DE LA CLASSE LABORIEUSE EN ANGLETERRE

Aux classes laborieuses de Grande-Bretagne
Préface
Introduction
Le prolétariat industriel
Les grandes villes
La concurrence
L'immigration irlandaise
Les résultats
Les différentes branches d'industrie les ouvriers d'usine proprement dits
Les autres branches d'industrie
Mouvements ouvriers
Le prolétariat des mines
Le prolétariat agricole
L'attitude de la bourgeoisie à l'égard du prolétariat

ANNEXES

Complément à *La Situation des classes laborieuses en Angleterre :*
Une grève anglaise
Préface à l'édition américaine de 1887
Préface à l'édition allemande de 1892
Liste des sources citées par Engels
Index des noms cités

AVANT-PROPOS

POURQUOI cette nouvelle traduction de La Situation de la classe laborieuse en Angleterre, alors que nous négligeons tant d'œuvres écrites aux alentours de 1840 ? Pour trois raisons principales : la première est que ce livre marque une date dans l'histoire du capitalisme et de la société industrielle moderne ; la seconde, qu'il constitue une étape dans l'élaboration du marxisme, c'est-à-dire de notre compréhension de la société; la troisième tient à sa qualité littéraire. A la fois érudit et passionné, mêlant l'accusation et l'analyse, c'est, pour tout dire, un chef-d'œuvre. Mais les chefs-d'œuvre eux-mêmes ont parfois besoin de commentaires pour être lus avec profit plus d'un siècle après leur Publication, surtout lorsqu'ils ont été l'objet d'attaques répétées de la part d'ennemis politiques, comme c'est ici le cas, et qu'ils traitent de problèmes sur lesquels une volumineuse littérature historique s'est constituée depuis.

I. - CADRE ET ORIGINE DE L'OUVRAGE.

Lorsqu'il écrit La Situation de la classe laborieuse, Engels a vingt-quatre ans; il est issu d'une famille de riches cotonniers de Barmen, en Rhénanie, la région industrielle la plus avancée d'Allemagne, et son père est associé à une entreprise de textiles, la maison Ermen & Engels, qui se trouve au cœur de la région économique anglaise la plus importante de l'époque, à Manchester. Le jeune Engels, face aux horreurs du capitalisme industriel naissant et par réaction contre l'étroitesse et le pharisaïsme de son éducation piétiste, s'engage, dans la voie des jeunes intellectuels progressistes allemands formés dans la tradition philosophique alors dominante dans les milieux cultivés d'Allemagne et tout comme Karl Marx, de quelques années son aîné, il devient « hégélien de gauche » ; son adhésion précoce aux idées communistes le pousse à collaborer aux divers périodiques et revîtes où la gauche allemande s'efforce de formuler sa critique de la société existante.

La décision de s'installer pour quelque temps en Angleterre émane-t-elle de lui ou de son père ? On ne sait. Ils ont sans doute des raisons différentes d'approuver ce projet : le père veut tenir son révolutionnaire de fils à l'écart des agitations allemandes et faire de lui un solide homme d'affaires ; le fils tient à être plus près du centre du capitalisme et de ces grands mouvements du prolétariat britannique d'où va surgir, pense-t-il, la révolution décisive du monde moderne. Il part pour l'Angleterre, en automne 1842 (c'est au cours de son voyage qu'il rencontre Marx pour la première fois). Il va y rester près de deux ans, à observer, étudier et exprimer ses idées [1]. Sans doute travaille-t-il à son livre dès les premiers mois de 1844. Mais, c'est après son retour à Barmen, au cours de l'hiver 1844-1845 qu'il en rédige l'essentiel. L'ouvrage paraît à Leipzig, dans l'été 1845 [2].

---

1 En dehors de La Situation.... son séjour verra naître les « Umrisse zu einer Kritik der Nationaloekonomie » publiés dans les Deutsch-Franzoesische Jahrbuecher, Paris 1844, ébauche précoce, mais imparfaite d'une analyse marxiste de l'économie, ainsi que des articles sur l'Angleterre pour la Rheinische Zeitung, le Schweizerische Republikaner, les Deutsch-Franzoesische Jahrbuecher et le Vorwaerts de Paris, et sur l'évolution continentale pour le New Moral World de R. Owen. (Cf. Karl MARX - F. ENGELS : Werke. Berlin, 1956, tome I, pp. 454-592.)

2 Die Lage der arbeitenden Klasse in England. Nach eigner Anschauung und authentischen Quellen von Friedrich ENGELS. Leipzig. Druck und Verlag Otto Wigand 1845. Une édition américaine paraît avec une préface distincte en 1887, une édition anglaise, avec une longue et importante préface, en 1892, et une seconde édition allemande la même année.

L'idée d'écrire un livre sur la situation des classes laborieuses n'avait, en soi, rien d'original. Celui d'Engels est le plus remarquable des écrits de cette sorte, mais il n'est pas le seul. Aux alentours de 1830, il était clair, aux yeux de tout observateur intelligent que dans les régions économiquement avancées d'Europe se posaient des problèmes tout nouveaux. Il n'était plus seulement question des « pauvres», mais d'une classe sans précédent dans l'histoire, le prolétariat, « dont la situation sociale s'impose chaque jour davantage à l'attention du monde civilisé », dit Engels (chapitre I, p. 52). A partir de 1830, et surtout après 1840, années décisives dans l'évolution du capitalisme et du mouvement ouvrier, les livres, brochures et enquêtes sur la situation des classes laborieuses se multiplièrent en Europe occidentale. Le tableau de l'état physique et moral des ouvriers employés dans les manufactures de coton, de laine et de soie, par L. Villermé (1840) est en France la plus célèbre de ces enquêtes en même temps que la plus remarquable des études de ce genre, à côté de celle d'Engels. Pour des raisons évidentes, ces recherches sont particulièrement nombreuses en Angleterre, et Engels utilisera au mieux les plus importantes d'entre elles, notamment les rapports de la Factory Enquiry Commission de 1833, de l'Enquiry into the Sanitary Condition of the Labouring Population de 1842, de, la Children's Employment Commission de 1842-1843 et dans la mesure du possible, de la Commission for Inquiring into the State of the Large Towns (1844) (premier rapport). D'ailleurs, il apparaissait déjà clairement que le problème du prolétariat n'était pas purement local ou national, mais bien international : Buret étudiait à la fois les conditions de vie anglaise et française (La misère des classes laborieuses en France et en Angleterre, 1840), tandis que Ducpétiaux collationnait les données concernant les jeunes ouvriers à travers l'Europe (De la condition physique et morale des jeunes ouvriers, et des moyens de l'améliorer, 1843). Le livre d'Engels est donc loin de constituer un phénomène isolé, ce qui lui a valu d'ailleurs périodiquement l'accusation de plagiat de la part d'anti-marxistes en mal d'arguments [1].

Il diffère pourtant des autres œuvres contemporaines à bien des égards. Tout d'abord, c'est, comme le souligne justement Engels dans sa Préface, le premier livre, en Angleterre ou ailleurs, qui traite de la classe ouvrière dans son ensemble, et non de certaines branches ou industries particulières. Deuxième trait, plus important encore, ce n'est pas un simple examen de la situation des classes laborieuses, mais une analyse de l'évolution du capitalisme industriel, des conséquences sociales de l'industrialisation, avec ses aboutissants politiques et sociaux : l'essor du mouvement ouvrier, en particulier. En fait, c'est la première tentative d'envergure pour appliquer la méthode marxiste (qui trouvera sa première formulation théorique dans L'Idéologie allemande de Marx, en 1845-1846) à l'étude concrète de la

On trouvera ces diverses préfaces à la fin du présent volume. Une partie seulement des erreurs matérielles de la première édition y sera corrigée. La dernière édition allemande de La Situation est celle de MARX-ENGELS : Werke, Bd II, pp. 228-506, Berlin, Dietz, 957. W. 0. Henderson et W. H. Chaloner qui viennent de rééditer le livre en anglais (Oxford 1958) se sont livrés à un travail extrêmement minutieux, vérifiant toutes les citations, ajoutant les références précises là où Engels ne les donnait pas, corrigeant certaines erreurs passées inaperçues et ajoutant d'utiles renseignements complémentaires. Malheureusement, cette étude souffre du désir irrépressible de ses auteurs de discréditer Engels et le marxisme à tout prix. La première édition française a été publiée par Alfred Costes, 2 volumes, 1933 ; elle contient de nombreuses erreurs et ne comporte aucun appareil critique.

1 On lui reproche, notamment, d'avoir plagié Buret. Cf. la critique de Charles Andler : Introduction et commentaires sur Le Manifeste communiste. Paris, Rieder, 1925, pp. 110-113. Cette accusation est discutée et réfutée par Gustave MAYER : Friedrich Engels, vol. I, La Haye, 1934, p. 195, qui explique d'une part, que les vues de Buret n'ont rien de commun avec celles d'Engels, et que d'autre part, rien ne prouve que celui-ci ait connu le livre de Buret avant d'écrire le sien.

société [1]. Comme l'indique Engels lui-même, dans son introduction à l'édition de 1892, ce livre ne représente pas le marxisme dans sa forme achevée mais plutôt « une des phases de son développement embryonnaire » [2]. Pour une interprétation plus sûre et une analyse plus complète de l'évolution du capitalisme industriel, c'est au Capital de Marx qu'il faut se référer.

II. - SCHÉMA ET ANALYSE.

Le livre commence par un rapide tableau de cette « révolution industrielle » qui a transformé l'Angleterre en nation capitaliste industrielle et donné le jour, avant tout, au Prolétariat (chapitres I et II). Engels fait ici œuvre de pionnier, puisque La Situation est probablement la première étude importante dont l'argument repose tout entier sur cette notion de révolution industrielle, aujourd'hui admise mais qui n'était alors qu'une hypothèse hardie, élaborée dans les cercles socialistes français et anglais des années vingt [3]. Le tableau que présente Engels de cette évolution entre 1760-1780 et 1840-1845 ne prétend aucunement à l'originalité et malgré son utilité, est moins complet que certaines œuvres postérieures [4].

Les spécialistes s'accordent aujourd'hui à dire que la situation des classes laborieuses anglaises subit une détérioration à partir de 1790 environ, bien qu'on discute encore pour savoir jusqu'à quelle date [5]. D'ailleurs, si Engels présente la société pré-industrielle sous un jour relativement favorable, ce n'est pas qu'il estime que les travailleurs étaient alors moins pauvres, mais parce qu'il croit qu'ils jouissaient d'une sécurité plus grande (Cf. la comparaison entre paysan et ouvrier, serf et prolétaire, pp. 36-38 et 237-238). Ses critiques ne répondent pas à cet argument.

Du point de vue social, les transformations dues à la révolution industrielle se ramènent pour Engels à un gigantesque processus de polarisation et de concentration, avec pour tendance principale la création d'une bourgeoisie de plus en plus restreinte de capitalistes de plus en plus puissants, tandis que se développe le prolétariat et que la société se fait plus urbaine. L'essor du capitalisme industriel entraîne l'élimination des petits producteurs, de la

---

1 Engels, quand il écrit La Situation, n'a vu Marx qu'une dizaine de jours à Paris, en août 1844 (si l'on excepte sa brève visite à la rédaction de la Gazette rhénane à Cologne, fin novembre 1842). Il ne saurait donc être question de méthode marxiste élaborée. Il semble bien cependant que ce soit sous l'influence d'Engels, à la lecture de La Situation, que Marx se soit orienté vers une étude systématique des questions économiques. L'apport original d'Engels au marxisme naissant, c'est cette critique économique de la société capitaliste que l'on retrouve d'ailleurs dans les « Umrisse zu einer Kritik der Nationaloekonomie », Marx-Engels Werke, tome I, Dietz, Berlin 1957, publiés en 1844 et écrits quelques jours auparavant. La Situation est un des premiers, sinon le premier, des grands ouvrages marxistes, puisqu'on ignore la date exacte à laquelle Marx rédigea les Thèses sur Feuerbach (printemps 1845). La préface d'Engels est datée du 15 mars.

2 Voir ci-dessous p. 390 (préface de 1892). Cf. D. ROSENBERG : « Engels als Oekonom », in Friedrich Engels der Denker. Aufsaetze aus der Grossen Sowjet Enzyklopaedie, Zurich 1935, Bâle, 1945.

3 Pour une appréciation des différents mérites d'Engels, cf. LÉNINE: Aspects du romantisme économique (Sismondi et nos sismondistes nationaux), Oeuvres complètes, vol. Il. Sur l'histoire des origines du concept de « révolution industrielle », voir A. BEZANSON : « The early use of the term Industrial Revolution » in Quarterly Journal of Economics, XXXVI, 1922, 343, et G. N. CLARK : The Idea of the Industrial Revolution, Glasgow, 953.

4 Cf. P. MANTOUX : La Révolution industrielle au XVIIIe siècle, Paris, Génin, 1905 ; réédité en 1959, daté, mais excellent; et T. S. ASHTON : La Révolution industrielle, Paris, 1950, discutable dans ses interprétations mais utile comme synthèse ou introduction à des lectures plus spécialisées.

5 Cf. J. T. KRAUSE : « Changes in English Fertility and Mortality », in Economic History Review, 2nd Ser., XI, I, 1958, p. 65 ; S. POLLARD soutient dans « Investment, Consumption and the Industrial Revolution », in Economic History Review, 2nd Ser. XI, 2, 1958, p. 221, que cette détérioration commence avant 1790.

paysannerie et de la petite bourgeoisie; le déclin de ces couches intermédiaires interdisant à l'ouvrier de devenir petit Patron, l'enferme dans le prolétariat qui se transforme ainsi en « classe stable, alors que jadis il n'était souvent qu'une transition pour l'accès à la bourgeoisie » (p. 52). Chez les travailleurs apparaît par conséquent une conscience de classe - l'expression elle-même n'est pas utilisée par Engels - et le mouvement ouvrier se constitue. Comme le souligne Lénine : « Engels a été le, premier à dire que le prolétariat n'est pas seulement une classe qui souffre, mais que c'est précisément la situation économique honteuse qui lui est faite qui le pousse irrésistiblement de l'avant et l'oblige à lutter pour son émancipation finale [1] ».

Ce processus économique n'a pourtant rien de fortuit. L'industrie mécanisée à grande échelle exige des investissements de capitaux de plus en plus considérables, et la division du travail suppose le rassemblement d'un grand nombre de prolétaires. Des centres de production d'une telle ampleur, même situés à la campagne, entraînent la formation de communautés importantes; d'où un excédent de main-d'œuvre : les salaires baissent, ce qui attire d'autres industriels dans la région. Ainsi les villages se transforment en villes qui, elles-mêmes, se développent, en raison des avantages économiques qu'elles présentent aux yeux des industriels (pp. 56-57). L'industrie tendant à se déplacer des centres urbains vers les régions rurales, où les salaires sont moindres, ce déplacement est lui-même cause de la transformation des campagnes.

Les grandes villes constituent, pour Engels, les lieux les plus caractéristiques du capitalisme, et c'est vers elles qu'il se tourne maintenant (chapitre III). Il y montre le règne de la lutte effrénée de tous contre tous, et de l'exploitation de l'homme par l'homme (c'est-à-dire des travailleurs par les capitalistes), sous la forme la plus brutale.

Dans cette anarchie, ceux qui ne possèdent pas de moyens de subsistance ou de production sont vaincus et contraints à peiner pour un maigre salaire ou à mourir de faim quand ils sont en chômage. Le pire est qu'ils en sont réduits à une insécurité foncière et que l'avenir du travailleur reste pour lui totalement mystérieux, incertain. En fait, cet avenir est déterminé par les lois de la concurrence capitaliste, que discute Engels dans son chapitre IV [2]. Le salaire d'un ouvrier oscille entre un minimum et un maximum : d'une part le salaire de subsistance déterminé par le jeu de la concurrence entre les travailleurs, mais limité du fait qu'il ne Peut descendre au-dessous d'un certain niveau - ce concept n'est pas rigide : Cf. p. 120. Il est vrai que cette limite est toute relative : « les uns ont plus de besoins que les autres, les uns sont habitués à plus de confort que les autres » - d'autre part, le maximum déterminé par la concurrence capitaliste aux Périodes de pénurie de main-d'œuvre. Il est vraisemblable que le salaire moyen se situe légèrement au-dessus du minimum. De combien ? Cela dépend du niveau de vie traditionnel ou acquis des travailleurs. Certains secteurs, notamment les secteurs industriels, exigent des travailleurs plus qualifiés : le salaire moyen y sera donc plus élevé qu'ailleurs, d'autant que le coût de la vie est, lui aussi, plus élevé dans les villes. Cette supériorité du salaire moyen urbain et industriel contribue à son tour à grossir les rangs de la classe ouvrière en attirant des immigrants ruraux ou étrangers. Toutefois, la concurrence entre ouvriers crée un surplus permanent, un « excédent de population », qui contribue à rabaisser le niveau général - ce que Marx appellera plus tard l'armée de réserve.

---

1 Dans l'article, « F. Engels », écrit en 1895 (Marx-Engels-Marxisme, p. 37). Engels, cependant, n'a pas déterminé clairement, à cette époque, le rôle de la lutte des classes dans l'histoire.
2 Engels voit dans la concurrence le phénomène essentiel du capitalisme.

Ceci, en dépit de l'expansion générale de l'économie qui tient, d'une part à la baisse des prix des marchandises due aux progrès des techniques de production (d'où accroissement de la demande et redistribution dans des industries nouvelles d'un. grand nombre d'ouvriers) et d'autre part au monopole industriel mondial de l'Angleterre. Expansion démographique, augmentation de la production, et nouveaux besoins de main-d'œuvre s'ensuivent. L' « excédent de population » subsiste néanmoins, étant donné l'alternance cyclique des périodes de prospérité et de crise, qu'Engels, un des premiers, considère comme une partie intégrante du système capitaliste et pour lesquelles l'un des premiers, il suggère une périodicité précise [1]. Dès lors que le capitalisme est soumis à des fluctuations, il doit posséder une réserve permanente de travailleurs (de prolétaires en puissance), sauf au point culminant de son expansion.

Quelle est cette classe ouvrière qui naît du capitalisme ? Quelles sont ses conditions de vie et quelles sont les attitudes individuelles ou collectives qui prennent racine dans ces conditions matérielles? Engels consacre à ces problèmes la partie de loin la plus considérable de son livre (chapitres III, V-XI) et ses descriptions ou analyses constituent son apport le plus solide - et sur certains points inégalé [2] - aux sciences sociales : c'est l'examen des effets de l'industrialisation et de la transformation urbaine capitalistes.

Le capitalisme précipite brusquement la jeune classe ouvrière, souvent composée d'immigrants venus de pays -non développés et pré-industriels, tels que l'Irlande, dans une sorte d'enfer social où les travailleurs sont exploités sans répit, mal payés, réduits à la lamine, abandonnés, condamnés à vivre dans des taudis sordides, méprisés et opprimés non seulement en vertu du jeu impersonnel de la concurrence, mais aussi directement par la bourgeoisie qui, en tant que classe, les considère comme des choses et non comme des hommes, comme du « travail », de la « main-d'œuvre » et non comme des êtres humains (chapitre XII). Fort de la législation bourgeoise, le capitaliste impose sa discipline à l'usine, distribue des amendes, lait jeter les travailleurs en prison, les soumet à ses moindres désirs. La bourgeoisie en tant que classe organise une discrimination sociale défavorable aux travailleurs, élabore la théorie malthusienne de la population et les contraint à subir les cruautés de la Nouvelle Loi sur les Pauvres, loi malthusienne de 1834 qui les force à entrer dans les ateliers de charité - ces « bastilles de la loi sur les pauvres » - lorsqu'ils demandent à être secourus, et sépare hommes, femmes et enfants ; il s'agit de rendre l'assistance si horrible que le travailleur préférera accepter le premier emploi, si rebutant soit-il, que lui offrira le capitaliste. Toutefois, cette déshumanisation va maintenir les travailleurs hors d'atteinte de l'idéologie et des illusions bourgeoises - de l'égoïsme, de la religion et de la morale bourgeoises Par exemple [3] - tandis que l'industrialisation et le mouvement de concentration urbaine vont peu à peu, en les regroupant, leur donner une idée de leur

---

1 Peut-être Engels doit-il, ici, quelque chose à Sismondi et surtout à John WADE : Histoire des classes moyennes et laborieuses, 1833, qu'il utilise dans la rédaction de son livre. Wade propose une période de 5-7 ans. Engels, qui devait plus tard se prononcer pour une période de 10 ans, adopte ici cette suggestion. Il avait d'ailleurs noté la périodicité des crises dans les « Umrisse... » (Mega, tome II, p. 396.) Comme d'habitude, les analystes critiques du capitalisme firent bien plus de découvertes sur le mécanisme économique que les économistes bourgeois, lesquels demeuraient à l'époque aveugles à ces fluctuations fond&mentales. Cf. J. SCHUMPETER : History of Economic Analysis, 1954, 742.

2 Voir l'éloge sans réserve que fait Current Sociology: Urban Sociology (Research in Great Britain), UNESCO, Paris, vol- 4, 1955, no 4, p. 30 de l'analyse de l'urbanisme par Engels : « Sa description de Manchester... est un chefd'œuvre d'analyse écologique. »

3 Mais dans sa préface à Socialisme utopique (x891), connue sous le titre de « Matérialisme historique », Engels soulignera, au contraire, les efforts faits depuis par la bourgeoisie pour maintenir le peuple sous la coupe de l'obscurantisme religieux.

puissance. Plus les travailleurs sont étroitement liés à la vie industrielle, plus ils sont avancés. (p. 51.). [1]

Face à cette situation, les travailleurs réagissent de différentes laçons. Certains succombent et se laissent démoraliser : mais l'ivrognerie, le vice, la criminalité qui en découlent et sont de plus en plus répandus sont des phénomènes sociaux, nés du capitalisme, et que ne sauraient expliquer la seule faiblesse ou-le manque d'énergie des individus.

D'autres « se soumettent humblement à leur sort » et contribuent en fait, « à forger plus solidement les chaînes des ouvriers » (p. 165). Mais ce n'est qu'en luttant contre la bourgeoisie que le travailleur s'élève à une humanité et à une dignité véritables.

Ce mouvement ouvrier passe par différentes étapes. La révolte individuelle, - le « crime » - peut en être une forme ; les bris de machine en sont une autre, bien qu'aucune de ces deux formes ne soit universellement répandue. Le syndicalisme et la grève sont les premières formes généralisées prises par le mouvement ouvrier, et leur importance tient moins à leur efficacité qu'à la leçon de solidarité qu'ils donnent : les travailleurs y apprennent la conscience classe [2]. Le mouvement politique représenté par le chartisme se situe à un niveau encore plus élevé. Parallèlement à ces mouvements, des théories socialistes ont vu le jour grâce à des penseurs bourgeois, qui, jusqu'en 1844, sont demeurés pour la plupart en dehors du mouvement ouvrier, tout en attirant à eux une petite minorité de travailleurs avancés. Mais le mouvement doit évoluer vers le socialisme au fur et à mesure qu'approche la crise générale du système capitaliste.

Cette crise, Engels croit, en 1844, qu'elle peut se développer de deux façons : ou bien la concurrence américaine (ou peut-être allemande) viendra mettre fin au monopole industriel de la Grande-Bretagne et précipiter une situation révolutionnaire ; (c'est déjà un exploit remarquable que d'avoir dès cette époque discerné dans ces deux nations les rivales les plus dangereuses de l'Angleterre), ou bien la polarisation de la société suivra son cours jusqu'au moment où les ouvriers, constituant désormais la grande majorité de la nation, prendront conscience de leur force et s'empareront du pouvoir. Cependant, étant donné la situation intolérable des travailleurs et l'existence des crises économiques, une révolution devrait se produire avant que ces tendances aient eu leur plein effet. Engels compte qu'elle éclatera entre les deux prochaines dépressions économiques, c'est-à-dire entre 1846-1847 et 1854-1855.

Malgré son manque de maturité, l'œuvre d'Engels possède des qualités scientifiques absolument remarquables. Ses défauts sont ceux de la jeunesse, et dans une certaine mesure, d'un manque de perspective historique. Ses prédictions pèchent évidemment par excès d'optimisme : sans parler de la révolution qu'il voyait imminente, l'élimination de la petite bourgeoisie anglaise et l'essor de l'industrie américaine, par exemple, devaient se concrétiser bien plus lentement qu'il ne le croyait en 1844- Mais ces deux dernières prédictions étaient fondées. En Angleterre les employeurs représentaient, en 1951, 2010 de la population active,

---

1 Mais Engels note aussi que l'immigration massive d'Irlandais anormalement pauvres contribue de son côté à la propagation du radicalisme parmi les ouvriers (p. 170).

2 Bien que correct dans ses grandes lignes, le récit que fait Engels de la phase pré-chartiste du mouvement ouvrier est pins que rapide et souvent erroné dans le détail. Il serait bon de le compléter par la lecture d'ouvrages récents, tels que G. D. H. COLE et R. POSTGATE : The Common People, London, 1945. Il était pratiquement impossible à Engels de s'étendre sur les origines du mouvement ouvrier, qui, même aujourd'hui, restent très mai connues.

les gérants, administrateurs, etc., 3,7 %, les fermiers, artisans, boutiquiers - bref, la petite bourgeoisie au sens classique du terme - 5,3 % ; les salariés : 87 %. En 1844, la population était loin de révéler une telle polarisation. Certes, les généralisations d'Engels sont parfois hâtives. C'est ainsi qu'il a sans doute beaucoup sous-estimé les possibilités encore offertes aux ouvriers de « s'élever au-dessus de leur classe », notamment pour les travailleurs des industries sans usines, telles que le bâtiment ou les industries artisanales, très importantes à l'époque, et il est évident qu'il n'a pas sa estimer à sa juste valeur la tendance qui conduira une couche favorisée de travailleurs, à constituer une « aristocratie du travail » qui adoptera, dans une large mesure, les valeurs de la bourgeoisie [1]. Mais il avait certainement raison en 1842-1844 de ne pas parler d'aristocratie du travail constituée. Certaines de ces erreurs peuvent, d'autre part, être attribuées sans hésitation à la situation historique : Engels écrit au moment où le capitalisme anglais est plongé dans la première de ses trois grandes périodes de crise économique : 1815-1843, 1873-1896, 1920-1941 et à la veille de la seconde de ses périodes de prospérité : 1780-1815, 1844-1873, 1896-1920 et 1941-19.. [2].

Cette crise fut particulièrement aiguë comme en témoigne la violence des luttes de classes, non seulement entre exploiteurs et exploités, mais aussi entre les diverses catégories de classes exploiteuses (voir les conflits entre la bourgeoisie industrielle et l'aristocratie terrienne à propos du libre-échange, par exemple). Il n'y a pas de doute que, jamais depuis, les masses laborieuses anglaises n'ont été aussi révolutionnaires, mais le manque de maturité et les faiblesses d'organisation de leurs mouvements, le défaut d'une direction et l'absence d'idéologie solide firent leur perte. Par ailleurs, la tendance à la baisse des prix se maintint pendant une génération au lendemain des guerres napoléoniennes alors que le taux de profit avait tendance à baisser; le spectre de la stagnation qui hantait les économistes bourgeois de l'époque [3], et avivait le ressentiment de la bourgeoisie à l'égard des travailleurs aussi bien que des grands propriétaires, se faisait de plus en plus menaçant. Dans ces conditions, il n'y avait rien de particulièrement irréaliste à voir dans la crise des années 1840 les ultimes sursauts du capitalisme et le prélude à la révolution. D'ailleurs, Engels n'était pas le seul observateur à nourrir cette idée.

Nous savons que loin de constituer la fin du capitalisme, cette crise n'était que le prélude à une grande période d'expansion fondée d'une part sur le développement massif de l'industrie lourde, acier, fer, chemins de fer par opposition à l'essor de l'industrie textile dans la période précédente -et d'autre part sur la conquête de secteurs encore plus vastes dans des pays jusqu'alors non développés, sur la défaite des agrariens et enfin sur la découverte de nouvelles méthodes, plus efficaces, d'exploitation des classes laborieuses par l'accroissement de la plus-value « relative », plutôt que de la plus-value « absolue ». (Ce sont d'ailleurs ces mêmes méthodes qui permirent finalement aux capitalistes anglais de procéder à des améliorations substantielles des salaires réels.)

Nous savons aussi que la crise révolutionnaire prévue par Engels n'affecta pas la Grande-Bretagne, et ceci en raison de cette « loi du développement inégal » dont Engels aurait difficilement pu soupçonner l'existence. En effet, alors que sur le continent, la période

---

1 Cf. E. J. HOBSBAWM : « The Aristocracy of labour in 19th Century Britain », in J. SAVILLE ed. : Democracy and the Labour movement, London, 1954.

2 J'adopte ici la périodisation couramment admise par les économistes anglais et qui repose sur divers index économiques. C. ROSTOV : British Economy in the 19th c., Oxford, 1948.

3 Notamment Ricardo (1817), James Mill (1821), Malthus (1815) et Sir Edward West (1815-1826). Bien qu'utilisant tous deux ce terme, ni Adam Smith (1776), ni John Stuart Mill (1848) ne semblent, dans leurs écrits, avoir cru à l'imminence de cette stagnation finale du capitalisme.

économique correspondante devait atteindre son point culminant au cours de la grande crise de 18471848, c'est quelques années auparavant, avec la catastrophique crise de 1841-1842 qu'elle l'avait atteint en Angleterre; vers 1848, la période d'expansion économique amorcée par le grand « boom » des chemins de fer en .1844-1847 avait déjà commencé. L'équivalent britannique de la Révolution de 1848, c'est la grève générale chartiste de 1842 [1]. La crise d'où devaient sortir les révolutions continentales ne constitua en Angleterre que la brève interruption d'une phase de rapide redressement. Naturellement, cette nouvelle période modifia la situation décrite par Engels. Des tendances jusqu'alors latentes se firent jour, prirent forme et consistance : ainsi de la constitution d'une aristocratie ouvrière et de la propagation du réformisme dans le mouvement ouvrier. Engels est donc desservi par le lait qu'il écrit au moment précis où une phase économique lait place à une autre, dans cet intervalle de quelques années où la nature exacte des tendances économiques devait demeurer presque irrémédiablement impénétrable. Même aujourd'hui, historiens et statisticiens discutent pour savoir où se situe exactement la frontière qui sépare, entre 1842 et 1848, le « marasme » de « l'âge d'or » du capitalisme anglais. Il serait difficile de reprocher à Engels de ne pas y avoir vu plus clair que nous.

Quoi qu'il en soit, quiconque examine, sans parti pris, le livre d'Engels doit admettre que ces défauts ne touchent pas à l'essentiel, et ne peut qu'être fort impressionné par ses réussites. Celles-ci ne sont pas dues uniquement à son talent personnel, qui est évident, mais aussi à ses convictions communistes, si entachées qu'elles soient encore d'utopisme bourgeois. C'est de là qu'il tire cette perspicacité économique, sociale et historique infiniment supérieure à celle de tous ses contemporains, partisans déclarés de la société capitaliste, et qui lui permet d'anticiper les conclusions auxquelles Marx parviendra par la suite. Engels nous prouve que, dans le domaine des recherches sociales, nul ne saurait faire œuvre scientifique sans s'être préalablement débarrassé des illusions de la société bourgeoise.

III. - LA DESCRIPTION DE L'ANGLETERRE EN 1844.

Dans quelle Mesure peut-on faire fond sur cette description de la classe ouvrière anglaise ? Est-elle suffisante ? Les recherches historiques postérieures ont-elles confirmé ses assertions [2] ?

La description d'Engels repose à la lois sur des observations de première main et sur les ouvrages qu'il avait à sa disposition. De toute évidence, il connaît intimement le Lancashire industriel et surtout la région de Manchester, et il a visité les Principales villes industrielles du Yorkshire : Leeds, Bradford, Sheffield, de même qu'il a Passé plusieurs semaines à Londres. jamais personne n'a sérieusement soutenu qu'il ait faussé son témoignage. Parmi les chapitres descriptifs, il est clair qu'une grande partie des chapitres III (Les grandes villes), V (L'immigration irlandaise), VII (Le prolétariat dans les industries textiles), IX (Les mouvements ouvriers) et XII (Attitude de la bourgeoisie) s'appuient sur des observations

1 Au moment où Engels rédige son livre, le mouvement chartiste vient d'atteindre son point culminant : mais son déclin ne sera perceptible que dans les années suivantes. D'où, en partie, les illusions d'Engels sur l'imminence de la révolution sociale.

2 La critique classique, formulée pour la première fois par V. A. HUBER : Janus, 1845, tome II, p. 387 et B. HILDEBRAND : Nationaloekonomie der Gegenwart u. Zukunft, Francfort, 1848, se résume à ceci « Même si les faits cités par Engels sont vrais, l'interprétation qu'il en donne est bien trop sombre. » Ses plus récents éditeurs anglais vont jusqu'à dire : « Les historiens ne peuvent plus considérer le livre d'Engels comme faisant autorité et donnant un tableau fidèle de la société anglaise vers 1840. » (CHALONER et HENDERSON, p. XXXI). Assertion proprement absurde.

personnelles. N'oublions pas qu'Engels n'est pas an simple touriste, mais qu'il vit au milieu de la bourgeoisie industrielle. Par ailleurs, il connaît chartistes et socialistes pour avoir travaillé avec eux et enfin il possède une connaissance directe et approfondie de la vie des classes laborieuses [1].

Pour le reste du livre, ainsi que pour confirmer son propre témoignage, Engels fait fond sur d'autres observateurs et sur des sources imprimées; il prend grand soin de tenir compte à chaque lois des tendances politiques de ces documents et il cite, chaque lois qu'il est possible, des sources capitalistes. (Voir le dernier paragraphe de sa préface). Sans être exhaustive, sa documentation est indubitablement solide et riche. L'accusation selon laquelle il tronque et déforme ses sources ne tient pas [2]. En dépit d'un certain nombre d'erreurs de transcription - dont plusieurs seront corrigées par Engels au cours d'éditions ultérieures [3] - et d'une tendance assez poussée à résumer ses citations plutôt qu'à les reproduire mot à mot, rien ne prouve qu'il ait falsifié aucune de ses sources et si l'on peut en découvrir qu'Engels n'a pas utilisées, le plus souvent, elles confirment ses dires. Il aurait pu compléter par exemple sa description de la crise de 1841-1842 à l'aide des « Statistics of the present depression of trade in Bolton », par H. Ashworth, in journal of the Statistical Society, V - source qu'il utilisera par la suite -, des Statistics of the Vauxhall Ward in Liverpool de l'oweniste J. Finch (LiverPool) et surtout du Report of the Statistical Committee appointed by the Anti-Corn-Law conference... (1842), London [4]. Ces documents nous offrent de cette terrible crise un tableau encore plus effrayant que celui d'Engels. Autrement dit, on ne saurait reprocher à Engels de choisir ses sources selon qu'elles coïncident ou non avec ses thèses. Tout au plus, peut-on dire qu'il n'utilise pas tous les matériaux disponibles à l'époque dans les Parliamentary Papers [5]. Il est évident qu'il se préoccupait plus de voir ses observations confirmées et complétées par des sources non-communistes que d'écrire une thèse exhaustive. Pour tout homme de bonne loi, La Situation est une œuvre fort bien documentée.

On reproche à Engels généralement deux choses : d'abord d'avoir délibérément noirci le tableau et ensuite, d'avoir sous-estimé la bonne volonté de la bourgeoisie anglaise. Aucun de ces reproches ne résiste a an examen approfondi.

En effet, nulle part Engels ne décrit les travailleurs comme uniformément dénués de tout, affamés et pourvus de ressources à peine suffisantes pour subsister, ni comme une masse indifférenciée composée uniquement d'indigents. Ceux qui lui attribuent des jugements aussi excessifs m'ont pas toujours pris la peine de lire son texte. jamais il ne prétend que la situation des travailleurs n'a subi aucune amélioration. Le résumé qu'il don-ne des conditions

---

1 En 1843, il fait la connaissance de Mary Burns, ouvrière d'origine irlandaise, avec qui il vivra jusqu'à la mort de celle-ci. Sans aucun doute elle le met en relation avec certains milieux ouvriers et irlandais de Manchester. il utilisera énormément deux publications : le Northern Star et le Manchester Guardian.

2 Les quelques exemples de « déformations » qu'ont réussi à trouver les éditeurs les plus hostiles à Engels (Chaloner et Henderson, par ex.) ne portent que sur des points tout à fait de détail et ne sauraient tirer à conséquence pour un chercheur impartial.

3 Dans l'ensemble, cependant, Engels, rédigeant son livre en Allemagne, et le rédigeant vite, n'a pas pu confronter ses sources. Et en 1892, il ne s'est pas livré à une révision très stricte de son ouvrage. D'où quelques erreurs matérielles (dates, chiffres) qui ont pu subsister. Précisons encore une fois qu'elles n'ôtent rien à la valeur du livre et ne diminuent pas son intérêt.

4 Sur ces documents et d'autres cf. E. J. HOBSBAWM : « The British Standard of Living, 1790-1850 », in Economic History Review, 2nd Ser., X. i, 1957.

5 P. et G. FORD nous fournissent un guide utile dans Select List of British Parliamentary Papers 1833-1899, Oxford, 1953.

de vie des travailleurs (fin du chapitre III) évite tout schématisme. Il aurait, bien entendu, pu insister sur les aspects les moins sombres de son tableau, mais c'eût été aux dépens de la vérité. Quiconque, vivant dans l'Angleterre de 1842-1844, aurait tracé un tableau plus riant de la situation des travailleurs aurait fait œuvre d'apologiste plutôt que de journaliste soucieux de vérité. Ce n'est pas Engels, mais l'industriel bourgeois et libéral J. Bright qui nous décrit en ces termes une manifestation de grévistes du Lancashire :

« La ville a été envahie à onze heures par quelque deux mille femmes et filles qui ont défilé à travers les rues en chantant des hymnes. C'était là un spectacle singulier et frappant, qui approchait du sublime. Elles ont horriblement faim. Un pain est englouti avec une voracité indescriptible, et même s'il est presque entièrement recouvert de boue, elles le dévorent avec avidité. [1] »

Quant à l'accusation selon laquelle Engels aurait calomnié la bourgeoisie, il faut probablement y voir l'écho de la vieille tendance libérale à porter toutes les améliorations de la condition ouvrière au crédit de la bienveillance et de la « conscience sociale » de la bourgeoisie, Plutôt qu'à celui des lattes ouvrières. Contrairement à une opinion admise, Engels -ne présente pas la bourgeoisie comme un seul bloc de noirs démons. (Cf. la longue note à la fin du chapitre XII.) Ses généralisations ne prétendent pas rendre compte de tous les cas particuliers. Et pourtant, que de fois ne retrouvons-nous pas, sous la plume d'écrivains non-communistes la même analyse des attitudes « typiques » du bourgeois anglais de l'époque. Ses bourgeois sont ceux de Dickens dans Les Temps difficiles, ceux du « cash nexus » (les transactions financières et l'intérêt se sont substitués à toutes les relations humaines) de Thomas Carlyle. [2] Ce sont ceux que décrivent les économistes écossais des excellents romans de Thomas Love Peacock. Leur hypocrisie et leur dureté sont celles qu'évoquera plus tard le poète A « H. Clough dans ces vers pleins d'amertume : « Tu ne tueras point, mais inutile de le battre pour sauver ceux qui crèvent. »

Leur indifférence massive à l'égard des pauvres est celle de ces capitalistes partisans du libre-échange qui - quoique « bons époux et bons pères de famille» nantis « de toutes sortes de vertus privées » (p. 337) - envisagèrent sérieusement en 1842 un lock-out général afin de faire pression sur le gouvernement [3]: autrement dit, ils étaient prêts à réduire leurs ouvriers à la famine sans sourciller. (Ce n'est pas un hasard si Engels choisit pour illustrer sa thèse le bourgeois libéral libre-échangiste : vivant lui-même dans la capitale du libéralisme bourgeois, il sait de quoi il parle.) En fait, loin de noircir la bourgeoisie, Engels se montre visiblement dérouté par son aveuglement. Il ne cesse de répéter que si elle était intelligente, elle apprendrait à faire des concessions aux travailleurs [4]. (Cf. l'avant-dernier paragraphe du chapitre I et le dernier paragraphe du chapitre VI.)

La haine de ce que représente la bourgeoisie et de ses attitudes ne se ramène pas, chez Engels, à une haine naïve des « méchants », par opposition aux « bons ». Elle relève de sa critique du caractère inhumain du capitalisme qui transforme automatiquement les

---

1 N. McCORD: The Anti-Corn Law League (1832-1846), London, 1958, p. 127.
2 Voir sur ce point le célèbre passage du Manifeste communiste où Marx décrit ce processus. (Le Manifeste, Éditions Sociales, p. 17.)
3 Mc CORD, op. cit., ch. V.
4 Elle le fit dans la période économique suivante. Les remarques d'Engels le montrent conscient des tendances qui, bien que momentanément éclipsées par d'autres, au moment où sévit la crise, devaient plus tard revenir au premier plan.

exploiteurs en une « classe profondément immorale, incurablement pourrie et intérieurement rongée d'égoïsme ». (chapitre XII, Paragraphe 2, p. 136).

Mais si tous ces reproches sont mal fondés, il est néanmoins possible de relever dans sa description un certain nombre de défauts et d'omissions. Ainsi, il n'aurait sans doute pas sous-estimé l'emprise de l'idéologie religieuse sur les prolétaires anglais s'il avait mieux connu les milieux ruraux et miniers, qu'il décrit surtout de seconde main. Il se trouve que le Lancashire, région qu'il connaissait le mieux, était la région industrielle par excellence, où les sectes protestantes étaient particulièrement faibles dans les milieux ouvriers, comme devait le montrer le Recensement religieux de 1851. [1]

Engels aurait aussi pu accorder plus d'attention au mouvement coopératif, issu du socialisme utopique et qui devait bientôt prendre une telle importance : les pionniers de ces coopératives établissent leur premier magasin à Rochdale, non loin de Manchester, au moment même où Engels rédige son ouvrage [2]. Bien qu'il donne un excellent résumé des efforts héroïques des travailleurs pour organiser leur propre éducation, il ne dit pas grand-chose des formes moins politiques, mais fort intéressantes, de la culture prolétarienne. Il est vrai que les progrès de l'industrialisation détruisaient rapidement certaines de ces formes, sans en susciter de nouvelles : le chant populaire se meurt [3], les clubs de football n'existent pas encore. Cependant de telles critiques n'atteignent pas profondément la valeur documentaire de l'œuvre, qui demeure, aujourd'hui comme en 1845, de loin le meilleur livre qui ait paru sur la classe ouvrière de celle époque.

Mis à part le petit groupe des critiques qui, récemment, et pour des raisons ouvertement politiques, se sont efforcés de le discréditer [4], tous les historiens ont vu et continuent de voir dans La Situation un grand classique. Les pionniers de l'histoire économique anglaise ont admis la validité de ses descriptions. La dernière histoire économique d'Angleterre qui lasse autorité parle de « ces pages fines et pénétrantes » [5] et le fondateur de l'école historique anti-engelsienne, Sir John Clapham ne trouva que cette restriction à formuler: L'ouvrage est « vrai en tout ce qu'il dépeint mais il ne dépeint pas tout » [6].

La situation des classes laborieuses en Angleterre demeure un ouvrage indispensable, et qui fait date dans le combat pour l'émancipation de l'humanité.

E. J. HOBSBAWM [7].

---

1 Lorsque Lord Londonderry fit expulser les mineurs en grève en 1844, les deux tiers des méthodistes primitifs de la région de Durham perdirent leur foyer. Sur le problème des « sectes ouvrières », cf. E. HOBSBAWM : Primitive Rebels Manchester, 1959.

2 Cf. G. D. H. COLE : A Century of Cooperation, London, 1944.

3 La Workers' Music Association of London a publié des recueils de chants populaires de l'époque, tels que Come All Ye Bold Miners (Lloyd et Me Coll).

4 Ce parti-pris de défense du capitalisme apparaît clairement chez F.-A. HAYEK : Capitalism and the historians, Londres 1951.

5 W. H. COURT: Concise Economic History of Great Britain, Cambridge, 1954, p. 236.

6 Economic History of Modern Britain, Cambridge, 1939, tome I, p. 39.

7 E. J. Hobsbawm, auteur de cet avant-propos, est un économiste et historien anglais, auteur de nombreux ouvrages et articles sur la condition ouvrière anglaise; cf. ci-dessus p. 16 note I, p. 20, note 3 et p. 22, note 3.

LA SITUATION DE LA CLASSE LABORIEUSE EN ANGLETERRE

AUX CLASSES LABORIEUSES DE GRANDE-BRETAGNE[1]

Travailleurs,

C'est à vous que je dédie un ouvrage où j'ai tenté de tracer à mes compatriotes allemands un tableau fidèle de vos conditions de vie, de vos peines et de vos luttes, de vos espoirs et de vos perspectives. J'ai vécu assez longtemps parmi vous, pour être bien informé de vos conditions de vie ; j'ai consacré, à les bien connaître, la plus sérieuse attention ; j'ai étudié les différents documents, officiels et non officiels, que j'ai eu la possibilité de me procurer ; je ne m'en suis point contenté ; ce n'est pas seulement une connaissance *abstraite* de mon sujet qui m'importait, je voulais vous voir dans vos demeures, vous observer dans votre existence quotidienne, parler avec vous de vos conditions de vie et de vos souffrances, être témoin de vos luttes contre le pouvoir social et politique de vos oppresseurs. Voici comment j'ai procédé : j'ai renoncé à la société et aux banquets, au porto et au champagne de la classe moyennes [2], et j'ai consacré mes heures de loisir presque exclusivement à la fréquentation de simples *ouvriers ;* je suis à la fois heureux et fier d'avoir agi de la sorte. Heureux, parce que j'ai vécu de cette manière bien des heures joyeuses, tout en apprenant à connaître votre véritable existence - bien des heures qui sinon auraient été gaspillées en bavardages conventionnels et en cérémonies réglées par une ennuyeuse étiquette ; fier, parce que j'ai eu ainsi l'occasion de rendre justice à une classe opprimée et calomniée à laquelle, malgré toutes ses fautes et tous les désavantages de sa situation, seul quelqu'un qui aurait l'âme d'un mercanti anglais pourrait refuser son estime; fier aussi parce que j'ai été ainsi à même d'épargner au peuple anglais le mépris croissant qui a été, sur le continent, la conséquence inéluctable de la politique brutalement égoïste de votre classe moyenne actuellement au pouvoir et tout simplement, de l'entrée en scène de cette classe.

Grâce aux vastes possibilités que j'avais d'observer simultanément la classe moyenne, votre adversaire, je suis parvenu très vite à la conclusion que vous avez raison, parfaitement raison, de n'attendre d'elle aucun secours. Ses intérêts et les vôtres sont diamétralement opposés, bien qu'elle tente sans cesse d'affirmer le contraire et qu'elle veuille vous faire croire qu'elle éprouve pour votre sort la sympathie la plus grande. Ses actes démentent ses paroles. J'espère avoir apporté assez de preuves que la classe moyenne - en dépit de tout ce qu'elle se plait à affirmer - n'a pas d'autre but, en réalité, que de s'enrichir par votre travail,

---

1 Cette dédicace a été écrite par Engels en anglais. Il emploie bien ici le pluriel *Working classes*, usuel en anglais et sans signification particulière, alors qu'il utilise le singulier dans le titre de son ouvrage. Dans une lettre à Marx du 19 novembre 1844, Engels explique qu'il désire la faire tirer à part et l'adresser « aux chefs des partis politiques, aux hommes de lettres et aux membres du Parlement ». Elle figure, en anglais, dans les éditions allemandes de 1845 et 1892, mais est absente des éditions américaine et anglaise de 1887 et 1892 *.
*Sauf celles qui sont suivies des lettres F. E., et qui sont de Friedrich Engels, toutes les autres notes sont des traducteurs. Si la note d'Engels est de 1892 cette date est indiquée entre parenthèses.
2 La bourgeoisie. Voir ci-dessous p. 33.

tant qu'elle peut en vendre le produit, et de vous laisser mourir de faim, dès qu'elle ne peut plus tirer profit de ce commerce indirect de chair humaine. Qu'ont-ils donc fait pour prouver qu'ils vous veulent du bien, comme ils le disent ? Ont-ils jamais accordé sérieusement la moindre attention à vos souffrances ? Ont-ils jamais fait plus que de consentir aux frais qu'entraînent une demi-douzaine de commissions d'enquête dont les volumineux rapports sont condamnés à dormir éternellement sous dés monceaux de dossiers au rebut sur les rayons du Home Office [1]. Sont-ils jamais allés jusqu'à tirer de leurs Livres Bleus la matière, ne serait-ce que d'un seul ouvrage lisible qui donnerait à chacun la possibilité de se constituer sans peine une petite documentation sur les conditions de vie des «libres citoyens britanniques » ? Non, pas eux ; ce sont des choses dont ils n'aiment pas parler. Ils ont laissé à un étranger le soin de faire au inonde civilisé un rapport sur la situation déshonorante où vous êtes contraints de vivre.

Étranger pour *eux,* mais pas *pour vous,* je l'espère. Il se peut que mon anglais ne soit pas pur, il faut espérer que vous trouverez malgré tout, j'espère, qu'il est clair [2].

Aucun ouvrier en Angleterre - en France non plus, soit dit en passant - ne m'a jamais traité en étranger. J'ai eu le plus grand plaisir à vous voir exempts de cette funeste malédiction qu'est l'étroitesse nationale et la suffisance nationale et qui n'est rien d'autre en fin de compte qu'un *égoïsme a* grande échelle: j'ai observé votre sympathie pour quiconque consacre honnêtement ses forces au progrès humain, qu'il soit anglais ou non - votre admiration pour tout ce qui est noble et bon, que cela ait grandi sur votre sol natal ou non ; j'ai trouvé que vous étiez bien plus que les membres d'une nation isolée, qui ne voudraient être qu'Anglais; j'ai constaté que vous êtes des hommes, membres de la grande famille internationale de l'humanité, qui avez reconnu que vos intérêts et ceux de tout le genre humain sont identiques ; et c'est à ce titre de membres de la famille « une et indivisible » que constitue l'humanité, à ce titre « d'êtres humains » au sens le plus plein du terme, que je salue - moi et bien d'autres sur le continent - vos progrès dans tous les domaines et que nous vous souhaitons un succès rapide. En avant donc sur la voie où vous vous êtes engagés! Bien des épreuves vous attendent encore ; soyez fermes, ne vous laissez pas décourager, votre succès est certain et chaque pas en avant, sur cette voie qu'il vous faut parcourir, servira notre cause commune, la cause de l'humanité !

Barmen (Prusse rhénane), le 15 mars 1845.
F. ENGELS.

1 Ministère de l'Intérieur.
2 Le texte anglais dit : « c'est vraiment de l'anglais ». Le terme allemand est sans équivoque : d*eutlich.*

PRÉFACE

Les pages suivantes traitent d'un sujet que je voulais initialement présenter simplement sous forme d'un chapitre s'insérant dans un travail plus vaste sur l'histoire sociale de l'Angleterre [1]; mais son importance me contraignit bientôt à lui accorder une étude particulière.

La situation de la classe ouvrière est la base réelle d'où sont issus tous les mouvements sociaux actuels parce qu'elle est en même temps la pointe extrême et la manifestation la plus visible de la misérable situation sociale actuelle. Les communismes ouvriers français et allemand en sont le résultat direct, le fouriérisme, le socialisme anglais ainsi que le communisme de la bourgeoisie allemande cultivée, le résultat indirect. La connaissance des conditions de vie du prolétariat est une nécessité absolue si l'on veut assurer un fondement solide aux théories socialistes aussi bien qu'aux jugements sur leur légitimité, mettre un terme à toutes les divagations et affabulations fantastiques pro et contra [2]. Mais les conditions de vie du prolétariat n'existent sous leur forme classique, dans leur perfection, que dans l'empire britannique, et plus particulièrement en Angleterre proprement dite; et en même temps, ce n'est qu'en Angleterre que les matériaux nécessaires sont rassemblés d'une façon aussi complète et vérifiés par des enquêtes officielles, comme l'exige toute étude quelque peu exhaustive de ce sujet.

Durant vingt et un mois, j'ai eu l'occasion de faire la connaissance du prolétariat anglais, d'étudier de Près ses efforts, ses peines et ses joies, en le fréquentant personnellement, et ces observations, je les ai en même temps complétées en utilisant les sources authentiques indispensables. Ce que j'ai vu, entendu et lu, je l'ai utilisé dans l'ouvrage que voici. je m'attends à voir attaquer de maints côtés, non seulement mon point de vue, mais encore les faits cités, surtout si mon livre tombe entre les mains de lecteurs anglais. Je sais aussi que l'on pourra souligner çà et là quelque inexactitude insignifiante (qu'un Anglais lui-même, vu l'ampleur du sujet et tout ce qu'il implique, n'aurait pu éviter) d'autant plus facilement qu'il n'existe pas, en Angleterre même, d'ouvrage qui traite comme le mien de tous les travailleurs; mais je n'hésite pas un instant à mettre la bourgeoisie anglaise au défi de me démontrer l'inexactitude d'un seul fait de quelque importance pour le point de vue général, de la démontrer à l'aide de documents aussi authentiques que ceux que j'ai produits moi-même.

C'est singulièrement pour l'Allemagne que l'exposé des conditions de vie classiques du prolétariat de l'Empire britannique - et en particulier à l'heure actuelle - revêt une grande importance. Le socialisme et le communisme allemands sont issus plus que tous autres d'hypothèses théoriques; nous autres, théoriciens allemands connaissions encore trop peu le monde réel pour que ce soient les conditions sociales réelles qui nous aient pu inciter immédiatement à réformer cette « réalité mauvaise ». Des partisans avoués de ces réformes du moins, il n'en est presque aucun qui soit venu au communisme autrement que par la philosophie de Feuerbach qui a mis en pièces la spéculation hégélienne. Les véritables conditions de vie du Prolétariat sont si peu connues chez nous, que même les

1 Engels n'a pas écrit cette histoire sociale de l'Angleterre qu'il projetait. Il a toutefois publié entre le 31 août et le 19 octobre 1844 plusieurs articles sur le sujet dans le Vorwärts (Gesamiausgabe I, vol. 4, Berlin, 1932, pp. 292-334.)

2 Pour et contre.

philanthropiques « Associations pour l'élévation des classes laborieuses » au sein desquelles notre bourgeoisie actuelle maltraite la question sociale, prennent continuellement pour points de départ les opinions les plus ridicules et les plus insipides sur la situation des ouvriers. C'est surtout pour nous autres Allemands, que la connaissance des laits est, dans ce problème, d'une impérieuse nécessité. Et, si les conditions de vie du prolétariat en Allemagne n'ont pas atteint ce degré de classicisme qu'elles connaissent en Angleterre, nous avons à faire au fond au même ordre social qui aboutira nécessairement, tôt ou tard, au point critique atteint outre-Manche - au cas où la perspicacité de la nation ne permettrait pas à temps de prendre des mesures donnant à l'ensemble du système social une base nouvelle. Les causes fondamentales qui ont provoqué en Angleterre la misère et l'oppression du prolétariat, existent également en Allemagne et doivent nécessairement provoquer à la longue les mêmes résultats. Mais, en attendant, la misère anglaise dûment constatée nous donnera l'occasion de constater aussi notre misère allemande et nous fournira un critère pour évaluer l'importance du, danger qui s'est manifesté dans les troubles de Bohême et de Silésie, [1] et qui, de ce côté, menace la tranquillité immédiate de l'Allemagne.

Pour terminer, j'ai encore deux remarques à formuler. D'abord, j'ai utilisé constamment le mot «classe moyenne » au sens de l'anglais « middle-class » (ou bien comme on dit presque toujours: middle-classes) ; cette expression désigne, comme le mot français bourgeoisie, la classe possédante et tout particulièrement la classe possédante distincte de la soi-disant aristocratie -classe qui en France et en Angleterre détient le pouvoir politique directement et en Allemagne indirectement sous le couvert de l' « opinion publique ». J'ai de même utilisé constamment comme synonymes les expressions: « ouvriers » (working men) et prolétaires, classe ouvrière, classe indigente et prolétariat. Ensuite, dans la plupart des citations j'ai indiqué le parti auquel appartiennent ceux dont j'utilise la caution parce que - presque toujours - les libéraux cherchent à souligner la misère des districts agricoles, en niant celle des districts industriels, tandis qu'à l'inverse les conservateurs reconnaissent la détresse des districts industriels mais veulent ignorer celle des régions agricoles. C'est pour cette raison que, là où les documents officiels me faisaient défaut, j'ai toujours préféré, quand je voulais décrire la situation des ouvriers d'usine, un document libéral, afin de battre la bourgeoisie libérale avec ses propres déclarations, pour ne me réclamer des tories ou des chartistes que lorsque je connaissais l'exactitude de la chose pour l'avoir vérifiée moi-même, ou bien lorsque la Personnalité ou la valeur littéraire de mes autorités pouvait me persuader de la vérité de leurs affirmations.

Barmen, le 15 mars 1845.

---

1 Engels fait allusion aux soulèvements de tisserands de 1844. En Silésie la troupe intervint, notamment à Langenbielau, et écrasa la révolte dans le sang. En Bohême, la même année, dans les districts de Leitmeritz et de Prague les ouvriers prirent d'assaut les fabriques textiles et détruisirent les machines.

INTRODUCTION [1]

L'histoire de la classe ouvrière en Angleterre commence dans la seconde moitié du siècle passé, avec l'invention de la machine à vapeur et des machines destinées au travail du coton. On sait que ces inventions déclenchèrent une révolution industrielle [2] qui, simultanément, transforma la société bourgeoise dans son ensemble et dont on commence seulement maintenant à saisir l'importance dans l'histoire du monde.

L'Angleterre est la terre classique de cette révolution qui fut d'autant plus puissante qu'elle s'est faite plus silencieusement. C'est pourquoi l'Angleterre est aussi la terre d'élection où se développe son résultat essentiel, le prolétariat. C'est seulement en Angleterre que le prolétariat peut être étudié dans tous ses tenants et ses aboutissants.

Pour le moment, nous n'avons pas à nous préoccuper ici de l'histoire de cette révolution, de son immense importance pour le présent et l'avenir. Cette étude, il faut la réserver à un travail ultérieur plus vaste. Provisoirement, nous devons nous limiter aux quelques renseignements nécessaires à l'intelligence des faits qui vont suivre, à l'intelligence de la situation actuelle des prolétaires anglais.

Avant l'introduction du machinisme, le filage et le tissage des matières premières s'effectuaient dans la maison même de l'ouvrier. Femmes et filles filaient le fil, que l'homme tissait ou qu'elles vendaient, lorsque le père de famille ne le travaillait pas lui-même. Ces familles de tisserands vivaient pour la plupart à la campagne, à proximité des villes et ce qu'elles gagnaient assurait parfaitement leur existence, puisque le marché intérieur constituait encore le facteur décisif de la demande d'étoffes, - c'était même le seul marché - et que la puissance écrasante de la concurrence qui devait apparaître plus tard avec la conquête de marchés étrangers et avec l'extension du commerce, ne pesait pas encore sensiblement sur le salaire. A cela s'ajoutait un accroissement permanent de la demande sur le marché intérieur, parallèlement au lent accroissement de la population, qui permettait d'occuper la totalité des ouvriers; il faut mentionner en outre l'impossibilité d'une concurrence brutale entre les ouvriers, en raison de la dispersion de l'habitat rural. C'est ainsi que le tisserand était le plus souvent à même de faire des économies et d'affermer un bout de terrain qu'il cultivait à ses heures de loisir. Il les déterminait à son gré puisqu'il pouvait tisser à son heure et aussi longtemps qu'il le désirait. Certes, c'était un piètre paysan et c'est avec une certaine négligence qu'il s'adonnait à l'agriculture, sans en tirer de rapport réel ; mais du moins n'était-il pas un prolétaire, il avait - comme disent les Anglais - planté un pieu dans le sol de sa patrie, il avait une résidence et dans l'échelle sociale, il se situait à l'échelon au-dessus de l'ouvrier anglais d'aujourd'hui [3].

Ainsi les ouvriers vivaient une existence tout à fait supportable et ils menaient une vie honnête et tranquille en toute piété et honorabilité ; leur situation matérielle était bien

---

1 Les premières pages de cette introduction s'inspirent très largement de l'ouvrage de P. GASKELL *: The Manufacturing Population of England, 1833,* pp. 15-32.
2 S'il n'a pas créé l'expression, Engels est un des premiers à l'avoir employée (Cf. CLARK *: The Idea of the Industrial Revolution, Glasgow,* 1953).
3 La fin de ce paragraphe résume de très près un passage de *GASKELL :* op. cit., pp. 16-17.

meilleure que celle de leurs successeurs ; ils n'avaient nullement besoin de se tuer au travail, ils n'en faisaient pas plus qu'ils n'avaient envie, et ils gagnaient cependant ce dont ils avaient besoin, ils avaient des loisirs pour un travail sain dans leur jardin ou leur champ, travail qui était pour eux un délassement, et pouvaient en outre participer aux distractions et jeux de leurs voisins ; et tous ces jeux: quilles, ballon, etc. contribuaient au maintien de leur santé et à leur développement physique.

C'étaient pour la plupart des gens vigoureux et bien bâtis dont la constitution physique était bien peu ou pas du tout différente de celle des paysans, leurs voisins. Les enfants grandissaient au bon air de la campagne, et s'il leur arrivait d'aider leurs parents dans leur travail, cela ne se produisait que de temps à autre, et il n'était pas question d'une journée de travail de 8 ou 12 heures.

Le caractère moral et intellectuel de cette classe se devine aisément. A l'écart des villes, où ils ne se rendaient jamais, puisqu'ils livraient le fil et le tissu à des commis itinérants contre paiement du salaire, tellement isolés dans leur campagne que des gens âgés qui habitaient à proximité des villes, ne s'y étaient cependant jamais rendus, jusqu'au moment où le machinisme les dépouilla de leur gagne-pain et où ils furent contraints de chercher du travail en ville. Leur niveau intellectuel et moral était celui des gens de la campagne, avec lesquels d'ailleurs ils étaient en outre le plus souvent directement liés par leur petit fermage. Ils considéraient leur *Squire - le* propriétaire terrien le plus important de la région - comme leur supérieur naturel, ils lui demandaient conseil, lui soumettaient leurs petites querelles et lui rendaient tous les honneurs que comportaient ces rapports patriarcaux. C'étaient des gens « respectables » et de bons pères de famille ; ils vivaient selon la morale, parce qu'ils n'avaient aucune occasion de vivre dans l'immoralité, aucun cabaret ni maison malfamée ne se trouvant à proximité, et que l'aubergiste chez qui ils calmaient de temps à autre leur soif, était également un homme respectable et, le plus souvent, un grand métayer faisant grand cas de la bonne bière, du bon ordre et n'aimant pas veiller tard. Ils gardaient leurs enfants toute la journée à la maison et leur inculquaient l'obéissance et la crainte de Dieu; ces rapports familiaux patriarcaux subsistaient tant que les enfants n'étaient pas mariés; les jeunes gens grandissaient avec leurs camarades de jeux dans une intimité et une simplicité idylliques jusqu'à leur mariage, et même si des rapports sexuels avant le mariage étaient chose presque courante, ils ne s'établissaient que là où l'obligation morale du mariage était reconnue des deux côtés, et les noces qui survenaient bientôt remettaient tout en ordre. Bref les ouvriers industriels anglais de cette époque vivaient et pensaient tout comme on le fait encore en certains endroits d'Allemagne, repliés sur eux-mêmes, à l'écart, sans activité intellectuelle et menant une existence sans à-coups brutaux. Ils savaient rarement lire et encore moins écrire, allaient régulièrement à l'église, ne faisaient pas de politique, ne conspiraient pas, ne pensaient pas, prenaient plaisir aux exercices physiques, écoutaient la lecture de la Bible avec un recueillement traditionnel, et s'accordaient fort bien, humbles et sans besoins, avec les classes sociales plus en vue. Mais en revanche, ils étaient intellectuellement morts; ils ne vivaient que pour leurs intérêts privés, mesquins, pour leur métier à tisser et leur jardin et ignoraient tout du mouvement puissant qui, à l'extérieur, secouait l'humanité. Ils se sentaient à l'aise dans leur paisible existence végétative et, sans la révolution industrielle, n'auraient jamais quitté cette existence d'un romantisme patriarcal, mais malgré tout indigne d'un être humain.

Le fait est que ce n'étaient pas des hommes mais de simples machines, travaillant au service des quelques aristocrates qui avaient jusqu'alors dirigé l'histoire ; la révolution industrielle n'a rien fait d'autre que de tirer la conséquence de cette situation en réduisant tout à fait les

ouvriers au rôle de simples machines et en leur ravissant les derniers vestiges d'activité indépendante, mais en les incitant, précisément pour cette raison, à penser et à exiger de jouer leur rôle d'hommes. Si, en France, cela avait été le fait de la politique, ce fut en Angleterre l'industrie - et d'une manière générale l'évolution de la société bourgeoise - qui entraîna dans le tourbillon de l'histoire les dernières classes plongées dans l'apathie à l'égard des problèmes humains d'intérêt général.

La première invention qui transforma profondément la situation des ouvriers anglais d'alors, fut la *Jenny* [1] du tisserand *James Hargreaves* de Standhill [2] près de Blackburn dans le Lancashire du Nord (1764). Cette machine était l'ancêtre rudimentaire de la Mule [3] qui devait lui succéder plus tard, elle fonctionnait à la main, mais au lieu d'une broche - comme dans le rouet ordinaire à main - elle en possédait seize ou dix-huit, mues par un seul ouvrier. C'est ainsi qu'il fut possible de fournir bien davantage de fil qu'auparavant; alors que jadis un tisserand, qui occupait constamment trois fileuses, n'avait jamais assez de fil et devait souvent attendre, il y avait maintenant plus de fil que n'en pouvaient tisser les ouvriers existants. La demande en produits tissés qui, par ailleurs, était en augmentation, s'accrût encore en raison du meilleur marché de ces produits, conséquence de la réduction des frais de production grâce à la nouvelle machine ; on eut besoin de plus de tisserands et le salaire du tisserand s'éleva. Et, puisque dès lors le tisserand pouvait gagner davantage en restant à son métier, il abandonna lentement ses occupations agricoles et se consacra entièrement au tissage. A cette époque une famille comprenant quatre adultes et deux enfants, qui étaient astreints au travail de bobinage, arrivait à gagner, pour 10 heures de travail quotidien, 4 livres sterling par semaine, - 28 talers au cours prussien actuel - et souvent davantage quand les affaires marchaient bien et que le travail pressait ; il arrivait fréquemment qu'un seul tisserand gagnât à son métier 2 livres par semaine. C'est ainsi que la classe des tisserands agricoles disparut peu à peu complètement en se fondant dans la nouvelle classe de ceux qui étaient exclusivement tisserands, qui vivaient uniquement de leur salaire, ne possédaient pas de propriété, n'ayant même pas l'illusion de la propriété que confère le fermage. Ceux-ci devinrent donc des *Prolétaires (working men). A* cela s'ajoute encore la suppression des rapports entre fileurs et tisserands. jusqu'alors, dans la mesure du possible, le fil était filé et tissé sous un même toit. Maintenant puisque la *Jenny,* tout comme le métier à tisser, exigeait une main vigoureuse, les hommes se mirent aussi à filer et des familles entières en vécurent tandis que d'autres, forcées de mettre au rebut le rouet archaïque et périmé, quand elles n'avaient pas les moyens d'acheter une *Jenny,* devaient vivre uniquement du métier à tisser du père de famille. C'est ainsi que commença la division du travail entre tissage et filage, qui devait par la suite être poussée si loin dans l'industrie.

Tandis que le *Prolétariat industriel* se développait ainsi avec cette première machine, pourtant bien imparfaite, celle-ci donna également naissance à un prolétariat rural. jusque-là, il y avait un grand nombre de petits propriétaires fonciers, qu'on appelait les *yeomen* et qui avaient végété, dans la même tranquillité et le même néant intellectuel que leurs voisins, les tisserands cultivateurs. Ils cultivaient leur petit lopin de terre avec exactement la même négligence que l'avaient fait leurs pères, et s'opposaient à toute innovation avec l'opiniâtreté

---

1 Nom de la première machine à filer le coton.

2 Il s'agit en réalité de STANHILL. Engels a probablement commis cette erreur en adoptant l'orthographe de A. URE *: The Cotton Manufacture of G. B.,* 1836, p. 196.

3 En ce domaine, plusieurs inventions importantes avaient été faites en Angleterre à partir de 1738. La *Jenny* de Hargreaves fut perfectionnée en 17697, par Richard Arkwright dont la machine fut appelée *throstle.* C'est en 1779 que Samuel Crompton met au point sa *mule.* En 1825, enfin, elle sera remplacée par la machine automatique de Richard Robert appelée *self-acting-mule ou self-actor.*

particulière à ces êtres, esclaves de l'habitude, qui ne changent absolument pas au cours des générations. Parmi eux, il y avait aussi beaucoup de petits métayers, non pas au sens actuel du terme, mais des gens qui avaient reçu de leurs père et grand-père leur petit lopin de terre, soit au titre d'un fermage héréditaire, soit en vertu d'un ancien usage et qui s'y étaient aussi solidement établis que s'il leur appartenait en propre. Or, comme les travailleurs industriels abandonnaient l'agriculture, un grand nombre de terrains se trouvèrent vacants, et c'est la nouvelle classe des *grands fermiers* qui s'y installa, affermant d'un seul coup *50, 100, 200* arpents et même davantage. C'étaient des *tenants-at-will,* c'est-à-dire des fermiers dont le contrat pouvait être résilié chaque année, et ils surent augmenter le rapport des terres par de meilleures méthodes d'agriculture et une exploitation à plus grande échelle. Ils pouvaient vendre leurs produits meilleur marché que ne le faisait le petit *yeoman,* et celui-ci n'avait plus d'autre solution - puisque son terrain ne le nourrissait plus - que de le vendre et de se procurer une *Jenny ou* un métier à tisser, ou de se louer comme journalier, prolétaire agricole, chez un grand métayer. Son indolence héréditaire et la façon négligente dont il mettait en valeur le terrain, défauts qu'il avait hérités de ses ancêtres et qu'il n'avait pu surmonter, ne lui laissaient pas d'autre solution, lorsqu'il fut contraint d'entrer en concurrence avec des gens qui cultivaient leur ferme selon des principes plus rationnels et avec tous les avantages que confèrent la grande culture et l'investissement de capitaux en vue de l'amélioration du sol.

Cependant l'évolution de l'industrie n'en resta pas là. Quelques capitalistes se mirent à installer des *Jennys* dans de grands bâtiments et à les actionner au moyen de la *force hydraulique,* ce qui leur permit de réduire le nombre des ouvriers et de vendre leur fil meilleur marché que celui des fileurs isolés qui actionnaient leur machine simplement à la main. La *Jenny* fut sans cesse améliorée, si bien qu'à chaque instant une machine se trouvait dépassée et devait être transformée, voire jetée au rebut ; et si le capitaliste pouvait subsister, grâce à l'utilisation de la force hydraulique, même avec des machines assez vieilles, à la longue le fileur isolé ne le pouvait pas.

Ces faits marquaient déjà l'avènement du système des manufactures; il connut une nouvelle extension grâce à la *Spinning Throstle,* inventée par *Richard Arkwright* [1], un barbier de Preston dans le Lancashire septentrional, en 1767. Cette machine qu'on appelle communément en allemand *Kettenstuhl* [2] est, avec la machine à vapeur, l'invention mécanique la plus importante du XVIIIe siècle. Elle est conçue *a priori pour* être *actionnée mécaniquement* et fondée sur des principes tout à fait nouveaux. En associant les particularités de la *Jenny* et du métier à chaîne, *Samuel Crompton* de Firwood (Lancashire) créa la *mule,* et comme Arkwright inventa à la même époque les *machines à carder* et à *transfiler,* la manufacture devint le seul système existant pour le filage du coton. Peu à peu, on se mit à rendre ces machines utilisables pour le filage de la laine et plus tard du lin (dans la première décennie de ce siècle), grâce à quelques modifications peu importantes, et de ce fait on put réduire, dans ces secteurs aussi, le travail manuel. Mais on ne s'en tint pas là; dans les dernières années du siècle passé, le *Dr Cartwright,* un pasteur de campagne, avait inventé le *métier à tisser mécanique, et* l'avait en *1804* perfectionné à tel point, qu'il pouvait concurrencer avec succès les tisserands manuels; et l'importance de toutes ces machines doubla grâce à la *machine à vapeur de James Watt,* inventée en 1764 et employée pour actionner des machines à filer à partir de *1785.*

---

1 *Voir ci-dessus, note 3 p. 38.*
2 *Mot à mot « métier à* chaîne ».

Ces inventions, qui depuis ont été améliorées encore tous les ans, décidèrent de la *victoire du travail mécanique sur le travail manuel* dans les principaux secteurs de l'industrie anglaise, et toute l'histoire récente de celle-ci nous montre comment les travailleurs manuels ont été délogés successivement par les machines de toutes leurs positions. Les conséquences en furent d'un côté une chute rapide des prix de tous les produits manufacturés, l'essor du commerce et de l'industrie, la conquête de presque tous les marchés étrangers non-protégés, l'accroissement rapide des capitaux et de la richesse nationale; de l'autre côté, accroissement encore plus rapide du prolétariat, destruction de toute propriété, de toute sécurité du gagne-pain pour la classe ouvrière, démoralisation, agitation politique, et tous ces faits qui répugnent tant aux Anglais possédants et que nous allons examiner dans les pages qui suivent. Nous avons vu plus haut quel bouleversement provoqua dans les rapports sociaux des classes inférieures une seule machine aussi maladroite que la *Jenny:* on ne s'étonnera plus dès lors de ce qu'a pu faire un système d'outillage automatique complexe et perfectionné qui reçoit de nous la matière brute et nous rend les étoffes toutes tissées.

Cependant, suivons de plus près le développement [1] de l'industrie anglaise [2], et commençons par sa branche principale : *l'industrie du coton.* De *1771 à 1775,* on importait en moyenne moins de *5* millions de livres de coton brut par an ; en *1841, 528* millions, et l'importation de *1844* atteindra au moins *600* millions. En *1834,* l'Angleterre a exporté *556* millions de yards de tissus de coton, *76,5* millions de livres de fil de coton, et pour *1,200,000* livres sterling d'articles de bonneterie de coton.

Cette même année l'industrie cotonnière disposait de plus de 8 millions de broches, 110,000 métiers *à* tisser mécaniques et *250,000* métiers à tisser manuels, sans compter les broches des métiers à chaînes, et selon les calculs de Mac Culloch, ce secteur industriel faisait vivre directement ou indirectement, près d'un million et demi d'êtres humains dans les trois royaumes [3], dont *220,000* seulement travaillaient dans les usines ; la force utilisée par ces usines se chiffrait à *33-000* CV de force motrice, actionnés par la vapeur et 11,000 CV de force hydraulique. Actuellement, ces chiffres sont bien dépassés, et l'on peut admettre tranquillement qu'en *1845,* la puissance et le nombre des machines, ainsi que le nombre des ouvriers dépassent de moitié ceux de 1834. Le centre principal de cette industrie est le Lancashire, d'où, d'ailleurs, elle est issue ; elle a révolutionné complètement ce comté, transformant ce marécage sombre et mal cultivé en une contrée animée et laborieuse, elle a décuplé sa population en quatre-vingts ans et elle a fait jaillir du sol comme par enchantement des villes. gigantesques comme Liverpool et Manchester qui comptent ensemble *700,000* habitants et leurs voisines Bolton (60,000 h.), Rochdale *(75,000* h.),

---

1 Dans l'original : V*erwicklung* (imbrication) ; dans l'édition de 1892 : *Entwicklung* (développement).

2 D'après *PORTER* : [The] Progress *of the Nation**. Londres, 1836, vol. I. 1838, vol. II, 1843, vol. III. (D'après des indications officielles) et d'après d'autres sources, pour la plupart également officielles (1892). L'esquisse historique ci-dessus de la révolution industrielle est inexacte dans quelques détails**, niais en 1843-44, il n'existait pas de meilleures sources que celles que j'ai utilisées (F. E.).

*Engels avait lu de très près le livre de Porter en prenant force notes. Il a notamment utilisé l'édition de 1843 pour ses articles du Vorwärts d'août 1844.

**Nous pouvons préciser quelques-unes des indications d'Engels. Cartwright n'a pas inventé le métier à tisser. 11 l'a seulement perfectionné. D'autre part, Engels ignorait que lorsque James Watt prit un brevet pour sa machine à vapeur, celle-ci avait déjà été inventée dans plusieurs autres pays en France, en Allemagne, en Russie.

3 *McCULLOCH* : A Dictionary *of* Commerce (édition de 840, vol. I, p. 444) donne 1,2 à 1,4 millions. Cf. également *PORTER : op.* cit., vol. I, 1836, p. *229.* Dans son édition de 1847, McCulloch donne *1-1,2* million (vol. I, p. 438.) Engels conserve le chiffre primitif.

Oldham *(50,000* h.), Preston *(60,000* h.), Ashton et Stalybridge (40,000 h.), ainsi que toute une foule d'autres villes industrielles.

L'histoire du Lancashire méridional connaît les plus grands miracles des temps modernes, mais personne n'en dit mot, et tous ces miracles, c'est l'industrie cotonnière qui les a accomplis. Par ailleurs, Glasgow constitue un second centre pour le district cotonnier d'Écosse, le Lanarkshire et le Refrewshire, et là encore la population de la ville centrale est passée depuis l'installation de cette industrie de *30,000 à 300,000* habitants [1]. La *fabrication de bonneterie à* Nottingham et Derby reçut également une nouvelle impulsion due *à* la baisse du prix du fil et une seconde du fait de l'amélioration de la machine à tricoter, qui permet de fabriquer en même temps deux bas avec un seul métier. *La fabrication de la dentelle* est devenue également depuis *1777,* date *à* laquelle fut inventée la machine *à* faire le point lacé, une branche industrielle importante; peu après, *Lindley* inventa la machine *à « point-net* » et en *1809 Heathcote,* la machine « bobbin-net [2] », qui simplifièrent infiniment la fabrication de la dentelle et augmentèrent parallèlement la consommation d'autant, par suite des prix peu élevés; si bien qu'actuellement, *200.000* personnes au moins vivent de cette fabrication. Elle a son centre *à* Nottingham, Leicester et dans l'ouest de l'Angleterre (Wiltshire, Devonshire, etc.).

Les branches dépendant de l'industrie cotonnière ont connu une extension analogue : le blanchiment, la teinture et l'impression. Le *blanchiment* grâce à l'utilisation du *chlore* au lieu d'oxy*gène* dans le blanchiment chimique, la *teinture* et *l'impression,* l'une grâce au rapide développement de la chimie, J'autre grâce à une série d'inventions mécaniques extrêmement brillantes, connurent par ailleurs un essor, qui - outre l'extension de ces branches due à l'accroissement de la fabrication du coton, - leur assura une prospérité inconnue jusqu'alors.

La même activité se manifesta dans le *travail de la laine.* C'était déjà la branche principale de l'industrie anglaise, mais les quantités produites au cours de ces années ne sont rien en regard de ce qui est fabriqué actuellement. En 1782, toute la récolte lainière des trois années précédentes restait à l'état brut, faute d'ouvriers et y serait restée nécessairement si les nouvelles inventions mécaniques n'étaient venues à la rescousse et ne l'avaient filée [3]. L'adaptation de ces machines au filage de la laine s'accomplit avec le plus grand succès. Le développement rapide que nous avons constaté dans les districts cotonniers affecta désormais les districts lainiers. En 1738, dans le West-Riding du Yorkshire, on fabriquait 75,000 pièces de drap, en 1817 : 490,000 [4], et l'extension de l'industrie lainière fut telle qu'en 1834, on exportait 450,000 pièces de drap de plus qu'en 1825. En 1801, on traitait 101 millions de livres de laine (dont 7 millions importées), en 1835, 18o millions de livres (dont 42 millions importées). Le district principal de cette industrie est le West-Riding du Yorkshire, où, en particulier, la laine anglaise à longues fibres est transformée en laine à tricoter à Bradford et où, dans les autres villes, Leeds, Halifax, Huddersfield, etc., la laine à fibres courtes est transformée en fils retordus et utilisée pour le tissage; puis, la partie voisine

1 Engels emprunte ces chiffres à A. ALISON : Principles *of population* (1840, vol. II, p. 87) en les arrondissant. Alison dit 31.ooo habitants cri 1770, 290,000 en 1839.

2 Ces différentes machines sont antérieures à celle de Jacquart. Entre la machine à point-net et la machine Bobbin-net, il y a surtout une différence de motifs. La première fait des dentelles à motif oblong, la seconde à motif hexagonal.

3 Passage cité par MARX *: Le Capital,* Livre 1er, tome III, pp. 46-47 (Éditions Sociales).

4 J. BISCHOFF *: A comprehensive History of the Woolen and Worsted Manufactories,* 1842, vol. Il, appendice, table IV, indique pour le Yorkshire, 56,899 pièces en 1738 contre 483,729 en 817. Engels qui a arrondi le second chiffre a probablement commis une erreur en recopiant le premier

du Lancashire, la région de Rochdale, où l'on fait en plus du travail du coton, beaucoup de flanelle, et l'Ouest de l'Angleterre qui fabrique les tissus les plus fins. Là aussi l'accroissement de la population est remarquable :

		en 1801	**en 1831**
Bradford	avait	29,000 hab.	77,000 hab.
Halifax	avait	63,000 "	110,000 "
Huddersfield	avait	15,000 "	34,000 "
Leeds	avait	53,000 "	123,000 "
Et l'ensemble du West-Riding	avait	564-000 "	980,000 "

population qui, depuis 1831, a dû encore s'accroître d'au moins 20 à 25 %. Le filage de la laine occupait en 1835 dans les trois royaumes, 1.313 fabriques avec 71.300 ouvriers, ceux-ci ne représentant, du reste, qu'une petite partie de la masse qui vit directement ou indirectement du travail de la laine, à l'exclusion de la quasi-totalité des tisserands.

Les progrès de l'industrie linière furent plus tardifs: parce que la nature de la matière brute rendait très difficile l'utilisation de la machine à filer; il est vrai que déjà, au cours des dernières années du siècle précédent, des essais dans ce sens avaient été effectués en Écosse, mais ce n'est qu'en 1810 que le Français Girard parvint à mettre au point une méthode pratique de filage du lin et on n'attribua à ces machines l'importance qui leur revenait, que grâce aux améliorations qui leur furent apportées en Angleterre et à leur emploi à grande échelle, sur le sol anglais, à Leeds, Dundee et Belfast [1]. Mais alors l'industrie linière anglaise connut un rapide développement. En 1814, on importa à Dundee, 3,000 tons [2] de lin, en 1835 environ 19,000 tons de lin et 3,400 tons de chanvre. L'exportation de toile irlandaise vers la Grande-Bretagne passa de 32 millions de yards (en 1800) à 53 millions (en 1825) dont une grande partie fut réexportée ; l'exportation de toile anglaise et écossaise passa de 24 millions de yards (en 1820) à 51 millions (en 1833). Le nombre de filatures de lin était en 1835 de 347, occupant 33,000 ouvriers, dont la moitié se trouvaient en Écosse méridionale, plus de 60 dans le West-Riding du Yorkshire (Leeds et les environs), 25 à Belfast en Irlande, et le reste dans le Dorsetshire et le Lancashire. Le tissage est pratiqué en Écosse méridionale, et en divers points d'Angleterre, surtout en Irlande.

Les Anglais entreprirent avec le même succès le travail de la soie. Ils recevaient d'Europe méridionale et d'Asie des matières premières déjà toutes filées, et le travail essentiel consistait à tordre ensemble, à mouliner les fils fins (tramage).

jusqu'en 1824, les taxes douanières qui frappaient lourdement la soie brute (4 shillings par livre) gênèrent sérieusement l'industrie anglaise de la soie et elle disposait seulement, grâce à des droits protecteurs, du marché anglais et de celui de ses colonies. C'est à ce moment que les droits d'importation furent réduits à un penny et immédiatement le nombre des usines s'accrût notablement ; en un an, le nombre des doubloirs passa de 780,000 à 1,180,000 et bien que la crise commerciale de 1825 paralysât un moment cette branche industrielle, en 1827 déjà, on fabriquait plus que jamais, car les talents mécaniques et l'expérience des

1 Les chiffres ci-dessous, comme ceux de la page précédente sont empruntés à PORTER: op. cit., pp. 196-197, 200-201, 265-272.
2 Le ton, ou tonne anglaise correspond à 2.240 livres anglaises (1892). C'est-à-dire presque 1,000 kilos. (F.E.)

Anglais assuraient à leurs machines à tramer l'avantage sur les installations maladroites de leurs concurrents. En 1835, l'Empire britannique possédait 263 usines à tramer avec 30,000 ouvriers, installés pour la plupart dans le Cheshire (Macclesfield, Congleton et les environs), à Manchester et dans le Somersetshire [1]. Par ailleurs, il existe encore beaucoup d'usines pour le traitement des déchets de soie des cocons, qui sert à faire un article particulier *(spunsilk)* [2] et dont les Anglais approvisionnent les tissages de Paris et de Lyon. Le tissage de la soie ainsi tramée et filée s'effectue surtout en Écosse (Paisley, etc.) et à Londres (Spitalfields), mais également à Manchester et ailleurs.

Cependant, l'essor gigantesque qu'a pris l'industrie anglaise depuis 1760 ne se borne pas à la fabrication des étoffes d'habillement. L'impulsion, une fois donnée, se communiqua à toutes les branches de l'activité industrielle et une foule d'inventions, qui n'avaient aucun rapport avec celles que nous avons mentionnées, doublèrent d'importance du fait qu'elles apparurent au milieu du mouvement général. Mais en même temps, après que fut démontrée l'importance incalculable de l'emploi de la force mécanique dans l'industrie, tout fut mis en oeuvre, pour étendre l'utilisation de cette force à tous les domaines et pour l'exploiter [3] à l'avantage des divers inventeurs et industriels ; et en outre, la demande en machines, combustibles, matériel de transformation redoubla l'activité d'une foule d'ouvriers et de métiers. C'est seulement avec l'emploi de la machine à vapeur que l'on commença à accorder de l'importance aux vastes *gisements houillers* d'Angleterre. La *fabrication des machines* date seulement de ce moment, ainsi que l'intérêt nouveau que l'on porta aux *mines de fer,* qui fournissaient la matière brute pour les machines ; l'accroissement de la consommation de la laine développa l'élevage du mouton en Angleterre, et l'augmentation de l'importation de laine, de lin et de soie, eut pour effet un accroissement de la flotte commerciale anglaise. Ce fut surtout la *production du fer* qui s'accrût. Les montagnes anglaises, riches en fer, avaient été jusqu'alors peu exploitées ; on avait toujours fondu le minerai de fer avec du charbon de bois, qui - en raison de l'amélioration des cultures et du défrichement des forêts - devenait de plus en plus cher et de plus en plus rare ; c'est seulement au siècle précédent que l'on se mit à utiliser à cet effet de la houille sulfurée (coke) et, à partir de I780, on découvrit une nouvelle méthode pour transformer le fer fondu avec du coke, jusque-là utilisable seulement sous forme de fonte, en fer utilisable également pour la forge. A cette méthode qui consiste à extraire le carbone mêlé au fer au cours de la fusion, les Anglais donnent le nom de puddling, et grâce à elle, un nouveau champ fut ouvert à la production sidérurgique anglaise. On construisit des hauts fourneaux cinquante fois plus grands qu'avant, on simplifia la fusion du minerai à l'aide de souffleries d'air brûlant et l'on put ainsi produire du fer à un prix si avantageux qu'une foule d'objets, fabriqués autrefois en bois ou en pierre, le furent désormais en fer. En 1788, *Thomas Paine* le célèbre démocrate, construisit dans le Yorkshire le premier pont en fer [4] qui fut suivi d'un grand nombre d'autres, si bien qu'actuellement presque tous les ponts, en particulier sur les voies ferrées, sont construits en fonte et qu'à Londres, il existe même un pont au-dessus de la Tamise, le pont Southwark, fabriqué avec ce matériau ; des colonnes de fer et des châssis pour machines, également en fer, sont d'un usage courant ; et,

1 PORTER: op. cit., dit qu'en 1835, 238 usines étaient en activité et 25 avaient fermé leurs portes (vol. I, pp. 260-261). Engels a additionné.

2 Filés de soie.

3 Édition de 1892 : « l'utiliser ».

4 Engels commet ici une erreur matérielle ; le pont conçu par Paine et dont les éléments furent fondus à Rotherham dans le Yorkshire ne fut pas construit dans cette région. Le premier pont de fer du Yorskhire fut lancé en 1779 sur la Severn à Coolbrookdale (Cf. CONWAY *: Life of Th. Paine,* 1892, vol. I, p. 239 et suiv.). Voilà le genre d'erreurs que relèvent W. O. Henderson et W. H. Chaloner dans leur récente et méticuleuse édition de l'ouvrage d'Engels. ENGELS *: The Condition of the Working Class in England,* Oxford, 1958.. Nous leur avons emprunté un certain nombre de notes.

depuis la mise en service de l'éclairage au gaz et des chemins de fer, de nouveaux débouchés sont offerts à la production sidérurgique en Angleterre. Les clous et les vis furent peu à peu également fabriqués par des machines; *Huntsman*, de Sheffield, découvrit, en 1760, pour fondre l'acier une méthode qui rendait superflue toute une somme de travail; et facilita la fabrication d'articles nouveaux à bon marché ; et c'est alors seulement que grâce à la plus grande pureté des matériaux disponibles, grâce aussi au perfectionnement de l'outillage, à de nouvelles machines, et à une division plus minutieuse du travail la fabrication de produits métallurgiques devint importante en Angleterre. La population de Birmingham passa de 73,000 (en 1801) à 200,000 (en 1844), celle de Sheffield de 46,000 (en 1801) à 110,000 (en 1844) et la consommation de charbon de cette dernière ville, à elle seule, atteignit en 1836, 515,000 tonnes [1]. En 1805, on exporta 4,300 tonnes de produits sidérurgiques et 4,600 tonnes de fer brut ; en 1834, 16,200 tonnes de produits métallurgiques et 107,000 tonnes de fer brut; et l'extraction de fer qui n'était en 1740, au total que de 17,000 tonnes atteignit en 1834 près de 700,000 tonnes [2]. La fusion du fer brut consomme à elle seule plus de 3 millions de tonnes de charbon par an [3], et on ne saurait imaginer l'importance qu'ont acquise d'une façon générale, les mines de charbon au cours des soixante dernières années. Tous les gisements carbonifères d'Angleterre et d'Écosse sont actuellement exploités, et les mines du Northumberland et de Durham produisent à elles seules plus de 5 millions de tonnes pour l'exportation ; elles occupent 40,000 Ou 50,000 ouvriers. D'après le Durham Chronicle [4], il y avait dans ces deux comtés :

en 1753 14 mines de charbon [5]
en 1800 40"
en 1836 76"
en 1843 130"

en activité. Du reste, toutes les mines sont actuellement exploitées bien plus activement qu'autrefois. De même, on se mit à exploiter plus activement les mines d'étain, de cuivre et de plomb, et parallèlement à l'extension de la fabrication du verre une nouvelle branche industrielle vit le jour avec la fabrication des poteries qui, vers 1763, grâce à Josiah Wedgwood, acquit de l'importance. Celui-ci réduisit toute la fabrication de la faïence à des principes scientifiques, améliora le goût du public et fonda les poteries du Staffordshire du nord, région de huit lieues anglaises carrées, jadis désert stérile, maintenant parsemée d'usines et d'habitations, qui fait vivre plus de 60,000 personnes.

Tout fut emporté par ce mouvement, ce tourbillon universel. L'agriculture fut également bouleversée. Et, non seulement, la propriété foncière ainsi que nous l'avons vu plus haut, passa aux mains d'autres possédants et cultivateurs, mais elle fut en outre touchée d'une autre manière. Les grands fermiers employèrent leur capital à l'amélioration du sol, abattirent des murettes de séparation inutiles, drainèrent, fumèrent la terre, utilisèrent de meilleurs instruments; ils introduisirent une alternance systématique dans les cultures (cropping by rotation). Eux aussi bénéficièrent du progrès des sciences. Sir Humphrey Davy appliqua avec succès la chimie à l'agriculture, et le développement de la mécanique leur procura une foule

1 Il s'agit de tonnes anglaises. Voir ci-dessus, note p. 45.
2 Chiffres empruntés à PORTER : Op. *cit.*, vol. 1, 1836, IV.
3 Dans son édition de 1843, Porter précise 4.877.000 tonnes. Engels a consulté très probablement un des volumes antérieurs qui donnait effectivement 3 millions de tonnes.
4 Hebdomadaire paraissant à Durham depuis 1820. Dans les années 40, il était de tendance bourgeoise libérale. (No 1826, juin 1844, p. 2. « Le Monopole du charbon ».)
5 Le Durham Chronicle dit : « environ 14 ».

d'avantages. Par ailleurs, l'accroissement de la population provoqua une telle hausse de la demande en produits agricoles que, de 1760 à 1834, 6,840,540 arpents anglais de terres stériles furent défrichés [1] et, que malgré tout, l'Angleterre, de pays exportateur de blé, devint importateur.

Même activité dans l'établissement des voies de communication. De 1818 à 1829, on construisit en Angleterre et au pays de Galles mille lieues anglaises de routes, d'une largeur légale de 60 pieds, et presque toutes les anciennes furent rénovées selon le principe de Mac Adam. En Écosse, les services des travaux publics construisirent, à partir de 1803 environ, neuf cents lieues de routes et plus de mille ponts, ce qui permit aux populations des montagnes d'être mises soudain au contact de la civilisation. Les montagnards avaient été jusqu'alors, pour la plupart, des braconniers et contrebandiers ; ils devinrent désormais des agriculteurs et des artisans laborieux et, bien qu'on ait créé des écoles galloises afin de conserver la langue, les mœurs et la langue gallo-celtiques sont en voie de disparition rapide devant les progrès de la civilisation anglaise. Il en va de même en Irlande. Entre les comtés de Cork, Limerick et Kerry, s'étendait jadis une région désertique, sans chemins praticables, qui en raison de son inaccessibilité, était le refuge de tous les criminels et la principale citadelle de la nationalité celto-irlandaise dans le sud de l'île. On la sillonna de routes et on permit ainsi à la civilisation de pénétrer même dans cette contrée sauvage.

L'ensemble de l'Empire britannique, mais surtout l'Angleterre, qui, il y a soixante ans, possédait d'aussi mauvais chemins que ceux de la France et de l'Allemagne à cette époque, est couverte aujourd'hui d'un réseau de très belles routes ; et celles-ci aussi sont, comme presque tout en Angleterre, l'œuvre de l'industrie privée, puisque l'État n'a que peu ou rien fait dans ce domaine.

Avant 1755, l'Angleterre ne possédait presque pas de canaux. En 1755, dans le Lancashire, on construisit le canal de Sankey Brook à St Helens [2]; et en 1759 James Brindley construisit le premier canal important, celui du Duc de Bridgewater qui va de Manchester et des mines de cette région à l'embouchure de la Mersey et qui, à Barton, passe au moyen d'un aqueduc au-dessus du fleuve Irwell. C'est d'alors que date le réseau des canaux anglais auquel *Brindley* le premier a donné de l'importance. Dès lors, on se mit à aménager des canaux dans toutes les directions, et à rendre les fleuves navigables. En Angleterre seulement, on compte deux mille deux cents lieues de canaux et mille huit cents lieues de fleuves navigables ; en Écosse, on a construit le canal Calédonien qui traverse le pays de part en part, et en Irlande aussi différents canaux. Ces installations elles-aussi sont comme les chemins de fer et les routes, presque toutes l'œuvre de particuliers et de compagnies privées.

La construction des chemins de fer est de date récente. La première voie importante fut celle de Liverpool à Manchester (inaugurée en 1830) ; depuis lors, toutes les grandes villes ont été reliées par des voies ferrées. Londres à Southampton, Brighton, Douvres, Colchester, Cambridge, Exeter (via Bristol) et Birmingham ; Birmingham à Gloucester, Liverpool, Lancaster (via Newton et Wigan et via Manchester et Bolton), en outre à Leeds (via Manchester et Halifax et via Leicester, Derby et Sheffield) ; Leeds à Hull et Newcastle (via York ...). Ajoutons à cela les nombreuses voies moins importantes, en construction ou en projet, qui permettront bientôt d'aller d'Edimbourg à Londres en un seul jour.

---

1 PORTER : op. cit., vol. I, 1836, p. 170.
2 Il ne fut ouvert à la navigation qu'en 1757.

Tout comme la *vapeur* avait révolutionné les communications sur terre, elle donna aussi à la navigation un nouveau prestige. Le premier bateau à vapeur navigua en 1807 sur l'Hudson en Amérique du Nord ; dans l'Empire britannique, le premier fut lancé en 1811 sur la Clyde. Depuis cette date, plus de 600 ont été construits en Angleterre [1] et plus de 500 étaient, en 1836, en activité dans les ports britanniques.

Telle est, en bref, l'histoire de l'industrie anglaise dans les soixante dernières années, une histoire qui n'a pas d'équivalent dans les annales de l'humanité. Il y a soixante ou quatre-vingts ans, l'Angleterre était un pays comme tous les autres, avec de petites villes, une industrie peu importante et élémentaire, une population rurale clairsemée, mais relativement importante ; et c'est maintenant un pays sans pareil, avec une capitale de 2 millions et demi d'habitants [2], des villes industrielles colossales, une industrie [3] qui alimente le monde entier, et qui fabrique presque tout à l'aide des machines les plus complexes, une population dense, laborieuse et intelligente, dont les deux tiers sont employés par l'industrie, et qui se compose de classes toutes différentes de celles d'autrefois, qui même constitue une tout autre nation, avec d'autres mœurs et d'autres besoins qu'autrefois. La révolution industrielle a, pour l'Angleterre, la signification qu'a pour la France la révolution politique et la révolution philosophique pour l'Allemagne, et l'écart existant entre l'Angleterre de 1760 et celle de 1844 est au moins aussi grand que celui qui sépare la France de l'ancien régime [4] de celle de la révolution de juillet. Cependant, le fruit le plus important de cette révolution industrielle, c'est le prolétariat anglais.

Nous avons vu, plus haut, que le prolétariat est né de l'introduction du machinisme ; la rapide expansion de l'industrie exigeait des bras ; le salaire monta en conséquence, des troupes compactes de travailleurs venus des régions agricoles émigrèrent vers les villes. La population s'accrût à une cadence folle, et presque toute l'augmentation porta sur la classe des prolétaires.

Par ailleurs, ce ne fut qu'au début du XVIIIe siècle qu'un certain ordre régna en Irlande ; là aussi la population, plus que décimée par la barbarie anglaise lors des troubles antérieurs, s'accrût rapidement, surtout depuis que l'essor industriel commença à attirer en Angleterre une foule d'Irlandais. C'est ainsi que naquirent les grandes villes industrielles et commerciales de l'Empire britannique, où au moins les trois quarts de la population font partie de la classe ouvrière, et où la petite bourgeoisie se compose de commerçants et de très, très peu d'artisans. Car, tout comme la nouvelle industrie n'a pris de l'importance que du jour où elle a transformé les outils en machines, les ateliers en usines, et par là, la classe laborieuse moyenne en prolétariat ouvrier, les négociants d'autrefois en industriels ; tout comme, de ce fait, la petite classe moyenne fut refoulée et la population ramenée à la seule opposition entre capitalistes et ouvriers, c'est la même chose qui s'est produite en dehors du secteur industriel au sens étroit du terme chez les artisans et même dans le commerce ; aux maîtres et compagnons d'autrefois ont succédé les grands capitalistes et les ouvriers qui n'avaient jamais la perspective de s'élever au-dessus de leur classe ; l'artisanat s'industrialisa, la division du travail fut opérée avec rigueur, et les petits artisans qui ne pouvaient concurrencer les grands établissements furent rejetés dans les rangs de la classe prolétarienne. Mais en même temps, la suppression de cet artisanat, l'anéantissement de la petite bourgeoisie, ôtèrent à l'ouvrier toute possibilité de devenir lui-même un bourgeois.

1 PORTER parle (vol. II, 1838) de 600 bateaux en circulation dans le Royaume-Uni. *Op. cit.*, p. 4.
2 Le recensement de 1841 indiquait 1,949,277 habitants.
3 Dans les éditions anglaises de 1887 et 1892 ... *trade and commerce* (industrie et commerce).
4 En français dans *le texte*.

jusqu'alors il avait toujours eu la perspective de pouvoir s'installer à demeure comme maître quelque part, et peut-être d'engager plus tard des compagnons ; mais maintenant que les maîtres eux-mêmes sont évincés par les industriels, que la mise en marche d'une exploitation autonome nécessite de gros capitaux, c'est à présent seulement que le prolétariat est devenu réellement une classe stable de la population, alors que jadis il n'était souvent qu'une transition pour l'accès à la bourgeoisie. Désormais, quiconque naissait ouvrier n'avait pas d'autre perspective que celle de rester toute sa vie un prolétaire. Désormais donc, - pour la première fois - le prolétariat était capable d'entreprendre des actions autonomes.

C'est donc de cette façon que fut rassemblée l'immense masse d'ouvriers qui emplit actuellement l'Empire britannique tout entier, et dont la situation sociale s'impose chaque jour davantage à l'attention du monde civilisé.

La situation de la classe laborieuse, c'est-à-dire la situation de l'immense majorité du peuple, ou encore la question suivante : que doit-il advenir de ces millions d'êtres ne possédant rien, qui consomment aujourd'hui ce qu'ils ont gagné hier, dont les découvertes et le travail ont fait la grandeur de l'Angleterre, qui deviennent chaque jour plus conscients de leur force, et exigent chaque jour plus impérieusement leur part des avantages que procurent les institutions sociales ? - cette question est devenue depuis le « bill de réforme » [1] la question nationale. Elle est le commun dénominateur de tous les débats parlementaires de quelque importance, et bien que la classe moyenne anglaise ne veuille point encore se l'avouer, bien qu'elle cherche à éluder cette importante question et à faire passer ses intérêts particuliers pour les intérêts véritables de la nation, ces expédients ne lui servent de rien. Chaque session parlementaire voit la classe ouvrière gagner du terrain et les intérêts de la classe moyenne perdre de l'importance, et bien que la classe moyenne soit la principale et même la seule puissance au Parlement, la dernière session de 1844 n'a été qu'un long débat sur les conditions de vie des ouvriers (bill des pauvres, bill des fabriques, bill sur les rapports entre maîtres et serviteurs) [2], et Thomas Duncombe, représentant de la classe ouvrière à la Chambre basse a été le grand homme de cette session, tandis que la classe moyenne libérale avec sa motion sur la suppression des lois sur les grains, et la classe moyenne radicale avec sa proposition de refuser les impôts ont joué un rôle lamentable. Même les discussions sur l'Irlande ne furent au fond que des débats sur la situation du prolétariat irlandais et sur les moyens de l'améliorer. Mais il est grand temps que la classe moyenne anglaise fasse des concessions aux ouvriers, qui ont cessé de supplier mais menacent et exigent, car il pourrait bien être trop tard avant peu.

Mais la classe moyenne anglaise et, en particulier, la classe industrielle qui s'enrichit directement de la misère des travailleurs, ne veut rien savoir de cette misère. Elle qui se sent forte, représentative de la nation, a honte de mettre à nu, aux yeux du monde, cette plaie au flanc de l'Angleterre ; elle ne veut pas avouer que les ouvriers sont misérables, parce que c'est *elle*, la classe industrielle possédante, qui devrait endosser la responsabilité morale de cette misère. D'où le visage moqueur qu'affectent de prendre les Anglais cultivés - et ce sont eux seuls, c'est-à-dire la classe moyenne, que l'on connaît sur le continent - lorsqu'on se met à parler de la situation des ouvriers ; d'où l'ignorance totale de tout ce qui touche les ouvriers

1 Cette loi promulguée le 7 juin 1832, supprimait en fait le monopole politique de l'aristocratie financière et foncière. Elle ouvrait la porte du Parlement à la bourgeoisie industrielle. Un certain nombre de « bourgs pourris » ne furent plus représentés à la Chambre. Mais seuls se voyaient accorder le droit de vote les électeurs qui payaient au moins 10 livres d'impôt. Petite bourgeoisie et prolétariat, artisans de la réforme, étaient écartés du bénéfice de la loi électorale.

2 Il sera encore question, à plusieurs reprises, de cette session parlementaire de 1844.

dans toute la classe moyenne; d'où les gaffes ridicules que cette classe commet au Parlement et en dehors du Parlement, lorsqu'on en vient à discuter les conditions de vie du prolétariat ; d'où l'insouciance souriante, à laquelle elle s'abandonne, sur un sol qui est miné sous ses pieds et peut s'effondrer d'un jour à l'autre, et dont l'effondrement proche a l'inéluctabilité d'une loi mathématique ou mécanique; d'où ce miracle: les Anglais ne possèdent pas encore d'ouvrage complet sur la situation de leurs ouvriers, alors qu'ils font des enquêtes et bricolent autour de ce problème depuis je ne sais combien d'années. Mais c'est aussi ce qui explique la profonde colère de toute la classe ouvrière, de Glasgow à Londres, contre les riches qui les exploitent systématiquement et les abandonnent ensuite sans pitié à leur sort - colère qui dans bien peu de temps - on peut presque le calculer - éclatera dans une révolution, au regard de laquelle la première révolution française et l'année 1794 [1] seront un jeu d'enfant.

1 Engels fait sans doute allusion à la Terreur (1793)

LE PROLÉTARIAT INDUSTRIEL

L'ordre dans lequel nous aurons à examiner les différentes catégories du prolétariat découle immédiatement de l'histoire de sa genèse, que nous venons d'esquisser. Les premiers prolétaires appartenaient à l'industrie et furent immédiatement engendrés par elle ; les ouvriers d'industrie, ceux qui s'occupent de travailler les matières brutes, retiendront donc en premier lieu notre attention.

La production du matériel industriel, des matières brutes et des combustibles ne devint vraiment importante qu'après la révolution industrielle et put ainsi donner naissance à un nouveau prolétariat industriel : les ouvriers des mines de charbon et des mines métallifères. En troisième lieu, l'industrie exerça une influence sur l'agriculture et en quatrième lieu sur l'Irlande et c'est selon cet ordre qu'il faut assigner leur place respective aux diverses fractions du prolétariat. Nous découvrirons également, qu'à l'exception des Irlandais peut-être, le niveau de culture des différents travailleurs est en relation directe avec leurs rapports avec l'industrie et que, par conséquent, les ouvriers d'industrie sont les mieux instruits de leurs propres intérêts, ceux des mines le sont déjà moins et ceux de l'agriculture ne le sont encore presque pas. Même chez les prolétaires de l'industrie, nous retrouverons cet ordre et verrons comment les ouvriers des fabriques, ces fils aînés de la révolution industrielle, ont été du début jusqu'à nos jours le noyau du mouvement ouvrier et comment les autres ont rallié le mouvement dans la mesure où leur métier a été emporté dans le tourbillon de l'industrie ; ainsi par l'exemple de l'Angleterre, en voyant comment le mouvement ouvrier est allé du même pas que le mouvement industriel, nous comprendrons l'importance historique de l'industrie.

Mais comme actuellement à peu près tout le prolétariat industriel est gagné par ce mouvement et comme la situation des diverses catégories d'ouvriers présente bien des points communs -précisément parce qu'ils relèvent tous de l'industrie - il nous faudra d'abord étudier ces points, afin de pouvoir examiner par la suite avec d'autant plus de rigueur chaque ramification dans sa particularité.

Nous avons déjà indiqué plus haut, comment l'industrie centralise la propriété entre les mains d'un petit nombre. Elle exige de gros capitaux au moyen desquels elle bâtit des établissements gigantesques - ruinant ainsi la petite bourgeoisie artisanale - et à l'aide desquels elle met à son service les forces de la nature, afin de chasser du marché le travailleur manuel individuel. La division du travail, l'utilisation de la force hydraulique et surtout de la force de la vapeur, le machinisme : voilà les trois grands leviers par lesquels l'industrie depuis le milieu du siècle passé, s'emploie à soulever le monde de ses assises. La petite industrie donna naissance à la classe moyenne, la grande industrie à la classe ouvrière, et elle porta sur le trône les quelques rares élus de la classe moyenne, mais uniquement pour les abattre un jour plus sûrement. Dans l'intervalle, c'est un fait indéniable et aisément explicable que la nombreuse petite bourgeoisie du « bon vieux temps » a été détruite par l'industrie et décomposée en riches capitalistes d'une part et pauvres ouvriers de l'autre [1].

---

1 Voir à ce sujet mon « Esquisse d'une critique de l'économie politique dans les *Annales franco-allemandes**. Dans ce travail, le point de départ est « la libre concurrence » ; mais l'industrie n'est que la pratique de la libre concurrence et celle-ci seulement le principe de l'industrie. (F. E.)

Mais la tendance centralisatrice de l'industrie n'en reste pas là. La population est tout aussi centralisée que le capital; rien de plus naturel, car dans l'industrie, l'homme, le travailleur, n'est considéré que comme une fraction du capital, auquel l'industriel verse un intérêt - qu'on appelle salaire - en échange du fait qu'il se livre à lui pour être utilisé. Le grand établissement industriel exige de nombreux ouvriers travaillant en commun dans un bâtiment; ils doivent habiter en commun : pour une usine moyenne, ils constituent déjà un village. Ils ont des besoins et, pour la satisfaction de ceux-ci, il leur faut d'autres gens ; les artisans: tailleurs, cordonniers, boulangers, maçons, et menuisiers, affluent. Les habitants du village, surtout la jeune génération, s'habituent au travail en usine, se familiarisent avec lui, et lorsque la première usine, comme on le conçoit, lie peut pas tous les occuper, le salaire baisse et la conséquence, c'est que de nouveaux industriels viennent s'installer. Si bien que le village devient une petite ville et la petite ville, une grande. Plus grande est la ville, plus grands sont les avantages de l'agglomération. On a des voies ferrées, des canaux et des routes; le choix parmi les travailleurs expérimentés devient toujours plus grand ; en raison de la concurrence que se font entre eux les gens du bâtiment et aussi les fabricants de machines [1], que l'on a immédiatement sous la main, on peut fonder de nouveaux établissements à meilleur marché que dans une région éloignée, où l'on devrait transporter d'abord le bois de construction, les machines, les ouvriers du bâtiment et les ouvriers d'industrie ; on a un marché, une bourse où se pressent les acheteurs ; on se tient en relations directes avec les marchés livrant la matière brute ou prenant livraison des produits finis. D'où l'essor étonnamment rapide des grandes villes industrielles. Certes la campagne a, en revanche, l'avantage que le salaire y est habituellement plus bas; les régions rurales et la ville industrielle restent ainsi en concurrence continuelle, et si, aujourd'hui, l'avantage est du côté de la ville, demain le salaire baissera dans la région qui l'entoure à tel point que la création de nouveaux établissements à la campagne sera avantageuse. Mais, malgré tout, la tendance centralisatrice reste extrêmement forte et chaque nouvelle industrie créée à la campagne porte en soi le germe d'une ville industrielle. S'il était possible que cette folle activité de l'industrie durât encore une centaine d'années, chaque district industriel d'Angleterre ne serait plus qu'une seule ville industrielle et Manchester et Liverpool se rencontreraient à Warrington ou Newton; car cette centralisation de la population exerce son effet également sur le commerce, tout à fait de la même manière et c'est pourquoi quelques ports : Liverpool, Bristol, Hull et Londres monopolisent presque tout le commerce maritime de l'Empire britannique.

C'est dans les grandes villes que l'industrie et le commerce se développent le plus parfaitement, c'est donc là, également, qu'apparaissent le plus clairement et le plus manifestement les conséquences qu'ils ont pour le prolétariat. C'est là que la centralisation des biens a atteint son degré le plus élevé, c'est là que les mœurs et conditions de vie du bon vieux temps sont le plus radicalement détruites ; c'est là qu'on en est arrivé à un point où l'expression « O*ld merry England* » [2] n'a plus aucun sens, parce que l'on ne connaît même plus cette vieille Angleterre par le souvenir et les récits des grands-parents. C'est pourquoi il n'y a plus, là aussi, qu'une classe riche et une classe pauvre car la petite bourgeoisie disparaît chaque jour davantage. Elle qui, jadis, était la classe la plus stable, est devenue maintenant la plus instable ; elle ne se compose plus que des quelques vestiges d'une époque révolue et d'un certain nombre de gens, qui voudraient bien faire fortune, chevaliers d'industrie et

*Oeuvres de K. MARX et F. ENGELS, Berlin 1957, tome I, pp. 499-524.

1 Manifestement Engels entend par là les ouvriers qui fabriquent les machines.

2 La bonne vieille Angleterre.

spéculateurs parfaits, dont un sur cent s'enrichit, tandis que les quatre-vingt-dix-neuf autres font faillite et de ces quatre-vingt-dix-neuf, plus de la moitié ne vivent que de faire faillite.

Mais l'immense majorité de ces villes est constituée de prolétaires et l'objet de notre étude va être maintenant de savoir comment ils vivent, et quelle influence la grande ville exerce sur eux.

LES GRANDES VILLES [1]

Une ville comme Londres, où l'on peut marcher des heures sans même parvenir au commencement de la fin, sans découvrir le moindre indice qui signale la proximité de la campagne, est vraiment quelque chose de très particulier.

Cette centralisation énorme, cet entassement de *3,5* millions d'êtres humains en *un seul* endroit a centuplé la puissance de ces *3,5* millions d'hommes. Elle a élevé Londres au rang de capitale commerciale du monde, créé les docks gigantesques et rassemblé les milliers de navires, qui couvrent continuellement la Tamise. Je ne connais rien qui soit plus imposant que le spectacle offert par la Tamise, lorsqu'on remonte le fleuve depuis la mer jusqu'au London Bridge. La masse des maisons, les chantiers navals de chaque côté, surtout en amont de Woolwich, les innombrables navires rangés le long des deux rives, qui se serrent de plus en plus étroitement les uns contre les autres et ne laissent finalement au milieu du fleuve qu'un chenal étroit, sur lequel une centaine de bateaux à vapeur se croisent en pleine vitesse - tout cela est si grandiose, si énorme, qu'on en est abasourdi et qu'on reste stupéfait de la grandeur de l'Angleterre avant même de poser le pied sur son sol [2].

Quant aux sacrifices que tout cela a coûté, on ne les découvre que plus tard. Lorsqu'on a battu durant quelques jours le pavé des rues principales, qu'on s'est péniblement frayé un passage à travers la cohue, les files sans fin de voitures et de chariots, lorsqu'on a visité les « mauvais quartiers » de cette métropole, c'est alors seulement qu'on commence à remarquer que ces Londoniens ont dû sacrifier la meilleure part de leur qualité d'hommes, pour accomplir tous les miracles de la civilisation dont la ville regorge, que cent forces, qui sommeillaient en eux, sont restées inactives et ont été étouffées afin que seules quelques-unes puissent se développer plus largement et être multipliées en s'unissant avec celles des autres. La cohue des rues a déjà, à elle seule, quelque chose de répugnant, qui révolte la nature humaine. Ces centaines de milliers de personnes, de tout état et de toutes classes, qui se pressent et se bousculent, ne sont-elles pas *toutes* des hommes possédant les mêmes qualités et capacités et le même intérêt dans la quête du bonheur ? Et ne doivent-elles pas finalement quêter ce bonheur par les mêmes moyens et procédés ? Et, pourtant, ces gens se croisent en courant, comme s'ils n'avaient rien de commun, rien à faire ensemble, et pourtant la seule convention entre eux, est l'accord tacite selon lequel chacun tient sur le trottoir sa droite, afin que les deux courants de la foule qui se croisent ne se fassent pas mutuellement obstacle ; et pourtant, il ne vient à l'esprit de personne d'accorder à autrui, ne fût-ce qu'un regard. Cette indifférence brutale, cet isolement insensible de chaque individu au sein de ses intérêts particuliers, sont d'autant plus répugnants et blessants que le nombre de ces individus confinés dans cet espace réduit est plus grand. Et même si nous savons que cet isolement de l'individu, cet égoïsme borné sont partout le principe fondamental de la société actuelle, ils ne se manifestent nulle part avec une impudence, une assurance si totales qu'ici, précisément, dans la cohue de la grande ville. La désagrégation de l'humanité en monades, dont chacune a

1 Dans Le Capital (Éditions sociales, Livre 1er, tome III, pp. 97-106), MARX traite brièvement des conditions de logement et d'alimentation des ouvriers anglais dans la période suivante (20 ans plus tard). Il n'est pas sans intérêt de comparer ses indications à celles qu'Engels fournit dans ce chapitre.

2 (1892.) C'était, il y a presque cinquante ans, à l'époque des pittoresques voiliers. Ceux-ci - il en arrive encore à Londres - se trouvent actuellement dans les docks, la Tamise est couverte de hideux vapeurs, noirs de suie (F.E.).

un principe de vie particulier, et une fin particulière, cette atomisation du monde est poussée ici à l'extrême.

Il en résulte aussi que la guerre sociale, la guerre de tous contre tous, est ici ouvertement déclarée. Comme l'ami Stirner [1], les gens ne se considèrent réciproquement que comme des sujets utilisables ; chacun exploite autrui, et le résultat c'est que le fort foule aux pieds le faible et que le petit nombre de forts, c'est-à-dire les capitalistes s'approprient *tout*, alors qu'il ne reste au grand nombre des faibles, aux pauvres, que leur vie et encore tout juste.

Et ce qui est vrai de Londres, l'est aussi de Manchester, Birmingham et Leeds, c'est vrai de toutes les grandes villes. Partout indifférence barbare, dureté égoïste d'un côté et misère indicible de l'autre, partout la guerre sociale, la maison de chacun en état de siège, partout pillage réciproque sous le couvert de la loi, et le tout avec un cynisme, une franchise tels que l'on est effrayé des conséquences de notre état social, telles qu'elles apparaissent ici dans leur nudité et qu'on ne s'étonne plus de rien, sinon que tout ce monde fou ne se soit pas encore disloqué.

Dans cette guerre sociale, le capital, la propriété directe ou indirecte des subsistances et des moyens de production, est l'arme avec laquelle on lutte ; aussi est-il clair comme le jour, que le pauvre supporte tous les désavantages d'un tel état. Personne ne se soucie de lui ; jeté dans ce tourbillon chaotique, il lui faut se débattre tant bien que mal. S'il est assez heureux pour trouver du travail, c'est-à-dire si la bourgeoisie lui fait la grâce de s'enrichir à ses dépens, un salaire l'attend, qui suffit à peine à le maintenir sur cette terre ; ne trouve-t-il pas de travail, il peut voler, s'il ne craint pas la police, ou bien mourir de faim et là aussi la police veillera à ce qu'il meure de faim d'une façon tranquille, nullement blessante pour la bourgeoisie.

Durant mon séjour en Angleterre, la cause directe du décès de vingt à trente personnes a été la faim, dans les conditions les plus révoltantes, et au moment de l'enquête mortuaire [2], il s'est rarement trouvé un jury qui ait eu le courage de le faire savoir clairement. Les dépositions des témoins avaient beau être limpides, dépourvues de toute équivoque, la bourgeoisie - au sein de laquelle le jury avait été choisi - trouvait toujours un biais qui lui permettait d'échapper à ce terrible verdict : mort de faim [3]. La bourgeoisie, dans ce cas, n'a pas le droit de dire la vérité, ce serait en effet se condamner soi-même. Mais, indirectement aussi, beaucoup de personnes sont mortes de faim - encore bien plus que directement - car le manque continuel de denrées alimentaires suffisantes a provoqué des maladies mortelles, et fait ainsi des victimes ; elles se sont trouvées si affaiblies que certains cas, qui dans d'autres circonstances auraient évolué favorablement, entraînaient nécessairement de graves maladies et la mort. Les ouvriers anglais appellent cela le crime social, et accusent toute la société de le commettre continuellement. Ont-ils tort ?

Bien sûr, il ne meurt de faim que des individus isolés, mais sur quelles garanties le travailleur peut-il se fonder pour espérer que ce ne sera pas son tour demain ? Qui lui assure son emploi ? Qui donc lui garantit que, s'il est demain mis à la porte par son patron pour

---

1 STIRNER Max, pseudonyme de Johann Caspar SCHMIDT (1806-1856) : Philosophe et écrivain allemand. Un des idéologues de l'individualisme bourgeois et de l'anarchisme. Son œuvre la plus connue est *Der Einzige und sein Eigenthum (I'Unique et sa propriété)*, Leipzig, 1845.

2 Pour toute mort violente ou suspecte le *coroner* (officier de police) procédait, assisté d'un jury, à une enquête et était tenu de voir le cadavre.

3 Sur ce problème, cf. R. F. WEARMOUTH *: Methodism and the Struggle ai the working* classes, 1850-1890, 1954, pp. 25-30.

quelque bonne ou mauvaise raison que ce soit, il pourra s'en tirer, lui et sa famille, jusqu'à ce qu'il en trouve un autre, qui lui « donne du pain ? » Qui donc certifie au travailleur que la volonté de travailler suffit à obtenir du travail, que la probité, le zèle, l'économie et les nombreuses autres vertus que lui recommande la sage bourgeoisie, sont pour lui réellement le chemin du bonheur ? Personne. Il sait qu'il a, aujourd'hui, quelque chose et qu'il ne dépend pas de lui de l'avoir encore demain ; il sait que le moindre souffle, le moindre caprice du patron, la moindre conjoncture commerciale défavorable, le rejettera dans le tourbillon déchaîné auquel il a échappé temporairement, et où il est difficile, souvent impossible, de se maintenir à la surface. Il sait que s'il peut vivre aujourd'hui, il n'est pas sûr qu'il le puisse demain.

Cependant, passons maintenant à un examen plus détaillé de l'état où la guerre sociale plonge la classe qui ne possède rien. Voyons quel salaire la société paye au travailleur en échange de son travail, sous forme d'habitation, d'habillement et de nourriture, quelle existence elle assure à ceux qui contribuent le plus à l'existence de la société ; considérons d'abord les habitations.

Toute grande ville a un ou plusieurs « mauvais quartiers» - où se concentre la classe ouvrière. Certes, il est fréquent que la pauvreté réside dans des venelles cachées tout près des palais des riches, mais en général, on lui a assigné un terrain à part, où, dérobée au regard des classes plus heureuses, elle n'a qu'à se débrouiller seule, tant bien que mal. Ces « mauvais quartiers » sont organisés en Angleterre partout à peu près de la même manière, les plus mauvaises maisons dans la partie la plus laide de la ville ; le plus souvent ce sont des bâtiments à deux étages ou à un seul, en briques, alignés en longues files, si possible avec des caves habitées et presque toujours bâtis irrégulièrement. Ces petites maisons de trois ou quatre pièces et une cuisine s'appellent des *cottages* et elles constituent communément dans toute l'Angleterre, sauf quelques quartiers de Londres, les demeures de la classe ouvrière. Les rues elles-mêmes ne sont habituellement ni planes, ni pavées ; elles sont sales, pleines de détritus végétaux et animaux, sans égouts ni caniveaux, mais en revanche, parsemées de flaques stagnantes et puantes. De plus, l'aération est rendue difficile par la mauvaise et confuse construction de tout le quartier, et comme beaucoup de personnes vivent ici dans un petit espace, il est aisé d'imaginer quel air on respire dans ces quartiers ouvriers. En outre, les rues servent de séchoir, par beau temps; on tend des cordes d'une maison à celle d'en face, et on y suspend le linge humide.

Examinons quelques-uns de ces mauvais quartiers. Il y a d'abord Londres [1], et à Londres, la célèbre « Nichée de Corbeaux» (Rookery), St Giles, où l'on va seulement percer quelques larges rues et qui doit ainsi être détruit. Ce St Giles est situé au milieu de la partie la plus peuplée de la: ville, entouré de rues larges et lumineuses, où s'affaire le beau monde londonien - tout près de Oxford Street, de Regent Street, de Trafalgar Square et du Strand. C'est une masse de maisons à trois ou quatre étages, bâties sans plan, avec des rues étroites, tortueuses et sales où règne une animation aussi intense que dans les rues principales qui traversent la ville, à cela près qu'on ne voit à St Giles que des gens de la classe ouvrière. Le marché se tient dans les rues : des paniers de légumes et de fruits, naturellement tous de

---

1 Depuis que j'ai rédigé cette description, j'ai eu sous les yeux un article sur les quartiers ouvriers de Londres, dans *l'Illuminated Magazine** (octobre 1844) qui concorde en maint passage presque mot pour mot avec la mienne. Il est intitulé « The Dwellings of the Poor, from the notebook of a M. D. » [« Les habitations des Pauvres, d'après le carnet d'un M. D. » (Docteur en médecine).] (F. E.).
*Pp. 336-340. Seules les initiales de l'auteur J. H. figurent sur ce magazine dont un exemplaire existe au British Museum.

mauvaise qualité et à peine comestibles, réduisent encore le passage, et il en émane, comme des boutiques de boucher, une odeur écœurante. Les maisons sont habitées de la cave aux combles, aussi sales à l'extérieur qu'à l'intérieur, et ont un aspect tel que personne n'éprouverait le désir d'y habiter. Mais cela n'est rien encore auprès des logements dans les cours et les venelles transversales où l'on accède par des passages couverts, et où la saleté et la vétusté dépassent l'imagination; on ne voit pour ainsi dire pas une seule vitre intacte, les murs sont lépreux, les chambranles des portes et les cadres des fenêtres sont brisés ou descellés, les portes - quand il y en a - faites de vieilles planches clouées ensemble ; ici, même dans ce quartier de voleurs, les portes sont inutiles parce qu'il n'y a rien à voler. Partout des tas de détritus et de cendres et les eaux usées déversées devant les portes finissent par former des flaques nauséabondes. C'est là qu'habitent les plus pauvres des pauvres, les travailleurs les plus mal payés, avec les voleurs, les escrocs et les victimes de la prostitution, tous pêle-mêle. La plupart sont des Irlandais, ou des descendants d'Irlandais, et ceux qui n'ont pas encore sombré eux-mêmes dans le tourbillon de cette dégradation morale qui les entoure, s'y enfoncent chaque jour davantage, perdent chaque jour un peu plus la force de résister aux effets démoralisants de la misère, de la saleté et du milieu.

Mais St Giles n'est pas le seul « mauvais quartier » de Londres. Dans ce gigantesque labyrinthe de rues, il existe des centaines et des milliers de voies étroites et de ruelles, dont les maisons sont trop misérables pour quiconque peut encore consacrer une certaine somme à une habitation humaine, et c'est bien souvent tout près des luxueuses maisons des riches que l'on trouve ces refuges de la plus atroce misère. C'est ainsi que récemment, au cours d'un constat mortuaire, on a qualifié un quartier tout proche de Portman Square, place publique très convenable, de séjour « d'une foule d'Irlandais démoralisés par la saleté et la pauvreté ». C'est ainsi que l'on découvre dans des rues comme Long-Acre etc... qui, sans être « chic », sont malgré tout convenables, un grand nombre de logements dans des caves, d'où surgissent des silhouettes d'enfants maladifs et des femmes en haillons à demi mortes de faim. Aux alentours immédiats du théâtre Drury-Lane - le second de Londres -, on trouve quelques-unes des plus mauvaises rues de toute la ville (rues Charles, King et Parker) dont les maisons aussi, ne sont habitées des caves aux combles que par des familles pauvres. Dans les paroisses de St John et de St Margaret, à Westminster habitaient en 1840, selon le journal de la Société de statistiques [1], 5,366 familles d'ouvriers dans 5,294 « logements » - si on peut leur donner ce nom - hommes, femmes et enfants, mêlés sans souci d'âge ou de sexe, au total 26,830 individus [2], et les trois quarts du nombre des familles citées ne disposaient que d'une pièce. Dans la paroisse aristocratique de St George, Hanover Square, habitaient, selon la même autorité [3], 1,465 familles ouvrières, au total environ 6,000 personnes, dans les mêmes conditions; et là aussi plus des deux tiers des familles entassées chacune dans une seule pièce. Et de quelle façon les classes possédantes n'exploitent-elles pas légalement la misère de ces malheureux, chez qui les voleurs eux-mêmes n'espèrent plus rien trouver ! Pour les hideux logements près de Drury-Lane, que nous venons de mentionner on paye les loyers suivants : deux logements à la cave: 3 shillings (1 taler) ; une chambre au rez-de-chaussée, 4 shillings; au 1er étage 4,5 shillings ; au 2e étage 4 shillings; mansardes, 3 shillings par semaine. Si bien que les habitants faméliques de Charles Street payent aux propriétaires d'immeubles un tribut annuel de 2,000 livres sterling *(14,000* talers) et les 5,366 familles de Westminster déjà citées, un loyer total de 40,000 livres sterling par an (Soit 270,000 talers).

---

1 *Journal* of *the Statistical Society,* vol. *III, 1840, pp. 14-24.*
2 Le *rapport* officiel ne donne que 16,176. Engels a repris le *chiffre du Northern Star,* no *338, 4 mai 1844, p. 6.*
3 C. R. WELD *: On the Conditions of the Working Classes in the inner yard of St George's Parish, Hanover Square, vol. VI, 1843, pp.17-27.*

Le plus grand quartier ouvrier cependant se trouve à l'est de la Tour de Londres, à Whitechapel et Bethnal Green, où la grande masse des ouvriers de la cité est concentrée. Écoutons ce que dit M. G. Alston, prédicateur de St Philip, à Bethnal Green, de l'état de sa paroisse :

Elle compte 1,400 maisons habitées par 2.795 familles soit environ 12,000 personnes. L'espace où habite cette importante population n'atteint pas 400 yards (1,200 pieds) carrés, et dans un tel entassement il n'est pas rare de trouver un homme, sa femme, 4 ou 5 enfants et parfois aussi le grand-père et la grand'mère dans une seule chambre de 10 à 12 pieds carrés, où ils travaillent, mangent et dorment. Je crois qu'avant que l'évêque de Londres n'eût attiré l'attention du public sur cette paroisse si misérable elle était tout aussi peu connue à l'extrémité ouest de la ville que les sauvages d'Australie ou des îles des mers australes. Et si nous voulons connaître personnellement les souffrances de ces malheureux, si nous les observons en train de prendre leur maigre repas et les voyons courbés par la maladie et le chômage, nous découvrirons alors une telle somme de détresse et de misère qu'une nation comme la nôtre devrait avoir honte qu'elles soient possibles. J'ai été pasteur près de Huddersfield durant les trois ans de crise, au pire moment de marasme des usines, mais je n'ai jamais vu les pauvres dans une détresse aussi profonde que depuis, à Bethnal Green. Pas un seul père de famille sur dix dans tout le voisinage qui ait d'autres vêtements que son bleu de travail, et celui-ci est aussi mauvais et aussi déguenillé que possible ; beaucoup même, n'ont pas, pour la nuit d'autres couvertures que ces guenilles et pour lit n'ont qu'un sac rempli de paille et de copeaux [1].

Cette description nous montre déjà à quoi ressemblent d'ordinaire ces logements. Nous allons, en outre, suivre les autorités anglaises dans quelques logements de prolétaires où il leur arrive parfois de pénétrer.

A l'occasion d'une inspection mortuaire pratiquée par M. Carter, *coroner* de Surrey, sur le corps de *Ann Galway* [2] âgée de quarante-cinq ans, le *16* novembre 1843, les journaux décrivirent le logement de la défunte en ces termes : elle habitait au no 3, White Lion Court, Bermondsey Street, Londres, avec son mari et son fils âgé de dix-neuf ans, dans une petite chambre, où il n'y avait ni lit, ni draps ni quelque meuble que ce fût. Elle gisait morte à côté de son fils sur un tas de plumes, éparpillées sur son corps presque nu, car il n'y avait ni couverture, ni draps. Les plumes collaient tellement à tout son corps, que le médecin ne put examiner le cadavre, avant qu'il eût été nettoyé ; il le trouva alors totalement décharné et rongé de vermine. A un endroit le sol de la pièce était creusé et ce trou servait de cabinet à la famille.

Le lundi 15 janvier 1844, deux garçons furent amenés devant le tribunal de simple police de Worship-Street à Londres, parce que poussés par la faim, ils avaient dérobé dans une boutique, un pied de veau à demi-cuit, et l'avaient instantanément dévoré [3]. Le juge de simple police se vit amené à pousser son enquête et obtint bientôt des policiers les éclaircissements suivants : la mère de ces garçons était la veuve d'un ancien soldat devenu plus tard agent de police et elle avait connu bien des misères avec ses neuf enfants depuis la mort de son mari.

---

1 Ce rapport avait d'abord été publié dans l'organe des radicaux The *Weekly Dispatch*. Il parut ensuite dans le journal des chartistes *Northern Star*, no 338 du 4 mai 1844.
2 *The Times, 17* novembre 1843. *Northern Star*, no 315, 25 novembre 1843.
3 *The Tintes, 16* janvier 1844, p. 7, Col. 2.

Elle habitait au no 2, Pools' Place, Quaker Street, à Spitalfields, dans la plus grande misère. Lorsque l'agent de police arriva chez elle, il la trouva avec six de ses enfants, littéralement entassés dans une petite chambre sur le derrière de la maison, sans autre meuble que deux vieilles chaises d'osier défoncées, une petite table dont deux pieds étaient cassés, une tasse brisée, et un petit plat... Dans l'âtre, tout juste une étincelle de feu, et dans le coin autant de vieux chiffons qu'une femme peut en prendre dans son tablier mais qui servaient de lit à toute la famille. Ils n'avaient pas d'autres couvertures que leurs pauvres vêtements. La pauvre femme raconta qu'elle avait dû vendre son lit l'année précédente, pour se procurer de la nourriture ; ses draps, elle les avait laissés en gage chez l'épicier pour quelques vivres, et elle avait dû tout vendre, pour simplement acheter du pain. Le juge de simple police fit à cette femme une avance assez importante sur la Caisse des Pauvres.

En février 1844, une veuve de *60* ans, Theresa Bishop, fut recommandée avec sa fille malade âgée de vingt-six ans, à la bienveillance du juge de simple police de Malborough Street [1]. Elle habitait au no 5, Brown Street, Grosvenor Square, dans une petite chambre sur cour, pas plus grande qu'un placard, où il n'y avait pas un seul meuble. Dans un coin, quelques chiffons, où elles dormaient toutes deux ; une caisse servait à la fois de table et de chaise. La mère gagnait quelques sous en faisant des ménages; le propriétaire dit qu'elles avaient vécu depuis mai 1843 dans cet état, avaient peu à peu vendu ou engagé tout ce qu'elles possédaient encore, et n'avaient pourtant jamais payé leur loyer. Le juge de simple police leur fit adresser une livre sur la Caisse des Pauvres.

Je ne songe nullement à prétendre que *tous* les travailleurs londoniens vivent dans la même misère que les trois familles citées ; je sais bien que pour un homme qui est écrasé sans merci par la société, dix vivent mieux que lui - mais j'affirme que des milliers de braves et laborieuses familles, beaucoup plus braves, beaucoup plus honorables que tous les riches de Londres -, se trouvent dans cette situation indigne d'un homme et que tout prolétaire, sans aucune exception, sans qu'il y ait de sa faute et en dépit de tous ses efforts, peut subir le même sort.

Mais après tout, ceux qui possèdent un toit, quel qu'il soit, sont encore heureux auprès de ceux qui n'en ont pas du tout. A Londres 50,000 personnes se lèvent chaque matin sans savoir où elles poseront leur tête la nuit suivante. Les plus heureux d'entre eux sont ceux qui parviennent à disposer pour le soir d'un pence ou deux et vont dans ce qu'on appelle une « maison-dortoir » (Lodging *house)* qu'on trouve en grand nombre dans toutes les grandes villes et où on leur donne asile en échange de leur argent. Mais quel asile! La maison est pleine de lits du haut en bas, 4, 5, *6* lits dans une pièce, autant qu'il peut y en entrer. Dans chaque lit on empile *4, 5, 6* personnes, tant qu'il en peut entrer aussi, malades et bien portants, vieux et jeunes, hommes et femmes, ivrognes et gens qui n'ont pas bu, comme cela se présente, tous pêle-mêle. On s'y dispute, on s'y bat, on s'y blesse, et lorsque les compagnons de lit se supportent c'est encore pire, on y prépare des vols ou l'on s'y livre à des pratiques dont notre langue, qui s'est humanisée, répugne à décrire la bestialité [2]. Et ceux qui ne peuvent payer un tel gîte? Eh bien, ceux-là dorment où ils trouvent place, dans les passages, sous les arcades, dans un recoin quelconque, où la police ou les propriétaires les laissent dormir tranquilles ; quelques-uns viennent bien dans les asiles construits çà et là par

1 *The Times,* 12 février 1844, p. 7, col. 6.
2 C. HUMPHREY *HOUSE: The Dickens World, 1941, pp. 217* et suiv.

des oeuvres de bienfaisance privées, d'autres dorment dans les parcs sur des bancs, juste en dessous des fenêtres de la Reine Victoria. Écoutons ce que dit le *Times* [1] d'octobre *1843*.

Il ressort de notre rapport de police d'hier, qu'en moyenne cinquante personnes dorment chaque nuit dans les parcs, sans autre protection contre les intempéries que les arbres et quelques excavations dans les murs. La plupart sont des jeunes filles, qui, séduites par des soldats, ont été amenées dans la capitale et abandonnées dans ce vaste monde, jetées dans la solitude de la misère dans une ville étrangère, victimes inconscientes et précoces du vice.

C'est en vérité effrayant. Des pauvres, il faut bien qu'il y en ait. Le besoin parviendra à se frayer partout une voie et à s'installer avec toutes ses horreurs au cœur d'une grande ville florissante. Dans les mille ruelles et les venelles d'une métropole populeuse, il y aura toujours nécessairement - nous le craignons - beaucoup de misère qui blesse la vue, et beaucoup qui jamais n'apparaît au grand jour.

Mais que, dans le cercle qu'ont tracé la richesse, la joie, et le luxe, que tout près de la grandeur royale de St James, aux abords du palais étincelant de Bayswater, où se rencontrent l'ancien quartier aristocratique et le nouveau, dans une partie de la ville où le raffinement de l'architecture moderne s'est prudemment gardé de bâtir la moindre cabane pour la pauvreté, dans un quartier qui semble être consacré exclusivement aux jouissances de la richesse, que là précisément viennent s'installer la misère et la faim, la maladie et le vice avec tout leur cortège d'horreurs, rongeant corps après corps, âme après âme !

C'est réellement un état de choses monstrueux. Les plus hautes jouissances que peuvent accorder la santé physique, l'euphorie intellectuelle et les plaisirs des sens relativement innocents, côtoyant immédiatement la plus cruelle misère ! La richesse, riant du haut de ses salons étincelants, riant avec une insouciance brutale tout près des blessures ignorées de l'indigence ! La joie, raillant inconsciemment mais cruellement la souffrance qui tout en bas gémit ! La lutte de tous les contrastes, toutes les oppositions, sauf une: le vice qui mène à la tentation, s'allie à celui qui se laisse tenter... mais que tous les hommes réfléchissent : dans le quartier le plus brillant de la plus riche ville du monde, nuit après nuit, hiver après hiver, il y a des femmes - jeunes par l'âge, vieilles par les péchés et les souffrances, bannies de la société, croupissant dans la faim, la malpropreté et la maladie. Qu'ils pensent et apprennent, non pas à bâtir des théories, mais à agir. Dieu sait qu'il y a là de quoi faire aujourd'hui [2].

J'ai parlé plus haut d'asiles pour sans-logis - deux exemples vont nous montrer combien ceux-ci sont encombrés. Un *Refuge of the Houseless* [3] construit récemment dans la Upper Ogle Street, pouvant héberger chaque nuit 300 personnes, a accueilli de son ouverture le *27* janvier, au *17* mars *1844* [4], *2,740* personnes pour une ou plusieurs nuits; et bien que la saison devînt plus clémente, le nombre des demandes s'accrût considérablement aussi bien dans celui-ci que dans les asiles de White-cross-Street et de Wapping, et chaque nuit une foule de sans-abri dût être refoulée faute de place. Dans un autre, l'asile central de Playhouse Yard, on a offert *460* lits en moyenne chaque nuit dans les trois premiers mois de l'année *1844*,

1 Le grand journal conservateur avait été fondé en *785 sous* le nom de *Daily Universal Register*. C'est en 1788 qu'il prit son nom actuel.
2 *The Times, 12* octobre 1843, p. 4, col. 3.
3 Asile pour sans-logis.
4 *The Times* a mentionné cet asile à plusieurs reprises dans ses numéros des 5, 9 et 12 février 1844. Sur ces asiles et leur rôle dans l'histoire de la philanthropie anglaise, cf. A. F. YOUNG et E. T. ASHTON *: British Social Work in the 19th Century,* 1936, pp. 51 et 84-85.

hébergé *6.681* personnes en tout et distribué *96,141* rations de pain. Cependant le comité directeur déclare que cet établissement n'avait suffi dans une certaine mesure à l'affluence des indigents, que lorsque l'asile de l'est avait été également ouvert pour accueillir les sans-abri [1].

Quittons Londres pour parcourir chacune des autres grandes villes des trois royaumes. Prenons d'abord Dublin, ville dont l'abord par mer est aussi charmant que celui de Londres est imposant ; la baie de Dublin est la plus belle de toutes celles des Îles britanniques et les Irlandais aiment la comparer à celle de Naples. La ville elle-même a aussi de grandes beauté [2], et ses quartiers aristocratiques ont été construits mieux et avec plus de goût que ceux de n'importe quelle autre ville britannique. Mais en revanche, les districts les plus pauvres de Dublin comptent parmi les plus répugnants et les plus laids qu'on puisse voir. Certes, le caractère national des Irlandais, qui, dans certaines circonstances, ne sont à leur aise que dans la malpropreté, y joue un rôle, mais comme nous trouvons aussi dans toutes les grandes villes d'Angleterre et d'Écosse des milliers d'Irlandais et que toute population pauvre finit nécessairement par sombrer dans la même malpropreté, la misère à Dublin n'a absolument plus rien de spécifique, propre à la ville irlandaise, c'est au contraire un trait commun à toutes les grandes villes du monde entier. Les districts pauvres de Dublin sont extrêmement étendus et la saleté, l'inhabitabilité des maisons, l'abandon où se trouvent les rues, dépassent l'imagination. On peut se faire une idée de la façon dont sont entassés les pauvres, quand on apprend qu'en 1817, d'après le rapport des inspecteurs de la Maison de travail [3], 1.318 personnes habitaient dans la Barrack Street dans *52* maisons comptant *390* chambres, et *1,997* personnes dans la Church Street et les alentours, répartis dans 71 maisons comptant *393* chambres; que

dans ce district et dans le district avoisinant, il y a une foule de ruelles et de cours à l'odeur nauséabonde (foul), que mainte cave ne reçoit la lumière du jour que par la porte et que dans plusieurs de celles-ci, les habitants couchent sur la terre nue, bien que la plupart d'entre eux aient au moins des châlits, tandis que par exemple Nicholson's Court contient 151 personnes vivant en 28 petites pièces misérables, dans la plus grande détresse, à tel point que dans tout le bâtiment on n'a pu trouver que deux châlits et deux couvertures.

La pauvreté est si grande à Dublin qu'une seule organisation de bienfaisance, celle de la *Mendicity Association* [4] accueille *2,500* personnes par jour, donc un pour cent de la population totale, les nourrissant le jour et les congédiant le soir.

C'est en termes analogues que le Dr Alison parle d'Edimbourg, encore une ville dont la situation splendide lui a valu le nom d'Athènes moderne, et dont le luxueux quartier aristocratique de la ville neuve contraste brutalement avec la misère crasse des pauvres de la vieille ville. Alison affirme que ce vaste quartier est tout aussi sale et hideux que les pires districts de Dublin et que la *Mendicity Association* aurait une aussi forte proportion de

1 *The Times*, 22 décembre 1843, p. 3, col. 6 ; N*orthern Star*, no 320, 30 décembre 1843, p. 6, col. 2.
2 Dans l'édition de 1892, ce mot est au singulier : La ville est d'une grande beauté...
3 Cité dans Dr. W. P. ALISON * F.R.S.E., Fellow and late President of the Royal College of Physicians, etc. : Observations *on the Management of the Poor in Scotland and its Effects on the Health of Great Towns.* [Observations sur l'administration des Pauvres en Écosse et ses effets sur l'Hygiène des grandes villes] Edimbourg, 1840. L'auteur est un pieux tory et le frère de l'historien Arch. Alison. (F.F.)
*Alison lui-même cite d'après F. BARKER et J. CHEYNE : An *account of the Rise, Progress and decline of the Fever lately epidemical in Ireland*, IS 2 1, Vol. II, pp. 160-161. Les descriptions d'Engels datent donc un peu.
4 Association d'aide aux mendiants.

miséreux à secourir que dans la capitale irlandaise ; il dit même, que les pauvres en Écosse, surtout à Edimbourg et à, Glasgow ont la vie plus dure que dans n'importe quelle autre région de l'Empire britannique et que les plus misérables ne sont pas des Irlandais mais des Écossais [1]. Le prédicateur de la vieille église d'Edimbourg, le Dr Lee, déclara en 1836 devant la *Commission of Religious Instruction* [2] qu'

il n'avait vu nulle part auparavant une misère comme celle de sa paroisse. Les gens n'avaient pas de meubles, vivaient sans rien; fréquemment deux couples vivaient dans une pièce. En une journée il s'était rendu dans sept maisons différentes, où il n'y avait pas de lit - dans quelques-unes même pas de paille - des octogénaires dormaient sur le plancher, presque tous gardaient la nuit leurs vêtements de jour; dans une cave, il avait trouvé deux familles originaires de la campagne ; peu de temps après leur arrivée à la ville, deux enfants étaient morts, le troisième était à l'agonie lors de sa visite ; pour chaque famille il y avait un tas de paille sale dans un coin, et par-dessus le marché, la cave, qui était si sombre qu'on n'y pouvait distinguer un être humain en plein jour, servait d'écurie à un âne. Un cœur aussi dur que le diamant devrait saigner, à la vue d'une telle misère dans un pays comme l'Écosse.

Le Dr Hennen rapporte des faits analogues dans *l'Edinburgh Medical and Surgical journal* [3]. Un rapport parlementaire [4] montre quelle malpropreté - comme on peut s'y attendre dans de telles conditions - règne dans les maisons des pauvres d'Edimbourg. Des poules ont fait des montants des lits leur perchoir pour la nuit, des chiens et même des chevaux dorment avec les hommes dans *une seule et même Pièce,* et la conséquence naturelle est qu'une saleté et une puanteur effroyables remplissent ces logements, ainsi qu'une armée de vermine de toute espèce [5]. La façon dont Edimbourg est bâtie favorise cet épouvantable état de choses au plus haut point. La vieille ville est construite sur les deux versants d'une colline, sur la crête de laquelle court la Rue haute *(High Street).* De celle-ci partent des deux côtés une foule de ruelles étroites et tortueuses, appelées en raison de leurs nombreuses sinuosités des *wynds,* qui dévalent la colline et constituent le quartier prolétarien., Les maisons des villes écossaises sont hautes de 5 à 6 étages comme à Paris et - contrairement à celles d'Angleterre, où autant que possible chacun possède sa maison particulière - habitées par un grand nombre de familles différentes ; la concentration de nombreuses personnes sur une surface réduite en est encore accrue.

Ces rues, dit un journal anglais dans un article sur l'état sanitaire des ouvriers des villes [6],

---

1 Alison reprend en réalité une affirmation du Dr Reverend Lee.
2 Commission pour l'Instruction religieuse.
3 Vol. 14, 1818, pp. 408-465.
4 *Report to the Home Secretary from the Poor Law Commissioners on an Inquiry into the Sanitary Condition of the Labouring Classes* of *Great Britain. With Appendices. Presented to both Houses* of *Parliament in July 1842. [Rapport des commissaires pour la loi sur les pauvres présenté ait Ministre de l'Intérieur, au sujet d'une enquête sur la situation sanitaire de la classe ouvrière de Grande-Bretagne. Avec appendices. présenté aux deux Chambres du Parlement en juillet 1842.13* volumes in folio ; rassemblé et classé d'après des rapports médicaux, par Edwin Chadwick, secrétaire de la Commission de la loi sur les pauvres*. (F. E.)
*Cf. 1843, XII, p. 395.
5 Engels résume un passage qui concerne en réalité Tranent, localité située à huit milles d'Edimbourg. La citation exacte figure dans l'édition Henderson-Chaloner : op. *cit., p. 42,* note *3.*
6 *The Artizan, 1843,* cahier d'octobre. Revue mensuelle* (F. E.)
*P. 230, reproduit dans le *Northern Star,* no 313, 11 novembre *1843.* Cet article est le troisième d'une série sur « L'état sanitaire des classes laborieuses dans les grandes villes »

ces rues sont fréquemment si étroites que l'on peut passer d'une fenêtre à celle de la maison d'en face, et ces immeubles présentent en outre un tel entassement d'étages que la lumière peut à peine pénétrer dans la cour ou la ruelle qui les sépare. Dans cette partie de la ville, il n'y a ni égouts, ni cabinets ou lieux d'aisances faisant partie des maisons, et c'est pourquoi tous les immondices, détritus ou excréments d'au moins 50-000 personnes sont jetés chaque nuit dans les caniveaux, si bien que, malgré le balayage des rues, il y a une masse d'excréments séchés aux émanations nauséabondes, qui non seulement offense la vue et l'odorat, mais présente en outre un extrême danger pour la santé des habitants. Est-il étonnant que dans de telles localités, on néglige de prêter la moindre attention à la santé, aux bonnes mœurs et même aux règles les plus élémentaires de la bienséance ? Au contraire, tous ceux qui connaissent bien la situation des habitants, témoigneront du haut degré qu'ont atteint ici la maladie, la misère et l'absence de morale. La société est tombée dans ces régions à un niveau indescriptiblement bas et misérable. Les logements de la classe pauvre sont en général très sales et apparemment jamais nettoyés, de quelque façon que ce soit ; ils se composent dans la plupart des cas, d'une seule pièce - où, bien que l'aération y soit des plus mauvaises, il fait toujours froid à cause des fenêtres cassées, mal adaptées - qui est parfois humide et parfois au sous-sol, toujours mal meublée, et tout à fait inhabitable, au point qu'un tas de paille sert souvent de lit à une famille tout entière, lit où couchent dans un pêle-mêle révoltant, hommes et femmes, jeunes et vieux. On ne peut se procurer de l'eau qu'aux pompes publiques, et la difficulté qu'on a à l'aller quérir, favorise naturellement toutes les saletés possibles.

Les autres grands ports ne valent guère mieux. Liverpool malgré tout son trafic, son luxe et sa richesse, traite cependant ses travailleurs avec la même barbarie. Un bon cinquième de la population, soit plus de 45,000 personnes habitent dans des caves exiguës, sombres, humides et mal aérées, au nombre de 7,862 dans la ville [1]. A cela s'ajoutent encore 2,270 cours (courts), c'est-à-dire de petites places fermées des quatre côtés et n'ayant comme accès et sortie qu'un étroit passage, le plus souvent voûté - et qui par conséquent ne permet pas la moindre aération, la plupart du temps très sales et habitées presque exclusivement par des prolétaires. Nous aurons à reparler de ces cours, lorsque nous en arriverons à Manchester. A Bristol, on a eu l'occasion de visiter 2,800 familles d'ouvriers dont 46 % n'avaient qu'une seule pièce [2].

Et nous trouvons exactement la même chose dans les villes industrielles. A Nottingham il y a en tout 11,000 maisons dont 7,000 ou 8,000 sont adossées les unes aux autres de sorte qu'aucune aération complète n'est possible, de plus il n'existe la plupart du temps qu'un lieu d'aisances commun à plusieurs maisons. Une inspection récente révéla que plusieurs files de maisons étaient bâties sur des canaux de décharge peu profonds, qui n'étaient recouverts que par les lattes du plancher [3].

A Leicester, Derby, et Sheffield, il en va de même. Quant à Birmingham l'article de l'Artizan cité plus haut, rapporte ce qui suit :

---

1 *Report of a Committee of the Manchester Statistical Society on the condition of the Working Classes in an extensive Manufacturing District in 1834, 1835 and 1836 (1838), pp. 9-10.* Le chiffre de *7,862* est celui donné en *1837* par M. I. Whitty. Ces statistiques sont très souvent citées par les réformistes. Voir R. A. SLANEY *: State of the poorer classes in great towns, 1840* et *Weekly, Dispatch, 5* mai *1844.*

2 C. B. FRIPP *: Journal of the Statistical Society of London, 1839-40,* Vol. 2, *pp. 368-375.* Le texte original parle, en réalité, de *5,981* familles visitées dont *2,800* (soit *46,8%)* n'occupaient qu'une seule pièce.

3 W. FELKIN *: journal of the Statistical Society of London, 1839-1840, vol.* 2, *pp. 457-459.*

Dans les vieux quartiers de la ville, il y a de mauvais coins, sales et mal entretenus, pleins de flaques stagnantes et de tas d'immondices. A Birmingham, les cours sont très nombreuses, il y en a plus de 2,000 et elles contiennent la plus grande partie de la classe ouvrière. Elles sont le plus souvent exiguës, boueuses, mal aérées, avec des conduits d'évacuation défectueux, groupent de 8 à 20 immeubles qui pour la plupart ne peuvent prendre l'air que d'un côté, parce que le mur du fond est mitoyen, et au bout de la cour il y a presque toujours un trou pour les cendres ou quelque chose de ce genre, dont la saleté est indescriptible. Il faut cependant noter que les cours modernes ont été construites plus intelligemment et qu'elles sont tenues plus convenablement; et même dans celles-ci, les cottages sont moins tassés qu'à Manchester et Liverpool: ceci explique aussi qu'il y ait eu, au moment des épidémies, moins de cas mortels à Birmingham que par exemple à Wolverhampton, Dudley et Bilston, qui n'en sont éloignées que de quelques lieues. De même, il n'y a pas à Birmingham de logement dans les sous-sols, bien que certaines caves servent improprement d'ateliers. Les maisons-dortoirs pour prolétaires sont un peu plus nombreuses (plus de 400) principalement dans les cours du centre de la ville ; elles sont presque toutes d'une saleté repoussante, mal aérées, véritables refuges pour mendiants, vagabonds trampers (nous reviendrons sur la signification de ce mot), voleurs et prostituées, qui sans aucun égard aux convenances ou au confort mangent, boivent, fument et dorment dans une atmosphère que seuls ces êtres dégradés peuvent supporter [1].

Glasgow sur bien des points, ressemble à Edimbourg : mêmes *wynds*, mêmes hautes maisons. L'Artizan note à propos de cette ville :

La classe ouvrière constitue ici environ 78 % de la population totale (de l'ordre de 300,000 et elle habite dans des quartiers qui dépassent en misère et horreur les antres les plus vils de St Giles et Whitechapel, les Liberties de Dublin, les wynds d'Edimbourg. Il y a quantité d'endroits semblables au cœur de la ville, au sud de Trongate, à l'ouest du marché au sel, dans le Calton, à côté de la Rue Haute, etc... labyrinthes interminables de ruelles étroites ou wynds, et où débouchent presque à chaque pas des cours ou des culs-de-sac, constitués par de vieilles maisons mal aérées, très hautes, sans eau et décrépites. Ces maisons regorgent littéralement d'habitants ; chaque étage compte 3 ou 4 familles – peut-être 20 personnes - et parfois chaque étage est loué comme dortoir pour la nuit, de sorte que 15 ou 20 personnes sont entassées - nous n'osons pas dire hébergées - dans une seule pièce. Ces quartiers abritent les membres les plus pauvres, les plus dépravés, les moins valables de la population et il faut y voir l'origine des terribles épidémies de fièvre qui, partant de là, ravagent Glasgow tout entier.

Écoutons la description que fait de ces quartiers, J. C. Symons, commissaire du gouvernement pour l'enquête sur la situation des tisserands manuels [2]:

J'ai vu la misère dans quelques-uns de ses pires aspects aussi bien ici que sur le continent, mais avant d'avoir visité les *wynds* de Glasgow, je ne croyais pas que tant de crimes, de misère et de maladies puissent exister dans un quelconque pays civilisé. Dans les centres d'hébergement de catégorie inférieure dorment à même le sol dix, douze, voire parfois vingt

---

1 *The* Artizan, octobre 1843, p. 229.

2 *Arts and Artisans al home and Abroad (Métiers et artisans dans notre pays et à l'étranger),* by J. C. Symons, Edinburgh, 1839. L'auteur, à ce qu'il paraît lui-même Écossais, est un libéral, par conséquent fanatiquement opposé à tout mouvement ouvrier autonome. Les passages cités se trouvent pp. 116 et suiv. * (F. E.)

*L'autorité de ce commissaire a fait l'objet d'une polémique. Cf. D. WILLIAMS *: The Rebecca Riot,* 1955, pp. 97-98.

personnes des deux sexes et de tout âge dans une nudité plus ou moins totale. Ces gîtes sont habituellement *(generally) si* sales, si humides et si délabrés que personne n'y voudrait loger son cheval [1].

Et il écrit autre part :

Les wynds de Glasgow abritent une population fluctuante de 15.000 à 30.000 personnes. Ce quartier se compose uniquement de ruelles étroites et de cours rectangulaires, au milieu desquelles s'élève régulièrement un tas de fumier. Si révoltant que fût l'aspect extérieur de ces lieux, j'étais cependant encore peu préparé à la saleté et à la misère qui règnent à l'intérieur. Dans quelques-uns de ces dortoirs, que nous [le superintendant de police, capitaine Miller et Symons] avons visités de nuit, nous trouvâmes une couche ininterrompue d'êtres humains étendus sur le sol, souvent de 15 à 20, quelques-uns habillés, d'autres nus, hommes et femmes ensemble. Leur lit était fait d'une épaisseur de paille moisie mêlée de quelques chiffons. Il n'y avait que peu de meubles ou pas du tout et la seule chose qui donnât à ces bouges un aspect d'habitation était un feu dans la cheminée. Le vol et la prostitution représentent la principale source de revenus de cette population [2]. Personne ne semblait se donner la peine de nettoyer ces écuries d'Augias, ce Pandemonium, ce conglomérat de crimes, de saleté et de pestilence au cœur de la seconde ville de l'Empire. Une vaste inspection des plus bas quartiers d'autres villes, ne me fit jamais rien voir qui pour l'intensité de l'infection morale et physique, ni la densité relative de la population atteignît à la moitié de cette horreur. La plupart des maisons de ce quartier sont classées par le Court of Guild délabrées et inhabitables, mais ce sont précisément celles qui sont les plus habitées, parce que la loi interdit d'en demander quelque loyer.

La grande région industrielle au centre de l'île britannique, la zone populeuse du Yorkshire occidental et du Lancashire méridional ne le cède en rien, avec ses nombreuses villes industrielles, aux autres grandes villes. La région lainière du Riding occidental, dans le Yorkshire, est une contrée charmante, un beau pays de collines verdoyantes, dont les hauteurs deviennent de plus en plus abruptes vers l'ouest jusqu'à culminer dans la crête escarpée de Blackston Edge - ligne de partage des eaux entre la mer d'Irlande et la mer du Nord. Les vallées de l'Aire, sur laquelle est située Leeds, et du Calder, qu'emprunte la voie ferrée Manchester-Leeds, comptent parmi les plus riantes d'Angleterre et sont parsemées partout de fabriques, de villages, et de villes; les maisons grises en moellons ont l'air si pimpantes et si propres auprès des bâtiments de briques, noirs de suie du Lancashire, que c'en est un plaisir. Mais lorsqu'on entre dans les villes mêmes, on trouve peu de choses réjouissantes. La situation de Leeds est bien celle que décrit *l'Artizan* (revue déjà citée) et que j'ai pu voir moi-même,

sur une pente douce qui descend dans la vallée de l'Aire. Ce fleuve serpente à travers la ville sur une longueur d'environ un mille et demi [3] et est sujet, pendant la période du dégel ou après des précipitations violentes à de fortes crues. Les quartiers de l'ouest, situés plus haut, sont propres, pour une si grande ville, mais les quartiers bas autour du fleuve et des

---

1 Engels cite ici un autre texte de Symons: son rapport à la Commission royale pour les tisserands *(Parliamentary Papers,* 1839, Vol. 42, no 159, p. 51, cité également dans *le Weekly Dispatch,* 5 mai 1844).

2 Engels condense. Citation intégrale dans HENDERSON-CHALONER.

3 Partout où il est fait mention de mille sans autre précision, il s'agit de la mesure anglaise ; le degré de l'équateur en compte 69 1/2 et, par conséquent, la lieue allemande environ 5 *. (F. E.)

*On sait que cette distance représente 1,609 mètres. Le terme de lieue a été dans le texte souvent remplacé par celui de mille.

ruisseaux qui s'y jettent (becks) sont sales, resserrés et suffisent en somme déjà à abréger la vie des habitants, en particulier des petits enfants ; à ajouter encore l'état dégoûtant dans lequel se trouvent les quartiers ouvriers autour de Kirkgate, March Lane, Cross Street et Richmond Road, qui se signalent particulièrement par des rues mal pavées et sans caniveau, une architecture irrégulière, de nombreuses cours et culs de sac et l'absence totale des moyens les plus ordinaires de nettoiement. Tout cela pris ensemble nous fournit bien assez de raisons pour expliquer la mortalité excessive dans ces malheureux fiefs de la plus sordide misère. En raison des crues de l'Aire (qui, il faut l'ajouter, comme tous les fleuves utilisables pour l'industrie, entre dans la ville claire, transparente, pour en ressortir poisseuse, noire et puante de tous les immondices imaginable) [1]*, les habitations et les caves se remplissent fréquemment d'eau au point qu'il faut la pomper pour la rejeter dans la rue ; et à ces moments-là, l'eau remonte, même là où il y a des égouts, de ceux-ci dans les caves* [2]*, provoquant des émanations miasmatiques, à forte proportion d'hydrogène sulfureux et laissant un dépôt écœurant extrêmement préjudiciable à la santé. Lors des inondations de printemps de l'année 1839, les effets d'un semblable engorgement des cloaques furent si nocifs, que, selon le rapport de l'officier d'état civil de ce quartier, il y eut ce trimestre trois décès pour deux naissances, alors que, durant le même trimestre, tous les autres quartiers enregistraient trois naissances pour deux décès.*

D'autres quartiers à forte densité de population, sont dépourvus de tout caniveau, ou en sont si mal pourvus qu'ils n'en tirent aucun profit. Dans certaines enfilades de maisons les caves sont rarement sèches; dans d'autres quartiers, plusieurs rues sont recouvertes d'une fange molle où l'on enfonce jusqu'aux chevilles. Les habitants se sont vainement efforcés de réparer ces rues de temps à autre, en jetant quelques pelletées de cendres ; néanmoins purin et eaux sales répandus devant les maisons stagnent dans tous les trous, jusqu'à ce que vent et soleil les aient séchés (cf. rapport du Conseil municipal dans le *Statistical Journal*, vol. 2, p. 404) [3]. Un cottage ordinaire à Leeds n'occupe pas une superficie supérieure à 5 yards carrés et se compose habituellement d'une cave, d'une salle commune et d'une chambre à coucher. Ces logements exigus, emplis jour et nuit d'êtres humains représentent un autre danger pour les mœurs comme pour la santé des habitants [4]. Et à quel point les gens s'entassent dans ces logements, le rapport cité plus haut, sur l'état sanitaire de la classe ouvrière, nous le dit :

A Leeds, nous trouvâmes des frères et des sœurs et des pensionnaires des deux sexes, partageant la chambre des parents; le sentiment humain frémit d'avoir à considérer les conséquences qui en résultent [5].

Il en va de même à Bradford, qui n'est qu'à sept lieues de Leeds, au confluent de-plusieurs vallées, au bord d'une petite rivière aux eaux toutes noires et nauséabondes. Du haut des collines qui l'entourent, la ville offre par un beau dimanche - car en semaine, elle est enveloppée dans un nuage gris de fumée de charbon - un magnifique panorama, mais à l'intérieur, c'est la même saleté et le même inconfort qu'à Leeds. Les vieux quartiers, sur des versants raides, sont resserrés et irrégulièrement bâtis ; dans les ruelles, impasses et cours, sont entassées ordures et immondices ; les maisons sont délabrées, malpropres,

1 Le texte entre parenthèses est une interpolation d'Engels.
2 Qu'on n'oublie pas que ces « caves » ne sont pas des débarras mais des logements où vivent des êtres humains. (F. E.)
3 Tout ce passage est extrait quasi-textuellement du rapport.
4 Ces précisions, Engels les a lues dans The Artizan d'octobre 1843, p. 229 qui cite le Statistical journal. Mais ici encore, Engels résume le texte original.
5 Source : BAKER, rapporteur de la Commission pour la Loi sur les Pauvres, 1842, p. 126.

inconfortables et à proximité immédiate du cours d'eau au fond même de la vallée, j'en ai trouvé plusieurs, dont l'étage inférieur à demi creusé dans le flanc de la colline, était tout à fait inhabitable. D'une manière générale, les quartiers du fond de la vallée, où les logements ouvriers sont comprimés entre les hautes usines, sont les plus mal construits et les plus sales de toute la ville. Dans les quartiers plus récents de cette ville, comme dans ceux, de toute autre cité industrielle, les cottages sont alignés plus régulièrement, mais ont tous les inconvénients qui vont de pair avec la façon traditionnelle de loger les ouvriers et dont nous reparlerons avec plus de détails à propos de Manchester. Il en va de même pour les autres villes du West Riding, notamment pour Barnsley, Halifax et Huddersfield. Cette dernière, par sa situation ravissante et son architecture moderne, de beaucoup la plus belle de toutes les villes industrielles du Yorkshire et du Lancashire, a cependant aussi ses mauvais quartiers; car un comité désigné par une réunion de citoyens pour inspecter la ville, rapporta le 5 août 1844 :

Il est notoire, qu'à Huddersfield des rues entières et de nombreuses ruelles et cours ne sont ni pavées, ni pourvues d'égouts ou autres écoulements; en ces endroits s'entassent les détritus, les immondices et les sale tés de toutes sortes, qui y fermentent et pourrissent et presque partout l'eau stagnante s'accumule en flaques; en conséquence, les logements attenants sont nécessairement malsains et sales, si bien que des maladies y prennent naissance et menacent la salubrité de toute la ville [1].

Si nous franchissons la crête de Blackstone-Edge à pied ou si nous empruntons le chemin de fer qui la traverse, nous arrivons sur la terre classique, où l'industrie anglaise a accompli son chef-d'œuvre et d'où partent tous les mouvements ouvriers, dans le Lancashire méridional avec son grand centre Manchester. Ici encore, nous trouvons un joli pays de collines s'abaissant en pente fort douce vers l'ouest, depuis la ligne de partage des eaux jusqu'à la mer d'Irlande, avec les charmantes vallées verdoyantes du Ribble, de l'Irwell, de la Mersey et de leurs affluents; ce pays qui, un siècle auparavant n'était encore en majeure partie, qu'un marécage à peine habité, maintenant tout semé de villes et de villages, est la zone la plus peuplée d'Angleterre. C'est dans le Lancashire, et notamment à Manchester que l'industrie de l'Empire britannique a son point de départ et son centre ; la Bourse de Manchester est le baromètre de toutes les fluctuations du trafic industriel, et les techniques modernes de fabrication ont atteint à Manchester leur perfection. Dans l'industrie cotonnière du Lancashire méridional, l'utilisation des forces de la nature, l'éviction du travail manuel par les machines (en particulier, dans le métier à tisser mécanique et la *Self-actor Mule)* et la division du travail paraissent à leur apogée ; et si nous avons reconnu en ces trois éléments les caractéristiques de l'industrie moderne, il nous faut bien avouer que, sur ce point aussi, l'industrie de transformation du coton a gardé sur les autres branches industrielles l'avance qu'elle avait acquise dès le début. Mais c'est là aussi que, simultanément, les conséquences de l'industrie moderne devaient se développer le plus complètement et sous la forme la plus pure, et le prolétariat industriel se manifester de la façon la plus classique ; l'abaissement où l'utilisation de la vapeur, des machines et de la division du travail plongent le travailleur et les efforts du prolétariat pour s'arracher à cette situation dégradante, devaient nécessairement être, ici également, poussés à l'extrême et c'est ici qu'on devait en prendre la conscience la plus claire. C'est pour ces raisons, donc, parce que Manchester est le type classique de la ville industrielle moderne et aussi parce que je la connais aussi bien que ma ville natale - et mieux que la plupart de ses habitants -que nous nous y arrêterons un peu plus longuement.

---

1 Le rapport cité par Engels, émanant d'un comité désigné le 19 juin et chargé d'enquêter sur la situation sanitaire de la ville parut le 10 août 1844 dans le numéro 352 du *Northern Star*.

Les villes qui entourent Manchester différent peu de la ville centrale en ce qui concerne les quartiers ouvriers [1], si ce n'est que dans ces villes, les ouvriers représentent si c'est possible, une fraction plus importante encore de la population [2]. Ces agglomérations sont en effet uniquement industrielles et laissent à Manchester le soin de s'occuper de toutes les affaires commerciales; elles dépendent totalement de Manchester, et ne sont peuplées par conséquent que de travailleurs, d'industriels et de commerçants de deuxième ordre; tandis que Manchester possède une population commerciale très importante, notamment des maisons de commission et des maisons de détail très réputées. C'est pourquoi Bolton, Preston, Wigan, Bury, Rochdale, Middleton, Heywood, Oldham, Ashton, Stalybridge, Stockport, etc... encore que presque toutes soient des villes de 30, 50, 70 et même 90,000 habitants, ne sont guère que de grands quartiers ouvriers, interrompus seulement par des usines et quelques grandes artères flanquées de boutiques, et comptant quelques avenues pavées, le long desquelles sont aménagés les jardins et les maisons des fabricants qui ressemblent à des villas. Les villes elles-mêmes sont mal et irrégulièrement construites, avec des cours sales, des voies étroites et des arrière-ruelles pleines de fumée de charbon. L'emploi de la brique, primitivement rouge vif mais noircie par la fumée, qui est ici le matériau habituel de construction, leur donne un aspect particulièrement peu avenant. Les habitations au sous-sol sont ici la règle générale ; partout où c'est possible, on aménage ces tanières et c'est là que vit une partie très importante de la population.

Parmi les plus laides de ces villes, il faut ranger avec Preston et Oldham, Bolton, à onze lieues au nord-ouest de Manchester. Cette ville ne possède, pour autant que j'aie pu le remarquer au cours de plusieurs séjours, qu'une seule rue principale, au surplus assez sale, Deansgate, qui sert en même temps de marché, et qui, même par très beau temps, n'est encore qu'un boyau sombre et misérable, bien qu'elle ne comporte en dehors des usines, que des maisons basses à un ou deux étages. Comme partout, la partie ancienne de la ville est particulièrement vétuste et inconfortable. Une eau noire, -ruisseau ou longue suite de flaques pestilentielles ? - la traverse et contribue à empester complètement un air qui n'est rien moins que pur.

Plus loin se trouve Stockport, qui, bien que située sur la rive de la Mersey appartenant au Cheshire, fait cependant partie du district industriel de Manchester. Elle s'étend dans une vallée étroite parallèlement à la Mersey, de sorte que d'un côté la rue descend à pic pour remonter de l'autre en pente aussi accentuée, et que la voie ferrée de Manchester à Birmingham, franchit la vallée au-dessus de la ville sur un grand viaduc. Stockport est connu dans toute la région pour être un des trous les plus sombres et les plus enfumés et offre effectivement - surtout vu du viaduc -un aspect extrêmement peu engageant. Mais celui des rangées de cottages et de caves qu'habitent les prolétaires dans toutes les parties de la ville, depuis le fond de la vallée jusqu'à la crête des collines, l'est encore bien moins. je ne me souviens pas avoir vu dans une quelconque autre ville de cette région, une telle proportion de sous-sols habités.

---

1 Légère modification de terme dans l'édition de 1892. Engels a remplacé *Arbeitsbesirke* (quartiers où l'on travaille), par *Arbeiterbezirke* (quartiers ouvriers, où vivent les ouvriers).

2 Cf. ce que dira sur ce point vingt ans plus tard James BRYCE : (School inquiry commission, *Parliamentary papers, C.* 3966, 1868, pp. 750-751). « Les classes moyennes sont réduites étant donné le faible nombre des membres des professions libérales ; car ni un docteur, ni un homme de loi ne sauraient ici gagner leur vie et il y a peu de riches commerçants, car tous les gens aisés font leurs achats à Manchester et Liverpool.

A quelques milles à peine au nord-est de Stockport se trouve Ashton-under-Lyne, un des centres industriels les plus récents de la région. Cette ville, située sur le versant d'une colline au pied de laquelle coulent le canal et la rivière Tame, est bâtie, en général, selon un plan moderne et plus régulier. Cinq ou six grandes rues parallèles traversent toute la colline et sont coupées à angle droit par d'autres artères qui descendent vers la vallée. Grâce à cette disposition, les usines sont reléguées hors de la ville proprement dite, à supposer que la proximité de l'eau et de la voie fluviale ne les eût pas toutes attirées au fond de la vallée, où elles se pressent et s'entassent, déversant par leurs cheminées une épaisse fumée. Ce qui fait qu'Ashton a un aspect beaucoup plus avenant que la plupart des autres villes industrielles ; les rues sont larges et propres, les cottages d'un rouge frais ont l'air neuf et très habitables. Mais le nouveau système qui consiste à construire des cottages pour les travailleurs, a aussi ses mauvais côtés; chaque rue possède une arrière-ruelle cachée où mène un étroit passage latéral et qui, en revanche, est d'autant plus sale. Et même à Ashton - bien que je n'aie pas vu de bâtiments, sinon quelques-uns à l'entrée de la ville qui aient plus de cinquante ans - même à Ashton il y a des rues où les cottages sont laids et vétustes et dont les briques d'angle se délabrent et travaillent, où les murs se lézardent, dont l'enduit à la chaux s'effrite et tombe à l'intérieur ; il y a des rues dont l'aspect sordide et enfumé ne le cède en rien à celui des autres villes de la contrée, si ce n'est qu'à Ashton c'est l'exception et non la règle.

Un mille plus à l'est, il y a Stalybridge, également sur les bords de la Taine. Lorsque venant d'Ashton on franchit la montagne, on découvre sur le sommet, à droite et à gauche, de beaux et grands jardins entourant de magnifiques maisons, genre villas le plus souvent dans le style « élisabéthain» [1], qui est au gothique, ce qu'est la religion protestante anglicane à la religion catholique apostolique et romaine. Cent pas plus loin, et c'est Stalybridge qui apparaît dans la vallée, mais quel contraste saisissant avec ces magnifiques propriétés, et même avec les modestes cottages d'Ashton : Stalybridge est située dans une gorge étroite et tortueuse, bien plus étroite encore que la vallée de Stockport, et dont les deux versants sont recouverts d'un extraordinaire fouillis de cottages, maisons et usines. Dès qu'on y entre, les premiers cottages sont exigus, enfumés, vétustes et délabrés, et toute la ville est bien à leur image. Il y a peu de rues dans le fond étroit de la vallée ; la plupart se croisent et se recroisent, montent et descendent. Dans presque toutes les maisons, le rez-de-chaussée, en raison de cette disposition en pente, est à demi enfoui dans le sol ; et à quelle foule de cours, de ruelles dérobées, et de recoins isolés cette construction sans plan donne naissance, on peut le voir des montagnes, d'où l'on découvre la ville au-dessous de soi, comme si on la survolait. Qu'on ajoute à cela une saleté effroyable, et l'on comprend l'impression répugnante que fait Stalybridge malgré ses charmants environs.

Mais en voilà assez sur ces petites villes. Elles ont toutes leur cachet particulier, mais au total, les travailleurs y vivent exactement comme à Manchester; aussi ne me suis-je attaché qu'à l'aspect particulier de leur construction ; et je me borne à noter que toutes les remarques générales sur l'état des logements ouvriers à Manchester, s'appliquent aussi en totalité aux villes environnantes. Passons maintenant à ce grand centre lui-même.

Manchester s'étend au pied du versant sud d'une chaîne de collines qui, partant d'Oldham, traverse les vallées de l'Irwell et du Medlock et dont le dernier sommet, le Kersall-Moor, est en même temps le champ de courses et le *mons sacer* [2] de Manchester. La ville proprement

1 Engels veut en réalité parler du style néo-Tudor.

2 Montagne sacrée. Engels utilise à dessein l'expression latine. La tradition veut en effet qu'à Rome, vers l'an 494 avant notre ère, les Plébéiens révoltés contre les Patriciens se soient rassemblés sur le Mont Sacré. De même, à Manchester des réunions d'ouvriers avaient lieu sur le Kersaal-Moor.

dite est située sur la rive gauche de l'Irwell, entre ce cours d'eau et deux autres plus petits, l'Irk et le Medlock, qui se jettent en cet endroit dans l'Irwell. Sur la rive droite de celui-ci, enserré dans une grande boucle du fleuve, s'étend Salford, plus à l'ouest Pendleton ; au nord de l'Irwell se trouvent Higher et Lower Broughton, au nord de l'Irk : Cheetham Hill; au sud du Medlock, se trouve Hulme, plus à l'est Chorlton-on-Medlock, plus loin encore, à peu près à l'est de Manchester, Ardwick. Tout cet ensemble est appelé couramment Manchester et compte au moins 400,000 habitants sinon plus [1]. La ville elle-même est construite d'une façon si particulière qu'on peut y habiter des années, en sortir et y entrer quotidiennement sans jamais entrevoir un quartier ouvrier ni même rencontrer d'ouvriers, si l'on se borne à vaquer à ses affaires ou à se promener. Mais cela tient principalement à ce que les quartiers ouvriers - par un accord inconscient et tacite, autant que par intention consciente et avouée - sont séparés avec la plus grande rigueur des parties de la ville réservées à la classe moyenne, ou bien alors, quand c'est impossible, dissimulés sous le manteau de la charité. Manchester abrite, en son centre, un quartier commercial assez étendu, long d'environ un demi mille et large d'autant, composé presque uniquement de comptoirs et d'entrepôts *(Warehouses).* Presque tout ce quartier est inhabité, et durant la nuit, désert et vide ; seules les patrouilles de police rôdent avec leurs lanternes sourdes dans les rues étroites et sombres.

Cette partie est sillonnée par quelques grandes artères à l'énorme trafic et dont les rez-de-chaussée sont occupés par de luxueux magasins ; dans ces rues, on trouve çà et là des étages habités, et il y règne jusque tard dans la soirée une assez grande animation. A l'exception de ce quartier commercial, toute la ville de Manchester proprement dite, tout Salford et Hulme, une importante partie de Pendleton et Chorlton, les deux tiers d'Ardwick et quelques quartiers de Cheetham Hill et Broughton, ne sont qu'un district ouvrier qui entoure le quartier commercial comme une ceinture, dont la largeur moyenne est de un mille et demi. Au-delà de cette ceinture, habitent la bourgeoisie moyenne et la haute bourgeoisie - la moyenne bourgeoisie dans des rues régulières, proches du quartier ouvrier, en particulier à Chorlton et dans les régions de Cheetham Hill situées plus bas - la haute bourgeoisie dans les pavillons avec jardins, du genre villa, plus éloignés, à Chorlton et Ardwick, ou bien sur les hauteurs aérées de Cheetham Hill, Broughton et Pendleton, au grand air sain de la campagne, dans des habitations splendides et confortables, desservies toutes les demi-heures ou tous les quarts d'heure par les omnibus qui conduisent en ville [2]. Et le plus beau, c'est que ces riches aristocrates de la finance peuvent, en traversant tous les quartiers ouvriers par le plus court chemin, se rendre à leurs bureaux d'affaires au centre de la ville sans seulement remarquer qu'ils côtoient la plus sordide misère à leur droite et à leur gauche.

En effet, les grandes artères qui, partant de la Bourse, quittent la ville dans toutes les directions, sont flanquées des deux côtés d'une rangée presque ininterrompue de magasins et ainsi sont aux mains de la petite et moyenne bourgeoisie qui, ne serait-ce que pour son propre intérêt, fait grand cas d'un certain décorum et de propreté, et a les moyens de le faire. Certes, ces magasins présentent néanmoins une certaine ressemblance avec les quartiers qui se trouvent derrière eux, et ils sont par conséquent plus élégants dans le quartier des affaires et près des quartiers bourgeois que là où ils masquent des cottages ouvriers malpropres; mais ils suffisent en tout cas à dissimuler aux yeux des riches messieurs et dames à l'estomac robuste et aux nerfs débiles, la misère et la saleté, complément de leur richesse et de leur

1 Administrativement furent rattachés à Manchester en 1838 les bourgs de Hulme, Chorlton-on-Medlock, Ardwick et Cheetham, ainsi que le district de Beswick. La ville comptait en 1844 235,000 habitants. Engels parle donc ici de l'agglomération tout entière et non de la ville proprement dite.

2 C'est vers 1840 que se produisit cet exode des classes moyennes vers la périphérie de la ville. Cf. L. M. HAYES *: Reminiscences of Manchester and some of its local surroundings from the year 1840, 1905, p. 51.*

luxe. Ainsi en est-il, par exemple, de Deansgate qui, de la Vieille église, conduit tout droit vers le sud, au début bordé par des entrepôts et des usines, puis par des boutiques de second ordre et quelques brasseries ; plus au sud, là où il quitte le quartier commercial, par des boutiques moins reluisantes, qui, à mesure qu'on avance, deviennent plus sales et de plus en plus coupées de cabarets et de tavernes ; jusqu'à ce qu'à l'extrémité sud, l'aspect des boutiques ne laisse plus douter de la qualité des clients : ce sont des ouvriers et des ouvriers uniquement. Ainsi en est-il de Market Street, qui part de la Bourse en direction du sud-est ; on trouve d'abord de brillants magasins de premier ordre, et aux étages supérieurs des comptoirs et des entrepôts ; plus loin, à mesure qu'on avance (Piccadilly), de gigantesques hôtels et entrepôts; plus loin encore (London Road) dans la région du Medlock, des usines, des débits de boissons, des boutiques pour la petite bourgeoisie et les ouvriers ; puis près de Ardwick Green, des habitations réservées à la haute et moyenne bourgeoisie, et à partir de là, de grands jardins et de grandes maisons de campagne pour les plus riches industriels et commerçants. De cette façon, on peut, si l'on connaît Manchester, *déduire* de l'aspect des rues principales, l'aspect des quartiers attenants - mais, de ces rues, on est rarement en mesure d'apercevoir *réellement* les quartiers ouvriers. je sais fort bien que cette disposition hypocrite des constructions est plus ou moins commune à toutes les grandes villes; je sais également que les marchands au détail doivent en raison de la nature même de leur commerce, monopoliser les grandes artères ; je sais que partout on voit, dans des rues de ce genre, davantage de belles maisons que de laides, et que la valeur du terrain qui les entoure est plus élevée que dans les quartiers excentriques. Mais nulle part ailleurs qu'à Manchester je n'ai constaté d'isolement aussi systématique de la classe ouvrière, tenue à l'écart des grandes rues, un art aussi délicat de masquer tout ce qui pourrait blesser la vue ou les nerfs de la bourgeoisie. Et cependant, la construction de Manchester, précisément, répond moins que celle de toute autre ville à un plan précis, ou à des règlements de police ; plus que toute autre ville, sa disposition est le fait du hasard, et quand je songe alors à la classe moyenne, déclarant avec empressement que les ouvriers se portent le mieux du monde, j'ai comme l'impression que les industriels libéraux, les *« big whigs »* [1] de Manchester, ne sont pas tout à fait innocents de cette pudique disposition des quartiers.

Je mentionnerai encore que les établissements industriels se situent presque tous au bord des trois cours d'eau ou des différents canaux qui se ramifient à travers la ville, et j'en viens à la description des quartiers ouvriers proprement dits. Il y a d'abord la vieille ville de Manchester, entre la limite nord du quartier commerçant et l'Irk. Là, les rues, même les meilleures, sont étroites et tortueuses - Todd Street, Long Millgate, Withy Grove, et Shudehill par exemple - les maisons sont sales, vétustes, délabrées, et les rues adjacentes tout à fait hideuses.

Lorsque, venant de la Vieille église, on entre dans Long Millgate, on a immédiatement à droite une rangée de maisons ancien style, où pas une seule façade n'est restée verticale ; ce sont les vestiges du vieux Manchester de l'époque pré-industrielle, dont les anciens habitants ont émigré avec leur postérité vers des quartiers mieux bâtis, abandonnant les maisons qu'ils trouvaient trop laides à une race d'ouvriers fortement métissée de sang irlandais. On se trouve ici réellement dans un quartier ouvrier presque pas camouflé, car même les boutiques et mastroquets de la rue ne se donnent pas la peine de paraître propres. Mais ce n'est encore rien en comparaison des ruelles et des arrière-cours, où l'on accède par des boyaux étroits et couverts où deux personnes n'ont pas la place de se croiser.

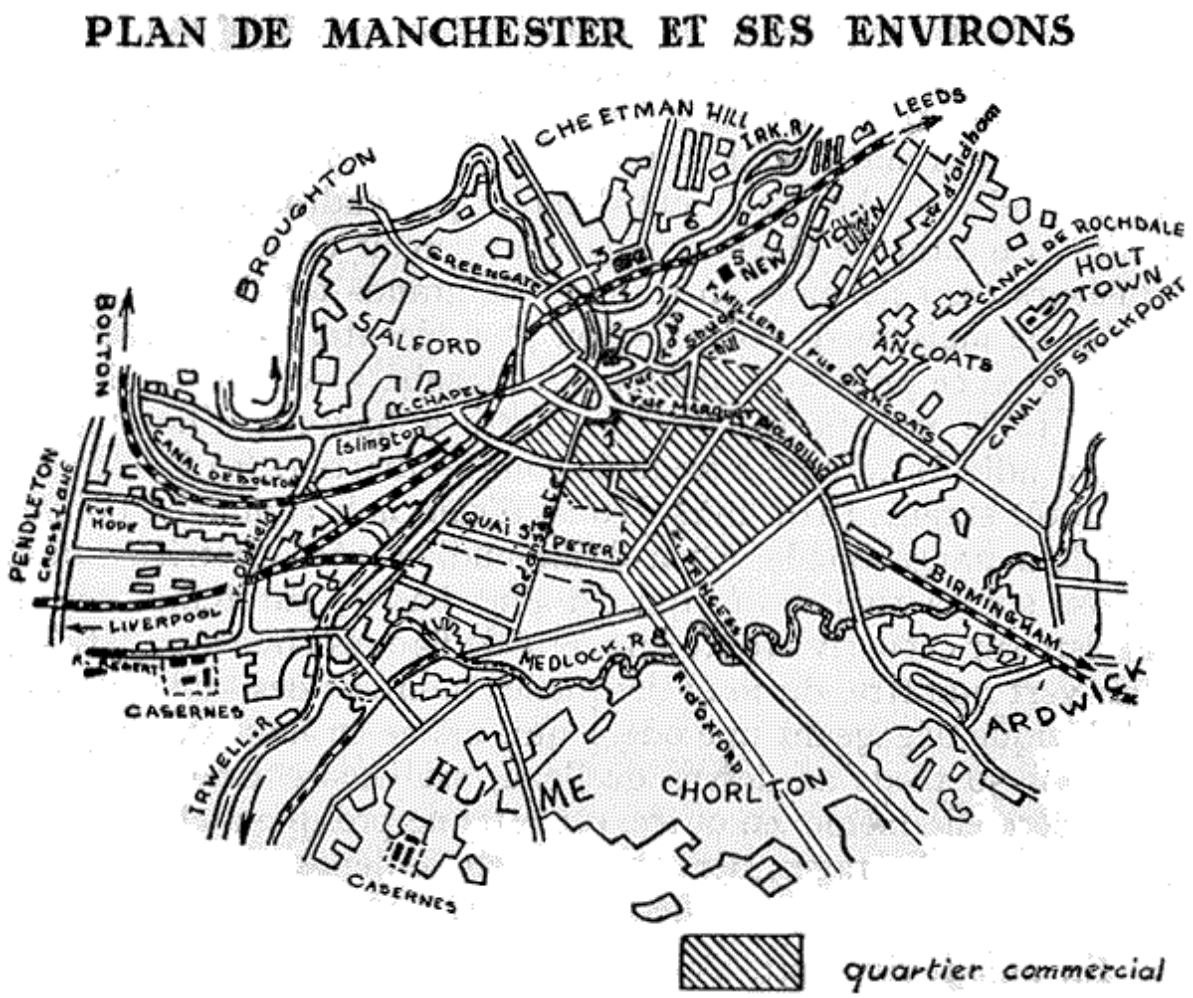
1 Grands libéraux et aussi « gros bonnets ».

Il est impossible d'imaginer l'amoncellement désordonné des maisons entassées littéralement les unes sur les autres, véritable défi à toute architecture rationnelle. Et ce ne sont pas seulement les bâtiments datant de l'ancien Manchester qui en sont responsables. C'est à notre époque que la confusion a été poussée à son comble, car partout où l'urbanisme de l'époque précédente laissait encore le moindre espace libre, on a rebâti et rafistolé jusqu'à ce qu'enfin il ne reste plus entre les maisons un pouce de libre où il soit possible de bâtir. Pour preuve, je reproduis ici un tout petit fragment du plan de Manchester : il y a d'ailleurs pire, et il ne représente pas le dixième de la vieille ville.

Ce croquis suffira à caractériser l'architecture insensée de tout le quartier, en particulier près de l'Irk. La rive sud de l'Irk est ici très abrupte et haute de 15 à 30 pieds; sur cette paroi en pente, sont encore plantées le plus souvent, trois rangées de maisons, dont la plus basse émerge directement du *fleuve*, tandis que la façade de la plus haute se trouve au niveau du sommet des collines de Long Millgate. Dans les intervalles, il y a, en plus, des usines au bord du cours d'eau. Bref la disposition des maisons est ici tout aussi resserrée et désordonnée que dans la partie basse de Long Millgate.

A droite et à gauche, une foule de passages couverts, mènent de la rue principale aux nombreuses cours et, lorsqu'on y pénètre, on arrive dans une saleté et une malpropreté écœurantes qui n'ont pas leurs pareilles, en particulier dans les cours qui descendent vers l'Irk et où se trouvent vraiment les plus horribles logements qu'il m'ait été donné de voir jusqu'à présent. Dans une de ces cours, il y a juste à l'entrée, à l'extrémité du couloir couvert, des cabinets sales sans porte et si sales, que les habitants ne peuvent entrer ou sortir de la cour qu'en traversant une mare d'urine pestilentielle et d'excréments qui entoure ces cabinets ; c'est la première cour au bord de l'Irk en amont de Ducie Bridge [1], au cas où quelqu'un désirerait aller y voir; en bas, sur les rives du cours d'eau il y a plusieurs tanneries, qui emplissent toute la région de la puanteur que dégage la décomposition de matières organiques.

1 Pont.



1. La Bourse. – 2. La Vieille Église. – 3. La Maison des pauvres. – 4. Le cimetière des pauvres (la ligne de chemin de fer Leeds-Liverpool passe entre la Maison des pauvres et le cimetière). – 5. L'Église Saint-Michel. – 6. Scotland Bridge (le pont d'Écosse) sur l'Irk (la rue qui va de la Vieille Église à Scotland Bridgeest LongMillgate). – 7. Ducie Bridge sur l'Irk. – 8. La Petite Irlande.

Dans les cours en aval de Ducie Bridge, il faut descendre le plus souvent des escaliers étroits et sales pour accéder aux maisons et franchir des amoncellements de détritus et d'immondices.

La première cour en aval de Ducie Bridge s'appelle Allen's Court; lors de l'épidémie de choléra (1832), elle était dans un tel état que les services sanitaires la firent évacuer, nettoyer et désinfecter au chlore ; le Dr Kay fournit dans une brochure [1] une description effrayante de l'état de cette cour à cette époque-là. Depuis, elle semble avoir été démolie par endroits puis reconstruite ; du haut de Ducie Bridge, on aperçoit en tout cas encore plusieurs pans de murs en ruine et de grands tas de décombres, à côté de maisons de construction plus récente. Le

1 *The Moral and Physical Condition of the Working Classes, employed in the Cotton Manufacture in Manchester*. [État physique et moral des classes laborieuses travaillant à Manchester à la fabrication du coton]* par James Ph. Kay D. M., 2e édit. 1832. Confond la classe ouvrière en général avec la classe des ouvriers d'industrie ; par ailleurs excellent. (F. E.)
*On trouve une autre description de Allens' Court dans Henry GAULTER: *The Origin and Progress of the malignant Cholera in Manchester,* 1833, pp. 50-51.

point de vue qu'on a de ce pont - délicatement masqué aux mortels d'assez petite taille par un parapet de pierre à hauteur d'homme - est par ailleurs caractéristique de tout le quartier. En bas, coule, ou plutôt stagne, l'Irk, mince cours d'eau, noir comme la poix et à l'odeur nauséabonde, plein d'immondices et de détritus, qu'il dépose sur sa rive droite qui est plus basse ; par temps sec, il subsiste sur cette rive toute une série de flaques boueuses, fétides, d'un vert noirâtre, du fond desquelles montent des bulles de gaz méphitique dégageant une odeur qui, même en haut sur le pont, à 40 *Ou* 50 pieds au-dessus de l'eau, est encore insupportable. La rivière elle-même, en outre, est retenue presque à chaque pas par de hauts barrages, derrière lesquels se déposent en masse la boue et les déchets qui s'y décomposent.

En amont du pont, s'élèvent de hautes tanneries, plus loin encore des teintureries, des fabriques de noir animal et des usines à gaz dont les eaux usées et les déchets aboutissent tous dans l'Irk qui recueille en outre le contenu des égouts et cabinets qui y débouchent. On peut donc imaginer la nature des résidus qu'abandonne le fleuve. En aval du pont, on a vue sur les tas d'ordures, les immondices, la saleté et le délabrement des cours, situées sur la rive gauche, abrupte ; les maisons sont tassées les unes contre les autres et la pente de la rive ne permet d'apercevoir qu'une fraction de chacune d'elles, toutes noires de fumée, décrépites, vétustes, avec leurs fenêtres aux vitres et aux châssis cassés. L'arrière-plan est constitué par de vieilles bâtisses d'usine, ressemblant à des casernes. Sur la rive droite toute plate, s'élève une longue file de maisons et de fabriques. La seconde maison est en ruines, sans toit, pleine de décombres, et la troisième est si basse que l'étage inférieur est inhabitable et en conséquence sans portes ni fenêtres. L'arrière-plan, de ce côté, c'est le cimetière des pauvres, les gares des chemins de fer de Liverpool et de Leeds et derrière, la Maison des pauvres, « la Bastille de la loi sur les Pauvres » de Manchester, qui, pareille à une citadelle, regarde du haut d'une colline, à l'abri de hautes murailles et de créneaux, menaçante, le quartier ouvrier qui s'étend en face.

En amont de Ducie Bridge, la rive gauche s'abaisse et la droite en revanche se fait plus abrupte; mais l'état des maisons des deux côtés de l'Irk a plutôt tendance à empirer.

Si l'on quitte la rue principale - c'est toujours Long Millgate - en tournant à gauche, on est perdu ; d'une cour, on tombe dans une autre ; ce ne sont que coins de rues, qu'impasses étroites et passages malpropres, et au bout de quelques minutes on est complètement désorienté et l'on ne sait plus du tout où diriger ses pas. Partout, des bâtiments à demi ou complètement en ruines, - quelques-uns sont réellement inhabités et ici, cela veut beaucoup dire - dans les maisons presque jamais de plancher ou de carrelage, par contre, presque toujours des fenêtres et des portes cassées, mal ajustées, et quelle saleté! Des monceaux de décombres, de détritus et d'immondices partout ; des flaques stagnantes au lieu de caniveau, et une odeur qui à elle seule interdirait à tout homme quelque peu civilisé d'habiter dans un tel quartier. Le prolongement, récemment terminé, du chemin de fer de Leeds, qui traverse ici l'Irk a fait disparaître une partie de ces cours et de ces ruelles, mais il en a par contre exposé d'autres aux regards. C'est ainsi qu'il y a juste en-dessous du pont de chemin de fer, une cour qui dépasse de très loin toutes les autres en saleté et en horreur, précisément parce qu'elle était jusqu'à maintenant tellement à l'écart, tellement retirée qu'on n'y pouvait accéder qu'à grand peine ; je ne l'aurais moi-même jamais découverte sans la trouée faite par le viaduc du chemin de fer, bien que je crusse très bien connaître ce coin. C'est en passant sur une rive inégale, entre des piquets et des cordes à linge que l'on pénètre dans, ce chaos de petites masures à un étage et à une pièce la plupart du temps dépourvue de plancher : cuisine, salle commune et chambre à coucher tout à la fois.

Dans un de ces trous qui mesurait à peine six pieds de long et cinq pieds de large [1], j'ai vu deux lits - et quels lits et quelle literie! - qui, avec un escalier et un foyer, remplissaient toute la pièce. Dans plusieurs autres, je ne vis *absolument rien*, bien que la porte en fût grande ouverte et que les habitants y fussent adossés. Devant les portes, partout des décombres et des ordures ; on ne pouvait voir si, en dessous, c'était pavé, on ne pouvait que le sentir au pied, par endroits. Toute cette foule d'étables, habitées par des hommes, était bornée sur deux côtés par des maisons et une usine, sur le troisième par le cours d'eau et, à part le petit sentier de la rive, on n'en sortait que par une étroite porte cochère qui donnait dans un autre dédale de maisons, presque aussi mal bâties et mal entretenues que celles-ci. Ces exemples suffisent.

C'est ainsi qu'est bâtie toute la rive de l'Irk, chaos de maisons jetées pêle-mêle, plus ou moins inhabitables et dont l'intérieur est en parfaite harmonie avec la saleté des alentours. Mais aussi, comment voulez-vous que les gens soient propres ! Il n'y a même pas de commodités pour les besoins les plus naturels et les plus quotidiens. Les cabinets sont ici si rares, qu'ils sont ou bien pleins chaque jour ou bien trop éloignés pour la plupart des gens. Comment voulez-vous que les gens se lavent, alors qu'ils n'ont à proximité que les eaux sales de l'Irk, et que les canalisations et les pompes n'existent que dans les quartiers honnêtes ? Vraiment on ne peut faire reproche à ces ilotes de la société moderne, si leurs logements ne sont pas plus propres que les porcheries qu'on trouve çà et là au milieu d'eux. Les propriétaires, eux, n'ont pas honte de louer des logements comme les six ou sept sous-sols donnant sur le quai, tout de suite en aval de Scotland Bridge, et dont le sol est au moins à deux pieds au-dessous du niveau des eaux - lorsque les eaux sont basses - de l'Irk qui coule à moins de six pieds de distance - ou bien comme l'étage supérieur de la maison d'angle, sur l'autre rive, juste avant le pont, dont le rez-de-chaussée est inhabitable, sans rien pour boucher les trous des fenêtres et de la porte. C'est un cas qui n'est pas rare dans cette région ; et ce rez-de-chaussée ouvert sert d'ordinaire de lieux d'aisances à tout le voisinage faute de locaux appropriés.

Si nous quittons l'Irk pour entrer de l'autre côté de Long Millgate, au cœur des habitations ouvrières, nous arrivons dans un quartier un peu plus récent qui s'étend depuis l'église St Michel jusqu'à Withy Grove et Shudehill. Ici, du moins, il y a un peu plus d'ordre; au lieu d'une architecture anarchique, nous trouvons au moins de longues ruelles et impasses rectilignes, ou bien des cours rectangulaires qui ne sont pas dues au hasard ; mais si, précédemment, c'était chaque maison en particulier, ici ce sont les ruelles et les cours qui sont construites arbitrairement, sans aucun souci de la disposition des autres. Tantôt une ruelle va dans telle direction, tantôt dans telle autre, on débouche à chaque pas dans un cul-de-sac ou une encoignure qui vous renvoie d'où vous venez - quiconque n'a pas vécu un bon bout de temps dans ce labyrinthe ne s'y retrouve certainement pas. L'aération des rues - si je puis employer ce mot à propos de ce quartier - et des cours, en est par suite aussi imparfaite qu'aux abords de l'Irk ; et si cependant, on devait reconnaître à ce quartier quelque supériorité sur la vallée de l'Irk - les maisons sont, il est vrai, plus récentes, les rues ont du moins par endroits des caniveaux - il possède aussi en revanche, presque dans chaque maison, un logement au sous-sol, ce qui n'existe que rarement dans la vallée de l'Irk, précisément en raison de la vétusté et du mode de construction moins soigné. Du reste, la, saleté, les tas de décombres et de cendres, les flaques dans les rues sont communs aux deux quartiers et, dans le district dont nous parlons en ce moment, nous constatons en outre un autre fait très préjudiciable à la propreté des habitants : le grand nombre de porcs qui errent partout dans les ruelles fouillant les ordures ou qui sont enfermés à l'intérieur des cours dans

[1] Le pied équivalant à un peu plus de 30 cru., cette pièce mesure donc 1 m. 80 sur 1 m. 50 environ.

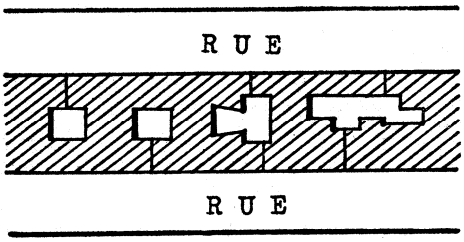
de petites porcheries. Les éleveurs de cochons louent ici les cours, comme dans la plupart des quartiers ouvriers de Manchester, et y installent des porcheries ; il y a dans presque toutes les cours un ou plusieurs recoins séparés du reste, où les habitants des lieux jettent toutes leurs ordures et leurs détritus. Les porcs s'en engraissent - et l'atmosphère de ces cours, déjà fermées de tous côtés, en est toute empuantie en raison de la putréfaction des matières animales et végétales. On a percé une rue large et assez convenable à travers ce quartier - Millers street - et dissimulé l'arrière-plan avec assez de bonheur - mais si l'on se laisse entraîner par la curiosité dans un des nombreux passages menant aux cours, on pourra constater tous les vingt pas cette cochonnerie, au sens exact du terme.

Telle est la vieille ville de Manchester - et en relisant ma description, je dois reconnaître que bien loin d'être exagérée, ses couleurs n'en sont pas assez crues pour donner à voir la saleté, la vétusté et l'inconfort, ni à quel point la construction de ce quartier peuplé de 20.000 à 30,000 habitants au moins, est un défi à toutes les règles de la salubrité, de l'aération et de l'hygiène. Et un tel quartier existe au cœur de la deuxième ville d'Angleterre, de la première ville industrielle du monde. Si l'on veut venir voir de quel espace réduit l'homme a besoin pour se mouvoir, combien peu d'air - et quel air -lui est nécessaire à l'extrême rigueur pour respirer, à quel degré inférieur de civilisation il peut subsister, on n'a qu'à venir en ces lieux. Bien sûr, c'est la *vieille* ville - et c'est l'argument des gens d'ici, quand on leur parle de l'état épouvantable de cet enfer sur terre -mais, qu'est-ce à dire ? Tout ce qui suscite ici le plus notre horreur et notre indignation est récent et date de *l'époque industrielle.* Les quelques centaines de maisons qui proviennent du vieux Manchester ont été abandonnées depuis longtemps par leurs premiers habitants ; il n'y a que l'industrie pour les avoir bourrées des troupes d'ouvriers qu'elles abritent actuellement, il n'y a que l'industrie pour avoir fait bâtir sur chaque parcelle qui séparait ces vieilles maisons, afin d'y gagner des abris pour les masses qu'elle faisait venir de la campagne et d'Irlande ; il n'y a que l'industrie pour permettre aux propriétaires de ces étables, de les louer au prix fort comme logis à des êtres humains, d'exploiter la misère des ouvriers, de miner la santé de milliers de personnes pour son *seul* profit ; il n'y a que l'industrie pour avoir fait que le travailleur à peine libéré du servage, ait pu être à nouveau utilisé comme simple matériel, comme une *chose,* au point qu'il lui faille se laisser enfermer dans un logement trop mauvais pour n'importe qui d'autre et qu'il a le droit de laisser tomber complètement en ruines en échange de ses gros sous. Cela, c'est l'industrie seule qui l'a fait, elle qui n'aurait pas pu exister sans ces ouvriers, sans la misère et l'asservissement de ces ouvriers. C'est vrai, la disposition initiale de ce quartier était mauvaise, on ne pouvait pas en tirer grand chose de bon - mais les propriétaires fonciers et l'administration ont-ils fait quoi que ce soit pour l'améliorer lorsqu'ils se sont mis à y construire ? Au contraire ; là où une parcelle était encore libre, on éleva une maison, où il y avait encore une issue superflue, on l'a murée; la valeur foncière s'est accrue de pair avec l'essor industriel et plus elle s'élevait, plus on bâtissait frénétiquement, sans aucun égard pour l'hygiène ou le confort des habitants, selon le principe : Si *laide que soit une masure, il se trouvera toujours un pauvre incapable d'en Payer une plus belle,* le seul souci étant celui du plus grand profit possible. Mais que voulez-vous, c'est la vieille ville et c'est avec cet argument que se tranquillise la bourgeoisie ; voyons donc de quoi a l'air *la ville neuve* (the new town).

La *ville neuve,* appelée aussi la ville irlandaise (the Irish town), s'étend au delà de la vieille ville sur le flanc d'une colline argileuse entre l'Irk et St George's Road. Ici disparaît tout aspect urbain. Des rangées isolées de maisons ou formant un ensemble de rues, s'élèvent par endroits comme de petits villages, sur le sol d'argile nu, où ne pousse pas même du gazon; les maisons ou plutôt les cottages, sont en mauvais état, jamais réparées, sales, avec des

logements au sous-sol, humides et malpropres; les ruelles n'ont ni pavés ni caniveaux; en revanche elles recèlent de nombreuses colonies de porcs, enfermés dans de petites cours ou des porcheries ou bien errant en toute liberté sur la pente. Les chemins sont ici tellement boueux qu'il faut que le temps soit extrêmement sec, pour pouvoir espérer en sortir sans s'enfoncer à chaque pas jusqu'aux chevilles. Près de St George's Road, les différents îlots se rejoignent, on s'engage dans une interminable enfilade de ruelles, culs-de-sac, arrière-rues et cours, dont la densité et le désordre s'accroissent à mesure qu'on approche du centre de la ville. Par contre, ces voies sont, il est vrai, assez fréquemment pavées ou, du moins, pourvues de passages pavés pour piétons, et de caniveaux; mais la saleté, le mauvais état des maisons, et surtout des caves, restent les mêmes.

Il y a lieu de faire ici quelques remarques générales sur la façon dont on bâtit habituellement les quartiers ouvriers à Manchester. Nous avons vu que dans la vieille ville, c'était le plus souvent le hasard qui présidait au groupement des maisons. Chaque maison est bâtie sans souci des autres, et les intervalles de forme irrégulière entre les habitations s'appellent à défaut d'autre terme des cours *(courts)*. Dans les parties un peu plus récentes de ce même quartier, et dans d'autres quartiers ouvriers [1] datant des premiers temps de l'essor industriel, on note une ébauche de plan. L'intervalle séparant deux rues est divisé en cours plus régulières, le plus souvent quadrangulaires : à peu près comme ci-dessous :



Ces cours furent dès le début disposées ainsi; les rues communiquent avec elles, par des passages couverts. Si ce mode de construction désordonné était déjà très préjudiciable à la santé des habitants, en ce qu'il empêchait l'aération, cette manière d'enfermer les ouvriers dans des cours encloses de tous côtés, l'est encore bien plus. Ici, l'air ne peut rigoureusement pas s'échapper; les cheminées des maisons - tant que le feu n'est pas allumé - sont les seules évacuations possibles pour l'air pris au piège de la cour [2].

Il s'y ajoute encore, que les maisons autour de ces cours sont le plus souvent bâties par deux, leur mur du fond étant mitoyen, et cela suffit déjà à empêcher toute aération satisfaisante et complète. Et, comme la police des rues ne se soucie pas de l'état de ces cours [3], comme tout ce qui y est jeté y reste bien tranquillement, il ne faut pas s'étonner de la saleté et des tas de cendres et d'ordures, qu'on y trouve. Je suis allé dans des cours - près de Millers Street - qui

1 Légère modification de terme dans l'édition de 1892. Engels a remplacé «quartiers où l'on travaille » par « quartiers ouvriers » : A*rbeiterviertel.*

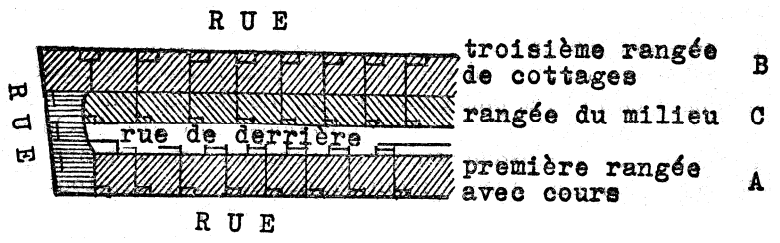
2 Et cependant, un sage libéral anglais affirme dans le *Childrens' Empl. Comm. Report* *, que ces cours sont le chef-d'œuvre de l'architecture urbaine, parce qu'elles amélioreraient, telles un grand nombre de petites places publiques l'aération et le renouvellement de l'air ! Ah ! si chaque cour avait deux ou quatre accès se faisant face, larges et non couverts, par où l'air pourrait circuler ! Mais elles n'en ont *jamais* deux, très rarement un seul découvert, et presque toutes n'ont que des entrées étroites et couvertes. (F. E.)

*Cf. R. D. GRAINGER, in *Appendix to the 2nd Report of the Children's Employment Commission,* Part. I.

3 Ces cours étaient considérées comme propriété privée. Les pouvoirs de la police en la matière furent un peu étendus en 1844 (Manchester Police Act).

étaient au moins un demi-pied au-dessous du niveau de la rue principale, et qui n'avaient pas la moindre rigole d'écoulement pour les eaux de pluie, qui s'y amassent !

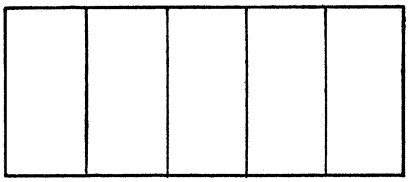
Plus tard, on a commencé d'adopter un autre style de construction, qui est maintenant le plus courant. On ne construit pas les cottages ouvriers isolément, mais toujours par douzaines, voire par grosses - un seul entrepreneur bâtit du même coup une ou plusieurs rues. Celles-ci sont aménagées de la façon suivante : l'une des façades (cf. le croquis ci-dessous) comprend des cottages de premier ordre qui ont la chance de posséder une porte de derrière et une petite cour, et qui rapportent le plus haut loyer. Derrière les murs de la cour de ce cottage, il y a une ruelle étroite, la rue de derrière, *(back street)*, fermée aux deux bouts, et où l'on accède latéralement soit par un chemin étroit, soit par un passage couvert. Les cottages qui donnent sur cette ruelle payent le plus bas loyer, et sont du reste les plus négligés. Leur mur de derrière est mitoyen avec la troisième rangée de cottages qui donnent du côté opposé sur la rue, et rapportent un loyer moins élevé que la première rangée mais plus élevé que la deuxième. La disposition des rues est donc à peu près celle-ci :



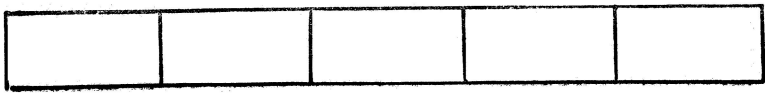
Ce mode de construction assure une assez bonne aération au premier rang de cottages et celle de la troisième rangée n'est pas pire que celle de la rangée correspondante dans la disposition antérieure ; par contre la rangée du milieu est au moins aussi mal aérée que les maisons des cours et les ruelles de derrière sont dans le même état de saleté, et d'apparence aussi minable que les cours. Les entrepreneurs préfèrent ce type de construction, parce qu'elle gagne de la place et leur donne l'occasion d'exploiter plus aisément les travailleurs les mieux payés en leur demandant des loyers plus élevés pour les cottages de la première et de la troisième rangées. Ces trois types de construction de cottages se retrouvent dans tout Manchester - et même dans tout le Lancashire et le Yorkshire, souvent confondus mais plus souvent encore suffisamment distincts pour qu'on puisse en déduire l'âge relatif des différents quartiers de la ville. Le troisième système, celui des « ruelles de derrière », prédomine nettement dans le grand quartier ouvrier, à l'est de St Georges'Road, des deux côtés de Oldham Road et Great Ancoats Street, il est aussi le plus fréquent dans les autres quartiers ouvriers de Manchester et dans les faubourgs.

C'est dans le grand quartier que nous venons de mentionner et que l'on désigne sous le nom de Ancoats, que sont installées, le long des canaux, la plupart des usines et les plus importantes -bâtiments gigantesques de six à sept étages, qui avec leurs cheminées élancées dominent de très haut les bas cottages ouvriers. La population du quartier se compose donc principalement d'ouvriers d'usine et dans les plus mauvaises rues, de tisserands manuels. Les rues situées à proximité immédiate du centre de la ville sont les plus vieilles, donc les plus mauvaises, elles sont cependant pavées et pourvues de caniveaux ; j'y inclus les rues parallèles les plus proches : Oldham Road et Great Ancoats Street. Plus au nord, on trouve maintes rues de construction récente ; les cottages y sont coquets et propres ; les portes et fenêtres sont neuves et fraîchement peintes, les intérieurs blanchis proprement ; les rues elles-mêmes sont plus aérées, les espaces non bâtis entre elles, plus grands et plus nombreux, mais ceci ne s'applique qu'à la minorité des habitations ; en outre, des logements au sous-sol

existent sous presque chaque cottage, beaucoup de rues ne sont pas pavées et n'ont pas de caniveaux et surtout cet air coquet n'est qu'une apparence qui disparaît au bout de dix années. En effet, le mode de construction des différents cottages n'est pas moins condamnable que la disposition des rues. Ces cottages semblent à première vue tous jolis et de bon aloi, les murs de briques massifs captivent le passant et lorsqu'on parcourt une rue ouvrière de *construction récente,* sans se soucier davantage des ruelles de derrière et de la façon dont sont bâties les maisons elles-mêmes, on abonde dans le sens des industriels libéraux, qui affirment que nulle part les ouvriers ne sont si bien logés qu'en Angleterre. Mais quand on y regarde de plus près, on trouve que les murs de ces cottages sont aussi minces qu'il est possible, Les murs extérieurs, qui supportent le sous-sol, le rez-de-chaussée et le toit ont, tout au plus, l'épaisseur d'une brique, ainsi à chaque couche horizontale, les briques sont disposées les unes à côté des autres, dans le sens de la longueur, mais j'ai vu maints



cottages de la même hauteur - quelques-uns même en construction - où les murs extérieurs n'avaient qu'une demi-brique d'épaisseur et où celles-ci, par conséquent, n'étaient pas disposées dans le sens de la longueur, mais dans celui de la largeur :



elles jouxtaient par leur côté étroit. Ceci, en partie afin d'économiser les matériaux, en partie aussi parce que les entrepreneurs sont jamais les propriétaires du terrain : ils n'ont fait que le louer, à la mode anglaise, pour 20, 30, 40, 50 ou go ans, après quoi il revient, avec tout ce qui s'y trouve, à son premier propriétaire, sans que celui-ci ait à verser quoi que ce soit, en dédommagement des installations qui y ont été faites. Le locataire du terrain calcule donc ces installations de sorte qu'elles aient aussi peu de valeur que possible à l'expiration du contrat ; et comme des cottages de ce genre sont bâtis 20 ou 30 ans seulement avant ce terme, il est aisément concevable que les entrepreneurs ne veuillent y faire des frais trop élevés. Il faut ajouter que ces entrepreneurs, la plupart du temps maçons et charpentiers ou industriels, ne font que peu ou pas de réparations, en partie parce qu'ils ne veulent pas réduire le bénéfice des loyers, en partie parce qu'approche l'expiration du bail du terrain bâti, et qu'en raison des crises économiques et de la disette qui s'ensuit des rues entières restent souvent désertes : conséquence, les cottages se délabrent rapidement et deviennent inhabitables. De fait, on calcule généralement que les logements ouvriers ne sont habitables en moyenne que quarante ans ; cela peut sembler étrange, lorsqu'on voit. les beaux murs massifs de cottages neufs, qui semblent devoir durer quelques siècles, mais c'est ainsi, - la lésinerie qui préside à la construction, l'absence systématique de réparation, l'inoccupation fréquente des logements, le fréquent et perpétuel changement de locataires et, en outre, les dégradations qu'ils commettent (la plupart sont des Irlandais) durant les dix dernières années où le cottage est habitable : ils arrachent assez souvent le bois de charpente pour faire du feu : tout cela fait qu'au bout de quarante ans, ces cottages ne sont plus que ruines. C'est pour cette raison que le district d'Ancoats, dont les maisons datent seulement de l'essor industriel, et même en grande partie seulement de ce siècle, compte malgré tout quantité de cottages vétustes et délabrés, et que la majorité d'entre eux y a déjà atteint le dernier stade de

l'habitabilité. je ne veux point dire ici la quantité de capitaux qui ont été ainsi gaspilles, ni comment un investissement initial un peu plus élevé et de faibles réparations par la suite eussent suffi pour que tout ce quartier pût être maintenu de longues années propre, convenable, et habitable. Ce qui m'intéresse, c'est uniquement la situation des maisons et de leurs habitants et il faut bien dire qu'il n'y a pas, pour loger les ouvriers, de système plus néfaste et plus démoralisant que celui-là.

L'ouvrier est contraint d'habiter ces cottages en mauvais état parce qu'il ne peut pas payer le loyer de meilleurs, ou bien parce qu'il n'en existe pas de meilleurs à proximité de l'usine, peut-être même aussi, parce que ces cottages appartiennent à l'industriel et que celui-ci n'embauche que ceux qui acceptent d'occuper un de ces logements. Bien entendu cette durée de quarante ans n'est pas à prendre au pied de la lettre, car si les logements sont situés dans un quartier à grande densité d'immeubles et si par conséquent, malgré le loyer foncier plus élevé, il y a des chances de trouver toujours des locataires, les entrepreneurs font quelque effort pour assurer l'habitabilité relative de ces logements au-delà des quarante années; mais même dans ce cas, ils ne dépassent pas le strict minimum et ces habitations retapées sont alors précisément les pires. De temps à autre, lorsqu'on craint des épidémies, la conscience des services d'hygiène, ordinairement très somnolente, s'émeut quelque peu; ils entreprennent alors des expéditions dans les quartiers ouvriers, ferment toute une série de caves et de cottages, comme ce fut le cas dans plusieurs ruelles des environs de Oldham Road; mais cela ne dure guère, les logements réprouvés retrouvent bientôt des occupants et les propriétaires n'en sont que plus à l'aise pour trouver des locataires: on sait bien que les policiers des services d'hygiène ne reviendront pas de si tôt !

Cette partie est et nord-est de Manchester est la, seule où la bourgeoisie ne soit pas installée, pour la bonne raison que le vent dominant qui souffle dix ou onze mois de l'année de l'ouest et du sud-ouest apporte de ce côté-là, la fumée de toutes les usines - et ce n'est pas peu dire. Cette fumée-là, les ouvriers peuvent bien la respirer tout seuls.

Au sud de Great Ancoats Street s'étend un grand quartier ouvrier à demi construit, une zone de collines, dénudée, avec des rangées ou des pâtés de maisons isolés, disposés sans ordre. Dans les intervalles, des emplacements vides, inégaux, argileux, sans gazon et par conséquent difficilement praticables par temps humide. Les cottages sont tous sales et vétustes ; ils sont situés souvent dans des trous profonds et rappellent la ville neuve. Le quartier que traverse la voie ferrée de Birmingham est celui où les maisons sont les plus denses, c'est donc le pire.

En cet endroit, les innombrables méandres du Medlock parcourent une vallée qui est par endroits tout à fait analogue à celle de l'Irk. Des deux côtés de la rivière aux eaux stagnantes et nauséabondes, aussi noire que de la poix s'étend, de son entrée dans la ville jusqu'à son confluent avec l'Irwell, une large ceinture de fabriques et de logements ouvriers ; ceux-ci sont dans l'état le plus déplorable. La rive est le plus souvent escarpée et les constructions descendent jusque dans le fleuve, tout comme nous l'avons vu pour l'Irk ; et les rues et les maisons sont aussi mal bâties, qu'elles soient du côté de Manchester ou d'Ardwick, Chorlton ou Hulme. Le coin le plus hideux - si je voulais parler en détail de tous les blocs d'immeubles séparément, je n'en finirais pas - se situe du côté de Manchester, immédiatement au sud-ouest d'Oxford Road et s'appelle « la petite Irlande » *(Little Ireland).* Dans un creux de terrain assez profond, bordé en demi-cercle par le Medlock, et sur les quatre côtés par de hautes usines, de hautes rives couvertes de maisons ou des remblais, 200 cottages environ sont répartis en deux groupes, le mur de derrière étant le plus souvent

mitoyen; quelque 4,000 personnes y habitent, presque tous des Irlandais. Les cottages sont vieux, sales et du type le plus petit : les rues inégales tout en bosses, en partie sans pavés et sans caniveaux; partout, une quantité considérable d'immondices, de détritus et de boue nauséabonde entre les flaques stagnantes ; l'atmosphère est empestée par leurs émanations, assombrie et alourdie par les fumées d'une douzaine de cheminées d'usines; une foule d'enfants et de femmes en haillons rôdent en ces lieux, aussi sales que les porcs qui se prélassent sur les tas de cendres et dans les flaques. Bref, tout ce coin offre un spectacle aussi répugnant que les pires cours des bords de l'Irk. La population qui vit dans ces cottages délabrés, derrière ces fenêtres brisées et sur lesquelles on a collé du papier huilé, et ces portes fendues aux montants pourris, voire dans ces caves humides et sombres, au milieu de cette saleté et de cette puanteur sans bornes, dans cette atmosphère qui semble intentionnellement renfermée, cette population doit réellement se situer à l'échelon le plus bas de l'humanité ; telle est l'impression et la conclusion qu'impose au visiteur l'aspect de ce quartier vu de l'extérieur. Mais que dire quand on apprend [1] que, dans chacune de ces petites maisons, qui ont tout au plus deux pièces et un grenier, parfois une cave, habitent vingt personnes, que dans tout ce quartier, il n'y a qu'un cabinet -le plus souvent inabordable bien sûr - pour 120 personnes environ, et qu'en dépit de tous les sermons des médecins, en dépit de l'émotion qui s'empara de la police chargée de l'hygiène pendant l'épidémie de choléra, quand elle découvrit l'état de la Petite Irlande, tout est aujourd'hui, en l'an de grâce 1844, presque dans le même état qu'en 1831 ? Le Dr Kay relate que, dans ce quartier, ce ne sont pas seulement les caves, mais même les rez-de-chaussée de toutes les maisons qui sont humides; autrefois, un certain nombre de caves avaient été comblées avec de la terre, explique-t-il, mais peu à peu on les a déblayées, et elles sont habitées maintenant par des Irlandais ; dans une cave - le sol de la cave étant au-dessous du niveau du fleuve - l'eau jaillissait continuellement d'un trou d'évacuation obturé avec de l'argile, au point que le locataire, un tisserand manuel devait, chaque matin vider sa cave et verser l'eau dans la rue [2].

Plus en aval, on trouve Hulme sur la rive gauche de Medlock, ville qui n'est à proprement parler qu'un grand quartier ouvrier, et dont l'état est presque en tous points semblable à celui du quartier d'Ancoats. Les quartiers à habitat très dense sont le plus souvent en piteux état et presque en ruines; les quartiers à population moins dense et de construction assez récente sont plus aérés mais le plus souvent enfouis dans la boue. En général, les cottages sont humides, et pourvus d'une arrière-ruelle et d'habitations au sous-sol. Sur l'autre rive du Medlock, à Manchester proprement dit, il existe un second grand district ouvrier, qui s'étend des deux côtés de Deansgate jusqu'au quartier commercial et qui par endroits ne le cède en rien à la vieille ville. Notamment, à proximité du quartier commercial, entre Bridge Street et Quay Street, Princess Street et Peter Street, l'entassement des immeubles dépasse par endroit celui des plus étroites cours de la vieille ville. On y trouve de longues venelles étroites, entre lesquelles il y a des cours avec coins et recoins, et des passages, dont les sorties et les entrées sont aménagées avec si peu de méthode que, dans pareil dédale, on s'engage à tout moment dans une impasse ou que l'on sort du mauvais côté, lorsqu'on ne connaît pas à fond chaque passage et chaque cour. C'est dans ces lieux exigus, délabrés et sales qu'habite, selon le Dr Kay, la classe la plus amorale de tout Manchester, dont la profession est le vol ou la prostitution, et selon toute apparence il a raison aujourd'hui encore. Lorsque la police de l'hygiène y vint faire une descente en 1831, elle y découvrit une insalubrité aussi grande qu'aux bords de l'Irk ou dans la « Petite Irlande » (je puis témoigner que ce n'est guère mieux

1 Dr KAY: op. cit. * (F. E.)
*pp. 35-36.
2 Le Dr Kay lui-même s'inspire ici d'un rapport sur l'état sanitaire de la ville établi pour la municipalité de Manchester, en 1831.

encore aujourd'hui) et entre autres choses, un seul cabinet Pour 380 personnes dans la Parliament Street, et un seul Pour 30 maisons à grande densité de population dans le Parliament Passage.

Si nous allons à Salford en traversant l'Irwell, nous trouvons, sur une presqu'île formée par cette rivière, une ville qui compte 80,000 habitants et n'est à vrai dire, qu'un grand quartier ouvrier traversé par une unique et large rue. Salford, jadis plus importante que Manchester, était à cette époque le centre principal du district environnant qui porte encore son nom : Salford Hundred. C'est pourquoi il y a ici aussi, un quartier assez vieux et par conséquent très malsain, sale et délabré, en face de la vieille église de Manchester, et qui est en aussi mauvais état que la vieille ville, sur l'autre rive de l'Irwell. Un peu plus loin du fleuve s'étend un district plus récent, mais qui date lui aussi de plus de quarante ans et est pour cette raison, passablement décrépit. Tout Salford est bâti en cours ou en ruelles si étroites, qu'elles m'ont rappelé les plus étroites venelles que j'aie jamais vues : celles de Gênes. Sous ce rapport, la façon dont Salford est bâtie est encore bien pire que celle de Manchester, et il en va de même pour la propreté. Si à Manchester, la police s'est rendue, au moins de temps à autre - une fois tous les six ou dix ans - dans les quartiers ouvriers, a fait fermer les plus mauvais logements et nettoyer les coins les plus sales de ces écuries d'Augias, elle semble n'avoir rien fait à Salford. Les étroites ruelles transversales et les cours de Chapel Street, Greengate et Gravel Lane, n'ont certainement jamais été nettoyées depuis leur construction; actuellement la voie ferrée de Liverpool traverse ces quartiers sur un haut viaduc, et elle a fait disparaître maints recoins parmi les plus sales, mais qu'est-ce que cela change ? En passant sur ce viaduc, on peut voir d'en haut encore bien assez de saleté et de misère, et si l'on se donne la peine de parcourir ces ruelles, de jeter un coup d'œil par les portes et fenêtres ouvertes, dans les caves et les maisons, on peut se convaincre à chaque instant, que les ouvriers de Salford vivent dans des logements où toute propreté et tout confort sont impossibles. Même situation dans les districts plus éloignés de Salford, à Islington, près de Regent Road et derrière le chemin de fer de Bolton. Les logements ouvriers entre Oldfield Road et Cross Lane, où, de part et d'autre de Hope Street, se trouve une foule de cours et de ruelles dans un état des plus déplorables, rivalisent de malpropreté et de densité de population avec la vieille ville de Manchester; dans cette région j'ai trouvé un homme qui semblait accuser soixante ans et vivait dans une étable - il avait construit dans ce trou carre sans fenêtres, ni plancher ni sol pavé, une espèce de cheminée ; il y avait installé un grabat, et il y habitait, bien que la pluie pénétrât à travers le mauvais toit délabré. L'homme, trop âgé et trop faible pour accomplir un travail régulier, gagnait sa nourriture en transportant du fumier et d'autres choses dans sa brouette; une mare de purin arrivait presque jusqu'à son étable.

Voilà les différents quartiers ouvriers de Manchester, tels que j'ai eu l'occasion de les observer moi-même durant vingt mois. Pour résumer le résultat de nos promenades à travers ces localités, nous dirons que la quasi-totalité des *350.000* ouvriers de Manchester et de sa banlieue habite dans des cottages en mauvais état, humides et sales ; que les rues qu'ils prennent sont le plus souvent dans le plus déplorable état et extrêmement malpropres, et qu'elles ont été construites sans le moindre souci de l'aération, avec l'unique préoccupation du plus grand profit possible pour le constructeur ; en un mot, que dans les logements ouvriers de Manchester il n'y a pas de propreté, pas de confort, et donc pas de vie de famille possibles; que seule une race déshumanisée, dégradée, rabaissée à un niveau bestial, tant du point de vue intellectuel que du point de vue moral, physiquement morbide, peut s'y sentir à l'aise et s'y retrouver chez soi. Et je ne suis pas le seul à l'affirmer ; nous avons vu que le Dr Kay fournit une description tout à fait analogue, et par surcroît, je vais mentionner encore les

paroles d'un libéral, d'un homme dont l'autorité est reconnue et appréciée des industriels, adversaire fanatique de tout mouvement ouvrier indépendant, M. Senior [1];

Lorsque j'ai parcouru les logements des ouvriers d'usine dans la ville irlandaise, à Ancoats et dans la « Petite Irlande », mon unique surprise a été qu'il soit possible de se conserver en passable santé dans de tels logis. Ces villes - car ce sont des villes par leur extension et leur population - ont été édifiées dans le mépris le plus total de tous les principes, le profit immédiat des spéculateurs chargés de la construction excepté. Un charpentier et un maçon s'associent pour acheter (c'est-à-dire louer pour un certain nombre d'années) une série d'emplacements à bâtir, et pour les couvrir de prétendues maisons ; en un endroit, nous trouvâmes toute une rue qui suivait le cours d'un fossé, pour avoir des caves plus profondes sans frais de creusement, des caves non pas destinées à faire office de cabinet de débarras ou d'entrepôt, mais bien de demeures pour des hommes. Pas une seule de ces maisons n'échappa au choléra. Et en général, les rues de ces banlieues n'y ont pas dé pavés, elles ont un tas de fumier ou une petite mare en leur milieu, les maisons sont adossées les unes aux autres sans aération ni drainage du sol et des familles entières en sont réduites à vivre dans le recoin d'une cave ou d'une mansarde.

J'ai déjà mentionné plus haut, l'activité inhabituelle que déploya la police de l'hygiène lors de l'épidémie de choléra à Manchester. En effet, lorsque cette épidémie menaça, une frayeur générale s'empara de la bourgeoisie de cette ville ; on se souvint tout à coup des habitations insalubres des pauvres et on trembla à la certitude que chacun de ces mauvais quartiers allait constituer un foyer d'épidémie, d'où celle-ci étendrait ses ravages en tous sens dans les résidences de la classe possédante. Aussitôt, on désigna une commission d'hygiène pour enquêter dans ces quartiers et remettre au Conseil Municipal, un compte rendu exact de leur situation [2]. Le Dr Kay, lui-même membre de la commission, qui visita spécialement chaque district de Police, à l'exception du onzième, donne quelques extraits de son rapport. En tout *6.951* maisons furent inspectées -naturellement dans Manchester *même,* à l'exclusion de Salford et des autres banlieues - *2,565* d'entre elles avaient un besoin urgent d'un badigeon intérieur à la chaux, dans *960* on avait négligé de faire les réparations nécessaires *(were out of repair). 939* étaient dépourvues d'installations d'écoulement suffisantes, *1,435* étaient humides, *452* mal aérées, *2,221* dépourvues de cabinets. Sur les *687* rues inspectées, *248* n'étaient pas pavées, *53* ne l'étaient que partiellement, *112* mal aérées, *352* contenaient des mares stagnantes, des monceaux d'ordures, de détritus et autres déchets [3].

Il est évident que nettoyer ces écuries d'Augias avant l'arrivée du choléra était proprement impossible; c'est pourquoi on se contenta de nettoyer quelques-uns des plus mauvais coins et on laissa le reste tel qu'il était. Il va de soi que les endroits nettoyés étaient quelques mois plus tard dans le même état de crasse, à preuve la « Petite Irlande ». Quant à l'intérieur de ces demeures, la même commission en dit à peu près ce que nous savons déjà de Londres, d'Edimbourg, et d'autres villes.

---

1 NASSAU *W.* Senior *: Letters on the Factory Act to the Rt. Hon. President of the Board of Trade* [Lettres sur la loi des fabriques adressées au très honorable Président du Bureau du Commerce], *Chas. Poulett Thomson, Esq.*, Londres, 1837 ; p. 24. (F. E.)

2 Commission désignée en novembre 1931, dont les conclusions confirmèrent pour l'essentiel le rapport de la police.

3 Engels semble avoir utilisé simultanément pour ce passage les ouvrages de KAY, p. 31, GASKELL : op. cit., p. 134 et A. SLANEY : State of Poorer Classes in Great Towns, 1840, p. *18.*

Souvent, tous les membres d'une famille irlandaise sont entassés dans un seul lit; souvent un tas de paille sale et de couvertures faites de vieux sacs les recouvre tous, en un amas confus d'êtres, que le besoin, l'abrutissement et la licence abaissent pareillement. Souvent les inspecteurs ont trouvé deux familles dans une maison de deux pièces; l'une des pièces servait de chambre à coucher pour tous, l'autre était la salle à manger et la cuisine communes ; et souvent plus d'une famille habitait dans une cave humide ou 12 à 16 personnes étaient entassées dans une atmosphère pestilentielle ; à cette source de maladies et à d'autres, s'ajoutait qu'on y élevait des porcs et qu'on y trouvait d'autres sujets d'écœurement de la plus révoltante espèce [1].

Nous devons ajouter que de nombreuses familles, n'ayant elles-mêmes qu'une pièce, y reçoivent des pensionnaires et des gens à la nuit contre indemnité, que par surcroît, souvent des pensionnaires des deux sexes couchent dans le même lit que le couple, et que par exemple, le cas d'un homme, de sa femme et de sa belle-sœur adulte couchant dans le *même* lit fut constaté six fois au moins à Manchester, selon le *Rapport sur l'état sanitaire de la classe ouvrière* [2]. Les maisons-dortoirs sont très nombreuses ici aussi, le Dr Kay en fixe le nombre à 267 à Manchester même, en *1831*, et depuis il a dû s'accroître sensiblement. Chacune accueille 20 *à 30* hôtes, hébergeant ainsi, au total, de 5,000 à 6,000 personnes chaque nuit ; le caractère de ces maisons et de leurs clients est le même. que dans les autres villes. Cinq ou sept matelas sont étalés par terre dans chaque chambre, sans lits, et on y case autant de personnes qu'il s'en trouve, toutes pêle-mêle. Je n'ai point besoin de dire quelle ambiance physique et morale règne dans ces repaires du vice. Chacune de ces maisons est *un foyer* de crime et le théâtre d'actes qui révoltent l'humanité et n'auraient peut-être jamais été perpétrés sans cette centralisation imposée de l'immoralité. Le nombre des individus vivant dans des sous-sols est selon Gaskell [3] pour Manchester même de 20,000 Le *Weekly Dispatch* indique « selon des rapports officiels » le chiffre de 12 % de la classe ouvrière, ce qui semble correspondre à ce chiffre; le nombre des travailleurs étant en gros de 175,000, 12 % font 21,000 [4]. Les habitations an sous-sol dans les banlieues sont au *moins* aussi nombreuses et ainsi le nombre des personnes vivant dans l'agglomération de Manchester au sous-sol, s'élève au moins à 40,000 ou 50,000. Voilà ce qu'on peut dire des logements ouvriers dans les grandes villes. La façon dont est satisfait *le* besoin d'abri est un critère pour la façon dont le sont tous les autres besoins. Il est aisé de conclure que seule une population déguenillée, mal nourrie peut demeurer dans ces tanières sales. Et il en est réellement ainsi. Les vêtements des ouvriers sont dans l'énorme majorité des cas en très mauvais état. Les tissus qu'on utilise pour leur fabrication ne sont déjà pas les plus appropriés; la toile et la laine ont presque

---

1 KAY : op. *cit., p. 32.* (F.E.)

2 Témoignage de James Riddel Wood, pp. 124-125

3 P. GASKELL *: The Manufacturing Population of England, its Moral, Social and Physical Condition, and the Changes, which have arisen /rom the Use of Steam Machinery ; with an Examination of Infant Labour « Fiat justitia ». [La population des ouvriers d'usine en Angleterre, son état moral, social et physique, et les changements occasionnés Par l'utilisation des machines à vapeur. Avec une enquête sur le travail des enfants. « Que justice se lasse. »] 1833.* Décrit principalement la situation des ouvriers dans le Lancashire. L'auteur est un libéral, mais il écrivait à une époque où le libéralisme n'impliquait pas encore de vanter le « bonheur » des ouvriers. C'est pourquoi il *est encore sans prévention et a encore le droit de voir* les maux du régime existant, en particulier ceux du système industriel. En revanche, il écrivit aussi *avant* la Factories Inquiry Commission [Commission d'Enquête sur les Usines] et emprunte à des sources douteuses mainte affirmation réfutée ultérieurement par le rapport de la Commission. L'ouvrage, encore que bon dans l'ensemble, doit en conséquence - et aussi parce qu'il confond comme Kay la classe ouvrière en général avec la classe ouvrière des usines - être utilisé avec précaution dans les détails. L'histoire de l'évolution du prolétariat qu'on a trouvée dans l'introduction est, en grande partie, empruntée à cet ouvrage. (F. E.)

4 *Weekly Dispatch,* no 2219 du 5 mai 1844. Un rapport officiel de 1838 et SLANEY *: op. cit., p.* 19, donnent le même chiffre.

disparu de la garde-robe des deux sexes, et le coton-les a remplacées. *Les* chemises sont en calicot, blanc ou de couleur; de même les vêtements des femmes sont en indienne et l'on voit rarement des sous-vêtements de laine sur les cordes à linge. Les hommes portent le plus souvent des pantalons de velours de coton ou de quelque autre lourd tissu de coton et des habits et des vestes de la même étoffe. Le velours de coton *(fustian)* est même devenu le costume proverbial des ouvriers ; « fustian-jackets », c'est ainsi qu'on nomme les ouvriers et qu'ils se nomment eux-mêmes, par opposition aux Messieurs vêtus de drap *(broad-cloth)*, expression qui est employée aussi pour désigner la classe, moyenne. Lorsque Feargus O'Connor, le chef des Chartistes, vint à Manchester pendant l'insurrection de 1842 [1], il se présenta dans un costume de velours de coton, aux applaudissements déchaînés des ouvriers. Les chapeaux sont, en Angleterre, la coiffure habituelle, même des ouvriers ; ils ont les formes les plus diverses, ils sont ronds, coniques ou cylindriques, à larges bords, à bords étroits ou sans bords. Seuls les jeunes portent des casquettes dans les villes industrielles. Qui n'a pas de chapeau, se confectionne avec du papier une toque basse et carrée. Tous les vêtements des ouvriers - même à supposer qu'ils soient en bon état - sont bien peu adaptés au climat. L'air humide de l'Angleterre qui, plus que tout autre, en raison des brusques changements de temps provoque des refroidissements, contraint presque toute la classe moyenne à porter sur le haut du corps, de la flanelle à même la peau : des foulards, des vestes et ceintures de flanelle sont d'un usage presque général. La classe ouvrière non seulement ne connaît pas ces précautions, mais elle n'est presque jamais en mesure d'avoir recours pour son habillement au moindre fil de laine.

Or les lourdes cotonnades, plus épaisses, plus raides et plus lourdes que les étoffes de laine, protègent cependant beaucoup moins du froid et de l'humidité. L'épaisseur et la nature du tissu font qu'elles conservent plus longtemps l'humidité et, somme toute, elles n'ont pas l'imperméabilité de la laine foulée. Et, lorsque l'ouvrier peut se procurer un jour un habit de drap pour le dimanche, il lui faut aller dans les « boutiques bon marché » où on lui fournit un mauvais tissu appelé « d*evils's dust*» [2], qui « n'est fait que pour être vendu et non pour être porté », et qui se déchire ou se râpe au bout de quinze jours ; ou bien il lui faut acheter chez le fripier un vieil habit à demi élimé, qui a fait son temps et qui ne peut lui rendre service que pour quelques semaines. Mentionnons encore, chez la plupart, le mauvais état de leur garde-robe et de temps à autre, la nécessité où ils se voient de porter leurs meilleurs effets au Mont-de-Piété. Cependant, chez un très, très grand nombre, singulièrement chez ceux d'ascendance irlandaise, les vêtements sont de véritables guenilles, qu'il est bien souvent impossible de ravauder ou dont il est impossible de reconnaître la couleur originelle, tant on les a reprisés. Les Anglais ou les Anglo-Irlandais, les ravaudent cependant encore et sont passés maîtres dans cet art ; de la laine ou de la toile de sac, sur du velours de coton ou vice-versa, peut leur importe ; quant aux authentiques Irlandais immigrés, ils ne reprisent presque, jamais, sauf extrême nécessité, lorsque les vêtements menacent de s'en aller en lambeaux; il est commun de voir les pans de la chemise passer à travers les déchirures de l'habit ou du pantalon; ils portent, comme dit Thomas Carlyle [3] :

Un costume de guenilles: l'enfiler et l'ôter représente une des opérations les plus délicates à laquelle on ne procède qu'aux jours de fête et à des moments particulièrement favorables.

---

1 En août 1842, les ouvriers anglais essayèrent de déclencher une grève générale dans plusieurs régions industrielles (Lancashire, Yorkshire notamment). Dans quelques villes se produisirent, au cours de la grève, des heurts violents entre grévistes et troupes ou forces de police.

2 « Poussière du diable » : drap à base de déchets de laine de mauvaise qualité.

3 Thomas CARLYLE : Chartism, Londres, 1839, p. 28. Sur Thomas Carlyle, voir plus bas (F. E.).

Les Irlandais ont également importé la coutume jadis inconnue des Anglais, d'aller pieds-nus. Actuellement, on voit dans toutes les villes industrielles, une foule de gens, surtout des enfants et des femmes qui circulent pieds-nus et peu à peu cette habitude gagne aussi les Anglais pauvres.

Ce qui est vrai de l'habillement, l'est aussi de la nourriture. Aux travailleurs échoit ce que la classe possédante trouve trop mauvais. Dans les grandes villes anglaises, on peut avoir de tout et dans la meilleure qualité, mais cela coûte fort cher ; le travailleur qui doit joindre les deux bouts avec ses quelques sous, ne peut pas dépenser tant. De plus, il n'est payé que le samedi soir, dans la plupart des cas ; on a commencé à payer le vendredi ; mais cette excellente initiative n'est pas encore généralisée et c'est ainsi qu'il n'arrive au marché que le samedi soir à quatre, cinq ou six heures, alors que la classe moyenne a choisi dès le matin, ce qu'il y avait de meilleur. Le matin, le marché regorge des meilleures choses, mais lorsque les ouvriers arrivent, le meilleur est parti, et même s'il y restait, ils ne pourraient vraisemblablement pas l'acheter. Les pommes de terre que les ouvriers achètent sont le plus souvent de mauvaise qualité, les légumes sont fanés, le fromage vieux et médiocre, le lard rance, la viande maigre, vieille, coriace, provenant souvent d'animaux malades ou crevés, souvent à demi pourrie. Les vendeurs sont, très fréquemment, de petits détaillants qui achètent en vrac de la camelote et la revendent si bon marché précisément à cause de sa mauvaise qualité. Les plus pauvres des travailleurs doivent se débrouiller autrement pour arriver à s'en tirer avec leur peu d'argent même lorsque les articles qu'ils achètent sont de la pire qualité. En effet, comme à minuit, le samedi, toutes les boutiques doivent être fermées et que rien ne peut être vendu le dimanche, les denrées qui se gâteraient s'il fallait attendre le lundi matin, sont liquidées à des prix dérisoires entre dix heures et minuit. Mais les neuf dixièmes de ce qui n'a pas été vendu à dix heures n'est plus mangeable le dimanche matin, et ce sont précisément ces denrées qui constituent le menu dominical de la classe la plus misérable. La viande qu'on vend aux ouvriers est très souvent immangeable - mais puisqu'ils l'ont achetée, il leur faut bien la manger.

Le 6 janvier 1844 [1] (si je ne m'abuse), il y eut une session du tribunal de commerce à Manchester, au cours de laquelle onze bouchers ont été condamnés pour avoir vendu de la viande impropre à la consommation. Chacun d'eux avait encore qui un bœuf entier, qui un porc entier, qui plusieurs moutons ou encore 50 ou 60 livres de viande qui furent saisis, tous dans cet état. Chez l'un d'eux, on a confisqué 64 oies de Noël farcies qui, n'ayant pu être vendues à Liverpool, avaient été transportées à Manchester où elles parvinrent au marché avariées et sentant mauvais.

Cette histoire parut à l'époque dans le *Manchester Guardian* [2] avec les noms et le montant de l'amende. Durant les six semaines du 1er juillet au 14 août, le même journal rapporte trois cas semblables; selon le no du 3 juillet, fut saisi à Heywood un porc de 200 livres mort et avarié qui avait été dépecé chez un boucher et mis en vente ; selon celui du 31, deux bouchers de Wigan, dont l'un s'était déjà rendu coupable jadis du même délit, furent condamnés à deux et quatre livres sterling d'amende, pour avoir mis en vente de la viande impropre à la consommation - et selon le no du 10 août, on saisit chez un épicier de Bolton 26 jambons non comestibles, qui furent publiquement brûlés ; le commerçant fut condamné à une amende de 20 shillings. Mais ceci ne rend pas compte de tous les cas, et ne représente

1 En réalité, l'affaire est relatée dans le numéro du 10 mai 1843 du *Manchester Guardian*, cf. également *The Court Leet Records of the Manor of Manchester, vol.* 12 (1832-1846), pp. 191-223

2 *The Manchester Guardian, qui* parait à Manchester depuis 1821 fut d'abord l'organe des libre-échangistes, plus tard, il devint le journal du parti libéral.

pas même pour ces six semaines une moyenne d'après laquelle on pourrait établir un pourcentage annuel; il arrive fréquemment, que chaque numéro du *Guardian*, qui paraît deux fois par semaine, relate un fait analogue à Manchester ou dans le district industriel environnant - et lorsqu'on réfléchit au nombre des cas qui doivent se produire sur les vastes marchés qui bordent les longues artères et qui doivent échapper aux rares tournées des inspecteurs des marchés - comment pourrait-on expliquer autrement l'impudence avec laquelle ces quartiers de bétail entiers sont mis en vente ? -, lorsqu'on songe combien doit être grande la tentation, vu le montant incompréhensiblement bas des amendes, lorsqu'on songe dans quel état doit être un morceau de viande pour être déclaré complètement impropre à la consommation et confisqué par les inspecteurs - il est impossible de croire que les ouvriers puissent acheter en général une viande saine et nourrissante. Cependant, ils sont encore escroqués d'une autre façon par la cupidité de la classe moyenne. Les épiciers et les fabricants frelatent toutes les denrées alimentaires d'une manière vraiment insoutenable, avec un mépris total de la santé de ceux qui les doivent consommer. Nous avons donné plus haut, la parole au *Manchester Guardian*, écoutons maintenant ce que nous dit un autre journal de la classe moyenne - j'aime à prendre mes adversaires pour témoins - écoutons le *Liverpool Mercury* [1] *:*

On vend du beurre salé pour du beurre frais, soit qu'on enduise les mottes d'une couche de beurre frais, soit qu'on place au sommet de l'étalage une livre de beurre frais à goûter et qu'on vende sur cet échantillon les livres de beurre salé, soit qu'on enlève le sel par lavage et qu'on vende ensuite le beurre comme frais. On mêle au sucre du riz pulvérisé ou d'autres denrées bon marché qu'on vend au prix fort. Les résidus des savonneries sont également mêlés à d'autres marchandises et vendus pour du sucre. On mêle au café moulu de la chicorée ou d'autres produits bon marché, on va jusqu'à en mêler au café en grains, en donnant au mélange, la forme de grains de café. On mêle très fréquemment au cacao de la terre brune fine qui est enrobée de graisse d'agneau et se mélange ainsi plus facilement avec le cacao véritable. On mélange au thé des feuilles de prunellier et d'autres débris, ou bien encore on fait sécher des feuilles de thé qui ont déjà servi, on les grille sur des plaques de cuivre brûlant, pour qu'elles reprennent couleur et on les vend pour du thé frais. Le poivre est falsifié au moyen de cosses en poudre etc... ; le porto est littéralement fabriqué, (à partir de colorants, d'alcool, etc...), car il est notoire qu'on en boit en Angleterre plus qu'on n'en produit dans tout le Portugal ; le tabac est mélangé à des matières écœurantes de toute sorte, sous quelque forme que ce produit soit mis en vente.

Je puis ajouter qu'en raison de la falsification générale du tabac, plusieurs buralistes de Manchester, parmi les mieux considérés ont déclaré publiquement l'été dernier, qu'aucun débit de tabac ne saurait subsister sans ces frelatages et qu'aucun cigare dont le prix est inférieur à trois pence ne contient du tabac pur [2]. Bien entendu, on n'en reste pas aux fraudes sur les denrées alimentaires et je pourrais en citer encore une douzaine - entre autres, la pratique infâme qui consiste à mêler du plâtre ou de la craie à la farine [3] - on fraude sur tous les articles ; on étire la flanelle, les bas etc... pour les faire paraître plus longs et ils rétrécissent à la première lessive ; un coupon d'étoffe étroit est vendu pour un coupon d'un

1 *Liverpool Mercury, 9* février 1844, p. 46. Engels ne cite pas très exactement. Il résume et traduit la substance de l'article s'il n'en respecte pas toujours la lettre.

2 Les journaux de l'époque notent de très fréquents cas d'intervention du service des douanes contre des fraudeurs, ce qui prouve l'importance de le fraude, cf. *Manchester Guardian, 14* février, 27 avril *1844, Liverpool Mercury*, 6, 22 septembre *1844.*

3 *Liverpool Mercury*, 12 juillet, 19 juillet, 2 août *1844.*

pouce et demi ou de trois pouces plus large [1], la faïence est recouverte d'un émail si mince, qu'elle n'est pratiquement pas émaillée et s'écaille tout de suite, et cent autres ignominies. « Tout comme chez nous [2] », mais ceux qui supportent le plus les conséquences de ces duperies, ce sont les travailleurs.

Le riche lui, n'est pas trompé, parce qu'il peut payer les prix élevés des grands magasins qui doivent veiller à leur bon renom et se feraient surtout tort à eux-mêmes s'ils vendaient de la camelote et des marchandises frelatées ; le riche, gâté par la bonne chère, remarque plus aisément la fraude grâce à la finesse de son palais. Mais le pauvre, l'ouvrier, pour qui quelques pfennigs représentent une somme, lui qui doit avoir beaucoup de Marchandise pour peu d'argent, qui n'a pas le droit ni la possibilité de faire très attention à la qualité, parce qu'il n'a jamais eu l'occasion d'affiner son goût, toutes les denrées falsifiées, voire empoisonnées sont pour lui ; il lui faut aller chez les petits épiciers, peut-être même acheter à crédit, et ces épiciers qui, en raison de leur petit capital et des frais généraux assez importants ne peuvent même pas vendre aussi bon marché - à qualité égale - que les marchands au détail plus importants, sont bien contraints de fournir consciemment ou non des denrées frelatées - à cause des prix assez bas qu'on leur demande et de la concurrence des autres. En outre, si pour un gros détaillant, qui a de forts capitaux dans son affaire, la découverte d'une fraude signifie la ruine parce qu'elle lui fait perdre tout crédit, qu'importe à un petit épicier, qui approvisionne une seule rue, d'être convaincu de fraudes ? Si on ne lui fait plus confiance à Ancoats, il s'en va à Chorlton ou à Hulme, où personne ne le connaît et où il recommence à frauder ; et des peines légales ne sont prévues que pour un nombre restreint de falsifications, à moins qu'elles ne s'accompagnent en même temps de fraude du fisc. Mais ce n'est pas seulement sur la qualité mais encore sur la quantité que le travailleur anglais est trompé ; les petits épiciers ont la plupart du temps de fausses mesures et de faux poids, et l'on peut lire chaque jour, un nombre incroyable de contraventions pour des délits de ce genre dans les rapports de police. A quel point ce genre de fraude est généralisé dans les quartiers des usines, quelques extraits du *Manchester Guardian* vont nous l'apprendre ; ils ne concernent qu'un court laps de temps et même pour cette période, je n'ai pas tous les numéros sous la main :

Guardian du 16 juin 1844 - Sessions du tribunal de Rochdale - 4 épiciers écopent une amende de 5 à 10 shillings pour usage de poids trop légers.

Sessions de Stockport : 2 épiciers condamnés à une amende de 1 shilling; l'un d'eux avait 7 poids trop légers et un plat-eau de balance truqué, et tous deux avaient déjà reçu un avertissement.

Guard., 19 juin - Sessions de Rochdale : 1 épicier condamné à une amende de 5 shillings et *2* paysans à une de 10 shillings.

Guard., 22 juin - justice de paix de Manchester: 19 épiciers sont punis d'une amende de *2 1/2* shillings à *2* livres.

Guard., 26 juin. - Brève session du tribunal d'Ashton

14 épiciers et paysans punis de *2 1/2* shillings à 1 livre sterling d'amende.

---

1 Le pouce représentant 2 cm. 7, la fraude est donc de 4 ou 8 cm. sur la largeur du coupon.
2 En français dans le texte.

Hyde - brève session : 9 paysans et épiciers condamnés aux dépens et à 5 shillings d'amende.

Guard., 6 juillet - Manchester : 16 épiciers condamnés aux dépens et à des amendes allant jusqu'à 10 shillings.

Guard., 13 juillet. - Manchester: 9 épiciers punis d'amendes de *2 1/2* à *20* shillings.

Guard., 24 juillet. - Rochdale : 4 épiciers punis de *10* à *20* shillings d'amende.

Guard., 27 juillet. - Bolton : 12 épiciers et hôteliers condamnés aux dépens.

Guard., 3 août. - Bolton : 3 épiciers et hôteliers condamnés à une amende de *2 1/2* à 5 shillings.

Guard., 10 août. - Bolton : 1 épicier-hôtelier condamné à 5 shillings d'amende.

Et les mêmes raisons, qui faisaient pâtir en premier lieu les ouvriers de la fraude sur la qualité, expliquent qu'ils aient à pâtir de la fraude sur la quantité.

L'alimentation habituelle du travailleur industriel diffère évidemment selon le salaire. Les mieux payés, en particulier ceux des ouvriers d'usine chez lesquels chaque membre de la famille est en état de gagner quelque chose ont, tant que cela dure, une bonne nourriture, de la viande chaque jour et, le soir, du lard et du fromage. Mais dans les familles où on gagne moins, on ne trouve de la viande que le dimanche *ou 2* à 3 fois par semaine, et en revanche, plus de pommes de terre et de pain ; si nous descendons l'échelle peu à peu, nous trouvons que la nourriture d'origine animale est réduite à quelques dés de lard, mêlés aux pommes de terre; plus bas encore, ce lard lui-même disparaît, il ne reste que du fromage, du pain, de la bouillie de farine d'avoine *(porridge)* et des pommes de terre, jusqu'au dernier degré, chez les Irlandais, où les pommes de terre constituent la seule nourriture. On boit en général, avec ces mets, un thé léger, quelquefois additionné d'un peu de sucre, de lait ou d'eau-de-vie; le thé passe en Angleterre et même en Irlande, pour une boisson aussi nécessaire et indispensable que le café chez nous, et dans les foyers où l'on ne boit plus de thé, c'est toujours le, règne de la misère la plus noire. Mais ceci est vrai dans l'hypothèse ou le travailleur a du travail ; s'il n'en a pas, il est réduit totalement au hasard et mange ce qu'on lui donne, qu'il mendie ou qu'il vole; et s'il n'a rien, il meurt tout simplement de faim, comme nous l'avons vu précédemment. Il est aisé de comprendre que la quantité de nourriture tout comme la qualité dépendent du salaire, et que la famine règne chez les travailleurs les plus mal payés - surtout s'ils ont en outre de lourdes charges de famille -même en période de plein travail ; or, le nombre de ces travailleurs mal payés est très grand. Singulièrement à Londres, où la concurrence entre ouvriers croît en proportion directe de la population, cette catégorie est très nombreuse, mais nous la trouvons également dans toutes les autres villes. Aussi bien y a-t-on recours à tous les expédients : on consomme, à défaut d'autre nourriture, des pelures de pommes de terre, des déchets de légumes, des végétaux pourrissants [1], et on ramasse

1 *Weekly Dispatch,* avril ou mai 1844 *, d'après un rapport du Dr Southwood Smith** sur la situation des indigents à Londres. (F. E.)
*Il s'agit probablement de l'exemplaire du *5* mai (cf. également, au sujet de ce rapport, *Northern Star* du 24 février).

avidement tout ce qui peut contenir ne serait-ce qu'un atome de produit mangeable. Et, lorsque le salaire hebdomadaire est déjà consommé avant la fin de la semaine, il arrive fréquemment que la famille, durant les derniers jours, n'ait plus rien ou tout juste assez à manger pour ne pas mourir de faim. Un tel mode de vie ne peut évidemment qu'engendrer une foule de maladies, et lorsque celles-ci surviennent, lorsque l'homme, dont le travail fait vivre essentiellement la famille et dont l'activité pénible exige le plus de nourriture - et qui par conséquent succombe le premier - quand cet homme tombe tout à fait malade, c'est alors seulement que commence la grande misère, c'est seulement alors que se manifeste; de façon vraiment éclatante, la brutalité avec laquelle la société abandonne ses membres, juste au moment où ils ont le plus besoin de son aide.

Résumons encore une fois, pour conclure, les faits cités les grandes villes sont habitées principalement par des ouvriers puisque, dans le meilleur des cas, il y a un bourgeois pour deux, souvent trois et par endroits pour quatre ouvriers; ces ouvriers ne possèdent eux-mêmes rien, et vivent du salaire, qui presque toujours ne permet que de vivre au jour le jour ; la société individualisée à l'extrême ne se soucie pas d'eux, et leur laisse le soin de subvenir à leurs besoins, et à ceux de leur famille; cependant, elle ne leur fournit pas les moyens de le faire de façon efficace et durable; tout ouvrier, même le meilleur, est donc constamment exposé à la disette, c'est-à-dire à mourir de faim, et bon nombre succombent ; les demeures des travailleurs sont en règle générale mal groupées, mal construites, mal entretenues, mal aérées, humides et insalubres; les habitants y sont confinés dans un espace minimum, et dans la plupart des cas, il dort dans *une* pièce, au moins *une* famille entière ; l'aménagement intérieur des habitations est misérable ; on tombe, par degré, jusqu'à l'absence totale des meubles les plus indispensables ; les vêtements des travailleurs sont également en moyenne médiocres et un grand nombre sont en guenilles ; la nourriture est généralement mauvaise, souvent presque impropre à la consommation, et dans bien des cas, au moins par périodes, insuffisante, si bien qu'à l'extrême, il y a des gens qui meurent de faim. La classe ouvrière des grandes villes nous présente ainsi un éventail de modes d'existence différents, - dans le cas le plus favorable une existence momentanément supportable : à labeur acharné bon salaire, bon logis et nourriture pas précisément mauvaise - du point de vue de l'ouvrier évidemment, tout cela est bon et supportable - au pire, une misère cruelle qui peut aller jusqu'à être sans feu ni lieu et à mourir de faim; mais la moyenne est beaucoup plus proche du pire que du meilleur de ces deux cas. Et n'allons pas croire que cette gamme d'ouvriers comprend simplement des catégories fixes qui nous permettraient de dire : cette fraction de la classe ouvrière vit bien, celle-là mal, il en est et il en a toujours été ainsi ; tout au contraire ; si c'est encore parfois le cas, si certains secteurs isolés jouissent encore d'un certain avantage sur d'autres, la situation des ouvriers dans chaque branche est si instable, que n'importe quel travailleur peut être amené à parcourir tous les degrés de l'échelle, du confort relatif au besoin extrême, voire être en danger de mourir de faim; et d'ailleurs il n'est presque pas de prolétaire anglais qui n'ait beaucoup à dire sur ses considérables revers de fortune. Ce sont les causes de cette situation que nous allons examiner maintenant de plus près.

**Le Dr Southwood Smith était, sur ces questions, une autorité reconnue. Il a fait plusieurs rapports en 1838, 39, 40 sur l'état sanitaire des quartiers pauvres de Londres devant des commissions officielles. (Cf. R. A. Lewis : *Edwin Chadwick and the Public Health Movement 1832-1854,* 1954, pp. 394-395.)

LA CONCURRENCE

Nous avons vu, dans l'introduction, comment, dès les débuts de l'évolution industrielle, la concurrence à donné naissance au prolétariat, en faisant monter le salaire du tisserand, par suite de l'accroissement de la demande de tissus ce qui incitait les paysans-tisserands à délaisser la culture de leur champ pour gagner davantage en tissant ; nous avons vu comment par l'introduction de la grande culture elle a évincé les petits paysans, les a réduits à l'état de prolétaires, et les a ensuite attirés en partie dans les villes; comment elle a en outre ruiné en grande partie les petits bourgeois et les a eux aussi fait descendre au rang de prolétaires ; comment elle a centralisé le capital entre les mains d'un petit nombre de gens et rassemblé la population dans les grandes villes. Voilà les différentes voies et les différents moyens par lesquels la concurrence - après s'être manifestée pleinement dans l'industrie moderne et après s'être librement développée dans toutes ses conséquences - a donné naissance au prolétariat et l'a développé. Nous aurons maintenant à examiner son influence sur le prolétariat déjà existant. Et il nous faut d'abord étudier et expliquer la concurrence des travailleurs entre eux et ses conséquences.

La concurrence est l'expression la plus parfaite de la guerre de tous contre tous qui fait rage dans la société bourgeoise moderne. Cette guerre, guerre pour la vie, pour l'existence, pour tout, et qui peut donc être, le cas échéant, une guerre à mort, met aux prises non seulement les différentes classes de la société, mais encore les différents membres de ces classes; chacun barre la route à autrui ; et c'est pourquoi chacun cherche à évincer tous ceux qui se dressent sur son chemin et à prendre leur place. Les travailleurs se font concurrence tout comme les bourgeois se font concurrence. Le tisserand qui travaille sur un métier entre en lice contre le tisserand manuel, le tisserand manuel qui est sans travail ou mal payé contre celui qui a du travail ou qui est mieux payé, et il cherche à l'écarter de sa route. Or, cette concurrence des travailleurs entre eux est ce que les conditions de vie actuelles ont de pire pour le travailleur, l'arme la plus acérée de la bourgeoisie dans sa lutte contre le prolétariat. D'où les efforts des travailleurs pour supprimer cette concurrence en s'associant ; d'où la rage de la bourgeoisie contre ces associations et ses cris de triomphe à chaque défaite qu'elle leur inflige.

Le prolétaire est démuni de tout ; il ne peut vivre un seul jour pour soi. La bourgeoisie s'est arrogé le monopole de tous les moyens d'existence au sens le plus large du terme. Ce dont le prolétaire a besoin, il ne peut l'obtenir que de cette bourgeoisie dont le monopole est protégé par le pouvoir d'État. Le prolétaire est donc, en droit comme en fait, l'esclave de la bourgeoisie ; elle peut disposer de sa vie et de sa mort. Elle lui offre les moyens de vivre, mais seulement en échange d'un « équivalent», en échange de son travail ; elle va jusqu'à lui concéder l'illusion qu'il agit de plein gré, qu'il passe contrat avec elle librement, sans contrainte, en être majeur. Belle liberté, qui ne laisse au prolétaire d'autre choix que de souscrire aux conditions que lui impose la bourgeoisie, ou de mourir de faim, de froid, de s'allonger tout nu pour dormir avec les bêtes des bois. Bel «équivalent », dont le montant est laissé à l'arbitraire de la bourgeoisie! Et si le prolétaire est assez fou pour préférer mourir de faim, plutôt que de se soumettre aux « équitables» propositions des bourgeois, « ses

supérieurs naturels » [1], eh ! bien, il s'en trouvera bien vite un autre qui accepte, il y a assez de prolétaires de par le monde, et tous ne sont pas si insensés qu'ils préfèrent la mort à la vie.

Voilà quelle est la concurrence des prolétaires entre eux. Si tous les prolétaires affirmaient seulement leur volonté de mourir de faim plutôt que de travailler pour la bourgeoisie, celle-ci serait bien contrainte d'abandonner son monopole ; Mais ce n'est pas le cas; c'est même une éventualité quasiment impossible et voilà pourquoi la bourgeoisie continue d'être de bonne humeur. Il n'y a qu'une seule limite à cette concurrence des travailleurs entre eux : aucun d'eux n'acceptera de travailler pour un salaire inférieur à celui qu'exige sa propre existence; s'il doit un jour mourir de faim, il préférera mourir sans rien faire plutôt qu'en travaillant ; certes, cette limite est toute relative : les uns ont plus de besoins que les autres ; les uns sont habitués à plus de confort que les autres : l'Anglais qui est encore un peu civilisé, a plus d'exigences que l'Irlandais qui erre en haillons, mange des pommes de terre et dort dans une étable à porcs. Mais cela n'empêche pas l'Irlandais d'entrer en concurrence avec l'Anglais et de ramener peu à peu le salaire - et, de ce fait, le degré de civilisation - de l'ouvrier anglais à son propre niveau. Certains travaux nécessitent un certain degré de civilisation, c'est le cas de presque tous les travaux industriels ; c'est pourquoi le salaire doit alors, dans l'intérêt même de la bourgeoisie, être assez élevé pour permettre à l'ouvrier de se maintenir dans cette sphère. L'Irlandais, fraîchement immigré, campant dans la première étable venue, et qui, même s'il habite une demeure convenable, est jeté à la rue chaque semaine parce qu'il boit tout son argent et ne peut payer son loyer, ferait vraiment un mauvais ouvrier d'usine; c'est pourquoi il faut donner à l'ouvrier d'usine un salaire suffisant pour qu'il puisse inculquer à ses enfants l'habitude d'un travail régulier - mais pas plus qu'il n'est nécessaire pour qu'il ne puisse se passer du salaire de ses enfants - et en faire autre chose que de simples ouvriers. Et là encore, la limite - le salaire minimum [2] - est relative ; dans une famille où chacun travaille, chaque membre a besoin de gagner d'autant moins et la bourgeoisie a profité largement de l'occasion qui lui était offerte par le travail mécanique, d'utiliser et d'exploiter les femmes et les enfants, en vue d'abaisser le salaire. Certes, il arrive que dans une famille tous les membres ne soient pas aptes au travail et une famille de ce type aurait du mal si elle voulait travailler au taux du salaire minimum calculé pour une famille où chacun est apte au travail ; c'est pourquoi il s'établit dans ce cas un salaire moyen, en vertu duquel une famille dont tous les membres travaillent vit assez bien, tandis que celle comptant moins de membres au travail, vit assez mal. Mais au pis aller, tout travailleur préférera sacrifier le peu de luxe et de civilisation, auquel il s'était habitué, pour pouvoir simplement subsister; il préférera habiter une porcherie plutôt que d'être sans abri, être en guenilles plutôt que de n'avoir pas de vêtements du tout, manger uniquement des pommes de terre plutôt que de mourir de faim. Il aimera mieux, en attendant des jours meilleurs, se contenter d'un demi-salaire que de s'asseoir sans un mot dans la rue et de mourir devant tout le monde, comme l'a fait plus d'un indigent. Ce peu, ce mieux que rien, c'est donc le salaire minimum. Et quand il y a plus de travailleurs que la bourgeoisie ne juge bon d'en occuper, lorsque par conséquent au terme de la lutte des concurrents, il en reste encore un certain nombre sans travail, ceux-là précisément, devront mourir de faim; car le bourgeois ne leur donnera probablement pas de travail, s'il ne peut vendre avec profit les produits de leur travail.

Ces indications nous montrent ce qu'est le salaire minimum. Le maximum est fixé par la concurrence des bourgeois entre eux - car nous avons vu qu'eux aussi se font concurrence. Le bourgeois ne peut accroître son capital que par le commerce ou l'industrie, et pour ces

1 Expression favorite des industriels anglais. (F. E.)
2 Engels donne à cette expression un sens un peu différent de celui qu'elle a de nos jours.

deux activités, il lui faut des ouvriers. Même s'il place son capital à intérêts, il en a besoin indirectement, car sans commerce ni industrie, personne ne lui donnerait des intérêts pour son argent, personne ne pouvant l'utiliser. Ainsi donc, le bourgeois a bien besoin du prolétaire, non pas pour son existence immédiate - il pourrait vivre de son capital - mais comme on a besoin d'un article de commerce ou d'une bête de somme: pour s'enrichir. Le prolétaire fabrique, pour le compte du bourgeois, des marchandises que celui-ci vend avec profit. Si donc la demande de ces marchandises s'accroît au point que les travailleurs, qui se concurrencent, soient tous occupés et que même il en manque, la concurrence entre travailleurs cesse, et c'est au tour des bourgeois de se faire concurrence. Le capitaliste à la recherche des travailleurs sait fort bien que l'augmentation des prix due à l'accroissement de la demande, lui fait réaliser un plus grand bénéfice et il aime mieux payer un salaire un peu plus élevé que de laisser échapper tout ce profit ; il veut bien risquer un oeuf pour avoir un bœuf, et s'il a le bœuf, il est prêt à abandonner l'œuf au prolétaire. C'est ainsi que les capitalistes s'arrachent les prolétaires et que le salaire monte. Mais pas plus haut que ne le permet l'augmentation de la demande. Si le capitaliste - qui était prêt à sacrifier une partie de son profit extra - devait également sacrifier une fraction de son bénéfice normal, c'est-à-dire de son bénéfice moyen - il se gardera bien de payer un salaire supérieur au salaire moyen.

C'est grâce à ces quelques données que nous pouvons définir le salaire moyen. Dans des conditions de vie moyennes, c'est-à-dire lorsque ni capitalistes ni travailleurs n'ont respectivement de raisons de se concurrencer particulièrement, lorsque le nombre des ouvriers disponibles est *exactement celui* qu'on peut employer pour fabriquer les marchandises demandées, le salaire sera un peu supérieur au minimum. Savoir de combien il le dépassera, dépend des besoins moyens et du niveau de vie des travailleurs. Si les travailleurs sont habitués à consommer de la viande plusieurs fois par semaine, les capitalistes devront bien accepter de verser aux travailleurs un salaire suffisant pour qu'ils puissent se procurer une telle nourriture. Ils ne pourront pas payer moins, puisque les travailleurs ne se font pas concurrence, et n'ont donc pas de raisons de se contenter de moins ; ils ne paieront pas davantage, parce que le défaut de concurrence entre capitalistes ne les incite nullement à attirer chez eux, des travailleurs par des avantages exceptionnels.

Cette détermination des besoins et du niveau de vie moyens des travailleurs est devenue, en raison de la complexité actuelle de la situation de l'industrie anglaise, chose très difficile et qui, en outre, varie beaucoup avec les différentes catégories d'ouvriers ainsi que nous l'avons déjà indiqué plus haut. Cependant, la plupart des travaux industriels exigent une certaine habileté et une certaine régularité ; et comme celles-ci à leur tour exigent un certain degré de civilisation, le salaire moyen doit être assez élevé pour inciter les ouvriers à acquérir cette habileté et à se plier à cette régularité dans le travail. C'est pourquoi le salaire des ouvriers d'usine est en moyenne plus élevé que celui des simples débardeurs, journaliers, etc... plus élevé notamment que celui des travailleurs agricoles, ce qui est dû naturellement pour une bonne part aussi à la cherté des denrées alimentaires en ville.

Pour parler français [1] : le travailleur est, en droit et en fait, l'esclave de la classe possédante, de la bourgeoisie ; il en est l'esclave au point d'être vendu comme une marchandise, et son prix monte et baisse tout comme celui d'une marchandise. Si la demande de travailleurs augmente, leur prix monte ; si elle vient à baisser, leur prix diminue ; si elle baisse au point qu'un certain nombre de travailleurs ne sont plus vendables et « restent en stock », ils sont laissés pour compte, et comme ce n'est pas une occupation qui fasse vivre son homme, ils

1 Engels a écrit bien sûr *deutsch gesprochen*, m. à in. « pour parler allemand ».

meurent de faim. Car, pour parler la langue des économistes, les sommes dépensées à leur entretien ne seraient pas « reproduites », ce serait de l'argent jeté par les fenêtres, et nul ne gaspille son capital de la sorte. Et, dans cette mesure, la théorie de la population de M. Malthus est parfaitement juste. Toute la différence par rapport à l'esclavage antique pratiqué ouvertement, c'est que le travailleur actuel *semble* être libre, parce qu'il n'est pas vendu tout d'une pièce, mais petit à petit, par jour, par semaine, par an, et parce que ce n'est pas un propriétaire qui le vend à un autre, mais bien lui-même qui est obligé de se vendre ainsi; car il n'est pas l'esclave d'un particulier, mais de toute la classe possédante. Pour lui, la chose au fond n'a point changé. Et si cette apparence de liberté lui donne nécessairement d'un côté quelque liberté *réelle,* elle a aussi cet inconvénient, que personne ne lui garantit sa subsistance et qu'il peut être congédié à tout instant par son maître, la bourgeoisie, et être condamné à mourir de faim dès que la bourgeoisie n'a plus d'intérêt à l'employer, à le faire vivre.

Par contre, la bourgeoisie se trouve beaucoup plus à son aise dans ce système que dans le cas de l'esclavage antique ; elle peut congédier ses gens lorsque l'envie l'en prend, sans perdre pour autant un capital investi, et de plus elle obtient du travail à bien meilleur compte qu'on ne peut l'obtenir d'esclaves ainsi que le lui démontre A. Smith pour la consoler [1].

Il s'ensuit également qu'Adam, Smith a pleinement raison de poser le principe [2] :

Tout comme pour n'importe quel autre article, c'est la demande des travailleurs qui règle la production des travailleurs, la quantité des êtres humains mis au monde, accélérant cette production lorsqu'elle est trop lente, la stoppant quand elle est trop rapide.

Exactement comme pour n'importe quel autre article commercial. S'il y en a trop peu, les prix montent, c'est-à-dire ici le salaire ; les travailleurs vivent mieux, les mariages se font plus nombreux, on met au monde davantage d'êtres humains, il grandit un plus grand nombre d'enfants, jusqu'à ce qu'ait été produit un nombre suffisant de travailleurs ; s'il y en a trop, les prix baissent, le chômage survient, avec la misère, la disette et par suite les épidémies qui balaient « l'excédent de population ». Et Malthus qui développe la formule de Smith citée plus haut, a lui aussi raison à sa manière quand il prétend qu'il y a toujours une population excédentaire, toujours trop d'individus sur terre. Il a simplement tort d'affirmer qu'il y a constamment plus d'hommes sur terre que n'en peuvent nourrir les subsistances disponibles. La population excédentaire est au contraire engendrée par la concurrence que se font les travailleurs entre eux et qui contraint chaque travailleur à travailler chaque jour autant que ses forces le lui permettent. Si un industriel peut employer les ouvriers neuf heures par jour il peut, si les ouvriers travaillent dix heures par jour, se contenter d'en employer neuf et le dixième est mis en chômage. Et si, à une époque où la demande d'ouvriers n'est pas très forte, l'industriel peut contraindre sous peine de renvoi, les neuf ouvriers à travailler une heure de plus chaque jour pour le même salaire, il renverra le dixième et économisera son

---

1 « On a dit qu'un esclave s'use aux frais de son maître, tandis qu'un travailleur libre s'use à ses propres frais. Mais l'usure de ce dernier est aussi supportée financièrement par son maître. Le salaire payé aux journaliers, serviteurs etc... de toutes sortes doit en effet être suffisamment élevé pour permettre au peuple des journaliers et serviteurs de se reproduite selon la demande croissante, stationnaire ou décroissante en gens de cette sorte que formule la société. Mais bien que l'usure d'un travailleur libre soit aussi aux frais du maître, elle lui coûte en règle générale beaucoup moins que celle d'un esclave. Le fonds destiné à réparer ou remplacer l'usure d'un esclave est géré habituellement par un maître négligent ou par un surveillant inattentif, etc. » A. SMITH : *Wealth of Nations (La richesse des Nations), 1, 8, p. 133* de l'édition Mac Culloch en 4 volumes. (F. E.)

2 *Op. cit., p. 133.*

salaire. Ce qui se passe ici à petite échelle, se passe dans une nation, à grande échelle. Le rendement de chaque ouvrier porté au maximum par la concurrence des ouvriers entre eux, la division du travail, l'introduction du machinisme, l'utilisation des forces naturelles mettent en chômage une foule d'ouvriers. Mais ces chômeurs sont perdus pour le marché ; ils ne peuvent plus acheter et par conséquent, la quantité de marchandises qu'ils demandaient ne trouve plus preneur, n'a donc plus besoin d'être produite ; les ouvriers antérieurement occupés à les fabriquer sont mis à leur tour en chômage ; ils disparaissent eux aussi du marché et ainsi de suite, toujours selon le même cycle - ou plutôt, il en serait ainsi si d'autres facteurs n'intervenaient pas. La mise en service des moyens industriels cités plus haut et qui permettent d'accroître la production, entraîne en effet à la longue une baisse des prix et par suite une consommation accrue, de sorte qu'une importante fraction des travailleurs en chômage, trouve enfin à se placer dans de nouvelles branches de travail, bien sûr après une longue période de souffrances. S'il vient s'y ajouter, comme ce fut le cas en Angleterre au cours des soixante dernières années, la conquête de marchés étrangers, qui provoque une augmentation continuelle et rapide de la demande de produits manufacturés, la demande en travailleurs - et avec elle la population - croît dans les mêmes proportions. Ainsi, au lieu de diminuer, la population de l'Empire britannique s'est accrue avec une rapidité considérable, s'accroît encore constamment - et bien que l'industrie ne cesse de se développer et, au total, la demande de travailleurs de croître, l'Angleterre connaît cependant, de l'aveu de tous les partis officiels - (c'est-à-dire des Tories, des Whigs et des Radicaux), un excès, un excédent de population ; et malgré tout au total la concurrence des travailleurs entre eux reste plus importante que celle des patrons *pour se procurer des ouvriers.*

D'où vient cette contradiction ? De la nature même de l'industrie et de la concurrence ainsi que des crises économiques qui en résultent. Étant donnée l'anarchie de la production actuelle et de la répartition des biens de consommation, qui n'ont pas pour fin la satisfaction immédiate des besoins mais au contraire le profit, étant donné le système où chacun travaille et s'enrichit sans se soucier d'autrui, il est inévitable qu'à tout instant un engorgement se produise. L'Angleterre, par exemple, approvisionne une foule de pays en marchandises de toutes sortes. Même si l'industriel sait quelle quantité d'articles de chaque sorte chaque pays consomme par an, il ignore l'importance des stocks qui s'y trouvent et bien plus encore, quelle quantité d'articles ses concurrents y expédient. Tout ce qu'il peut faire, c'est de déduire très approximativement l'état des stocks et des besoins, des prix qui varient sans cesse ; il doit donc nécessairement envoyer ses marchandises au petit bonheur. Tout s'opère à l'aveuglette, dans l'incertitude la plus grande, et toujours plus ou moins sous le signe du hasard [1]. A la moindre nouvelle favorable, chacun expédie tout ce qu'il peut - et bientôt un marche de ce genre connaît un trop-plein de marchandise, la vente est stoppée, les capitaux [2] ne rentrent pas, les prix baissent, et l'industrie anglaise n'a plus de travail pour ses ouvriers. Aux débuts de l'essor industriel, ces engorgements se limitaient à quelques secteurs industriels et à quelques marchés ; mais par l'effet centralisateur de la concurrence qui pousse les travailleurs d'un certain secteur, en chômage, vers les secteurs où le travail est le plus facile à apprendre, et qui déverse sur les autres marchés les marchandises qu'il n'est plus possible d'écouler sur un marché déterminé, rapprochant ainsi peu à peu les différentes petites crises, celles-ci se sont insensiblement fondues en une seule série de crises survenant périodiquement. Une crise de ce genre survient ordinairement tous les cinq ans, à la suite d'une brève période de prospérité et de bien-être général ; le marché intérieur ainsi que tous

1 Sur ces ventes de textiles dans des pays étrangers, voir N. S. BUCK : The *Development of the Organization of Anglo-American Trade, 1925, pp. 135-148.*

2 *Au* lieu du mot *: Kapitalien,* figure dans l'édition de *1892 le terme Rückflüsse* (rentrées).

les marchés extérieurs, débordent de produits anglais, qu'ils ne peuvent consommer que très lentement ; le développement industriel est stoppé dans presque tous les secteurs ; les petits industriels et commerçants, qui ne peuvent survivre au retard prolongé de leurs rentrées de capitaux font faillite ; les plus importants cessent de faire des affaires tant que dure la mauvaise période, arrêtent leurs machines, ou bien ne font travailler qu' « à temps court», c'est-à-dire environ une demi-journée par jour ; le salaire baisse par suite de la concurrence entre chômeurs, la réduction du temps de travail et le manque de ventes lucratives ; c'est la misère générale parmi les travailleurs ; les petites économies éventuelles des particuliers sont rapidement dévorées, les établissements de bienfaisance sont submergés, l'impôt pour les pauvres est doublé, triplé et reste cependant insuffisant, le nombre des affamés s'accroît et subitement toute la masse de la population « excédentaire » apparaît sous forme de statistiques effrayantes. Cela dure un certain temps ; les « excédentaires » [1] s'en tirent tant bien que mal ou ne s'en tirent pas du tout ; la charité et la loi sur les pauvres en aident un grand nombre à végéter péniblement; d'autres trouvent çà et là, dans les branches moins directement soumises à la concurrence, et ayant un rapport plus lointain avec l'industrie, le moyen de subsister précairement - et qu'il faut peu de chose à l'homme pour subsister un certain temps ! Peu à peu, la situation s'améliore ; les stocks accumulés sont consommés; l'abattement général qui règne chez les industriels et les commerçants empêche que les vides soient trop vite comblés; jusqu'à ce qu'enfin, la hausse des prix et les nouvelles favorables venant de tous côtés rétablissent l'activité.

Les marchés sont la plupart du temps éloignés ; avant que les premières importations n'y parviennent, la demande ne cesse de croître et les prix avec elle ; on s'arrache les premières marchandises arrivées, les premières ventes animent encore davantage les transactions, les arrivages attendus promettent des prix encore plus élevés; dans l'attente d'une augmentation ultérieure, on commence à procéder à des achats spéculatifs et à soustraire aussi à la consommation, les denrées qui lui sont destinées au moment même où elles sont le plus nécessaires - la spéculation fait monter les prix encore plus, en encourageant d'autres personnes à acheter, et en anticipant sur de futures importations - toutes ces nouvelles sont transmises en Angleterre, les industriels recommencent à travailler allégrement, on construit de nouvelles usines, tous les moyens sont mis en œuvre pour exploiter le moment favorable ; ici aussi la spéculation fait son apparition, avec le même effet que sur les marchés extérieurs, faisant monter les prix, soustrayant les denrées à la consommation, poussant ainsi la production industrielle à une tension extrême - puis surviennent les spéculateurs « non solvables » qui travaillent avec des capitaux fictifs, vivent du crédit, perdus s'ils ne peuvent pas vendre sur le champ - ils se ruent dans cette course générale et désordonnée, dans cette chasse au bénéfice, augmentant la confusion et la précipitation par leur propre ardeur effrénée, qui fait monter les prix et la production jusqu'au délire - c'est une équipée folle qui entraîne dans sa ronde les hommes les plus calmes et les plus expérimentés; on forge, on file, on tisse comme s'il fallait équiper de neuf l'humanité tout entière, comme si l'on avait découvert dans la lune quelques milliards de nouveaux consommateurs. Tout à coup, les spéculateurs « non solvables » d'outre-mer, à qui il faut absolument de l'argent, commencent à vendre - à un prix inférieur à celui du marché, cela va sans dire, car l'affaire presse -les ventes se multiplient, les prix chancellent, effrayés, les spéculateurs jettent leurs marchandises sur le marché, le marché est perturbé, le crédit ébranlé, une firme après l'autre suspend ses paiements, les faillites se succèdent, et l'on découvre qu'il y a en route et sur le marché, trois fois plus de marchandises que la consommation n'en exigerait. Ces nouvelles parviennent en Angleterre, où dans l'intervalle on continue de fabriquer à plein rendement, et

1 Dans l'édition de 1892 Ueberschüssigen au lieu de Ueberflüssigen m. à m. « superflus ».

là aussi, la panique s'empare des esprits, les faillites d'outre-mer en entraînent d'autres en Angleterre, l'arrêt des ventes ruine en outre un grand nombre de firmes; là aussi la peur fait jeter immédiatement sur le marché tous les stocks, ce qui exagère encore la panique. C'est le début de la crise, qui reprend exactement le même cours que la précédente et est suivie plus tard d'une période de prospérité. Et ainsi de suite prospérité, crise, prospérité, crise, ce cycle éternel dans lequel se meut l'industrie anglaise s'accomplit ordinairement, nous l'avons dit, en cinq ou six ans.

Il en ressort qu'à toutes les époques, sauf dans les courtes périodes de plus grande prospérité, l'industrie anglaise a besoin d'une réserve de travailleurs sans emploi [1], afin de pouvoir produire les masses de marchandises que le marché réclame précisément pendant les mois où il est le plus animé. Cette réserve est plus ou moins importante selon que l'état du marché permet ou non d'en occuper une partie. Et, bien que les régions agricoles, l'Irlande et les secteurs moins intéressés par l'essor, puissent du moins pour un temps - lorsque la prospérité du marché est à son apogée - fournir un certain nombre d'ouvriers, ceux-ci constituent d'une part une minorité et par ailleurs font partie eux aussi de la réserve, avec cette seule différence que c'est seulement chaque fois la période d'essor économique qui *prouve qu'ils* en font partie. Lorsqu'ils s'en vont travailler dans les secteurs plus animés, on se restreint dans leur région d'origine pour moins ressentir le vide que cause leur départ, on travaille plus longtemps, on emploie les femmes et les jeunes gens, et lorsqu'au début de la crise ils sont congédiés et reviennent, ils s'aperçoivent que leur place est occupée et qu'ils sont superflus - du moins la plupart d'entre eux. Cette réserve, dont fait partie durant les crises une foule énorme de gens, et même durant les périodes que l'on peut définir comme à mi-chemin entre prospérité et crise, un bon nombre de travailleurs - c'est la « population excédentaire » de l'Angleterre qui végète péniblement, mendiant et volant, balayant les rues et y ramassant le crottin, faisant de petits charrois à l'aide d'une brouette ou d'un âne, vendant au coin des rues, ou accomplissant quelques petits travaux occasionnels. Dans toutes les grandes villes anglaises, on peut voir une foule de ces gens qui « maintiennent ensemble leur âme et leur corps » comme disent les Anglais, grâce à quelques petits gains occasionnels. Il est étonnant de voir à quelles occupations cette « population superflue » à recours. Les balayeurs de rues de Londres *(cross sweeps)* [2] sont universellement connus ; mais jusqu'à présent ce n'étaient pas seulement ces carrefours, mais dans d'autres grandes villes, également les rues principales qui étaient balayées par les chômeurs embauchés dans ce but par l'office des pauvres, ou les services de voirie ; maintenant on a une machine qui parcourt chaque jour les rues à grand bruit, et a fait perdre aux chômeurs cette source de gain. Sur les grandes routes menant aux villes et où règne un trafic important, on voit quantité de gens avec des voiturettes, qui ramassent le crottin fraîchement tombé entre les voitures et les omnibus, au risque de se faire écraser, afin de le vendre - et pour cela ils doivent en outre souvent verser quelques shillings aux services de voirie ; or, en bien des endroits, ce ramassage est strictement interdit, parce que l'Administration ne pourrait pas vendre comme engrais l'ensemble des ordures de la ville, celles-ci ne contenant plus la proportion congruente de crottin de cheval. Heureux ceux qui, parmi les « superflus » peuvent se procurer une brouette et peuvent ainsi effectuer quelques transports, plus heureux ceux qui parviennent à réunir suffisamment d'argent pour s'acheter un âne avec sa charrette, - l'âne doit chercher lui-même sa nourriture ou bien reçoit pour pitance quelques déchets glanés çà et là, et il peut malgré tout rapporter quelque argent.

---

1 Cette notion de « l'armée de réserve du travail » apparaît pour la première fois, semble-t-il, dans un article du *Northern Star* du 23 juin 1836 ; cf. Sir JOHN CLAPHAM *: Economic History of Modern Britain, vol.* I, 1926, p. 557.

2 *Crossing sweeps* dans l'édition de 1892.

La grande majorité des «superflus » se lancent dans le colportage. C'est surtout le samedi soir, quand toute la population ouvrière est dans la rue, que l'on voit réunis les gens qui en vivent. Des lacets, des bretelles, des galons, des oranges, des gâteaux, bref, tous les articles imaginables vous sont offerts par des hommes, des femmes et des enfants et les autres jours aussi, on voit à tout instant ces marchands ambulants s'arrêter dans les rues avec des oranges, des gâteaux, de la « Ginger beer » ou de la « Nettle Beer » [1] ou repartir un peu plus loin. Des allumettes, et d'autres choses de ce genre, de la cire à cacheter, des appareils brevetés pour allumer le feu, etc... constituent également les articles de vente de tous ces gens. D'autres encore - appelés *jobbers* - *circulent* dans les rues pour essayer de trouver quelques menus travaux occasionnels; quelques-uns d'entre eux réussissent à se faire une journée de travail ; beaucoup ne sont pas si heureux.

Aux portes de tous les docks de Londres, rapporte le Révérend W. Champneys, [2] *Prédicateur dans le quartier Est de Londres, apparaissent chaque matin en hiver, avant le lever du jour, des centaines de pauvres qui attendent l'ouverture des portes dans l'espoir d'obtenir une journée de travail, et lorsque les plus jeunes et les plus forts ainsi que les plus connus, ont été embauchés, des centaines s'en reviennent dans leurs misérables demeures, désespérés d'avoir perdu leurs illusions* [3].

Que reste-t-il à ces gens, quand ils ne trouvent pas de travail et ne veulent pas se révolter contre la société, sinon mendier ? L'on ne saurait donc s'étonner à la vue de cette foule de mendiants avec qui la police a sans cesse maille à partir et qui pour la plupart sont des hommes en état de travailler. Mais la mendicité de ces hommes a un caractère particulier. Ils errent d'ordinaire en compagnie de leur famille, chantent dans les rues quelque complainte, ou bien en appellent par un petit discours à la charité de leurs voisins. Et il est remarquable qu'on trouve ces mendiants presque uniquement dans les quartiers ouvriers, qu'ils ne vivent que grâce aux dons que leur font presque exclusivement des ouvriers. Ou bien encore, toute la famille s'installe silencieusement au bord d'une rue animée et laisse - sans mot dire - le seul aspect de son dénuement faire son effet. Là encore, ils ne comptent que sur la sympathie des ouvriers qui savent, par expérience, ce qu'est la faim et qui peuvent à tout moment se trouver dans la même situation ; car cette requête muette et pourtant si émouvante ne se manifeste que dans les rues fréquentées par les ouvriers et aux heures où ceux-ci y passent ; mais c'est surtout le samedi soir, que les quartiers ouvriers révèlent leurs « mystères » dans les rues principales, et que la classe moyenne s'écarte autant que possible de ces quartiers de pestiférés. Et si l'un de ces « hommes en excédent » a assez de courage et de passion pour entrer en conflit ouvert avec la société, pour répondre à la guerre camouflée que lui fait la bourgeoisie, par une guerre *ouverte*, celui-là s'en va voler, piller et assassiner.

Selon les rapports des commissaires de la loi sur les pauvres, il y a en moyenne 1 million et demi de ces « excédentaires » en Angleterre et au pays de Galles [4] ; en Écosse leur nombre

---

1 Deux boissons mousseuses et rafraîchissantes, préparées l'une à partir d'eau, de sucre et d'un peu de gingembre, l'autre d'eau, de sucre et d'orties, et très en faveur auprès des travailleurs, surtout auprès des anti-alcooliques. (F. E.).

2 Le pasteur William Weldone CHAMPNEYS (1807-1875) : recteur de St Mary's, Whitechapel (1837-1960), fut l'un des premiers à créer des « écoles en haillons », ou écoles des pauvres, et une société de prévoyance ouvrière.

3 Le rapport dont ce texte est extrait a paru d'abord dans l'hebdomadaire *The Weekly Dispatch* et a été repris par le *Northern Star* du 4 mai 1844, no 338.

4 Selon le *journal* of *the Statistical Society* of *London, vol.* 6, 1843, p. 246, le nombre des pauvres secourus s'élevait très exactement en 1842 à 1,429,356.

n'est pas connu avec précision, en raison de l'absence de loi sur les pauvres [1], et quant à l'Irlande, nous aurons à en parler plus spécialement. Du reste, ne sont compris dans ce million et demi, que ceux qui sollicitent réellement les secours de l'Assistance publique; ce nombre n'inclut pas la grande masse de ceux qui se débrouillent sans cet ultime secours, dont ils ont grand peur ; en revanche, une importante fraction de ces 1,500,000 intéresse les régions agricoles, et n'entre donc pas ici en ligne de compte. Il est évident que ce [2] nombre augmente sensiblement en temps de crise, et la misère atteint alors son maximum. Considérons par exemple la crise de *1842,* qui - étant la plus récente, fut aussi la plus violente - car l'intensité des crises croît à mesure qu'elles se reproduisent et la prochaine qui aura probablement lieu en *1847* au plus tard [3], sera selon toute apparence encore plus violente et plus longue. Durant cette crise, la taxe pour les pauvres a atteint dans toutes les villes un plafond encore inconnu. A Stockport entre autres, *8* shillings de taxe pour les pauvres étaient prélevés sur chaque livre sterling de loyer, si bien que cet impôt représentait à lui seul *40 %* du rapport total des loyers de la ville entière ; et pourtant des rues entières étaient désertes, si bien qu'il y avait au bas mot *20,000* habitants de moins qu'habituellement, et qu'on pouvait lire aux portes des maisons vides : Stockport *to let* (Stockport à louer). A Bolton, où, dans les années normales le montant des loyers soumis à la taxe pour les pauvres atteignait en moyenne *86,000* livres sterling, il tomba à *36,000* ; en revanche, le nombre des indigents à secourir s'éleva à *14,000,* soit plus de *20 %* de la population totale. A Leeds, l'Assistance publique avait un fonds de réserve de 10,000 livres sterling; celui-ci, plus le produit d'une collecte de *7,000* livres sterling, fut épuisé avant même que la crise n'eût atteint son paroxysme. Il en fut de même partout ; un rapport du Comité de la Ligue contre la loi sur les grains, de janvier *1843* [4], sur la situation des régions industrielles en 1842, nous apprend que la taxe pour les pauvres était alors en moyenne deux fois plus élevée qu'en 1839, et que le nombre des nécessiteux avait triplé, voire quintuplé depuis cette date ; qu'un grand nombre des postulants appartenaient à une classe qui, jusqu'alors, n'avait encore jamais sollicité d'aide et que la quantité de vivres dont la classe ouvrière pouvait disposer était inférieure de deux tiers au moins, à celle dont elle disposait en *1834-36* ; que la consommation de viande avait beaucoup baissé : en certains endroits de *20 %* en d'autres jusqu'à 60 % ; que même les artisans exerçant des métiers courants, tels les forgerons, les maçons etc..., qui autrefois, même en période de dépression économique, travaillaient à plein, avaient eux aussi beaucoup souffert du manque de travail et de la baisse des salaires, - et que même encore actuellement, en janvier *1843,* les salaires continuaient à baisser. Et ce sont là des rapports émanant d'industriels !

On rencontrait dans les rues des bandes de travailleurs en chômage, car les fabriques avaient fermé leurs portes, et leurs patrons n'avaient plus de travail à leur offrir ; ils se mettaient à mendier, seuls ou en groupe, et demandaient l'aumône aux passants - mais pas humblement, comme le font les mendiants ordinaires ; au contraire d'un air menaçant que soulignaient leur nombre, leurs gestes et leurs paroles. Tel était l'aspect de toutes les régions industrielles, de Leicester à Leeds et de Manchester à Birmingham. Quelques troubles éclataient çà et là ; ainsi en juillet dans les poteries du Nord-Staffordshire ; il régnait chez les travailleurs la plus terrible effervescence, jusqu'à ce qu'enfin elle explosât dans l'insurrection générale des districts industriels. Lorsqu'à la fin de novembre *1842,* j'arrivai à Manchester, on pouvait encore voir une foule de chômeurs à tous les coins de rues, et beaucoup d'usines étaient

1 Engels commet ici une légère erreur. Il existait bien une loi sur les pauvres en Écosse, mais ses dispositions différaient de celles de la loi anglaise.
2 Dans l'édition de 1892 *die* au lieu de *diese,* ce qui ne modifie pas d'ailleurs le sens.
3 Note de l'édition de 1887 : And *it came in* 1847 (Et elle vint en 1847).
4 Un résumé de ce rapport a été publié dans le *Manchester Guardian* du 4 février 1843, p. 5, col. 6.

encore fermées ; au cours des mois suivants, jusqu'au milieu de l'année *1843,* ces habitués involontaires des coins de rues disparurent peu à peu, et les fabriques rouvrirent leurs portes.

je n'ai sans doute point besoin de dire quelle misère et quelle détresse accablent ces chômeurs durant une crise de ce genre. La taxe pour les pauvres ne suffit pas - et de loin -, la charité des riches est un coup d'épée dans l'eau, dont l'effet disparaît l'instant d'après ; la mendicité est peu efficace étant donné le nombre de mendiants. Si les petits commerçants - tant qu'ils le peuvent - ne faisaient crédit aux travailleurs durant ces crises naturellement ils se font largement rembourser après coup et si les travailleurs ne s'entraidaient pas tant qu'ils le peuvent, chaque crise balaierait sans doute des foules d' « excédentaires » qui mourraient de faim. Mais comme la période de plus grande dépression est malgré tout brève, - un an, au maximum *2* ans ou 2 ans et demi, - la plupart d'entre eux sauvent leur peau au prix de graves privations. Nous verrons qu'indirectement chaque crise fait une foule de victimes, par maladie etc... En attendant, examinons une autre cause de l'abaissement où se trouvent les travailleurs anglais, une cause qui contribue a réduire encore sans cesse le standard de vie de cette classe sociale.

L'IMMIGRATION IRLANDAISE

A maintes reprises nous avons déjà eu l'occasion de mentionner l'existence des Irlandais venus s'installer en Angleterre ; nous allons maintenant examiner de plus près les causes et les effets de cette immigration.

Le rapide développement de l'industrie anglaise n'aurait pas été possible si l'Angleterre n'avait disposé d'une réserve : la population nombreuse et misérable de l'Irlande. Chez eux, les Irlandais n'avaient rien à perdre, en Angleterre ils avaient beaucoup à gagner; et depuis qu'on a su en Irlande, que sur la rive est du canal St George tout homme robuste pouvait trouver un travail assuré et de bons salaires, des bandes d'Irlandais l'ont franchi chaque année. On estime qu'un bon million d'Irlandais ont ainsi immigré jusqu'ici et que maintenant encore, il y a 50,000 immigrants par an; presque tous envahissent les contrées industrielles et en particulier les grandes villes, y constituant la plus basse classe de la population. Il y a 120,000 Irlandais pauvres à Londres, 40,000 à Manchester, 34,000 à Liverpool, 24,000 à Bristol, 40,000 à Glasgow, et 29,000 à Edimbourg [1]. Ces gens, qui ont grandi presque sans connaître les bienfaits de la civilisation, habitués dès leur jeune âge aux privations de toutes sortes, grossiers, buveurs, insoucieux de l'avenir, arrivent ainsi, apportant leurs mœurs brutales dans une classe de la population qui a, pour dire vrai, peu d'inclination pour la culture et la moralité. Laissons la parole à Thomas Carlyle [2].

On peut voir dans toutes les rues principales et secondaires, les farouches visages « milésiens [3] » qui respirent la malice hypocrite, la méchanceté, la déraison, la misère et la raillerie. Le cocher anglais qui passe dans sa voiture décoche au Milésien un coup de fouet ; celui-ci le maudit [4], tend son chapeau et mendie. Il représente le pire mal que ce pays ait à combattre. Avec ses guenilles et son ricanement de sauvage, il est toujours prêt à accomplir tout travail qui n'exige que des bras vigoureux et des reins solides; et cela pour un salaire qui lui permette d'acheter des pommes de terre. Pour condiment, le sel lui suffit ; il dort, tout heureux, dans la première porcherie, ou la première niche venue, gîte dans des granges et porte un costume fait de guenilles dont la mise et l'enlèvement constitue une des plus délicates opérations qui soient et à laquelle on ne procède qu'aux jours de fête ou en des occasions particulièrement favorables. Le Saxon qui est incapable de travailler dans de telles conditions, est voué au chômage. L'Irlandais, ignorant de toute civilisation, chasse l'indigène saxon, non pas par sa force, mais par le contraire, et il s'empare de sa place. C'est là qu'il habite dans sa crasse et son insouciance, dans sa fausseté et sa brutalité d'ivrogne, véritable ferment de dégradation et de désordre. Quiconque s'efforce encore de surnager, de se maintenir à la surface, peut voir là l'exemple que l'homme peut exister, non

1 Archibald ALISON, High Sheriff of Lanarkshire : The *Principles of Population and their Connection with Human Happiness (Les lois fondamentales de la population et leurs rapports avec le bonheur humain),* 2 *vol.*, 1840 * - Cet Alison est l'historien de la Révolution française et comme son frère, le Dr W. P. Alison, c'est un tory religieux. (F. E.)
*Voir vol. I, p. 529 : « 38-000 » et non « 40,000 ».
2 *Chartism* *, *pp.* 28, 31 et suiv. (F. E.)
*Londres, Chapman et Hall, 1842
3 Miles est le nom des anciens rois celtes d'Irlande. (F. E.)
4 Engels commet ici un contre-sens. Le texte de Carlyle *(Chartism,* 1839 pp. 28-29 et 31-32) dit en effet : « Le cocher... maudit le Milésien ; celui-ci tend son chapeau ... » Nous avons respecté fidèlement la traduction d'Engel.

pas en nageant, mais en vivant au fond de l'eau... Qui ne voit que la situation des couches inférieures de la masse des travailleurs anglais s'aligne de plus en plus sur celle des Irlandais qui leur font concurrence sur tous les marchés ? Que tout travail qui n'exige que force physique et peu d'habileté n'est pas payé au tarif anglais mais à un prix approchant le salaire irlandais, c'est-à-dire, à peine plus que « ce qu'il faut pour ne pas mourir tout à fait de faim 30 semaines par an en mangeant des pommes de terre de la pire qualité », à peine plus... mais cet écart diminue avec l'arrivée de chaque nouveau vapeur venant d'Irlande ?

Carlyle a ici tout à fait raison - si l'on excepte la condamnation exagérée et partiale du caractère national irlandais. Ces travailleurs irlandais qui, pour 4 pence (3 1/3 groschen d'argent), font la traversée, serrés souvent comme du bétail sur le pont du navire, s'installent partout. Les pires demeures sont assez bonnes pour eux; leurs vêtements les préoccupent peu, tant qu'un seul fil les maintient; ils ignorent l'usage des chaussures ; leur nourriture consiste uniquement en pommes de terre, ce qu'ils gagnent en plus, ils le boivent ; pourquoi de tels êtres auraient-ils besoin d'un fort salaire ? Les pires quartiers de toutes les grandes villes sont peuplés d'Irlandais ; partout où un quartier se signale particulièrement par sa saleté et son délabrement, on peut s'attendre à apercevoir en majorité ces visages celtiques qui, au premier coup d'œil se distinguent des physionomies saxonnes des indigènes, et à entendre cet accent irlandais chantant et aspiré que l'Irlandais authentique ne perd jamais. Il m'est arrivé d'entendre parler le celto-irlandais dans les quartiers les plus populeux de Manchester. La plupart des familles qui habitent des sous-sols sont presque partout d'origine irlandaise. Bref, comme le dit le Dr Kay, les Irlandais ont découvert ce qu'est le minimum des besoins vitaux et ils l'apprennent maintenant aux Anglais [1]. Ils ont importé en outre l'alcoolisme et la saleté. Cette malpropreté qui chez eux, à la campagne, où la population est disséminée, n'a pas de trop graves conséquences, mais qui est devenue chez les Irlandais une seconde nature, est véritablement une tare effrayante et dangereuse dans les grandes villes par suite de la concentration urbaine. Ainsi qu'il a coutume de le faire chez lui, le Milésien déverse toutes ses ordures et ses détritus devant sa porte, provoquant ainsi la formation de mares et de tas de crotte qui salissent les quartiers ouvriers et empuantissent l'atmosphère. Comme il le fait dans son pays, il construit sa porcherie tout contre sa maison ; et si ce n'est pas possible, il fait coucher son cochon dans sa chambre.

Cette nouvelle et anormale sorte d'élevage pratiquée dans les grandes villes est purement d'origine irlandaise ; l'Irlandais tient à son cochon comme l'Arabe à son cheval, si ce n'est qu'il le vend quand il est assez gras pour être tué ; pour le reste il mange avec lui, dort avec lui, ses enfants jouent avec lui, montent sur son dos et s'ébattent avec lui dans le fumier, ainsi qu'on peut en voir mille exemples dans toutes les grandes villes d'Angleterre. Et quand à la saleté, à l'inconfort des maisons, impossible de s'en faire une idée. L'Irlandais n'est pas habitué aux meubles ; un tas de paille, quelques chiffons absolument inutilisables comme vêtements, et voilà pour sa couche. Un bout de bois, une chaise cassée, une vieille caisse en guise de table, il ne lui en faut pas plus ; une théière, quelques pots et écuelles de terre, et cela lui suffit pour sa cuisine qui fait en même temps office de chambre à coucher et de salle de séjour. Et quand le combustible lui fait défaut, tout ce qui peut brûler et qui lui tombe sous la main : chaises, montants de portes, chambranles, plancher, à supposer qu'il y en ait, prennent la direction de la cheminée. Et d'ailleurs, pourquoi lui faudrait-il de l'espace ? Dans son pays, dans sa cabane de torchis, *une seule* pièce suffisait à tous les usage domestiques ; en Angleterre, la famille n'a pas non plus besoin de plus d'une pièce. Ainsi cet entassement

---

1 *Dr* J. P. KAY *: The Moral and Physical Condition of the Working Classes employed in the Cotton Manufacture in Manchester*, 1832, 2e *éd., P.* 21.

de plusieurs personnes dans une seule pièce, maintenant si répandu, a été introduit principalement par l'immigration irlandaise. Et comme il faut bien que ce pauvre diable ait au moins *un* plaisir, et que la société l'exclut de tous les autres, il s'en va au cabaret, boire de l'eau-de-vie. L'eau-de-vie est pour l'Irlandais, la seule chose qui donne son sens à la vie - l'eau-de-vie et bien sûr aussi son tempérament insouciant et jovial : voilà pourquoi il s'adonne à l'eau-de-vie jusqu'à l'ivresse la plus brutale. Le caractère méridional, frivole de l'Irlandais, sa grossièreté qui le place à un niveau à peine supérieur à celui du sauvage, son mépris de tous les plaisirs plus humains, qu'il est incapable de goûter en raison même de sa grossièreté, sa saleté et sa pauvreté, autant de raisons qui favorisent l'alcoolisme - la tentation est trop forte, il ne peut résister, et tout l'argent qu'il gagne passe dans son gosier. Comment pourrait-il en être autrement ? Comment la société qui le met dans une situation telle qu'il deviendra *Presque nécessairement* un buveur, qui le laisse s'abrutir et ne se préoccupe nullement de lui - comment peut-elle ensuite l'accuser, lorsqu'il devient effectivement un ivrogne ?

C'est contre un concurrent de ce genre que doit lutter le travailleur anglais, contre un concurrent occupant le barreau de l'échelle le plus bas qui puisse exister dans un pays civilisé et qui, précisément pour cette raison, se contente d'un salaire inférieur à celui de n'importe quel autre travailleur. C'est pourquoi le salaire du travailleur anglais, dans tous les secteurs où l'Irlandais peut le concurrencer, ne fait que baisser constamment et il ne saurait en être autrement, comme le dit Carlyle. Or, ces secteurs sont très nombreux. Tous ceux qui n'exigent que peu ou pas d'habileté s'offrent aux Irlandais. Certes, pour les travaux exigeant un long apprentissage ou une activité durable et régulière, l'Irlandais débauché, versatile et buveur est très insuffisant. Pour devenir ouvrier-mécanicien (en Angleterre tout travailleur occupé à la fabrication de machines est un *mechanic),* pour devenir ouvrier d'usine, il lui faudrait d'abord adopter la civilisation et les mœurs anglaises, bref, devenir d'abord objectivement anglais.

Mais partout où il s'agit d'un travail simple, moins précis, qui requiert davantage de vigueur que d'adresse, l'Irlandais est tout aussi bon que l'Anglais. Et c'est pourquoi tous ces métiers sont envahis par les Irlandais ; les tisserands manuels, aide-maçons, porte-faix, « *jobbers* » [1], etc... comptent une foule d'Irlandais ; et l'invasion de cette nation a contribué, pour beaucoup, dans ces professions, à abaisser le salaire et avec lui la classe ouvrière elle-même. Et même si les Irlandais qui ont envahi les autres branches ont dû se civiliser, il leur est resté encore assez de marques de leur ancien mode de vie pour exercer sur leurs camarades de travail anglais, une influence dégradante - sans parler de l'influence du milieu irlandais lui-même. Car si l'on considère que dans chaque grande ville, un cinquième ou un quart des ouvriers sont Irlandais ou enfants d'Irlandais élevés dans la saleté irlandaise, on ne s'étonnera pas que dans l'existence de toute la classe ouvrière, dans ses mœurs, son niveau intellectuel et moral, ses caractères généraux, se retrouve une bonne part de ce qui fait le fond de la nature de l'Irlandais, et l'on concevra que la situation révoltante des travailleurs anglais, résultat de l'industrie moderne et de ses conséquences immédiates, ait pu être encore avilie [2].

1 Tâcheron.
2 C'est, à la lettre, la variante de l'édition de 1892 que nous avons traduite ici. Le texte de l'édition de 1845 dit « portée à un plus haut degré d'avilissement ».

LES RÉSULTATS

Ayant examiné assez en détail les conditions dans lesquelles vit la classe ouvrière urbaine, il est temps de tirer de ces faits d'autres *conclusions, et* de les comparer à leur tour avec la réalité. Voyons donc ce que sont devenus les travailleurs dans ces conditions, à quels genres d'hommes nous avons affaire, et ce qu'est leur situation physique, intellectuelle et morale.

Lorsqu'un individu cause à autrui un préjudice tel qu'il entraîne la mort, nous appelons cela un homicide ; si l'auteur sait à l'avance que son geste entraînera la mort, nous appelons son acte un meurtre. Mais lorsque la société [1] met des centaines de prolétaires dans une situation telle qu'ils sont nécessairement exposés à une mort prématurée et anormale, à une mort aussi violente que la mort par l'épée ou par balle ; lorsqu'elle ôte à des milliers d'êtres les moyens d'existence indispensables, leur imposant d'autres *conditions de* vie, telles qu'il leur est *impossible* de subsister, lorsqu'elle les contraint par le bras puissant de la loi, à demeurer dans cette situation jusqu'à ce que mort s'ensuive, ce qui en est la conséquence inévitable ; lorsqu'elle sait, lorsqu'elle ne sait que trop, que ces milliers d'êtres seront victimes de ces conditions d'existence, et que cependant elle les laisse subsister, alors c'est bien un meurtre, tout pareil à celui commis par un individu, si ce n'est qu'il est ici plus dissimulé, plus perfide, un meurtre contre lequel personne ne peut se défendre, qui ne ressemble pas à un meurtre, parce qu'on ne voit pas le meurtrier, parce que le meurtrier c'est tout le monde et personne, parce que la mort de la victime semble naturelle, et que c'est pécher moins par action que par omission. Mais ce n'en est pas moins un meurtre. Il me faut maintenant démontrer que la société en Angleterre commet chaque jour et à chaque heure ce meurtre social que les journaux ouvriers anglais ont raison d'appeler meurtre ; qu'elle a placé les travailleurs dans une situation telle qu'ils ne peuvent rester en bonne santé ni vivre longtemps; qu'elle mine *peu à peu* l'existence de ces ouvriers, et qu'elle les conduit ainsi avant l'heure au tombeau ; il me faudra en outre démontrer que la société *sait,* combien une telle situation nuit à la santé et à l'existence des travailleurs, et qu'elle ne fait pourtant rien pour l'améliorer. Quant au fait qu'elle *connaît* les conséquences de ses institutions et qu'elle sait que ses agissements ne constituent donc pas un simple homicide, mais un assassinat, je l'aurai démontré, si je puis citer des documents officiels, des rapports parlementaires ou administratifs qui établissent la matérialité du meurtre.

Il va de soi d'entrée de jeu qu'une classe vivant dans les conditions décrites plus haut et si mal pourvue de tout ce qui est propre à satisfaire les besoins vitaux les plus élémentaires, ne

---

1 Lorsque je parle de la société, comme ici et ailleurs, en tant que collectivité responsable ayant ses devoirs et ses droits, il va de soi que je veux parler du pouvoir *de la société,* c'est-à-dire de la classe qui possède actuellement le pouvoir politique et social, et qui donc est responsable également de la situation de ceux qui ne participent pas au pouvoir. Cette classe dominante, c'est en Angleterre comme dans tous les autres pays civilisés, la bourgeoisie. Mais que la société et singulièrement la bourgeoisie ait le devoir de protéger chaque membre de la société au moins dans sa simple *existence,* de veiller par exemple à ce que personne ne meure de faim, je n'ai pas besoin de le démontrer à mes lecteurs *allemands. Si* j'écrivais pour la bourgeoisie anglaise, il en irait certes tout autrement. - [1887] *And so it is now in Germany. Our German capitalists are fully up to the English level, in this respect at least, in the year of grace* 1886 [Et il en est maintenant ainsi en Allemagne. En l'an de grâce 1886, nos capitalistes allemands sont tout à fait sur le même plan que les Anglais, sous ce rapport tout au moins]. - [1892] Comme tout cela a changé depuis 50 ans ! Il y a, aujourd'hui, des bourgeois anglais qui admettent que la société a des devoirs envers chaque membre de la société ; mais y a-t-il des Allemands qui tiennent le même langage ? (F. E.)

saurait être en bonne santé ni atteindre un âge avancé. Cependant, examinons une fois de plus ces différentes conditions sous le rapport plus particulier de l'état sanitaire des travailleurs.

La concentration de la population dans les grandes villes exerce déjà en elle-même une influence très défavorable ; l'atmosphère de Londres ne saurait être aussi pure, aussi riche en oxygène que celle d'une région rurale; deux millions et demi de poumons et deux cent cinquante mille foyers entassés sur une surface de trois ou quatre milles carrés, consomment une quantité considérable d'oxygène, qui ne se renouvelle que très difficilement, car la façon dont sont construites les villes rend difficile l'aération. Le gaz carbonique produit par la respiration et la combustion demeure dans les rues, en raison de sa densité et le principal courant des vents passe au-dessus des toits des maisons. Les poumons des habitants ne reçoivent pas leur pleine ration d'oxygène : la conséquence en est un engourdissement physique et intellectuel et une diminution de l'énergie vitale. C'est pourquoi les habitants des grandes villes sont, il est vrai, moins exposés aux maladies aiguës, en particulier du type inflammatoire, que les ruraux qui vivent dans une atmosphère libre et normale ; en revanche ils souffrent d'autant plus de maux chroniques. Et si la vie dans les grandes villes n'est déjà pas en soi un facteur de bonne santé, quel effet nocif doit avoir cette atmosphère anormale dans les districts ouvriers, où, comme nous l'avons vu, est réuni tout ce qui peut empoisonner l'atmosphère. A la campagne, ce peut être relativement peu nuisible que d'avoir une mare de purin tout près de sa maison, parce qu'ici l'air arrive de partout ; mais au centre d'une grande ville, entre des ruelles et des cours qui empêchent tout courant d'air, il en va tout autrement. Toute matière animale et végétale qui se décompose produit des gaz incontestablement préjudiciables à la santé et si ces gaz n'ont pas de libre issue, ils empoisonnent nécessairement l'atmosphère. Les ordures et les mares qui existent dans les quartiers ouvriers des grandes villes représentent donc un grave danger pour la santé publique, parce qu'ils produisent précisément ces gaz pathogènes ; il en va de même des émanations des cours d'eau pollués. Mais ce n'est pas tout, il s'en faut. La façon dont la société actuelle traite la grande masse des pauvres est véritablement révoltante. On les attire dans les grandes villes où ils respirent une atmosphère bien plus mauvaise que dans leur campagne natale. On leur assigne des quartiers dont la construction rend l'aération bien plus difficile que partout ailleurs. On leur ôte tout moyen de rester propres, on les prive d'eau en ne leur installant l'eau courante que contre paiement, et en polluant tellement les cours d'eau, qu'on ne saurait s'y laver ; on les contraint à jeter tous les détritus et ordures, toutes les eaux sales, souvent même tous les immondices et excréments nauséabonds dans la rue, en les privant de tout moyen de s'en débarrasser autrement; et on les contraint ainsi à empester leurs propres quartiers. Mais ce n'est pas tout. On accumule sur eux tous les maux possibles et imaginables. Si la population de la ville est déjà trop dense en général, c'est eux surtout que l'on force à se concentrer sur un faible espace. Non content d'avoir empesté l'atmosphère de la rue, on les enferme par douzaines en une seule pièce, si bien que l'air qu'ils respirent la nuit est véritablement asphyxiant. On leur donne des logements humides, des caves, dont le sol suinte ou des mansardes dont le toit laisse passer l'eau. On leur bâtit des maisons d'où l'air vicié ne peut s'échapper. On leur donne de mauvais vêtements en guenilles ou prêts à le devenir, des aliments frelatés ou indigestes. On les expose aux émotions les plus vives, aux plus violentes alternatives de crainte et d'espoir; on les traque comme du gibier et on ne leur accorde jamais de repos, pas plus qu'on ne les laisse tranquillement jouir de l'existence. On les prive de tout plaisir, hormis le plaisir sexuel et la boisson, mais on les fait travailler chaque jour en revanche, jusqu'à épuisement total de toutes leurs forces physiques et morales, les poussant ainsi aux pires excès dans les deux seuls plaisirs qui leur restent. Et si

cela ne suffit pas, s'ils résistent à tout cela, ils sont victimes d'une crise qui en fait des chômeurs, et qui leur ôte le peu qu'on leur avait laissé jusqu'alors.

Comment serait-il possible dans ces conditions que la classe pauvre jouisse d'une bonne santé et vive longtemps ? Que peut-on attendre d'autre qu'une énorme mortalité, des épidémies permanentes, un affaiblissement progressif et inéluctable de la génération des travailleurs ? Voyons un peu les faits.

De toutes parts affluent les témoignages démontrant que les habitations des travailleurs dans les mauvais quartiers des villes et les conditions de vie habituelles de cette classe sont à l'origine d'une foule de maladies. L'article de *l'Artizan* cité plus haut, affirme à bon droit que les maladies pulmonaires sont la conséquence inévitable de ces conditions de logement et sont [1] de fait particulièrement fréquentes chez les ouvriers [2]. L'aspect étique de nombreuses personnes rencontrées dans la rue montre bien que cette mauvaise atmosphère de Londres, en particulier dans les quartiers ouvriers, favorise au plus haut degré le développement de la phtisie. Lorsqu'on se promène un peu le matin de bonne heure, au moment où tout le monde se rend au travail, on reste stupéfait par le nombre de gens qui paraissent à demi ou totalement phtisiques. Même à Manchester les gens n'ont pas *cette mine-là;* ces spectres livides, longs et maigres à la poitrine étroite, et aux yeux caves que l'on croise à. tout moment, ces visages flasques, chétifs, incapables de la moindre énergie, ce n'est vraiment qu'à Londres que leur grand nombre m'a frappé - bien que la phtisie fasse également dans les villes industrielles du nord une véritable hécatombe chaque année. La grande rivale de la phtisie, si l'on excepte d'autres maladies pulmonaires et la scarlatine, c'est la maladie qui provoque les plus effroyables ravages dans les rangs des travailleurs : le typhus. D'après les rapports officiels sur l'hygiène de la classe ouvrière [3], la cause directe de ce fléau universel, c'est le mauvais état des logements : mauvaise aération, humidité et malpropreté. Ce rapport qui, ne l'oublions pas, a été rédigé par les premiers médecins d'Angleterre sur les indications d'autres médecins - ce rapport affirme qu'une seule cour mal aérée, une seule impasse sans égouts, surtout si les habitants sont très entassés, et si des matières organiques se décomposent à proximité, peut provoquer la fièvre, et la provoque presque toujours. Presque partout cette fièvre a le même caractère et évolue dans presque tous les cas finalement vers un typhus caractérisé. Elle fait son apparition dans les quartiers ouvriers de toutes les grandes villes et même dans quelques rues mal construites et mal entretenues de localités moins importantes, et c'est dans les plus mauvais quartiers qu'elle opère ses plus grands ravages, bien qu'elle choisisse naturellement aussi quelques victimes dans les quartiers moins désavantagés. A Londres, elle sévit depuis pas mal de temps déjà ; c'est la violence inhabituelle avec laquelle eue s'est manifestée en 1837 qui fut à l'origine du rapport officiel dont il est question ici. Selon le rapport officiel du Dr Southwood Smith sur l'hôpital londonien où l'on traitait ces fiévreux le nombre des typhiques fut en 1843 de *1,462*, dépassant de *418* le nombre le plus élevé enregistré les années précédentes. Cette maladie avait particulièrement sévi dans les quartiers sales et humides de l'est, du nord et du sud de Londres. Un grand nombre de malades étaient des travailleurs venant de la province qui avaient enduré en cours de route et après leur arrivée les plus dures privations, dormant à

1 Dans l'édition de 1892 : vorkommen (indicatif) au lieu de *vorkämen* (subjonctif), afin de ne laisser aucun doute sur la réalité des affirmations de l'article, que l'auteur prend à son compte.

2 The *Artizan*, octobre 1843, p. 229, col. I, ne fait que résumer un rapport sur Leeds paru dans *journal* of *Statistical Society* of *London*, Vol. 2, 1839-1840.

3 Engels fait sans doute allusion aux rapports du Dr Southwood Smith de 1838 sur Bethnal Green et Whitechapel, ou d'Edwin CHADWICK *: Report on the Sanitary Condition of the Labouring Population* of Great Britain, 1842.

demi nus et à demi morts de faim dans les rues, ne trouvant pas de travail et c'est ainsi qu'ils avaient contracté cette fièvre. Ces personnes furent transportées à l'hôpital dans un tel état de faiblesse, qu'il fallut leur administrer une quantité considérable de vin, de cognac, de préparations ammoniacales et d'autres stimulants. *16* et demi pour cent de l'ensemble des malades moururent [1]. Cette fièvre maligne sévit aussi à Manchester, dans les plus sordides quartiers ouvriers de la vieille ville, Ancoats, Little Ireland, etc... elle n'y *disparaît* presque jamais, sans y prendre toutefois, comme du reste dans les villes *anglaises*, l'extension que l'on pourrait imaginer. Par contre, en Écosse et en Irlande le typhus fait rage avec une violence dont on peut difficilement se faire une idée; à Edimbourg et Glasgow, il fit une très violente apparition en *1817*, après la hausse des prix, en *1826* et *1837* après les crises économiques et diminua pour quelque temps après chacun de ces accès, dont la durée était d'environ trois ans.

A Edimbourg durant l'épidémie de *1817*, près de *6,000* personnes avaient été atteintes, durant celle de *1837*, 10,000 personnes, et non seulement le nombre des malades mais en outre la violence de la maladie et la proportion des décès augmentèrent à chaque retour de l'épidémie [2]. Mais la violence de la maladie lors de ses différentes apparitions paraît un jeu d'enfant auprès de celle qui suivit la crise de *1842*. Un sixième du nombre total des pauvres de toute l'Écosse fut victime de cette fièvre et le mal fut transmis avec une vitesse vertigineuse d'une localité à l'autre par des mendiants errants ; il n'atteignit pas les classes moyennes et les classes supérieures de la société. En deux mois, cette fièvre fit plus de malades qu'au cours des douze années précédentes. A Glasgow en *1843*, 12 % de la population soit 32,000 personnes contractèrent cette maladie et *32 %* des malades moururent, alors que le pourcentage de la mortalité à Manchester et Liverpool ne dépasse pas habituellement 8 %. Cette fièvre provoquait des crises au septième et au quinzième jour; ce jour-là le patient devenait généralement jaune : notre « autorité » croit pouvoir en conclure que la cause du mal peut être recherchée aussi dans une violente émotion et une violente frayeur [3]. Ces fièvres épidémiques sévissent également en Irlande. Au cours de *21* mois des années *1817-18*, 39,000 fiévreux ont été traités à l'hôpital de Dublin, et au cours d'une année ultérieure, selon le shérif A. Alison (tome *2* de ses *Principles of Population)* leur nombre s'éleva même à 60,000 [4]. A Cork, l'hôpital des fiévreux dut accueillir en *1817-18*, le septième de la population ; tandis qu'au même moment un quart de celle de Limerick et dans le *mauvais quartier* de Waterford les 19 vingtièmes des habitants étaient atteints par cette fièvre [5].

Si l'on se remémore les conditions de vie des travailleurs, si l'on songe à quel point leurs demeures sont entassées et chaque recoin littéralement bondé de monde, si l'on pense que malades et bien portants dorment dans une *seule et même pièce*, sur *une seule et même* couche, on sera surpris qu'une maladie aussi contagieuse que cette fièvre ne se propage pas encore davantage. Et si l'on songe au peu de moyens médicaux dont on dispose pour soulager les malades, combien de personnes sont laissées sans aucun soin médical et

1 Engels résume un passage d'un article paru dans le *Northern Star* du 24 février 1844 (no 328), p. 7, col. 3.
2 Dr ALISON *: Manag.[ement] of [the] Poor in Scotland* * (F. E.)
*Il s'agit du Dr W. P. Alison ; ouvrage paru en 1840, pp. 12-13, dont le titre complet est *Observations and Management* etc.
3 Dr [W. P.] Alison dans une conférence devant la *British Association for the Advancement of Science* (Société anglaise pour le progrès des sciences) à York en octobre 1844 * (F. E.)
*Cf. également *journal of Statistical Society of London, vol. 7, 1844*
4 Sir Archibald ALISON *: Principles.... 1840, vol.* 2, p. *80.*
5 Dr ALISON *: Manag.[ement] of [the] Poor in Scotland* *. (F.E.)
*1840, pp. 16-17, citant les documents de F. Barker et J. Cheyne, 1821.

ignorent les règles les plus rudimentaires de la diététique [1], la mortalité peut encore sembler relativement faible. Le Dr Alison, qui connaît bien cette maladie, en attribue directement la cause à la misère et à la détresse des indigents, de même que le rapport que j'ai cité [2] ; il affirme que ce sont les privations et la non-satisfaction relative des besoins vitaux qui rendent l'organisme réceptif à la contagion et que, d'une façon générale, elles sont responsables au premier chef de la gravité de l'épidémie et de sa rapide propagation. Il démontre que chaque apparition de l'épidémie de typhus, en Écosse comme en Irlande, a pour cause une période de privations - crise économique ou mauvaise récolte - et que c'est presque exclusivement la classe laborieuse qui supporte la violence du fléau. Il est remarquable que, selon ses dires, la majorité des individus succombant au typhus soient des pères de famille, c'est-à-dire précisément ceux qui sont le plus indispensables aux leurs; il cite plusieurs médecins irlandais dont les dires s'accordent avec les siens [3].

Il existe une autre série de maladies dont la cause directe est moins le logement que l'alimentation des travailleurs. La nourriture indigeste des ouvriers est tout à fait impropre à l'alimentation des enfants ; et cependant, le travailleur n'a ni le temps ni les moyens de procurer à ses enfants une nourriture plus convenable. Il faut y ajouter l'usage encore très répandu qui consiste à donner aux enfants de l'eau-de-vie, voire de l'opium; tout cela concourt - de pair avec l'effet nuisible des conditions de vie sur le développement physique - à engendrer les maladies les plus diverses des organes digestifs qui laissent des traces pour tout le reste de l'existence. Presque tous les travailleurs ont l'estomac plus ou moins délabré et sont cependant contraints de continuer à suivre le régime qui est précisément la cause de leurs maux. Comment pourraient-ils d'ailleurs savoir les conséquences de ce régime et même s'ils les connaissaient, comment pourraient-ils observer un régime plus convenable, tant qu'on ne leur a pas donné d'autres conditions de vie, tant qu'on ne leur a pas donné une autre éducation ?

Cependant cette mauvaise digestion engendre dès l'enfance d'autres maux. Les scrofules sont presque une règle générale parmi les travailleurs, et les parents scrofuleux ont des enfants scrofuleux, surtout si la cause première de la maladie agit à son tour sur des enfants que l'hérédité prédispose à ce mal. Une seconde conséquence de cette insuffisance alimentaire durant la formation est le rachitisme (maladie anglaise, excroissances noueuses apparaissant aux articulations), très répandue elle aussi parmi les enfants des travailleurs. L'ossification est retardée, tout le développement du squelette ralenti, et en plus des affections rachitiques habituelles, on constate assez fréquemment une déformation des jambes et la scoliose de la colonne vertébrale. je n'ai sans doute pas besoin de dire à quel point tous ces maux sont aggravés par les vicissitudes auxquelles les fluctuations du commerce, le chômage, le maigre salaire des périodes de crise exposent les travailleurs. L'absence temporaire d'une nourriture suffisante, que chaque travailleur connaît au moins une fois dans sa vie, ne fait que contribuer à aggraver les conséquences qu'entraîne une nourriture mauvaise, certes, mais qui, au moins était en suffisance. Des enfants qui - au moment précis où la nourriture leur est le plus nécessaire - ne peuvent manger qu'à moitié à leur faim - et Dieu sait combien il y en a durant chaque crise, et même durant les périodes économiques les plus florissantes - seront fatalement dans une grande proportion, des enfants faibles, scrofuleux et rachitiques. Et il est de fait qu'ils le deviennent réellement. L'état d'abandon auquel est condamnée la grande majorité des enfants de travailleurs laisse des traces indélébiles, et a pour conséquence

1 Édition de 1892 *: diätetischen* au lieu de *diätarischen.* Le sens est le même.
2 Probablement rapport du Dr Southwood Smith, mentionné dans le no 328 du *Northern Star,* 24 février 1844.
3 Dr W. P. ALISON : op. *cit., pp.* 16-17 et 18-32, cite le témoignage des *Dr* F. BARKER and J. CHEYNE : op. cit., vol. 2, 1841, pp. 16, 26, 40.

l'affaiblissement de toute la génération laborieuse. A quoi viennent s'ajouter les vêtements peu confortables de cette classe, et la difficulté, voire l'impossibilité de se protéger contre les refroidissements, en outre la nécessité de travailler, tant que le permet la mauvaise condition physique, l'aggravation de la misère au sein de la famille frappée par la maladie, l'absence trop commune de toute assistance médicale : on pourra alors imaginer approximativement ce qu'est l'état sanitaire des ouvriers anglais. Et je ne veux pas même mentionner ici les effets nocifs particuliers à certaines branches de l'industrie, dus aux conditions de travail actuelles.

Il y a encore d'autres causes qui affaiblissent la santé d'un grand nombre de travailleurs. En premier, la boisson. Toutes les séductions, toutes les tentations possibles s'unissent pour entraîner les travailleurs à l'alcoolisme. Pour eux, l'eau-de-vie est presque l'unique source de joie, et tout concourt à la leur mettre à portée de la main. Le travailleur rentre chez lui fatigué et épuisé par son labeur; il trouve une demeure sans le moindre confort, humide, inhospitalière et sale ; il a un besoin pressant de distraction, il lui faut *quelque chose* qui fasse que son travail en vaille la peine, qui lui rende supportable la perspective de l'amer lendemain; il est accablé, se sent mal, est porté à l'hypocondrie : cette disposition d'esprit due essentiellement à sa mauvaise santé, surtout à sa mauvaise digestion, est exacerbée jusqu'à en être intolérable par l'insécurité de son existence, sa dépendance du moindre hasard, et son incapacité de faire quoi que ce soit pour avoir une vie moins précaire ; son corps, affaibli par le mauvais air et la mauvaise nourriture, exige impérieusement un stimulant externe ; son besoin de compagnie ne peut être satisfait qu'à l'auberge, il n'a pas d'autre endroit où rencontrer ses amis. Comment le travailleur pourrait-il ne pas être tenté à l'extrême par la boisson, comment pourrait-il résister à l'attrait de l'alcool ? Bien au contraire, une nécessité physique et morale fait que, dans ces conditions, une très grande partie des travailleurs *doit nécessairement* succomber à l'alcoolisme. Et sans parler des conditions physiques qui incitent le travailleur à boire, l'exemple de la plupart, l'éducation négligée, l'impossibilité de protéger les jeunes gens de cette tentation, bien souvent l'influence directe des parents alcooliques, qui donnent eux-mêmes de l'eau-de-vie à leurs enfants, la certitude d'oublier dans l'ivresse, au moins pour quelques heures, la misère et le faix de la vie et cent autres facteurs ont un effet si puissant, qu'on ne saurait vraiment faire grief aux travailleurs de leur prédilection pour l'eau-de-vie. L'alcoolisme a cessé dans ce cas d'être un vice, dont on peut rendre responsable celui qui s'y adonne ; elle devient un phénomène naturel, la conséquence nécessaire et inéluctable de conditions données agissant sur un objet qui - du moins quant à ces conditions - est sans volonté. C'est à ceux qui ont fait du travailleur un simple objet d'en endosser la responsabilité. Cependant la même nécessité qui conduit la grande majorité des travailleurs à l'alcoolisme, fait que la boisson exerce à son tour ses ravages dans l'esprit et le corps de ses victimes. Les dispositions aux maladies résultant des conditions de vie des travailleurs, sont favorisées par la boisson, tout particulièrement l'évolution des affections pulmonaires et intestinales, sans oublier l'éclosion et la propagation du typhus.

Une autre cause des maux physiques est l'impossibilité pour la classe ouvrière, de se procurer en cas de maladie l'aide de médecins habiles. Il est vrai qu'un grand nombre d'établissements d'assistance tentent de pallier cette carence ; par exemple, l'hôpital de Manchester accueille chaque année environ *22,000* malades ou leur fournit des conseils et des médicaments, mais qu'est-ce que cela représente dans une ville où, d'après les estimations de Gaskell [1], trois habitants sur quatre auraient chaque année besoin de

1 [The] Manufacturing Population of England, chap. 8, indique 21,196 malades pour 1831. Le Royal Manchester Infirmary donne les chiffres suivants : 1827-28 : 16,680, 1828-29 : 18,000, 1829-30 : 16,237, 1830-31 : 19,628, 1831-32 : 21,349, 1822-23 : 21,232 (les années comptent à partir du 25 juin).

l'assistance du médecin ? Les médecins anglais exigent des honoraires élevés et les travailleurs ne sont pas en mesure de les payer. Par conséquent, ils ne peuvent rien faire ou bien sont contraints de recourir à des charlatans ou à des remèdes de bonne femme à bon marché, qui à la longue ne peuvent que leur nuire. Un très grand nombre de ces charlatans officie dans toutes les villes anglaises et se constitue une clientèle dans les classes les plus pauvres à grand renfort d'annonces, affiches et autres trucs du même genre. Mais de plus, on met en vente une foule de médicaments dits brevetés *(patent medicines)* contre tous les maux possibles et imaginables, pilules de Morrison, pilules vitales Parr, pilules du Dr Mainwaring et mille autres pilules, essences et baumes qui tous ont la propriété de guérir toutes les maladies du monde. Ces médicaments contiennent rarement, il est vrai, des produits véritablement toxiques, mais ils exercent dans de nombreux cas, un effet nocif sur l'organisme lorsqu'ils sont pris à doses importantes et répétées ; et comme on prêche aux travailleurs ignorants qu'ils n'en sauraient trop prendre, il ne faut pas s'étonner que ceux-ci en avalent de grandes quantités à tout propos et hors de propos. C'est pour le fabricant des pilules vitales Parr, chose tout à fait habituelle que de vendre *20,000 à 25,000* boîtes de ces pilules curatives par semaine, et on les avale ! Pour l'un c'est un remède contre la constipation, pour l'autre contre la diarrhée, contre la fièvre, l'anémie et tous les maux imaginables. Tout comme nos paysans allemands se faisaient mettre des ventouses ou faire une saignée en certaines saisons, les ouvriers anglais prennent maintenant leurs médecines brevetées, se nuisant à eux-mêmes et faisant passer leur argent de leurs poches dans celles des fabricants. Parmi ces remèdes, l'un des plus dangereux est un breuvage à base d'opiacées, en particulier de laudanum vendu sous le nom de « Cordial de Godfrey [1] » Certaines femmes travaillant à domicile, qui gardent leurs enfants ou ceux des autres, leur administrent ce breuvage pour les faire tenir tranquilles et pour les fortifier, du moins beaucoup le pensent. Elles commencent dès la naissance des enfants à user de ces remèdes, sans connaître les effets de ce « fortifiant » jusqu'à ce que les enfants en meurent. Plus l'organisme s'accoutume aux effets de l'opium, plus on augmente les quantités administrées. Lorsque le « Cordial » n'agit plus, on donne parfois aussi du laudanum pur, souvent de *15* à *20* gouttes à la fois. Le *coroner* de Nottingham attesta devant une commission gouvernementale [2], qu'un seul pharmacien, avait, de son propre aveu, utilisé pour préparer du « Cordial de Godfrey » treize quintaux de sirop [3]. On imagine aisément les conséquences pour les enfants de semblables traitements. Ils deviennent pâles, éteints, faibles et la plupart meurent avant l'âge de deux ans. L'usage de cette médecine est très répandu dans toutes les grandes villes et régions industrielles du royaume [4].

La conséquence de tous ces facteurs est un affaiblissement général de l'organisme des travailleurs. Parmi eux, peu d'hommes vigoureux, bien bâtis et bien portants - du moins

---

1 Mixture à base de laudanum et de mélasse.

2 Report of Commission of Inquiry into the Employment of Children and Young Persons in Mines and Collieries and in the Trades and Manufactures in which Numbers of them work together, no being included under the Terms of the Factories Regulation Act. First and Second Reports [Rapport de la Commission d'enquête sur l'emploi des enfants et des jeunes gens dans les mines et les houillères ainsi que clans ces ateliers et manufactures où un grand nombre d'entre eux travaillent en commun, mais qui ne sont Pas soumises aux dispositions de la loi sur la réglementation des usines. Premier et second rapport.] Grainger's Rept. second Rept. Cité habituellement sous la référence « Children's Employment Commission Rept. » un des meilleurs rapports officiels, contenant une foule de faits précieux, mais effrayants. Le premier rapport parut en 1841, le second deux ans après. (F. E.)

3 Dans l'édition américaine de 1887 : thirteen hundredweight of laudanum... (treize quintaux de laudanum). Engels veut bien dire : 13 quintaux de sirop à base de laudanum.

4 Sur les conséquences de l'utilisation de cette médecine à Wolverhampton, cf. *Children's Employment Commission. Appendix to 2nd report, 1842,* 2e partie.

parmi les ouvriers d'usine qui travaillent la plupart du temps dans des locaux clos et dont il est ici exclusivement question. Ils sont presque tous débiles, ont une ossature anguleuse mais peu robuste, ils sont maigres, pâles et leur corps, à l'exception des muscles que leur travail sollicite, est amolli par la fièvre. Presque tous souffrent de mauvaise digestion et sont par suite, plus ou moins hypocondriaques et d'humeur sombre et maussade. Leur organisme affaibli n'est pas en mesure de résister à la maladie et à la moindre occasion ils en sont victimes. C'est pourquoi ils vieillissent prématurément et meurent jeunes. Les statistiques de mortalité en fournissent une preuve irréfutable.

D'après le rapport du greffier général G. Graham, la mortalité annuelle dans toute l'Angleterre et le pays de Galles est légèrement inférieure à deux et demi pour cent, c'est-à-dire *qu'un* homme sur quarante-cinq meurt chaque année [1]. Du moins, était-ce là, la moyenne des années 1839-40. L'année suivante, la mortalité baissa quelque peu et ne fut plus que d'un sur quarante-six. Mais dans les grandes villes le rapport est tout autre. J'ai des statistiques officielles sous les yeux, *(Manchester Guardian* du 31 juillet 1844) [2] qui indiquent pour la mortalité dans quelques grandes villes les chiffres suivants : à Manchester, y compris Salford et Chorlton, 1 sur 32, 72 ; et non compris Salford et Chorlton, 1 sur 30, 75 ; à Liverpool, y compris West Derby (faubourg) : 1 sur 31, 90 et sans West Derby, 29, 90 ; tandis que pour tous les districts mentionnés : Cheshire, Lancashire et Yorkshire, et ceux-ci comprennent une foule de districts entièrement ou à demi ruraux, et en outre de nombreuses petites villes, soit une population de 2,172,506 personnes, on a une mortalité moyenne de 1 décès pour 39, 80 habitants. A quel point les travailleurs sont défavorisés dans les villes, c'est ce que nous montre le pourcentage de mortalité à Prescott dans le Lancashire, district habité par des mineurs de charbon et qui, puisque le travail dans les mines est loin d'être sain, se situe bien au-dessous des contrées rurales pour ce qui est de l'hygiène. Mais les ouvriers résident à la campagne et la mortalité se chiffre à 1 pour 47, 54 habitants, c'est-à-dire qu'elle est moins élevée que la moyenne de toute l'Angleterre (la différence étant presque de points 2 1/2 :1 décès pour 45 personnes en Angleterre.)

Toutes ces indications se fondent sur les tableaux de la mortalité de 1843. La mortalité est encore plus élevée dans les villes d'Écosse ; à Edimbourg en 1838-39, elle atteignit 1 sur 29, voire en 1831 dans la seule vieille ville, de 1 sur 22 ; à Glasgow, selon le Dr Cowan, *(Vital Statistics of Glasgow* (voir ci-dessous l'encadré) *1 sur* 30 en moyenne depuis 1830, certaines années de 1 sur 22 à 1 sur 24. De toute part, il est attesté que cette réduction considérable de la durée moyenne de la vie, frappe principalement la classe ouvrière, et même, que la moyenne de toutes les classes est relevée par la faible mortalité des classes supérieures et des classes moyennes. L'un des plus récents témoignages est celui du Dr P. H. Holland de Manchester qui enquêta [3], en mission officielle dans le faubourg de Manchester : Chorlton-on-Medlock. Il a classé les immeubles et les rues en trois catégories et trouve les différences de mortalité suivantes :

Mortalité

---

1 *Fifth Annual Report of [the] Reg.[istrar] Gen[eral) of Births, Deaths and Marriages* * [5e *Rapport annuel de l'officier supérieur d'état civil sur les naissances, décès et mariages.]* (F. E.)
**1843, p.* 111.

2 Statistique légèrement inexacte du fait que les chiffres de population utilisés pour référence sont ceux de *1841*, tandis que les décès concernent bien l'année *1843.*

3 Cf. Report of Commission of Inquiry into the State of large Towns and Populous Districts, first Report, 1844, Appendix [Rapport de la commission d'enquête sur l'état des grandes villes et des districts à forte population. Premier rapport, 1844, Annexe] (F. E.).

Rues de 1re classe : immeubles1re classe 1 pour 51
2e classe 1 pour 45
3e classe 1 pour 36

Rues de 2e classe immeubles1re classe 1 pour 55
2e classe 1 pour 38
3e classe 1 pour 35

Rues de 3e classe immeubles1re classe manquent
2e classe 1 pour 35
3e classe 1 pour 25

Statistique des naissances et des décès à Glasgow

En sous-titre « Illustrating the Sanitary Condition of the Population » (Statistique des naissances et des décès à Glasgow, pour illustrer l'état sanitaire de la population), L'article du Dr Cowan a paru dans le journal of the Statistical Society of London en octobre 184o, vol. 3, p. 265. Voici le tableau de Cowan :

Années	1 décès pour
1831	33,845
1832	21,672
1833	35,776
1834	36,312
1835	32,647
1836	28,906
1837	24,634
1838	37,939
1839	36,146

Il ressort de nombreux autres tableaux fournis par Holland, que la mortalité dans les *rues* de 2e classe est de 18 %, plus élevée ; et dans celles de 3e catégorie de 68 % plus élevée que dans les rues de Ire classe ; que la mortalité dans les *immeubles* de 2e classe est de 31 %, et dans ceux de 3e classe de 78 % plus importante que dans ceux de ire catégorie ; que la mortalité dans les mauvaises rues qui ont été améliorées a été diminuée de 25 %. Il conclut par une remarque très franche pour un bourgeois anglais :

Lorsque nous trouvons que dans quelques rues, la mortalité est quatre fois plus élevée que dans d'autres, et qu'elle est, dans des catégories de rues entières, deux fois plus élevée que dans d'autres ; lorsque nous trouvons en outre qu'elle est à peu près invariablement basse dans les rues bien entretenues, nous ne pouvons nous empêcher de conclure qu'une foule de nos semblables, que des centaines de nos voisins les plus proches sont tués *(destroyed)* chaque année par défaut de précautions les plus élémentaires [1].

Le rapport sur l'état de santé des classes laborieuses contient une indication qui établit ce même fait. A Liverpool, la durée moyenne de la vie était en 1840 pour les classes

1 *Manchester Guardian, 31* juillet *1844.*

supérieures *(gentry, professionnal men*, etc ...) de 35 ans, celle des gens d'affaires et des artisans aisés, 22 ans, celles des ouvriers, des journaliers et domestiques en général de 15 ans seulement [1]. Les rapports parlementaires abondent en précisions analogues.

C'est l'effroyable mortalité infantile dans la classe ouvrière qui allonge les listes de mortalité. L'organisme fragile d'un enfant est celui qui offre aux effets défavorables d'un mode de vie misérable la résistance la plus faible ; l'état d'abandon auquel il est souvent exposé quand ses parents travaillent Fun et l'autre ou bien lorsqu'un d'entre eux est mort, ne tarde pas à se faire cruellement sentir; il n'y a donc pas lieu de s'étonner si à Manchester par exemple, selon le rapport que nous venons de citer, plus de 57 % [2] des enfants d'ouvriers meurent avant d'avoir atteint l'âge de 5 ans, alors que parmi les enfants des classes bourgeoises la proportion des décès n'est que de 20 % [3], et que la moyenne de toutes les classes dans les régions rurales n'atteint pas 32 % [4]. L'article de *l'Artizan* [5] déjà souvent cité nous fournit à ce sujet des indications plus précises, en comparant les pourcentages des décès dans certaines maladies infantiles, chez les enfants des villes et ceux de la campagne; il démontre ainsi que les épidémies sont, en général, à Manchester et Liverpool, trois fois plus meurtrières que dans les régions rurales ; que les maladies du système nerveux sont multipliées par 5 et les maux d'estomac par 2, tandis que les décès dus aux maladies pulmonaires sont deux fois et demi plus nombreux dans les villes qu'à la campagne ; les décès de jeunes enfants dus à la variole, à la rougeole, à la coqueluche et à la scarlatine sont quatre fois plus nombreux à la ville ; les décès dus à l'hydrocéphalie sont trois fois plus nombreux et ceux dus aux convulsions, dix fois plus nombreux. Pour citer une autorité reconnue de plus, je reproduis ici un tableau établi par le Dr Wade dans son *History of the Middle and Working Classes* [6], London, 1833, 3rd. ed. d'après le rapport du comité parlementaire sur les usines de 1832.

En plus de ces différentes maladies, conséquence nécessaire de l'état d'abandon et d'oppression où se trouve actuellement la classe pauvre, il existe encore des facteurs qui contribuent à l'accroissement de la mortalité chez les jeunes enfants. Dans bien des familles, la femme comme l'homme travaille à l'extérieur, et il s'ensuit que les enfants sont privés de tout soin, étant ou bien enfermés ou bien laissés à la garde d'autres personnes.

Il n'est pas étonnant dès lors, que des centaines de ces enfants perdent la vie dans les accidents les plus divers. Nulle part il n'y a autant d'enfants qui sont écrasés par des véhicules ou des chevaux, font des chutes mortelles, se noient ou se brûlent que dans les grandes villes anglaises; les décès par brûlures graves ou consécutifs à la manipulation d'un récipient d'eau bouillante sont particulièrement fréquents, presque un par semaine à Manchester durant les mois d'hiver ; à Londres ils sont fréquents également; cependant il est rare qu'on y fasse écho dans les journaux; je n'ai actuellement sous la main, qu'une information émanant du *Weekly Dispatch* du *:15* décembre *1844*, selon laquelle six cas de ce genre se sont produits dans la semaine du *1er* au 7 décembre.

---

1 *E. CHADWICK : Repart on the Sanitary Conditions* etc., 1842, p. 159.
2 Mauvaise lecture d'Engels. Le rapport dit *Nearly 54 percent* (près de *54%).*
3 Le chiffre de mortalité infantile dans les milieux bourgeois est tiré de CHADWICK : Op. *cit., 1842,* et calculé à partir de statistiques portant sur les villes de Manchester, Leeds, Liverpool, Bath, Bethnal Green et les centres populaires du Strand et de Rendal, Wiltshire et Rutland.
4 *Factories Inquiry Commission's Report, vol. 3,* Report of *Dr* Hawkins *ou* Lancashire, *où* le Dr Roberton, « la *plus* haute autorité de Manchester en matière de statistique », est invoqué comme caution. (F.E.)
5 Octobre 1843, pp. 228 et suiv.
6 *Histoire des classes moyennes et laborieuses.* Wade s'inspire d'un rapport *officiel : Parliamentary Papers, 1831-1832, vol. 15, no 706.*

Sur 10,000 personnes, il meurt dans:	En-dessous de 5 ans	de 5 à 19 ans	de 20 à 39 ans	de 40 à 59 ans	de 60 à 69 ans	de 70 à 79 ans	de 80 à 89 ans	de 90 à 99 ans	100 et au-delà
Le Comté de Rutland : district agricole salubre	2,865	891	1,275	1.299	1,189	1,428	938	112	3
Le comté d'Essex : district agricole marécageux	3,159	1,110	1,526	l,413	963	1,019	630	77 [1]	3
La ville de Carlisle : 1779-1787 avant l'apparition des usines	4,408	911 [2]	1,006	1,201	940	826	533	153	22
La ville de Carlisle après l'installation des usines	4,738	930	1,261	1,134	677	727	452	80	1
La ville de Preston : ville industrielle	4,947	1,136	1,379	1,114	553	532	298	38	3
La ville de Leeds : ville industrielle	5,286	927	1,228	1,198	593	512	225	29	2

Ces pauvres enfants, qui perdent la vie de si effroyable manière, sont vraiment les victimes de notre désordre social, et des classes qui ont intérêt à ce désordre. Et cependant, on peut se demander si cette mort douloureuse et horrible n'a pas été un bienfait pour ces enfants en leur épargnant une vie longue et lourde de peines et de misères, riche en souffrances et pauvre en joies. Voilà où l'on en est en Angleterre et la bourgeoisie, qui peut lire ces nouvelles chaque jour dans les journaux, ne s'en soucie point. Mais elle ne pourra pas non plus se plaindre si, me fondant sur les témoignages officiels et officieux que j'ai cités, et qu'elle *doit sans aucun doute* connaître, je l'accuse carrément d'assassinat social. De deux choses l'une : qu'elle prenne toutes mesures pour remédier à cette situation épouvantable - ou alors, qu'elle abandonne à la classe laborieuse la charge et le soin des intérêts de tous. Mais cette dernière solution ne la tente guère, et pour la première, il lui manque la vigueur nécessaire - tant qu'elle reste bourgeoisie et prisonnière des préjugés bourgeois. Car si maintenant, alors que sont tombées des centaines de milliers de victimes, elle se décide enfin à prendre quelques mesures de précaution mesquines pour l'avenir, à voter un *Metropolitan Buildings Act* [3], aux termes duquel la concentration scandaleuse des habitations sera soumise à quelques restrictions, si elle tire gloire de mesures qui, bien loin de s'attaquer à la racine du mal ne répondent même pas et de loin, aux prescriptions les plus élémentaires des services municipaux d'hygiène, elle ne saurait pour autant se laver de mon accusation. La bourgeoisie anglaise n'a qu'une alternative, ou bien continuer son règne - en portant sur ses épaules le poids de l'accusation irréfutable de meurtre et *malgré* cette accusation - ou bien abdiquer en faveur de la classe ouvrière. jusqu'à maintenant elle a préféré la première solution.

1 Édition de 1845 et de 1892 : 177 au lieu de 77, qui est le chiffre exact.
2 De même édition 1845 et 1892 : 921 au lieu de 911.
3 Loi sur la construction dans la capitale adoptée en 1844 par le Parlement anglais.

Passons maintenant de la situation matérielle à la condition morale des travailleurs. Si la bourgeoisie ne leur laisse de la vie que le strict nécessaire, il ne faut pas s'étonner de constater qu'elle leur accorde tout juste autant de culture que l'exige son propre intérêt. Et ce n'est vraiment pas beaucoup. Comparés au chiffre de la population, les moyens d'instruction sont incroyablement réduits. Les rares cours fonctionnant en semaine, à la disposition de la classe laborieuse ne peuvent être fréquentés que par un nombre extrêmement minime d'auditeurs et par-dessus le marché ils ne valent rien ; les maîtres - ouvriers en retraite, et autres personnes incapables de travailler qui ne se sont faits maîtres d'école que pour pouvoir vivre - manquent pour la plupart des connaissances les plus rudimentaires, ils sont dépourvus de cette formation morale si nécessaire au maître et il n'existe pas de contrôle public de ces cours. Là aussi, c'est le règne de la libre concurrence et comme toujours, les riches ont l'avantage, alors que les pauvres, pour qui la concurrence justement n'est pas libre, et qui n'ont pas les connaissances suffisantes pour pouvoir porter un jugement, n'ont que les inconvénients. Il n'existe nulle part de fréquentation scolaire obligatoire ; dans les usines elles-mêmes ce n'est qu'un mot, comme nous le verrons plus loin et quand le gouvernement voulut, au cours de la session de 1843, faire entrer en vigueur cette apparence d'obligation scolaire, la bourgeoisie industrielle s'y opposa de toutes ses forces bien que les travailleurs se fussent prononcés catégoriquement *pour* cette mesure. D'ailleurs un grand nombre d'enfants travaillent toute la semaine en usine ou à domicile et ne peuvent donc pas fréquenter l'école. Car les *écoles du soir, où* doivent aller ceux qui travaillent dans la journée n'ont presque pas d'élèves et ceux-ci n'en tirent aucun profit. Et vraiment, ce serait un peu trop demander à des jeunes ouvriers qui se sont éreintés douze heures durant, d'aller encore à l'école de 8 à 10 heures du soir. Ceux qui y vont s'y endorment la plupart du temps, ainsi que le constatent des centaines de témoignages du *Children's Empl.[oyment] Report.* Certes, on a organisé des cours du dimanche, mais ils manquent de maîtres et ne peuvent être utiles qu'à ceux qui ont déjà fréquenté l'école de semaine. L'intervalle qui sépare un dimanche du suivant est trop long pour qu'un enfant inculte n'ait pas oublié à la deuxième leçon, ce qu'il avait appris huit jours auparavant au cours de la première. Dans le rapport de la *Children's Employment Commission* [1] des milliers de preuves attestent - et la commission elle-même abonde catégoriquement dans ce sens - que ni les cours de semaine ni les cours du dimanche ne répondent, même de loin, aux besoins de la nation. Ce rapport fournit des preuves de l'ignorance qui règne dans la classe laborieuse anglaise et qu'on n'attendrait pas même d'un pays comme l'Espagne ou l'Italie. Mais il ne saurait en être autrement ; la bourgeoisie a peu à espérer, mais beaucoup à craindre de la formation intellectuelle de l'ouvrier. Dans son budget colossal de *55,000,000* livres sterling, le gouvernement n'a prévu qu'un crédit infime de 40,000 livres sterling pour l'instruction publique ; et, n'était le fanatisme des sectes religieuses, dont les méfaits sont aussi importants que les améliorations qu'il apporte çà et là, les moyens d'instruction seraient encore plus misérables.

Cependant en fait, l'Église anglicane fonde ses *National Schools* [2] et chaque secte, ses écoles, dans l'unique intention de conserver dans son sein, les enfants de ses fidèles et si possible de ravir çà et là une pauvre âme enfantine aux autres sectes. La conséquence en est que la religion, et précisément l'aspect le plus stérile de la religion : la polémique, est élevée à la dignité de discipline par excellence, et que la mémoire des enfants est bourrée de dogmes incompréhensibles et de distinguo théologiques ; on éveille l'enfant dès que possible à la

1 Il y eut en fait deux rapports. Les passages auxquels Engels fait allusion figurent dans le *2nd Report of the Commissionners: Trades and Manufactures,* 1843, pp. 141-194 et 752-1020.
2 Écoles populaires.

haine sectaire et à la bigoterie fanatique, tandis que toute formation rationnelle, intellectuelle et morale est honteusement négligée. Bien des fois déjà, les ouvriers ont exigé du Parlement une instruction publique purement laïque, laissant la religion aux prêtres des différentes sectes, mais ils n'ont pas encore trouvé un ministère qui leur ait accordé chose semblable. C'est normal ! Le ministre est le valet obéissant de la bourgeoisie, et celle-ci se divise en une infinité de sectes ; mais chaque secte ne consent à donner au travailleur cette éducation qui sinon serait dangereuse, que s'il est obligé de prendre, par-dessus le marché, l'antidote que constituent les dogmes particuliers à cette secte, Et ces sectes se disputant encore aujourd'hui la suprématie, la classe ouvrière en attendant reste inculte. Certes les industriels se vantent d'avoir appris à lire à la grande majorité du peuple, mais « lire» c'est vite dit - comme le montre le rapport de la *Children's Employment Commission*. Quiconque sait son alphabet, dit qu'il sait lire, et l'industriel se satisfait de cette pieuse affirmation. Et lorsqu'on songe à la complexité de l'orthographe anglaise, qui fait de la lecture un véritable art ne pouvant être pratiqué qu'après une longue étude, on trouve cette ignorance compréhensible.

Très peu d'ouvriers savent écrire correctement, quant à mettre l'orthographe un très grand nombre de gens « cultivés » eux-mêmes ne la connaissent pas. On n'enseigne pas l'écriture aux cours du dimanche de l'Église anglicane, des Quakers, et je crois, de plusieurs autres sectes, « parce que c'est là une occupation trop profane pour un dimanche ». Quelques exemples montreront quel genre d'instruction on offre aux travailleurs. Ils sont extraits du rapport de la *Children's Employment Commission* qui malheureusement n'englobe pas l'industrie proprement dite [1].

À Birmingham, dit le commissaire Grainger [2], les enfants que j'ai interrogés sont en totalité dépourvus de tout ce qui pourrait même très approximativement mériter le nom d'instruction utile. Bien que dans presque toutes les écoles on n'enseigne que la religion, ils firent preuve en général, dans ce domaine également de la plus grossière ignorance. A Wolverhampton, rapporte le commissaire Horne, je trouvai entre autres, les exemples suivants : une fillette de onze ans, avait fréquenté un cours de semaine et un cours du dimanche, et n'avait jamais entendu parler d'un autre monde, du ciel, ou d'une autre vie. Un garçon, âgé de dix-sept ans, ne savait pas combien font deux fois deux, combien il y a de farthings (1/4 de penny) dans deux pence et cela même lorsqu'on lui mit les pièces dans la main. Quelques garçons n'avaient jamais entendu parler de Londres ou même de Willenhall, bien que cette ville ne soit qu'à une heure de leur domicile, et en communication constante avec Wolverhampton. Quelques-uns n'avaient jamais entendu le nom de la Reine ou bien des noms comme Nelson, Wellington, Bonaparte. Mais il était remarquable que ceux qui n'avaient jamais entendu parler même de Saint Paul, de Moïse ou de Salomon, étaient très bien renseignés sur la vie, les faits et le caractère de Dick Turpin, le brigand de grand chemin, et singulièrement de Jack Sheppard, ce voleur et spécialiste de l'évasion. Un jeune garçon de 16 ans ne savait pas combien font deux fois deux ni combien font quatre farthings ; un jeune de dix-sept ans déclare que dix farthings faisaient dix demi-pence et un troisième, âgé de seize ans, répondit brièvement à quelques questions très simples : « je ne sais rien de rien » (he was no judge o' nothin') [3], (Horne : Rept., App. Part. Il, Q. 18, No 216, 217, 226, 233, etc ...);

1 Certaines régions industrielles avaient été, il est vrai, inspectées l'année d'avant, mais il n'avait pas été publié de rapport. Les premières enquêtes sur le travail des enfants furent le fait d'organisations locales, à Manchester précisément et remontent à 1795.
2 Le rapport de Grainger porte aussi sur les villes de Nottingham, Derby, Leicester et Londres.
3 Le rapport dit *he be'nt*, etc. Ce qui ne fait qu'ajouter à l'incorrection grammaticale de la réponse.

Ces enfants qu'on a assommés quatre ou cinq ans durant avec des dogmes religieux sont à la fin aussi savants que devant.

Un enfant « a fréquenté régulièrement pendant cinq ans le cours du dimanche; il ignore qui était Jésus-Christ, mais a entendu ce nom ; n'a jamais entendu parler des douze apôtres, de Samson, de Moïse, d'Aaron, etc... » (ibid. Evid. p. q 39, 1. 33). Un autre « est allé régulièrement six ans au cours du, dimanche. Il sait qui était Jésus-Christ, qu'il est mort sur la croix, pour verser son sang afin de sauver notre Sauveur; n'a jamais entendu parler de Saint Pierre ni de Saint Paul » (ibid. p. q. 36, 1. 46). Un troisième « a fréquenté pendant sept ans différentes écoles du dimanche, ne sait lire que dans les livres peu épais, des mots faciles, d'une syllabe ; a entendu parler des apôtres, ne sait pas si Saint Pierre ou bien Saint jean en était un, si c'est vrai c'est sans doute Saint Jean Wesley (fondateur des Méthodistes) etc... » (ibid., p. q. 34, I. 58) ; à la question: qui était Jésus-Christ, Horne obtint encore les réponses suivantes: « C'était Adam » ; « C'était un Apôtre » ; « C'était le fils du seigneur du Sauveur » (he was the Saviour's Lord's Son), et de la bouche d'un jeune de seize ans: « C'était un roi de Londres, il y a bien, bien longtemps. »

A Sheffield le commissaire Symons fit lire les élèves des écoles du dimanche ; ils étaient incapables de dire ce qu'ils avaient lu, ni qui étaient les apôtres dont parlait le texte qu'ils venaient de lire. Après les avoir tous interrogés l'un après l'autre sur les apôtres, sans obtenir une réponse correcte, il entendit un gamin à la mine rusée s'écrier avec assurance :

Je sais, Monsieur, c'étaient les lépreux. (Symons : Rept. App. Part. 1, pp. E. 22 sqq.)

Mêmes renseignements dans les rapports sur les régions où l'on fabrique des poteries, et sur le Lancashire.

On voit ce qu'ont fait la bourgeoisie et l'État pour l'éducation et l'instruction de la classe laborieuse. Heureusement les conditions dans lesquelles cette classe vit lui donnent une culture pratique, qui non seulement remplace le fatras scolaire, mais en outre annihile l'effet pernicieux des idées religieuses confuses dont il est assorti, et qui place même les travailleurs à la tête du mouvement national en Angleterre. La misère apprend à l'homme la prière, et ce qui est plus important, à penser et à agir. Le travailleur anglais qui sait à peine lire et encore moins écrire, sait cependant fort bien quel est son propre intérêt et celui de toute la nation ; il sait aussi quel est l'intérêt tout particulier de la bourgeoisie, et ce qu'il est en droit d'attendre de cette bourgeoisie. S'il ne sait pas écrire, il sait parler et parler en public ; s'il ne sait pas compter, il en sait cependant assez pour faire, sur la base de notions d'économie politique, les calculs qu'il faut pour percer à jour et réfuter un bourgeois partisan de l'abolition de la loi sur les grains; si en dépit de la peine que se donnent les prêtres, les questions célestes restent pour lui fort obscures, il n'en est que plus éclairé sur les questions terrestres, politiques et sociales. Nous en reparlerons ; abordons maintenant le portrait moral de nos travailleurs.

Il est assez clair que l'instruction morale qui ne fait qu'un dans toutes les écoles anglaises avec l'instruction religieuse, ne saurait être plus efficace que celle-ci. Les principes élémentaires qui pour l'être humain règlent les rapports d'homme à homme sont déjà voués à la plus terrible des confusions, ne serait-ce que du fait de la situation sociale, de la guerre de tous contre tous : ils doivent nécessairement rester totalement obscurs et étrangers à l'ouvrier inculte, lorsqu'on les lui expose mêlés de dogmes religieux incompréhensibles et sous la forme religieuse d'un commandement arbitraire, et sans fondement. De l'aveu de toutes les

autorités, en particulier de la Children's Employment Commission, les écoles ne contribuent à peu près en rien à la moralité de la classe laborieuse. La bourgeoisie anglaise est si dépourvue de scrupules, si stupide et bornée dans son égoïsme, qu'elle ne se donne pas même la peine d'inculquer aux travailleurs la morale actuelle, une morale que la bourgeoisie s'est pourtant fabriquée dans son propre intérêt et pour sa propre défense ! Même ce souci d'elle-même donnerait trop de peine à cette bourgeoisie paresseuse et de plus en plus veule; même cela lui semble superflu. Bien sûr, il viendra un moment où elle regrettera - trop tard - sa négligence. Mais elle n'a pas le droit de se plaindre si les travailleurs ignorent cette morale et ne l'observent pas.

C'est ainsi que les ouvriers sont mis à l'écart et négligés par la classe au pouvoir sur le plan moral comme ils le sont physiquement et intellectuellement. Le seul intérêt qu'on leur porte encore se manifeste par la loi, qui s'accroche à eux dès qu'ils approchent de trop près la bourgeoisie ; de même qu'envers les animaux dépourvus de raison, on n'utilise qu'un seul moyen d'éducation, - on emploie le fouet, la force brutale qui ne convainc pas, mais se borne à intimider. Il n'est donc pas étonnant que les travailleurs qu'on traite comme des bêtes, deviennent vraiment des bêtes, ou bien n'aient pour sauvegarder leur conscience d'hommes et le sentiment qu'ils sont des êtres humains que la haine la plus farouche, qu'une révolte intérieure permanente, contre la bourgeoisie au pouvoir. Ils ne sont des hommes que tant qu'ils ressentent de la colère contre la classe dominante ; ils deviennent des bêtes, dès qu'ils s'accommodent patiemment de leur joug, ne cherchant qu'à rendre agréable leur vie sous le joug, sans chercher à briser celui-ci.

Voilà tout ce que la bourgeoisie a fait pour la culture de la classe laborieuse et lorsque nous aurons apprécié les autres conditions dans lesquelles cette dernière vit, nous ne pourrons lui faire totalement grief de la rancune qu'elle nourrit à l'endroit de la classe dominante. L'éducation morale qui n'est pas dispensée au travailleur à l'école, ne lui est pas non plus offerte aux autres moments de son existence, du moins pas cette éducation morale qui a quelque valeur aux yeux de !a bourgeoisie. Dans sa position sociale et son milieu, l'ouvrier trouve les plus fortes incitations à l'immoralité. Il est pauvre, la vie n'a pas d'attraits pour lui, presque tous les plaisirs lui sont refusés, les châtiments prévus par la loi n'ont plus rien de redoutable pour lui - pourquoi donc refrénerait-il ses convoitises, pourquoi laisserait-il le riche jouir de ses biens au lieu de s'en approprier une partie ? Quelles raisons a donc le prolétaire de *ne pas* voler ? C'est très bien de dire « la propriété c'est sacré » et cela sonne bien agréablement aux oreilles des bourgeois, mais pour celui qui n'a pas de propriété, ce caractère sacré disparaît de lui-même. L'argent est le dieu de ce monde. Le bourgeois prend au prolétaire son argent, et en fait ainsi pratiquement un athée. Rien d'étonnant par conséquent, si le prolétaire met son athéisme en pratique en ne respectant plus la sainteté ni la puissance du dieu terrestre. Et lorsque la pauvreté du prolétaire s'accroît au point de le priver du strict minimum vital, aboutissant à un total dénuement, la tendance au mépris de tout l'ordre social grandit encore davantage. Cela, les bourgeois le savent pour une bonne part eux-mêmes. Symons [1], fait remarquer que la misère a sur l'esprit le même effet dévastateur que l'alcoolisme sur l'organisme, et le shérif Alison [2] explique en détail aux possédants quelles sont nécessairement pour les ouvriers les conséquences de l'oppression sociale. La misère ne laisse à l'ouvrier que le choix entre ces éventualités : mourir de faim à petit feu, se donner la mort rapidement, ou prendre ce dont il a besoin, là où il le trouve, en

---

1 *Arts and Artizans* * (F.E.)
*J. C. SYMONS : Arts *and Artizans at Home and Abroud.... 1839,* p. 147. L'adjectif « dévastateur » (zerrütend) a été ajouté par Engels.
2 *Prin[ciples] of Popul[ation], vol.* 2, *pp. 196, 197.* (F.E.)

bon français : voler. Et nous aurions mauvaise grâce à nous étonner que la plupart préfèrent le vol à la mort par famine ou au suicide. Il y a certes également parmi les travailleurs un certain nombre de gens qui sont assez moraux pour ne pas voler même lorsqu'ils sont réduits à la pire extrémité, et ceux-là meurent de faim ou se suicident. Le suicide, jadis le privilège le plus envié des classes supérieures, est désormais à la mode en Angleterre, même parmi les prolétaires et une foule de pauvres hères se tuent pour échapper à la misère, dont ils ne savent comment sortir autrement !

Mais ce qui a sur les travailleurs anglais une action beaucoup plus démoralisante encore c'est l'insécurité de leur position sociale, la nécessité de vivre au jour le jour, bref, ce qui en fait des *prolétaires. Nos* petits paysans d'Allemagne sont eux aussi pour la plupart pauvres, et dans le besoin, mais ils dépendent moins du hasard et possèdent au moins quelque chose de solide. Mais le prolétaire qui n'a que ses deux bras, qui mange aujourd'hui ce qu'il a gagné hier, qui dépend du moindre hasard, qui n'a pas la moindre garantie qu'il aura la capacité d'acquérir les denrées les plus indispensables - chaque crise, le moindre caprice de son patron peut faire de lui un chômeur - le prolétaire est placé dans la situation la plus inhumaine qu'être humain puisse imaginer. L'existence de l'esclave est au moins assurée par l'intérêt de son maître, le serf a au moins un lopin de terre qui le fait vivre, tous deux ont au moins la garantie de pouvoir subsister, mais le prolétaire lui, est à la fois réduit à lui-même, et mis hors d'état d'utiliser ses forces de telle sorte qu'il puisse compter sur elles. Tout ce que peut tenter le prolétaire pour améliorer sa situation est une goutte d'eau dans la mer auprès des vicissitudes auxquelles il est exposé et contre lesquelles il ne peut absolument rien. Il est le jouet passif de toutes les combinaisons possibles des circonstances et peut s'estimer heureux de sauver sa peau, ne serait-ce que pour un temps. Et comme on le conçoit, son caractère et son genre de vie portent à leur tour la marque de ces conditions d'existence. Ou bien il cherche -dans ce tourbillon - à se maintenir à la surface, à sauver ce qu'il y a d'humain en lui, et il ne peut le faire qu'en se révoltant [1] contre la classe qui l'exploite si impitoyablement et l'abandonne ensuite à son sort, qui tente de le contraindre à rester dans cette situation indigne d'un homme, c'est-à-dire contre la bourgeoisie - ou bien, il renonce à cette lutte contre l'existence qui lui est faite parce qu'il la tient pour stérile, et cherche autant qu'il le peut à profiter des éléments favorables. Économiser ne lui sert de rien car il ne peut au maximum que réunir assez d'argent pour se nourrir durant quelques semaines, et s'il devient chômeur, ce n'est pas seulement l'affaire de quelques semaines. Il lui est impossible d'acquérir de façon durable une propriété et s'il le pouvait, il cesserait alors d'être un ouvrier et un autre prendrait sa place. Que peut-il donc faire de mieux s'il a un bon salaire, que d'en bien vivre ? Le bourgeois anglais est extrêmement étonné et scandalisé de la vie large que mènent les travailleurs durant les périodes de hauts salaires - et pourtant il n'est pas seulement naturel, il est aussi tout à fait raisonnable de la part de ces gens de jouir de l'existence, quand ils le peuvent, au lieu d'amasser des trésors qui ne leur servent de rien et que mites et rouille, c'est-à-dire les bourgeois, finiront quand même par ronger. Mais semblable existence est plus démoralisante que toute autre. Ce que Carlyle dit des fileurs de coton, s'applique à tous les ouvriers d'usine anglais :

Chez eux les affaires sont aujourd'hui florissantes, demain elles périclitent - c'est un perpétuel jeu de hasard et ils vivent comme des joueurs, aujourd'hui dans le luxe, demain dans la misère. Un sombre mécontentement de révoltés les ronge : le sentiment le plus misérable qui puisse agiter le cœur d'un homme. Le commerce anglais, avec ses convulsions

---

1 Nous verrons plus loin comment la révolte du prolétaire contre la bourgeoisie a reçu, en Angleterre, légitimation légale par le droit de libre association. (F. E.)

et ses fluctuations, qui secouent le monde entier, avec son immense démon-Protée de la vapeur a rendu incertains tous les chemins qu'ils pourraient suivre, comme si un mauvais sort pesait sur eux ; la sobriété, la fermeté, la tranquillité prolongée, bienfaits suprêmes pour l'homme, leur sont étrangères... Ce monde n'est pas pour eux une demeure hospitalière, mais une prison à l'air malsain, où tout n'est que tourment épouvantable et stérile, rébellion, rancune et rancœur envers soi-même comme envers autrui. Est-ce un monde verdoyant et fleuri [1], créé et gouverné par un Dieu, ou bien est-ce un sombre et bouillonnant enfer empli de vapeurs de vitriol, de poussières de coton, du vacarme des ivrognes, des colères et des affres du travail, créé et gouverné par un démon [2] ?

Et on lit plus loin, page *40 :*

Si l'injustice, l'infidélité à la vérité, à la réalité et à l'ordonnance de la nature sont le seul mal sous le soleil, et si le sentiment de l'injustice et de l'iniquité est la seule peine intolérable, notre grande question au sujet de la situation des travailleurs serait : « Est-ce juste ? » et en premier lieu : que pensent-ils eux-mêmes de l'équité de cet état de choses ? Les mots qu'ils profèrent sont déjà une réponse, leurs actes, bien davantage... Indignation, tendance soudaine [3] à la vengeance et élans de révolte contre les classes supérieures, respect décroissant des ordres de leurs supérieurs temporels, déclin de leur foi dans les enseignements de leurs supérieurs spirituels, tel est l'état d'esprit général qui gagne chaque jour davantage les classes inférieures. Cet état d'esprit on peut le déplorer, ou s'en faire le champion, mais on se doit de reconnaître qu'il y existe réellement, on doit savoir que tout cela est fort triste, et que si on n'y change rien, cela produira une catastrophe.

Carlyle a tout à fait raison pour ce qui est des faits, il n'a que le tort de reprocher aux travailleurs, la passion farouche qui les anime contre les classes supérieures. Cette passion, cette colère, sont au contraire la preuve que les travailleurs ressentent le caractère inhumain de leur situation, qu'ils ne veulent pas se laisser ravaler au niveau de la bête, et qu'ils se libéreront un jour du joug de la bourgeoisie. Nous le voyons bien à l'exemple de ceux qui ne partagent pas cette colère - ou bien ils se soumettent humblement à leur sort, vivant en honorables particuliers, tant bien que mal, ne se souciant pas de la marche du monde, aidant la bourgeoisie à forger plus solidement les chaînes des ouvriers et se trouvent intellectuellement au point mort de la période pré-industrielle - ou bien, ils se laissent mener par le destin, jouent avec lui, perdent tout soutien intérieur, alors qu'ils ont déjà perdu tout soutien extérieur, vivent au jour le jour, boivent du schnaps et courent les filles, dans les deux cas, ce sont des bêtes. C'est cette catégorie qui contribue le plus « au rapide progrès du vice » dont la bourgeoisie se scandalise si fort, alors qu'elle en a elle-même déchaîné les causes.

Une autre source de l'immoralité des travailleurs c'est le fait qu'ils sont les damnés du travail. Si l'activité productive libre est le plus grand plaisir que nous connaissions, le travail forcé est la torture la plus cruelle, la plus dégradante. Rien n'est plus terrible que de devoir faire du matin au soir quelque chose qui vous répugne. Et plus un ouvrier a des sentiments humains, plus il doit détester son travail parce qu'il sent la contrainte qu'il implique et l'inutilité que ce labeur représente pour lui-même. Pour quoi donc travaille-t-il ? Pour le plaisir de créer ? Par instinct naturel ? Nullement. Il travaille pour l'argent, pour une chose qui n'a rien à voir avec

1 Le texte de Carlyle ajoute ici : W*ith azure everlasting sky stretched over it.* (Sous le dais éternel du ciel azuré.) Engels a négligé ce membre de phrase.
2 *Chartism, p. 34* et suiv. (F.E.)
3 Le texte anglais indique ici *sullen* (morne, sombre) qu'Engels semble avoir *lu sudden* (soudain).

le travail en soi, il travaille parce qu'il y est forcé, et de plus, le travail dure si longtemps et il est si monotone que pour cette simple raison déjà, son travail ne peut être pour lui, dès les premières semaines, qu'un véritable supplice, s'il a encore quelques sentiments humains. La division du travail a du reste encore multiplié les effets abêtissants du travail obligatoire. Dans la plupart des branches l'activité de l'ouvrier est réduite à un geste étriqué, purement mécanique, qui se répète minute après minute et reste, bon an mal an, éternellement le même [1]. Quiconque a travaillé depuis sa plus tendre jeunesse douze heures par jour et plus, à fabriquer des têtes d'épingles ou à limer des roues dentées, et a vécu en outre dans les conditions de vie d'un prolétaire anglais, combien de facultés et de sentiments humains a-t-il pu conserver à trente ans ? Il en va de même avec l'introduction de la vapeur et des machines. L'activité de l'ouvrier s'en trouve facilitée, l'effort musculaire épargné, et le travail lui-même insignifiant mais suprêmement monotone. Celui-ci ne lui offre aucune possibilité d'activité intellectuelle et cependant il accapare son attention, au point que pour bien accomplir sa tâche, l'ouvrier ne doit penser à rien d'autre. Et d'être condamné à un tel travail, un travail qui accapare tout le temps disponible de l'ouvrier, lui laissant à peine le loisir de manger et de dormir, ne lui permettant même pas de mouvoir son corps au grand air, de jouir de la nature, sans parler de l'activité intellectuelle, cela pourrait ne pas ravaler l'homme au rang de l'animal ? Une fois encore le travailleur n'a que cette alternative: se soumettre à son sort, devenir un « bon ouvrier », servir « fidèlement » les intérêts de la bourgeoisie - et dans ce cas, il tombe à coup sûr au rang de la bête -ou bien alors résister, lutter tant qu'il le peut pour sa dignité d'homme, et cela ne lui est possible qu'en luttant contre la bourgeoisie.

Et lorsque toutes ces causes ont provoqué une immense immoralité dans la classe laborieuse, une autre intervient pour propager cette immoralité et la pousser à l'extrême : c'est la concentration de la population. Les écrivains bourgeois anglais lancent l'anathème contre les effets démoralisateurs des grandes villes - ces Jérémies à rebours se lamentent et pleurent non sur la destruction de ces villes mais sur leur épanouissement. Le shérif Alison rend cet élément responsable de presque tous les maux et le Dr Vaughan, qui a écrit *The Age of Great Cities* [2], encore bien davantage. C'est normal. Dans les autres facteurs qui exercent une action funeste sur le corps et l'esprit des ouvriers, l'intérêt de la classe possédante est trop directement en jeu.

S'ils disaient que la misère, l'insécurité, le surmenage et le travail obligatoire sont les causes essentielles, chacun de répondre - et eux-mêmes seraient forcés de répondre : eh bien ! donnons aux pauvres la propriété, garantissons leur existence, promulguons des lois contre le surmenage ; et c'est cela que la bourgeoisie ne peut pas avouer. Mais les grandes villes se sont développées d'elles-mêmes, les gens sont venus s'y installer librement ; en conclure que seule l'industrie et la classe moyenne qui en tire profit ont donné naissance à ces grandes villes, tombe si peu sous le sens, qu'il a dû être facile à la classe dominante d'avoir l'idée d'attribuer tous les malheurs à cette cause en apparence inévitable - alors que les grandes villes ne peuvent que faire se développer plus rapidement et plus totalement un mal qui existe au moins déjà en germe. Alison a du moins encore assez d'humanité pour le reconnaître - ce n'est pas un bourgeois industriel et libéral tout à fait évolué, mais un tory

---

1 Devrais-je ici encore laisser parler à ma place la bourgeoisie ? Je ne choisirai qu'un ouvrage que chacun peut lire : W*ealth of Nations* d'Adam Smith (édit. citée), 3e vol., livre V, chap. 8, p. 297. (F.E.)

2 *L'Ère des grandes cités.* Robert VAUGHAN *: The Age of great cities in its relation to intelligence, morals and religion* (2e éd., 1843, pp. 221-298). Vaughan, pasteur presbytérien, est l'un des rares écrivains du XIXe qui se soit prononcé en faveur des grandes villes comme agents de libération et de progrès. Cf. *Current Sociology, Urban sociology, U.N.E.S.C.O.,* Paris, vol. 4, 1955, no 4, p. 30.

bourgeois à demi-évolué et c'est pourquoi il voit çà et là. des choses devant lesquelles les vrais bourgeois sont complètement aveugles. Laissons-lui maintenant la parole :

C'est dans les grandes villes que le vice déploie ses tentations et la luxure ses rêts, que la faute est encouragée par l'espoir de l'impunité et que la paresse se nourrit de multiples exemples. C'est ici, dans ces grands centres de corruption humaine, que les mauvais sujets et les dépravés fuient la simplicité de la vie rustique, c'est là qu'ils trouvent des victimes à leurs mauvais instincts et le gain qui les récompense des dangers qu'ils affrontent. La vertu est reléguée dans l'ombre et opprimée, le vice s'épanouit à la faveur des difficultés qui font obstacle à sa découverte, les débordements sont récompensés par une jouissance immédiate. Quiconque parcourt la nuit St Gilles, ou les venelles étroites de Dublin, les quartiers pauvres de Glasgow en trouvera confirmation, et ce qui l'étonnera ce n'est pas qu'il y ait tant de crimes, mais au contraire qu'il y en ait si peu au monde. La grande cause de la corruption des grandes villes, c'est la nature contagieuse du mauvais exemple, et la difficulté d'échapper à la séduction du vice, lorsqu'ils sont en contact étroit et quotidien avec la jeune génération. Les riches, eo ipso [1] ne valent pas mieux ; eux non plus ne sauraient résister s'ils se trouvaient dans cette situation, exposés aux mêmes tentations ; le malheur particulier des pauvres, c'est qu'ils sont obligés de côtoyer partout les formes séduisantes du vice et les tentations de plaisirs interdits... L'impossibilité démontrée de dissimuler à la fraction jeune de la population les charmes du vice, est la cause de l'immoralité.

Après une assez longue peinture de mœurs, notre auteur poursuit :

Tout ceci ne provient pas d'une dépravation extraordinaire du caractère, mais de la nature presque irrésistible des tentations auxquelles les pauvres sont exposés. Les riches qui blâment la conduite des pauvres, céderaient tout aussi rapidement à l'influence de causes identiques. Il existe un degré de misère, une façon qu'a le péché de s'imposer, auxquels la vertu ne peut que rarement résister, et la jeunesse presque jamais. Dans ces conditions, le progrès du vice est presque aussi certain et souvent tout aussi rapide que le progrès de la contagion physique.

Et à un autre endroit :

Lorsque les classes supérieures ont, dans leur intérêt, concentré les pauvres en grand nombre dans un espace restreint, la contagion du vice se propage avec une rapidité foudroyante et devient inévitable. Les classes inférieures, étant donné leur situation du point de vue de l'enseignement moral et religieux, sont souvent à peine plus à blâmer de céder aux tentations qui les assaillent que de succomber au typhus [2].

Voilà qui suffira! Le demi-bourgeois Alison nous révèle, bien qu'en termes peu clairs, les conséquences funestes des grandes villes sur le développement moral des travailleurs. Un autre bourgeois, mais qui, lui, l'est totalement, un homme selon le cœur de la Ligue pour l'abolition des lois sur les grains, le Dr Andrew Ure [3], nous dévoile l'autre aspect de la question. Il nous expose que la vie dans les grandes villes facilite les coalitions entre ouvriers, et rend la populace puissante. Si les travailleurs n'y étaient pas éduqués, (c'est-à-dire éduqués à l'obéissance à la bourgeoisie), ils verraient les choses d'un point de vue

1 Évidemment.
2 *[The] Princ[iples] of Population, vol.* II, p. 76 et suiv., p. 135. (F.E.)
3 *Philosophy of Manufactures*, Londres, 1835, pp. 406 et suiv. Nous aurons encore à parler de ce bel ouvrage et les passages cités ici se trouvent page 406 et suivantes. (F.E.)

unilatéral, d'un point de vue sinistrement égoïste ; ils se laisseraient aisément séduire par de rusés démagogues - que dis-je, ils seraient bien capables de regarder d'un œil jaloux et hostile *leur meilleur bienfaiteur*, le capitaliste sobre et entreprenant. Le seul recours, dans ce cas, c'est la bonne éducation, faute de quoi s'ensuivraient une faillite nationale et d'autres horreurs, car une révolution des ouvriers serait alors inéluctable. Et les craintes de notre bourgeois sont parfaitement justes. Si la concentration de la population a bien un effet stimulant et favorable sur la classe possédante, elle fait progresser encore bien plus rapidement l'évolution de la classe laborieuse. Les travailleurs commencent à sentir qu'ils constituent une classe dans leur totalité, ils prennent conscience que, faibles isolément, ils représentent tous ensemble une force ; la séparation d'avec la bourgeoisie, l'élaboration de conceptions et d'idées propres aux travailleurs et à leur situation, sont accélérées, la conscience qu'ils ont d'être opprimés s'impose à eux, et les travailleurs acquièrent une importance sociale et politique. Les grandes villes sont les foyers du mouvement ouvrier; c'est là que les ouvriers ont commencé à réfléchir à leur situation et à lutter ; c'est là que s'est manifestée d'abord l'opposition entre prolétariat et bourgeoisie ; c'est d'elles que sont issues les associations ouvrières, le chartisme et le socialisme. Les grandes villes ont transformé la maladie de l'organisme social qui se manifeste à la campagne sous une forme chronique, en une affection aiguë ; elles ont ainsi clairement révélé sa véritable nature et simultanément le véritable moyen de la guérir. Sans les grandes villes et leur influence favorable sur le développement de l'intelligence publique, les ouvriers n'en seraient pas où ils en sont, tant s'en faut. En outre, elles ont détruit les dernières traces des rapports paternalistes entre ouvriers et patrons, et la grande industrie y a également contribué, en multipliant le nombre des ouvriers dépendant d'un seul bourgeois. Certes, la bourgeoisie s'en lamente, et à bon droit - car tant que durèrent les rapports patriarcaux, le bourgeois était à peu près à l'abri d'une révolte des travailleurs. Il pouvait les exploiter et les dominer à cœur-joie, et ce peuple de gens simples lui offrait par surcroît son obéissance, sa gratitude et son affection, lorsqu'en plus du salaire il le gratifiait de quelques amabilités qui ne lui coûtaient rien et peut-être de quelques petits avantages - donnant l'apparence qu'il faisait tout cela, sans y être obligé, par pure bonté d'âme, par goût du sacrifice alors qu'en réalité, ce n'était pas même le dixième de ce qu'il eût dû faire. En tant que particulier, bourgeois placé dans des conditions de vie que lui-même n'avait pas créées, il a fait, certes, en partie au moins ce qu'il devait faire; mais en tant que membre de la classe dirigeante, qui pour la simple raison *qu'elle gouverne* est responsable de la situation de la nation tout entière et à qui il incombe de défendre l'intérêt général, il n'a non seulement rien fait de ce qu'il aurait dû assumer en raison de sa position sociale, mais il a par surcroît exploité toute la nation pour son profit personnel. Le rapport patriarcal, qui dissimulait hypocritement l'esclavage des ouvriers, faisait que l'ouvrier devait nécessairement rester intellectuellement mort, ignorant ses propres intérêts, simple particulier. C'est seulement lorsqu'il échappa à son patron et lui devint étranger, quand il apparut clairement que les seuls liens entre eux étaient l'intérêt particulier, le profit ; c'est seulement lorsque disparut totalement l'attachement apparent, qui ne résista pas à la première épreuve, que l'ouvrier commença à comprendre sa position et ses intérêts et à se développer de façon autonome ; c'est seulement alors qu'il cessa d'être dans ses conceptions, ses sentiments et sa volonté aussi, l'esclave de la bourgeoisie. Et c'est principalement l'industrie et les grandes villes qui ont contribué de façon déterminante à cette évolution.

Un autre facteur qui a exercé une influence importante sur le caractère des ouvriers anglais, c'est l'immigration irlandaise, dont il a déjà été question sur ce plan également. Elle a certes, comme nous le voyons [1], d'une part dégradé les travailleurs anglais, les privant des bienfaits

1 Édition de *1892 : sahen* (comme nous l'avons vu) au lieu de *sehen.*

de la civilisation et aggravant leur situation - mais elle a contribué par ailleurs à creuser le fossé entre travailleurs et bourgeoisie, et ainsi hâté l'approche de la crise. Car l'évolution de la maladie sociale dont souffre l'Angleterre est la même que celle d'une maladie physique; elle évolue selon certaines lois et a ses crises, dont la dernière et la plus violente décide du sort du patient. Et comme il est impossible que la nation anglaise succombe à cette dernière crise, et qu'elle doit nécessairement en sortir renouvelée et régénérée, on ne peut que se réjouir de tout ce qui porte la maladie à son paroxysme. Et l'immigration irlandaise y contribue en outre par ce caractère vif, passionné qu'elle acclimate en Angleterre et qu'elle apporte à la classe ouvrière anglaise. A maints égards les rapports entre Irlandais et Anglais sont les mêmes que ceux entre Français et Allemands; le mélange du tempérament irlandais plus léger, plus émotif, plus chaud, et du caractère anglais calme, persévérant, réfléchi ne peut être à la longue que profitable aux deux parties. L'égoïsme brutal de la bourgeoisie anglaise serait resté beaucoup plus enraciné dans la classe laborieuse si le caractère irlandais, généreux jusqu'au gaspillage, essentiellement dominé par le sentiment, n'était venu s'y adjoindre, d'une part grâce au croisement entre races, d'autre part, grâce aux relations habituelles, pour adoucir ce que le caractère anglais avait de froid et de trop rationnel.

Nous ne nous étonnerons donc plus dès lors d'apprendre que la classe laborieuse anglaise est devenue peu à peu un peuple tout différent de la bourgeoisie anglaise. La bourgeoisie a plus d'affinités avec toutes les nations de la terre qu'avec les ouvriers qui vivent à ses côtés, Les ouvriers parlent une langue différente, ont d'autres idées et conceptions, d'autres mœurs et d'autres principes moraux, une religion et une politique différente de celles de la bourgeoisie. Ce sont deux peuples différents, aussi différents que s'ils étaient d'une autre race, et jusqu'ici, nous n'en connaissions sur le continent qu'un seul, la bourgeoisie. Et pourtant, c'est précisément le second, le peuple des prolétaires qui est de loin le plus important pour l'avenir de l'Angleterre [1].

Nous aurons encore à parler du caractère public des travailleurs anglais tel qu'il se manifeste dans les associations ou les principes politiques - nous ne voulons ici mentionner que les résultats des causes que nous venons d'énumérer, dans la mesure où elles agissent sur le caractère privé des ouvriers. Dans la vie quotidienne, l'ouvrier est de beaucoup plus humain que le bourgeois. J'ai déjà signalé plus haut que les mendiants ont coutume de faire appel presque uniquement aux ouvriers, et que, de façon générale, les travailleurs font davantage pour les pauvres que la bourgeoisie. Ce fait - qu'on peut d'ailleurs vérifier chaque jour - est confirmé par M. Parkinson chanoine de Manchester entre autres :

Les pauvres se donnent mutuellement davantage que les riches ne donnent aux pauvres. je puis appuyer mon affirmation par le témoignage de l'un de nos médecins les plus âgés, les plus habiles, les plus observateurs et les plus humains, le Dr Bardsley. Il a déclaré publiquement que la somme totale que les pauvres se donnent mutuellement chaque année dépasse celle que les riches fournissent dans le même laps de temps aux fins d'assistance [2].

---

1 1892. Cette idée que la grande industrie a divisé les Anglais en deux nations différentes a, comme on sait, été exprimée à peu près à la même époque par Disraeli, dans son roman *Sybil, or the two Nations [Sybil, ou les deux nations]*. (F.E.)

2 *On the present condition of the Labouring Poor in Manchester, etc. (De la situation actuelle des pauvres travaillant à Manchester, etc.)* ... By the Rev. Rd. PARKINSON, Canon of Manchester, 3e édition, Londres et Manchester, 1841. Pamphlet*. (F.E.)

*La citation est légèrement modifiée par Engels.

C'est une chose réjouissante que de voir l'humanité des ouvriers se manifester également partout dans d'autres domaines. Ils ont eux-mêmes enduré une vie pénible et sont donc capables d'éprouver de la sympathie pour ceux qui sont dans le besoin ; pour eux, tout homme est un être humain, alors que pour le bourgeois, l'ouvrier est moins qu'un homme ; c'est pourquoi ils sont d'un abord plus facile, plus aimables, et bien qu'ils ressentent davantage le besoin d'argent que les possédants, ils sont moins à l'affût des sous parce que, à leurs yeux, l'argent n'a de valeur qu'en considération de ce qu'il leur permet d'acheter, alors que pour les bourgeois, il a une valeur particulière, intrinsèque, la valeur d'un dieu, ce qui fait ainsi du bourgeois un « homme d'argent » vulgaire et répugnant. L'ouvrier, qui ignore cette vénération de l'argent, est par conséquent moins cupide que le bourgeois dont le seul but est de gagner de l'argent, et qui voit dans l'accumulation de sacs d'or, la fin suprême de la vie, C'est pourquoi l'ouvrier a aussi beaucoup moins de préventions ; il est bien plus ouvert à la réalité que le bourgeois et ne voit pas tout à travers le prisme de l'intérêt. L'insuffisance de son éducation le préserve des préjugés religieux ; il n'y comprend goutte et ne s'en tourmente point, il ignore le fanatisme dont la bourgeoisie est prisonnière, et s'il a par hasard quelque religion, elle n'est que formelle, pas même théorique - pratiquement il ne vit que pour ce monde et cherche à y avoir droit de cité. Tous les écrivains de la bourgeoisie s'accordent à dire que les ouvriers n'ont pas de religion et ne vont pas à l'église. Tout au plus faut-il excepter les Irlandais, quelques personnes âgées, et en outre, les demi-bourgeois - surveillants, contremaîtres et assimilés. Mais dans la masse on ne rencontre presque partout qu'indifférence totale à l'égard de la religion [1], tout au plus, un vague déisme, trop peu élaboré pour servir à autre chose qu'à faire quelques phrases ou susciter un peu plus qu'un vague effroi devant des expressions telles que *infidel* (incroyant), *atheist* (athée). Les ecclésiastiques de toutes les sectes sont très mal vus par les ouvriers bien que n'ayant perdu leur influence sur ceux-ci que récemment, mais aujourd'hui une simple interjection comme *he is a parson !* (c'est un curé) suffit souvent pour exclure un pasteur de la tribune des réunions publiques. Et tout comme les conditions d'existence, le manque d'éducation religieuse et autre contribue à rendre les travailleurs moins prévenus, moins prisonniers que le bourgeois de principes traditionnels et bien établis et d'opinions préconçues. Ce dernier est engoncé jusqu'au cou dans ses préjugés de classe, dans les principes qu'on lui a rabâchés dès sa jeunesse; il n'y a rien à en tirer, il est - même s'il se présente sous l'aspect libéral - foncièrement conservateur, son intérêt est lié indissolublement à l'état de choses existant, il est radicalement fermé à tout mouvement. Il déserte sa place à la tête du développement historique, les ouvriers l'y remplacent, d'abord en droit, puis un jour aussi en fait.

Cela, ainsi que l'activité publique des ouvriers qui en résulte et que nous étudierons plus tard, sont les deux aspects favorables du caractère de cette classe les aspects défavorables peuvent se résumer aussi brièvement et découlent tout aussi naturellement des causes indiquées ivrognerie, dérèglement dans les rapports sexuels, grossièreté et manque de respect pour la propriété, sont les principaux reproches que leur adresse la bourgeoisie. Que les travailleurs boivent beaucoup, on ne saurait s'en étonner. Le shérif Alison affirme que chaque samedi soir à Glasgow, environ *30,000* ouvriers sont ivres [2] et assurément cette estimation n'est pas inférieure à la réalité; il affirme encore que dans cette ville, en *1830,* on comptait un débit de boisson pour douze immeubles et en *1840* un pour dix maisons ; qu'on a payé en Écosse des droits sur l'alcool pour *2,300,000* gallons d'eau-de-vie en *1:823* et pour *6,620,000* gallons en

1 Engels semble avoir sous-estimé l'influence de la religion sur la classe laborieuse anglaise. Dans des chapitres ultérieurs toutefois il fait à l'Église une place plus large. Voir également l'avant-propos d'Hobsbawm, ci-dessus, p. 22.

2 A. ALISON *: The principles....* p. 80, dit exactement: « environ 30.000 personnes abruties par la boisson ».

1837, et en Angleterre pour *1,976,000* gallons en *1823* et pour *7,875,000* gallons [1] en *1837* [2]. Les lois sur la bière de *1830*, qui ont facilité l'ouverture de brasseries qu'on appelait les *Jerry Shops* et dont les propriétaires avaient le droit de vendre de la bière *to be drunk on the premises* (à consommer sur place), ces lois favorisèrent également l'extension de l'alcoolisme en ouvrant un débit pour ainsi dire à la porte de chacun. Dans presque toutes les rues, on rencontre plusieurs brasseries de ce genre, et partout où, à la campagne, il y a une agglomération de deux ou trois maisons, on peut être sûr d'y trouver un *Jerry Shop*. En outre, il existe des *Hush Shops* - *c'est-à-dire* des débits clandestins, sans licence - en grand nombre, et tout autant de distilleries, au cœur des grandes villes, dans les quartiers retirés que visite rarement la police, qui produisent de grandes quantités d'eau-de-vie. Gaskell (ouvrage cité) estime le nombre de ces dernières à plus de 100 à Manchester seulement et leur production annuelle à *156,000* gallons au moins. A Manchester, il y a en outre plus de mille débits, donc, proportionnellement au nombre d'immeubles, au moins autant qu'à Glasgow. Dans toutes les autres grandes villes il en va de même. Et lorsqu'on songe qu'en plus des conséquences habituelles de l'alcoolisme, des hommes et des femmes de tout âge, même des enfants, souvent des mères avec leur petit dans les bras retrouvent dans ces cabarets les victimes les plus dépravées du régime bourgeois, voleurs, escrocs, prostituées, quand on songe que plus d'une mère donne de l'alcool au nourrisson qu'elle porte dans ses bras, on reconnaîtra certainement que la fréquentation de ces lieux contribue à l'immoralité. C'est surtout le samedi soir, quand on a touché la paye et fini de travailler plus tôt que d'ordinaire, quand toute la classe ouvrière sort de ses mauvais quartiers et se répand dans les grandes rues, qu'on peut constater l'ivrognerie dans toute sa brutalité. Par de telles soirées je suis rarement sorti de Manchester sans rencontrer une foule d'hommes ivres, titubants ou affalés dans les caniveaux. Le dimanche soir, la même scène se renouvelle, moins bruyante cependant, Et lorsqu'il n'y a plus d'argent, les buveurs vont chez le premier prêteur sur gages venu, - il en existe un grand nombre dans toutes les villes importantes : plus de *60 à* Manchester et 10 à *12* dans une seule rue de Salford (Chapel Street) - et ils engagent tout ce qui leur reste. Meubles, habits du dimanche - quand il en reste - vaisselle sont retirés en masse chaque samedi des boutiques de prêteur pour y retourner presque toujours avant le mercredi suivant, jusqu'à ce qu'un hasard rende impossible un nouveau retrait et qu'un à un ces objets deviennent la proie de l'usurier, à moins que ce dernier ne veuille plus avancer un liard sur ces marchandises élimées et usées. Lorsqu'on a vu de ses yeux l'extension de l'alcoolisme parmi les ouvriers en Angleterre, on croit volontiers Lord Ashley [3], quand il affirme que cette classe dépense chaque année pour les spiritueux environ *25* millions de livres sterling et chacun peut imaginer quelle aggravation de la situation matérielle, quel terrible ébranlement de la santé physique et morale, quelle ruine de la vie familiale peuvent en résulter. Les sociétés de tempérance ont assurément fait beaucoup, mais de quel poids pèsent quelques milliers de *Teetotallers* [4] en face des millions d'ouvriers ? Lorsque le Père Mathew, apôtre irlandais de la tempérance, parcourt les villes anglaises, bien souvent *30* à *60,000* travailleurs font le *pledge* (le vœu), mais quatre semaines plus tard, la majorité a déjà oublié. Si l'on fait par exemple le compte des gens de Manchester qui dans les trois ou quatre

1 Cette énorme augmentation est partiellement fictive : les droits sur l'alcool ayant été abaissés d'un tiers environ en 1823 (Écosse) et 1826 (Angleterre), les paysans déclarèrent un certain nombre d'alambics clandestins. Les chiffres cités par Engels ne sont pas nécessairement ceux de la production réelle d'alcool, mais concernent la production taxée. C'est elle qui passe du simple au double, voire au quadruple. Cf. McCULLOCH : A *Dictionary...*, 1847, II, pp. 1168-1169.

2 *Principles of Population*, passim. (F. F.).

3 Séance de la Chambre basse du 28 février 1843. (F.E.)

4 Anti-alcooliques.

dernières années ont fait serment de ne plus boire, on trouve plus de personnes qu'il n'y en a dans cette ville - et pourtant on ne constate pas une diminution de l'ivrognerie.

À côté de cette consommation sans frein de spiritueux, le dérèglement des rapports sexuels constitue un des vices principaux de nombreux ouvriers anglais. C'est là également une conséquence inévitable, inéluctable des conditions de vie d'une classe abandonnée à elle-même, mais dépourvue des moyens de faire usage de cette liberté. La bourgeoisie ne lui a laissé que ces deux plaisirs, alors qu'elle l'a accablée de peines et de souffrances ; la conséquence en est que les travailleurs, pour jouir au moins un peu de la vie concentrent toute leur passion sur ces deux plaisirs, et s'y adonnent avec excès et de la façon la plus effrénée. Lorsqu'on met des gens dans une situation qui ne peut convenir qu'à l'animal, il ne leur reste qu'à se révolter ou à sombrer dans la bestialité Et quand, par surcroît, la bourgeoisie elle-même participe pour une bonne part au développement de la prostitution - sur les 40,000 filles de joie qui emplissent chaque soir les rues de Londres [1] combien la vertueuse bourgeoisie en fait-elle vivre ? Combien d'entre elles sont redevables à un bourgeois qui les a séduites, de l'obligation où elles se trouvent de vendre leur corps aux passants, pour pouvoir vivre ? - elle a vraiment moins que quiconque, le droit de reprocher aux travailleurs leur grossièreté sexuelle.

Somme toute, les défauts des ouvriers se ramènent tous au dérèglement dans la recherche du plaisir, au manque de prévoyance et au refus de se soumettre à l'ordre social, et d'une façon générale, à l'incapacité de sacrifier le plaisir du moment à un avantage plus lointain. Mais qu'y a-t-il là de surprenant ? Une classe qui par son labeur acharné, ne peut se procurer que peu de chose et que les plaisirs les plus matériels, ne doit-elle pas se précipiter aveuglément, à corps perdu sur ces plaisirs ? Une classe que personne ne se soucie de former, soumise à tous les hasards, qui ignore toute sécurité de l'existence, quelles raisons, quel intérêt a-t-elle d'être prévoyante, de mener une vie sérieuse et au lieu de profiter de la faveur de l'instant, de songer à un plaisir éloigné, qui est encore très incertain, surtout *pour elle,* dans sa situation dont la stabilité est toujours précaire et qui peut changer du tout au tout ? On exige d'une classe qui doit supporter tous les inconvénients de l'ordre social, sans pouvoir profiter de ses avantages, d'une classe à qui cet ordre social ne peut apparaître qu'hostile, on exige d'elle qu'elle le respecte ? C'est vraiment trop demander. Mais la classe ouvrière ne saurait échapper à cet ordre social tant qu'il existera et si l'ouvrier isolé se dresse contre lui, c'est lui qui subit le plus grand dommage. Ainsi l'ordre social rend au travailleur la vie de famille presque impossible ; une maison inhabitable, sale, à peine suffisante pour servir d'abri nocturne, mal meublée, rarement chauffée, et où souvent la pluie pénètre, une atmosphère étouffante dans une pièce surpeuplée, ne permettent pas la moindre vie de famille ; le mari travaille toute la journée, ainsi que la femme et peut-être les aînés des enfants, tous en des lieux différents, ils ne se voient que le matin et le soir - et il y a en outre, la tentation continuelle de l'eau-de-vie ; où y aurait-il place pour la vie de famille ? Et Pourtant, l'ouvrier ne peut échapper à la famille, il doit vivre en famille ; il en résulte des querelles et désaccords familiaux perpétuels, dont l'effet est extrêmement démoralisant tant sur les époux que sur les enfants. La négligence de tous les devoirs familiaux, les enfants laissés à l'abandon, tout cela n'est que trop fréquent parmi les travailleurs anglais et les institutions sociales actuelles n'en sont que trop la cause. Et on voudrait que des enfants, grandis ainsi en sauvages dans ce milieu où l'immoralité est la plus grande et où, assez souvent, les parents participent à cette immoralité, on voudrait qu'ils soient dotés par la suite de délicates

---

1 Sheriff ALISON : Principles of Population, *vol. 2* *. (F.E.)
*1840, p. 147. Alison parle en fait de « 30 à 40,000 jeunes femmes de mœurs dissolues ».

consciences morales ? Les exigences que le bourgeois béat et satisfait formule à l'adresse de l'ouvrier sont vraiment par trop naïves.

Le mépris de l'ordre social se manifeste le plus clairement dans son extrême, le crime. Si les causes qui rendent l'ouvrier immoral s'exercent de façon plus puissante, plus intense, qu'habituellement, celui-ci devient un criminel aussi sûrement que l'eau chauffée à 80º Réaumur [1] passe de l'état liquide à l'état gazeux. Sous l'action brutale et abrutissante de la bourgeoisie, l'ouvrier devient précisément une chose aussi dépourvue de volonté que l'eau ; il est soumis avec exactement la même nécessité aux lois de la nature - pour lui, à un certain point, toute liberté cesse. C'est pourquoi, parallèlement au développement du prolétariat, la criminalité s'est accrue en Angleterre; et la nation anglaise est devenue la plus criminelle du monde entier. Il ressort des « Tableaux de Criminalité » publiés chaque année par le Ministère de l'Intérieur, qu'en Angleterre l'accroissement de la criminalité s'est effectué avec une rapidité inconcevable. Le nombre des arrestations pour faits qualifiés de crimes se montait (pour l'Angleterre et le pays de Galles seulement) :

En1805à 4,605
En1810à.....5,146
En1815à.....7,818 [2]
En1820à.....13,710
En1825à.....14,437
En1830à.....18,107
En1835à 20,731
En1840à 27,187
En1841à 27,760
En1842à31,309 [3]

donc en *37* ans les arrestations ont sextuplé. En *1847, 4,492,* soit plus de 14 % de ces arrestations ont été opérées dans le seul Lancashire, et *4,094* soit plus de *13 %* dans le Middlesex (y compris Londres). Nous voyons donc que deux districts, qui comprennent de grandes villes avec un nombreux prolétariat, représentent à eux seuls plus du *1/4* de la criminalité, bien que leur population soit bien loin de constituer le *1/4* de celle de l'ensemble du pays. Les tableaux de criminalité fournissent aussi la preuve directe que presque tous les crimes ont été commis par le prolétariat ; car en *1842, 32,35 %,* des criminels, en moyenne, ne savaient ni lire ni écrire, *58,32 %* ne savaient qu'imparfaitement lire et écrire, *6,77 %* savaient bien lire et écrire, *0,22 %* avaient eu une instruction supérieure, et pour *2,34 % il* avait été impossible d'indiquer le degré d'instruction. En Écosse, la criminalité a augmenté encore bien plus rapidement. En *1819,* on avait procédé à *89* arrestations seulement pour crimes, en *1837* leur nombre était déjà de *3,126,* et en *1842* de *4,189.* Dans le Lancashire, où c'est le shérif Alison lui-même qui a rédigé le rapport officiel, la population a doublé en *30* ans, mais la criminalité tous les *5* ans et demi, augmentant donc *6* fois plus vite que la population. Quant à la nature des crimes, ce sont comme dans tous les pays civilisés, dans leur grande majorité, des crimes contre la propriété, ayant donc pour cause le manque d'une chose ou d'une autre car ce qu'on possède, on ne le vole pas. La proportion des crimes contre

1 100º centigrades.
2 Les éditions de 1845 et de 1892 indiquent par erreur le chiffre de 7898.
3 Cf. G. R. PORTER: *The Progress of the Nation,* nouvelle édit., 1851, p. 635. Engels donne le nombre des arrestations. Celui des condamnations est d'un tiers inférieur environ. 1805 : 2,783 ; 1825 : 9,964 ; 1830 : 12,805 ; 1840 : 19,927 ; 1842 : 22,733. Évidemment, pour apprécier justement pareille statistique, il faudrait tenir compte du perfectionnement des institutions de police et surtout de l'accroissement démographique.

la propriété par rapport à la population qui est aux Pays-Bas de 1/7140, en France de 1/1804, était en Angleterre, à l'époque où Gaskell écrivait, de *1/799 ; les* crimes contre les personnes représentaient par rapport à la population aux Pays-Bas, une proportion de 1128904, en France de 1/17573, en Angleterre de 1/23395. Le rapport du nombre de crimes, d'une façon générale, au chiffre de la population était dans les districts agricoles de 1/1043, dans les districts industriels de 1/840 [1] ; dans l'ensemble de l'Angleterre ce rapport s'établit maintenant à 1/660 [2] à peine, et il y a tout juste dix ans que le livre de Gaskell a paru 1

Ces faits sont vraiment plus que suffisants, pour faire méditer et réfléchir chacun, même un bourgeois, sur les conséquences d'une telle situation. Si l'immoralité et la criminalité s'accroissent encore pendant vingt ans dans cette proportion - et si l'industrie anglaise est moins heureuse durant ces vingt ans que précédemment, la progression de la criminalité va encore s'accélérer - quel sera le résultat ? Nous constatons déjà que la société est en pleine décomposition, il est impossible d'ouvrir un journal sans y voir, dans les faits les plus frappants, la preuve du relâchement de tous les liens sociaux. je puise au hasard dans le tas des journaux anglais amoncelés devant moi ; il y a là un *Manchester Guardian (30* octobre *1844)* qui donne les nouvelles de trois jours ; il ne se donne pas même la peine de fournir des nouvelles précises sur Manchester, et rapporte simplement les cas les plus intéressants : par exemple, dans une usine, les travailleurs ont cessé le travail pour obtenir une augmentation de salaire et ils ont été contraints par le juge de paix de le reprendre; à Salford quelques garçons ont commis des vols et un négociant en faillite a tenté d'escroquer ses créanciers. Les nouvelles en provenance des environs sont plus détaillées ; à Ashton deux vols, un cambriolage, un suicide; à Bury un vol; à Bolton deux vols une fraude sur l'impôt ; à Leigh un vol; à Oldham arrêt de travail à cause des salaires, un vol, une rixe entre Irlandaises, un chapelier n'appartenant pas à la corporation malmené par les membres de la corporation, une mère frappée par son fils ; à Rochdale, une série de rixes, un attentat contre la police, un vol dans une église ; à Stockport, mécontentement des ouvriers à cause des salaires, un vol, une escroquerie, une rixe, un homme qui maltraite sa femme; à Warrington un vol et une rixe; à Wigan un vol et un pillage d'église. Les chroniques des journaux londoniens sont encore bien pires ; escroqueries, vols, cambriolages à main armée, querelles familiales s'y accumulent ; j'ai justement sous la main un numéro du *Times* (12 sept. 1844) qui ne rapporte que les événements *d'une* journée : il y est question d'un vol, d'un attentat contre la police, d'une sentence condamnant le père d'un enfant adultérin à verser une pension alimentaire, de l'abandon d'un enfant par ses parents et de l'empoisonnement d'un homme par sa femme. On en trouve autant dans tous les journaux anglais. Dans ce pays, la guerre sociale a éclaté ; chacun se défend et lutte pour soi-même contre tous; quant à savoir s'il fera ou non tort à tous les autres, qui sont ses ennemis déclarés, cela résulte uniquement d'un calcul égoïste pour déterminer ce qui lui est le plus profitable à lui. Il ne vient plus à l'idée de personne de s'entendre à l'amiable avec son prochain; tous les différends se règlent parles menaces, parle recours aux tribunaux à moins qu'on ne se fasse justice soi-même. Bref, chacun voit dans autrui un ennemi qu'il faut écarter de son chemin ou tout au plus un moyen, qu'il faut exploiter à ses propres fins. Et cette guerre, ainsi que le prouvent les tableaux de criminalité, devient d'année en année plus violente, plus passionnée, plus implacable ; les ennemis se divisent peu à peu en deux grands camps, hostiles l'un à l'autre ; ici la bourgeoisie et là, le prolétariat. Cette guerre de tous contre tous et du prolétariat contre la bourgeoisie ne doit pas nous surprendre, car elle n'est que l'application conséquente du principe que renferme déjà la

1 *Manuf. Popul. of Engl., chap. X. (F.E.)*
2 On *a* divisé le chiffre de *la* population (15 millions environ) par celui des individus *convaincus* de crime (22.733). *(F.E.)* PORTER : op. cit., p. 635.

libre concurrence. Mais ce qui est bien fait pour nous étonner, c'est que la bourgeoisie au-dessus de laquelle s'amoncellent chaque jour les nouveaux nuages d'un orage menaçant reste malgré tout, si calme et si tranquille à la lecture de tout ce que relatent quotidiennement les journaux, sans ressentir - je ne dis pas de l'indignation devant cette situation sociale, mais seulement de la crainte devant ses conséquences, devant une explosion générale de ce qui se manifeste d'une façon sporadique par la criminalité. Mais il est vrai qu'elle est la bourgeoisie, et de son point de vue, elle n'est pas même capable de se rendre compte des faits - à plus forte raison ignore-t-elle leurs suites. Il n'y a qu'une chose surprenante : c'est que des préjugés de classe, des opinions préconçues et rabâchées, puissent frapper toute une classe d'hommes d'un aveuglement si total, je devrais dire si insensé. Le développement de la nation va cependant son chemin, que les bourgeois aient ou non des yeux pour le voir et un beau matin, cette évolution réservera à la classe possédante une surprise dont sa sagesse ne peut se faire la moindre idée, même en rêve.

LES DIFFÉRENTES BRANCHES D'INDUSTRIE

LES OUVRIERS D'USINE PROPREMENT DITS

Si nous voulons maintenant examiner de plus près une à une les branches les plus importantes du prolétariat anglais, conformément au principe établi plus haut, il nous faudra commencer par les ouvriers d'usine, c'est-à-dire ceux qui tombent sous le coup de la loi sur les fabriques [1]. Cette loi réglemente la durée du travail dans les usines où l'on file ou tisse la laine, la soie, le coton et le lin en utilisant la force hydraulique ou la machine à vapeur et embrasse par conséquent les branches les plus importantes de l'industrie anglaise. La catégorie d'ouvriers qui vit de ces travaux est la plus nombreuse, la plus ancienne, la plus intelligente, et la plus énergique ; mais pour cette raison aussi, la plus remuante et la plus haïe de la bourgeoisie ; elle est - en particulier les ouvriers qui travaillent le coton - à la tête du mouvement ouvrier, de même que ses patrons, les industriels, sont surtout dans le Lancashire, à la pointe de l'agitation bourgeoise.

Nous avons déjà vu, dans l'introduction, que la population travaillant dans les secteurs mentionnés plus haut, avait été arrachée à ses conditions de vie antérieures par l'apparition de nouvelles machines. Nous ne devons donc pas être surpris que les progrès des découvertes mécaniques l'aient touchée, plus tard aussi, de la façon la plus sensible et la plus durable. L'histoire de l'industrie du coton telle qu'on peut la lire chez Ure [2], Baines [3], entre autres, est pleine d'exemples de nouvelles améliorations ; et la plupart ont été introduites aussi dans les autres branches d'industrie dont nous avons parlé. Presque partout, le travail mécanique a pris la place du travail manuel, presque toutes les manipulations sont effectuées à l'aide de l'énergie hydraulique ou de la force de la vapeur, et chaque année apporte de nouveaux perfectionnements.

Si l'harmonie régnait dans la société, on ne pourrait que se réjouir de telles améliorations; mais dans cette guerre de tous contre tous, quelques individus s'emparent des avantages qui en résultent, ôtant par là, à la plupart, les moyens de vivre. Tout perfectionnement mécanique jette des ouvriers à la rue, et, plus l'amélioration est importante, plus la catégorie réduite au chômage est nombreuse; chacune a donc sur un certain nombre de travailleurs l'effet d'une crise économique, - engendrant misère, détresse et crime. Prenons quelques exemples. Étant donné que déjà la première machine inventée, la *Jenny* (voir plus haut) [4] était mue par *un seul* ouvrier, et fournissait à temps égal au moins six fois plus qu'un rouet, chaque nouvelle *Jenny* mit cinq ouvriers en chômage. La *Throstle* qui, à son tour, fournissait bien davantage que la *Jenny* et n'exigeait elle aussi qu'un seul ouvrier, en mit encore plus en chômage. La *Mule*, qui par rapport à sa production, réclamait [5] encore moins d'ouvriers, eut le même effet et chaque perfectionnement de la *Mule*, c'est-à-dire, chaque augmentation du nombre de ses

---

1 Engels avait précédemment (p. 54) indiqué que le premier groupe d'ouvriers qu'il allait étudier était plus spécialement celui des travailleurs transformant les matières premières.
2 *The Cotton Manufacture of Great Britain (L'industrie manufacturière du Coton en Grande-Bretagne)* by Dr A. Ure, 1836. [2 Vol.] (F.E.).
3 *History of the Cotton Manufacture of Great Britain (Histoire de l'industrie du Coton en Grande-Bretagne)* by E. BAINES, Esq., 1835 (F.E.).
4 Voir ci-dessus pp. 38 et suivantes.
5 Édition de 1892 *: nötig machte* au lieu de *nötig hatte.* Le sens est le même.

broches, réduisit à son tour le nombre des ouvriers nécessaires. Cette augmentation du nombre des broches est si importante, qu'à cause d'elle des foules d'ouvriers sont devenus chômeurs; car si jadis un « fileur » aidé de quelques enfants *(piecers)* pouvait actionner 600 broches, il put désormais en surveiller de *1,400* à *2,000* sur deux *Mules* - ce qui fait que deux fileurs adultes, et un certain nombre des *piecers* qu'ils employaient, furent mis en chômage. Et depuis que, dans un nombre important de filatures, on a introduit les *self-actors,* le rôle du fileur disparaît complètement et c'est la machine qui travaille. J'ai sous les yeux, un livre [1] qui est l'œuvre du chef reconnu des chartistes de Manchester, James Leach. Cet homme a travaillé des années dans diverses branches d'usines, des mines de charbons, et je le connais personnellement : c'est un brave homme, digne de confiance et capable. En raison de sa situation dans le parti, il avait à sa disposition les renseignements les plus précis sur les différentes usines, recueillis par les travailleurs eux-mêmes et il publie dans son livre des tableaux, d'où il ressort qu'en *1829, il y avait* dans *35* usines *1083* fileurs à la *Mule* de plus qu'en *1841,* alors que le nombre des broches dans ces *35* usines avait augmenté de *99,429.* Il mentionne *5* usines où il n'y a plus un seul fileur, ces usines n'utilisant que des *self-actors.* Tandis que le nombre des broches augmentait de 10 %, celui des fileurs diminuait de plus de 60 %. Et, ajoute Leach, tant de perfectionnements ont été apportés depuis *1841* par le doublement des rangées de broches *(double decking)* et d'autres procédés, que dans les usines dont nous parlons la moitié des fileurs ont été à leur tour congédiés; dans une usine où il y avait récemment encore *80* fileurs, il n'en reste que *20,* les autres ont été renvoyés ou bien sont réduits à un travail d'enfant pour un salaire d'enfant. Leach relate des faits analogues pour Stockport, où en *1835, 800* fileurs étaient employés et seulement 140 en 1843, malgré le développement sensible de l'industrie de Stockport durant les 8 ou 9 dernières années [2]. Des perfectionnements analogues ont été apportés aux machines à carder, ce qui a mis en chômage la moitié des ouvriers. Dans une usine, on a mis en service des métiers à doubler qui ont mis quatre ouvrières sur *8* en chômage et, de plus, l'industriel a abaissé le salaire des quatre autres de *8* à 7 shillings. Il en est allé de même pour le tissage. Le métier à tisser mécanique a conquis successivement tous les secteurs du tissage manuel et comme il produit bien davantage que le métier à main et qu'un seul ouvrier peut sur veiller deux métiers mécaniques, ici encore, quantité de travailleurs ont été mis en chômage. Et dans toutes les industries, dans le filage du lin et de la laine, dans le tramage de la soie, c'est la même chose; le métier mécanique commence même à conquérir quelques secteurs du tissage de la laine et du lin ; rien qu'à Rochdale il y a plus de métiers à tisser mécaniques que de métiers manuels dans le tissage de la flanelle et d'autres lainages. La réponse habituelle de la bourgeoisie, c'est que les perfectionnements apportés aux machines, en réduisant les frais de production, fournissent les produits finis à plus bas prix et que grâce à cette baisse du prix la consommation augmente tellement que les travailleurs en chômage retrouvent bientôt un emploi dans les usines qui se créent. Certes, la bourgeoisie a tout à fait raison d'affirmer que, dans certaines conditions favorables au développement industriel, toute baisse du prix d'une marchandise dont la matière première coûte p*eu,* accroît beaucoup la consommation et donne naissance à de nouvelles usines; mais ceci mis à part, tous les autres mots, dans cette

---

1 *Stubborn Facts* from *the Factories,* by a Manchester Operative. Published and dedicated to the working Classes *[Faits irréfutables tirés de la vie des usines.* Édité et dédié à la classe ouvrière, par un ouvrier d'usine de Manchester], par Won. RASHLEIGH, M. P. Londres, Ollivier, 1844, pp. 28 et suiv. * (F.E.)

*Engels est, selon Adoratski, le seul à identifier l'auteur de cette brochure, James Leach, ouvrier d'usine, qui devint imprimeur et entra dans le mouvement chartiste en 1840- Son ascension fut rapide. Participant à la rédaction de la charte nationale (1841), il est vice-président du Congrès National Chartiste en 1842. Accusé de conspiration, il est arrêté en 1841 à l'âge de 42 ans ; il fut l'un des adversaires les plus résolus du libre-échange et de la mécanisation de l'industrie.

2 *Northern Star,* no 294, 1er juillet 1843, p. 1, col. 5.

affirmation sont mensonge. Elle compte pour rien qu'il faille attendre des années jusqu'à ce que les conséquences de la baisse de prix se fassent réellement sentir, jusqu'à ce que les nouvelles usines soient bâties; elle nous dissimule que tous les perfectionnements rejettent de plus en plus sur la machine le véritable travail, le travail fatiguant, transformant ainsi le travail des adultes en une simple surveillance que peut tout aussi bien assumer une faible femme, voire un enfant, ce qu'ils font effectivement pour le tiers ou la moitié du salaire de l'ouvrier; que, par conséquent, les hommes adultes sont de plus en plus écartés de l'industrie et *ne sont plus* réemployés dans cette production accrue ; elle nous dissimule que des branches entières disparaissent ainsi, ou sont tellement transformées, qu'elles exigent un nouvel apprentissage ; et elle se garde bien d'avouer ici ce dont elle se vante habituellement, quand on parle d'interdire le travail des jeunes enfants : à savoir que le travail en usine pour être appris comme il convient, doit l'être dès la tendre jeunesse et avant l'âge de dix ans (cf. par ex : de nombreux passages du *Factories Inq. Comm. Rept)* [1] ; elle ne dit pas que le perfectionnement des machines se poursuit continuellement et que dès l'instant où l'ouvrier s'est acclimaté dans un nouveau secteur de travail, à supposer que cela soit possible, elle lui ravit ce travail, ôtant ainsi à sa situation le peu de sécurité qui lui restait encore. Mais la bourgeoisie elle, tire profit des perfectionnements mécaniques; durant les premières années où beaucoup d'anciennes machines travaillent encore et où le perfectionnement n'est pas généralisé, elle a la plus belle occasion d'amasser de l'argent; ce serait trop demander que de vouloir qu'elle ait aussi des yeux pour les inconvénients des machines ainsi perfectionnées.

La bourgeoisie a aussi contesté vivement que les machines perfectionnées abaissent les salaires, alors que les ouvriers n'ont cessé de l'affirmer. Elle maintient qu'en dépit de la baisse du *salaire aux pièces* due au fait que la production est devenue plus facile, le salaire hebdomadaire a dans l'ensemble, plutôt augmenté que diminué et que la situation de l'ouvrier loin d'empirer s'est plutôt améliorée. Il est difficile de voir ce qu'il en est réellement, car les ouvriers se réfèrent la plupart du temps à la baisse du *salaire aux pièces ; cependant* ce qui est certain, c'est que même le salaire hebdomadaire dans certaines branches a été abaissé par l'introduction de machines. Les ouvriers qu'on nomme les « fileurs fins » (ceux qui filent du fil fin sur la *Mule)* perçoivent, certes, un salaire élevé, 30 à 40 shillings par semaine, parce qu'ils possèdent une puissante association qui lutte pour maintenir le salaire des fileurs et que leur métier exige un pénible apprentissage ; mais les fileurs de gros fil qui doivent concurrencer les machines automatiques *(self-actors)*, inutilisables pour le fil fin, et dont le syndicat a été affaibli par l'introduction de ces machines, reçoivent en revanche un salaire très bas. Un fileur de métier à broche *(Mule)* m'a dit qu'il ne gagnait pas plus de 14 shillings par semaine et ceci corrobore les dires de Leach ; celui-ci affirme que dans plusieurs usines les fileurs de gros fil [2] gagnent moins de 16 et demi shillings par semaine et qu'un fileur qui gagnait 30 shillings, il y a 3 ans, n'arrive qu'à 12 et demi a peine actuellement ; que, l'an dernier il n'avait effectivement pas gagné davantage en moyenne. Il se peut que le salaire des femmes et des enfants ait moins baissé, mais pour la simple raison qu'il n'était pas bien élevé dès le début. je connais plusieurs femmes qui sont veuves et ont des enfants et qui gagnent péniblement 8 à 9 shillings par semaine ; quiconque connaît en Angleterre le prix des denrées les plus indispensables à l'existence m'accordera qu'elles ne peuvent pas en vivre ainsi décemment, elles et leur famille. En tout cas, l'affirmation *unanime* des ouvriers c'est que les perfectionnements mécaniques ont fait généralement baisser les salaires ; et dans toutes les réunions d'ouvriers des districts industriels, on peut entendre dire clairement que

1 Parliamentary Papers, 1833, vol. 20-21 ; 1834, vol. 19-20.
2 Selon LEACH : Op. cit., p. 30, il s'agit des fileurs de fil fin. Probablement erreur de lecture ou de plume d'Engels.

l'allégation de la bourgeoisie industrielle, selon laquelle la situation de la classe laborieuse se serait améliorée grâce à la fabrication mécanique est tenue par cette classe elle-même pour un pur mensonge. Mais *quand même il* serait vrai que seul le salaire relatif, le salaire aux pièces a baissé alors que la somme des gains hebdomadaires n'a pas varié, qu'en conclure ? Que les travailleurs ont dû regarder tranquillement ces Messieurs les industriels emplir leur bourse et tirer profit de tous les perfectionnements, sans qu'ils leur en cèdent la moindre parcelle ; dans sa lutte contre les travailleurs, la bourgeoisie oublie même les principes les plus communs de sa propre économie politique. Elle qui ne jure que par Malthus, objecte aux travailleurs dans son anxiété - les millions d'habitants qui sont venus accroître la population de l'Angleterre, où donc auraient-ils trouvé du travail sans les machines ? [1] Sottise! Comme si la bourgeoisie ne savait pas elle-même très bien que sans les machines et l'essor industriel qu'elles ont suscité, ces « millions » n'auraient pas été mis au monde et n'auraient pas grandi! La *seule* utilité que les machines aient eue pour les travailleurs, c'est qu'elles leur ont montré la nécessité d'une réforme sociale qui fasse travailler les machines non pas *contre* les ouvriers mais *pour* eux. Ces sages bourgeois n'ont qu'à demander aux gens qui, à Manchester et ailleurs, balayent les rues (il est vrai que maintenant c'est déjà de l'histoire ancienne, puisqu'on a inventé pour ce travail aussi des machines et qu'on les a mises en service) [2] ou bien qui vendent dans les rues du sel, des allumettes, des oranges et des lacets, ou encore qui sont réduits à la mendicité, ce qu'ils ont été jadis - et combien répondront : ouvrier d'usine réduit au chômage par les machines [3]. Les conséquences du perfectionnement technique ne sont, dans le régime social actuel que défavorables à l'ouvrier et souvent accablantes ; toute nouvelle machine provoque chômage, misère et détresse, et dans un pays comme l'Angleterre où, sans cela il existe toujours « une population excédentaire », le débauchage est dans la plupart des cas ce qu'il peut arriver de pire à un ouvrier. En dehors de cela, quel effet épuisant, énervant doit avoir sur des ouvriers dont la position n'est déjà pas solide, cette insécurité de l'existence qui résulte des progrès ininterrompus du machinisme et du chômage qu'ils entraînent ! Ici encore l'ouvrier n'a que deux issues pour échapper au désespoir : la révolte intérieure et extérieure contre la bourgeoisie, ou bien la boisson, la débauche. Et c'est à ces deux solutions que les ouvriers ont recours. L'histoire du prolétariat anglais compte par centaines les émeutes contre les machines et la bourgeoisie en général, quant à la débauche, nous en avons déjà parlé. Celle-ci elle-même n'est au fond qu'un autre aspect du désespoir.

Ceux qui mènent la vie la plus dure sont les ouvriers qui doivent lutter contre une machine en train de s'imposer. Le prix des articles qu'ils confectionnent s'aligne sur celui des articles que fabrique la machine et comme elle travaille à meilleur marché, l'ouvrier qui doit rivaliser avec elle est le plus mal payé. Cette situation est celle de tout ouvrier qui travaille sur une machine ancienne concurrencée par une machine plus récente et perfectionnée. C'est normal; qui donc sinon lui, doit supporter le dommage ? L'industriel ne veut pas mettre sa machine au rebut, il ne veut pas non plus en supporter les inconvénients. Contre sa machine, qui n'est que matière morte, il ne peut rien ; par conséquent il s'en prend au travailleur qui, lui, est vivant, ce bouc émissaire de la société. Parmi les ouvriers concurrencés par les machines, les plus mal traités sont les tisserands manuels de l'industrie du coton. Ils sont les plus mal payés

---

1 Telle est la question que pose par exemple M. Symons dans *Arts and Artizans**. (F.E.)
*1839, p. 155. « Ln fait, le malthusianisme seul a épargné aux classes laborieuses une famine inévitable ». (Cf. citation exacte dans l'édition Henderson et Chaloner, op. *cit., p.* 156.)
2 LEACH : op. *cit., p.* 30. En fait ces machines furent rapidement retirées du service (1842-1848). Des balayeurs coûtaient moins cher.
3 Cf. ASHLEY : « Discours aux Communes du 15 mars 1844 » H*ansard's Parliamentary Debates*, 3e série, val. 73, Col. 1085-1086

et, même en cas de plein emploi, il leur est impossible de gagner plus de 10 shillings par semaine. Un tissu après l'autre leur est disputé par le métier à tisser mécanique, et de plus, le tissage manuel est le dernier refuge de tous les travailleurs des autres branches devenus chômeurs, si bien que ce secteur est constamment surpeuplé. C'est pourquoi le tisserand manuel s'estime heureux, durant les périodes moyennes, quand il peut gagner 6 ou 7 shillings par semaine, et même pour gagner cette somme, il lui faut rester de 14 à 18 heures par jour à son métier. La plupart des tissus exigent par ailleurs un local humide, afin que le fil de trame ne se rompe pas à tout instant, et tant pour cette raison, qu'à cause de la pauvreté de l'ouvrier, qui ne peut se payer un meilleur logement, les ateliers des tisserands manuels n'ont le plus souvent ni plancher ni carrelage. J'ai visité de nombreuses habitations de tisserands manuels - dans de méchantes cours et des ruelles retirées, habituellement au sous-sol. Il n'était pas rare qu'une demi-douzaine de ces tisserands manuels, dont quelques-uns étaient mariés, vécussent ensemble dans un seul cottage, qui n'avait qu'une ou deux salles de travail et une grande chambre à coucher pour tous. Leur nourriture consiste presque uniquement en pommes de terre, quelque fois un peu de porridge, rarement du lait, presque jamais de viande; un grand nombre d'entre eux sont Irlandais ou d'origine irlandaise. Et ces pauvres tisserands manuels que chaque crise économique atteint en premier et laisse en dernier doivent servir d'arme à la bourgeoisie, afin que celle-ci puisse résister aux attaques dirigées contre le système industriel! Voyez, s'écrie-t-elle triomphalement, voyez comme ces pauvres tisserands manuels en sont réduits à manquer de tout, alors que les ouvriers d'usine vivent fort bien, et *maintenant* jugez le système industriel [1] ! Comme si ce n'était pas précisément le système industriel et le machinisme - un de ses éléments - qui ont honteusement réduit les tisserands manuels à un si bas niveau de vie. Comme si la bourgeoisie ne le savait pas tout aussi bien que nous ! Mais il y va de l'intérêt de la bourgeoisie et alors elle n'en n'est pas à quelques mensonges et hypocrisies près.

Examinons de plus près le fait que les machines évincent de plus en plus l'ouvrier adulte. Le travail aux machines consiste principalement - aussi bien dans le filage que dans le tissage - à rattacher les fils qui cassent, puisque la machine fait tout le reste ; ce travail n'exige aucune force physique, mais des doigts agiles. Donc, non seulement les hommes n'y sont pas indispensables, mais en outre, le plus grand développement des muscles et des os de leurs mains, les rend moins aptes à ce travail que des femmes et des enfants ; ils sont donc tout naturellement presque totalement évincés de ce travail. Plus les gestes des bras, les efforts musculaires sont, par la mise en service de machines, accomplis par l'énergie hydraulique ou la force de la vapeur, et moins on a besoin d'hommes ; et comme les femmes et les enfants sont par ailleurs meilleur marché et plus habiles que les hommes dans ce genre de travail, ce sont eux qu'on emploie. Dans les filatures on ne trouve aux *Throstles* que des femmes et des jeunes filles, un fileur aux *mules*, un homme adulte (qui même disparaît s'il y a des *seif-actors)* et plusieurs *piecers* chargés de rattacher les fils ; le plus souvent ce sont des enfants ou des femmes, parfois de jeunes gens de *18* à 20 ans, de temps à autre un fileur âgé qui a perdu sa place [2]. Ce sont le plus souvent des femmes de 15 à 20 ans et plus, qui travaillent au métier à tisser mécanique ; il y a aussi quelques hommes, mais qui conservent rarement cet

---

1 Par exemple, le Dr URE dans sa *Philos[ophy] of Manuf[actures]** (F.E.)
*1835, pp. 7-8 et 353-354.

2 « La situation, en ce qui concerne les salaires, est, actuellement très faussée dans quelques secteurs de la fabrication des filés de coton dans le Lancashire ; il y a des centaines de jeunes hommes, entre 20 et 30 ans, employés comme *piecers ou à* une autre occupation et ne gagnant pas plus de 8 à 9 shillings par semaine, tandis qu'au même endroit, des enfants de 13 ans gagnent *5* shillings par semaine et des jeunes filles de 16 à 20 ans gagnent 10 *à* 12 shillings par semaine. » (Rapport *de l'inspecteur de fabrique.* L. HORNER, octobre 1844) (F.E.)

emploi après leur 21e année. Aux machines à préfiler, on ne trouve également que des femmes, tout au plus y a-t-il quelques hommes pour affûter et nettoyer les machines à carder. En plus, les usines emploient un grand nombre d'enfants pour ôter et remettre les bobines *(doffers)* et quelques hommes adultes comme contremaîtres dans les ateliers, un mécanicien et un ouvrier spécialiste pour la machine à vapeur, et aussi des menuisiers, un portier, etc... Mais le travail proprement dit est fait par des femmes et des *enfants. Cela* aussi les industriels le nient, et ils ont publié l'an passé des statistiques importantes, tendant à démontrer que les machines ne supplantent pas les hommes. Il ressort des tableaux publiés qu'un peu plus de la moitié (52 %) de l'ensemble des ouvriers d'usine sont du sexe féminin et environ *48 %* du sexe masculin et que plus de la moitié de ce personnel est âgée de plus de *18* ans [1]. jusque-là, c'est parfait. Mais ces messieurs les industriels se sont bien gardés de nous dire quelle est, chez les adultes, la proportion d'hommes et de femmes. Or, c'est précisément là la question. De surcroît, ils ont manifestement fait entrer en ligne de compte les mécaniciens, menuisiers, et tous les hommes adultes qui, de quelque manière, avaient affaire avec leurs usines, y incluant peut-être même les secrétaires, etc... mais ils n'ont pas le courage de dire toute la vérité objective. Leurs renseignements du reste, fourmillent d'erreurs, d'interprétations fausses ou obliques, de calculs de moyennes, qui prouvent beaucoup pour le profane mais ne démontrent rien pour qui est au courant, de silences justement sur les points essentiels : ils ne font que démontrer l'aveuglement égoïste et la malhonnêteté de ces industriels.

Nous emprunterons au discours dans lequel Lord Ashley présenta sa motion sur la journée de 10 heures, le 15 mars 1844 à la Chambre des Communes, quelques données qui n'ont pas été réfutées par les industriels sur l'âge des ouvriers et la proportion d'hommes et de femmes. Elles ne s'appliquent d'ailleurs qu'à une partie de l'industrie anglaise. Des 419,590 [2] ouvriers d'usine de l'empire britannique (en 1839) 192.887 (soit presque la moitié) étaient âgés de moins de 18 ans et 242.996 étaient du sexe féminin, dont 112,192 au-dessous de 18 ans; d'après ces chiffres 80,695 ouvriers du sexe masculin ont moins de 18 ans, et 96,599 [3] sont adultes, c'est-à-dire 23 %, donc *pas même le quart* du total. Dans les fabriques de coton, 56 1/4% de l'ensemble du personnel étaient des femmes, et il y en avait 69 1/2% dans les fabriques de laine, 70 1/2%, dans les fabriques de soieries, 70 1/2% dans les filatures de lin. Ces chiffres suffisent à démontrer que les travailleurs adultes du sexe masculin sont évincés. Mais il n'y a qu'à entrer dans la première usine venue pour voir la chose effectivement confirmée. Le résultat inévitable, c'est ce bouleversement de l'ordre social existant, qui précisément parce qu'il est imposé, a pour les ouvriers les conséquences les plus funestes. Le travail des femmes surtout désagrège complètement la famille ; car quand la femme passe quotidiennement 12 ou 13 heures à l'usine et que l'homme y travaille lui aussi là ou ailleurs, que deviennent les enfants ? Ils poussent, livrés à eux-mêmes comme de la mauvaise herbe, on les donne à garder au-dehors pour 1 ou 1 1/2 shillings par semaine, et on imagine comment ils sont traités. C'est pourquoi se multiplient d'une façon effrayante, dans les districts industriels, les accidents dont les jeunes enfants sont victimes par manque de surveillance. Les listes établies par les fonctionnaires de Manchester chargés des constats de décès, indiquaient (selon le rapport du *Fact. Inq. Comm. Rept.* of Dr Hawkins, p. 3) : en 9 mois, 69 décès par brûlure, 56 par noyade, 23 consécutifs à une chute, 67 [4] pour des causes

1 *Manchester Guardian, 1er* mai 1844, p. 5 et *Liverpool Mercury,* 26 avril 1844, *p.* 130. La statistique portait sur 412 entreprises occupant 116,281 personnes dont 28,459 hommes de plus de 21 ans, 26,724 de moins de 21 ans ; 26,710 femmes de plus de 21 ans et 34,388 mineures.
2 419,560 dans les éditions de 1845 et 1892. Chiffre rectifié.
3 96,569 dans les éditions de 1845 et 1892.
4 Éditions de 1845 et 1892 : 77. Chiffre rectifié.

diverses; donc en tout 215 [1] accidents mortels [2], taudis qu'à Liverpool, qui n'est pas une ville manufacturière, on n'avait à déplorer, en 12 mois, que 146 accidents mortels. Les accidents dans les mines de charbon ne sont pas inclus pour ces deux villes ; il faut remarquer que le *coroner* [3] de Manchester n'a pas Salford dans son ressort si bien que la population des deux districts est à peu près la même. Le *Manchester Guardian,* relate dans tous ses numéros, ou presque, un ou plusieurs cas de brûlure. Il va de soi que la mortalité générale des tout jeunes enfants augmente également en raison du travail des mères et des faits l'attestent de façon éclatante. Les femmes reviennent souvent à l'usine 3 ou 4 jours après l'accouchement, en laissant bien entendu leur nourrisson à la maison ; durant les heures de loisir elles courent en hâte chez elles pour allaiter l'enfant et manger elles-même un peu; mais dans quelles conditions a lieu cet allaitement, on peut facilement l'imaginer! Lord Ashley rapporte les déclarations de quelques ouvrières :

M.H. âgée de 20 ans a deux enfants, le plus petit est un nourrisson qui est gardé à la maison par l'autre un peu plus âgé ; elle part pour l'usine le matin peu après 5 heures et revient à 8 heures du soir durant la journée, le lait lui coule des seins au point que ses vêtements en sont trempés. -H.W. a trois enfants, quitte sa maison le lundi matin à 5 heures et ne revient que le samedi soir à 7 heures. Elle a alors tant de choses à faire pour ses enfants, qu'elle ne se couche pas avant 3 heures du matin. Il lui arrive souvent d'être trempée jusqu'aux os par la pluie et de travailler dans cet état. « Mes seins m'ont fait horriblement souffrir; et je me suis trouvée inondée de lait [4] *».*

L'emploi de narcotiques dans le but de faire tenir les enfants tranquilles n'est que trop favorisé par cet infâme système et il est maintenant vraiment très répandu dans les districts industriels ; le Dr Johns, inspecteur en chef du district de Manchester, est d'avis que cette coutume est une des causes essentielles des convulsions mortelles très fréquentes [5]. Le travail de la femme à l'usine désorganise inévitablement la famille et cette désorganisation a, dans l'état actuel de la société qui repose sur la famille, les conséquences les plus démoralisantes aussi bien pour les époux que pour les enfants. Une mère qui n'a pas le temps de s'occuper de son enfant, de lui prodiguer durant ses premières années, les soins et la tendresse les plus normaux, une mère qui peut à peine voir son enfant ne peut pas être une mère pour lui, elle devient fatalement indifférente, le traite sans amour, sans sollicitude, comme un enfant étranger; et des enfants qui grandissent dans ces conditions sont plus tard tout à fait perdus pour la famille, ils sont incapables de se sentir chez eux dans le foyer qu'ils fondent eux-mêmes, parce qu'ils n'ont connu qu'une existence isolée ; ils contribuent nécessairement à la destruction de la famille d'ailleurs générale chez les ouvriers. Le travail des enfants entraîne une désorganisation analogue de la famille. Lorsqu'ils parviennent à gagner plus qu'ils ne coûtent à leurs parents pour les entretenir, ils commencent à remettre aux parents une certaine somme pour la nourriture et le logis et dépensent, le reste pour eux. Et ceci se produit souvent dès qu'ils ont 14 o*u* 15 ans (Power: *Rept. on Leeds, passim;* Tufnell : *Rept. on Manchester, p. 17* etc... dans le rapport de fabrique). En un mot, les enfants s'émancipent et considèrent la maison paternelle comme une pension : il n'est pas rare qu'ils l'abandonnent pour une autre si elle ne leur plaît pas.

---

1 Éditions de 1845 et 1892 : 225.

2 En 1843, au nombre des victimes d'accidents transportées à l'hôpital de Manchester, il y eut 189, je dis cent quatre vingt-neuf brûlures. On ne dit pas combien il y en eut de mortelles * (F.E.)

*Il ne s'agit pas que d'enfants et les chiffres sont ceux de 1842-1843 (du 25 juin au 25 juin).

3 Fonctionnaire chargé du constat de décès, en cas de mort violente ou subite.

4 HANSARD, 3e série, 1844, vol. 73, col. 1094.

5 Journal of Statistical Society of *London, vol.* 3, 1840, pp. 191-205.

Dans bien des cas, la famille n'est pas tout à fait désagrégée par le travail de la femme mais tout y est mis sens dessus dessous. C'est la femme qui nourrit sa famille, et l'homme qui reste à la maison, garde les enfants, balaye les pièces et fait la cuisine. Ce cas est très, très fréquent ; à Manchester seulement, on pourrait dénombrer plusieurs centaines de ces hommes, condamnés aux travaux domestiques. On peut aisément imaginer quelle légitime indignation cette castration de fait suscite chez les ouvriers, et quel bouleversement de toute la vie de famille il en résulte, alors que les autres conditions sociales restent les mêmes. J'ai sous les yeux, la lettre d'un ouvrier anglais, Robert Pounder, Baron's Buildings, Woodhouse Moor Side, à Leeds (la bourgeoisie peut toujours aller l'y rechercher, c'est pour elle que j'indique l'adresse exacte) que celui-ci adressa à Oastler, et dont je ne peux rendre qu'à demi le naturel; on peut à la rigueur en imiter l'orthographe, mais le dialecte du Yorkshire est intraduisible [1]. Il y raconte comment un autre ouvrier de sa connaissance, parti à la recherche de travail a rencontré un vieil ami à St Helen dans le Lancashire.

« Eh bien, Monsieur, il l'a trouvé, et quand il est arrivé à sa baraque, qu'est-ce que c'était, pensez donc, eh ben une cave basse et humide ; la description qu'il donna des meubles était la suivante : 2 vieilles chèses, une table ronde à 3 pié, une quesse, pas de lit mais un tât de vieille paille dans un coin avec une père de drat de lie sale dessu, et 2 bou de boit à la cheminai et quand mon povre ami entrat, le povre jack était assit sur le boit prai du feu, et qu'est-ce que vous croié qu'i fesait ? il était là et il raccmodait les bas de sa fame avec l'aiguille à reprisé et quan il a vu son vieil ami sur le seuille, il a essaillé de le cacher, mait Joé, s'ait son nom à mon ami, il a ben vu, et il a di : jack, Bon Dieu, qu'est qu'tu fait, où qu'est ta fame ? qu'est qu'c'est ce travail qu'tu fait ? Ce povre jack a eut onte et i dit, non, je sait bien, c'est pas mon travaille, mait ma povre fame elle est à l'usine elle doit y allé à 5 heures et demi et travaille jusqu'à 8 heures du soire et elle ait tellement à plat qu'ê peut rien faire, quand elle rentre à la méson, je doit faire tout pour elle ce que je peut, passque j'ai pat de travaille et j'en ai pas ut depuis pu de troit ans et j'en trou'vrai pu de toute ma vie et pi il a pleuré une grosse larme. Ah mon Joé qu'il a dit, y a assé de travaille pour les femmes et les gosses dans la région mais y en a pat pour les homes ; c'est pu facile de trouvé cent livres sur la route que du travaille mai j'auré pas crut que toit ou un autre vous m'orié vu entrain de r'prisé les ba de ma fame passe que c'est du mauvais travaille, mé elle peut presque pu tenir su ses jambes et j'ai peur qu'elle tombe tout à fai malade et là j'sais pu ce qu'on va devenir passque ça fait lontant que c'est elle qu'ait l'homme dans la méson; et c'est moi qu'é la fame ; c'est pas du travaille, Joé et i s'est mit à pleuré a chaudes larmes et i dit mait ça pas été toujour comme sa ; non jack, dit Joé, et comment qu' t'a fait pour vivre quand c'est qu'tavait pas de travaille ; j'vais te l'dire Joé, comme ci comme ça, mais ça allé pluto mal, tu sais quant on s'est marié, j'avais bien du travaille, et tu sait que j'ai jamé été feignant mais non, t'at jamé été feignant; et pi on avait une belle méson meublé et Mary n'avé pas besoin de travaillé, moi j'pouvé travaillé pour nou deu, et maintenant c'est l'monde à Fanver; Mary faut qu'elle travail et moi resté ici pour gardé les enfants et balaillé, et lavé et faire la popote, et raccmodé, passque quant la povre fame rentre à la méson le soire elle est fatigué et claqué ; tu sait Joé c'est dure quant qu'on a été abitué autremant: ; Joé dit : oui mon gars, c'est dure, et jack recommança a pleuré et il auré voulu jamais avoire été marié et jamais été né, mais il auré jamé cru quand il a marié la Mary que tout ça seré arriver. Qu'ès que j'ai pu pleuré a cause de tout ça, dit le jack, et ben Monsieur, quand Joé il a entendu sa, i m'a dit

1 *Cf. The Fleet Papers, vol. 4,* no *35, 31 août 1844, pp. 486-488.*

qu'il avait maudi et envoyé à tous les diables les usines et les industrielles et le gouvairnement avec tous les jurons qu'il avait aprit depuis sa jeunaisse dans les usines [1].

Peut-on imaginer une situation plus absurde, plus insensée, que celle que décrit cette lettre ? Et cependant, cette situation qui ôte à l'homme son caractère viril et à la femme sa féminité sans être en mesure de donner à l'homme une réelle féminité et à la femme une réelle virilité, cette situation qui dégrade de la façon la plus scandaleuse les deux sexes et ce qu'il y a d'humain en eux, c'est la conséquence dernière de notre civilisation tant vantée, l'ultime résultat de tous les efforts accomplis par des centaines de générations pour améliorer leur vie et celle de leurs descendants ! Il nous faut ou bien désespérer tout à fait de l'humanité, de sa volonté et de sa marche en avant, en voyant les résultats de notre peine et de notre travail tournés ainsi en dérision; ou alors il nous faut admettre que la société humaine a fait fausse route jusqu'ici dans sa quête du bonheur; il nous faut reconnaître qu'un bouleversement si complet de la situation sociale des deux sexes ne peut que provenir du fait que leurs rapports ont été faussés dès le début. Si la domination de la femme sur l'homme, que le système industriel a fatalement engendrée, est inhumaine, la domination de l'homme sur la femme telle qu'elle existait auparavant est nécessairement inhumaine aussi. Si la femme peut maintenant comme jadis l'homme, fonder sa domination sur le fait qu'elle apporte le plus, et même tout, au fonds commun de la famille, il s'ensuit nécessairement que cette communauté familiale n'est ni véritable, ni rationnelle puisqu'un membre de la famille peut encore tirer vanité d'apporter la plus grande part à ce fonds. Si la famille de la société actuelle se désagrège, cette désagrégation montre précisément qu'au fond, ce n'est pas l'amour familial qui était le lien de la famille, mais l'intérêt privé nécessairement conservé dans cette fausse communauté de biens [2]. Les mêmes rapports doivent aussi exister également entre les enfants et leurs parents quand ceux-ci sont chômeurs et qu'ils les entretiennent à moins qu'ils ne leur payent pension, comme on l'a vu plus haut. Le Dr Hawkins témoigne dans le rapport de fabrique que cette situation se rencontre assez souvent et est de notoriété publique à Manchester [3]. Tout comme plus haut la femme, ce sont ici les enfants qui sont les maîtres de la maison, ce dont Lord Ashley donne un exemple dans son discours (session de la Chambre des Communes du 15 mars *1844).* Un homme avait tancé d'importance ses deux filles parce qu'elles étaient allées dans un cabaret, et celles-ci déclarèrent qu'elles en avaient assez d'être commandées : «Damn *you, we have you to keep* [4] » et puis aussi elles voulaient profiter un peu de l'argent gagné au travail; elles quittèrent la maison paternelle abandonnant père et mère à leur sort.

Les femmes célibataires qui ont grandi dans les usines ne sont pas mieux loties que les femmes mariées. Il va de soi qu'une fille qui a travaillé à l'usine depuis l'âge de neuf ans n'a pas eu la possibilité de se familiariser avec les travaux domestiques; de là vient que les ouvrières d'usine sont dans ce domaine tout à fait inexpérimentées et tout à fait inaptes à faire de bonnes ménagères. Elles ne savent ni coudre, ni tricoter, ni faire la cuisine ou la

---

1 Naturellement l'orthographe que nous avons adoptée ne rend qu'approximativement l'orthographe incertaine de l'ouvrier anglais qu'Engels avait lui-même déjà transposée eu allemand. Cf. sur ce cas T. C. BARKER and J. R. HARRIS : A *Merseyside Town in the industrial Revolution: St Helens, 17501900 (1954), p.* 321.

2 Des renseignements donnés par les industriels eux-mêmes indiquent combien les femmes mariées travaillant en usine sont nombreuses ; il y en a 10,721 dans 412 usines du Lancashire ; parmi leurs maris, 5,314 seulement avaient également du travail en usine, 3,927 avaient un autre emploi, 821 étaient chômeurs et sur 329, on ne possédait aucun renseignement. Donc, dans chaque usine, il y a en moyenne 2 et parfois 3 hommes qui vivent du travail de leur femme. (F.E.) *.

*Cf. *Manchester Guardian,* mai 1844, p. 5, col. 4-5

3 *2nd Report,* 1833. *Parl. Papers,* vol. 21.

4 Va au diable, c'est nous qui devons t'entretenir.

lessive ; les besognes les plus ordinaires d'une ménagère leur sont inconnues, et elles ignorent totalement comment on doit s'y prendre avec les tout jeunes enfants. Le rapport de la *Fact. Inq. Comm.* en donne des douzaines d'exemples, et le Dr Hawkins, commissaire pour le Lancashire, exprime ainsi son opinion (p. 4 du rapport) :

Les filles se marient jeunes et sans réfléchir elles n'ont ni les moyens ni le temps ni l'occasion d'apprendre les tâches ordinaires de la vie domestique, et même si elles les connaissaient, elles n'auraient pas le temps, une fois mariées de vaquer à ces tâches. La mère est séparée de son enfant plus de douze heures par jour; l'enfant est mis en pension chez une jeune fille ou une vieille femme qui le garde ; par surcroît, la demeure des ouvriers d'usine n'est que trop rarement un foyer agréable (home) c'est souvent une cave où il n'y a ni ustensiles de cuisine, ni rien pour la lessive, pour coudre ou ravauder, où manque tout ce qui pourrait rendre l'existence agréable et confortable, tout ce qui pourrait rendre le foyer attrayant. Pour ces raisons et d'autres encore, en particulier pour que les jeunes enfants aient plus de chances de survie, je ne peux que souhaiter et espérer qu'un jour viendra où les femmes seront exclues des usines.

Pour les exemples isolés et les témoignages cf. *Fact. Inq. Comm. Report,* Cowell evid. : pp. *37, 38, 39, 72, 77,* 50; Tufnell evid. : pp. *9,* 15, 45, 54, etc... [1]

Mais tout cela n'est rien. Les conséquences morales du travail des femmes en usine sont bien pires encore. La réunion de personnes des deux sexes et de tous âges dans un même atelier, l'inévitable promiscuité qui en résulte, l'entassement dans un espace réduit de gens qui n'ont eu ni formation intellectuelle ni formation morale, ne sont pas précisément faits pour avoir un effet favorable sur le développement du caractère féminin. L'industriel, même s'il y prête attention, ne peut intervenir que lorsque le scandale est flagrant ; il ne saurait être au courant de l'influence permanente, moins évidente, qu'exercent des caractères dissolus sur les esprits plus moraux et en particulier sur les plus jeunes ; et par conséquent il ne peut la prévenir. Or, c'est cette influence qui est justement la plus néfaste. Le langage employé dans les usines, a-t-on rapporté de divers côtés aux commissaires de fabrique en *1833,* est « inconvenant », «mauvais », « malpropre » etc... (Cowell. evid.: pp. *35, 37* et en bien d'autres passages). La situation est en plus petit celle que nous avons constatée en grand dans les grandes villes. La concentration de la population a le même effet sur les mêmes personnes, que ce soit dans une grande ville ou dans une usine relativement petite. Si l'usine est petite, la promiscuité est plus grande et les rapports inévitables. Les conséquences ne se font pas attendre. Un témoin de Leicester a dit qu'il préférerait voir sa fille mendier plutôt que de la laisser aller à l'usine, que l'usine est un véritable enfer, que la plupart des filles de joie de la ville doivent leur état à leur fréquentation de l'usine (Power evid. : p. *8) ; un* autre à Manchester, « n'a aucun scrupule à affirmer que les trois quarts des jeunes ouvrières d'usine de 14 à *20* ans ne sont plus vierges »; (Cowell evid. : p. *57).* Le commissaire Cowell émet l'opinion que la moralité des ouvriers d'usine se situe un peu au-dessous de la moyenne de la classe laborieuse (p. *82)* et le Dr Hawkins dit *(Rept. p. 4) :*

Il est difficile de donner une estimation chiffrée de la moralité sexuelle, mais si j'en crois mes propres observations, l'opinion générale de ceux à qui j'en ai parlé, ainsi que la teneur

---

1 *2nd Report,* 1833. *Parl. Papers, vol.* 21, D3, p. 5. Dans tout ce passage, sans le dire expressément, Engels semble incliner vers une conception du couple, où la femme est vouée aux travaux ménagers. Conception d'ailleurs répandue, cf. GASKELL : op. *cit.*

des témoignages qu'on m'a fournis, l'influence de la vie en usine sur la moralité de la jeunesse féminine semble justifier un point de vue tout à fait pessimiste.

Il va de soi que la servitude de l'usine comme toute autre et même plus que toute autre confère au patron le jus *primae noctis* [1]. *A* cet égard aussi l'industriel est le maître du corps et des charmes de ses ouvrières. La mise à la porte est une sanction suffisante pour réduire dans neuf cas sur dix, sinon dans quatre-vingt-dix-neuf cas sur cent, toute résistance de la part de filles qui, par surcroît, n'ont pas de dispositions particulières à la chasteté. Si l'industriel est assez infâme (et le rapport de la commission cite plusieurs cas de ce genre), son usine est en même temps son harem [2] ; que tous les industriels ne fassent pas usage de leur droit ne change rien à la situation des jeunes filles. Aux débuts de l'industrie manufacturière, à l'époque où la plupart des industriels étaient des parvenus sans éducation qui ne respectaient pas les règles de l'hypocrisie sociale, ils ne se laissaient arrêter par rien dans l'exercice de leur droit « bien acquis ».

Afin de bien juger des effets du travail en usine sur l'état physique des femmes, il sera nécessaire d'examiner tout d'abord le travail des enfants et la nature même du travail. Dès le début de la nouvelle industrie ceux-ci ont été employés en usine ; au commencement, en raison des petites dimensions des machines (devenues plus tard beaucoup plus importantes), c'étaient presque exclusivement des enfants qu'on faisait travailler; on allait les chercher dans les maisons d'assistance et on les louait comme « apprentis » par troupes entières pour de longues années chez les industriels. Ils étaient logés et habillés collectivement et devenaient, bien entendu, entièrement les esclaves de leurs patrons qui les traitaient avec une brutalité et une barbarie extrêmes. Dès *1796*, l'opinion publique manifesta si énergiquement son mécontentement par la voix du Dr Percival et de sir R. Peel (père du ministre actuel et lui-même fabricant de cotonnades) que le Parlement vota en *1802* un *Apprentice* Bill [3] (loi sur les apprentis), qui mit un terme aux abus les plus criants. Peu à peu, la concurrence des travailleurs libres se fit sentir, et tout le système de « l'apprentissage » disparut progressivement. Peu à peu on construisit les usines surtout dans les villes, on agrandit les machines, et on bâtit des locaux plus aérés et plus sains; il y eut davantage de travail pour les adultes et les jeunes gens ; proportionnellement, le nombre des enfants employés diminua un peu tandis que s'élevait un peu l'âge moyen auquel on commençait à travailler. On n'employa alors que peu d'enfants au-dessous de huit ou neuf ans. Plus tard, le pouvoir législatif intervint encore à plusieurs reprises, comme nous le verrons, pour protéger les enfants contre la rapacité de la bourgeoisie.

La mortalité élevée qui sévit parmi les enfants des ouvriers et particulièrement des ouvriers d'usine, est une preuve suffisante de l'insalubrité à laquelle ils sont exposés durant leurs premières années. Ces causes agissent également sur les enfants qui survivent mais évidemment leurs effets sont alors un peu plus atténués que sur ceux qui en sont les victimes. Dans le cas le plus bénin, ils entraînent une prédisposition à la maladie ou un retard dans le développement et, par conséquent, une vigueur physique inférieure à la normale. L'enfant d'un ouvrier, à neuf ans, grandi dans le dénuement, les privations et les vicissitudes de l'existence, dans l'humidité, le froid et le manque de vêtements, est loin d'avoir la capacité de travail d'un enfant élevé dans de bonnes conditions d'hygiène. A neuf ans, on l'envoie à

1 Le droit à la première nuit.
2 Les commissaires, évidemment, ne vont pas si loin. L'expression est de Engels.
3 Cette loi interdisait le travail de nuit pour les enfants et limitait à douze heures la journée de travail des jeunes apprentis. Mais elle ne s'appliquait qu'à l'industrie du coton et de la laine. Comme la loi ne prévoyait aucun contrôle, ces prescriptions ne furent pas observées par les fabricants.

l'usine, il y travaille journellement six heures et demie (jadis huit heures et auparavant de douze à quatorze heures, voire seize heures) jusqu'à l'âge de treize ans; à partir de ce moment jusqu'à dix-huit ans, il travaille douze heures; aux facteurs d'affaiblissement qui persistent, vient s'ajouter le labeur. On ne saurait, certes, nier qu'un enfant de neuf ans, même celui d'un ouvrier, puisse supporter un travail quotidien de six heures, et demie sans qu'en résultent pour son développement des effets néfastes *visibles,* et dont ce travail serait la cause évidente ; mais on avouera que le séjour dans l'atmosphère de l'usine, étouffante, humide et souvent d'une chaleur moite, ne saurait en aucun cas, améliorer sa santé. De toute façon, c'est faire preuve d'irresponsabilité que de sacrifier à la cupidité d'une bourgeoisie insensible les années des enfants qui devraient être consacrées exclusivement à leur développement physique et intellectuel, de priver les enfants d'école et de grand air, pour les exploiter au profit de messieurs les industriels. Bien sûr, la bourgeoisie nous dit : « Si nous n'employons pas les enfants dans les usines, ils resteront dans des conditions de vie défavorables à leur développement », et dans l'ensemble c'est exact - mais que signifie cet argument, ramené à sa juste valeur, sinon que la bourgeoisie place d'abord les enfants d'ouvriers dans de mauvaises conditions d'existence, et qu'en plus elle, exploite ensuite ces mauvaises conditions à son profit ; elle invoque un fait dont elle est aussi coupable que du système industriel, elle excuse la faute qu'elle commet aujourd'hui par celle qu'elle a commise hier. Si la loi sur les usines ne leur liait pas quelque peu les mains, vous verriez comment ces bourgeois «bienveillants » et «humains », qui n'ont au fond édifié leurs usines que pour le bien des travailleurs, vous verriez comment ils prendraient la défense des intérêts des travailleurs : Voyons un peu comment ils ont agi, avant d'avoir sur les talons l'inspecteur de fabrique; leur propre témoignage, le rapport de la commission de fabrique de 1833, doit les confondre.

Le rapport de la Commission Centrale constate que les fabricants se mirent à employer des enfants rarement de cinq ans, fréquemment de six ans, très souvent de sept ans, le plus souvent de huit ou neuf ans ; que la durée du travail atteins souvent de quatorze à seize heures par jour (non compris let heures pour les repas), que les industriels toléraient que les surveillants frappent et maltraitent les enfants, et qu'eux-mêmes souvent agissaient de même; on rapporte même le cas d'un industriel écossais qui poursuivit à cheval un ouvrier de seize ans qui s'était enfui, le ramena en le forçant à courir devant lui à l'allure de son cheval au trot et en le frappant continuellement à tour de bras avec un long fouet. (Stuart evid. : p. 35) [1]. Dans les grandes villes, où les ouvriers résistaient davantage, de tels cas étaient, il est vrai, moins fréquents. Cependant, même cette longue journée de travail ne suffisait pas à la voracité des capitalistes. Il fallait par tous les moyens faire en sorte que le capital investi dans les bâtiments et les machines fût rentable, il fallait le faire travailler le plus possible. C'est pourquoi les industriels introduisirent le scandaleux système du travail de nuit ; chez quelques-uns, il y avait deux équipes d'ouvriers, chacune assez forte pour faire marcher toute l'usine ; l'une travaillait les douze heures de jour, l'autre les douze heures de nuit. On imagine aisément les conséquences que devaient fatalement avoir sur l'état physique des enfants surtout - petits et grands - et même des adultes, cette privation permanente du repos nocturne qu'aucun sommeil diurne ne saurait remplacer. Surexcitation de tout le système nerveux, lié à un affaiblissement et à un épuisement de tout le corps, tels étaient les résultats inévitables. Il faut y ajouter l'encouragement et l'excitation à l'alcoolisme, au dérèglement sexuel; un industriel atteste (Tufnell : evid. p. 91) que durant les deux années où il faisait travailler de nuit il naquit deux fois plus d'enfants illégitimes et que l'immoralité s'aggrava au point qu'il dut renoncer au travail de nuit. D'autres industriels usaient d'un procédé plus barbare encore ; ils faisaient travailler de nombreux ouvriers trente à quarante heures d'affilée et ce *Plusieurs*

1 *Factories Enquiry Commission, First Report, 1833, A, I, p. 35* (témoignage de John Ross).

fois par semaine, en mettant sur pied des équipes de remplacement incomplètes qui n'avaient pour but que de remplacer chaque fois une partie seulement des ouvriers pour leur permettre de dormir quelques heures. Les rapports de la commission sur ces actes de barbarie et leurs conséquences dépassent tout ce qu'il m'a été donné de connaître dans ce domaine. Des horreurs telles que celles qui sont relatées ici ne se retrouvent nulle part, et nous verrons que la bourgeoisie ne cesse d'invoquer le témoignage de la commission *en sa faveur*. Les conséquences de semblables méfaits ne se firent pas attendre: les commissaires rapportent qu'ils ont eu sous les yeux une foule d'infirmes dont l'infirmité provenait indubitablement des longues heures de travail. Cette infirmité consiste le plus souvent dans une déviation de la colonne vertébrale et une déformation des jambes et elle est décrite en ces termes par Francis Sharp, M. R. C. S. (membre du collège royal de chirurgie).

Je n'avais encore jamais constaté la déformation de l'extrémité inférieure du fémur avant de venir à Leeds. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait de rachitisme, mais le grand nombre des malades qui se présentaient à l'hôpital et l'apparition de cette maladie à un âge (de huit à quatorze ans) où les enfants ne sont habituellement plus sujets au rachitisme, ainsi que le fait que ce mal avait débuté seulement depuis que les enfants travaillaient à l'usine, m'incitèrent bientôt à modifier mon opinion. J'ai vu jusqu'à présent, environ une centaine de cas de ce genre, je puis affirmer de la façon la plus catégorique que ce sont là les suites de surmenage physique ; autant que je sache il s'agissait là uniquement d'enfants travaillant dans des usines, et eux-mêmes voient là l'origine de leur mal. - Le nombre des cas de déviation de la colonne vertébrale - conséquence manifeste d'une trop longue station debout - que j'ai constatés ne doit pas être inférieur à 300 (Dr Loudon evid. : pp. 12, 13) [1].

Le Dr Hey de Leeds, médecin de l'hôpital durant dix-huit ans s'exprime de même :

Déformations de la colonne vertébrale très fréquentes chez les ouvriers. Quelques-unes, suites d'un simple surmenage, d'autres conséquence d'un travail prolongé sur une constitution originairement faible ou affaiblie par une mauvaise nourriture. Les estropiés semblaient être plus fréquents que ces malades ; les genoux étaient tordus en dedans, les tendons des chevilles très fréquemment relâchés et distendus et les os longs des jambes, tordus. C'étaient surtout les extrémités de ces os longs qui étaient déformées et hypertrophiées, et ces patients venaient d'usines où l'on travaillait souvent très longtemps (Dr Loudon evid. : p. 16).

Les chirurgiens Beaumont et Sharp de Bradford s'expriment dans le même sens. Les rapports des commissaires Drinkwater, Power, et du Dr Loudon contiennent une foule d'exemples de semblables malformations, ceux de Tufnell et du Dr Sir David Barry qui s'intéressent moins à ce cas particulier, en contiennent quelques-uns (Drinkwater evid. : p. 69; deux frères : pp. 72, 80, 146, 148, 150 ; deux frères: pp. 155 et bien d'autres; Power evid. pp. 63, 66, 67 ; deux exemples : p. 68 ; trois exemples: p. 69 deux exemples à Leeds : pp. 29, 31, 40, 43, 53 et suivantes; Dr Loudon evid. : pp. 4, 7 quatre exemples; p. 8 plusieurs exemples etc ... Sir D. Barry : pp. 6, 8, 13, 21, 22, 44, 55 trois exemples ; etc... Tufnell : pp. 5, 16 ; etc...) Les commissaires pour le Lancashire Cowell, Tufnell et Dr Hawkins ont négligé presque complètement cet aspect des conséquences médicales du système industriel, bien que ce district puisse parfaitement rivaliser avec le Yorkshire quant au nombre de ses infirmes. je

1 Le Dr Loudon parle aussi de varices, d'affaissement de la voûte plantaire qu'il attribue aux mêmes causes. Mêmes observations chez le Dr Hey. Dans l'édition de 1845, Engels avait écrit « Dr Kay » : il s'agit du Dr William Hey (1771-1844).

me suis rarement promené dans Manchester sans croiser trois ou quatre estropiés souffrant précisément de la déformation de la colonne vertébrale et des jambes qui vient d'être décrite et c'est un détail que j'ai souvent observé et que j'ai eu l'occasion d'observer. je connais personnellement un infirme qui répond exactement à la description faite plus haut par le Dr Hey et qui s'est estropié à l'usine de M. Douglas, à Pendleton, lequel jouit encore parmi les ouvriers de la plus enviable réputation pour avoir exigé jadis un travail qui se prolongeait pendant des nuits entières. A l'aspect de cette catégorie d'infirmes, on voit tout de suite, d'où provient leur déformation, ils ont tous la même silhouette, les genoux sont fléchis vers l'intérieur et vers l'arrière, les pieds tournés vers l'intérieur, les articulations déformées et grosses, et souvent la colonne vertébrale est déviée en avant ou de côté. Mais ce sont ces bons industriels philanthropes du district de Macclesfield, où l'on travaille la soie, qui semblent y avoir été le plus fort, ce qui vient aussi du fait que de très jeunes enfants de cinq ou six ans travaillaient dans ces usines. Parmi les témoignages annexes du commissaire Tufnell nous trouvons la déposition d'un chef d'atelier Wright (p. 26), dont les deux sœurs avaient été estropiées de la plus honteuse façon et qui avait compté un jour le nombre d'estropiés dans plusieurs rues, dont quelques-unes des plus propres et des plus coquettes de Macclesfield ; il en avait trouvé dix dans Townley Street, cinq dans George's Street, quatre dans Charlotte Street, quinze dans Watercots, trois dans Bank Top, sept dans Lord Street et douze dans Mill Lane, deux dans Great Georges Street, deux à l'hospice des Pauvres, un à Park Green et dans Pickford Street deux infirmes dont les familles avaient été unanimes à déclarer que ces malformations résultaient d'un travail excessif dans les usines à tramer la soie. p. 27, on cite le cas d'un garçon qui était si estropié, qu'il ne pouvait gravir un escalier, et on mentionne des cas de fillettes présentant des malformations du dos et des hanches.

Ce travail excessif provoque également d'autres déformations, en particulier les pieds plats, affection très souvent constatée par Sir D. Barry (par ex. pp. 21 et suivantes ; deux fois) et que les médecins et chirurgiens de Leeds (Loudon, pp. 13, 16 etc...) donnent également comme très fréquente. Dans les cas où une constitution plus robuste, une nourriture meilleure et d'autres facteurs ont permis au jeune ouvrier de résister à ces effets-là d'une exploitation barbare, nous constatons au moins des douleurs dans le dos, dans les hanches et les jambes, des chevilles enflées, des varices, ou bien de larges ulcérations persistantes aux cuisses et aux mollets. Ces maux sont quasi-communs chez les ouvriers ; les rapports de Stuart, Mackintosh, Sir D. Barry contiennent des centaines d'exemples, et même, ils ne connaissent pour ainsi dire pas d'ouvrier qui ne souffre de quelqu'une de ces affections et dans les autres rapports, la présence des mêmes conséquences est attestée au moins par plusieurs médecins. Les rapports concernant l'Écosse, établissent de façon indubitable grâce à d'innombrables exemples, qu'un travail de treize heures provoque même chez des ouvriers de dix-huit à vingt-deux ans des deux sexes, pour le moins ces effets-là, aussi bien dans les filatures de lin de Dundee et de Dunfermline, que dans les usines cotonnières de Glasgow et de Lanark.

Tous ces maux s'expliquent facilement par la nature du travail en usine, qui est, certes, selon le mot des industriels, très « facile », mais qui est précisément par sa facilité, plus épuisant que tout autre [1]. Les ouvriers ont peu de choses à faire mais sont contraints, de *rester constamment debout* sans pouvoir s'asseoir. Quiconque s'assied sur le rebord d'une fenêtre ou sur un panier est puni ; cette perpétuelle station debout, cette pression mécanique permanente de la partie supérieure du corps sur la colonne vertébrale, sur les hanches et les jambes produit obligatoirement les effets mentionnés plus haut. Cependant, cette station debout n'est

1 E. BAINES *: History of the Cotton Manufacture, 1835, p. 156.*

pas indispensable au travail, et du reste on a installé des sièges, du moins dans les ateliers à doubler de Nottingham (ce qui a pour conséquence l'absence de ces maux, par conséquent les ouvrières y sont disposées à fournir un long travail), mais dans une usine où l'ouvrier ne travaille que pour le bourgeois et a peu d'intérêt à bien faire son travail, il en ferait certainement plus d'usage qu'il ne serait agréable et avantageux pour l'industriel; les ouvriers doivent donc sacrifier la santé de leurs membres afin que soit gâchée un peu moins de la matière première du bourgeois [1]. Cette longue et permanente station debout provoque, s'ajoutant à l'atmosphère généralement mauvaise des usines, un épuisement considérable de toute l'énergie physique et par suite toutes sortes de maux moins localisés que généralisés. L'atmosphère des usines est habituellement à la fois chaude et humide, plutôt plus chaude qu'il n'est nécessaire et si l'aération n'est pas *très* bonne, elle est très impure, étouffante, pauvre en oxygène, pleine de poussières et de vapeurs d'huile des machines qui souille presque partout le sol, y pénètre et y rancit ; quant aux ouvriers ils sont peu vêtus en raison de la chaleur, et ils prendraient automatiquement froid si la température de la pièce ne restait pas constante ; mais dans cette chaleur, le moindre courant d'air leur paraît désagréable, l'affaiblissement progressif qui gagne insidieusement toutes les fonctions organiques, diminue la chaleur animale qui doit être alors maintenue de l'extérieur ; et c'est pourquoi l'ouvrier préfère rester dans cette atmosphère chaude de l'usine, toutes fenêtres fermées. Vient s'y ajouter l'effet du brusque changement de température lorsque l'ouvrier quitte l'atmosphère très chaude de l'usine pour gagner l'air glacial ou bien froid et humide du dehors, l'impossibilité pour l'ouvrier de bien se protéger de la pluie et de changer de vêtements lorsque ceux-ci sont mouillés; tous ces facteurs provoquent constamment des refroidissements. Et lorsqu'on songe que, malgré tout, ce travail ne sollicite et ne fait réellement travailler presque aucun muscle du corps, si ce n'est peut-être ceux des jambes, que rien ne contrecarre l'effet anémiant et épuisant des facteurs énumérés plus haut, mais qu'au contraire fait défaut tout exercice qui pourrait donner de la vigueur aux muscles, de l'élasticité et de la fermeté aux tissus ; que depuis sa jeunesse l'ouvrier n'a jamais eu le temps de faire le moindre exercice au grand air, on ne s'étonnera plus de la quasi-unanimité avec laquelle les médecins déclarent dans le rapport sur les usines, qu'ils ont constaté particulièrement chez les ouvriers d'usine un manque considérable de résistance aux maladies, un état dépressif général affectant toutes les activités vitales, un relâchement persistant des forces intellectuelles et physiques. Écoutons tout d'abord sir D. Barry :

Les influences défavorables du travail en usine sur les ouvriers sont les suivantes: 1) la nécessité absolue de rythmer leurs efforts physiques et intellectuels sur les mouvements de machines mues par une force régulière et infatigable ; 2) la station debout qu'il faut endurer durant des périodes anormalement longues et trop rapprochées ; 3) la privation de sommeil (en raison d'un travail trop long, ou de la douleur dans les jambes et de malaises physiques généralisée) [2]*. Il faut y ajouter en outre l'effet des ateliers souvent bas de plafond, exigus, poussiéreux, ou humides, un air malsain, une atmosphère surchauffée, une transpiration continuelle. C'est pourquoi les jeunes garçons en particulier, à de très rares exceptions près, perdent très vite les joues roses de l'enfance et deviennent plus pâles et plus malingres que d'autres garçons. Même l'apprenti du tisserand manuel qui reste pieds nus sur le sol de terre battue de l'atelier, conserve une meilleure mine, parce qu'il va de temps à autre au grand air. Mais l'enfant qui travaille en usine n'a pas un instant de loisir, si ce n'est pour manger et il ne sort jamais à l'air libre, sinon pour aller manger. Tous les fileurs adultes du sexe*

1 Dans les ateliers de filatures d'une usine de Leeds, on avait également installé des sièges. (Drinkwater evid. : p. 85) (F.E.).
2 Les notations entre parenthèses sont de Engels.

masculin sont pâles et maigres, ils souffrent d'un appétit capricieux et d'une mauvaise digestion ; et comme ils ont tous grandi à l'usine depuis leur jeunesse et que parmi eux il y a peu ou point d'hommes de haute taille et de constitution athlétique, on est en droit d'en conclure que leur travail est très défavorable au développement de la constitution masculine. Les femmes supportent bien mieux ce travail [1].

(Tout à fait naturel, mais nous verrons qu'elles ont aussi leurs maladies) *(General Report* by Sir D. Barry).

De même Power:

Je puis réellement affirmer que le système manufacturier a provoqué à Bradford une foule d'estropiés... et que les effets physiques d'un labeur très long ne se manifestent pas seulement sous l'aspect de déformations réelles, mais aussi de façon beaucoup plus générale, par l'arrêt de la croissance, l'affaiblissement des muscles et la débilité. (Power, Report, p. 74).

Voici encore le chirurgien [2] F. Sharp, de Leeds, que nous avons déjà cité :

Lorsque je quittai Scarborough pour m'installer à Leeds, je fus immédiatement frappé par le fait que les enfants ont ici généralement la mine beaucoup plus pâle et que leurs tissus sont beaucoup moins fermes que ceux de Scarborough et des environs. J'ai trouvé également que beaucoup d'enfants sont pour leur âge exceptionnellement petits... J'ai constaté d'innombrables cas de scrofules, d'affections pulmonaires, mésentériques et des cas de mauvaise digestion, dont je pense, en tant que médecin, qu'ils sont provoqués sans aucun doute par le travail en usine. je crois que le travail prolongé affaiblit l'énergie nerveuse du corps et prépare le terrain à de nombreuses maladies; sans l'afflux perpétuel de gens de la campagne, la race des ouvriers d'usine dégénérerait bientôt complètement.

Beaumont, chirurgien à Bradford, s'exprime dans les mêmes termes

À mon avis, le système du travail en usine en vigueur ici, provoque une atonie caractéristique de tout l'organisme et rend les enfants extrêmement vulnérables aux épidémies ainsi qu'aux maladies accidentelles... je considère que l'absence de toute réglementation appropriée de l'aération et de la propreté des usines est réellement l'une des causes principales de cette morbidité particulière ou de cette réceptivité aux affections pathologiques que j'ai constatée si fréquemment dans ma pratique.

De même voici le témoignage de William Sharp junior [3] :

1) j'ai eu l'occasion d'observer, dans les conditions les plus favorables, les effets du régime du travail en usine sur la santé des enfants, (dans l'usine de Wood à Bradford, la mieux aménagée de l'endroit, où il était médecin attaché à l'usine) ; 2) ces effets sont incontestablement nuisibles, à un haut degré, même dans les conditions favorables de l'usine

---

1 Ici encore, comme à maintes reprises déjà, Engels résume plutôt qu'il ne cite.

2 Ceux qu'on appelle les chirurgiens *(surgeons)* sont des médecins qui ont achevé leurs études médicales, tout autant que les médecins diplômés (phy*sicians)* et c'est pourquoi ils pratiquent généralement tout autant la médecine que la chirurgie. On les préfère même généralement aux « physicians » pour différentes raisons. (F.E.)

3 L'édition de 1845 attribue par erreur ce témoignage au Dr Kay (cf. *Factories Inquiry Commission, Second Report,* 1833, col. 3, p. 23)

où j'étais ; 3) en 1842 [1]*, j'ai eu à soigner les trois cinquièmes de tous les enfants travaillant à l'usine de Wood; 4) l'effet le plus néfaste n'est pas la prédominance des estropiés, mais des constitutions débiles et maladives ; 5) une amélioration très sensible est apparue depuis que la durée de travail des enfants de Wood a été ramenée à dix heures.*

Le commissaire, le Dr Loudon lui-même, qui cite ces témoignages, dit :

Je pense qu'il vient d'être assez clairement démontré, que des enfants ont été contraints de fournir un travail d'une durée déraisonnable et cruelle et que même les adultes ont dû assumer un travail qui dépasse les forces de n'importe quel être humain. La conséquence, c'est qu'un grand nombre sont morts prématurément, que d'autres sont affligés pour toute leur vie d'une constitution déficiente, et que, physiologiquement parlant, les craintes de voir naître des générations affaiblies par les tares des survivants ne paraissent que trop fondées.

Et enfin le Dr Hawkins à propos de Manchester :

Je crois que la plupart des étrangers sont frappés par la petite taille, l'aspect chétif et la pâleur de la majorité des gens que l'on voit à Manchester et surtout des ouvriers d'usine. je n'ai jamais vu de ville en Grande-Bretagne ou en Europe où le décalage par rapport à la normale de l'ensemble de la nation soit aussi net en ce qui concerne la taille et le teint. On est frappé de voir que les femmes mariées sont dépourvues de toutes les particularités caractéristiques de la femme anglaise etc... je dois avouer que les garçons et les filles travaillant dans les usines de Manchester qu'on m'a présentés avaient tous l'aspect déprimé et le teint blême ; rien de ce qui constitue habituellement la mobilité, la vivacité et la pétulance de la jeunesse ne transparaissait dans l'expression de leur visage. Un grand nombre me déclarèrent qu'ils n'éprouvaient pas le moindre désir d'aller s'ébattre en plein air, le samedi soir et le dimanche, et qu'ils préféraient rester tranquilles à la maison.

Insérons ici, tout de suite, un autre passage du rapport de Hawkins, qui n'est à vrai dire qu'à moitié à sa place, mais qui précisément pour cette raison ne jure pas plus ici. qu'ailleurs;

L'intempérance, les excès, et le manque de prévoyance sont les principaux défauts de la population ouvrière et il est aisé de voir que les causes en sont les mœurs nées du système actuel et qui en découlent presque inéluctablement. Il est généralement reconnu que la mauvaise digestion, l'hypocondrie et la faiblesse générale affectent cette classe dans des proportions considérables ; après douze heures de travail monotone, il n'est que trop naturel de rechercher un excitant quelconque ; mais lorsqu'en plus on est affligé de ces états morbides dont nous venons de parler, on a vite et de façon répétée recours aux spiritueux.

Le rapport lui-même fournit des centaines de preuves à l'appui de ces dépositions des médecins et des commissaires. Il contient des centaines de faits qui prouvent que la croissance des jeunes ouvriers est entravée par le travail ; entre autres choses, Cowell indique le poids de *46* enfants, tous âgés de 17 ans et fréquentant une école du dimanche [2], dont *26* travaillant en usine, pesaient en moyenne *104,5* livres anglaises et les vingt autres qui ne travaillaient pas en usine, mais appartenaient à la classe ouvrière, avaient un poids de 117,7 livres anglaises. L'un des industriels les plus importants de Manchester, leader de l'opposition patronale aux ouvriers - Robert Hyde Greg, je crois - est allé jusqu'à dire un jour

1 Édition de 1845 : « 1832 ». Corrigé aux éditions suivantes.
2 En fait, il s'agit d'enfants et de jeunes gens fréquentant deux écoles différentes.

que si cela continuait, les ouvriers des usines du Lancashire deviendraient bientôt une race, de pygmées [1]. Un lieutenant recruteur, déclare dans sa déposition, (Tufnell, p. 59), que les ouvriers d'usines sont peu aptes au service militaire ; ils ont l'air malingre et chétif et sont souvent réformés par les médecins. A Manchester, il a eu du mal à trouver des hommes de 5 pieds 8 pouces [2], presque tous n'ont que 5 pieds et *6* ou 7 pouces tandis que dans les districts agricoles la plupart des recrues atteignent les 8 pouces. (La différence entre les mesures anglaises et prussiennes est d'environ 2 pouces pour 5 pieds, la mesure anglaise étant la plus courte).

En raison des effets débilitants du travail en usine, les hommes sont usés très tôt. La plupart sont, à 40 ans, dans l'incapacité de travailler. Quelques-uns se maintiennent jusqu'à 45 ans; presque aucun ne parvient à 50 ans sans être obligé de cesser le travail. La cause en est, en dehors d'un affaiblissement physique général, une faiblesse de la vue, conséquence du filage à la *mule*, durant lequel l'ouvrier doit garder les yeux fixés sur une longue série de fils fins et parallèles, fatiguant ainsi considérablement sa vue. Sur 1,600 ouvriers employés dans plusieurs usines de Harpur et Lanark, seuls 10 avaient plus de 45 ans; sur 22.094 ouvriers de différentes usines de Stockport et de Manchester, seuls 143 dépassaient 45 ans; encore parmi ces 143, 16 étaient-ils gardés par faveur, et l'un accomplissait le travail d'un enfant. Une liste de 131 fileurs n'en comptait que 7 de plus de 45 ans et pourtant, les 131 furent tous refusés par l'industriel à qui ils demandaient de l'embauche, parce que « trop âgés ». Sur 50 fileurs mis au rancart, à Bolton, deux seulement avaient plus de 50 ans, les autres n'atteignaient même pas 40 ans en moyenne et tous étaient en chômage en raison de leur trop grand âge ! M. Ashworth, un important industriel, reconnaît lui-même dans une lettre à Lord Ashley, que vers l'âge de 40 ans, les fileurs ne sont plus capables de produire une quantité suffisante de filés et qu'ils sont pour cette raison « parfois » congédiés, il qualifie de « personnes âgées » les ouvriers de 40 ans ! [3] De même, le commissaire Mackintosh dit dans le rapport de 1833 (A 2 p. 96) :

Bien que j'y fusse déjà préparé par la façon dont sont employés les enfants, il m'a été pourtant difficile de croire les ouvriers d'un certain âge lorsqu'ils m'indiquaient leur âge, tant ces gens vieillissent tôt.

Le chirurgien Smellie de Glasgow, qui soigne principalement des ouvriers d'usine, dit lui aussi que pour eux, 40 ans est un âge avancé *(old age)* (Stuart evid. : p. 101). Nous trouvons dans Tufnell, evid. : pp. 3, 9, 15; Hawkins Rept: p. 4, evid: p. 1:4 etc, etc... de semblables témoignages. A Manchester, ce vieillissement précoce des ouvriers est chose si commune, que tout quadragénaire paraît 10 ou 15 ans de plus que son âge, alors que les gens des classes aisées - hommes et femmes - conservent fort bon air, à condition de ne pas trop boire [4].

Les effets du travail en usine sur l'organisme féminin sont eux aussi tout à fait spécifiques. Les déformations physiques, conséquences d'un travail prolongé, sont encore plus graves

1 Ces déclarations n'ont pas été extraites du rapport de fabrique* (F.E.).
*Cité par Lord Ashley, aux Communes, le 15 mars 1844. R. H. Greg et ses deux frères (Samuel et William Rethbone) rédigèrent plusieurs brochures sur la condition ouvrière, du point de vue patronal. Gaskell, Engels et d'autres auteurs utilisèrent ces brochures à plusieurs reprises. (Cf. sur le même problème, GASKELL : op. cit., 1833, p. 170.)
2 Environ 1m 72. Les recrues n'avaient que 1m 67 à 1m 69 environ.
3 Tout ceci est extrait du discours de Lord Ashley (séance du 15 mars 1844 aux Communes). (F.E.)
4 Un rapport patronal de l'époque, cité par le *Manchester Guardian*, reconnaît que très peu d'ouvriers dépassent la cinquantaine... mais pour conclure que les ouvriers ont, à cet âge, mis assez d'argent de côté pour pouvoir prendre leur retraite ou devenir commerçants! *(Manchester Guardian,* 1er mai 1844, p. 5, col. 4-5.)

chez la femme ; déformations du bassin dues pour une part à une mauvaise position des os du bassin et à leur croissance défectueuse soit à une déviation de la partie inférieure de la colonne vertébrale, en sont fréquemment les suites fâcheuses.

Bien que je n'aie rencontré, déclare le Dr Loudon dans son rapport, aucun cas de déformation de bassin ni de quelques autres affections, ce sont là des maux que tout médecin doit considérer comme une conséquence probable du travail prolongé, imposé aux enfants ; et cela est d'ailleurs garanti par les médecins les plus dignes de foi [1].

Le fait que les ouvrières d'usines accouchent plus difficilement que les autres femmes est attesté par plusieurs sages-femmes et accoucheurs, de même le fait qu'elles avortent plus fréquemment (par exemple, par le Dr Hawkins, evid.: pp. 11 et 13). Il faut ajouter que les femmes souffrent de la faiblesse commune à l'ensemble des ouvriers d'usine et *qu'enceintes, elles* travaillent à l'usine jusqu'à *l'heure de l'accouchement;* évidemment, si elles cessent le travail trop tôt, elles peuvent craindre de se voir remplacer et d'être mises à la porte - et de plus, elles perdent leur salaire. Il arrive très souvent que des femmes qui travaillaient encore la veille au soir, accouchent le lendemain matin, et même il n'est pas très rare qu'elles accouchent à l'usine au milieu des machines. Et si messieurs les bourgeois ne trouvent là rien d'extraordinaire, leurs femmes m'accorderont peut-être que contraindre indirectement une femme enceinte à travailler debout, à se baisser fréquemment douze ou treize heures (jadis davantage encore) jusqu'au jour de son accouchement, est d'une cruauté sans nom, d'une infâme barbarie. Mais ce n'est pas tout. Lorsque les femmes, après l'accouchement, peuvent rester sans travailler pendant 15 jours elles sont heureuses et trouvent que c'est un long répit. Beaucoup d'entre elles retournent à l'usine après huit jours de repos, voire même après trois ou quatre jours pour faire leur temps *complet* de travail. J'ai entendu un jour, un industriel demander à un contremaître : « Est-ce que une telle n'est pas revenue ? - Non. - Depuis combien de temps a-t-elle accouché ? - Huit jours. - Elle aurait vraiment pu revenir depuis longtemps. Celle-là, là-bas, ne reste d'habitude que trois jours à la maison. » Bien sûr, la peur d'être congédiées, la peur du chômage les pousse, malgré leur faiblesse, malgré leurs souffrances, à revenir à l'usine ; l'intérêt des industriels ne saurait souffrir que les ouvriers restent à la maison pour cause de maladie ; ils n'ont pas le droit de tomber malades; les ouvrières ne doivent pas se permettre de faire leurs couches, sinon l'industriel devrait arrêter ses machines ou fatiguer ses nobles méninges pour procéder à un changement temporaire; et avant d'en arriver là, il congédie ses gens lorsqu'ils se permettent de n'être pas en bonne santé. Écoutez donc (Cowell evid. : p. 77)

Une jeune fille se sent très malade et peut à peine faire son travail. « Pourquoi, lui dis-je, ne demande-t-elle pas la permission de rentrer chez elle ? - Ah, Monsieur, le patron est très à cheval sur ces questions, si nous manquons le quart d'une journée, nous risquons d'être mises à la porte !

Ou bien encore (Sir David Barry evid. : p. 44). Thomas Mac Durt, un ouvrier, a un peu de fièvre:

Il ne peut rester à la maison, du moins pas plus de quatre jours, car sinon il risque de perdre son travail.

---

1 Engels abrège. Le Dr Loudon est moins catégorique.

Et il en va de même dans presque toutes les usines. Le travail auquel sont astreintes des jeunes filles provoque pendant leur période de croissance une foule d'autres troubles. Chez certaines, la très forte chaleur qui règne dans les usines active le développement physique, en particulier chez celles qui sont mieux nourries, si bien que quelques filles de 12 à 14 ans sont complètement formées ; Roberton, cet accoucheur déjà mentionné et que le rapport de fabrique qualifie «d'éminent », relate dans le *North of England Medical and Surgical Journal*, qu'il a examiné une fille de 11 ans, qui non seulement était une femme complètement formée, mais encore avait été enceinte [1] et qu'il n'était pas rare à. Manchester que des filles de 15 ans deviennent mères. Dans ce genre de cas, la chaleur des usines agit comme la chaleur des climats tropicaux, et comme sous ces climats, le développement trop précoce se paie par un vieillissement et un affaiblissement prématurés. Il y a cependant de fréquents exemples de retard dans le développement sexuel féminin : les seins se forment tard ou pas du tout ; Cowell en cite quelques cas, P- 35 ; la menstruation n'apparaît dans bien des cas qu'à 17 Ou 18 ans, quelque fois à 20 ans et souvent fait complètement défaut, (Dr Hawkins evid. : p. 11; Dr Loudon: p. 14 etc... ; Sir David Barry: p. 5, etc...). Des règles irrégulières accompagnées de douleurs et de maux de toutes sortes, en particulier d'anémie, sont très fréquentes ; là-dessus, les rapports médicaux sont unanimes.

Les enfants que ces femmes mettent au monde, surtout lorsqu'elles ont dû travailler durant leur grossesse, ne peuvent pas être robustes. Au contraire, on les qualifie de très chétifs dans le rapport, surtout ceux de Manchester; seul Barry affirme qu'ils se portent bien, mais il dit aussi qu'en Écosse, où il a fait son enquête, il *n'y a presque pas de femmes mariées qui travaillent;* de plus, la plupart des usines sont situées à la campagne, à l'exception de celles de Glasgow, et c'est un facteur qui contribue pour beaucoup à la robustesse des enfants; les enfants d'ouvriers aux environs immédiats de Manchester sont presque tous frais et roses alors qu'en ville ils sont chlorotiques et scrofuleux ; mais à 9 ans, leurs belles couleurs disparaissent tout d'un coup, parce qu'on les envoie alors à l'usine et bientôt on ne peut plus les distinguer des enfants de la ville.

Il y a en outre quelques branches du travail industriel dont les effets sont particulièrement néfastes. Dans de nombreux ateliers de filature du coton et du lin flottent des poussières de fibres, en suspension dans l'air, qui provoquent, notamment dans les ateliers à carder et à serancer, des affections pulmonaires. Certaines constitutions peuvent les supporter, d'autres non. Mais l'ouvrier n'a pas le choix; il doit bien accepter l'atelier où il y a du travail pour lui, peu importe que ses poumons soient bons ou mauvais. Les conséquences les plus habituelles de l'inspiration de cette poussière sont des crachements de sang, une respiration pénible et sifflante, des douleurs dans la poitrine, de la toux, de l'insomnie, bref, tous les symptômes de l'asthme, qui dans les cas extrêmes, dégénère en phtisie (cf. Stuart: pp. 13, 70, 101 ; Mackintosh: p. 24 etc... ; Power: Rept. on Nottingham, on Leeds; Cowell : p. 33 etc... ; Barry: p. 12 (cinq dans une seule usine) pp. 17, 44, 52, 60, etc ... ; même chose dans son rapport ; Loudon: p. 13, etc... etc...) Le filage humide du fil de lin, pratiqué par des jeunes filles et des enfants est particulièrement malsain. L'eau jaillissant des broches les éclabousse, si bien que le devant de leurs vêtements est constamment trempé jusqu'à la peau et qu'il y a toujours des flaques d'eau sur le sol. Même chose dans les *ateliers à doubler* des fabriques de coton, mais à un degré moindre, ce qui entraîne des rhumes chroniques et des affections pulmonaires. Tous les ouvriers d'usine ont la même voix enrouée et rauque, mais

1 John ROBERTON *: An Inquiry respecting the period of puberty in women, N.E.M.S.J.*, vol. I, août 1830 - mai 1831, pp. 69-85, 79-19, (Enquête concernant la période de la puberté chez les femmes). Roberton ne dit pas que cette fille ait été enceinte. L'erreur vient de Gaskell (op. cit., pp. 77-78) qui affirme avoir lui-même connu plusieurs cas semblables.

singulièrement les fileurs humides et les doubleurs. Stuart, Mackintosh et Sir D. Barry soulignent avec une extrême énergie le caractère malsain de ce travail et l'insouciance de la plupart des industriels pour ce qui est de la santé des jeunes filles qui accomplissent ces tâches. Un autre effet fâcheux du filage du lin se manifeste sous l'aspect de déformations caractéristiques de l'épaule, en particulier une saillie de l'omoplate droite, consécutives à la nature du travail. Cette façon de filer, de même que le filage du coton à la *Throstle* provoquent en outre souvent des affections de la rotule, dont l'ouvrier se sert pour stopper les broches pendant qu'il rattache les fils cassés. Les nombreuses flexions du buste qu'exige le travail dans ces deux dernières branches et le fait que les machines sont basses ont pour conséquence des déficiences de croissance. je ne me souviens pas avoir vu dans l'atelier aux *Throstles* de la fabrique de coton où j'étais employé, à Manchester, une seule jeune fille qui fût svelte et bien proportionnée ; elles étaient toutes petites, contrefaites et de stature tassée caractéristique, réellement laides de formes. Outre toutes ces maladies et infirmités, les ouvriers subissent encore une autre sorte de dommages physiques qui affectent leurs membres. Le travail au milieu des machines occasionne un nombre considérable d'accidents plus ou moins graves qui ont en outre pour conséquence une incapacité partielle ou totale de travail [1]. Le cas le plus fréquent c'est qu'une phalange d'un doigt soit écrasée; plus rarement il arrive que le doigt tout entier, la moitié de la main ou la main entière, un bras, etc... soient pris dans un engrenage et broyés. Très souvent, ces accidents, même les plus bénins, provoquent l'apparition du tétanos, ce qui entraîne la mort. A Manchester, on peut voir, en dehors de nombreux estropiés, un grand nombre de mutilés ; l'un a perdu tout le bras ou l'avant-bras, l'autre un pied, un autre encore la moitié de la jambe ; on croirait vivre au milieu d'une armée qui revient de campagne. Les parties les plus dangereuses des installations sont les courroies qui transmettent l'énergie de l'axe aux différentes machines, surtout quand elles ont des boucles ce qui est, il est vrai, de plus en plus rare ; quiconque est happé par ces courroies est entraîné par la force motrice avec la rapidité de l'éclair, son corps est précipité contre le plafond puis contre le plancher avec une telle violence qu'il lui reste rarement un os intact et que la mort est instantanée. Entre le 12 juin et le 3 août 1844 [2], le *Manchester Guardian* relate les cas suivants d'accidents *graves - les* cas bénins, il ne les mentionne même pas - le 12 juin à Manchester, est mort du tétanos, un enfant qui avait eu la main écrasée dans un engrenage [3] ; le 15 juin [4], un jeune garçon de Saddleworth happé et entraîné par une roue est mort, complètement écrasé ; le 29 juin, un jeune homme de Greenacres Moor, près de Manchester, travaillant dans une usine de machines, a été entraîné sous une meule qui lui a brisé deux côtes et l'a déchiqueté; le 24 juillet, une jeune fille [5] d'Oldham est morte, entraînée par une courroie qui lui a fait faire 50 rotations, pas un os n'est resté intact ; le 27 juillet, une jeune fille est tombée dans le *Blower* (la première machine qui reçoit le coton brut) et est morte des suites de ses mutilations ; le 3 août à Dukinfield, un tourneur de bobines est mort, entraîné par une courroie. Il a eu toutes les côtes défoncées. L'hôpital de Manchester a dû soigner au cours de la seule année 1842, 962 blessures et mutilations causées par des machines, tandis que le nombre total des accidents de toute sorte atteignait 2,426, ce qui fait que deux accidents sur cinq étaient dus aux machines. Les accidents survenus à Salford ne sont pas compris dans ces statistiques, non plus que ceux qui furent soignés par des médecins particuliers. En cas d'accidents de ce genre, qu'ils entraînent ou

1 Ici encore, les patrons essaient de se disculper. Le rapport patronal mentionné ci-dessus p. 200 assure que 29 accidents seulement sur 850 étaient dus aux machines.
2 Les éditions de 1845 et de 1892 indiquent par erreur 1844.
3 Le rapport officiel ne parle pas de tétanos et précise que l'enfant, John Witehead, 12 ans, n'avait pas à toucher cette machine.
4 Les éditions de 1845 et 1892 donnent la date du 16 juin.
5 Il ne s'agit pas d'une jeune fille, mais d'une femme mariée de 30 ans.

non une incapacité de travail, les industriels payent tout au plus les honoraires du médecin, et dans les cas exceptionnellement graves, ils payent le salaire pendant la durée du traitement, mais ils se moquent éperdument de ce qu'il advient ultérieurement de l'ouvrier, s'il ne peut plus travailler.

Le rapport de fabrique dit à ce propos : dans tous les cas l'industriel devrait être rendu responsable, car les enfants ne peuvent faire attention, quant aux adultes, ils font attention dans leur propre intérêt. Mais ce sont des bourgeois qui rédigent le rapport et c'est pourquoi, il leur faut se contredire et se lancer ensuite dans toutes sortes de bavardages sur « la témérité coupable » (culpable *temerity)* des ouvriers. Peu importe. La chose est claire : si les enfants *sont incapables* de faire attention, il faut interdire le travail des enfants. Si les *adultes ne font Pas attention* comme il se doit, c'est nécessairement ou bien qu'ils sont des enfants, et n'ont qu'un degré d'éducation qui ne leur permet pas de mesurer avec précision l'ampleur du danger, - et à qui donc la faute, sinon à la bourgeoisie qui les maintient dans une situation où ils ne *peuvent* pas s'éduquer ? Ou bien que les machines sont mal agencées et doivent alors être entourées de garde-fous ou de revêtements de protection, précaution qui incombe encore au bourgeois ; ou bien encore que l'ouvrier a de sérieux motifs, plus importants pour lui que la menace du danger - il lui faut travailler vite, pour gagner de l'argent, il n'a pas le temps de prendre garde, etc... - et là encore, la faute en incombe au bourgeois.

De nombreux accidents surviennent, par exemple, lorsque les ouvriers veulent nettoyer les machines, pendant qu'elles sont en marche. Pourquoi ? Parce que le bourgeois contraint les ouvriers à nettoyer les machines pendant les pauses, lorsqu'elles sont à l'arrêt et que l'ouvrier n'a évidemment guère envie de se laisser rogner ses loisirs. Pour lui, chaque heure de liberté est si précieuse, qu'il préfère affronter deux fois par semaine un danger mortel, plutôt que de sacrifier ces heures au bourgeois. Si vous faites prendre à l'industriel le temps nécessaire au nettoyage des machines sur le temps de travail, aucun ouvrier n'aura plus jamais l'idée de nettoyer des machines en marche. Bref, dans tous les ras, la faute retombe en dernière analyse sur le bourgeois dont on devrait exiger, pour le moins, qu'il verse un secours durant toute sa vie à l'ouvrier mis dans l'incapacité définitive de travailler, ou à sa famille en cas d'accident mortel. Aux débuts de l'ère industrielle, les accidents étaient relativement beaucoup plus nombreux qu'actuellement parce que les machines étaient moins bonnes, plus petites, plus tassées les unes contre les autres et presque toujours sans revêtement de protection. Mais comme le prouvent les données ci-dessus, leur nombre est encore suffisamment important pour qu'on formule les plus graves objections à un état de choses qui permet tant de mutilations et de blessures, provoquées au bénéfice d'une seule classe, et qui livre maint ouvrier laborieux à la misère et à la famine à la suite d'un accident subi au service et par la faute de la bourgeoisie [1].

Voilà donc une belle liste de maladies, dues à la seule et odieuse cupidité de la bourgeoisie ! Des femmes rendues impropres à la procréation, des enfants estropiés, des hommes affaiblis, des membres écrasés, des générations entières gâchées, vouées à la débilité et à la consomption, et tout cela, uniquement pour remplir la bourse de la bourgeoisie ! Et ce n'est rien auprès des actes de barbarie individuels qu'on peut lire : des enfants tirés tout nus du lit par des surveillants qui les poussent à l'usine, leurs habits sous le bras, à coups de poing et de pied, (par exemple Stuart : p. 39 et ailleurs) [2], on les bat pour leur faire passer le sommeil, et

1 Dans de nombreux cas, patrons ou commissaires s'efforcent de prouver qu'il y a eu faute de la victime. Ce qui ne change rien à la matérialité de l'accident.
2 Les exemples cités par Stuart sont souvent antérieurs à 1833.

malgré tout ils s'endorment à leur travail ; on lit qu'un pauvre enfant encore endormi après l'arrêt des machines sursautait à l'appel brutal du surveillant, et accomplissait, les yeux fermés, les gestes mécaniques de son travail; on lit que les enfants trop fatigués pour pouvoir rentrer chez eux, se cachaient sous la laine dans l'atelier de séchage, pour y dormir et qu'on ne pouvait les chasser de l'usine qu'à coups de nerf de bœuf, que des centaines d'enfants rentraient chaque soir si fatigués chez eux que le sommeil et le manque d'appétit les rendaient incapables d'avaler leur dîner, que les parents les trouvaient agenouillés devant leur lit, parce qu'ils s'étaient endormis là durant la prière ; quand on lit tout cela et cent autres infamies et horreurs dans ce seul rapport, toutes attestées sous serment, confirmées par plusieurs témoins, exposées par des gens que les commissaires qualifient eux-mêmes de dignes de foi quand on songe qu'il s'agit d'un rapport « libéral », un rapport de la bourgeoisie [1] destiné à battre en brèche le rapport précédent des Tories et à établir la pureté de cœur des industriels, quand on songe que les commissaires eux-mêmes sont du côté de la bourgeoisie, et ne relatent tous ces faits qu'à contre-cœur, - comment ne serait-on pas indigné, enragé contre cette classe qui se targue de philanthropie et de désintéressement, alors que ce qui lui importe uniquement c'est de remplir sa bourse « à tout prix » [2] ? Écoutons cependant ce que nous dit la bourgeoisie par la bouche du valet qu'elle a choisi, le Dr Ure :

On a dit aux ouvriers, raconte celui-ci dans sa Philosophy of Manufactures p. 277 et suivantes, que leur salaire ne correspond nullement à leurs sacrifices et c'est ainsi qu'on a détruit la bonne entente entre patrons et ouvriers. Au lieu de cela, les ouvriers auraient dû se recommander par leur zèle et leur application, et se réjouir du profit réalisé par leurs patrons, ils seraient alors devenus, eux-aussi contremaîtres, directeurs et enfin associés et ils auraient par là même (oh, sagesse, tu parles avec la douceur de la colombe) «accru la demande de main-d'œuvre sur le marché » ! « Si tant d'agitation ne régnait pas chez les ouvriers, le système industriel se serait développé de façon encore plus bienfaisante [3] ».

Suivent de longues jérémiades sur les nombreux actes d'insubordination des ouvriers et à propos d'un arrêt de travail des ouvriers les mieux payés, les fileurs de filés fins, cette affirmation naïve :

Oui, c'est leur salaire élevé qui leur permit de créer un comité de personnes appointées et d'atteindre à un état de tension nerveuse extrême par un régime alimentaire beaucoup trop riche et trop excitant pour leur travail (p. 298) [4].

Écoutons maintenant le bourgeois décrire le travail des enfants :

J'ai visité maintes usines, à Manchester et dans les environs, et n'ai jamais vu d'enfants maltraités ni à qui on aurait infligé des châtiments corporels, ou même qui fussent simplement moroses. Ils semblaient tous gais (cheerful) et alertes, Prenant Plaisir (taking pleasure) à faire jouer leurs muscles sans fatigue, jouissant à plein de la vivacité naturelle à leur âge. Le spectacle que m'offrait l'industrie, bien loin de faire naître en moi des émotions tristes, me fut toujours un sujet de gai réconfort. C'était un ravissement (delightful) d'observer l'agilité avec laquelle ils réunissaient les fils cassés à chaque recul du chariot de

1 Édition de 1892: un rapport de bourgeois.
2 En français dans le texte.
3 URE : Philosophy..., pp. 279-280.
4 L'auteur fait allusion à une grève de 1818. Cf. Aspiwall *: The Early English Trade-Unions*, 1949, pp. 246-310.

la mule, et de les voir, s'amuser tout à loisir dans toutes les positions imaginables, après les quelques secondes d'activité de leurs doigts fins, jusqu'à ce que le retrait et l'enroulement fussent terminés. Le travail de ces Elles légers (lively) ressemblait à un jeu où leur long entraînement leur permettait une charmante dextérité. Conscients de leur habileté, ils étaient heureux de la montrer, à tout visiteur. Pas la moindre trace d'épuisement; car à la sortie de l'usine ils se mettaient aussitôt à s'ébattre sur la première place libre venue, avec l'ardeur d'enfants sortant de l'école (p 301). [1]

Évidemment, comme si la mise en action de tous les muscles n'était pas un besoin immédiat pour leur corps à la fois engourdi et amolli ! Mais il aurait fallu attendre, pour voir si cette excitation momentanée ne disparaissait pas au bout de quelques minutes. Et de plus, Ure ne pouvait observer ce phénomène que le *midi* après cinq ou six heures de travail, mais non le soir ! En ce qui concerne la santé des ouvriers, ce bourgeois a l'impudence sans bornes de citer, comme témoignage de l'excellente santé des ouvriers, le rapport de *1833* dont nous venons justement d'utiliser et de citer mille passages et il a l'impudence de vouloir prouver à l'aide de quelques citations séparées du contexte qu'on ne trouve chez eux pas trace de scrofulose et - ce qui est exact - que le régime du travail en usine les délivre de toutes les maladies aiguës (mais il dissimule naturellement qu'ils sont en revanche accablés de toutes les affections chroniques) [2]. Il faut savoir que le rapport comprend trois gros volumes in-folio, qu'aucun bourgeois anglais bien nourri n'aura l'idée d'étudier à fond, pour comprendre avec quelle impudence notre ami Ure veut faire avaler au public anglais les plus grossiers mensonges. Écoutons-le encore parler de la loi de 1833 [3] sur les usines, votée par la bourgeoisie libérale et qui n'impose à l'industriel que les limitations les plus élémentaires, comme nous le verrons. Cette loi, en particulier l'obligation scolaire, est, selon lui, une mesure absurde et despotique prise à l'égard des industriels. A cause d'elle, dit-il, tous les enfants au-dessous de douze ans ont été privés de travail, et quelle en a été la conséquence ? Les enfants privés ainsi de leur travail utile et facile, ne reçoivent plus désormais la moindre éducation *; expulsés de leur atelier de filage bien chaud dans le monde glacial, ils* ne subsistent que par la mendicité et le vol. Existence qui fait un triste contraste avec la situation constamment améliorée qu'ils avaient à l'usine, et à l'école du dimanche. Cette loi, dit-il encore, aggrave, sous le masque de la philanthropie, les souffrances des pauvres et ne peut que gêner à l'extrême sinon arrêter complètement l'industriel *consciencieux* dans son travail (pp. 405, 406 et suivantes).

Les effets destructeurs du système industriel commencèrent à attirer tôt l'attention générale. Nous avons déjà parlé de la loi de 1802 sur les apprentis. Plus tard, vers 1817, le futur fondateur du socialisme anglais, alors industriel dans le Nouveau Lanark, en Écosse, Robert Owen, entreprit de représenter au pouvoir exécutif, par des pétitions et des mémoires, la nécessité de garanties légales pour la santé des ouvriers, notamment des enfants. Feu sir Robert Peel, ainsi que d'autres philanthropes, se joignirent à lui et firent tant qu'ils obtinrent successivement le vote des lois sur les usines de 1819 [4], 1825 et 1831, dont la dernière ne fut que partiellement observée, et les deux premières absolument pas [5]. Cette loi de 1831,

1 Engels a abrégé la citation.
2 Ure : op. cit., vol. 3, Ch. II, pp. 374-403.
3 Engels avait écrit, par erreur, ici et plus loin, « loi de 1834 ».
4 Engels a écrit par erreur : 1818.
5 La loi de 1819 interdisait d'employer des enfants au-dessous de 9 ans dans les filatures et les fabriques de cotonnades. Tout travail de nuit était interdit pour les enfants de 9 à 16 ans et la journée de travail atteignait, en réalité, 14 heures et davantage. La loi de 1825 prévoyait que les arrêts de travail pour les repas ne devaient pas

fondée sur un projet de Sir John Cam Hobhouse stipulait que dans aucune usine cotonnière, des personnes âgées de moins de 21 ans ne pourraient travailler de nuit, c'est-à-dire entre 7 heures et demi du soir et 5 heures et demi du matin, et que dans toutes les usines, les jeunes gens de moins de 18 ans devraient travailler au maximum 12 heures par jour et 9 heures le samedi. Mais comme les ouvriers ne pouvaient témoigner contre leur patron, sans être aussitôt mis à la porte, cette loi fut peu utile. Dans les grandes villes où les ouvriers s'agitaient davantage, les industriels les plus importants convinrent tout au plus de se plier à la loi ; mais, même là, il y en eut beaucoup, comme les industriels de la campagne, qui n'en tinrent aucun compte. Cependant les ouvriers avaient commencé à exiger un bill des 10 heures, c'est-à-dire, une loi interdisant à tous les jeunes gens de moins de 18 ans de travailler plus de 10 heures ; les campagnes des associations ouvrières firent que ce désir devint unanime dans la population ouvrière ; la fraction humanitaire du parti Tory, dirigée à l'époque par Michael Sadler, s'empara de ce plan, et le présenta au Parlement. Sadler obtint la création d'un Comité parlementaire pour enquêter sur le régime des usines et celui-ci déposa son rapport au cours de la session de 1832 [1]. Ce rapport résolument partial était rédigé uniquement par des adversaires du système industriel et avait un but politique. Emporté par sa noble passion, Sadler se laissa entraîner aux allégations les plus erronées, aux affirmations les plus inexactes ; rien que par la façon de poser ses questions, il extorquait aux témoins des réponses qui, certes, contenaient une part de vérité, mais étaient mal présentées et fausses. Épouvantés par un rapport qui faisait d'eux des monstres, les industriels demandèrent alors à leur tour une enquête officielle

ils savaient qu'un rapport exact ne pouvait - à *ce moment-là* - que leur être utile, ils savaient que ceux qui tenaient le gouvernail étaient des whigs, d'authentiques bourgeois avec qui ils s'entendaient bien, et qui étaient hostiles par principe, à une limitation de l'industrie ; ils obtinrent en effet une commission composée uniquement de bourgeois libéraux dont le rapport fut précisément celui que j'ai si souvent cité jusqu'ici. Ce rapport est un *peu plus* proche de la vérité que celui du comité Sadler, mais il s'en écarte dans le sens contraire. Chaque page trahit sa sympathie pour les industriels, sa méfiance envers le rapport de Sadler, son aversion pour les ouvriers indépendants et pour les partisans du bill des dix heures ; nulle part, il ne reconnaît aux ouvriers, le droit à une existence humaine, à une activité propre, à des opinions personnelles, il leur *reproche* de ne pas penser seulement aux enfants, en réclamant le bill de dix heures, mais aussi à eux-mêmes, il traite les ouvriers qui revendiquent de démagogues, de méchantes gens, de mauvais esprits, etc... bref, il est du parti de la bourgeoisie - et malgré tout, il lui est impossible de blanchir les industriels ; et malgré tout, il reste de son propre aveu, une telle somme d'infamies à la charge des industriels que même après ce rapport, l'agitation du bill des dix heures, la haine des ouvriers envers les industriels et les accusations les plus graves que formule à leur adresse le comité, sont tout à fait justifiées. Avec cette seule différence que, tandis que le rapport de Sadler reprochait aux industriels dans la majorité des cas une brutalité ouverte, sans voiles, il apparaît maintenant que cette brutalité s'exerce la plupart du temps sous le masque de la civilisation et de la philanthropie. Le Dr Hawkins, commissaire médical pour le Lancashire, ne se déclare-t-il pas, dès la première page de son rapport, résolument en faveur du bill des dix heures ? Et le commissaire Mackintosh lui-même, déclare que son rapport ne reflète qu'une partie de la vérité, car il a été très difficile d'amener les ouvriers à témoigner contre leurs patrons et parce que les industriels - d'ailleurs contraints par l'agitation qui règne parmi

dépasser une heure et demie, afin que la journée de travail ne dépassât pas 13 h. 1/2. Mais ces lois n'envisageaient pas de contrôle par les inspecteurs de fabrique ; aussi les industriels ne les respectèrent-ils pas.

1 Parliamentary Papers, 8 août 1832, vol. 15. En fait, il n'y eut pas de rapport proprement dit. On déposa seulement les minutes de la Commission d'enquête.

les ouvriers, à céder plus souvent à leurs revendications -s'étaient assez fréquemment préparés à la visite de la Commission [1], faisant balayer les usines, réduisant la vitesse de rotation des machines etc... [2] Dans le Lancashire notamment, ils eurent recours à ce truc qui consistait à présenter à la commission les contremaîtres des ateliers comme « ouvriers », pour leur faire témoigner des sentiments humanitaires des industriels, de l'excellent effet du travail sur la santé et de l'indifférence, voire de l'hostilité des ouvriers à l'égard du bill des dix heures. Mais ces contremaîtres ne sont plus de vrais ouvriers, ce sont des déserteurs de leur classe qui, pour un salaire plus élevé, sont passés au service de la bourgeoisie et luttent contre les ouvriers pour défendre les intérêts des capitalistes. Leur intérêt est celui de la bourgeoisie, et c'est pourquoi les ouvriers les haïssent presque davantage que les industriels eux-mêmes. Et cependant, le rapport suffit amplement à dévoiler dans sa totale inhumanité, le scandaleux cynisme de la bourgeoisie industrielle envers ses ouvriers et toute l'infamie du système industriel d'exploitation. Rien n'est plus révoltant que de voir dans ce rapport sur une page, les longues listes des maladies et infirmités causées par le surmenage, et sur l'autre, en regard, les froides considérations d'économie politique de l'industriel, par lesquelles celui-ci tente de prouver, chiffres à l'appui, qu'il serait ruiné et toute l'Angleterre avec lui, si on ne lui permettait plus de rendre chaque année un nombre déterminé d'enfants infirmes - seul le langage impudent de Monsieur Ure, que je viens de citer, pourrait être plus révoltant, s'il n'était par trop ridicule.

Ce rapport eut pour conséquence la loi de 1833 sur les usines qui interdit le travail des enfants de moins de neuf ans (à l'exception des soieries), limita la durée du travail des enfants entre 9 et 13 ans à 48 heures par semaine ou au maximum à 9 heures par jour, celle du travail des jeunes gens entre 14 et 18 ans, à 69 heures par semaine ou tout au plus 12 heures par jour, fixa un minimum d'une heure et demi de pause pour les repas et interdit une nouvelle fois le travail de nuit pour tous les jeunes de moins de 18 ans. En même temps, la loi instituait une fréquentation scolaire obligatoire de 2 heures par jour pour tous les enfants âgés de moins de 14 ans et tout industriel employant des enfants n'ayant ni le certificat médical d'âge établi par le médecin de fabrique [3], ni le certificat de scolarité établi par l'instituteur, encourait les peines prévues par la loi. En revanche, il était autorisé à retenir chaque semaine pour l'instituteur, 1 penny sur le salaire de l'enfant. En outre, on nomma des médecins d'usine et des inspecteurs d'usine qui y avaient accès à toute heure, pouvaient y entendre les ouvriers sous la foi du serment, et qui avaient pour mission de veiller au respect de la loi en portant plainte au besoin, auprès du juge de paix. Telle est la loi qui met le Dr Ure dans une rage indescriptible!

La loi, et notamment la nomination d'Inspecteurs, eurent pour effet que la durée du travail se trouva réduite à 12 ou 13 heures en moyenne par jour, et que, dans la mesure du possible, les enfants furent remplacés. Ainsi disparurent presque complètement quelques-uns des maux les plus criants ; seuls des organismes très faibles furent désormais sujets aux infirmités ; les effets néfastes du travail se révélèrent de façon moins éclatante. Nous trouvons cependant dans le rapport sur les usines assez de témoignages prouvant que des maux relativement moins graves, tels qu'enflures des chevilles, faiblesse et douleurs dans les jambes, dans les hanches et la colonne vertébrale, varices, ulcérations des extrémités inférieures, faiblesse générale et notamment affaiblissement des tissus du bas-ventre, tendance aux vomissements,

1 Édition de 1845 ; « Visite des industriels ».
2 Mackintosh ne donne pas de détails. Il dit simplement qu'on lui fit savoir que tout était préparé d'avance pour la visite.
3 Selon la loi, ce certificat ne devait pas être établi par le médecin de fabrique, mais par le médecin de quartier, cf. M. W. Thomas *: The Early Factory Legislation, 1948, p.* 129.

manque d'appétit alternant avec une faim dévorante, mauvaise digestion, hypocondrie, ainsi que les affections pulmonaires dues à la poussière et à l'atmosphère malsaine des usines etc, etc... survinrent même dans les usines et chez les individus qui travaillaient dans les conditions prévues par la loi de Sir John Cam Hobhouse, c'est-à-dire de *12* à *13* heures au maximum. C'est surtout sur ce point qu'il faut comparer les rapports de Glasgow et de Manchester. Ces maux ont continué à sévir même après la loi de *1833* et continuent encore aujourd'hui à saper la santé de la classe laborieuse. On a pris soin de prêter à la cupidité brutale de la bourgeoisie un visage hypocrite et civilisé, on a veillé à ce que les industriels, auxquels le bras de la justice interdit des vilenies par trop voyantes, n'aient que plus de raisons apparentes d'étaler complaisamment leur prétendue humanité, un point c'est tout. Si une nouvelle commission enquêtait aujourd'hui, elle constaterait que presque rien n'a changé. En ce qui concerne l'obligation scolaire improvisée, on peut dire qu'elle resta sans effet car le gouvernement ne s'était pas préoccupé en même temps d'ouvrir de bonnes écoles. Les industriels engagèrent des ouvriers en retraite auxquels ils envoyèrent les enfants deux heures par jour, satisfaisant ainsi à la lettre de la loi, mais les enfants n'apprirent rien. Même les rapports des inspecteurs d'usine - qui se bornaient à faire leur office, c'est-à-dire veillaient à l'application de la loi sur les usines – fournissent assez de renseignements pour qu'on puisse conclure à la fatale persistance des maux déjà mentionnés. Les inspecteurs Horner et Saunders, dans leurs rapports d'octobre et de décembre *1843*, relatent qu'un très grand nombre d'industriels font travailler 14 ou 16 heures et même plus dans les branches où l'on peut se passer du travail des enfants, ou bien les remplacer par des adultes en chômage [1]. Il y a parmi eux, disent-ils, de nombreux jeunes gens qui viennent tout juste de dépasser l'âge limite prescrit par la loi. D'autres violent délibérément la loi, abrégeant les heures de repos, faisant travailler les enfants plus longtemps qu'il n'est permis, et acceptant volontiers d'aller en justice, car l'amende éventuelle est très légère en comparaison du profit qu'ils retirent de l'infraction à la loi. Maintenant surtout que les affaires vont remarquablement bien, la tentation est pour eux très grande.

Cependant, parmi les travailleurs, l'agitation pour les dix heures ne cessait point ; en *1839*, elle battait de nouveau son plein et ce fut Lord Ashley en compagnie de Richard Oastler, qui à la Chambre basse remplaça Sadler. Tous deux étaient des tories. Oastler en particulier, qui mena continuellement l'agitation dans les districts ouvriers et avait déjà commencé à l'époque de Sadler, était le favori des ouvriers. Ils ne l'appelaient jamais que leur « bon vieux roi », le « roi des enfants des usines », et dans tous les districts industriels, il n'est pas un enfant qui ne le connaisse et ne le vénère, et qui ne vienne à sa rencontre en procession avec les autres enfants, pour peu qu'il soit dans la ville. Oastler s'opposa énergiquement à la nouvelle loi sur les pauvres et c'est ce qui lui valut d'être emprisonné pour dettes à la requête d'un certain M. Thornhill, un whig, sur les terres duquel il était régisseur et à qui il devait de l'argent. Les whigs lui offrirent à maintes reprises de payer sa dette, de favoriser par ailleurs sa carrière, s'il consentait à mettre un terme à sa campagne contre la loi sur les pauvres. En vain. Il resta en prison et c'est de là qu'il publia ses *Fleet Papers* [2] contre le système industriel et la loi sur les pauvres.

Le gouvernement tory de *1841* s'intéressa de nouveau aux lois sur les usines. Le ministre de l'Intérieur, Sir James Graham, proposa en *1843* un bill tendant à limiter la durée du travail des enfants à six heures et demi, et à rendre plus stricte l'obligation scolaire ; mais l'essentiel

1 R. J. Saunders (20 oct. 1843) précise qu'il s'agit très souvent de femmes.

2 *Lettres de prison. The Fleet Papers* était une publication hebdomadaire qu'Oastler fit paraître sous forme de lettres écrites de la prison pour dettes (qui se trouvait à Londres dans Fleet Street), où il séjourna de 1841 à 1844. Cf. Cecil *DRIVER : Tory Radical: the life of Richard Oastler,* 1946, pp. 4I6-4I8, 461.

en était la création de meilleures écoles. Ce bill échoua en raison de la jalousie des *Dissenters* [1] bien que l'obligation scolaire ne s'étendît point pour les enfants des *Dissenters, à* l'enseignement religieux, l'école dans son ensemble était malgré tout placée sous l'autorité de l'Église d'État, et comme, la Bible étant le livre de lecture commun, la religion devait par conséquent constituer la base de tout l'enseignement, les *Dissenters* se sentirent menacés. Les industriels et, d'une façon générale, les libéraux se joignirent *à* eux ; les ouvriers étaient divisés sur la question religieuse et restèrent par conséquent inactifs; l'opposition parvint malgré tout à réunir environ 2,000,000 de signatures sur ses listes de pétition contre le bill, bien qu'elle fût battue dans les grandes villes industrielles, à Salford et Stockport par exemple, et que dans d'autres comme Manchester, elle ne pût attaquer que quelques articles du bill, par crainte des ouvriers; et Graham se laissa intimider au point de retirer l'ensemble du bill. L'année suivante, il laissa de côté les dispositions relatives à l'école, et proposa simplement pour remplacer les règlements jusqu'alors en vigueur, que le travail des enfants de 8 à 13 ans fût fixé à 6 heures et demie par jour en leur laissant ou bien toute la matinée ou bien tout l'après-midi libre; en outre, que le travail des jeunes gens de 13 à 18 ans et celui des femmes en général soit limité à 12 heures; et il proposa enfin quelques mesures qui restreignaient les possibilités jusqu'alors fréquentes de tourner la loi. A peine avait-il lancé ces propositions, que l'agitation pour les dix heures reprit de plus belle. Oastler fut mis en liberté, - un grand nombre d'amis et une collecte parmi les travailleurs avaient payé ses dettes – et il se lança de toutes ses forces dans la bataille. Les partisans du bill des dix heures avaient renforcé leurs rangs à la Chambre des Communes; la masse des pétitions affluant de tous côtés en faveur du bill des dix heures leur valurent de nouveaux soutiens, et le 19 mars 1844, Lord Ashley fit voter, par une majorité de 179 voix contre 170, cette disposition que le terme de « nuit » dans le bill des usines devait signifier l'intervalle compris entre six heures du soir et six heures du matin, ce qui, en cas d'interdiction de travailler de nuit fixait la durée du travail à douze heures en comptant les heures de repos, et en fait à dix heures repos non compris [2]. Mais le ministère ne fut pas d'accord. Sir James Graham fit entrevoir la menace d'une démission du cabinet, et au scrutin suivant, sur un paragraphe du bill, la Chambre repoussa à de faibles majorités aussi bien les dix heures que les douze heures ! [3] Graham et Peel déclarèrent alors qu'ils allaient déposer un nouveau bill et qu'en cas de rejet de la loi, ils démissionneraient ; ce nouveau bill était exactement le même que l'ancienne loi des douze heures, hormis quelques modifications de forme, et la même Chambre basse qui en mars avait rejeté les principales dispositions de ce bill l'accepta en mai sans changer une virgule. L'explication, c'est que la plupart des partisans du bill des dix heures étaient des tories qui préférèrent laisser tomber leur projet de loi plutôt que le ministère, mais quels qu'aient pu être les motifs, la Chambre des Communes s'est attiré par ces votes, dont l'un dément l'autre, le plus grand mépris des ouvriers et elle a démontré elle-même de la façon la plus éclatante la nécessité d'une réforme du Parlement, que réclament les Chartistes. Trois de ses membres qui avaient auparavant voté contre le ministère ont voté ensuite pour lui et l'ont sauvé. Dans tous les scrutins, la masse de l'opposition a voté *pour* le cabinet, et la masse des députés de la majorité gouvernementale *contre* [4]. Les propositions de Graham mentionnées plus haut

1 « Non orthodoxes » : protestants n'appartenant pas à l'Église. anglicane.

2 Cependant un amendement d'Ashley qui limitait la journée de travail à la période s'étendant de 6 heures du matin à 6 heures du soir fut adopté par 161 voix contre 153, ce que Graham interpréta « comme une adoption de fait de la loi de dix heures ». Cf. Thomas : op. cit., p. 204.

3 Le 22 mars 1844, les 12 heures furent repoussées par 186 voix contre 183 et les 10 heures par 188 voix contre 181.

4 On sait qu'au cours de la même session, la Chambre des Communes s'est, une fois de plus, ridiculisée de la même manière sur la question du sucre, à propos de laquelle elle vota d'abord contre, puis pour les ministres, quand le cabinet eut fait usage du « fouet gouvernemental » * (F.E.)

*Voir dans le *Northern Star* (mars-avril 1844), le compte rendu de la campagne pour le vote des 10 heures.

concernant la durée du travail fixée à six heures et demi et douze heures pour chacune des deux catégories d'ouvriers, ont donc maintenant force de loi et grâce à elles, grâce aussi aux restrictions apportées à la pratique du rattrapage des heures perdues (en cas d'avarie de machine ou de baisse de l'énergie hydraulique en raison du froid ou de la sécheresse) et à d'autres petites restrictions, il est devenu presque impossible de faire travailler plus de douze heures par jour. Il ne fait cependant aucun doute que le bill des dix heures sera voté effectivement dans un avenir très rapproché. Les industriels sont évidemment presque tous contre, il n'y en a peut-être pas dix qui soient pour; ils ont mis en oeuvre tous les moyens honnêtes et malhonnêtes contre ce projet abhorré, mais cela ne leur sert de rien, sinon à attiser de plus en plus la haine des ouvriers envers eux. Ce bill passera, ce que *veulent les* ouvriers, ils le peuvent, et ils ont bien montré au printemps dernier qu'ils veulent le bill des dix heures. Les arguments d'ordre économique avancés par les industriels, tendant à prouver que le bill des dix heures accroîtrait les frais de production, qu'il rendrait par conséquent l'industrie anglaise incapable de lutter contre la concurrence étrangère, que le salaire devrait obligatoirement baisser, etc... sont certes à moitié vrais, mais ils ne prouvent rien, sinon que la grandeur industrielle de *l'Angleterre ne peut être* maintenue qu'en infligeant aux ouvriers un traitement barbare, qui détruit la santé de générations entières et les laisse dans un état d'abandon social, physique et moral. Bien sûr, si le bill des dix heures devenait une mesure définitive, l'Angleterre en serait ruinée; mais comme il entraînera nécessairement d'autres mesures qui mèneront l'Angleterre sur une voie toute différente de celle qu'elle a suivie jusqu'ici, cette loi constituera un progrès.

Examinons maintenant un autre aspect du système industriel qui est plus difficile à éliminer par des paragraphes de lois que les maladies qu'il a provoquées. Nous avons déjà parlé en général du mode de travail et avons examiné suffisamment en détail ce point pour tirer de nouvelles conclusions de ce que nous avons avancé. Surveiller les machines, rattacher les fils cassés, ce ne sont pas là des activités qui exigent de l'ouvrier un effort de pensée, mais par ailleurs, elles l'empêchent d'occuper son esprit d'autres pensées. Nous avons vu également que ce travail n'accorde non plus aucune place à l'activité physique, au jeu des muscles. Ainsi il ne s'agit pas là à proprement parler d'un travail mais d'un ennui absolu, l'ennui le plus paralysant, le plus déprimant qui soit - l'ouvrier d'usine est condamné à laisser dépérir toutes ses forces physiques et morales dans cet ennui, son métier consiste à s'ennuyer toute la journée depuis l'âge de huit ans. Et avec cela, il ne saurait s'absenter un seul instant - la machine à vapeur fonctionne toute la journée, les engrenages, les courroies et les broches bourdonnent et cliquètent sans cesse à ses oreilles, et s'il veut se reposer ne serait-ce qu'un instant, le contremaître est aussitôt sur son dos, le registre des amendes à la main. Cette condamnation à être enseveli vivant dans l'usine, à surveiller sans cesse l'infatigable machine, l'ouvrier sent bien que c'est la torture la plus pénible qui soit. Elle exerce d'ailleurs un effet extrêmement abrutissant tant sur l'organisme que sur les facultés mentales de l'ouvrier. On ne saurait imaginer meilleure méthode d'abêtissement que le travail en usine et si malgré tout les ouvriers ont non seulement sauvé leur intelligence, mais l'ont en outre développée et aiguisée plus que d'autres, ce n'a été possible que par la révolte contre leur sort et contre la bourgeoisie : cette révolte étant la seule pensée et le seul sentiment que leur permette leur travail. Et si cette indignation contre la bourgeoisie ne devient pas le sentiment prédominant chez eux, ils deviennent nécessairement la proie de l'alcoolisme et de tout ce qu'on appelle habituellement l'immoralité. Le seul épuisement physique et les maladies que le système industriel a généralisées étaient pour le commissaire officiel Hawkins une raison prouvant à suffisance le caractère inévitable de cette immoralité ; mais que dire, quand vient s'y ajouter l'épuisement intellectuel et quand les circonstances étudiées plus haut, qui entraînent tout ouvrier vers cette immoralité se font en outre sentir ! Par conséquent, nous

n'avons pas lieu d'être surpris en apprenant que l'alcoolisme et les excès sexuels ont atteint surtout dans les villes usinières, l'ampleur que j'ai décrite dans un chapitre précédent [1].

Poursuivons. L'esclavage où la bourgeoisie a enchaîné le prolétariat ne se révèle nulle part de façon aussi éclatante que dans le système industriel. C'est la fin de toute liberté, en droit et en fait. L'ouvrier doit être à l'usine à six heures et demie ; s'il arrive quelques minutes en retard, il a une amende, s'il arrive dix minutes en retard, il n'a pas le droit d'entrer jusqu'à l'heure du petit déjeuner et perd ainsi le quart d'une journée de salaire (bien qu'il n'ait été absent que deux heures et demie sur douze heures de travail). C'est au commandement qu'il mange, boit et dort. On ne lui accorde pour la satisfaction des besoins les plus pressants que le temps strictement nécessaire. L'industriel ne se soucie pas de savoir si sa demeure est à une demi-heure ou une heure entière de l'usine. La cloche tyrannique le tire du lit, l'arrache à son petit déjeuner et à son déjeuner.

Et à l'usine donc ! Ici, l'industriel est le législateur absolu. Il promulgue des règlements valables pour l'usine selon son bon plaisir; il modifie son code, décrète des additifs, à son gré, et s'il y introduit les règlements les plus insensés, les tribunaux disent à l'ouvrier : « Mais vous étiez votre propre maître, vous n'aviez tout de même pas besoin de signer un tel contrat, si vous n'en aviez point envie; mais maintenant que vous avez souscrit librement à ce contrat, il vous faut l'exécuter. »

Et l'ouvrier doit subir par-dessus le marché les railleries du juge de paix, qui est un bourgeois, et de la loi, qui a été faite par la bourgeoisie. Des arrêts de ce genre ne sont pas rares, En octobre 1844, les ouvriers d'un industriel nommé Kennedy, à Manchester, cessèrent le travail. Kennedy porta plainte en invoquant un règlement affiché à l'usine, stipulant qu'il était interdit à plus de deux ouvriers par atelier de donner ensemble leur congé ! Et le tribunal lui donna raison et fit aux ouvriers la réponse citée ci-dessus *(Manchester Guardian,* 30 octobre) [2]. Et de semblables règlements ne sont pas l'exception! Écoutez plutôt :

1. Les portes de l'usine seront fermées dix minutes après le début du travail et personne n'aura le droit d'y pénétrer avant l'heure du petit déjeuner. Quiconque est absent durant ce laps de temps aura trois pence d'amende par métier à tisser ;

2. Tout tisserand mécanique dont on a constaté l'absence à n'importe quel moment où fonctionne la machine, sera frappé d'une amende de trois pence par heure et par métier qu'il a à surveiller. Quiconque durant le travail quitte l'atelier sans autorisation du surveillant sera frappé également d'une amende de trois pence.

---

1 Écoutons encore un juge compétent: « Si nous considérons l'exemple que donnent les irlandais, en corrélation avec le labeur incessant de toute la classe ouvrière de l'industrie cotonnière, nous serons moins surpris de cette épouvantable immoralité. Un travail perpétuel et épuisant qui se poursuit, jour après jour, année après année, n'est pas fait pour développer les facultés intellectuelles et morales de l'homme. La morne routine d'un labeur harassant et sans fin *(drudgery), où* l'on répète continuellement la même opération mécanique, ressemble au supplice de Sisyphe ; le faix du travail, comme le rocher, retombe toujours sur l'ouvrier harassé. L'esprit n'acquiert ni connaissances, ni mobilité dans ce travail éternel qu'accomplissent les mêmes muscles; l'intelligence somnole dans une paresse hébétée ; mais la partie la plus vulgaire de notre nature connaît un développement prospère. Condamner l'homme à un tel travail, c'est cultiver en lui les tendances bestiales. Il devient indifférent, il méprise les penchants et les mœurs qui distinguent son espèce. Il néglige le confort et les joies plus raffinées de l'existence, il vit dans une misère sale, se contentant d'une nourriture pauvre et gaspillant le reste de son gain dans des excès d'intempérance. » (Dr J. P. KAY : op. cit., pp. 7-8.) (F.E.)

2 Cf. ci-dessus [fin du chapitre « Résultats »] l'allusion à cette grève. En réalité. Kennedy voulait que plus de deux ouvriers ne puissent donner congé *dans une semaine.*

3. Les tisserands qui n'ont pas de ciseaux sur eux, auront une amende de un penny par jour.

4. Toute navette, brosse, burette, roue, fenêtre détériorée devra être payée par le tisserand.

5. Aucun tisserand n'a le droit de quitter définitivement son poste sans un préavis d'au moins une semaine. L'industriel peut, sans préavis, congédier tout ouvrier pour mauvais travail ou conduite incorrecte.

6. Tout ouvrier qui est surpris à Parler avec un autre, à chanter ou à siffler payera une amende de six pence. Quiconque quitte son poste durant le travail payera aussi six pence [1].

J'ai sous les yeux un autre règlement d'usine, selon lequel on opère une retenue de salaire équivalant à vingt minutes pour un retard de trois minutes et une retenue d'un quart de journée pour un retard de vingt minutes. Quiconque n'est pas arrivé avant le déjeuner doit payer un shilling, le lundi et six pence les autres jours etc, etc...

Cela est un extrait du règlement des *Phoenix Works*, Jersey Street à Manchester. - On me dira que de telles règles sont nécessaires pour assurer dans une grande usine bien organisée, la coordination nécessaire entre les différentes opérations ; on dira qu'une discipline aussi sévère est tout aussi nécessaire qu'à l'armée - bon, cela se peut ; mais quel régime social est-ce là, qui ne saurait exister sans cette honteuse tyrannie ? Ou bien la fin justifie les moyens, ou bien on a tout à fait le droit de conclure que, les moyens étant mauvais, la fin l'est également. Quiconque a été soldat sait ce que cela signifie que d'être soumis - même pour peu de temps - à la discipline militaire ; mais ces ouvriers eux sont condamnés à vivre de leur neuvième année jusqu'à leur mort sous la férule morale et physique; ils sont plus esclaves que les Noirs d'Amérique, parce que plus sévèrement surveillés, et on leur demande encore de vivre, de penser et de sentir en hommes ! Oui, vraiment, ils ne peuvent revivre que dans la haine la plus ardente de leurs oppresseurs et de l'ordre des choses qui les a placés dans une semblable situation, qui les ravale au rang de machines ! Mais il est encore plus scandaleux de voir selon les déclarations *unanimes* des ouvriers, quantité d'industriels empocher avec la plus impitoyable rigueur, les amendes infligées aux ouvriers, afin d'accroître leur profit grâce aux sous volés à ces prolétaires déshérités. Leach lui aussi affirme que les ouvriers trouvent souvent le matin en arrivant, l'horloge de l'usine avancée d'un quart d'heure et par conséquent la porte fermée, tandis que le commis parcourt les ateliers, le registre d'amendes à la main, inscrivant les nombreux absents. Leach prétend lui-même avoir compté un jour quatre-vingt quinze ouvriers ainsi devant les portes closes d'une usine, dont l'horloge *retardait* le soir d'un quart d'heure et *avançait* le matin d'un quart d'heure sur les horloges publiques de la ville. Le rapport sur les usines relate des faits analogues. Dans une usine on retardait la pendule pendant le travail, si bien que la durée du travail était indûment prolongée sans que l'ouvrier reçût un salaire plus élevé [2] ; dans une autre, on allait jusqu'à faire travailler un quart d'heure de plus, dans une troisième encore, il y avait une pendule normale et une horloge mécanique qui indiquait le nombre de tours de l'axe principal; lorsque les machines allaient lentement, la durée du travail était fixée par l'horloge mécanique jusqu'à ce que soit accompli le nombre de tours correspondant à douze heures de travail ; si le travail marchait bien et qu'ainsi ce nombre était atteint avant la limite

1 James LEACH: *Stubborn Facts, pp. 9* et suiv. et *Northern Star, 17* août 1844. (Ces sources ne citent qu'une partie des règles ci-dessus.)
2 Factory Enq. Commiss. *First Report 1833, col.* 1, p. *79.*

normale des douze heures, on contraignait malgré tout les ouvriers à poursuivre leur travail jusqu'à la fin de la douzième heure. Le témoin ajoute qu'il a connu quelques jeunes filles qui, ayant un bon travail et faisant des heures supplémentaires, ont cependant préféré se livrer à la prostitution plutôt que de supporter cette tyrannie (Drinkwater, evid. : p. *80).* Leach raconte, pour en revenir aux amendes, qu'il a vu à plusieurs reprises, des femmes en état de grossesse avancée, punies d'une amende de six pence pour s'être assises un instant durant leur travail, afin de se reposer. Les amendes infligées pour mauvais travail le sont tout à fait arbitrairement ; la marchandise est vérifiée dans l'entrepôt et le vérificateur en chef de l'entrepôt inscrit les amendes sur une liste, *sans même appeler les ouvriers;* ceux-ci n'apprennent qu'ils ont une amende que lorsque le contremaître les paie : à ce moment la marchandise est peut-être vendue et en tout cas rangée. Leach a en sa possession une liste de ce genre dont les feuillets bout à bout, mesurent dix pieds de long et l'amende se monte à un total de trente-cinq livres sterling, dix-sept shillings et dix pence. Il raconte que dans l'usine où cette liste fut établie, un nouveau chef magasinier avait été congédié parce qu'il ne punissait pas assez et privait ainsi l'industriel d'un bénéfice de cinq livres *(34* talers) par semaine. *(Stubborn Facts, pp. 13-17)* [1]. Et je répète que je connais Leach et le tiens pour digne de confiance et incapable de mensonge.

Mais l'ouvrier est aussi l'esclave de son patron dans d'autres domaines. Si la femme ou la fille de l'ouvrier plaisent au riche patron, celui-ci n'a qu'à décider, qu'à faire un signe et il faut bien qu'elle lui sacrifie ses charmes. Si l'industriel désire couvrir de signatures une pétition pour la défense des intérêts de la bourgeoisie, il n'a qu'à la faire circuler dans son usine. Veut-il décider d'une élection au parlement ? Il envoie, en rangs, ses ouvriers qui sont électeurs aux bureaux de vote et il faut bien, bon gré, mal gré, qu'ils votent pour le bourgeois. Si dans une réunion publique il lui faut une majorité, il les libère une demi-heure plus tôt que d'habitude, et leur procure des places tout près de la tribune, d'où il peut les surveiller à son aise.

Il faut encore mentionner deux institutions qui contribuent tout particulièrement à placer les ouvriers sous la dépendance de l'industriel : ce qu'on appelle le *Trucksystem* et le *système des cottages.* Le mot *truck,* chez les ouvriers, sert à désigner le paiement du salaire en nature, et ce mode de paiement était jadis général en Angleterre. Pour la commodité de l'ouvrier et pour le protéger contre les prix élevés pratiqués par les épiciers, l'industriel installait une boutique où l'on vendait à son compte toutes sortes de denrées; et afin que l'ouvrier n'aille pas acheter dans d'autres magasins, où il pourrait acquérir ces denrées à meilleur prix - car les denrées *Truck* du *Tommy Shop* étaient vendues d'habitude *25* à *30 % plus* cher qu'ailleurs - on lui donnait en lieu et place d'argent un bon pour la boutique, équivalant au montant de son salaire - Le mécontentement général suscité par ce système infâme fit voter le *Truck Act* de *1831,* qui déclara nul et illégal sous peine d'amende le paiement en nature [2] pour la plupart des ouvriers ; cependant cette loi comme la plupart des lois anglaises, n'est pas entrée partout réellement en vigueur. Dans les villes, certes, elle est à Peu près appliquée, mais à la campagne, c'est le « Truck *system » qui* directement ou indirectement fait encore florès. Il est pratiqué très fréquemment même à Leicester. J'ai sous la main une douzaine de condamnations pour ce délit, prononcées entre novembre *1843* et juin *1844* et dont rend compte soit le *Manchester Guardian,* soit le *Northern* Star [3]. Évidemment ce système n'est

1 *Northern Star, 17* août *1844*

2 L'édition de 1845 porte par erreur le paiement « en salaire ».

3 journal hebdomadaire anglais, organe central des chartistes qui parut de 1838 à 1852, à Leeds d'abord, puis à Londres à partir de 1844. Feargus Edward O'Connor en avait été le fondateur et le rédacteur en chef. Dans les années quarante, c'est George Julian Harney qui le rédigea. Engels y collabora de septembre 1845 à mars 1848.

plus pratiqué actuellement aussi ouvertement ; l'ouvrier est payé en espèces la plupart du temps, mais l'industriel ne manque pas de moyens pour le contraindre à faire ses achats dans son propre magasin et nulle part ailleurs. C'est pourquoi il n'est pas aisé de découvrir les industriels qui pratiquent ce système, car ils peuvent se livrer à leurs manigances sous le couvert de la loi, pour peu qu'ils aient versé réellement à l'ouvrier son salaire en espèces. Le *Northern Star* du *27* avril *1844* publie la lettre d'un ouvrier de Holmfirth, près de Huddersfield, dans le Yorkshire, dont je voudrais rendre l'orthographe, dans la mesure du possible, et qui concerne un industriel nommé Bowers.

C'est praisque stupaifient de pensé que ce dané sistème existe dans une tel proportion comme à Holmfirth et qu'on peu trouvé persone qui a le couraje d'y mètre un baton dan lé rou. Ici y a un tas d'honette tisserents manuelles qui souffre de se satané sistème. Voici un échantiyon de la nombreuze et noble clik du libre-échanje [1]*. Y a un industrielle qu'ait maudit dans toute la réjion à cause de sa conduite scandaleuse pour sé povre tisserents ; quant zontl fé une pièce qui fé dans lé 34 Ou 36 shillings, y leur done 20 schillings en espaises et le reste en étof uo en abis, et encor 40 à 50 % plu chère que chè les autre marchans et comben de foi les marchandize sont par desu le marché de la camelote mais comme dis le Mercur* [2] *du Libre-Echanje, i son pas forcé de lé prende. C'é comme y veule. Pour sur 1 mai sé qui faut bien qui les prène ou bien qui meure de fin. Quand ils veule plus de 20 shillings en espaices, ils peuve attendre une semaine ou deux une chaîne à travaié. Mais s'ils prenne les 20 shillings et les marchandizes il y a toujours une chaîne pour eux. C'est ça le libre-échange ; - lord Brohom (Brougham) dit : qu'on devrai mettre quelque chose de côté quan on est jeune pour ne pa avoir besoin de la Caisse des pauvres quan on sera vieux. Veut-il qu'on mette aussi de côté la camelote quon nou donne ? Si ça ne venait pas d'un Lord on pourrait dire que son cerveau est aussi mal fichu que les marchandises avec quoi on nou pai. Quand les journeaux non timbrés ont commencé à paraître y a eu des tats de jans pour les dénoncé à la polisse de Homfirth. Y avait les Blyths, les Estwood, etc etc... Mais ou sont i maintenant ? Cé une autre père de manches. Notre industriel, il fait partie du pieux libre échanje, i va deux fois le dimanche à l'église et i raporte pieusement au curé qu'on a pas fait ce qu'on devait faire et qu'on a fait les choses qu'on devai pas faire et qu'i y a rien de bon en nous et que le Bon Dieu ait pitié de nous (texte de la litanie anglicane) et oui que ce Bon Dieu ait pitié de nous, jusque demain, et on recommencera a payé nos pauvres tisserands en camelote gâtées.*

Le système des cottages semble beaucoup plus innocent, et d'ailleurs sa création a été également beaucoup plus innocente bien qu'il entraîne pour l'ouvrier le même asservissement. À proximité des usines construites à la campagne, on manque souvent de logements pour les ouvriers. L'industriel est fréquemment contraint de bâtir des logements de ce genre et il le fait volontiers, car il tire un copieux profit du capital ainsi investi. Si les propriétaires de cottages ouvriers tirent annuellement environ 6 % de leur capital, on peut compter que les cottages rapportent le double aux industriels, car tant que son usine marche, il a des locataires et des locataires qui payent toujours. Il est donc exempt des deux principaux inconvénients que connaissent les autres propriétaires : il n'a jamais de cottage vide et ne court aucun risque. Or le loyer d'un cottage est calculé de façon à couvrir ces préjudices éventuels, et en demandant le même loyer que les autres, l'industriel fait, avec *12* ou *14 %* d'intérêt, une brillante affaire aux frais des ouvriers. Car il est manifestement injuste de tirer de la location un bénéfice plus grand, voire double de celui de ses concurrents et de

1 Partisans de la ligue contre la loi sur les blés. (F. E.)
2 Le *Leeds Mercury*, feuille bourgeoise de gauche. (F.E.)

leur ôter en même temps la possibilité de le concurrencer. Mais il est doublement injuste que l'industriel puise ce bénéfice dans la poche des prolétaires qui doivent compter chaque pfennig - enfin, ils en ont l'habitude - lui dont toute la richesse a été acquise à leurs dépens. Mais l'injustice devient une infamie quand l'industriel, comme cela arrive trop fréquemment, contraint les ouvriers qui - sous peine d'être congédiés sont *forcés d'habiter* dans ses logements - à payer un loyer anormalement élevé, ou même à payer le loyer d'un logement qu'ils n'occupent pas ! Le *Halifax Guardian* cité par la feuille libérale Sun, affirme que des centaines d'ouvriers de Ashton-under-Lyne, Oldham et Rochdale etc... sont contraints par leurs patrons à payer le loyer de logements, qu'ils les habitent ou non [1]. La pratique du système des cottages est générale dans les districts industriels ruraux ; il a donné naissance à de véritables agglomérations et la plupart du temps personne, ou presque ne fait concurrence à l'industriel pour les locations d'appartements, si bien qu'il n'a point besoin de régler ses loyers sur les exigences des autres, mais peut au contraire les fixer à son gré. Et quelle puissance le système des cottages confère à l'industriel lorsque des différends surgissent entre lui et ses ouvriers! Cessent-ils le travail ? Il lui suffit de les mettre à la porte de leur logement et le préavis ne dépasse pas une semaine ; ce délai écoulé, les ouvriers ne sont donc pas seulement en chômage, ils sont sans abri, deviennent des vagabonds, tombant sous le coup de la loi qui les envoie sans pitié un mois au bagne.

Tel est le système industriel, décrit aussi minutieusement que le permet la place dont je dispose et aussi objectivement que le permettent les hauts faits de la bourgeoisie dans sa lutte contre les ouvriers sans défense, exploits devant lesquels on ne saurait rester indifférent, car l'indifférence serait ici un crime. Comparons donc la situation de l'Anglais libre de 1845 avec celle du serf saxon sous le fouet du baron normand de 1145. Le serf était *glebae adscriptus,* rivé à la glèbe ; l'ouvrier libre l'est aussi - par le système des cottages ; le serf devait à son maître le jus *primae noctis,* le droit de première nuit, - l'ouvrier libre doit non seulement celui-là mais encore le droit de *n'importe quelle* nuit. Le serf n'avait pas le droit d'acquérir le moindre bien, tout ce qu'il acquérait, le seigneur pouvait le lui prendre - et l'ouvrier libre lui non plus ne possède rien, la concurrence lui interdit d'avoir la moindre propriété, et ce que le Normand lui-même ne faisait pas, l'industriel le fait : par le système du troc il s'arroge quotidiennement la gestion de ce qui constitue la base indispensable de l'existence de l'ouvrier. Les rapports de serf à seigneur étaient régis par des lois qui étaient observées, parce qu'elles correspondaient aux mœurs, et régis aussi par les mœurs. Les rapports de l'ouvrier libre avec son patron sont régis par des lois qui *ne sont pas* observées parce qu'elles ne correspondent ni aux mœurs, ni à l'intérêt du patron. Le seigneur n'avait pas le droit d'arracher le serf à sa glèbe, il ne pouvait le vendre sans celle-ci, et puisque c'était presque partout le régime du majorat et qu'il n'y avait pas de capital, il lui était absolument impossible de le vendre la bourgeoisie moderne contraint l'ouvrier à se vendre soi-même. Le serf était l'esclave du lopin sur lequel il était né ; l'ouvrier est l'esclave des besoins vitaux les plus élémentaires et de l'argent avec lequel il lui faut les satisfaire. Tous les deux sont esclaves de *la chose.* Le serf a son existence garantie dans l'ordre social féodal, où chacun a sa place ; l'ouvrier libre n'a aucune garantie, parce qu'il n'a une place dans la société que si la bourgeoisie a besoin de lui, sinon il est ignoré, considéré comme n'existant pas. Le serf se sacrifie à son seigneur en cas de guerre, l'ouvrier en temps de paix. Le maître du serf était un barbare, il considérait son valet comme du bétail ; le maître de l'ouvrier est civilisé il le considère comme une machine. Bref, il y a en presque toutes choses équivalence entre eux, et si l'un d'eux est désavantagé, c'est l'ouvrier libre. Ils sont tous deux esclaves, à cela près

---

1 *The Sun,* quotidien londonien de fin novembre 1844 *. (F.E.)
**Cf. Halifax Guardian, 4* nov. 1843 et *Northern Star, 25* nov. 1843.

que l'esclavage de l'un est avoué, public, honnête, tandis que celui de l'autre est hypocrite, sournois, dissimulé à ses yeux et à ceux d'autrui, servitude théologique pire que l'ancienne. Les tories humanitaires avaient raison de donner aux ouvriers d'usine le nom de *white Slaves :* esclaves blancs. Mais la servitude hypocrite, qui n'ose pas dire son nom, reconnaît, du moins en apparence, le droit à la liberté ; elle se soumet à l'opinion publique éprise de liberté et le progrès historique réalisé sur l'ancien esclavage réside justement dans le fait qu'au moins le *principe* de la liberté s'est imposé - et les opprimés feront bien en sorte que ce principe soit appliqué.

En conclusion, voici quelques strophes d'un poème qui exprime l'opinion des ouvriers eux-mêmes sur le système des usines. Il a été écrit par Edward P. Mead [1] de Birmingham et exprime bien les sentiments des ouvriers.

Il est un roi, un prince impitoyable,
Non pas l'image rêvée des poètes
Mais un tyran cruel, bien connu des esclaves blancs.
Ce roi impitoyable c'est la vapeur.

Il a un bras, un bras de fer,
Et bien qu'il n'en ait qu'un,
Dans ce bras réside une force magique
Qui a causé la perte de millions d'hommes.

Il est comme le cruel Moloch, son ancêtre
Qui jadis, se dressait dans la vallée d'Ammon,
Ses entrailles sont de feu vivant
Et c'est des enfants qu'il dévore.

Un cortège de prêtres, inhumains,
Assoiffés de sang, d'orgueil et de rage,
Conduisent, ô honte, sa main gigantesque
Et changent en or le sang des humains.

Ils foulent aux pieds tous les droits naturels
Pour l'amour de l'or vil, leur dieu,
Et ils se rient de la douleur des femmes
Et ils raillent les larmes des hommes.

A leurs oreilles, les soupirs et les cris d'agonie
Des fils du travail sont une douce mélodie,
Des squelettes de vierges et d'enfants
Emplissent les enfers du Roi-Vapeur.

1 Ce poème a paru le 11 février 1843 dans le *Northern Star (no 274).* L'original est intitulé « Le roi vapeur » et comporte deux autres strophes qu'Engels a négligées.

L'enfer sur terre ! Ils répandent le désespoir
Depuis qu'est né le Roi-Vapeur.
Car l'esprit humain fait pour le Paradis [1],
Avec le corps est assassiné.

Donc, à bas le Roi-Vapeur, ce Moloch impitoyable,
Vous, les milliers de travailleurs, vous tous,
Liez-lui les mains, ou bien notre pays
Est destiné à périr par lui.

Et ses satrapes abhorrés, les orgueilleux barons d'usine,
Engeance gorgée d'or et de sang,
La colère du peuple doit les abattre
Comme elle abattra leur dieu monstrueux [2].

---

1 Nous nous sommes, pour la traduction, reportés au texte anglais. Engels traduisant les vers, s'est assez souvent écarté de l'original. Voici les deux strophes omises par Engels :
La foule des affamés vous mettra à la mort
Sous les coups, les balles et le feu,
Puis seront vaines votre charte, et la puissance
Des cohortes sanglantes du roi vapeur.
A bas donc le roi, le roi Moloch
Et ses cohortes, ses satrapes.
Que l'emporte le droit.
Salut à toi, ô Liberté
Quand la force au droit cédera.

2 Je n'ai ni le loisir ni la place de m'étendre longuement sur les réponses faites par les industriels aux accusations portées contre eux depuis douze ans. Il est impossible de convaincre ces gens parce que ce qu'ils considèrent comme leur intérêt, les aveugle. Comme, d'ailleurs, un certain nombre de leurs objections a été déjà réfuté à l'occasion dans ce qui précède, il ne me reste qu'à formuler les remarques suivantes :
Vous venez à Manchester, vous voulez connaître les conditions de vie anglaises. Vous êtes munis de bonnes recommandations auprès de gens « respectables », bien sûr. Vous formulez quelques considérations sur la situation des ouvriers. On vous fait faire la connaissance de quelques-uns des premiers industriels libéraux, par exemple Robert Hyde Greg, Edmond Ashworth, Ashton, ou d'autres. Vous leur faites part de vos intentions. L'industriel vous comprend, il sait ce qu'il a à faire. Il vous mène à son usine située à la campagne. M. Greg à Quarry-Bank dans le Cheshire, M. Ashworth à Turton, près de Bolton, M. Ashton à Hyde. Il vous conduit à travers un bâtiment magnifique, bien installé, peut-être pourvu de ventilateurs, il attire votre attention sur les hautes salles bien aérées, les belles machines, de temps à autre, sur la bonne mine des ouvriers. Il vous offre un bon petit déjeuner, et vous propose de visiter les logements des ouvriers ; il vous conduit aux cottages, qui ont l'air neufs, propres, coquets, et entre avec vous dans l'un ou l'autre. Bien sûr, uniquement chez les contremaîtres, mécaniciens, etc., afin que a vous puissiez voir des familles qui *ne* vivent que de l'usine ». C'est que chez les autres, vous pourriez découvrir que seuls la femme et les enfants travaillent et que l'homme raccommode les chaussettes. La présence de l'industriel vous empêche de poser des questions indiscrètes ; vous trouvez les gens tous bien payés, dans le confort, relativement en bonne santé, grâce à l'air de la Campagne, vous commencez à revenir de vos idées exagérées de misère et de famine. Mais vous n'apprenez pas que le système des cottages fait des ouvriers des esclaves, qu'il y a peut-être une « boutique de troc » tout près, les gens ne vous montrent pas qu'ils baissent l'industriel, parce qu'il est là. Il se peut même qu'il ait installé aussi une école, une église, une salle de lecture, etc. Mais vous ne saurez point qu'il utilise l'école pour habituer les enfants à la subordination, qu'il ne tolère à la salle de lecture que des oeuvres où est défendu l'intérêt de la bourgeoisie, qu'il renvoie ses gens quand ils lisent des journaux et des livres chartistes et socialistes. Vous avez devant les yeux de bons rapports patriarcaux, vous voyez la vie des surveillants, vous voyez ce que la bourgeoisie *promet* aux ouvriers, s'ils veulent devenir également ses esclaves sur le plan intellectuel. Ces « usines rurales » sont, depuis belle lurette, le cheval de bataille des industriels parce que les inconvénients du système industriel, en particulier dans le domaine de l'hygiène, y sont supprimés en partie par le grand air et le milieu géographique, et parce que l'esclavage patriarcal de l'ouvrier y subsiste le plus longtemps. Le Dr Ure en chante dithyrambe. Mais gare ! Si les ouvriers se mettent soudain à penser par eux-mêmes et à devenir

LES AUTRES BRANCHES D'INDUSTRIE

Si nous avons dû décrire assez longuement le système manufacturier parce que c'est une création toute nouvelle de l'ère industrielle, nous pourrons être d'autant plus concis dans l'étude du sort des ouvriers des autres secteurs, car s'y applique ce qui a été déjà dit des prolétaires industriels en général, ou bien ce qui a été dit du système manufacturier en particulier. Nous n'aurons donc qu'à indiquer dans quelle mesure le système industriel a su envahir les diverses branches de l'industrie et ce qu'on y trouve par ailleurs encore de caractéristique.

Les quatre branches d'industrie auxquelles s'applique la loi sur les usines sont celles de la confection d'étoffes pour vêtements. Nous ne saurions mieux faire que de commencer immédiatement par les ouvriers à qui ces usines fournissent les matières premières, d'abord les *fabricants de bonneterie* de Nottingham, Derby et Leicester. Le *Children's Employment Report* note au sujet de ces ouvriers, que la durée particulièrement longue de leur travail (imposée par les bas salaires) ajoutée à l'obligation de rester assis et à une fatigue oculaire provoquée par la nature même de leur travail, affaiblit en général leur organisme et en particulier leur vue. Le soir, ils ne peuvent travailler sans un éclairage puissant, et c'est ainsi que les tisserands utilisent habituellement des boules de verre pour concentrer la lumière, ce qui est très préjudiciable aux yeux. A quarante ans presque tous doivent porter des lunettes. Les enfants qu'on emploie pour le bobinage et la couture (des ourlets) subissent d'ordinaire de graves atteintes à leur santé et à leur constitution. Ils travaillent dès l'âge de six, sept ou huit ans, de dix à douze heures par jour dans de petites pièces à l'atmosphère confinée. Beaucoup ont des syncopes durant leur travail, deviennent trop faibles pour vaquer aux occupations domestiques les plus banales et si myopes, qu'ils doivent porter des lunettes dès l'enfance. Les commissaires ont constaté chez un grand nombre d'entre eux, les symptômes de scrofules, et les industriels refusent souvent d'embaucher à l'usine, en raison de leur faiblesse, des jeunes filles qui ont pratiqué ce genre de travail. L'état de ces enfants est, « une marque infamante pour un pays chrétien » et on exprime le vœu qu'intervienne une protection légale *(Grainger Rept.* App., Pt. I, *p. F. 16, pp. 132* à *142).* Le rapport sur les usines ajoute que les ouvriers bonnetiers sont les plus mal payés de Leicester, ils gagnent six shillings et, au prix d'efforts épuisants, sept shillings par semaine, pour *16* à *18* heures de travail par jour. Jadis, ils gagnaient vingt ou vingt et un shillings, mais l'introduction de métiers plus grands a ruiné leur profession, la grande majorité travaille encore sur des métiers anciens et primitifs, et ne peut lutter que péniblement avec les progrès de l'outillage. Par conséquent, dans cette branche aussi, tout progrès est une régression pour l'ouvrier ! Mais malgré tout, dit le commissaire Power, les ouvriers bonnetiers sont fiers d'être *libres* et de *ne pas avoir de cloche d'usine* qui leur mesure le temps de manger, de dormir et de travailler. La situation de cette classe ouvrière n'est, en ce qui concerne le salaire, pas meilleure qu'en *1833,* date à laquelle la commission des usines fournit les indications ci-

chartistes - cette fois, c'est la fin brutale de l'affection paternelle que témoignait l'industriel. Du reste, si vous voulez par hasard qu'on vous conduise à travers le quartier ouvrier de Manchester, si vous voulez voir le plein développement du système industriel dans une ville industrielle, eh bien, alors vous pouvez attendre longtemps que ces riches bourgeois vous y aident ! Ces Messieurs ne savent pas ce que veulent leurs ouvriers et dans quelle situation ils se trouvent, et ils ne veulent pas, ils ne peuvent pas le savoir, parce qu'ils craignent toujours d'apprendre des choses qui les troubleraient ou les forceraient à agir à l'encontre de leurs intérêts. Du reste, cela n'a aucune importance, ce que les ouvriers ont à réaliser, ils le feront bien tout seuls. (F. E.)

dessus; la concurrence des bonnetiers saxons - qui n'ont eux-mêmes qu'à peine de quoi manger - s'en charge. Elle bat les Anglais sur presque tous les marchés étrangers et, pour les qualités inférieures, sur le marché anglais lui-même. Le bonnetier allemand patriote ne doit-il pas se réjouir que sa propre famine réduise le bonnetier anglais au chômage, et ne continuera-t-il pas de jeûner fièrement et joyeusement puisque l'honneur de l'Allemagne exige que son assiette soit à moitié pleine ? Ah, labelle chose que la concurrence et « l'émulation des peuples » ! Dans le *Morning Chronicle,* encore un journal libéral, le journal de la bourgeoisie «par excellence» [1], on trouve en décembre *1843* quelques lettres d'un bonnetier de Hinckley sur la situation de ses camarades de travail [2]. Il parle entre autres de cinquante familles, 321 personnes au total, qui vivent de 109 métiers à tisser; chaque métier rapportait en moyenne 5 1/6 shillings, chaque famille gagnait en moyenne 11 shillings *4* pence par semaine. De cette somme, il fallait déduire pour le loyer, la location du métier, le charbon, la lumière, le savon, les aiguilles, au total 5 shillings 10 pence, si bien qu'il restait par personne et par jour pour la nourriture 1 *1/2* pence soit 15 pfennigs prussiens et strictement rien pour l'habillement.

Nul regard, dit le bonnetier, n'a entrevu, nulle oreille n'a entendu, et nul cœur n'a pu éprouver, ne serait-ce que la moitié des maux endurés par ces pauvres gens.

Les lits faisaient complètement défaut, ou il n'y en avait qu'un là où il en fallait deux ; les enfants couraient en guenilles et pieds nus; les hommes disaient, les larmes aux yeux : « Il y a longtemps, longtemps que nous n'avons pas eu de viande, nous en avons presque oublié le goût » ; et quelques-uns finissaient par travailler le dimanche, bien que ce fût la dernière chose que pardonnât l'opinion publique, et bien que le vacarme du métier s'entendît dans tout le voisinage.

Mais, disait l'un d'eux, regardez donc mes enfants et cessez vos questions. C'est ma misère qui m'y contraint ; je ne peux et ne veux pas entendre éternellement mes enfants réclamer du pain, sans tenter le dernier moyen de m'en procurer honnêtement. Lundi dernier, je me suis levé à deux heures du matin et j'ai travaillé jusqu'à près de minuit, les autres jours de six heures du matin jusqu'à onze heures ou minuit. je n'en peux plus, je ne veux pas me faire mourir. Maintenant, je cesse le travail chaque soir à dix heures et je rattrape le temps perdu le dimanche.

Par rapport à *1833,* le salaire n'a augmenté ni à Leicester ni à Derby, ni à Nottingham, et le pire, c'est que, comme nous l'avons déjà dit, le système du troc a pris à Leicester une grande ampleur. Il ne faut donc pas s'étonner non plus que les ouvriers bonnetiers de cette région aient participé très activement aux mouvements ouvriers, d'une façon d'autant plus vigoureuse et efficace, que ce sont des *hommes* qui font marcher la plupart du temps les métiers eux-mêmes [3].

Dans la même région où vivent les ouvriers bonnetiers, se trouve également le grand centre de fabrication de la *dentelle.* Dans les trois comtés que nous avons mentionnés, on peut compter au total *2,760* machines à fabriquer la dentelle, alors qu'il n'y en a que *787* dans tout le reste de l'Angleterre [4]. La fabrication de la dentelle est devenue très complexe, en raison

1 En français dans le texte.
2 *Morning Chronicle, 1er* décembre 1843 et 9 décembre 1843. Première lettre reproduite dans le *Northern* Star du 9 décembre 1843.
3 Cf. A. TEMPLE PATTERSON *: Radical Leicester: a History of Leicester, 1780-1850,* 1954.
4 *Appendix to 2nd Report of the Children's Employment Commission, Part 1,* 1842, F. i (R. D. Grainger).

d'une division du travail rigoureuse, et compte un grand nombre de branches. Tout d'abord il faut enrouler le fil sur les bobines, et c'est le travail de fillettes de quatorze ans et plus *(winders);* puis les bobines sont placées sur la machine par des garçons de huit ans et plus *(threaders),* qui glissent ensuite le fil dans de petits trous (chaque machine en compte une moyenne de *1,800)* et le dirigent selon sa destination - ensuite l'ouvrier confectionne les dentelles qui sortent de la machine sous l'aspect d'une large pièce, que de tout petits enfants, en enlevant les fils qui les réunissent, divisent en plusieurs rubans de dentelles. Cette opération se nomme *running ou drawing lace* et les enfants s'appellent les *lace-runners.* Enfin les dentelles sont préparées pour la vente. Les *winders* comme les *threaders* n'ont pas de temps de travail fixe, puisqu'on réclame leur présence dès que les bobines d'une machine sont dévidées ; et comme les ouvriers travaillent aussi de nuit, ils peuvent être appelés à toute heure à l'usine ou à l'atelier du tisserand. L'irrégularité de cet emploi, un fréquent travail de nuit, l'existence désordonnée qui en résulte, provoquent un grand nombre de maux physiques et moraux, en particulier rapports sexuels précoces et déréglés, point sur lequel tous les témoins sont d'accord. Le travail proprement dit est très nuisible à la vue [1] ; bien qu'il ne cause pas d'une façon générale un préjudice persistant pour les *threaders, il* provoque cependant des inflammations oculaires et même - pendant l'opération de l'enfilage - des douleurs, un écoulement de larmes, une baisse momentanée de l'acuité visuelle, etc... Mais pour les *winders, il* est établi que leur travail affecte gravement leurs yeux, et qu'en dehors d'inflammations fréquentes de la cornée, il provoque assez souvent la cataracte grise et noire. Le travail des dentelliers eux-mêmes est très pénible, car, avec le temps, les dimensions des machines sont devenues de plus en plus importantes si bien qu'actuellement, il n'y en a pratiquement plus d'autres que celles qui sont actionnées par trois hommes, se relayant toutes les quatre heures ; de la sorte ils travaillent au total vingt-quatre heures par jour et chacun huit heures par jour. Il apparaît ainsi clairement pourquoi les *winders* et *threaders* sont si souvent obligés d'aller travailler de nuit, pour que la machine ne s'arrête pas trop longtemps. Et puis, l'enfilage du fil des bobines dans les 1,800 ouvertures occupe bien trois enfants durant deux heures. Plusieurs machines sont également mues par la vapeur et les hommes sont ainsi chassés de leur emploi, et comme le *Children's Employment Report* ne parle constamment que d' «usines à dentelle », où l'on embauche des enfants, il semble qu'on puisse en conclure que récemment, ou bien le travail des dentelliers a été concentré dans de grands ateliers, ou bien l'utilisation des métiers à vapeur est maintenant assez générale. Dans les deux cas : progrès du système industriel. Cependant le travail le plus malsain est celui des *runners,* qui sont pour la plupart des enfants de sept ans, voire de cinq ou quatre ans. Le commissaire Grainger a même trouvé un enfant de *deux ans* employé à ce travail. Suivre des yeux un seul et même fil, que l'on ôte ensuite à l'aide d'une aiguille d'une trame artificiellement entremêlée est un travail très fatigant pour la vue, en particulier quand il faut le faire, comme c'est l'habitude, de quatorze à seize heures par jour. Dans le meilleur des cas, la conséquence en est une myopie aiguë, dans le pire - qui n'est pas si rare que ça - c'est une cécité incurable due à la cataracte noire. Mais en outre, le fait d'être constamment assis dans une attitude recroquevillée entraîne chez les enfants un état de faiblesse, l'étroitesse de la cage thoracique et, par suite d'une mauvaise digestion, la scrofulose ; chez presque toutes les filles on constate des troubles dans le fonctionnement de l'utérus, ainsi qu'une déviation de la colonne vertébrale, si bien « qu'on peut reconnaître tous les *runners* à leur démarche. » La *broderie* de dentelles entraîne les mêmes suites fâcheuses pour la vue et pour l'organisme en général. Les témoignages médicaux s'accordent tous à souligner que la santé de tous les enfants employés à la confection des dentelles en souffre considérablement, que ces enfants

---

1 *Ibid. F.* 54-56. « Mémoire sur les maladies d'yeux ... dans... les industries de Nottingham », par le Dr J. C. WILLIAMS.

sont pâles, chétifs, malingres, trop petits pour leur âge et encore bien moins capables que d'autres de résister à la maladie. Leurs maux les plus communs sont : faiblesse générale, syncopes fréquentes, douleurs dans la tête, dans les côtes, dans le dos, dans les hanches, battements de cœur, nausées, vomissements, et manque d'appétit, déviation de la colonne vertébrale, scrofulose et consomption. C'est surtout la santé de l'organisme féminin qui est continuellement et profondément minée : on se plaint généralement d'anémie, d'accouchements difficiles et d'avortements (Grainger, Report, d'un bout à l'autre). En outre le même employé subalterne de la *Children's Employment Commission* rapporte que les enfants sont très souvent mal habillés ou en haillons et qu'on ne leur donne qu'une nourriture très insuffisante, la plupart du temps rien que du pain et du thé, souvent pas de viande durant des mois. En ce qui concerne leur moralité, il relate les faits suivants :

Tous les habitants de Nottingham, la police, le clergé, les industriels, les ouvriers et les parents des enfants eux-mêmes sont unanimes pour affirmer que le système actuel de travail est un facteur très important d'immoralité. Les threaders, pour la plupart des garçons, et les winders, pour la plupart des filles sont appelés à la même heure à l'usine, souvent au milieu de la nuit, et comme leurs parents ne peuvent savoir combien de temps on a besoin d'eux à l'usine, ils ont la plus belle occasion de nouer des relations peu convenables et de rôder ensemble après le travail. Ce qui n'a pas peu contribué à l'immoralité qui, de l'avis de tous, sévit à Nottingham, dans des proportions effrayantes. Par ailleurs, le calme et la tranquillité familiale dans les foyers où vivent ces enfants et ces jeunes gens sont totalement sacrifiés en raison de cet état de choses tout à fait contre nature [1].

Une autre branche de la fabrication de la dentelle, le travail au fuseau, est pratiqué dans les comtés par ailleurs agricoles de Northampton, Oxford, Bedford et Buckingham, la plupart du temps par des enfants et des jeunes gens, qui se plaignent tous de la mauvaise nourriture et peuvent rarement manger de la viande. Le travail lui-même est très malsain. Les enfants travaillent dans de petits ateliers mal aérés et confinés, continuellement assis et courbés sur leur coussin à dentelle. Pour soutenir leur corps dans cette position, les filles portent un corset à monture de bois, qui, étant donné la grande jeunesse de la plupart d'entre elles, alors que leurs os sont encore tendres, joint à la position courbée, déforme tout à fait le sternum et les côtes, provoquant un rétrécissement de la cage thoracique communément répandu. La plupart meurent de phtisie, après avoir souffert un certain temps, à cause de ce travail assis et de l'atmosphère viciée, des effets les plus douloureux (severest) d'une mauvaise digestion. Elles n'ont reçu presque aucune formation, surtout pas morale, sont coquettes, et pour ces deux raisons leur moralité est des plus déplorables: la prostitution sévit parmi elles presque à l'état endémique. *(Children's Employment Commission, Burns Report).*

Tel est le prix que paie la société pour acheter aux belles dames de la bourgeoisie le plaisir de porter des dentelles - et n'est-ce pas très bon marché ? Simplement quelques milliers d'ouvriers aveugles, simplement quelques filles de prolétaires phtisiques, simplement une génération rachitique de cette populace, qui transmettra ses infirmités à ses enfants et à ses petits-enfants du même acabit. Qu'est-ce que cela ? Rien, absolument rien, notre bourgeoisie anglaise fermera avec indifférence le rapport de la commission gouvernementale, et continuera de parer de dentelles ses épouses et ses filles. Quelle belle chose que la sérénité d'âme d'un bourgeois anglais !

1 Ibid., F. 9, par. 72.

Un grand nombre d'ouvriers sont employés à la fabrication de tissus imprimés dans le Lancashire, le Derbyshire, et l'Ouest de l'Écosse. Dans aucun secteur de l'industrie anglaise le machinisme n'a atteint d'aussi brillants résultats, mais dans aucun non plus elle n'a autant opprimé l'ouvrier. L'utilisation de cylindres gravés, actionnés par la vapeur, la découverte du procédé permettant d'imprimer à l'aide de ces cylindres quatre ou six couleurs à la fois, a supplanté le travail manuel tout aussi parfaitement que les machines l'ont fait dans la filature et le tissage du coton ; et ces nouveaux procédés ont éliminé des industries d'impression encore plus d'ouvriers que ce ne fut le cas dans la fabrication des étoffes. Un seul homme, aidé d'un enfant, fait avec la machine, le travail que 200 ouvriers faisaient jadis à la main ; une seule machine fournit chaque minute 28 yards (80 pieds) de tissu imprimé. C'est pourquoi la situation des ouvriers-imprimeurs sur tissu est très grave ; les comtés de Lancaster, de Derby, et de Chester fournissaient (selon la pétition des ouvriers-imprimeurs présentée à la Chambre des Communes) en 1842, 11 millions de pièces d'étoffe imprimée ; 100,000 avaient été imprimées à la main, 900,000 en partie par des machines, avec l'aide d'imprimeurs manuels, et 10 millions par des machines seules, qui imprimaient à ces étoffes de une à six couleurs. Comme les machines sont pour la plupart de construction récente, et constamment perfectionnées, le nombre des imprimeurs manuels est beaucoup trop élevé pour la quantité de travail disponible et il est clair qu'une importante fraction - la pétition parle d'un quart du nombre total - est en chômage complet, tandis que les autres ne travaillent en moyenne qu'un ou deux jours, au maximum trois jours par semaine, et sont mal payés [1]. Leach affirme que, dans une fabrique de tissus imprimés (Deeply Dale, près de Bury dans le Lancashire), les imprimeurs manuels ne gagnent pas plus de cinq shillings par semaine *(Stubb. Facts, p. 47),* alors qu'il sait, il est vrai, que les ouvriers travaillant aux machines sont assez bien payés. Par conséquent, les usines d'impression sur tissus sont intégrées complètement au système manufacturier mais sans être soumises aux limitations légales qui lui sont imposées [2]. Elles fabriquent un article de mode et n'ont donc pas une durée de travail régulière. Si elles ont peu de commandes elles ne travaillent qu'à mi-temps ; si l'un de leurs modèles est une réussite et que les affaires marchent, on travaille dix, douze heures, voire toute la nuit. Tout près de ma demeure, près de Manchester, il y avait une usine d'impression qui à maintes reprises était encore éclairée tard dans la nuit quand je rentrais chez moi et j'ai souvent entendu dire que les enfants y travaillaient parfois si longtemps qu'ils cherchaient à profiter en cachette de quelques instants de repos et de sommeil sur les escaliers de pierre ou dans quelque recoin de l'entrée. je ne sais pas avec une certitude *juridique si* cela est vrai; sans quoi je donnerais le nom de la firme. Le rapport de la *Children's Employment Commission* est ici très évasif, il se contente de signaler qu'en Angleterre du moins, les enfants sont assez bien habillés et assez bien nourris (cela est tout relatif et dépend du salaire des parents), qu'ils n'ont aucune instruction et qu'ils ne valent pas cher moralement. Il nous suffit de penser que ces enfants sont soumis au régime des usines, et, renvoyant à ce que nous en avons déjà dit, nous pouvons poursuivre.

Il nous reste peu à dire des autres ouvriers employés à la fabrication de tissus d'habillement ; les *blanchisseurs* ont un travail très malsain qui les oblige à respirer constamment du chlore, produit des plus dangereux pour les poumons; le travail des *teinturiers* est déjà plus salubre, en bien des cas même très sain, car il sollicite l'activité de l'ensemble du corps ; on a peu de renseignements sur la façon dont ces catégories de travailleurs sont payées, et c'est une raison suffisante pour en conclure que leur salaire n'est pas inférieur à la moyenne, car sinon ils s'en plaindraient. Les *tondeurs de velours,* assez nombreux en raison de la grande

1 LEACH ; op. cit., pp. 45-47.
2 En dépit de la législation de 1843 qui les concernait.

consommation de velours de coton et dont le nombre S'élève à 3,000 ou 4,000 ont indirectement beaucoup souffert de l'influence du système manufacturier. Les marchandises qui étaient fabriquées autrefois avec des métiers manuels n'avaient pas une trame très régulière et exigeaient une main exercée pour couper les différentes rangées de fils; depuis qu'elles sont fabriquées par des métiers mécaniques, les rangs sont parfaitement réguliers, tous les fils de la trame sont rigoureusement parallèles et le découpage ne constitue plus une opération délicate. Les ouvriers mis en chômage par les machines se précipitent sur la tonte du velours et leur concurrence fait baisser les salaires ; les industriels ont découvert qu'ils pouvaient employer les femmes et les enfants à tondre le velours, et le salaire s'est aligné sur celui des femmes et des enfants, tandis que des centaines d'hommes ont été éliminés de la profession [1] ; les industriels découvrirent qu'ils pouvaient faire faire le travail à meilleur compte dans leur usine que dans l'atelier de l'ouvrier dont ils payaient tout compte fait le loyer indirectement ; depuis lors, les étages supérieurs, au plafond bas, de plusieurs cottages aménagés en atelier de tonte de velours sont vides ou sont loués comme logements, cependant que l'ouvrier a perdu la liberté de choisir ses heures de travail et est devenu l'esclave de la cloche d'usine. Un tondeur de velours, qui avait dans les quarante-cinq ans, m'a dit qu'il pouvait se rappeler le temps où il était payé huit pence le yard pour le même travail qu'on lui paie maintenant un penny le yard; certes il pouvait maintenant tondre un tissu plus régulier plus vite que jadis, mais il ne parvenait pas, et de loin, à faire en une heure, le double de ce qu'il faisait dans le même temps autrefois, si bien que son salaire hebdomadaire est tombé à moins de un quart de ce qu'il était. Leach donne une liste *(Stubb. F. p. 35)* des salaires qui étaient payés en *1827* et en *1843* pour différents tissus, d'où il ressort que les articles pour lesquels on était payé en *1827, 4* d., *2 1/4* d., *2 3/4* d., i d., le yard, ne rapportaient plus en *1843* que 1 *1/2* d., *3/4* d., i d., et *3/8* d., le yard. Si l'on compare les gains hebdomadaires moyens voici selon Leach comment ils s'établissent :

1827 : livres sterling *1-6-6* d. ; livres sterling *1-2-6* d. ; livres sterling 1 ; livres sterling *1-6-6* d. et pour les mêmes marchandises en *1843 : livres* sterling *0-10-6 d. ; livres* sterling : *0-7-6* d. ; livres sterling *0-6-8* d. ; livres sterling : 0-10 et on peut compter des centaines d'ouvriers qui n'atteignent pas même ces derniers salaires [2]. Nous avons déjà parlé des *tisserands manuels* de l'industrie cotonnière ; les autres étoffes tissées sont fabriquées presque exclusivement par des tisserands manuels qui, pour la plupart, ont souffert au même titre que les tondeurs de velours de l'afflux d'ouvriers chassés de leur emploi par l'introduction du machinisme et, qui, comme les ouvriers d'usine, sont soumis à une loi pénale rigoureuse en cas de malfaçon. Examinons le cas des *tisseurs de soie.* Le fabricant de soieries Brocklehurst, l'un des plus importants d'Angleterre a présenté devant une Commission parlementaire des tableaux extraits de ses registres, d'où il ressort que, pour les mêmes articles qu'il payait en *1821 30* shillings, *14* shillings, *3 1/2* shillings, *3/4* de shilling, 1 *1/2* shillings, 10 shillings, il ne payait plus en *1831* que respectivement *9* shillings, *7* 1/2 shillings, *2 1/4* shillings, *1/3* de shilling, *1/2* shilling, *6 1/4* shillings quoique ici, aucun perfectionnement n'ait été apporté aux machines. Or, ce que fait M. Brocklehurst peut être considéré comme un critère valable pour toute l'Angleterre. Il ressort de ces mêmes tableaux, que le salaire hebdomadaire moyen de ses tisserands, toutes déductions faites, s'élevait en *1821* à 16 *1/2* shillings et seulement [3] à *6* shillings en *1831*. Depuis, le salaire a encore baissé. Les tissus qui en *1831* rapportaient un salaire de *1/3* de shilling ou de *4* pence le yard

1 Vers 1840, il semble que la *tonte* proprement dite reste l'apanage des ouvriers adultes, tandis que femmes et enfants sont employés à la *préparation* des velours. Cf. *Children's Empl. Comm. Appendix,* Part I B, 1845, J. C. KENNEDY.

2 LEACH : op. cit., p. 35.

3 « Report of the Select Committee on the Silk Trade ». Parliamentary Papers, 1831-1832. Vol. 19, no 678.

ne sont payés en *1843* que *2* pence *112* (ce sont les *single saysnets)* [1] et un grand nombre de tisserands ruraux ne peuvent se procurer du travail qu'en acceptant la confection de ces tissus pour 1 1/2 ou 2 pence. Il faut en outre mentionner les réductions arbitraires [2] de salaire. Tout tisserand qui vient chercher une chaîne reçoit avec une carte où il est d'ordinaire écrit : qu'on accepte le travail à telles ou telles heures de la journée, qu'un tisserand qui ne peut travailler pour cause de maladie doit en avertir le bureau dans les trois jours, sinon la maladie ne sera pas acceptée comme excuse ; qu'on n'acceptera pas, comme excuse, qu'un tisserand dise qu'il a dû attendre du fil pour sa trame, que les retenues *ne seront pas inférieures à* la moitié du salaire pour certaines erreurs de fabrication (par exemple si sur une certaine longueur du tissu on dénombre plus de fils de chaîne qu'il n'a été prescrit, etc...) et que, si le tissu n'est pas prêt dans les délais fixés, un penny sera retenu par yard manquant. Les réductions de salaires prévues par ces cartes sont si importantes, que, par exemple, un homme allant deux fois par semaine *à* Leigh, dans le Lancashire, pour y prendre [3] ses trames, rapporte chaque fois *à* son patron au moins 15 livres (soit 100 talers prussiens) d'amende. Tels sont les propres dires de Brocklehurst, et il passe pour l'un des plus tolérants. jadis des affaires de ce genre étaient réglées par un prud'homme, mais comme la plupart du temps les ouvriers étaient congédiés quand ils insistaient pour y avoir recours, cet usage s'est perdu complètement et l'industriel agit tout à sa guise ; il est plaignant, témoin, juge, législateur et exécuteur de la sentence tout à la fois. Et si l'ouvrier va chez le prud'homme, on lui dit : « En acceptant la carte, vous avez passé un contrat et il vous faut maintenant l'honorer ». C'est exactement la même chose que pour les ouvriers d'usine. D'ailleurs, l'industriel fait signer chaque fois à l'ouvrier un document où celui-ci déclare « accepter les retenues opérées », Et s'il se rebiffe tous les industriels de la ville savent immédiatement que c'est un homme qui, comme dit Leach,

est récalcitrant à la législation et au bon ordre garantis par les cartes, et qui a l'impudence de mettre en doute la sagesse de ceux qui, comme il devrait le savoir, sont tout de même ses supérieurs dans l'ordre social. (Stubb. Facts, pp. 37-40).

Bien sûr, les tisserands sont *parfaitement* libres, l'industriel ne les oblige pas à prendre ses trames et ses cartes, mais il leur dit, ainsi que Leach le traduit en bon anglais :

Si vous ne voulez pas rôtir dans ma poêle, vous pouvez toujours aller faire un tour dans le feu (if you don't like to be frizzled in my frying-pan, you can take a walk into the fire).

Les tisseurs de soie de Londres, notamment à Spitalfields, ont depuis longtemps vécu périodiquement dans la plus noire misère ; encore aujourd'hui ils n'ont guère de raisons d'être satisfaits de leur sort. C'est ce qu'on peut conclure de leur participation très active à tous les mouvements ouvriers anglais et en particulier à ceux de Londres. La misère, qui régnait parmi eux, fut la cause de cette fièvre qui éclata dans les quartiers est de Londres et incita la commission à enquêter sur les conditions d'hygiène où vivait la classe ouvrière. Cependant nous constatons d'après le dernier rapport de l'hôpital londonien qui soigne cette fièvre, que celle-ci fait encore rage.

Après les tissus d'habillement, les *Produits métallurgiques* représentent la catégorie la plus importante des articles fabriqués par l'industrie anglaise.

---

1 Tissus de taffetas léger ou armoisin.
2 Édition de 1892 « les plus arbitraire ».
3 Édition de 1892 : retirer.

Cette fabrication a son centre principal à Birmingham, où se font des produits métallurgiques fins, de toutes sortes ; à Sheffield, centre principal de la coutellerie, et dans le Staffordshire, singulièrement *à* Wolverhampton où l'on fabrique les articles les plus ordinaires : serrures, clous, etc... Nous allons commencer par Birmingham pour décrire la situation des ouvriers employés dans ces branches d'industrie. L'organisation du travail a conservé à Birmingham, comme du reste dans presque tous les centres où l'on travaille les métaux, quelque chose de l'ancien caractère artisanal ; les petits patrons existent toujours et travaillent avec leurs apprentis soit chez eux, dans leur atelier, soit, quand ils utilisent l'énergie de la vapeur, dans de grandes usines qui sont divisées en plusieurs petits ateliers, loués aux différents petits patrons et pourvus dans toutes les salles d'un arbre actionné par une machine à vapeur qui peut à son tour actionner d'autres machines. Léon Faucher (auteur d'une série d'articles dans *La Revue des Deux-Mondes* [1], où il montre au moins qu'il a sérieusement étudié la question, articles en tout cas meilleurs que ce qu'Anglais et Allemands ont écrit jusqu'ici sur ce sujet) qualifie ces conditions de travail, par opposition à la grande fabrication du Lancashire et du Yorskire, du nom de « démocratie industrielle » [2] et fait-remarquer qu'elle n'a pas de résultats très favorables ni sur la situation des maîtres ni sur celle des compagnons. Cette remarque est tout à fait juste, car ces nombreux petits patrons, entre lesquels est réparti le bénéfice déterminé par la concurrence et qu'empoche ailleurs un seul gros industriel, ne sauraient en vivre convenablement. La tendance centralisatrice du capital les écrase ; pour un qui s'enrichit, dix sont ruinés et une centaine voient leur sort aggravé par la pression d'un seul riche qui peut vendre moins cher qu'eux. Et dans les cas où il leur faut concurrencer dès le départ de grands capitalistes, il va de soi qu'ils ne peuvent que péniblement lutter contre pareille concurrence, Le sort des apprentis n'est pas du tout meilleur chez les petits patrons que chez les industriels, comme nous le verrons, avec cette seule différence, qu'ils deviendront plus tard à leur tour petits patrons et pourront ainsi obtenir une certaine indépendance - c'est-à-dire qu'ils seront moins directement exploités par la bourgeoisie que dans les usines. Ainsi, ces petits patrons ne sont ni de vrais prolétaires, puisqu'ils vivent en partie du travail de leurs apprentis et qu'ils ne vendent pas leur travail [3] lui-même, mais le produit fini - ni de vrais bourgeois, puisque c'est essentiellement leur propre travail qui les fait vivre. C'est en raison de cette situation particulière, intermédiaire, que les ouvriers de Birmingham se sont très rarement joints franchement et en totalité aux mouvements ouvriers anglais. Birmingham est une ville politiquement radicale, mais pas résolument chartiste. Cependant on y trouve aussi un grand nombre d'usines assez importantes qui travaillent pour le compte de capitalistes et là c'est le règne absolu du système manufacturier - la division du travail, qui est ici poussée jusque dans le moindre détail, (par exemple dans la fabrication des aiguilles) ainsi que l'énergie de la machine à vapeur, permettent d'employer un grand nombre de femmes et d'enfants, et nous trouvons ici (dans le *Children's Employment Report)* exactement les mêmes caractéristiques que nous avait fournies le rapport sur les fabriques: travail des femmes jusqu'à l'accouchement, incapacité de s'occuper du ménage, état d'abandon du foyer et des enfants, indifférence, voire aversion à l'égard de la vie familiale et immoralité - en outre, éviction des hommes de leurs emplois, progrès constants de

1 Elle paraissait à Paris depuis 1829. Articles publiés en 1843-1844. FAUCHER les a repris dans les deux volumes de ses *Études sur l'Angleterre*, Paris 1845, où l'on peut lire : « C'est la démocratie industrielle à l'état domestique et, en quelque sorte, patriarcal. Birmingham va nous présenter un phénomène non moins extraordinaire, la démocratie industrielle dans une vaste cité et jusque dans les ateliers que la vapeur fait mouvoir. » (Tome II, p. 47.)

2 En français dans le texte.

3 Engels (comme Marx, d'ailleurs, dans ses premiers écrits) parle ici de la vente du travail. Marx démontrera par la suite que l'ouvrier ne vend pas son travail, mais sa *force de* travail. Cf. notamment la préface d'Engels à la nouvelle édition de 1891 de Travail salarié et Capital.

l'outillage, émancipation précoce des enfants, maris entretenus par leur femme et leurs enfants, etc... etc... On décrit les enfants comme à demi morts de faim et en haillons - la *moitié d'entre eux* dit-on, *ne sait pas ce que c'est que de manger à sa faim,* beaucoup vivent toute la journée de ce qu'on peut acheter de pain pour un penny (10 pfennigs prussiens), ou bien ne mangent rien avant le déjeuner; on citait même des cas où des enfants ne mangeaient rien de huit heures du matin à sept heures du soir. Les vêtements sont très souvent à peine suffisants pour cacher leur nudité ; beaucoup vont pieds nus, même en hiver. C'est pourquoi, ils sont tous petits et chétifs pour leur âge et deviennent très rarement quelque peu vigoureux; et lorsqu'on songe qu'un long et dur travail en espace clos s'ajoute à la précarité des moyens qui leur sont donnés pour reconstituer leurs forces physiques, on ne sera pas étonné de savoir que peu de gens, à Birmingham, sont aptes au service militaire.

Les ouvriers, dit un médecin chargé d'examiner les recrues, sont petits, débiles et physiquement peu solides - beaucoup, par surcroît, présentent des déformations de la cage thoracique ou de la colonne vertébrale.

D'après un sous-officier recruteur, les habitants de Birmingham sont plus petits que partout ailleurs, la plupart ont une taille de 5 pieds 4 ou 5 pouces, et sur 6 13 jeunes gens convoqués pour le recrutement, 238 seulement furent déclarés aptes. En ce qui concerne leur instruction, nous avons mentionné plus haut (Voir pages 158-159) une série de dépositions et d'exemples pris dans les districts métallurgiques, auxquels nous renvoyons le lecteur : d'ailleurs, il ressort du *Children's Employment Report* qu'à Birmingham, plus de la moitié des enfants de cinq à quinze ans ne fréquentent aucune espèce d'école, que ceux qui vont à l'école changent souvent d'établissement, de sorte qu'il est impossible de leur inculquer une instruction solide, et que les enfants sont retirés très tôt de l'école pour être mis au travail ; on peut aussi d'après le rapport, avoir une idée de la qualité des maîtres qu'on emploie; quand on lui demanda si elle enseignait aussi la morale, une institutrice répondit: « Non, pour 3 pence par semaine et par élève, on ne saurait l'exiger de moi » [1]; plusieurs autres ne comprirent même pas cette question, et d'autres considérèrent que cela ne faisait absolument pas partie de leur tâche. Une seule institutrice dit qu'elle n'enseignait pas la morale, mais qu'elle s'efforçait d'inculquer aux enfants de bons principes; et, ce disant, elle commit un gros pataquès [2]. Dans les écoles elles-mêmes, le commissaire constata un chahut et un désordre continuels [3]. C'est une des raisons pour lesquelles la moralité des enfants est extrêmement déplorable : la moitié des délinquants a moins de quinze ans; et en *une* seule année, on n'a pas condamné moins de go délinquants âgés de dix ans, dont *44* pour délits criminels. Le désordre des rapports sexuels semble, de l'avis du commissaire Grainger, presque la règle et ce, à un âge très précoce. (Grainger *: Rept.* et *evid).*

Dans le district métallurgique du Staffordshire, la situation est pire encore [4]. Étant donné la qualité grossière des produits métallurgiques de la région, il n'y a ni division du travail (sauf quelques exceptions), ni utilisation de la vapeur ou du machinisme. Dans cette contrée - Wolverhampton, Willenhall, Bilston, Sedgeley, Wednesfield, Darlaston, Dudley, Walsall, Wednesbury, etc... il y a par conséquent peu d'usines, mais d'autant plus de petites forges où travaillent séparément de petits patrons avec un ou plusieurs apprentis qui les servent jusqu'à

1 Appendix... Part 1, 1842, FF. 119, 175, 176, 197 Pt Report on the State of Education in Birmingham, 1838, reproduit par GRAINGER in Appendix ... Part 1, F. 185-R1.
2 Elle dit mot à mot : « J'essaie de leur imbiber de bons principes ». *Ibid.*, F. 188.
3 Grainger rédigeait des rapports spéciaux sur l'éducation.
4 Cf. à ce sujet *Appendix...* Part II, 1842, HORNE, QI-Q93 et W. H. B. COURT *: The Rise of the Midland Industries,* 1600-1838, 938.

l'âge de vingt-et-un ans. Les petits patrons sont à peu près dans la même situation que ceux de Birmingham, mais les apprentis sont bien plus mal lotis. On leur donne presque uniquement la viande d'animaux malades, accidentés, ou de la viande gâtée et des poissons avariés, également des veaux venus avant terme ou des cochons morts par asphyxie dans les wagons. Et ces pratiques ne sont pas seulement le fait de petits patrons mais aussi d'industriels plus importants qui ont de trente à quarante apprentis. Cela semble réellement général à Wolverhampton. Les conséquences naturelles en sont de fréquentes maladies intestinales et autres. En outre, les enfants n'ont pas assez à manger et ont rarement d'autres vêtements que leurs habits de travail, raison suffisante pour ne pas aller à l'école du dimanche. Les logements sont mauvais et sales, à telle enseigne qu'ils favorisent souvent l'apparition de maladies, et bien que leur travail soit la plupart du temps salubre, les enfants sont de ce fait petits, mal bâtis, débiles et dans beaucoup de cas affligés de graves infirmités. A Willenhall, par exemple, il y a une foule de gens qui, à cause de leur éternel travail de limage à l'étau, sont bossus et ont une jambe torse, - la jambe de derrière, *hind-leg*, comme ils l'appellent - de telle sorte que leurs deux jambes affectent la forme d'un K ; on dit en outre, qu'au moins le tiers souffre d'une hernie. Là de même qu'à Wolverhampton, on constata d'innombrables cas de retard de la puberté, aussi bien chez les filles - elles aussi travaillent dans les forges ! - que chez les garçons, parfois jusqu'à la dix-neuvième année. A Sedgley et dans les environs, où l'on ne fabrique presque que des clous, les gens logent et travaillent dans des cabanes misérables semblables à des étables, qui pour la saleté défient toute concurrence. Les filles et les garçons manient le marteau dès l'âge de dix ou douze ans et ne sont vraiment considérés comme des ouvriers accomplis que lorsqu'ils fournissent 1,000 clous par jour. Pour 1,200 clous, le salaire s'élève à *5 3/4* pence, c'est-à-dire pas tout à fait *5* groschen d'argent [1]. Pour chaque clou, il faut 12 coups et comme le marteau pèse 1 livre *1/4*, l'ouvrier doit lever 18,000 livres pour gagner ce misérable salaire. Avec un travail aussi pénible et une nourriture insuffisante, l'organisme des enfants est obligatoirement sous-développé, chétif, débile, fait du reste confirmé par les commissaires. Quant au niveau de l'instruction, dans ce district également, nous avons déjà donné plus haut des références précises. Dans cette région, le degré d'instruction est incroyablement bas, la moitié des enfants ne fréquente pas même l'école du dimanche, et l'autre moitié ne le fait que très irrégulièrement ; en comparaison avec d'autres districts, très peu d'entre eux savent lire et quant à l'écriture, c'est encore pis. Rien de plus naturel, puisque c'est entre la septième et la dixième année que l'on met les enfants au travail, précisément au moment où ils seraient *justement* capables de fréquenter l'école avec profit, et les maîtres de l'école du dimanche - des forgerons ou des mineurs - savent souvent à peine lire et ne sont même pas capables d'écrire leur propre nom. La moralité répond pleinement à ces moyens d'instruction. A Willenhall, affirme le commissaire Horne, en donnant à ce propos de solides preuves à l'appui, il n'y a aucun sentiment moral chez les ouvriers. D'une façon générale, il a trouvé que les enfants n'avaient ni connaissance des devoirs dus à leurs parents, ni affection pour eux. Ils étaient si peu capables de réfléchir à ce qu'ils disaient, si abrutis, si stupides qu'ils affirmaient souvent être bien traités, vivre très bien, alors qu'ils devaient travailler quatorze heures par jour, allaient en haillons, ne mangeaient pas à leur faim et recevaient des coups si rudes qu'ils s'en ressentaient encore plusieurs jours après. Ils ignoraient tout autre mode de vie, en dehors de celui qui consistait à s'éreinter du matin au soir, jusqu'à ce qu'on leur permît d'arrêter, et ils ne comprenaient même pas le sens de cette question, pour eux inouïe... « Êtes-vous fatigués ? » (Horne, *Rept., and evid.)*

---

1 Certains chiffres du rapport *(Appendix...* Part II, 1842, Q. 76) diffèrent un peu de ceux mentionnés par Engels.

A Sheffield, le salaire est meilleur et par conséquent meilleures aussi les conditions de vie des ouvriers. En revanche, il faut y noter quelques genres de travaux, dont l'effet est extrêmement néfaste sur la santé. Certaines opérations exigent de l'ouvrier qu'il maintienne des outils constamment pressés contre sa poitrine, ce qui entraîne la phtisie, d'autres, par exemple la taille des limes, entravent le développement complet du corps et provoquent des affections abdominales ; la taille des os (pour en faire des manches de couteaux) provoque des maux de tête des affections biliaires et chez les jeunes filles, très nombreuses dans ces métiers, de l'anémie. Mais le travail de beaucoup le plus malsain est l'affûtage des lames et des fourchettes, lequel entraîne immanquablement, surtout s'il est effectué sur des pierres sèches, une mort précoce. L'insalubrité de ce travail réside en partie dans l'attitude courbée qui comprime la poitrine et l'estomac, mais surtout dans la quantité de poussières métalliques à arêtes tranchantes, qui jaillissent durant l'affûtage, saturent l'atmosphère et qu'on respire obligatoirement. Les rémouleurs à sec atteignent à peine l'âge de trente-cinq ans en moyenne, les rémouleurs sur pierres humides, dépassent rarement les quarante-cinq ans. Le Dr Knight de Sheffield déclare :

Je ne peux représenter avec quelque clarté la nocivité de ce métier qu'en affirmant que pour moi, chez ces rémouleurs ce sont les plus forts buveurs qui vivent le plus longtemps, parce qu'ils sont le plus longtemps absents de leur travail. Il y a en tout 2,500 affûteurs à Sheffield. Environ 150 (80 hommes et 70 garçons) sont des affûteurs de fourchettes. Ceux-ci meurent entre leur 28e et 32e année ; les affûteurs de rasoirs, qui repassent aussi bien à sec qu'à la pierre humide meurent entre 40 et 45 ans et les affûteurs de couteaux de table qui repassent à la pierre humide meurent entre 40 et 50 ans [1].

Le même médecin décrit comme suit l'évolution de leur maladie, que l'on appelle l' « asthme des affûteurs ».

Ils commencent habituellement leur travail à l'âge de quatorze ans, et s'ils jouissent d'une bonne constitution il est rare qu'ils ressentent beaucoup de malaises avant leur vingtième année. C'est alors que se manifestent les symptômes de leur maladie spécifique; ils perdent leur souffle au moindre effort, en montant un escalier ou une côte, ils tiennent les épaules hautes pour soulager cet essoufflement perpétuel et croissant, ils se courbent en avant et semblent d'ailleurs se sentir le plus à l'aise dans l'attitude tassée qui est celle de leur travail, leur teint devient d'un jaune terreux, leurs traits expriment l'angoisse, ils se plaignent d'avoir la poitrine oppressée; leur voix devient rauque et rude; ils ont une toux bruyante, comme si l'air était expiré par un tube de bois. De temps à autre, ils expectorent des quantités importantes de poussière, soit mêlée aux mucosités ou bien en masses sphériques ou cylindriques, recouvertes d'un mince enduit de mucus. L'hémoptysie, l'incapacité de rester allongés, les sueurs nocturnes, des diarrhées avec coliques, un amaigrissement anormal accompagné de tous les symptômes habituels de la tuberculose finissent par les emporter, après qu'ils ont traîné des mois, souvent des années, malades, incapables de se nourrir eux-mêmes et de nourrir [2] *les leurs par leur travail. je dois ajouter que tous les essais qui ont été tentés jusqu'à maintenant pour prévenir ou guérir l'asthme des affûteurs ont été totalement infructueux.*

---

1 Dr Arnold KNIGHT *: North of England Medical and Surgical Journal,* août 1830 - mai 1831, vol. 1, p. 86, « On the grinders'asthma ».

2 Dans l'édition de 1845, faute d'impression : e*rniedrigen* (humilier) pour *ernähren* (nourrir).

Voici ce qu'écrivit Knight il y a dix ans [1] ; depuis, le nombre des rémouleurs et la violence de la maladie ont augmenté, mais on a également tenté de prévenir cette maladie en couvrant les meules à aiguiser et entraînant la poussière par un courant d'air. Les essais ont au moins partiellement réussi, mais les rémouleurs eux-mêmes ne veulent pas qu'on les mette en application et sont allés même dans certains endroits jusqu'à briser ces dispositifs de protection - parce qu'ils croient que cela attirera plus d'ouvriers dans leur spécialité, ce qui abaisserait leur salaire ; ils sont partisans d'une vie « courte et bonne ». Le Dr Knight a souvent dit à des rémouleurs qui venaient le consulter aux premiers symptômes de cet asthme : «Vous allez au-devant de la mort si vous retournez travailler à la meule ». Mais ce fut toujours en vain; quiconque était devenu rémouleur était de ce fait perdu, comme s'il s'était vendu au diable. Le niveau de l'instruction à Sheffield est *très* bas ; un *ecclésiastique*, qui s'était fort occupé de statistiques sur l'instruction était d'avis que sur les *16.500* enfants de la classe ouvrière, en état de fréquenter l'école, à peine *6,500* savaient lire [2]. Mais ceci provient du fait que les enfants sont retirés de l'école dès l'âge de sept ans et au plus tard à douze ans et que les maîtres ne valent rien (Fun d'eux était un homme convaincu de vol, qui à sa sortie de prison n'avait pas trouvé d'autre moyen d'existence que l'enseignement 1). L'immoralité semble être plus grande parmi la jeunesse de Sheffield que partout ailleurs (à la vérité, on ne sait à quelle ville revient la palme, et si l'on se met à lire les rapports, on est tenté de croire que chacun la mérite). Les jeunes gens sont vautrés le dimanche toute la journée dans la rue, jouant aux sous [3] ou bien excitant des chiens à se battre ; ils fréquentent assidûment les estaminets où ils restent avec leur petite amie, jusqu'à ce que tard dans la soirée, ils aillent par couples effectuer une petite promenade chacun de leur côté. Dans un cabaret que le commissaire visita, il trouva 40 ou 50 jeunes gens des deux sexes, presque tous âgés de moins de dix-sept ans, chaque jeune homme assis auprès de sa belle. Les uns jouaient aux cartes, d'autres chantaient ou dansaient, tous buvaient. Au milieu d'eux, il y avait des filles de joie professionnelles. Rien d'étonnant donc que le dérèglement et la précocité des rapports sexuels, la prostitution juvénile soient, comme l'affirment tous les témoins, même chez des individus de quatorze ou quinze ans, extrêmement fréquents à Sheffield. Les crimes d'un caractère sauvage et fou sont monnaie courante ; un an avant l'arrivée du commissaire, on arrêta une bande, constituée surtout de jeunes gens, au moment où elle s'apprêtait à incendier la ville entière ; ils avaient un équipement complet de lances et de matières incendiaires. Nous verrons plus tard que le mouvement ouvrier de Sheffield témoigne du même caractère brutal (Symons, *Rept. and evid.).*

En dehors de ces chefs-lieux où se concentre la métallurgie, il y a également des fabriques d'épingles à Warrington (Lancashire), où règne aussi parmi les ouvriers et surtout les enfants, une grande misère, une grande immoralité et ignorance, et un certain nombre de fabriques d'aiguilles dans la région de Wigan (Lancashire) et dans l'est de l'Écosse ; les rapports relatifs à ces districts concordent presque en tous points avec ceux du Staffordshire. Il ne nous reste plus qu'une branche de cette industrie : la *fabrication de machines,* pratiquée notamment dans les districts industriels, et surtout dans le Lancashire, le caractère singulier de cette production est la fabrication de machines par des machines, ce qui ravit aux ouvriers chassés de partout ailleurs, leur dernier refuge, c'est-à-dire l'emploi dans la fabrication des machines qui les ont mis en chômage. Les machines à raboter et à percer, les machines qui fabriquent des vis, des roues et des écrous, etc... les tours mécaniques, ont mis là aussi en

1 *Ibid., pp. 70-71* et *Appendix…* Part I, 1842, E. 5-6.
2 Rapport de J. C. SYMONS sur Sheffield. *Appendix...* Part 1, 1842, E. 20. L'affirmation ci-dessus émane de Symons et non d'un ecclésiastique.
3 Mot à mot: « Jouent à jeter de l'argent en l'air » ; à pile ou face, en anglais: tossing coins.

chômage une foule d'ouvriers qui jadis, travaillaient régulièrement pour un bon salaire, et quiconque le désire, peut en -voir un grand nombre dans les rues de Manchester [1].

Au nord de cette région sidérurgique du Staffordshire, s'étend un district industriel que nous allons maintenant examiner : celui des poteries *(potteries)*, dont le centre principal est la commune *(borough)* de Stoke qui englobe les localités de Hanley, Burslem, Lane End, Lane Delph, Etruria, Cobridge, Longport, Tunstall et Goldenhill avec, en tout, 60,000 habitants [2]. Le *Children's Employment Report*, relate à leur sujet : dans quelques branches de cette fabrication - la faïence - les enfants ont un travail facile dans des ateliers chauds et aérés ; dans d'autres, par contre, on exige d'eux un labeur dur et fatigant, alors qu'ils n'ont ni nourriture suffisante ni bons vêtements. De nombreux enfants se plaignent : « je n'ai pas assez à manger, on me donne le plus souvent des pommes de terre à la croque au sel, jamais de viande, jamais de pain, je ne vais pas à l'école, je n'ai pas de vêtements [3]. » - « je n'ai rien eu à manger à midi, à la maison on ne mange pas toujours à midi, on me donne le plus souvent des pommes de terre à la croque au sel, parfois du pain. » - «Voilà tous les habits que j'ai; il n'y a plus d'habits du dimanche à la maison [4]. » Parmi les enfants dont le travail est particulièrement malsain, il faut signaler les *mould-runners*, qui doivent porter dans son moule la poterie qu'on vient de mouler jusqu'à la salle de séchage, puis, quand la poterie est séchée comme il convient, rapporter le moule vide. Ils doivent ainsi aller et venir toute la journée avec un fardeau trop lourd pour leur âge et la température élevée qui règne dans la fabrique accroît encore considérablement leur fatigue. Les enfants sont presque sans exception malingres, pâles, débiles, petits et mal bâtis ; ils souffrent presque tous de troubles gastriques, vomissements, manque d'appétit, et un grand nombre meurt de consomption. Les garçons désignés sous le nom de *jiggers* sont presque aussi chétifs ; ils tirent leur nom de la roue *(iigger)* qu'ils ont à faire tourner. Mais le travail de beaucoup le plus malsain est celui des ouvriers qui doivent plonger les poteries terminées dans un liquide contenant de fortes quantités de plomb et fréquemment aussi beaucoup d'arsenic, ou doivent prendre en main les poteries qui viennent d'être plongées dans cette solution. Les mains et les vêtements de ces ouvriers -hommes et enfants -sont toujours imprégnés de ce liquide, la peau se ramollit et se desquame à empoigner continuellement des objets très rugueux, si bien que leurs doigts saignent souvent et sont constamment dans un état éminemment favorable à l'absorption de ces produits dangereux. Il en résulte des douleurs violentes, de graves affections gastriques et intestinales, une constipation opiniâtre, des coliques, parfois de la consomption et le plus souvent des *attaques d'épilepsie* chez les enfants. Chez les hommes, survient habituellement une paralysie partielle des muscles de la main, la *colica Pictorum* [5] et la paralysie de membres entiers. Un témoin raconte que deux enfants qui travaillaient avec lui, sont morts de convulsions durant leur travail; un autre, qui a travaillé deux ans à l'immersion des poteries, quand il était enfant, raconte qu'il a ressenti au début de violentes douleurs abdominales, puis qu'il a eu un accès de convulsions qui l'obligea à rester deux mois au lit et, depuis, des accès de ce genre, de plus en plus fréquents, actuellement quotidiens, avec souvent de *dix à vingt attaques d'épilepsie par jour*. Son côté droit est paralysé et, selon le dire des médecins, il ne retrouvera jamais l'usage de ses membres. Dans l'atelier d'immersion d'une usine, il y a quatre hommes qui sont tous épileptiques et souffrent de violentes coliques, et onze garçons parmi lesquels quelques-uns sont déjà épileptiques [6]. Bref, cette

1 *Appendix.... Part 11, 1842, B. 41-42 et* LEACH : op. *cit., 1844, pp. 42-45.*
2 Exactement 70,000 (Samuel *SCRIVEN* in *Appendix...* Part I, *1842, C.I).*
3 Le même enfant a déclaré par ailleurs à l'enquêteur : « Je suis content de mon travail.»
4 Ce qui n'empêche pas l'enfant de dire encore : « Le contremaître est gentil avec moi, le patron aussi.
5 Colique des peintres (ou colique de plomb), maladie des peintres qui utilisaient de la céruse.
6 Les trois témoins sont âgés respectivement de 38, 19 et 33 ans.

terrible maladie est presque toujours consécutive à ce travail, et cela encore, pour le plus grand profit financier de la bourgeoisie. Dans les ateliers où l'on ponce la faïence, l'atmosphère est saturée d'une très fine poussière de silex qui est aussi nocive que la poussière d'acier respirée par les affûteurs de Sheffield. Ces ouvriers perdent le souffle, ils ne peuvent plus rester tranquillement allongés, souffrent de plaies à la gorge, toussent violemment, et leur voix devient si faible qu'on les entend à peine. Eux aussi meurent tous de tuberculose. Dans les districts de poteries, il y a, assure-t-on, un nombre relativement important d'écoles permettant aux enfants de s'instruire, mais comme on envoie ces enfants très tôt à l'usine et qu'ils doivent y travailler très longtemps (le plus souvent douze heures ou plus), ils sont dans l'impossibilité de tirer profit de ces écoles ; et c'est pourquoi les trois quarts des enfants [1] examinés par le commissaire, ne savaient ni lire, ni écrire; dans le district tout entier régnait le plus grand analphabétisme. Des enfants qui avaient fréquenté les écoles du dimanche durant des années, étaient incapables de distinguer les lettres entre elles et dans le district tout entier, non seulement la formation intellectuelle, mais la formation morale et religieuse aussi, étaient à un niveau très bas (Scriven, *Rept. and evid.).*

Dans la *fabrication du verre* également, il existe des travaux qui, s'ils semblent peu affecter les hommes, ne peuvent néanmoins être supportés par des enfants. Un labeur pénible, l'irrégularité de la durée du travail, un fréquent travail de nuit et surtout la température élevée des ateliers (100 à 1300 Fahrenheit) [2] provoquent chez les enfants une faiblesse et une morbidité générales, une croissance défectueuse et singulièrement des affections oculaires, des maladies abdominales, des maladies des bronches et des rhumatismes. De nombreux enfants sont pâles, ont les yeux rouges et restent aveugles durant des semaines, souffrent de nausées fréquentes, de vomissements, de toux, de refroidissements et de rhumatismes. Lorsqu'il leur faut sortir les pièces du four, les enfants doivent souvent pénétrer dans une zone où la chaleur est telle que les planches sur lesquelles ils marchent, s'enflamment sous leurs pieds. Les souffleurs de verre meurent le plus souvent de faiblesse et de maladies de poitrine (Leifchild, *Rept. App.* Pt. II, p. L *2* et suivantes, *11, 12* ; Franks, *Rept. App.* Pt II, p. *K7, p. 48;* Tancred, *Evid. App.* Pt II, *P. i 76* etc.... tous dans le *Children's Employment Report).*

En général, le même rapport témoigne de l'envahissement, lent mais sûr, de tous les secteurs de l'industrie, par le système manufacturier, ce qui se manifeste surtout par l'emploi des femmes et des enfants. je n'ai pas jugé nécessaire de suivre plus en détail, partout, les progrès du machinisme et l'éviction des hommes adultes. Quiconque connaît quelque peu l'industrie, sera aisément en mesure de compléter lui-même ces données, tandis que la place me manque ici pour développer dans tous ses détails cet aspect de l'actuel système de production dont nous avons exposé les résultats à l'occasion de l'étude du système des usines. On utilise partout des machines et on détruit ainsi les derniers vestiges d'indépendance de l'ouvrier. Partout la famille est désagrégée par le travail de la femme et des enfants, et elle est mise sens dessus dessous lorsque l'homme est en chômage; partout l'avènement inéluctable du machinisme met l'industrie et, avec elle, l'ouvrier entre les mains du capitaliste. La centralisation de la propriété progresse irrésistiblement, la division de la société en gros capitalistes et en ouvriers prolétaires se fait chaque jour plus nette ; le développement industriel de la nation s'avance à pas de géant vers une crise inévitable.

---

1 SCRIVEN dit : « des personnes », C. 10, no 40.
2 Dans les éditions de 1845 et de 1893 : « 300 à 330º Fahrenheit. » Correspond à 40 à 55º centigrades.

J'ai déjà remarqué plus haut que dans l'artisanat, la puissance du capital, et parfois aussi la division du travail ont conduit aux mêmes résultats, éliminant la petite bourgeoisie et mettant à sa place gros capitalistes et ouvriers prolétaires. Il y a au fond peu à dire sur ces artisans, puisque tout ce qui les concerne a déjà trouvé place précédemment, lorsque nous avons parlé du prolétariat industriel en général; par ailleurs, peu de choses ont changé dans cette branche depuis le début du mouvement industriel dans la nature du travail et dans son influence sur la santé des ouvriers. Mais les contacts avec les ouvriers d'usine proprement dits, la pression des gros capitalistes qui est devenue beaucoup plus sensible que celle des petits patrons avec lesquels le compagnon avait malgré tout des rapports personnels, l'influence de la vie des grandes villes et les baisses de salaire, ont fait de presque tous les artisans, des membres actifs des mouvements ouvriers. Nous aurons à en parler très bientôt et nous allons examiner en attendant une catégorie de la population laborieuse de Londres qui mérite une attention toute particulière en raison de la barbarie extraordinaire avec laquelle la bourgeoisie, par cupidité, l'exploite. J'entends les modistes et les couturières.

Il est vraiment significatif précisément, que la fabrication des articles qui servent à la parure des *dames de la bourgeoisie,* ait les conséquences les plus tristes sur la santé des ouvriers occupés à ce travail. Nous l'avons déjà vu avec la fabrication de la dentelle, et nous avons maintenant, pour nouvelle preuve de ce fait, les boutiques de modistes de Londres. Ces établissements occupent une foule de jeunes filles - en tout, paraît-il, quinze mille - qui habitent et mangent dans la maison même où elles travaillent ; elles viennent pour la plupart de la campagne et sont ainsi complètement les esclaves de leurs patrons [1]. Pendant la saison *fashionable,* qui dure environ quatre mois de l'année, la durée du travail, même dans les meilleurs établissements, atteint quinze heures par jour et quand le travail presse, *18* heures ; cependant dans la plupart des boutiques, on travaille pendant cette période sans que la durée de travail soit nettement fixée, si bien que les jeunes filles n'ont par jour, que six heures tout au plus, souvent seulement trois ou quatre, parfois même deux heures sur vingt-quatre pour dormir et se reposer, quand elles ne sont pas contraintes de travailler toute la nuit, ce qui n'est pas si rare que ça ! La seule limite à leur travail, c'est l'incapacité physique absolue de tirer l'aiguille une minute de plus. Il est arrivé qu'une de ces créatures sans défense, reste neuf jours de suite sans se déshabiller et ne puisse se reposer que quelques instants, à l'occasion, sur un matelas où on lui servait à manger des mets découpés en menus morceaux, afin qu'elle puisse avaler la nourriture le plus rapidement possible [2].

Bref, ces malheureuses jeunes filles sont tenues comme des esclaves par un fouet moral - la menace du renvoi - à un travail si continu et si incessant que nul homme robuste - à plus forte raison de délicates jeunes filles de quatorze à vingt ans - ne saurait le supporter. En outre, l'air étouffant des ateliers et aussi des dortoirs, la position courbée en avant, la nourriture souvent mauvaise et indigeste, tout cela, mais surtout ce travail prolongé et cette privation de grand air, produisent les plus tragiques résultats pour la santé de ces jeunes filles. Abattement et épuisement, faiblesse, perte de l'appétit, douleurs dans les épaules, le dos et les hanches, mais surtout maux de tête, font bientôt leur apparition ; puis ce sont les déviations de la colonne vertébrale, des épaules trop hautes et déformées, l'amaigrissement, les yeux gonflés, larmoyants et douloureux bientôt atteints de myopie, la toux, un développement insuffisant de la cage thoracique, un souffle court, ainsi que toutes les maladies féminines de la formation. Les yeux sont souvent si malades qu'une cécité

1 *Appendix...,* Part I, 1842, F. 26-42. (R. D. GRAINGER).
2 *Ibid., p. 30,* par. 283 : Témoignage de l'oculiste F. Tyrell qui cite le cas d'une jeune fille de 17 ans qui a perdu la vue pour avoir travaillé neuf jours de suite.

incurable survient, un dérèglement total des fonctions oculaires, et quand la vue reste assez bonne pour permettre de continuer le travail, c'est généralement la tuberculose qui termine la brève et triste existence de ces modistes. Même chez celles qui quittent assez tôt leur emploi, la santé physique est à jamais détruite, la vigueur de l'organisme brisée ; elles sont continuellement, surtout une fois mariées, maladives et débiles et mettent au monde des enfants chétifs. Tous les médecins interrogés par le commissaire (de la *Children's Employment Commission)* ont été unanimes à déclarer qu'on ne saurait imaginer un mode de vie tendant, plus que celui-là, à ruiner la santé et à entraîner une mort prématurée.

C'est avec la même cruauté, mais d'une façon un peu moins directe, que les *couturières* sont en général exploitées à Londres [1]. Les jeunes filles qui sont employées à la confection de corsets, ont un labeur dur, pénible, qui fatigue la vue et quel salaire touchent-elles ? je l'ignore, mais ce que je sais, c'est que l'entrepreneur qui est responsable de la matière première qu'on lui fournit et qui répartit le travail entre ses couturières, touche 1 1/2 penny (soit *15* pfennigs prussiens) par pièce. Il faut en déduire son bénéfice - et il s'élève au moins à 1/2 penny. C'est donc tout au plus un penny qui va dans la poche de la pauvre jeune fille. Les jeunes filles qui cousent les cravates doivent s'engager à faire seize heures par jour et perçoivent par semaine 4 shillings 1/2, soit 1 thaler prussien 1/2, somme avec laquelle elles peuvent acheter à peu près autant de marchandises que pour 20 groschen d'argent dans la ville la plus chère d'Allemagne [2]. Mais la situation la moins enviable est celle des jeunes filles qui cousent les chemises [3]. Pour une chemise ordinaire, elles perçoivent 1 penny 1/2 - jadis, elles touchaient 2 ou *3* pence mais depuis que la maison des pauvres de St Pancrace - administrée par une direction composée de *bourgeois radicaux,* s'est mise à prendre du travail pour 1 penny 1/2, ces malheureuses femmes ont dû en faire autant. Pour des chemises fines brodées, qui peuvent être faites en un jour mais à condition d'y travailler dix-huit heures, on les paye *6* pence, soit 5 groschen d'argent. Le salaire de ces couturières s'élève donc, et selon divers témoignages d'ouvriers et d'entrepreneurs, à 2 *1/3* shillings par semaine, et ce, pour un travail acharné, prolongé jusque tard dans la nuit ! Et le comble de cette scandaleuse barbarie, c'est que les couturières doivent verser en dépôt au confectionneur une fraction du montant de la matière première qu'on leur confie; elles ne sauraient le faire - les propriétaires le savent bien - sans en mettre en gage une partie; de deux choses l'une, ou bien elles les retirent à perte ; ou bien, si elles ne peuvent pas retirer les pièces d'étoffes mises en gage, elles sont forcées d'aller devant le juge de paix, comme il advint à une couturière en novembre *1843* [4]. Une malheureuse fille, qui se trouvait dans ce cas et ne savait que faire, se jeta en août *1844* dans un canal et s'y noya [5]. Ces couturières habitent d'ordinaire de petites mansardes, vivent dans la plus grande misère, s'entassant autant qu'il est possible dans une seule pièce où, en hiver, la chaleur animale est la plupart du temps la seule source de chaleur. Assises, courbées sur leur travail, elles cousent de quatre ou cinq heures du matin jusqu'à minuit, ruinant leur santé en quelques années, et hâtant l'heure de leur mort sans même pouvoir se procurer les objets les plus indispensables [6], tandis que roulent à leurs pieds, les

1 Ouvrières, travaillant généralement à domicile.

2 Cf. *Weekly Dispatch* du 17 mars 1844 et 25 août 1844, *« Horrifying condition of the Stay-makers and stock-makers » (effroyable* situation des ouvrières fabriquant des bas et des corsetières).

3 *Appendix....* Part 1, 1842, F. 33-41 et *Weekly Dispatch, 19* novembre 1843, article signé Censorius.

4 *Weekly Dispatch, 5* novembre 1843 (cas d'Elisabeth Harding) et *Northern Star,* 25 novembre 1843 (Mary White).

5 *Northern Star,* 31 août 1844 (Elisabeth Kendall, *19* ans). Sur la condition de ces ouvrières. Cf, Ch. KINGSLEY *: Cheap clothes* and *Nasty, 1850.*

6 Th. HOOD, le plus doué de tous les humoristes anglais d'aujourd'hui et, comme tous les humoristes, plein de sentiments humanitaires, mais sans aucune énergie morale, publia un beau poème au début de 1844, lorsque la misère des couturières remplissait les colonnes de tous les journaux, *The Song of the Shirt,* (la chanson de la

carrosses étincelants de la bourgeoisie et tandis que peut-être à dix pas de là, un misérable dandy perd au jeu du pharaon plus d'argent qu'elles n'en peuvent *gagner* en une année entière.

Telle est la situation du prolétariat industriel anglais. Où que nous tournions nos regards, c'est une misère permanente ou temporaire qui s'offre à nous, des maladies provoquées par les conditions de vie ou le travail, l'immoralité, partout l'anéantissement, la destruction lente mais sûre de la nature humaine tant du point de vue physique que moral. Est-ce là une situation qui puisse durer ?

Cette situation ne peut durer et ne durera pas. Les ouvriers, la grande majorité du peuple, ne le veulent pas. Voyons ce *qu'eux* disent de leur situation.

---

chemise) qui arracha aux filles de la bourgeoisie maintes larmes de pitié mais qui demeurèrent inutiles. je n'ai pas assez de place pour pouvoir la citer ici ; elle parut d'abord dans le *Punch**, puis fit le tour des journaux. Comme la situation des couturières a été à l'époque discutée dans tous les journaux, des citations particulières sont superflues. (F.E.)
**Punch*, Noël, 1843.

MOUVEMENTS OUVRIERS

On m'accordera, même si je ne l'avais pas démontré si souvent par le menu, que les ouvriers anglais ne peuvent pas se sentir heureux dans une telle situation; que cette situation qui est la leur n'est pas de celles où un homme, voire une classe tout entière, est en mesure de penser, de sentir et de vivre humainement. Les ouvriers doivent donc s'efforcer de trouver une issue à cette situation qui les ravale au rang de la bête, pour se créer une existence meilleure, plus humaine, et ils ne peuvent le faire qu'en entrant en lutte contre les intérêts de la bourgeoisie en tant que telle, intérêts qui résident précisément dans l'exploitation des ouvriers; mais la bourgeoisie défend ses intérêts de toutes les forces qu'elle est capable de déployer, grâce à la propriété et au pouvoir d'État dont elle dispose. Dès lors que l'ouvrier veut échapper à l'état de choses actuel, le bourgeois devient son ennemi déclaré.

Mais l'ouvrier peut remarquer, en outre, à chaque instant, que le bourgeois le traite comme une chose, comme sa propriété, et c'est déjà pour cette raison qu'il se manifeste en ennemi de la bourgeoisie. J'ai précédemment démontré à l'aide de cent exemples - et j'eusse pu en citer des centaines d'autres - que, dans les conditions actuelles, l'ouvrier ne peut sauver sa qualité d'homme que par la haine et la révolte contre la bourgeoisie. Et c'est grâce à son éducation, ou plutôt son manque d'éducation, ainsi qu'à la chaleur du sang irlandais qui est passée en grande proportion dans les veines de la classe ouvrière anglaise, qu'il *est capable* de protester avec la plus grande passion contre la tyrannie des possédants. L'ouvrier anglais n'est plus un Anglais, il n'est pas comme son riche voisin, un homme d'argent calculateur ; il a des sentiments pleinement évolués, son flegme nordique inné est compensé par la liberté avec laquelle ses passions ont pu se développer et acquérir sur lui une totale emprise. La formation rationnelle qui a développé si considérablement les dispositions égoïstes du bourgeois anglais, qui a fait de l'égoïsme sa passion dominante, et concentré tout son pouvoir affectif sur la seule cupidité, cette formation, l'ouvrier, lui ne l'a pas ; en revanche ses passions sont aussi fortes et puissantes que chez les étrangers. La nationalité anglaise a été effacée chez l'ouvrier.

Si, comme nous l'avons vu, l'ouvrier ne peut plus mettre en valeur ses qualités humaines qu'en s'opposant à l'ensemble de ses conditions de vie, il est naturel que ce soit précisément dans cette opposition que les ouvriers se montrent le plus sympathiques, le plus nobles, le plus humains. Nous verrons que toute la force, toute l'activité des ouvriers sont orientées vers ce seul but et que même les efforts qu'ils font pour acquérir par ailleurs une formation humaine sont tous en relation directe avec lui. Nous aurons certes, à relater certains cas de violences individuelles et même de brutalité, mais il ne faut pas perdre de vue que l'Angleterre est en guerre sociale ouverte, et que si la bourgeoisie a intérêt à mener cette guerre hypocritement, sous les apparences de la paix et même de la philanthropie, pour l'ouvrier, mettre à nu ses véritables conditions de vie, battre en brèche cette hypocrisie, ne peut que le servir ; et par conséquent, les actes d'hostilité les plus violents commis par les ouvriers contre la bourgeoisie et ses valets ne sont que l'expression ouverte, et non déguisée, de ce que la bourgeoisie inflige en cachette et perfidement aux ouvriers.

La révolte des ouvriers contre la bourgeoisie a commencé peu après les débuts du développement de l'industrie et a traversé plusieurs phases. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer en détail l'importance historique de ces diverses phases pour l'évolution du peuple anglais; je

suis obligé de me réserver de traiter ces questions dans une étude ultérieure et de me borner, en attendant, aux simples faits, dans la mesure où ils peuvent servir à caractériser la situation du prolétariat anglais.

La première forme, la plus brutale et la plus stérile, que revêtit cette révolte fut le crime. L'ouvrier vivait dans la misère et l'indigence et il voyait que d'autres jouissaient d'un meilleur sort. Sa raison ne parvenait pas à comprendre pourquoi, précisément lui, devait souffrir dans ces conditions, alors qu'il faisait bien davantage pour la société que le riche oisif. Le besoin vainquit en outre le respect inné de la propriété - il se mit à voler. Nous avons vu que le nombre des délits s'accrût avec l'expansion de l'industrie et que le nombre annuel des arrestations est en rapport constant avec celui des balles de coton vendues sur le marché.

Mais les ouvriers eurent tôt fait de constater l'inanité de cette méthode. Les délinquants ne pouvaient par leurs vols, protester contre la société qu'isolément, qu'individuellement ; toute la puissance de la société s'abattait sur chaque individu et l'écrasait de son énorme supériorité. De plus, le vol était la forme la moins évoluée, la moins consciente de la protestation et pour cette simple raison, elle ne fut jamais l'expression générale de l'opinion publique des ouvriers, encore qu'ils aient pu l'approuver tacitement. La *classe* ouvrière ne commença à s'opposer à la bourgeoisie que lorsqu'elle résista violemment à l'introduction des machines, comme ce fut le cas tout au début du mouvement industriel. Les premiers inventeurs, Arkwright etc... furent d'abord persécutés de cette manière et leurs machines mises en morceaux; plus tard eurent lieu un grand nombre de révoltes contre les machines, et elles se déroulèrent presque exactement comme les émeutes des imprimeurs de Bohême en juin *1844* [1] ; les usines furent démolies et les machines mises en pièces.

Cette forme d'opposition, elle aussi, n'était qu'isolée, limitée à certaines localités, et ne visait qu'un seul aspect du régime actuel. Le but immédiat atteint, la puissance de la société s'abattait de toute sa violence sur les délinquants sans défense et les châtiait à son gré, tandis qu'on introduisait malgré tout, les machines. Il fallait trouver une nouvelle forme d'opposition.

C'est ici qu'une loi votée par l'ancien Parlement tory, oligarchique, avant sa réforme, fut d'un grand secours; plus tard, lorsque l'opposition entre bourgeoisie et prolétariat fut légalement sanctionnée par le bill de réforme et que la bourgeoisie fut ainsi élevée au rang de classe dominante, pareille loi ne serait jamais passée à la Chambre des Communes. Cette loi fut votée en 1824 annulant tous les textes législatifs qui, jusqu'alors avaient interdit aux ouvriers de s'associer pour la défense de leurs intérêts. Ils obtinrent ainsi un droit qui n'appartenait jusqu'alors qu'à l'aristocratie et à la bourgeoisie : le *droit de libre association.* Certes, des associations secrètes avaient toujours existé parmi eux, mais n'étaient jamais parvenues à de grands résultats. En Écosse, entre autres, il y avait eu dès 1812 - ainsi que le raconte Symons *(Arts and Artizans, pp.* 137 et suiv.), un arrêt de travail général, organisé par une association secrète [2]. Il eut lieu à nouveau en 1822, et à cette occasion, deux ouvriers qui n'avaient pas voulu adhérer à l'association et avaient été, en conséquence, déclarés traîtres à leur classe, par les ouvriers associés, furent vitriolés et perdirent ainsi la vue. De même en 1818, l'Association des mineurs d'Écosse fut assez puissante pour imposer un arrêt général du travail. Ces associations faisaient prêter à leurs membres un serment de fidélité et de secret,

1 Engels revient à plusieurs reprises dans son introduction sur ces émeutes qui eurent lieu en Bohème et en Silésie.

2 En réalité, Symons se borne à dire que les grévistes « furent inculpés » pour avoir constitué une association secrète. (J. C. SYMONS: op. *cit., p. 143.)* Il reprend le compte rendu du secrétaire du shérif de Glasgow.

tenaient à jour des listes, des caisses, une comptabilité, et avaient des ramifications locales. Mais la clandestinité dont s'entouraient leurs actions, paralysait leur développement. Par contre, lorsque les ouvriers obtinrent en 1824 le droit de libre association, ces Unions s'étendirent rapidement sur l'ensemble de l'Angleterre et devinrent puissantes. Dans toutes les branches d'industrie, s'en constituèrent de semblables *(trade-unions)* avec l'intention manifeste de protéger l'ouvrier isolé contre la tyrannie et l'incurie de la bourgeoisie. Leurs buts étaient de fixer le salaire, et de négocier en « masse » [1], en tant que *Puissance,* avec les patrons, de réglementer le salaire en fonction du bénéfice [2] du patron, d'en obtenir l'augmentation quand le moment était propice, et de le maintenir au même niveau partout pour chaque corps de métier ; c'est pourquoi ces unions se mirent à négocier avec les capitalistes l'institution d'une échelle des salaires qui serait partout observée, et à refuser de travailler pour un patron qui n'accepterait pas cette échelle. En outre, leur but était de maintenir toujours active la demande d'ouvriers, en limitant l'embauche des apprentis, ce qui empêchait de réduire les salaires ; de lutter autant que possible contre les sournoises réductions de salaires, que tentaient les industriels par le biais de l'introduction de nouvelles machines ou de nouveaux outils, etc... ; et enfin, d'aider les ouvriers en chômage par des allocations en espèces. Ce qui s'effectue soit directement sur la caisse de l'association, soit au moyen d'une carte où figurent les indications d'identité nécessaires et sur présentation de laquelle l'ouvrier va d'une localité à une autre, assisté par ses camarades de travail et renseigné par eux sur la meilleure chance de se procurer du travail. Cette pérégrination, les ouvriers l'appellent *the tramp* et celui qui l'accomplit s'appelle donc un *tramper* (trimardeur) [3]. Pour atteindre ces objectifs, l'union élit un président et un secrétaire, appointés - car il faut s'attendre que nul industriel ne veuille engager de telles personnes - ainsi qu'un comité qui perçoit les cotisations hebdomadaires et veille à l'utilisation des fonds pour les buts de l'Association. Lorsque c'était possible et profitable, les compagnons de métier de différents districts s'unissaient en fédération et organisaient à des dates fixes des réunions de délégués. Dans certains cas on a tenté d'unir les associés de *tout* un corps de métier à l'échelle de toute l'Angleterre en *une seule* grande association, et à maintes reprises - la première fois en 1830 - de fonder une association générale d'ouvriers à l'échelle de tout le royaume, qui inclurait une organisation particulière pour chaque métier. Cependant, ces associations ne subsistèrent jamais longtemps et ne parvinrent que rarement à se constituer, car seule une agitation générale exceptionnelle est capable de rendre une telle association possible et efficace [4].

Les moyens que ces Unions ont coutume d'employer pour atteindre leurs buts, sont les suivants. Si un des patrons (ou plusieurs d'entre eux) refuse de payer le salaire fixé par l'association, on lui envoie une délégation ou on lui remet une pétition (on voit que les ouvriers savent reconnaître le pouvoir absolu du maître de l'usine dans son petit État) ; si cela ne suffit pas, l'association ordonne la cessation du travail et tous les ouvriers rentrent chez eux. Cet arrêt de travail *(turn-out ou strike)* [5] est, soit partiel, quand c'est un seul ou plusieurs patrons qui refusent de payer le salaire proposé par l'association, soit général quand il s'agit de tous les patrons de la branche intéressée. Voilà quels sont les moyens légaux employés pour l'association, au cas où l'arrêt de travail se produit après préavis, ce qui n'est

1 En français dans le texte.
2 Le terme allemand est *Nutzen:* dans l'édition de 1892, il sera remplacé par *Profit.*
3 Sur les *tramps, cf.* E. J. HOBSBAWM : « The Tramping Artisan » *Economic History Review,* 2nd Series, vol. 3, no 3, 1951, pp. 299-320. Engels écrit bien *trampers ; en anglais, on dit tramp.* même remarque pour les pages 351 et 352.
4 *Cf. G. D. H.* COLE *: Attempts at general Union: a study* in *British Trade* Union *History,* 1818-1834 (1953)
5 Engels, on le voit, ne fait pas de différence entre ces deux termes.

pas toujours le cas. Mais ces moyens légaux sont précisément très faibles tant qu'il reste des ouvriers qui ne font pas partie de l'Association, ou qui s'en laissent séparer par des avantages éphémères offerts par le bourgeois. En particulier, lors d'arrêts de travail partiels, l'industriel peut recruter suffisamment d'hommes parmi ces brebis galeuses (nommés *knobsticks)* [1] et faire échouer ainsi les efforts des ouvriers membres de l'association. Habituellement ces *knobsticks* sont alors l'objet de menaces, d'injures, de coups ou autres mauvais traitements de la part des membres de l'association, bref de mesures d'intimidation de toutes sortes; ils portent plainte, et comme la bourgeoisie si éprise de légalité, dispose encore du pouvoir, la puissance de l'association est brisée presque toujours par le premier acte qui enfreint la loi, par la première plainte en justice portée contre ses membres.

L'histoire de ces associations est une longue suite de défaites ouvrières, interrompue par quelques rares victoires. Il est normal que tous ces efforts ne puissent changer les lois de l'économie, que le salaire soit régi [2] par le rapport de la demande à l'offre sur le marché du travail. C'est pourquoi ces associations ne peuvent rien contre les *grandes* causes qui agissent sur ce rapport ; en cas de crise économique, l'association est contrainte de réduire elle-même le salaire, ou de se dissoudre complètement ; et dans le cas d'une hausse importante de la demande sur le marché du travail, elle ne peut fixer le salaire à un niveau plus élevé que celui que déterminerait d'elle-même la concurrence entre capitalistes. Cependant, en ce qui concerne les causes de moindre importance, et dont l'effet n'est pas généralisé, elles peuvent beaucoup. Si l'industriel ne s'attendait pas à une opposition concentrée, massive, de la part de ses ouvriers, peu à peu il abaisserait de plus en plus les salaires pour accroître son profit ; la lutte qu'il doit mener contre ses concurrents, les autres industriels, l'y contraindrait même et le salaire tomberait bientôt à son niveau minimum. Mais cette concurrence des industriels *entre eux* est, dans les *conditions normales moyennes*, freinée par l'opposition des ouvriers. Tout industriel sait bien qu'une réduction de salaire non justifiée par des circonstances auxquelles sont soumis également ses concurrents, aurait pour conséquence une grève qui lui porterait un préjudice certain, parce que durant cette grève son capital serait inactif, et que ses machines rouilleraient ; alors qu'en pareil cas, il n'est pas sûr du tout de pouvoir réussir à imposer sa réduction de salaires, et qu'il est par contre certain - s'il réussit - de voir aussitôt ses concurrents l'imiter et baisser les prix du produit fabriqué, ce qui lui ravirait ainsi tout le bénéfice de son opération. En outre, après une crise, les associations imposent fréquemment en fait une augmentation de salaire, plus rapidement qu'elle n'aurait lieu saris leur intervention ; car l'industriel a intérêt à ne pas augmenter le salaire avant que la concurrence des autres industriels ne l'y contraigne, tandis que maintenant ce sont les ouvriers eux-mêmes qui exigent un salaire plus élevé lorsque le marché s'améliore et que dans ces conditions -ils peuvent contraindre l'industriel à augmenter les salaires par un arrêt de travail en raison des possibilités de choix réduites qui lui sont laissées sur le marché de l'embauche. Mais, comme nous l'avons dit, contre des causes plus importantes qui modifient le marché du travail, l'action des associations est sans effet. Dans ces cas-là, la faim pousse peu à peu les ouvriers à reprendre du travail à n'importe quelle condition ; et dès que quelques-uns ont repris, c'en est fait de la force de l'association, parce que ces *knobsticks, plus* les stocks de marchandises restant encore sur le marché, mettent la bourgeoisie en mesure de parer aux conséquences les plus graves de la perturbation entraînée par la grève. Les fonds de l'association sont bientôt épuisés en raison du grand nombre de ceux qu'il faut secourir; à la longue, les commerçants refusent le crédit qu'ils consentaient à des intérêts élevés, et le besoin force les ouvriers à revenir sous le joug

1 « Briseurs de grève » proprement dits ou encore ouvriers qui acceptent de travailler au-dessous du tarif.
2 *Sich richtet* remplacé en 1892 par *bestimmt* (fixé, déterminé).

de la bourgeoisie. Mais, étant donné que les industriels doivent éviter dans leur propre intérêt - qui n'est, il est vrai, devenu leur intérêt que du fait de l'opposition des ouvriers - toute réduction de salaire non indispensable, alors que les ouvriers éprouvent toute baisse de salaire provoquée par les conditions économiques comme une aggravation de leur situation, qu'il faut pallier dans la mesure du possible, la plupart des *Turn-outs* se terminent au désavantage des ouvriers. On se demandera alors pourquoi les ouvriers cessent le travail en pareil cas, puisque l'inefficacité de la mesure est évidente ? C'est tout simplement parce qu'ils se *doivent* de protester contre la baisse de salaire et même contre la nécessité de la baisse, parce qu'ils doivent expliquer qu'eux, en tant qu'hommes, n'ont pas à se plier aux circonstances, mais que bien au contraire, les circonstances doivent se plier à *eux,* qui sont des êtres humains; parce que leur silence équivaudrait à une acceptation de ces conditions de vie, une acceptation du droit de la bourgeoisie à les exploiter pendant les périodes économiques favorables, et à les laisser mourir de faim dans les mauvaises périodes. Les ouvriers se doivent de protester là-contre tant qu'ils n'ont pas perdu tout sentiment humain et s'ils protestent de *cette manière* et non d'une autre, c'est qu'ils sont anglais, c'est-à-dire des gens pratiques qui appuient leur protestation par un *acte* et ne font point comme les théoriciens allemands qui s'en vont tout tranquillement se coucher dès que leur protestation est dûment enregistrée et déposée *ad acta,* pour y dormir elle aussi du même sommeil tranquille que les protestataires. En revanche, la protestation concrète de l'Anglais fait son effet, elle maintient la cupidité de la bourgeoisie dans certaines limites et tient constamment en éveil l'opposition des ouvriers contre la toute-puissance sociale et politique de la classe possédante, tout en leur faisant admettre, il est vrai, que les associations d'ouvriers et les *Turn-outs* ne suffisent pas pour briser la domination de la bourgeoisie. Mais ce qui donne à ces associations et aux *Turn-outs* qu'elles organisent leur véritable importance, c'est qu'elles sont la première tentative des ouvriers pour *abolir la concurrence.* Elles supposent cette idée très juste, que la domination de la bourgeoisie n'est fondée que sur la concurrence des ouvriers entre eux, c'est-à-dire sur la division à l'infini du prolétariat, sur la possibilité d'opposer entre elles les diverses catégories d'ouvriers. Et c'est précisément parce qu'elles s'en prennent - bien que de façon unilatérale et assez limitée - à la concurrence, ce nerf vital de l'ordre social actuel, qu'elles constituent un tel danger pour cet ordre social. L'ouvrier ne saurait trouver de meilleur point faible où frapper la bourgeoisie et avec elle l'ensemble du régime social existant. Que la concurrence entre ouvriers soit supprimée, que tous les ouvriers soient fermement résolus à ne plus se laisser exploiter par la bourgeoisie et le règne de la propriété est révolu. Tant il est vrai que le salaire n'est fonction du rapport entre l'offre et la demande et de la situation éventuelle du marché du travail que parce que, jusqu'à présent, les ouvriers se sont laissé traiter comme une chose qu'on achète et qu'on vend. Que les ouvriers décident de ne plus se laisser acheter ni vendre ; que pour faire déterminer ce qui constitue réellement la valeur du travail, ils s'affirment *êtres humains,* qui en plus de leur force de travail ont aussi une volonté, et c'en est fait de toute l'économie politique actuelle, et des lois régissant le salaire. A la longue, certes, les lois qui régissent le salaire s'imposeraient à nouveau, si les ouvriers en restaient à l'abolition de la concurrence entre eux ; mais cela, ils ne le peuvent pas, sans renoncer à tout ce qui a été jusqu'à maintenant leur mouvement, sans faire renaître cette concurrence mutuelle des ouvriers, ce qui veut dire que cela leur est tout à fait impossible. La nécessité les contraint à ne pas abolir seulement *une partie* de la concurrence, mais la concurrence en général, et c'est ce qu'ils feront. Dès maintenant les ouvriers voient chaque jour plus clairement ce que leur vaut la concurrence ; ils comprennent mieux que les bourgeois, que même la concurrence des possédants entre eux, en provoquant les crises économiques, pèse lourdement sur l'ouvrier et qu'il faut abolir cette concurrence aussi. Ils verront bientôt clairement, *comment ils* doivent s'y prendre.

Il n'est point besoin de souligner que ces associations contribuent pour une large part à nourrir la haine et l'exaspération des ouvriers contre la classe possédante. Ces associations sont donc à l'origine en ces temps de fièvre - au su ou à l'insu des dirigeants - des actions individuelles qui ne peuvent s'expliquer que par une haine exacerbée jusqu'au désespoir, une passion sauvage brisant toutes les barrières. Y ressortissent les cas mentionnés précédemment de vitriolage et une série d'autres faits : je voudrais parler de quelques-uns d'entre eux. En *1831,* lors d'une violente agitation ouvrière, le jeune Ashton, industriel à Hyde, près de Manchester, fut un soir abattu d'un coup de feu alors qu'il traversait un champ, et l'auteur du crime demeura absolument introuvable [1]. Ce fut là sans aucun doute, un acte de vengeance de la part d'ouvriers. - On note de très fréquentes tentatives de mettre le feu aux fabriques ou de les faire sauter. Le vendredi 29 septembre *1843,* des inconnus tentèrent de faire sauter l'atelier d'un fabricant de scies nommé Padgin, Howard Street, à Sheffield. Ils s'étaient servis d'un tube en fer rempli de poudre et bouché aux deux extrémités [2]. Les dégâts furent considérables. Le lendemain, 30 septembre, une tentative semblable eut lieu dans la fabrique de couteaux et de limes d'Ibbetson, à Shales Moor près de Sheffield. M. Ibbetson, s'était attiré la haine des ouvriers par sa participation active aux mouvements bourgeois, par sa politique de bas salaires, l'embauche exclusive de *knobsticks* et l'exploitation à son profit de la loi sur les pauvres. (En 1842, en effet, il contraignit les ouvriers à accepter un salaire très bas en dénonçant nommément à l'assistance publique ceux qui refusaient, comme des gens qui pouvaient avoir du travail mais ne voulaient pas l'accepter et ne méritaient donc pas d'allocation.) L'explosion causa des dégâts et tous les ouvriers qui en constatèrent le résultat regrettèrent seulement que « tout le bazar n'ait pas complètement sauté ».

Le vendredi *6* octobre *1843,* une tentative d'incendie dans l'usine de Ainsworth et Grompton à Bolton ne causa aucun dommage ; c'était la troisième ou quatrième tentative dans la même usine en un très court laps de temps [3]. Lors de la séance du conseil municipal de Sheffield, le mercredi 10 janvier *1844,* le commissaire de police présenta un engin explosif en fonte, de fabrication spéciale, chargé de quatre livres de poudre et pourvu d'une mèche qui avait commencé à brûler mais s'était éteinte, et qui avait été trouvé dans l'usine de M. Kitchen, Earl Street, à Sheffield [4]. Le dimanche *20* janvier *1844,* une explosion se produisit dans la scierie de Bentley et White, à Bury (Lancashire), elle avait été provoquée par des paquets de poudre qu'on y avait jetés et qui avaient causé des dégâts importants [5]. Le jeudi 1er février *1844,* les Soho Wheel Works de Sheffield furent incendiés et devinrent la proie des flammes [6]. - Voilà donc six cas de ce genre en quatre mois dont la cause profonde n'est que l'exaspération des ouvriers contre les patrons. je n'ai pas besoin de dire quelle doit être la situation sociale, pour que de telles choses soient seulement *Possibles.* Ces faits sont des preuves suffisantes qu'en Angleterre, même durant les périodes de prospérité économique comme à la fin de *1843,* la guerre sociale est déclarée et ouverte, - et malgré tout la bourgeoisie anglaise ne veut pas réfléchir à ce que cela signifie ! Mais le cas le plus éclatant, est celui des *Thugs* de Glasgow [7], qui vint devant les Assises de cette ville du *3* au 11 janvier *1838.* Le procès fit apparaître que l'association des fileurs de coton qui existait dans cette

1 Cf. *Annual Register, 1831, pp. 7-8.* Engels commet une légère inexactitude. En fait, le procès eut lieu en *1834.* Furent inculpés joseph et William Mosley et William Garside. Celui-ci accusa les deux premiers et les fit pendre. Engels suit GASKELL : op. *cit., 1833, pp. 299-300.*

2 *Northern Star, 7* octobre *1843.*

3 *Manchester Guardian, 11* octobre 1843.

4 *Northern Star,* 20 janvier 1844 ; The *Times,* 13 janvier 1844.

5 *Manchester Guardian,* 24 janvier 1844. La date exacte est le dimanche 21 janvier.

6 *Sheffield and Rotherham Independent,* 3 février 1844.

7 On donna à ces ouvriers le nom de *Thugs,* par analogie avec les membres de la tribu bien connue des Indes orientales, dont la seule occupation était d'assassiner tous les étrangers qui tombaient entre leurs mains. (F.E.)

ville depuis *1816,* possédait une puissance et une organisation exceptionnelles. Les adhérents étaient liés par un serment aux décisions de la majorité et il existait pendant chaque *turn-out* un comité secret, inconnu de la plupart des membres et disposant à discrétion des fonds. Le comité mettait à prix la tête de certains *knobsticks,* de certains industriels détestés, et fixait des primes pour les incendies d'usines. C'est ainsi que fut incendiée une usine dans laquelle des *knobsticks* femmes assuraient le filage à la place des hommes; une certaine Mrs. Mac Pherson, mère d'une de ces jeunes filles, fut assassinée et on fit passer les deux assassins en Amérique aux frais de l'association [1]. Déjà en *1820,* un inconnu avait tiré sur un *knobstick* du nom de Mac Quarry et l'avait blessé, ce qui lui avait valu de la part de l'association, une prime de 15 livres sterling. Plus tard, quelqu'un tira sur un certain Graham; l'auteur perçut *20* livres, mais il fut découvert et déporté à vie; enfin en *1837,* à l'occasion d'un *turn-out* dans les usines de Oakbank et de Mile End, des troubles éclatèrent, au cours desquels, une douzaine de *knobsticks* furent sévèrement molestés ; en juillet de la même année, les troubles persistaient toujours et un certain Smith, un *knobstick,* fut si malmené qu'il en mourut [2]. C'est alors que le comité fut arrêté ; on ouvrit une enquête et à l'issue de celle-ci, le président ainsi que les principaux membres furent déclarés coupables de participation à des associations illégales, de mauvais traitements infligés à des *knobsticks* et d'incendies à l'usine de James et Francis Wood; ils furent condamnés à sept ans de déportation. Que disent nos bons Allemands de toute cette histoire [3] ?

La classe possédante, et notamment la fraction industrielle de cette classe en contact immédiat avec les ouvriers, lutte avec la dernière violence contre ces associations et tente constamment de prouver aux ouvriers leur inutilité à l'aide d'arguments qui, du point de vue économique sont tout à fait justes, mais par cela même en partie faux, et qui n'ont absolument aucun effet sur un entendement ouvrier. L'ardeur même que déploie la bourgeoisie démontre qu'elle n'est pas désintéressée dans cette affaire ; et, sans parler du préjudice direct que cause un turn-out, il en va en l'occurrence de telle sorte que ce qui entre dans les poches de l'industriel sort obligatoirement de celles de l'ouvrier. Et même si les ouvriers ne savaient que trop que leurs associations tiennent du moins quelque peu en lisière leurs patrons dans leur émulation et leur passion de réduire les salaires, il les maintiendraient cependant parce que, ce faisant, ils nuisent à leurs adversaires, les industriels. A la guerre, ce qui nuit à un parti, profite à l'autre, et comme les ouvriers sont sur pied de guerre vis-à-vis de leurs patrons, tout se passe exactement comme lorsque de hauts potentats se frottent mutuellement les oreilles. Distançant de loin tous les bourgeois, c'est à nouveau notre ami, le Dr Ure, qui est l'adversaire le plus acharné de toutes les associations d'ouvriers, Les « tribunaux secrets » des fileurs de coton, la plus puissante des sections ouvrières, le font écumer de rage ; ces tribunaux qui se vantent de pouvoir paralyser tout industriel indocile et de « ruiner ainsi l'homme qui, des années durant, leur a assuré l'existence». Il parle d'une époque où la tête inventive et le cœur animateur de l'industrie ont été les esclaves des membres inférieurs trop turbulents - dommage que les travailleurs anglais ne se laissent pas

1 Sur ce procès, cf. Annual Register, 1838 (Chronicle), pp. 6-7-9-12.

2 Le procès devait établir qu'il avait été blessé par balle.

3 Quelle « farouche justice » (wild justice) a dû brûler au fond du cœur de ces hommes, pour les pousser, réunis en conclave et après une froide réflexion, à juger leur frère de travail, déserteur à sa classe et à la cause de sa classe, à le condamner à mourir de la mort d'un déserteur et d'un traître, à le faire exécuter par un bourreau clandestin, puisque le juge et le bourreau publics ne le font pas, semblables en cela à l'antique tribunal de la Ste Vehme et au tribunal secret de la chevalerie, soudain ressuscités et se manifestant à maintes reprises devant les yeux stupéfaits de la foule, non pas revêtus de la cotte de mailles, mais de la veste de velours, non pas réunis dans les forêts de Westphalie, mais sur des dalles de la Gallowgate de Glasgow ! ... De tels sentiments doivent être très largement répandus et *fortement enracinés* dans la masse, même s'ils ne peuvent revêtir une telle forme qu'à leur paroxysme et chez quelques-uns seulement. (CARLYLE *: Chartism, p.* 41.) (F.E.)

apaiser aussi aisément par tes fables que les Plébéiens romains, ô nouveau Menenius Agrippa [1] ! - et il raconte enfin cette belle histoire : les fileurs de gros fil à la mule avaient abusé de leur force jusqu'à un point intolérable. Des salaires élevés, au lieu de les incliner à la reconnaissance envers l'industriel, et à une formation intellectuelle (dans des sciences inoffensives, ou même profitables à la bourgeoisie, cela s'entend) avaient engendré dans bien des cas de l'orgueil et fourni des fonds pour soutenir l'esprit de rébellion au cours des grèves dont les industriels avaient été victimes de façon tout à fait arbitraire les uns après les autres. Lors d'une de ces malheureuses périodes de troubles, les industriels de la région de Hyde, Dukinfield et des localités environnantes craignant de se voir chassés du marché par les Français, les Belges et les Américains, s'étaient adressés à l'usine de machines de Sharp, Roberts et Co, en lui demandant d'aiguiller le talent inventif de M. Sharp [2] sur la construction d'un métier automatique « afin de sauver cette industrie de l'esclavage qui l'empoisonnait et de la ruine qui la menaçait ».

En l'espace de quelques mois une machine vit le jour, douée semblait-il du cerveau, des sentiments et du tact d'un ouvrier expérimenté. C'est ainsi que l'homme de fer, comme l'appellent les ouvriers, jaillit des mains du moderne Prométhée sur l'ordre de Minerve, créature destinée à rétablir l'ordre dans les classes industrielles et à assurer aux Anglais la suprématie dans le domaine industriel. La nouvelle de ce nouveau travail d'Hercule répandit la terreur dans les associations ouvrières, et avant même d'avoir, Pour ainsi dire, quitté son berceau, elle étrangla l'Hydre de l'Anarchie [3].

C'est ainsi que Ure démontre en outre que l'invention de la machine permettant une impression en quatre ou cinq couleurs à la fois, a été la conséquence des désordres qui avaient éclaté parmi les imprimeurs de cotonnades et que les actes d'insubordination des tisseurs à la chaîne dans les usines de tissage mécanique, auraient eu pour conséquence l'apparition d'une nouvelle machine à tisser plus perfectionnée, et il cite encore bien d'autres cas [4]. Le même Ure se torture, un peu auparavant, durant des dizaines et des dizaines de pages, pour démontrer que le machinisme serait avantageux pour l'ouvrier ! Ure n'est d'ailleurs pas le seul ; dans le rapport sur les usines, M. Ashworth, l'industriel, et maint autre encore, ne laisse pas passer une occasion de donner libre cours à sa colère contre ces associations ouvrières. Ces sages bourgeois agissent exactement comme certains gouvernements et ils voient à l'origine de ces mouvements qu'ils ne comprennent pas, l'influence d'agitateurs malintentionnés, de mauvais esprits, de démagogues, de braillards et de jeunes gens; ils affirment que les agents appointés par ces associations ont intérêt à faire de l'agitation, parce qu'ils en vivent ; comme si la bourgeoisie ne rendait pas cet appointement nécessaire, puisqu'elle ne veut pas embaucher ces gens-là !

La fréquence inouïe de ces arrêts de travail est la meilleure preuve de l'extension prise par la guerre sociale en Angleterre. Il ne se passe pas de semaine, presque pas de jour, qu'une grève n'éclate quelque part - tantôt contre une réduction de salaire, tantôt à propos du refus d'une augmentation ; tantôt parce qu'on a embauché des *knobsticks; ou* bien parce que le patron a refusé de mettre fin à des abus ou d'améliorer des installations défectueuses; tantôt parce que des nouvelles machines ont été introduites, ou pour cent autres motifs. Ces grèves ne sont, il est vrai, que des escarmouches d'avant-postes, parfois aussi des combats plus importants ;

1 En 494 avant notre ère, le patricien romain M. Agrippa aurait apaisé les plébéiens révoltés en leur racontant l'apologue des membres et de l'estomac.
2 En fait, il s'agit de Richard Roberts.
3 Ure op. cit., pp. 282, 366-367, 370.
4 Ure *Philosophy of* Manufactures, pp. 366 et suiv. (F.E.).

elles ne règlent rien définitivement, mais elles sont la preuve la plus sûre que la bataille décisive entre prolétariat et bourgeoisie approche. Elles sont l'école de guerre des ouvriers, où ils se préparent au grand combat désormais inéluctable ; elles sont les pronunciamentos de différentes branches de travail, consacrant leur adhésion au grand mouvement ouvrier. Et si l'on compare d'une année à l'autre les numéros du *Northern Star*, la seule feuille qui relate tous les mouvements du prolétariat, on constatera que tous les ouvriers de la ville et de l'industrie rurale se sont groupés en associations et ont protesté de temps à autre, contre la domination de la bourgeoisie, par un arrêt de travail général. Et, en tant qu'école de guerre, elles sont d'une efficacité sans égale. La vaillance propre à l'Anglais s'y développe. On dit sur le continent que les Anglais, et surtout les ouvriers, sont lâches, qu'ils sont incapables de faire une révolution, parce qu'ils ne se livrent pas tous les jours, comme les Français, à des émeutes, parce qu'ils supportent avec tant de tranquillité apparente le régime bourgeois [1]. C'est absolument faux. Les ouvriers anglais ne le cèdent en courage à aucune nation ; ils sont aussi peu paisibles que les Français mais ils combattent d'une autre manière. Les Français, qui sont essentiellement des politiques, combattent les maux sociaux aussi sur le terrain politique ; les Anglais, pour qui la politique n'existe qu'en vue de l'intérêt bourgeois, de la société bourgeoise, au lieu de lutter contre le gouvernement, luttent directement contre la bourgeoisie ; et cette lutte, pour l'instant, ne peut être efficace qu'avec des moyens pacifiques. Le marasme économique et la misère qui s'ensuivit eurent pour effet à Lyon, en *1834*, l'insurrection pour la République, en *1842* à Manchester le *turn out* général pour la Charte du peuple et de hauts salaires. Mais qu'il faille pour un *turn out* aussi du courage et souvent un courage beaucoup plus grand, beaucoup plus élevé, un esprit de décision beaucoup plus hardi, beaucoup plus ferme que pour une émeute, cela va de soi. Ce n'est vraiment pas une petite affaire pour un ouvrier qui sait par expérience ce qu'est la misère, que d'aller à sa rencontre avec sa femme et ses enfants, d'endurer la faim et le besoin durant des mois, et de rester malgré tout ferme et inébranlable. Qu'est-ce que la mort, que sont les galères qui attendent le révolutionnaire français, auprès de la lente famine, auprès du spectacle quotidien d'une famille affamée, de la certitude que la bourgeoisie se vengera un jour, que l'ouvrier anglais choisit cependant plutôt que de se soumettre au joug de la classe possédante ? Nous donnerons un peu plus loin un exemple de ce courage opiniâtre, inflexible, de l'ouvrier anglais, qui ne cède à la force que lorsque toute résistance est devenue inutile et insensée. Et c'est précisément dans cette tranquille patience, dans cette longue fermeté qui doit surmonter, chaque jour, cent épreuves, que l'ouvrier anglais montre l'aspect de son caractère qui force le plus le respect. Des êtres qui endurent tant afin de faire plier un seul bourgeois seront aussi en mesure de briser la force de la bourgeoisie tout entière. Mais même en dehors de ces cas, l'ouvrier anglais a fait plus d'une fois la preuve de son courage. Si le *turn out* de *1842* n'a pas eu d'autres résultats c'est que, d'une part, les ouvriers y avaient été poussés par les bourgeois et que, d'autre part, ils ne voyaient pas très clairement l'objectif et n'étaient pas tous d'accord à ce sujet. Mais sinon, ils ont bien souvent fait la preuve de leur courage dès qu'il s'agissait de buts sociaux bien définis. Sans parler de l'insurrection galloise [2] de 1839, une véritable bataille rangée éclata à Manchester, en mai 1843, durant

---

1 CARLYLE, parlant des insurrections de Manchester dans *Past and Present* (1843, pp. 14-15) écrit : « Blusterowski, Colacorde et autres... ont dénoncé dans la récente émeute de Manchester une certaine répugnance à se battre... peut-être même, dans le peuple anglais, un manque de courage animal indispensable. Quelques centaines de soldats bien entraînés suffiraient à écraser cette hydre aux mille têtes... Comparée à nos insurrections de Lyon, de Varsovie ou d'ailleurs sans parler de l'incomparable ville de Paris, présente ou passée... une émeute d'agnelets... Pensons cependant, en passant, qu'à nos yeux, ce ne fut pas là une émeute avortée, et puisqu'émeute il y a, il en est peu qui, récemment, aient obtenu autant de succès. »

2 ENGELS écrit *wälschen* (welche), manifestement pour *walisischen* (galloise). Cf. David Williams. J. FROST : A *study in chartism, 1939.*

mon séjour en cette ville. Une usine de tuiles (Pauling et Henfrey) avait, en effet, agrandi les dimensions des tuiles sans augmenter les salaires et vendait évidemment ces tuiles plus grandes à un prix plus élevé [1]. Les ouvriers à qui une augmentation avait été refusée, quittèrent l'usine et l'association des ouvriers tuiliers mit cette firme à l'index. A grand-peine celle-ci réussit cependant à trouver des ouvriers dans les environs et en faisant appel aux *knobsticks,* contre lesquels l'association commença par employer l'intimidation. La firme aposta douze hommes pour surveiller la cour tous anciens soldats ou policiers, et les arma de fusils. Mais quand l'intimidation s'avéra inefficace, une bande d'ouvriers tuiliers assaillit la cour, un soir, à 10 heures, avançant en ordre de combat, les premiers rangs armés de fusils, alors que l'usine se trouve à quatre cents pas à peine d'une caserne d'infanterie [2]. Les ouvriers pénétrèrent dans la cour, et dès qu'ils aperçurent les gardiens, ils firent feu dans leur direction, foulèrent aux pieds les tuiles humides, qui étaient posées sur le sol, renversèrent les piles de tuiles déjà séchées, démolirent tout ce qui se trouvait sur leur passage et pénétrèrent dans le bâtiment où ils brisèrent les meubles et malmenèrent la femme du surveillant qui habitait là. Pendant ce temps les gardiens s'étaient postés derrière une haie d'où ils pouvaient tirer avec précision et sans être gênés ; les assaillants se trouvaient devant un four à tuiles allumé qui projetait sur eux une vive lueur, si bien que chaque balle de leurs adversaires portait, alors que chaque coup tiré par eux n'atteignait pas son but. Cependant la fusillade dura plus d'une demi-heure jusqu'à épuisement des munitions et jusqu'à ce que fut atteint le but de cette visite, c'est-à-dire la destruction de tout ce qu'il y avait à détruire dans la cour. Puis la troupe arriva et les ouvriers tuiliers se retirèrent en direction d'Eccles (à *3* lieues de Manchester). Un peu avant Eccles on fit l'appel : chaque homme fut appelé par le numéro qu'il avait dans sa section, puis tous se dispersèrent pour tomber naturellement d'autant plus sûrement aux mains de la police accourant de toutes parts. Le nombre des blessés a dû être très important, mais seuls furent connus ceux qui furent arrêtés par la suite. L'un d'eux avait reçu trois balles dans la cuisse, le mollet et l'épaule et s'était traîné ainsi sur plus de quatre lieues. je crois que voilà bien des gens qui ont démontré qu'ils ont, eux aussi, du courage révolutionnaire et ne craignent pas une grêle de balles; mais lorsque des masses désarmées, qui ne savent pas exactement ce qu'elles veulent, sont tenues en respect sur des places de marchés encerclées, par quelques dragons et policiers occupant les issues, comme ce fut le cas en 1842, il ne s'agit pas d'un manque de courage : la foule n'aurait pas davantage bougé si les serviteurs de la force publique, c'est-à-dire de la bourgeoisie, n'avaient pas été là. Lorsque le peuple a quelque objectif précis, il montre assez de courage ; par exemple lors de l'attaque de l'usine de Birley, qui dut être protégée ultérieurement par des renforts d'artillerie [3].

A ce propos, quelques mots au sujet du respect sacro-saint qu'on voue à la loi en Angleterre. Certes pour le bourgeois la loi est sacrée, car c'est là son oeuvre votée avec son accord, pour sa protection et son avantage. Il sait, que même si telle ou telle loi devait lui nuire en particulier, l'ensemble de la législation protège ses intérêts, et, qu'avant tout, le caractère sacré de la loi, le caractère intouchable de l'ordre social consacré par l'expression active de la volonté d'une fraction de la société et la passivité de l'autre, représente le soutien le plus puissant de sa position sociale. Parce que le bourgeois anglais se retrouve dans la loi comme il se retrouve dans son Dieu, il la considère comme sacrée; et c'est pourquoi la matraque du policier - qui au fond est sa propre matraque - est pour lui un calmant à l'effet merveilleux.

---

1 ENGELS reparlera de ces établissements à propos d'une grève, cf. ci-dessous, le complément à La *Situation, p. 362* et suivantes.

2 A l'angle de Cross Lane et de Regent Road, voir le plan de Manchester *. (F.E.)

*Ci-dessus, p. 89.

3 *Cf. Northern Star, 27 mai 1843 et 13 août 1842.*

Mais nullement pour l'ouvrier. L'ouvrier sait trop bien et a trop souvent éprouvé par expérience que la loi est pour lui un fouet confectionné à son intention par la bourgeoisie, et quand il n'y est pas obligé, il ne respecte pas la loi. Il est ridicule d'affirmer que l'ouvrier anglais a peur de la police, alors qu'à Manchester la police essuie chaque semaine de bonnes corrections et que l'an passé on tenta même de prendre d'assaut un commissariat défendu par des portes d'acier et de lourds contrevents. La force de la police dans la grève de Y842 résida uniquement, nous l'avons dit, dans l'irrésolution des ouvriers eux-mêmes.

Étant donné que les ouvriers ne respectent pas la loi, se contentant au contraire de laisser s'exercer sa force quand eux-mêmes n'ont pas le pouvoir de la changer, il est tout à fait naturel qu'ils proposent au moins des modifications à la loi, qu'ils veuillent remplacer la loi bourgeoise par une loi prolétarienne. Cette loi proposée par le prolétariat, c'est la Charte du Peuple *(People's* Charter) qui dans sa forme est purement politique et qui réclame pour la Chambre des Communes une base démocratique. Le chartisme est la forme condensée de l'opposition à la bourgeoisie. Dans les unions et les grèves, cette opposition restait toujours isolée, c'étaient des ouvriers ou des sections ouvrières qui, isolément, luttaient contre des bourgeois isolés ; si le combat devenait général, ce n'était guère [1] l'intention des ouvriers, et quand intention il y avait, c'était le chartisme qui était à la base de cette généralisation. Mais dans le chartisme c'est toute la classe ouvrière qui se dresse contre la bourgeoisie - et singulièrement contre son pouvoir politique - et qui donne l'assaut au rem art légal dont elle s'est entourée. Le chartisme est issu du parti *démocratique* qui s'est développé dans les années *80 à* 90 du siècle précédent, à la fois *avec et dans le prolétariat,* s'est renforcé pendant la Révolution française et s'est manifesté après la paix, en tant que parti *radical,* ayant alors son fief principal à Birmingham et Manchester, comme il l'eut jadis à Londres; en s'alliant avec la bourgeoisie libérale, il réussit à arracher à l'oligarchie de l'ancien parlement, le bill de Réforme et depuis, il a consolidé constamment ses positions de parti ouvrier en face de la bourgeoisie. En 1838 [2], un comité de l'Association générale des ouvriers de Londres *(Working Men's Association),* ayant *à* sa tête William Lovett, définit la Charte du Peuple dont les « six points » sont les suivants : 1. Suffrage universel pour tout homme majeur sain d'esprit et non condamné pour délit ; *2.* Renouvellement annuel du Parlement ; 3. Fixation d'une indemnité parlementaire afin que des candidats sans ressources puissent également accepter un mandat; *4.* Élections au scrutin de ballottage, afin d'éviter la corruption et l'intimidation de la bourgeoisie ; 5. Circonscriptions électorales égales afin d'assurer des représentations équitables ; et 6. Abolition de la disposition - d'ailleurs illusoire - qui réserve l'éligibilité, exclusivement aux propriétaires d'un domaine d'au moins *300* livres sterling, de sorte que tout électeur soit désormais éligible [3]. Ces six points qui se limitent *à* l'organisation de la Chambre des Communes, pour anodins qu'ils puissent paraître - sont cependant de nature à mettre en pièces la Constitution anglaise, reine et Chambre Haute comprises. Ce qu'on appelle le côté monarchique et aristocratique de la Constitution ne peut subsister que parce que la bourgeoisie a intérêt à son maintien *apparent;* ni l'un ni l'autre n'ont plus d'autre existence que fictive. Mais si l'opinion publique tout entière se rangeait derrière la Chambre des Communes, si celle-ci exprimait non seulement la volonté de la bourgeoisie, mais celle de toute la nation, elle concentrerait en elle si parfaitement la totalité du pouvoir, -que disparaîtrait la dernière auréole qui ceint la tête du monarque et de l'aristocratie. L'ouvrier anglais ne respecte ni les lords ni la reine, alors que les bourgeois - quoique ne sollicitant guère leur avis sur le fond - entourent leurs personnes d'une véritable

1 *Wenig* (peu) remplacé par *selten* (rarement) dans l'édition de 1892.
2 Dans les éditions de 1845 et de 1892, on lit 1835. La Charte fut publiée pour la première fois le 8 mai 1838.
3 La loi électorale de 710 fixait à 300 livres de revenu pour les communes et à 600 livres par an pour les campagnes, le cens nécessaire pour être candidat.

adoration. Le chartiste anglais est politiquement républicain bien qu'il n'emploie jamais ou seulement très rarement ce terme ; il sympathise d'ailleurs avec les partis républicains de tous les pays, mais préfère se donner le nom de « démocrate ». Cependant il n'est pas simplement républicain ; sa démocratie ne se limite pas au plan politique.

Le chartisme fut - il est vrai - dès ses débuts en *1835* [1], un mouvement essentiellement ouvrier, mais il n'était pas encore nettement séparé de la petite bourgeoisie radicale. Le radicalisme ouvrier marchait la main dans la main avec le radicalisme bourgeois ; la Charte était leur
Schibboleth [2] commun, ils tenaient leurs « conventions nationales » chaque année ensemble ; ils semblaient ne faire qu'un parti. La petite bourgeoisie semblait à cette époque douée d'une combativité particulière, elle voulait du sang en raison de la déception qu'elle avait éprouvée devant les résultats du bill de Réforme, et *à* cause des années de crise économique de *1837 à 1839 ; la* violence de l'agitation chartiste était donc loin de lui déplaire. En Allemagne on se fait difficilement une idée de cette violence. Le peuple fut invité à s'armer, souvent aussi appelé ouvertement à se révolter ; on fabriqua des piques comme naguère au temps de la Révolution française, et en *1838* le mouvement comptait entre autres un certain Stephens, pasteur méthodiste, qui déclara au peuple de Manchester rassemblé:

Vous n'avez rien à craindre de la force du gouvernement, des soldats, des baïonnettes et des canons dont disposent vos oppresseurs ; vous avez un moyen plus puissant que tout cela, une arme contre laquelle les baïonnettes et les canons ne peuvent rien ; et un enfant de 10 ans peut manier cette arme – vous n'avez qu'à prendre quelques allumettes et une poignée de paille trempée dans la poix, et je voudrais bien voir ce que le gouvernement et ses centaines de milliers de soldats peuvent faire contre cette arme, si on l'utilise hardiment [3].

Mais c'est à cette même époque qu'apparut le caractère spécifique, *social* du chartisme ouvrier. Le même Stephens déclare lors d'un rassemblement de *200,000* personnes sur le Kersal Moor, le *Mons sacer* de Manchester que nous avons déjà mentionné [4].

Le chartisme, mes amis, ce n'est pas une question politique, où il s'agit de vous faire obtenir le droit de vote ou quelque chose de ce genre ; non, le chartisme c'est une question de fourchette et de couteau, la charte signifie bon gîte, bien manger et bien boire, de bons salaires et une journée de travail courte [5].

Aussi, dès cette époque, les mouvements dirigés contre la nouvelle loi sur les pauvres et réclamant le bill des dix heures étaient en étroite liaison avec le chartisme. On put voir le *tory* Oastler, participer à tous les meetings de cette période, et outre la pétition nationale adoptée à Birmingham en faveur de la Charte du Peuple, des centaines de pétitions pour l'amélioration sociale de la situation des ouvriers furent adoptées ; en *1839*, l'agitation se

---

1 L'usage s'est établi de faire dater la naissance du chartisme de la fondation de la *London Working Men's Association*, en 1836.
2 Mot hébreu. Les gens de Galaad reconnaissaient ceux d'Ephraïm à la prononciation de ce mot et les égorgeaient sur l'heure. Engels écrit le mot à l'allemande. En anglais, Shibboleth est un mot courant, à peu près synonyme de *mot d'ordre, slogan.*
3 Nous avons vu comment les ouvriers ont pris à cœur ces recommandations * (F.E.)
*Cf. G. J. HOLYOAKE : L*ife of R. Stephens, 1881,* chap. VII, pp. *112-131,* et *Wigan Gazette, 16* novembre *1838.*
4 L'expression serait d'un certain Croker *(Quarterly Review,* décembre *1842, vol. 71, pp. 268* et *275).*
5 Engels abrège la citation et ne mentionne pas l'ovation qui accueillit cette déclaration célèbre. *Northern Star,* 29 septembre *1838.*

poursuivit avec la même intensité, et lorsqu'elle commença de faiblir vers la fin de l'année, Bussey, Taylor et Frost se hâtèrent de déclencher en même temps une émeute dans le nord de l'Angleterre, dans le Yorkshire et le pays de Galles. Frost fut forcé de lancer l'affaire trop tôt, car son entreprise avait été éventée, et ce fut l'échec ; ceux du nord apprirent cette issue malheureuse assez tôt pour pouvoir faire marche arrière ; deux mois plus tard, en janvier *1840*, plusieurs émeutes dites « policières » (Spy-outbreaks) [1], éclatèrent dans le Yorkshire, par exemple à Sheffield et Bradford, puis l'agitation se calma peu à peu. Entre temps, la bourgeoisie se lança dans des projets plus pratiques, plus avantageux pour elle, en particulier dans les lois sur les grains [2]; l'association contre la loi sur les grains fut créée à Manchester et eut pour conséquence, un relâchement des liens entre la bourgeoisie radicale et le prolétariat. Les ouvriers eurent tôt fait de comprendre que l'abolition de la loi sur les grains ne serait pas pour eux d'un grand bénéfice, alors qu'elle profiterait au contraire beaucoup à la bourgeoisie ; et c'est pourquoi il fut impossible de les gagner à ce projet. La crise, de *1842* éclata. L'agitation reprit avec autant de violence qu'en *1839*. Mais cette fois, la riche bourgeoisie industrielle qui eut justement beaucoup à souffrir de cette crise, y participa. La Ligue contre la loi sur les grains, tel était à présent le nom de l'association fondée par les industriels de Manchester [3], manifesta une tendance à l'extrémisme et à la violence. Ses journaux et ses propagandistes tenaient un langage ouvertement révolutionnaire, qui s'expliquait en partie aussi parce que le parti conservateur était au pouvoir depuis *1841*. Comme l'avaient fait jadis les chartistes, ils poussaient maintenant sans détours à la révolte ; quant aux ouvriers qui avaient le plus à souffrir de la crise, eux non plus ne restaient pas inactifs, comme le montre la pétition nationale de cette année-là, avec ses trois millions et demi de signatures. Bref, si les deux partis radicaux s'étaient quelque peu éloignés, ils s'allièrent à nouveau; le 15 février *1842* [4], lors d'une réunion de libéraux et de chartistes à Manchester, on rédigea une pétition réclamant aussi bien l'abolition des lois sur les grains que la mise en vigueur de la charte et qui fut adoptée le lendemain par les deux partis. Le printemps et l'été se passèrent dans une très vive agitation, tandis que la misère s'aggravait. La bourgeoisie était décidée à imposer l'abrogation des lois sur les grains en profitant de la crise, de la misère qui s'ensuivait [5] et de l'excitation générale. Cette fois, alors que [6] les tories étaient au pouvoir, elle abolit même à moitié sa propre légalité; elle voulait faire la révolution mais avec les ouvriers. Elle voulait que les ouvriers tirent pour elle les marrons du feu et s'y brûlent les doigts pour le plus grand bien de la bourgeoisie. Déjà on avait repris de divers côtés l'idée lancée jadis par les chartistes (en *1839)* d'un « mois *sacré»,* d'un arrêt général de travail de tous les ouvriers ; mais cette fois, ce n'étaient pas les ouvriers qui voulaient cesser le travail : c'étaient les industriels qui voulaient fermer leurs usines, envoyer les ouvriers dans les communes rurales, dans les propriétés de l'aristocratie pour contraindre ainsi le Parlement tory et le gouvernement à abroger les droits de douane sur les grains. Naturellement, il en serait résulté une révolte, mais la bourgeoisie restait en sécurité à l'arrière-plan et pouvait en attendre l'issue sans se compromettre, en cas d'échec. Vers la fin du mois de juillet, les affaires

1 On appelait « émeutes policières » des heurts entre chartistes et policiers qui étaient le fait de provocateurs et eurent pour conséquence, à Sheffield, Bradford et ailleurs l'arrestation de dirigeants et de membres du mouvement ouvrier.

2 Ce récit des *Plug Plot Riots* de 1842 s'inspire du *Quarterly Rewiew* de décembre 1842 (vol. 71, pp. 244-314), article rédigé par le tory Croker. Engels n'assista pas lui-même à ces émeutes comme le croit E. HALÉVY: *L'Ère de Peel et Cobden: Histoire du peuple anglais,* 1841-1852, p. 22. Robert Peel lui-même, alors premier ministre, lut l'article de Croker sur épreuves.

3 Dès 1839.

4 Le 14 pour être précis. (Cf. *Northern Star, 19* février 1842. Engels donne la date erronée de la *Quarterly Review,* décembre 1842, p. 270.)

5 Édition de 1892, on lit simplement « de la crise de la misère et de... ».

6 Édition de 1892 : da (étant donné que).

commencèrent à mieux aller; il était grand temps, et pour ne pas laisser échapper l'occasion, trois usines de Stalybridge abaissèrent alors les salaires *en période de hausse de la conjoncture économique (cf.* les rapports commerciaux de Manchester, de Leeds, de la fin juillet et du début août) [1] - agissant de leur propre chef, ou en accord avec les autres industriels et principalement avec la Ligue - je ne saurais trancher ce point. Deux d'entre elles cependant, reculèrent, la troisième, la firme William Bayley et frères, tint ferme et répondit aux protestations des ouvriers que s'ils n'étaient pas contents, ils feraient peut-être mieux d'aller jouer aux billes quelque temps [2]. Les ouvriers accueillirent ces propos ironiques avec des hourras, quittèrent l'usine et parcoururent la localité en invitant tous les ouvriers à cesser le travail. En quelques heures, toutes les usines étaient arrêtées, et les ouvriers se rendirent en cortège à Mottram Moor pour y tenir un meeting. C'était le 5 août. Le 8, une colonne de 5,000 hommes se dirigea vers Ashton et Hyde, ils y arrêtèrent toutes les usines et les mines et tinrent des meetings, où il fut question non pas d'abolition de la loi sur les grains, comme l'espérait la bourgeoisie mais « de salaire quotidien équitable pour un travail quotidien équitable » (a *fair day's wages for a fair day's work)* [3]. Le *9* août, ils se rendirent à Manchester, où *les autorités,* qui étaient toutes libérales, les *laissèrent entrer* et ils stoppèrent les usines ; le 11, ils étaient à Stockport, et c'est seulement là qu'ils se heurtèrent à une certaine résistance lorsqu'ils prirent d'assaut la maison des pauvres, cet enfant chéri de la bourgeoisie; le même jour, Bolton était le théâtre d'une grève générale et de troubles auxquels, là non plus, les autorités ne s'opposèrent pas; bientôt, la-révolte s'étendit à tous les districts industriels et toute activité cessa, sauf la rentrée des récoltes et la préparation des denrées alimentaires. Cependant, les ouvriers en révolte ne commirent pas d'excès. Ils avaient été poussés à cette révolte, sans le vouloir vraiment; les industriels, *tout à lait contre leurs habitudes,* ne s'étaient pas opposés à cet arrêt de travail, à l'exception d'un seul : le *tory* Birley de Manchester ; l'affaire avait débuté sans que les ouvriers eussent un objectif précis. C'est pourquoi tous étaient certes d'accord pour ne pas se faire tuer pour le plus grand bien de leurs patrons, partisans de l'abrogation des lois sur les grains; mais par ailleurs, les uns voulaient imposer la Charte du Peuple, tandis que les autres, jugeant cette entreprise prématurée, cherchaient simplement à arracher les barèmes de salaires de *1840.* C'est ce qui causa l'échec de toute l'insurrection. Si elle avait été dès le début une insurrection ouvrière consciente, voulue, elle aurait réellement réussi; mais ces foules jetées dans les rues par leurs patrons, sans l'avoir voulu, sans but précis, ne pouvaient rien faire. Dans l'intervalle, la bourgeoisie qui n'avait pas remué le petit doigt pour mettre en application l'alliance du 15 février, eut tôt fait de comprendre que les ouvriers se refusaient à devenir ses instruments, et que l'inconséquence avec laquelle elle s'était écartée de son point de vue « légal » la mettait maintenant elle-même en danger; elle en revint donc à sa légalité d'antan et se rangea aux côtés du gouvernement contre les ouvriers qu'elle avait elle-même excités à la rébellion et poussés ensuite à se révolter. Les bourgeois et leurs fidèles serviteurs prêtèrent serment en qualité de constables spéciaux - même les négociants allemands de Manchester prirent part à cette mascarade et paradèrent sans rime ni raison dans la ville, leurs gourdins à la main, cigare aux lèvres - la bourgeoisie fit tirer sur le peuple à Preston, et c'est ainsi que cette révolte populaire, sans objectifs, se heurta tout d'un coup non seulement aux forces militaires gouvernementales mais en outre à la classe possédante tout entière. Les ouvriers, qui n'avaient d'ailleurs pas d'idée directrice, se séparèrent et l'insurrection s'éteignit peu à peu sans conséquences graves. Par la suite, la bourgeoisie continua de commettre infamie sur infamie, chercha à se blanchir en affectant à l'égard de la violente intervention

1 *Quarterly Review,* décembre 1842, pp. 185-186 et *Manchester Guardian,* juillet-août 1842.
2 *Quarterly Review, pp.* 291-292.
3 Formule du Révérend J. R. Stephens, *Northern Star, 10* novembre 1838.

populaire, une horreur s'accordant mal avec le langage révolutionnaire qu'elle avait tenu au printemps ; elle rejeta la responsabilité de l'insurrection sur les « meneurs » chartistes, etc.... alors qu'elle en avait fait bien plus qu'eux pour mettre sur pied cette insurrection, et elle reprit son point de vue d'antan, le respect sacro-saint de la légalité, avec une impudence sans pareille. Les chartistes, qui n'avaient presque pas participé à la révolte, et n'avaient fait que ce que la bourgeoisie aussi avait eu l'intention de faire, c'est-à-dire, profiter de l'occasion furent jugés et condamnés alors que la bourgeoisie s'en tira sans dommage, vendant avantageusement ses, stocks durant l'arrêt de travail [1].

La séparation totale fut consommée entre la bourgeoisie et le prolétariat, et ce fut là le fruit de l'insurrection. jusqu'à ce moment, les chartistes n'avaient pas fait mystère de leur intention de faire passer leur charte par tous les moyens, y compris la révolution ; la bourgeoisie, qui comprenait à présent tout d'un coup quel danger recelait toute subversion violente pour sa situation, ne voulut plus entendre parler de « force physique » et prétendit réaliser ses desseins uniquement par la « force morale » - comme si celle-ci était autre chose qu'une menace directe ou indirecte du recours à la force physique. Ce fut là le premier sujet de litige, écarté cependant quant au fond par l'affirmation ultérieure des chartistes - qui sont tout de même aussi dignes de foi que la bourgeoisie libérale - déclarant ne pas vouloir non plus recourir à la force physique. Mais le second point litigieux, le plus important, celui qui fit apparaître le chartisme dans toute sa pureté, fut la question de la loi sur les grains. La bourgeoisie radicale y était intéressée, mais non le prolétariat. Le parti chartiste se sépara alors de ce fait en deux partis, dont les principes politiques déclarés concordent parfaitement, mais qui sont cependant tout à fait différents et inconciliables. Lors de la Convention nationale de Birmingham en janvier 1843, *Sturge,* le représentant de la bourgeoisie radicale, proposa de rayer le *mot « Charte* » des statuts de l'Association chartiste, sous prétexte que ce nom serait lié, à cause de l'insurrection, à des souvenirs révolutionnaires violents - liens qui, du reste, dataient déjà de longues années et auxquels M. Sturge n'avait eu jusqu'alors rien à objecter. Les ouvriers ne voulurent pas abandonner ce nom et lorsque Sturge fut battu aux voix, ce Quaker devenu tout à coup un loyal sujet, quitta la salle en compagnie de la minorité et fonda une *Complete Suffrage Association* formée de bourgeois radicaux. Ces souvenirs étaient devenus si odieux à ce bourgeois jacobin la veille encore, qu'il alla jusqu'à transformer l'expression suffrage universel *(universal suffrage),* en cette locution ridicule : «suffrage complet » (complete *suffrage).* Les ouvriers se rirent de lui et poursuivirent leur chemin.

A partir de ce moment, le chartisme devint une cause purement ouvrière, libérée de tous les éléments bourgeois, etc... Les journaux « complets » - W*eekly Dispatch, Weekly Chronicle, Examiner,* etc... - sombrèrent peu à peu dans le style soporifique des autres journaux libéraux, défendirent la cause de la liberté du commerce, attaquèrent le bill des dix heures et toutes les motions exclusivement ouvrières, faisant somme toute fort peu apparaître leur radicalisme. La bourgeoisie radicale s'allia dans tous les conflits avec les libéraux contre les chartistes et, d'une façon générale, elle fit de la loi sur les grains - qui est, pour les Anglais, la question de la libre concurrence - sa préoccupation principale. Elle tomba ainsi sous le joug de la bourgeoisie libérale et joue actuellement un rôle des plus lamentables.

Les ouvriers chartistes par contre prirent avec une ardeur redoublée leur part de tous les combats du prolétariat contre la bourgeoisie. La libre concurrence a fait assez de mal aux ouvriers pour être maintenant un objet de haine pour eux; ses représentants, les bourgeois,

1 *Quarterly Review, pp. 304-305.*

sont leurs ennemis déclarés. L'ouvrier n'a que désavantages à espérer d'une libération totale de la concurrence. Les revendications qu'il a formulées jusqu'à présent : bill des dix heures, protection de l'ouvrier contre le capitaliste, bon salaire, situation garantie, abrogation de la nouvelle loi sur les pauvres, toutes choses qui sont des éléments du chartisme au moins aussi essentiels que les « six points », vont directement à l'encontre de la libre concurrence et de la liberté du commerce. Il n'est donc pas étonnant - et c'est ce que toute la bourgeoisie anglaise ne peut comprendre - que les ouvriers ne veuillent point entendre parler de libre concurrence, de liberté du commerce et d'abrogation des lois sur les grains, et qu'ils éprouvent à l'égard de cette dernière tout au plus de l'indifférence, mais par contre, à l'égard de ses défenseurs la plus vive animosité. Cette question est précisément le point où le prolétariat se sépare de la bourgeoisie, le chartisme du radicalisme ; et la raison d'un bourgeois ne saurait le comprendre parce qu'elle ne peut comprendre le prolétariat.

Mais c'est en cela aussi que réside la différence entre la démocratie chartiste et tout ce qui fut jusqu'ici la démocratie politique bourgeoise. *La nature du chartisme est essentiellement sociale* [1]. Les « six points » qui sont aux yeux du bourgeois le *nec plus ultra,* devant tout au plus entraîner encore quelques modifications de la constitution, ne sont pour le prolétaire qu'un moyen. « Notre moyen: le pouvoir politique, notre but: le bonheur social ». Tel est le mot d'ordre électoral, clairement formulé, des chartistes. La « question de fourchette et de couteau » du prédicateur Stephens ne représentait une vérité qu'aux yeux d'une fraction des chartistes de *1838* ; en *1845,* tous savent que c'est la vérité. Parmi les chartistes il n'y a plus un seul homme qui soit uniquement politicien. Et, bien que leur socialisme soit encore très peu évolué, bien que leur principal moyen dans la lutte contre la misère soit jusqu'à présent le morcellement de la propriété foncière [2] *(allotment system)* déjà dépassé par l'industrie (cf. Introduction), bien que, somme toute, la plupart de leurs projets pratiques (protection des ouvriers, etc.), soient en apparence de nature réactionnaire, ces mesures impliquent, d'une part, la nécessité ou bien de retomber sous le joug de la concurrence et de recréer l'état de choses existant - ou de mener à bien eux-mêmes l'abolition de la concurrence ; et, d'autre part, l'imprécision actuelle du chartisme, la scission qui l'a séparé du parti purement politique, exige que continuent d'être développées, précisément, *les caractéristiques destructives* du chartisme, qui résident dans son orientation sociale. Le rapprochement avec le socialisme est inévitable, surtout si la prochaine crise - qui succédera obligatoirement à la prospérité actuelle de l'industrie et du commerce au plus tard en 1847 [3], mais vraisemblablement, dès l'année prochaine, crise qui dépassera de loin en violence et en intensité toutes les précédentes - oriente les ouvriers, par suite de leur misère, de plus en plus vers les moyens sociaux au lieu des moyens politiques. Les ouvriers imposeront leur charte : c'est normal; mais d'ici là ils se rendront clairement compte de bien des choses qu'ils peuvent imposer à l'aide de leur charte et qu'ils ignorent encore actuellement en grande partie.

Entre temps l'agitation socialiste progresse elle aussi. Nous ne considérons ici le *socialisme* anglais que dans la mesure où il exerce une influence sur la classe ouvrière. Les socialistes anglais réclament l'instauration progressive de la communauté des biens dans des « colonies » [4] de *2* à *3.000* personnes - pratiquant l'industrie et l'agriculture et jouissant des mêmes droits et de la même éducation - et préconisent un allégement des formalités du divorce et

1 La traduction anglaise de 1887 (de MI- F. K. Wischnewetzky) disait « un mouvement de classe » : on sait que la traduction avait été approuvée par Engels.
2 Allusion aux plans agraires de O'Connor. Cf. Mark HOWELL (pp. 267-284)
3 (1892) : A eu lieu exactement à la date prévue. (F. E.)
4 *Home colonies* (qu'Engels traduit par *Heimatskolonien)* était le nom donné par Robert Owen aux communautés qu'il voulait fonder.

l'institution d'un gouvernement rationnel, garantissant une totale liberté d'opinion et l'abolition des peines qui seraient remplacées par un traitement rationnel des délinquants. Telles sont leurs propositions *pratiques.* Leurs principes théoriques ne nous intéressent pas ici. A l'origine du socialisme il y a un industriel, Owen, [1] et c'est pourquoi - bien que sur le fond il dépasse l'opposition prolétariat-bourgeoisie - dans sa forme il fait preuve cependant d'une grande indulgence envers la bourgeoisie et d'une grande injustice envers le prolétariat. Les socialistes sont tout à fait doux et pacifiques ; ils tiennent l'état de choses actuel, si déplorable soit-il, pour justifié, dans la mesure où ils réprouvent toute autre voie que celle de la persuasion du grand public, et ils sont cependant en même temps si abstraits, que la forme actuelle de leurs principes ne saurait jamais leur permettre de convaincre l'opinion publique. En outre, ils ne cessent de se lamenter sur l'immoralité des classes inférieures, ne voient absolument pas l'élément de progrès que recèle cette désagrégation de l'ordre social, et ne songent pas un instant que l'immoralité provoquée par l'intérêt privé et l'hypocrisie est bien pire dans les classes possédantes. Ils n'admettent pas d'évolution historique, et c'est pourquoi ils veulent plonger la nation immédiatement dans l'état communiste, sans attendre, sans poursuivre la politique actuelle jusqu'au terme où elle se dissout elle-même [2]. Certes ils comprennent pourquoi les ouvriers se dressent contre les bourgeois, mais ils considèrent que cette colère, qui est pourtant le seul moyen de faire progresser les ouvriers, est inféconde et ils prêchent une philanthropie et un amour universel encore plus stérile pour la situation présente en Angleterre. Ils n'admettent que l'évolution psychologique, l'évolution de l'homme abstrait, sans aucun lien avec le passé, alors que le monde entier repose sur ce passé et l'individu aussi. C'est pourquoi ils sont trop érudits, trop métaphysiciens, et ne réalisent pas grand chose. Ils se recrutent en partie dans la classe ouvrière, dont ils n'ont attiré que bien peu d'éléments, les esprits les plus cultivés et les caractères les plus fermes, il est vrai. Dans sa forme actuelle, le socialisme ne pourra jamais devenir le patrimoine de la classe ouvrière tout entière ; il lui faudra même s'abaisser à revenir en arrière quelque temps pour se placer sur le point de vue chartiste [3], mais le socialisme authentiquement prolétarien, qui sera passe par le chartisme, épuré de ses éléments bourgeois, tel qu'il se développe aujourd'hui déjà chez de nombreux socialistes, et chez de nombreux dirigeants chartistes, qui sont presque tous socialistes, assumera certainement - et sous peu - un rôle important dans l'histoire du peuple anglais. Le socialisme anglais qui, pour ce qui est de sa base, dépasse de loin le communisme français, mais qui dans son développement [4] reste loin derrière lui, devra rétrograder quelque temps au point de vue français, pour le dépasser ensuite. D'ici là, certes, les Français aussi feront sans doute des progrès de leur côté. Le socialisme est en même temps l'expression la plus catégorique de l'irréligiosité régnant parmi les ouvriers, et si catégorique même que les ouvriers qui sont irréligieux *inconsciemment,* simplement dans la vie pratique, hésitent souvent devant le caractère tranchant de cette expression. Mais sur ce point également la nécessité contraindra les ouvriers à abandonner une foi dont ils comprennent de plus en plus qu'elle ne sert qu'à faire d'eux des êtres faibles et soumis à leur sort, dociles et fidèles à la classe possédante qui les vide de leur substance.

Nous voyons donc que le mouvement ouvrier est divisé en deux fractions : les chartistes et les socialistes. Les chartistes sont le plus en retard, le moins évolués, mais en revanche,

---

1 Robert Owen (1771-1858) : socialiste utopiste. Sur la base de ses expériences de fabricant, parvint à une espèce de socialisme utopique. Tenta de réaliser en Amérique, par la suite, des colonies communistes qui échouèrent. Cf. Margaret COLE *: Robert Owen of New Lanark,* 1954.

2 Dans les éditions anglaises de 1887 et de 1892, on lit ici - up *to the Point at which this transition becomes possible and necessary... (...* jusqu'au point où la transformation devient possible et nécessaire ...)

3 (1892) : socialistes naturellement au sens général, et non au sens owénien du mot. (F. E.)

4 Dans les éditions anglaises de 1887 et 1892 : *Theoretical development* (développement théorique).

authentiquement, physiquement prolétaires, représentants valables du prolétariat. Les socialistes voient plus loin, proposent des mesures pratiques contre la misère, mais sont issus, à l'origine, de la bourgeoisie et par là dans l'incapacité de s'amalgamer à la classe ouvrière. La fusion du socialisme avec le chartisme, la reconstitution du communisme français sur le mode anglais sera la prochaine étape et elle a déjà en partie commencé. C'est seulement lorsqu'elle sera réalisée, que la classe ouvrière sera la véritable maîtresse de l'Angleterre - l'évolution sociale et politique se poursuivra dans l'intervalle, favorisant la naissance de ce nouveau parti, ce progrès du chartisme.

Ces différentes fractions d'ouvriers, qui souvent conjuguent leurs efforts et souvent agissent séparément - membres des associations, chartistes et socialistes - ont créé par leurs propres moyens un grand nombre d'écoles et de salles de lecture pour élever le niveau intellectuel du peuple. Chaque institution socialiste et presque chaque institution chartiste possède un établissement de ce genre, et de nombreux corps de métiers en possèdent également. On y donne aux enfants une éducation véritablement prolétarienne, exempte de toutes les influences bourgeoises, et dans les salles de lecture on trouve exclusivement ou presque des journaux et des livres prolétariens. Ces établissements représentent un très grave danger pour la bourgeoisie qui est parvenue à soustraire un certain nombre d'instituts de ce genre, les *Mechanics' Institutions* [1], à l'influence du prolétariat et à les transformer en instruments destinés à répandre parmi les ouvriers les connaissances utiles à la bourgeoisie. On y enseigne les sciences de la nature qui distraient les ouvriers de leur lutte contre la bourgeoisie, et peuvent leur donner les moyens de faire des découvertes qui rapporteront de l'argent aux bourgeois - alors que la connaissance de la nature est en vérité *actuellement* sans aucune utilité pour l'ouvrier, car bien souvent il n'a pas même l'occasion de voir la nature dans la grande ville où il vit, accaparé qu'il est par son travail prolongé ; on y prêche aussi l'économie politique, dont l'idole est la libre concurrence et d'où il résulte seulement, pour l'ouvrier qu'il n'a rien de plus raisonnable à faire que de mourir de faim avec une calme résignation ; toute l'éducation qu'on y donne tend à rendre docile, souple, servile à l'égard de la politique et de la religion régnantes, si bien qu'elle n'est, pour l'ouvrier, qu'une continuelle exhortation à l'obéissance tranquille, à la passivité et à la soumission à son destin. Naturellement la grande masse des ouvriers ne veut pas entendre parler de ces instituts et s'adresse aux salles de lecture prolétariennes ; elle s'oriente vers les discussions de rapports sociaux, qui l'intéressent directement ; alors la bourgeoisie, dans sa suffisance, prononce son *dixi et salvavi,* [2] et elle se détourne avec mépris d'une classe qui « préfère à une éducation sérieuse les éclats violents et passionnés de démagogues malintentionnés ». Du reste les nombreuses conférences sur des sujets scientifiques, esthétiques et économiques qui sont organisées très souvent dans tous les instituts prolétariens, surtout les instituts socialistes, et qui sont très suivies démontrent assez que les ouvriers ont aussi le goût d'une « éducation sérieuse », lorsque celle-ci n'est pas mêlée aux préceptes intéressés de la bourgeoisie. J'ai souvent entendu des travailleurs, dont les vestes de velours étaient en loques, parler de géologie, d'astronomie et d'autres choses avec plus de connaissances que n'en possède sur ces sujets maint bourgeois allemand cultivé. Et ce qui montre à quel point le prolétariat a su acquérir une culture propre, c'est que les œuvres modernes qui font époque en philosophie,

---

1 Écoles du soir où l'on donnait aux ouvriers une formation générale et parfois technique. Les premières furent fondées à Glasgow (1823) et Londres (1824). Au début des années 40, on comptait en Angleterre plus de 200 établissements de ce genre, principalement dans les villes industrielles du Lancashire et du Yorkshire. Naturellement, la bourgeoisie se servait de ces écoles pour forer les ouvriers qualifiés dont elle avait besoin et les influencer dans un sens favorable à ses intérêts.

2 « J'ai parlé et me suis sauvé. » La citation complète est *dixi et salvavi animant meam » (j'ai* parlé et j'ai sauvé mon âme).

en politique et en poésie sont lues presque uniquement par les ouvriers. Le bourgeois, valet servile du régime social existant et des préjugés qu'il implique, s'effraie et se signe devant tout ce qui est susceptible de constituer un progrès. Le prolétaire, lui, garde les yeux ouverts devant ces progrès et les étudie avec plaisir et succès. Sous ce rapport les socialistes surtout ont apporté une contribution incommensurable à la culture du prolétariat ; ils ont traduit les matérialistes français : Helvétius, d'Holbach, Diderot, etc., et ils les ont diffusés dans des éditions à bon marché à côté des meilleurs ouvrages anglais [1]. *La Vie de jésus* de Strauss [2] et *La Propriété* de Proudhon [3], ne sont répandus également que dans le prolétariat. Shelley, le génial et prophétique Shelley et Byron avec son ardeur sensuelle et sa satire amère de la société existante comptent chez les ouvriers leur public le plus nombreux ; les bourgeois n'en possèdent que des éditions expurgées, les *family editions*, qu'on a accommodées au goût de la morale hypocrite du jour. Les deux plus grands philosophes pratiques de ces derniers temps Bentham et Godwin sont eux aussi, et surtout ce dernier, la propriété presque exclusive du prolétariat ; bien que Bentham ait fait aussi école parmi la bourgeoisie radicale, seul le prolétariat et les socialistes sont parvenus à dégager un enseignement progressiste de sa doctrine. Sur ces bases le prolétariat s'est constitué une littérature propre, composée surtout de brochures et de journaux et dont la valeur dépasse de loin l'ensemble de la littérature bourgeoise. Nous en reparlerons ailleurs.

Il faut faire encore une remarque : les ouvriers d'industrie et parmi eux surtout ceux des districts cotonniers constituent le centre moteur des mouvements ouvriers. Le Lancashire et particulièrement Manchester, sont le siège des associations ouvrières les plus puissantes, le centre du chartisme, la région qui compte le plus de socialistes. Plus le système industriel envahit une branche et plus les ouvriers participent au mouvement, plus l'antagonisme entre ouvriers et capitalistes est aigu, plus la conscience prolétarienne de l'ouvrier est développée et aiguë. Bien que les petits patrons de Birmingham soient aussi victimes des crises, ils sont sur une position fausse, à mi-chemin du chartisme du prolétaire et du radicalisme du boutiquier. Mais en général tous les ouvriers d'industrie sont gagnés à une des deux formes de révolte contre le capital et la bourgeoisie ; et ils sont unanimes à penser qu'ils constituent, en tant que *Working men* - titre dont ils sont fiers et apostrophe par laquelle commencent d'habitude les réunions chartistes - une classe particulière qui possède des intérêts et des principes propres et des conceptions particulières en face de tous les possédants et, en même temps, qu'en eux réside la force et la faculté de développement de la nation.

---

1 *The New Moral World,* le journal de R. Owen, recommandait à ses lecteurs *Queen Mab,* de Shelley, *Le Contrat Social* de J.J. Rousseau et le *Système de la Nature* de D'HOLBACH.

2 Dans un article sur l'Angleterre publié dans la revue de MARX et RUGE, les *DeutschFranzösische Jahrbücher, 1844,* I et II, Engels affirmait qu'aucun éditeur « respectable » ne se chargerait de la traduction et de la publication de *La vie de jésus.* Henry Hetherington *(1792-1849),* propagandiste socialiste, la traduisit à partir de la version française de *Littré (1839),* à l'intention des ouvriers de Manchester, Birmingham et Londres. Ce n'est qu'en *1846* que parut la traduction officielle en trois volumes, due à la future romancière George Eliot.

3 *Qu'est-ce que la propriété?* parut en 1840; traduit en anglais en 1846.

LE PROLÉTARIAT DES MINES

FOURNIR à une aussi colossale industrie que l'industrie anglaise ses matières premières et ses combustibles, requiert une main-d'œuvre considérable. En ce qui concerne les matières indispensables à l'industrie, l'Angleterre ne produit - en dehors de la laine, qui ressortit à la production des districts agricoles - que les minéraux, métaux et houille. Tandis que la Cornouailles possède de riches mines de cuivre, d'étain, de zinc et de plomb, le Staffordshire, le pays de Galles du nord et d'autres districts fournissent de grandes quantités de fer et presque tout le Nord et l'Ouest de l'Angleterre, l'Écosse centrale et quelques districts d'Irlande sont excessivement riches en houille.

D'après le recensement de 1841, le nombre des ouvriers employés dans les mines en Grande-Bretagne (Irlande non comprise) est le suivant :

	HOMMES		**FEMMES**		**TOTAL**
	au-dessus de 20 ans	*au-dessous de 20 ans*	*au-dessus de 20 ans*	*au-dessous de 20 ans*	
Mines de charbon	83,408	32,475	1,185	1,165	118,233
Mines de cuivre	9,866	3,428	913	1,200	15,407
Mines de plomb	9,427	1,932	40	20	11,419
Mines de fer	7,773	2,679	424	73	10,949
Mines d'étain	4,602	1,349	68	82	6,101
Mines diverses ou pour lesquelles le minerai extrait n'est pas précisé	24,162	6,591	472	491	31,716
TOTAL	139,238	48,454	3,102	3,031	193,825

Comme les mines de charbon et de fer sont souvent exploitées par les mêmes gens, il faut ajouter au nombre d'ouvriers travaillant dans les mines de fer une partie des mineurs de charbon et en outre une grande partie des ouvriers mentionnés dans la dernière rubrique (divers). (F.E.) [G. R. PORTER *; The Progress of the Nation,* 1851, p. 79.]

Dans les charbonnages de Cornouailles travaillent soit au fond, soit à la surface, environ 19,000 hommes et 11,000 femmes et enfants. Mais dans les mines proprement dites il n'y a presque que des hommes et des enfants au-dessus de 12 ans. D'après le *Children's Employment Report,* la situation matérielle de ces ouvriers semble être assez supportable [1], et les Anglais aiment tirer gloire de leurs jeunes mineurs de Cornouailles, hardis et vigoureux, qui vont prospecter les veines de minerai jusque sous le fond de la mer. Cependant le *Children's Employment Report* porte un autre jugement sur la robustesse de ces gens. Il démontre, dans l'intelligent rapport du Dr Barham [2], que l'inspiration de l'air pauvre en oxygène, saturé de poussières et de fumée produite par la poudre des explosifs, qu'on trouve au fond des mines, affecte gravement les poumons, provoque des perturbations dans les fonctions cardiaques, et relâche l'appareil digestif ; il démontre que le travail très fatigant, et en particulier le fait de monter et de descendre les échelles - ce qui dans certaines mines

1 *Child. Emp. Com. : 1 st Report,* Milles, 1842, III, pp. 203-255.
2 *Appendix...* Mines, pp. 731-820.

nécessite même chez des jeunes gens vigoureux, au moins une heure, chaque jour avant et après le travail, - contribue pour une grande part au développement de ces maux, et que pour cette raison, des hommes qui commencent jeunes à travailler dans les mines, ne parviennent pas, tant s'en faut, au développement physique correspondant à celui des femmes travaillant à la surface ; il démontre que beaucoup meurent jeunes de phtisie galopante et la plupart à la fleur de l'âge, de tuberculose à évolution lente ; qu'ils vieillissent prématurément et deviennent inaptes au travail entre 35 et 45 ans et que beaucoup, passant presque sans transition de l'air chaud du puits (après avoir abondamment transpiré en escaladant péniblement l'échelle) à l'air froid de la surface, contractent des inflammations aiguës des voies respiratoires déjà malades, qui ont très fréquemment des suites mortelles. Le travail à la surface, le concassage et le tri des minerais est pratiqué par des jeunes filles et des enfants et on le décrit comme étant très sain parce qu'il s'effectue en plein air.

Dans le nord de l'Angleterre, à la limite des Comtés de Northumberland et de Durham, se trouvent les très importantes mines de plomb d'Alston Moor. Les rapports en provenance de cette région - également, dans le *Children's Employment Report,* le rapport du commissaire Mitchell - concordent avec ceux de Cornouailles. On se plaint là aussi d'un manque d'oxygène, d'un excès de poussières, de fumée de poudre, d'acide carbonique et de gaz sulfureux dans les galeries. Pour cette raison les mineurs, comme ceux de Cornouailles, sont de petite stature et, dès l'âge de 30 ans, ils souffrent presque tous d'affections pulmonaires qui finissent par dégénérer en véritable tuberculose, surtout s'ils continuent à travailler - ce qui est presque toujours le cas -d'où une baisse très nette de la moyenne de vie de ces gens. Si les jeunes mineurs de cette région vivent un peu plus longtemps que ceux de Cornouailles, cela tient au fait qu'ils ne commencent à descendre au fond qu'à 19 ans alors qu'en Cornouailles, nous l'avons vu, on commence à *12* ans. Cependant, là aussi, la majorité des mineurs meurt entre 40 et 50 ans. Sur *79* mineurs dont le décès était consigné dans le registre publie du district, et qui étaient morts en moyenne à 45 ans [1], *37* étaient morts de tuberculose et 6 d'asthme. Dans les localités des environs : Allendale, Stanhope, et Middleton, la longévité atteignait respectivement 49, 48 et 47 ans en moyenne, et les décès dus aux affections pulmonaires représentaient respectivement 48, 54 et 56 % du total *. Il ne faut pas oublier que toutes ces données statistiques concernent exclusivement des mineurs qui n'ont pas commencé à travailler *avant l'âge de 19 ans.* Comparons maintenant ces chiffres à ce qu'on appelle les statistiques suédoises - statistiques détaillées de la mortalité pour tous les habitants de la Suède - qui sont considérées en Angleterre comme le critère jusqu'à présent le plus exact de

*. Ce qui donne le tableau suivant pour la période du 1er juillet 1837 au 30 juin 1841

	Décès de mineurs plus de 19 ans	*Longévité moyenne*	*Décès par tuberculose ou asthme*	*Pourcentage*
Allendale	79	48	38	48
Stanhope	129	49	70	54
Middleton	57	47	32	56

1 *Ch. E. Com. Appendix,* Mines 11, 1843, p. 751. Le Dr Mitchell précise que sur ces 79 personnes, 4 jeunes filles de moins de dix-neuf ans ne travaillaient à la mine qu'irrégulièrement.

la longévité moyenne de la classe ouvrière anglaise [1]. D'après elles, les individus du sexe masculin qui ont franchi le cap de leur dix-neuvième année parviennent en moyenne à l'âge de *57* ans *1/2,* nous en concluons que l'existence des mineurs du nord de l'Angleterre subit en moyenne une réduction de 10 ans du fait de leur travail. Cependant les statistiques suédoises sont tenues pour le critère de la longévité des *ouvriers,* et présentent donc un tableau des chances de survie dans les conditions où vit le prolétariat, qui sont de toutes façons défavorables; elles indiquent par conséquent une longévité déjà inférieure à la normale. - Dans ces régions, nous retrouvons les maisons-dortoirs et les asiles de nuit que nous avons déjà rencontrés dans les grandes villes, et ils sont pour le moins dans le même état de saleté écœurante que là-bas et l'entassement y est le même. Mitchell a visité un de ces dortoirs qui mesurait 18 pieds de long et 15 pieds de large et était prévu pour accueillir 42 hommes et 14 garçons, soit 56 personnes en 14 lits [2], dont la moitié était disposée comme dans un navire, les uns *au-dessus* des autres. Il n'y avait pas d'ouverture pour l'évacuation de l'air vicié; bien que personne n'y eût couché de trois nuits, l'odeur et l'atmosphère étaient tels que Mitchell ne put pas même les supporter un court instant. Que doit-ce être par une chaude nuit d'été avec 56 personnes! Et ce n'est pas l'entrepont d'un navire d'esclaves américain, mais bien la demeure « de Britanniques nés libres ».

Passons maintenant. aux branches les plus importantes de l'industrie minière anglaise, les mines de fer et les mines de charbon, dont le *Children's Employment Report* traite ensemble, avec tous les détails qu'exige un tel sujet. La première partie de ce rapport est consacrée presque entièrement à la situation des ouvriers employés dans ces mines. Cependant, après la description détaillée que j'ai donnée de la situation des ouvriers de l'industrie, il me sera possible d'abréger comme l'exigent les limites de cet ouvrage.

Dans les mines de charbon et de fer, où la méthode d'exploitation est à peu près la même, travaillent des enfants de 4, *5,* 7 ans. La majorité a cependant plus de 8 ans. On les emploie à transporter le minerai du lieu d'abattage à la galerie des chevaux ou jusqu'au puits principal, ou bien encore à ouvrir et fermer les portes roulantes séparant les différents compartiments de la mine, avant et après le passage des ouvriers et du matériel. Ce sont, le plus souvent, les plus petits enfants qu'on emploie à la garde de ces portes ; il doivent rester assis douze heures par jour dans l'obscurité, seuls dans un couloir étroit et, dans la plupart des cas, humide, sans avoir le peu de travail dont ils auraient besoin pour être à l'abri de l'ennui abrutissant abêtissant qu'engendre l'inaction totale. En revanche le transport du charbon et du minerai de fer est un labeur très pénible, car il faut traîner ces matériaux dans d'assez grands baquets sans roues, sur le sol inégal de la galerie, ou sur l'argile humide, ou encore dans l'eau, souvent les hisser le long de pentes abruptes et à travers des couloirs si étroits par endroits, que les ouvriers doivent se mettre à quatre pattes. C'est pourquoi on utilise pour ce travail fatigant, des enfants plus âgés et des adolescentes. Selon les cas, il y a un ouvrier par baquet ou deux jeunes dont l'un tire et l'autre pousse. Le travail de haveur, effectué par des hommes adultes ou des jeunes gens vigoureux âgés de *16* ans ou plus, est également un travail très fatigant. - La durée habituelle du travail est de *II ou 12* heures, souvent plus. En Écosse, elle atteint jusqu'à 14 heures, et il arrive fréquemment de faire des journées doubles de sorte que tous les ouvriers sont contraints de travailler 24 heures, voire parfois *36* heures d'affilée au fond. Les repas à heures fixes sont chose inconnue la plupart du temps, si bien que les gens mangent quand ils ont faim et quand ils en ont le temps.

---

1 Cf. James BONAR: Malthus *and* his work, 1885, p. 72.

2 La moyenne était, selon le Dr Mitchell, de 30 à 40 personnes par chambre. Appendix... Mines Il, 1842, pp. 740-742.

La situation extérieure des mineurs est considérée en général comme assez bonne, et on dit que leur salaire est élevé en comparaison de celui des journaliers agricoles des environs (qui, il est vrai, meurent de faim), à l'exception de quelques régions d'Écosse et du district charbonnier d'Irlande, où règne une grande misère. Nous aurons l'occasion de revenir ultérieurement sur ces données (toutes relatives d'ailleurs) concernant la classe la plus misérable de toute l'Angleterre. Dans l'intervalle nous allons considérer les maux qu'entraînent l'exploitation actuelle des mines et les lecteurs pourront alors trancher si un salaire quel qu'il soit est en mesure de dédommager l'ouvrier de pareilles souffrances.

Les enfants et les jeunes gens chargés du charroi du charbon et du minerai de fer, se plaignent tous d'une grande fatigue. Même dans les établissements industriels où l'exploitation est la plus brutale, on ne constate pas un état d'épuisement aussi généralisé et aussi poussé. Chaque page du rapport fournit une longue série d'exemples. On constate très souvent que les enfants à peine arrivés à la maison se jettent sur le sol pavé devant l'âtre et s'endorment instantanément ne pouvant avaler la moindre miette de nourriture, leurs parents sont alors obligés de les débarbouiller tout endormis et de les porter au lit, il est même fréquent qu'ils se couchent, épuisés, sur la route, et quand les parents viennent les chercher, tard dans la nuit, ils les trouvent en train de dormir. Il semble qu'à l'ordinaire ces enfants passent la plus grande partie du dimanche dans leur lit, pour se remettre quelque peu des fatigues de la semaine ; un très petit nombre fréquentent l'église et l'école et les maîtres se plaignent de leur somnolence et de leur hébétude malgré leur désir de s'instruire. Il en va de même pour les adolescentes plus âgées et les femmes. On les contraint de la façon la plus brutale à se surmener. Cette fatigue, poussée jusqu'à devenir extrêmement douloureuse ne laisse pas d'avoir de fâcheuses répercussions sur l'organisme [1]. L'effet le plus immédiat du surmenage est que toute l'énergie vitale est utilisée pour un développement unilatéral de la musculature ; à telle enseigne que ce sont surtout les muscles des bras et des jambes, du dos, des épaules et du thorax, ceux-là même qui sont principalement sollicités dans les efforts de traction et de poussée, qui bénéficient d'un développement exceptionnel, taudis que tout le reste du corps souffre d'un manque de nourriture et s'atrophie. C'est surtout la taille qui reste petite et tassée ; presque tous les mineurs sont de stature trapue, à l'exception de ceux du Warwickshire et du Leicestershire, qui travaillent dans des conditions particulièrement favorables. Puis il faut noter le retard de la puberté tant chez les garçons que chez les filles ; chez les premiers, il faut parfois attendre dix-huit ans; le commissaire Symons eut même sous les yeux un garçon de dix-neuf ans, qui, à l'exception de la dentition, n'était pas plus développé qu'un garçon de onze ou douze ans. Cette prolongation de la période infantile, n'est au fond rien d'autre que la preuve d'un développement ralenti et ne laisse pas de porter ses fruits à un âge plus avancé. jambes torses, genoux cagneux, pieds tournés en dehors, déviation de la colonne vertébrale et autres malformations sont à déplorer dans de semblables conditions et aussi en raison de la faiblesse de ces organismes; et l'apparition de ces maux - par suite de l'attitude presque toujours défectueuse imposée au corps - en est grandement favorisée ; ils sont du reste si fréquents, que bien des gens et même des médecins affirment, dans le Yorkshire et le Lancashire comme dans le Northumberland et le Durham, qu'on peut reconnaître un mineur entre cent autres personnes uniquement à son corps. Ce sont surtout les femmes qui semblent beaucoup souffrir de ce travail et elles ne se tiennent que rarement - voire jamais - aussi droites que les autres femmes. On certifie également que le travail des femmes dans les mines provoque aussi des malformations du

1 *Cf. First Report, 1842,* « Effets remarquables sur la condition physique des ouvriers du travail clans les mines de charbon », *pp. 173-194.*

bassin et par voie de conséquence des accouchements pénibles, voire mortels. Outre ces malformations locales, les mineurs de charbon souffrent encore de toutes sortes de maladies spécifiques, qui se retrouvent souvent chez les autres mineurs et s'expliquent aisément par la nature de leur travail; c'est surtout l'abdomen qui est affecté ; l'appétit disparaît, puis ce sont, dans la majorité des cas, des douleurs d'estomac, des nausées et des vomissements, de plus une soif ardente qu'on ne peut apaiser qu'en buvant l'eau sale, souvent tiède de la mine ; les fonctions digestives sont ralenties ce qui favorise l'éclosion des autres maladies. On indique également, de différentes sources, que les maladies de cœur, surtout l'hypertrophie cardiaque, l'inflammation du péricarde, les spasmes des orifices auriculo-ventriculaires et de l'entrée de l'aorte, sont des maux fréquents chez les mineurs et s'expliquent aisément par le surmenage. Il en va de même pour les hernies qui sont, elles aussi, la conséquence directe d'efforts musculaires excessifs. En partie pour les mêmes raisons, en partie à cause de l'atmosphère viciée et poussiéreuse des mines, de l'air charge de gaz carbonique et d'hydrogène carburé - et pourtant ce serait si facile à éviter - se déclarent une foule de maladies pulmonaires douloureuses et dangereuses, surtout l'asthme, qui apparaît dans certains districts à l'âge de quarante ans, dans d'autres dès l'âge de trente ans chez la plupart des mineurs et a tôt fait de les rendre inaptes au travail. Chez ceux qui doivent travailler dans des galeries humides, cette oppression de la poitrine survient encore bien plus vite; dans quelques régions d'Écosse, c'est entre vingt et trente ans, période pendant laquelle les poumons ainsi attaqués sont en outre très vulnérables aux inflammations et aux affections fébriles. Une maladie spécifique de cette catégorie d'ouvriers est celle de l'expectoration noire *(black spittle)* due au fait que le tissu pulmonaire tout entier s'imprègne d'une fine poussière de charbon; les symptômes en sont une faiblesse générale, des maux de tête, une gêne respiratoire intense, et des expectorations épaisses et de couleur noire. Dans certaines régions ce mal apparaît sous la forme bénigne, dans d'autres au contraire, il semble tout à fait incurable, surtout en Écosse. Dans cette contrée, en plus d'une aggravation des symptômes décrits plus haut, il faut ajouter une respiration courte et sifflante, un pouls rapide (plus de 100 pulsations à la minute) une toux saccadée, l'amaigrissement et la faiblesse vont s'accentuant et le patient est bientôt hors d'état de travailler. Dans tous les cas, ici, ce mal est mortel. Le Dr Makellar, de Pencaitland, East Lothian, déclare que dans toutes les mines bien ventilées cette maladie n'apparaît pas, alors que bien souvent les ouvriers venant de mines bien ventilées dans des mines qui le sont mal, en sont victimes. La cupidité des propriétaires de mines qui négligent d'installer des puits d'aération, est donc responsable de l'existence même de cette maladie. Les rhumatismes sont également, à l'exception du Warwickshire et du Leicestershire, un mal commun à tous les ouvriers de la mine, et qui résulte surtout de l'humidité qui règne fréquemment sur le lieu du travail. Le résultat de toutes ces maladies, c'est que dans tous les districts *sans exception*, les ouvriers vieillissent prématurément et qu'au delà de quarante ans - la limite précise varie avec les différents districts -ils deviennent rapidement inaptes au travail. Il est extrêmement rare qu'un mineur puisse continuer à travailler au delà de quarante-cinq ou *a fortiori* de cinquante ans. A quarante ans, - indique-t-on généralement - un ouvrier de ce genre entre dans la vieillesse. Ceci s'applique à ceux qui abattent le charbon ; les chargeurs qui doivent soulever constamment de lourds blocs de charbon pour les jeter dans les wagonnets, vieillissent dès vingt-huit ou trente ans, à telle enseigne qu'un proverbe des régions charbonnières dit : « Les chargeurs sont déjà vieux avant d'avoir été jeunes ». Il va de soi que ce vieillissement prématuré entraîne une mort précoce et un sexagénaire est chez eux une véritable rareté ; même dans le sud du Staffordshire où les mines sont relativement saines, bien peu d'ouvriers parviennent à leur cinquante et unième année. - Étant donné que les ouvriers vieillissent si précocement, on peut constater, comme nous l'avons vu pour les usines, que fréquemment les parents sont en chômage et qu'ils sont nourris par leurs enfants souvent très jeunes encore. Si nous résumons

les résultats du travail dans les mines, nous pouvons dire avec l'un des commissaires, le Dr Southwood Smith, que la période de l'existence où l'homme est en pleine possession de ses moyens, l'âge d'homme, est considérablement réduite Par suite de la prolongation de la période infantile d'une part, et par le vieillissement prématuré d'autre part, et que la durée de la vie elle-même est abrégée par une mort précoce [1]. Voilà qui est à inscrire également au passif de la bourgeoisie!

Toutes ces constatations valent pour la moyenne des mines anglaises. Mais il y en a beaucoup où la situation est bien pire, en particulier celles où l'on exploite de minces veines de charbon. Le prix de revient du charbon serait trop élevé si l'on voulait en plus du charbon déblayer les couches de sable et d'argile attenantes ; c'est pourquoi les propriétaires se contentent de faire abattre la couche de charbon, et c'est pourquoi les couloirs qui mesurent ordinairement quatre ou cinq pieds de haut ou davantage sont ici si bas, qu'il est rigoureusement impossible de s'y tenir debout. L'ouvrier est couché sur le flanc et détache le charbon à l'aide de son pie, utilisant ses coudes comme points d'appui. Il en résulte une inflammation de ces articulations, et dans le cas où il est contraint de rester à genoux, le même mal à l'articulation de la jambe. Les femmes et les enfants qui transportent le charbon marchent à quatre pattes, attelés au baquet par un harnais et une chaîne qui dans de nombreux cas, passe entre les jambes, le long de ces galeries basses, tandis qu'un autre pousse par derrière avec la tête et les mains. La pression exercée par la tête provoque une irritation locale, des enflures douloureuses et des abcès. Très souvent ces galeries sont aussi humides si bien que les ouvriers doivent ramper dans des flaques d'eau profondes de plusieurs pouces ; cette eau sale ou salée, provoque également une irritation de la peau. On imagine aisément combien un travail d'esclave aussi odieux doit favoriser l'éclosion des maladies caractéristiques des mineurs.

Nous n'avons pas encore énuméré tous les maux qui s'abattent sur la tête des mineurs. Dans tout l'Empire britannique, il n'est pas d'autre travail où les risques d'accidents mortels soient si divers. La mine est le théâtre d'une foule d'accidents horribles et précisément ceux-là doivent être portés directement au compte de l'égoïsme de la bourgeoisie. L'hydrogène carburé, qui s'y dégage si souvent, forme en se mélangeant à l'air atmosphérique un composé gazeux explosif qui s'enflamme facilement au contact d'une flamme et tue quiconque se trouve à proximité. Des explosions de ce genre surviennent presque chaque jour ici ou là; le 28 septembre 1844, il y en eut une à Haswell Colliery (Durham) qui causa la mort de *96* personnes [2]. L'oxyde de carbone qui s'y dégage aussi en grandes quantités se dépose dans les parties profondes de la mine en une couche qui dépasse parfois la taille d'un homme, asphyxiant quiconque y pénètre. Les portes qui séparent les différents compartiments de la mine doivent en principe arrêter la propagation des explosions et le mouvement des gaz, mais c'est là une mesure de sécurité illusoire, puisqu'on confie la surveillance de ces portes à de jeunes enfants qui s'endorment souvent, ou négligent de les fermer. On pourrait éviter parfaitement les effets funestes de ces deux gaz à condition d'assurer une bonne ventilation des mines au moyen de puits d'aération, mais le bourgeois ne veut pas y consacrer son argent et il préfère ordonner à ses ouvriers de se servir simplement de la lampe Davy, celle-ci leur est souvent tout à fait inutile en raison de la pâle lueur qu'elle diffuse; et c'est pourquoi ils préfèrent la remplacer par une simple bougie. Si une explosion se produit alors, c'est la négligence des ouvriers qui en est cause, alors que si le bourgeois avait installé une bonne

1 Dr SOUTHWOOD SMITH : op. cit., p. 194, « Le travail dans les mines allonge la période de l'enfance, abrège celle de la vie adulte et rapproche celle de la vieillesse, de la décrépitude et de la mort. »
2 W. P. Roberts, *Northern Star*, 12 octobre 1844.

ventilation, toute explosion aurait été presque impossible. De plus, à chaque instant une portion de galerie ou une galerie entière s'effondre, ensevelissant ou écrasant des ouvriers ; la bourgeoisie a intérêt à ce que les veines de charbon soient exploitées au maximum, d'où ce genre d'accidents. Puis ce sont les câbles qui permettent aux mineurs de descendre dans le puits, qui sont souvent en mauvais état, et qui se rompent, précipitant les malheureux au fond où ils s'écrasent. Tous ces -accidents - je n'ai pas la place de donner des exemples détaillés - d'après le *Mining Journal* [1] coûtent environ 1,400 vies humaines par an. Le *Manchester Guardian* en signale au moins 2 ou *3* chaque semaine, uniquement pour le Lancashire. Dans presque tous les cas, les jurés chargés de déterminer la cause du décès sont sous la coupe des propriétaires des mines, et lorsqu'il n'en est pas ainsi, la routine de l'habitude fait que le verdict sera : « Mort. par accident. » D'ailleurs le jury se soucie fort peu de l'état de la mine parce qu'il n'y entend rien. Mais le, *Children's Employment Report* n'hésite pas à rendre les propriétaires des mines responsables de la grande majorité de ces accidents.

En ce qui concerne l'instruction et la moralité de la population minière, elles sont, selon le *Children's Employment Report* assez bonnes en Cornouailles et même excellentes dans l'Alston Moor; par contre, elles sont en général à un niveau très bas dans les districts charbonniers. Ces gens vivent à la campagne dans des régions laissées à l'abandon et, lorsqu'ils effectuent leur dur travail, personne, si ce n'est la police, ne s'occupe d'eux. Pour cette raison et aussi parce qu'on envoie les enfants travailler dès leur plus jeune âge, leur formation intellectuelle est totalement négligée. Ils ne peuvent fréquenter les écoles ouvertes la semaine, les écoles du soir et du dimanche sont illusoires, les maîtres n'ont aucune valeur. Il n'y a par conséquent qu'un très petit nombre de mineurs qui sachent lire, et moins encore qui sachent écrire. Selon les déclarations des commissaires, la seule chose qu'ils aient vue clairement, c'est que leur salaire est trop bas pour le travail pénible et dangereux qu'ils ont à effectuer. Ils ne vont jamais ou presque à l'église ; tous les ecclésiastiques se plaignent d'une irréligiosité sans égale. Effectivement, il y a chez eux une ignorance des choses religieuses et profanes, auprès de laquelle l'ignorance de nombreux ouvriers d'usine, illustrée précédemment par des exemples, semble encore être toute relative. Ils n'ont connaissance des notions religieuses que par les jurons. Le travail se charge à lui seul de détruire leur moralité. Il est évident que le surmenage de tous les mineurs doit fatalement engendrer l'ivrognerie. Quant aux rapports sexuels, notons que dans les mines, en raison de la chaleur ambiante, hommes, femmes et enfants y travaillent souvent tout nus et dans la plupart des cas quasi-nus, et chacun peut imaginer quelles en sont les conséquences dans la solitude et l'obscurité de la mine. Le nombre des enfants adultérins, anormalement élevé dans ces régions, témoigne de ce qui se passe au fond de la mine parmi cette population à demi sauvage, mais prouve aussi que les rapports illégitimes entre les sexes n'ont pas sombré, comme dans les villes, dans la prostitution. Le travail des femmes a les mêmes conséquences que dans les usines; il dissout la famille et rend les mères totalement incapables de vaquer à leurs occupations domestiques.

Lorsque le *Children's Employment Report* fut présenté au Parlement, Lord Ashley se hâta de proposer un bill stipulant que le travail des femmes était désormais absolument interdit dans les mines et celui des enfants considérablement restreint. Le bill passa [2], mais il resta lettre morte dans la plupart des régions, car on ne prit pas le soin de nommer des inspecteurs des

1 *The Mining journal,* hebdomadaire pour les mines, les transports, le commerce, fondé à Londres en 1835. Le chiffre de 1,400 est obtenu en prenant pour base le nombre de victimes des accidents survenus du 6 mai au 9 septembre. Pour 1838, la *Children's Employment Commission* indiquait un total de 349 morts.

2 Cette loi fut adoptée le 10 août 1842. Elle interdisait le travail au fond des femmes et des enfants de moins de dix ans.

mines chargés de veiller à son exécution [1]. L'inobservance de ce bill est d'ailleurs grandement facilitée par la situation des mines dans les districts ruraux; ne soyons donc pas surpris d'apprendre que l'an passé l'association des mineurs a transmis au ministère une plainte officielle dans laquelle elle signalait que plus de 60 femmes travaillaient dans les mines du duc de Hamilton, en Écosse, ou bien encore que le *Manchester Guardian* a relaté un jour que, près de Wigan, si je ne m'abuse, une jeune fille a été tuée par une explosion dans une mine sans que personne s'émeuve de voir ainsi révélée une illégalité [2]. Il est possible que dans certains cas isolés on ait mis fin à ces abus, mais en général le régime est demeuré le même que par le passé.

Cependant nous n'en avons pas encore terminé avec les maux qui s'abattent sur les mineurs. La bourgeoisie, non contente de ruiner leur santé, de mettre chaque instant leur vie en danger, de leur ôter toute occasion de s'instruire, les exploite en plus de la façon la plus éhontée. Le système du paiement en nature n'est pas ici une exception, c'est la règle générale, et on le pratique de la façon la plus impudente, la plus directe. Le système des cottages est, lui aussi, généralisé et il représente dans ce cas presque une nécessité ; mais on l'utilise pour mieux exploiter les ouvriers. A cela s'ajoutent encore toutes sortes d'autres escroqueries. Alors que le charbon se vend au poids, on paye l'ouvrier à la mesure, et lorsque son baquet n'est pas tout à fait plein, on ne le lui paie pas du tout, alors qu'il ne touche pas un liard pour un éventuel trop-plein. Si dans son wagonnet la quantité de houille menue dépasse une certaine proportion - ce qui dépend davantage de la nature de la veine de charbon que de l'ouvrier - non seulement il ne touche rien, mais il doit encore payer une amende. Du reste le système des amendes est développé à tel point dans les mines qu'il arrive qu'un pauvre diable qui a travaillé toute la semaine et vient chercher son salaire apprend de la bouche du contremaître - car celui-ci distribue les sanctions selon son bon vouloir sans convoquer l'ouvrier - que non seulement il ne doit pas attendre de salaire, mais qu'il doit en outre payer tant d'amende ! D'une façon générale le contremaître a pouvoir absolu sur le montant du salaire ; c'est lui qui note le travail fourni et peut payer ce qu'il veut à l'ouvrier, qui est bien forcé de l'en croire. Dans quelques mines où l'on paye au poids, on utilise des bascules décimales fausses dont les poids n'ont pas besoin d'être contrôlés par l'autorité publique; dans une de ces mines on était allé jusqu'à instituer la règle que tout ouvrier voulant se plaindre du mauvais fonctionnement de la balance était tenu de *le signaler au surveillant trois semaines à l'avance.* Dans maintes régions, notamment dans le nord de l'Angleterre, la coutume est d'embaucher les ouvriers pour un an; ils s'engagent à ne travailler pour personne d'autre durant cette période, mais le patron, lui, ne s'engage nullement à leur donner du travail, si bien qu'ils restent souvent des mois sans travail et que s'ils cherchent du travail ailleurs on les expédie six semaines au bagne pour abandon de poste. Dans d'autres contrats, on leur assure du travail à concurrence de 26 shillings tous les 15 jours, mais on ne le leur donne point; dans d'autres districts les patrons avancent aux ouvriers de petites sommes à rembourser ensuite en travail, ce qui est une manière de les enchaîner. Dans le nord, il est d'usage de retenir toujours le salaire d'une semaine pour attacher les gens de cette manière à la mine. Et pour parfaire l'esclavage de ces ouvriers asservis, presque tous les juges de paix des districts charbonniers sont eux-mêmes propriétaires de mines ou parents ou amis des propriétaires et ils exercent un pouvoir presque discrétionnaire dans ces contrées pauvres et

---

1 *Northern Star*, 6 janvier 1844. « Les rois du charbon et la loi sur le non-emploi des femmes. » Il y eut une nomination d'inspecteur: celle de H. Seymour Tremenheere, le 28 novembre 1843, lequel insiste, dans ses rapports de 1843 et 1844, sur les difficultés rencontrées. *(Part. Papers*, 1844, c. 592.)

2 *Northern Star*, 23 septembre, 7 octobre, 4 novembre 1843 et 6 janvier 1844. Tremenheere affirmait que plus de 200 femmes continuaient de travailler dans les mines de Wigan. Il y eut aussi un enfant de neuf ans tué en novembre 1844 dans ces mines. *(Manchester Guardian*, 23 novembre 1844).

arriérées où il y a peu de journaux - ceux-ci étant du reste au service de la classe possédante. On peut difficilement se faire une idée de la façon dont ces pauvres mineurs sont pressurés et tyrannisés par ces juges de paix à la fois juges et parties.

Les choses allèrent ainsi pendant longtemps. Tout ce que les ouvriers savaient c'est que leur raison d'être, c'était d'être sucés jusqu'au sang. Mais peu à peu se manifesta même parmi eux un esprit d'opposition à l'oppression scandaleuse des « rois du charbon », notamment dans les districts industriels où le contact qu'ils eurent avec les ouvriers d'usine plus intelligents ne laissa pas d'avoir une influence favorable. Ils se mirent à fonder des associations et à cesser le travail de temps à autre. Dans les régions plus évoluées, ils adhérèrent même corps et âme au chartisme. Le grand district charbonnier du nord de l'Angleterre, coupé de toute industrie, restait cependant en arrière, jusqu'à ce qu'enfin s'éveillât en *1843* dans cette contrée aussi, après bien des tentatives et des efforts, tant de la part des chartistes que des mineurs les plus intelligents eux-mêmes, un esprit de résistance qui s'empara de tous. Une agitation si intense gagna les ouvriers du Northumberland et du Durham qu'ils prirent la tête d'une association générale des mineurs de tout l'Empire et nommèrent un chartiste, l'avocat W. P. Roberts de Bristol [1] - qui s'était déjà distingué dans les procès antérieurs des chartistes - leur « Procurateur général ». L' « Union » s'étendit rapidement à la grande majorité des districts ; partout on nomma des délégués, qui organisaient des réunions et recrutaient de nouveaux membres ; lors de la première conférence de délégués à Manchester, en janvier *1844*, l'Union avait 60,000 membres [2], lors de la seconde, six mois plus tard à Glasgow, il y en avait déjà plus de 100,000 .Tout ce qui concernait les mineurs y fut discuté et on y prit des décisions quant aux arrêts de travail importants. Plusieurs journaux furent fondés, notamment la revue mensuelle *The Miner's Advocate* à Newcastle-upon-Tyne, qui défendaient les droits des mineurs.

Le *31* mars *1844*, tous les contrats de travail des mineurs du Northumberland et du Durham venaient à expiration. Les mineurs se firent établir par Roberts un nouveau contrat, dans lequel ils exigeaient : 1. le paiement au poids et non à la mesure ; 2. la détermination du poids au moyen de bascules et de poids courants, vérifiés par des inspecteurs publics ; 3. un engagement de six mois ; 4. l'abolition du système d'amendes et le paiement du travail réel; 5. l'engagement du patron d'employer au moins 4 jours par semaine, l'ouvrier qui était exclusivement à son service ou bien de lui garantir le salaire de 4 journées. Ce contrat fut adressé aux rois du charbon et on nomma une délégation chargée de négocier avec eux ; mais ceux-ci répondirent que, pour eux, l' « Union» n'existait pas, qu'ils n'avaient affaire qu'avec les ouvriers pris individuellement, et qu'ils ne reconnaîtraient jamais l'association. Ils proposèrent eux aussi un autre contrat qui ne voulait pas entendre parler des différents points mentionnés ci-dessus et qui fut naturellement repoussé par les ouvriers. C'était la déclaration de guerre. Le *31* mars *1844*, *40.000* mineurs posèrent leur pic et toutes les mines des deux comtés furent désertes. Les fonds de l'association étaient si importants qu'on pouvait assurer à chaque famille une allocation de *2 1/2* sh. par semaine pendant plusieurs mois. Tandis que les ouvriers mettaient ainsi la patience de leurs patrons à l'épreuve, Roberts organisa la grève et l'agitation avec une ardeur infatigable et incomparable; il tint des réunions, parcourut l'Angleterre en tous sens, collectant des fonds pour les chômeurs, prêchant le calme et la légalité, et menant en même temps contre des juges de paix despotiques et les maîtres du *Truck*, une campagne comme l'Angleterre n'en avait encore jamais connu. Il l'avait

1 Il devait devenir avoué à Manchester. Cf. *Northern Star, 24* février *1844* et S. et B. WEBB, *The history of Trade Unionism, 1920, p. 182.*
2 *Northern Star, 6* janvier *1844.*

commencée dès le début de l'année. Lorsqu'un mineur était condamné par des juges de paix, il obtenait du Tribunal de *Queen's Bench* [1] un *habeas corpus* [2], faisait comparaître son client à Londres et obtenait toujours du tribunal son acquittement. C'est ainsi que le juge Williams de la *Queen's Bench* acquitta le *13* janvier trois mineurs condamnés par des juges de paix de Bilston (Staffordshire du Sud) ; le crime de ces gens était de s'être refusé à travailler à un poste où un éboulement menaçait et qui avait effectivement eu lieu avant qu'ils ne revinssent ! Antérieurement le juge Patteson avait acquitté 6 ouvriers, si bien que le nom de Roberts commença à inspirer l'effroi aux juges de paix propriétaires de mines. A Preston également, quatre de ses clients étaient en prison ; il se mit en route dans les premières semaines de février, afin d'examiner l'affaire sur les lieux mêmes; mais à son arrivée il apprit que les condamnés avaient déjà été libérés *avant* d'avoir purgé entièrement leur peine. A Manchester, il y en avait sept d'emprisonnés; Roberts obtint le bénéfice de *l'Habeas Corpus* et le juge Wightman les acquitta. A Prescott, neuf mineurs qui avaient été déclarés coupables d'avoir troublé l'ordre Public à St Helens (Lancashire du sud) étaient incarcérés et attendaient de passer en jugement ; lorsque Roberts arriva, ils furent aussitôt relâchés. Tout ceci se passa durant la première quinzaine de février. En avril, Roberts sortit de la même manière un mineur de la prison de Derby, puis quatre de celle de Wakefield (Yorkshire) et quatre de celle de Leicester. Et il en alla ainsi jusqu'à ce que ces *Dogberries*, - pour reprendre le nom donné à ces juges de paix d'après le personnage bien connu de la pièce de Shakespeare *: Beaucoup de bruit pour rien* - eussent conçu pour lui quelque respect. Il en alla de même avec le système du troc. Roberts traîna ces propriétaires de mines sans vergogne les uns après les autres devant le tribunal et il contraignit les juges de paix à les condamner bon gré, mal gré; il se répandit chez eux une telle peur de ce procurateur général, prompt comme la tempête, qui semblait doué d'ubiquité, que par exemple à Belper, près de Derby, une firme spécialisée dans le troc fit afficher à son arrivée l'avis que voici .

MINE DE CHARBON DE PENTRICH [3]

Avis

Messieurs Haslam estiment nécessaire de faire savoir (afin de prévenir toute erreur) que toutes les personnes employées dans leurs mines reçoivent la totalité de leur salaire en espèces et peuvent le dépenser où et comme bon leur semble. S'ils achètent leurs marchandises au magasin de Messieurs Haslam, ils les obtiendront, comme par le passé, au prix de gros, mais la direction n'attend pas qu'ils les y achètent, et quel que soit le magasin qu'ils choisissent, elle leur accordera le même travail et le même salaire.

Ces victoires soulevèrent d'allégresse la classe ouvrière tout entière et valurent à l'Union une foule de nouveaux adhérents. Entre temps, la grève se poursuivait dans le nord. Personne ne bougeait le petit doigt et Newcastle, le principal port exportateur de charbon, en fut si dépourvu, qu'il fallut en importer de la côte écossaise, bien qu'en anglais *to carry coal to Newcastle* [4] ait le même sens que chez les Grecs « porter des chouettes à Athènes », c'est-à-

1 *Court of Queen's Bench* (Tribunal de la Reine), un des tribunaux les plus anciens d'Angleterre, qui faisait (jusqu'en 1873), office de Cour de Cassation et pouvait réviser les sentences des tribunaux de première instance.
2 Le Writ of *Habeas* Cprîs réglé par la loi de 1679 permet à tout inculpé de faire appel de son incarcération. L'inculpé peut alors être libéré, renvoyé en prison, ou mis en liberté sous caution.
3 Pour plus de détails, se reporter au *Northern Star*, Non du 20 avril 1843, 13 et 20 janvier, 10 et 24 février, 14 mai 1844.
4 Porter du charbon à Newcastle.

dire faire quelque chose de tout à fait superflu. Au début, tant que les fonds de l'Union durèrent, tout alla bien, mais à l'approche de l'été, la lutte devint très dure pour les ouvriers. Ils connurent une misère noire ; ils n'avaient pas d'argent, car les contributions des ouvriers de toutes les branches de travail ne représentaient pas grand chose en regard du grand nombre des chômeurs; ils durent emprunter à grands frais chez les épiciers ; toute la presse, à l'exception de quelques journaux prolétariens, était contre eux ; la bourgeoisie, et même la petite fraction de cette classe qui aurait eu un sens de l'équité suffisant pour les soutenir, n'apprenait que des mensonges sur leur affaire, en lisant les feuilles vénales libérales et conservatrices ; une députation de douze mineurs partit pour Londres, parvint à y collecter une certaine somme dans le prolétariat de cette ville, mais cet argent aussi fut peu de chose étant donnée la quantité de personnes à secourir ; malgré tout, les mineurs restèrent fermes sur leurs positions et, qui plus est, restèrent calmes et pacifiques en dépit des actes d'hostilité et des provocations de toutes sortes des propriétaires de mines et de leurs fidèles serviteurs. Il n'y eut pas un seul acte de vengeance, aucun renégat à la cause ouvrière ne fut maltraité, pas un vol ne fut commis. La grève durait depuis quatre mois environ et les patrons n'avaient toujours pas de perspective d'avoir le dessus. Une voie leur restait ouverte. Ils se souvinrent du système des cottages ; ils s'avisèrent soudain que les demeures des récalcitrants étaient *leur* propriété. En juillet, ils donnèrent congé aux ouvriers et en une semaine les quarante mille chômeurs furent jetés sur le pavé. Cette mesure fut appliquée avec une sauvagerie révoltante. Malades et impotents, vieillards et nourrissons - même les femmes en couches - furent arrachés brutalement de leur lit et jetés à la rue. Un agent s'offrit même le plaisir de tirer du lit par les cheveux une femme prête à accoucher et de la traîner dans la rue. La troupe et la police assistaient en masse à l'opération, prêtes à frapper au moindre signe de résistance ou au moindre signe des juges de paix qui dirigeaient cette sauvage procédure. Mais les ouvriers surmontèrent aussi cette nouvelle épreuve sans broncher. On avait espéré qu'ils feraient usage de violence, on les incita à la résistance par tous les moyens, afin d'avoir au moins un prétexte pour mettre fin à la grève, en faisant intervenir la troupe ; les mineurs sans-abri se souvenant des exhortations de leur procurateur, restèrent inébranlables, transportant sans un mot leurs meubles sur les terres marécageuses ou les champs de chaume et tinrent bon. Quelques-uns, qui n'avaient pas trouvé d'autre place, campèrent dans les fossés de la route, d'autres sur les terres d'autrui, ce pour quoi ils furent traduits en justice, et, sous prétexte qu'ils avaient commis des «dégâts se montant à un *1/2* penny », condamnés à une livre de frais qu'ils furent évidemment dans l'impossibilité de payer et durent expier au bagne. Ils sont restés ainsi huit semaines et même davantage durant cette fin d'été humide de l'an passé *(1844)* à la belle étoile avec leurs familles, sans autre toit pour eux et leurs petits que les rideaux d'indienne de leurs lits et sans autre secours que les modestes allocations de l'Union et le crédit restreint des petits commerçants. C'est alors que Lord Londonderry [1] qui possède dans le Durham des mines importantes menaça les commerçants de « sa *ville* », de Seaham, de son très auguste courroux s'ils persévéraient à faire crédit à « ses » ouvriers rebelles. Ce « noble » Lord fut d'ailleurs en général le bouffon de tout le *turn out* en raison des « Ukases » ridicules et emphatiques, rédigés dans un style déplorable, qu'il adressait de temps à autre aux ouvriers, toujours sans autre résultat que de soulever l'hilarité de la nation [2]. Lorsque tout ceci se révéla inefficace, les propriétaires firent venir des gens à grands frais d'Irlande et des régions reculées du pays de Galles, où il n'y a pas encore de mouvements ouvriers, pour les faire travailler dans leurs mines, et lorsqu'ainsi la

1 *Northern Star, 27* juillet *1844* : « Le marquis fou et les luttes ouvrières. » Cf. également A. J. TAYLOR in *Durham University Journal,* décembre *1955, pp. 21-27.*

2 *(1892) : rien* de nouveau sous le soleil, du moins pas en Allemagne. Nos « Rois Stumm » ne sont pas autre chose que de pâles répliques de ces modèles anglais depuis longtemps périmés, et aujourd'hui impossibles dans leur patrie. (F.F.)

concurrence entre ouvriers fut restaurée, la puissance des chômeurs s'effondra. Les propriétaires des mines les contraignirent à quitter l'Union, à abandonner Roberts et à accepter les conditions qu'ils leur dictèrent. Ainsi s'acheva au début de septembre le grand combat de cinq mois que les mineurs livrèrent aux propriétaires de mines - combat mené, du côté des opprimés, avec une ténacité, un courage, une intelligence et un sang-froid qui forcent l'admiration. Quel degré de culture réellement humaine, d'enthousiasme et de force de caractère suppose un tel combat chez cette foule de quarante mille hommes qui, nous l'avons vu, étaient dépeints encore en *1840* [1] dans le *Children's Employment Report*, comme tout à fait frustes et dépravés ! Mais combien brutale a dû être l'oppression pour pousser ces quarante mille à se lever comme *un seul* homme et comme une armée non seulement disciplinée mais encore enthousiaste, dont la volonté *unanime* est de poursuivre la lutte avec le plus grand sang-froid et le plus grand calme, jusqu'au moment où une plus longue résistance n'aurait pas de sens ! Et quelle lutte - non pas contre des ennemis visibles, mortels, mais contre la faim et le besoin, la misère et l'absence de toit, contre ses propres passions exaspérées jusqu'à la démence par la sauvagerie de la richesse ! S'ils s'étaient révoltés en usant de violence, eux qui n'avaient pas d'armes, ils auraient été massacrés sur place et il eût suffi de quelques jours pour décider de la victoire des patrons. Ce respect de la légalité, ce n'était pas la crainte inspirée par les matraques des *constables*, c'était une attitude calculée, la meilleure preuve de l'intelligence et de la maîtrise de soi des ouvriers.

Ainsi, cette fois encore les ouvriers succombèrent malgré leur endurance exceptionnelle devant la puissance des capitalistes. Mais leur lutte ne fut pas vaine. Avant tout, ce *turn-out* de dix-neuf semaines a arraché pour toujours les mineurs du nord de l'Angleterre à cette mort intellectuelle qu'ils connaissaient auparavant ; ils ont cessé de dormir, ils sont vigilants pour la défense de leurs intérêts et se sont joints au mouvement de la civilisation, singulièrement au mouvement ouvrier. Cette grève qui, pour la première fois, a révélé pleinement la barbarie dont usent les patrons à leur égard, a donné pour toujours, à l'opposition ouvrière dans cette branche des bases solides, et a fait des trois quarts d'entre eux au moins des chartistes ; l'appoint que représentent trente mille hommes si énergiques et si éprouvés, pour les chartistes, est vraiment précieux. En outre, la ténacité et le respect de la légalité qui caractérisèrent toute la grève, alliés à l'agitation active qui l'accompagna, ont, malgré tout, attiré l'attention du publie sur les mineurs. A l'occasion du débat sur les droits sur le charbon exporté, Thomas Duncombe, le seul membre de la Chambre Basse qui soit un chartiste convaincu, exposa la situation des mineurs devant le Parlement, fit lire leur pétition à la tribune de l'Assemblée, et, par son exposé, contraignit les journaux de la bourgeoisie eux-mêmes à accepter au moins dans la rubrique des débats du Parlement, pour une fois un compte rendu objectif de cette affaire [2]. A peine cette grève était-elle terminée que se produisit l'explosion de Haswell; Roberts partit pour Londres, obtint de Peel une audience, insista en tant que représentant des mineurs pour qu'on fît une enquête approfondie et réussit à obtenir que les plus grands spécialistes de géologie et de chimie d'Angleterre, les professeurs Lyell et Faraday, soient chargés de se rendre sur les lieux. Comme plusieurs autres explosions se produisirent peu après et que les documents de Roberts furent à nouveau présentés au Premier Ministre, ce dernier promit de proposer, si possible au cours de la prochaine session parlementaire (celle de 1845), les mesures nécessaires à la protection des ouvriers [3]. On n'aurait jamais pu parvenir à un tel résultat, si ces hommes n'avaient pas fait

1 En 1842.
2 *Hansard's Parliamentary Debates, 1844, vol. 75, col. 134, pp.* 259-262.
3 *Northern Star, 5,* 12 et 26 octobre 1844.

dans ce *turn-out* la preuve de leur amour de la liberté, s'ils n'avaient forcé le respect et s'ils ne s'étaient pas assurés le concours de Roberts.

A peine connue la nouvelle que les mineurs du nord étaient forcés de renoncer à l'Union et de congédier Roberts, les mineurs du Lancashire se rassemblèrent en une Union d'environ 10,000 ouvriers et garantirent à leur Procurateur général son traitement de *1.200* livres par an. Durant l'automne de l'année dernière ils collectèrent plus de *700* livres par mois, en utilisant plus de *200* pour les traitements, frais de tribunaux etc... et le reste en allocations à des ouvriers en chômage, dont les uns n'avaient pas de travail, et les autres avaient cessé le travail en raison de désaccords avec leur patron. Ainsi les ouvriers comprennent-ils de plus en plus, qu'unis ils constituent eux aussi une force respectable et sont, en cas d'extrême nécessité, capables de tenir tête à la force de la bourgeoisie. Et c'est l' « Union » ainsi que la grève de 1844, qui ont permis à tous les mineurs d'Angleterre de parvenir à cette prise de conscience, qui est le fruit de tous les mouvements ouvriers. A bref délai, la différence d'intelligence et d'énergie qui existe encore actuellement à l'avantage des ouvriers de l'industrie aura disparu, et les mineurs du Royaume pourront se comparer à eux à tous égards. Peu à peu, un morceau après l'autre, le sol est miné sous les pieds de la bourgeoisie et dans quelque temps tout l'édifice de l'État et de la société s'écroulera ainsi que les fondations qui le portaient.

Mais la bourgeoisie veut ignorer ces avertissements. L'insurrection des mineurs n'a fait que l'exaspérer davantage ; au lieu d'y voir un progrès du mouvement ouvrier en général, au lieu d'être amenée à réfléchir, la classe possédante n'y a vu qu'une occasion de faire éclater sa colère contre une classe d'hommes assez stupides pour ne plus se déclarer satisfaits du traitement qu'ils avaient subi jusque-là. Elle ne vit dans les justes revendications des prolétaires qu'un mécontentement impudent, une révolte insensée contre « l'ordre divin et humain » et, dans le cas le plus favorable, un résultat, qu'il lui fallait réprimer de toutes ses forces, de l'action des démagogues au mauvais esprit, qui vivent de l'agitation et sont trop paresseux pour travailler. Elle a tenté

naturellement sans succès - de faire passer aux yeux des ouvriers des hommes comme Roberts et comme les agents de l'association, - tout naturellement appointés par elle - pour de rusés escrocs, désireux de leur soutirer, à *eux* pauvres ouvriers, jusqu'au dernier sou. - Si telle est la folie de la classe possédante, si l'avantage qu'elle a actuellement l'aveugle au point qu'elle est incapable de voir les signes des temps les plus évidents, il nous faut vraiment renoncer à tout espoir d'une solution pacifique du problème social en Angleterre. La seule issue possible reste une révolution violente qui, c'est tout à fait certain, ne tardera pas.

LE PROLÉTARIAT AGRICOLE

Nous avons déjà vu, dans l'introduction, que la petite paysannerie a été ruinée en même temps que la petite bourgeoisie et que disparaissait le bien-être qu'avaient connu les ouvriers jusqu'à ce moment ; c'est qu'en effet la conjonction antérieure du travail industriel et du travail agricole fut rompue, les champs inexploités furent groupés en grands domaines et les petits paysans furent évincés par la concurrence écrasante des grandes exploitations rurales. Au lieu d'être eux-mêmes propriétaires fonciers ou fermiers, comme c'était le cas jusqu'alors, ils furent obligés d'abandonner leurs exploitations et de se louer comme valets de ferme chez les grands fermiers ou propriétaires d'un domaine. Pendant un certain temps cette situation, quoique bien moins bonne que la précédente, fut pour eux supportable. L'expansion de l'industrie équilibra l'accroissement de la population jusqu'à ce que finalement, le progrès industriel commence à se ralentir et que les perfectionnements continuels apportés au machinisme mettent l'industrie dans l'incapacité d'absorber tout le surplus de la population laborieuse venue des régions agricoles. A partir de ce moment, la misère qui jusqu'alors n'avait sévi que dans les districts industriels et seulement par périodes, fit son apparition aussi dans les régions agricoles. En outre, à peu près à la même époque, la guerre avec la France qui avait duré vingt-cinq ans prit fin; la réduction de la production sur les théâtres des opérations, le blocus des importations et la nécessité de ravitailler l'armée anglaise en Espagne, avaient donné à l'agriculture anglaise un essor artificiel, et soustrait au travail une grande quantité de main-d'œuvre. L'arrêt des importations, la nécessité d'exporter et la pénurie d'ouvriers cessèrent soudainement et la conséquence nécessaire en fut ce que les Anglais

appelèrent *l'agricultural distress*, la misère agricole. Les fermiers durent vendre leur blé à bas prix et ne purent payer que de bas salaires. Pour maintenir les prix du blé à un taux élevé, on vota en 1815 les lois sur les grains qui interdisaient l'importation de blé tant que le prix du froment restait inférieur à 80 shillings le quarter [1]. Ces lois, qui évidemment furent inopérantes, furent remaniées ultérieurement plusieurs fois, sans pouvoir atténuer la misère qui régnait dans les districts agricoles. Tout ce qu'elles purent faire, ce fut de rendre chronique la maladie qui serait devenue aiguë et aurait eu ses crises, si la libre concurrence des pays étrangers avait pu jouer, et de faire que cette situation exerce une pression uniforme, mais toujours pénible, sur les ouvriers agricoles.

Dans la période qui suivit immédiatement la naissance du prolétariat agricole, on assista dans ces régions au développement de rapports patriarcaux, qui au même moment furent détruits dans l'industrie - ce sont les rapports qui existent encore aujourd'hui presque partout en Allemagne entre le paysan et ses valets de ferme. Tant qu'ils existèrent, la misère fut moindre et plus rare parmi les travailleurs; les commis partageaient le sort des fermiers et n'étaient congédiés que dans le cas de détresse extrême. Mais il en va autrement aujourd'hui. Ces gens sont presque tous des journaliers occupés par les fermiers quand ceux-ci en ont besoin et qui par conséquent n'ont souvent pas de travail pendant des semaines, surtout en hiver. Du temps où existaient les rapports patriarcaux, les valets et leur famille habitaient la ferme et leurs enfants y grandissaient : par conséquent le fermier tentait tout naturellement d'employer dans sa ferme la nouvelle génération ; dans ce cas, les journaliers étaient

1 Mesure anglaise équivalent à 2 hl 91 environ.

l'exception et non la règle et il y avait dans chaque ferme davantage de travailleurs qu'il n'en fallait réellement, à considérer les choses strictement. C'est pourquoi le fermier eut intérêt à abolir ces rapports, à chasser le valet de sa ferme et à le transformer en journalier. Ce fut un phénomène presque général vers la fin des années vingt de ce siècle et la conséquence en fut que, pour employer le langage de la physique, l'excédent de population jusqu'alors « latent » fut libéré, que le salaire s'en trouva abaissé et que la taxe pour les pauvres fut augmentée dans d'énormes proportions. A partir de ce moment les districts agricoles devinrent le centre principal du *paupérisme Permanent*, comme les districts industriels étaient ceux du *paupérisme intermittent;* et la transformation complète de la loi sur les pauvres fut la première mesure que les pouvoirs publics durent prendre contre l'appauvrissement des communes rurales qui augmentait de jour en jour. En outre, l'extension constante du système de la grande exploitation, la mise en service de batteuses et autres machines agricoles et la généralisation de l'emploi des femmes et des enfants dans le travail des champs - si importante qu'une commission officielle spéciale a enquêté récemment sur ses conséquences [1] - ont réduit au chômage dans ce cas encore un grand nombre d'ouvriers. Nous voyons donc, que dans ce domaine aussi, le système de la production industrielle réussit à s'imposer par la grande exploitation, la suppression des rapports patriarcaux - dont l'importance est ici extrême - et la mise en service de machines, l'utilisation de l'énergie produite par la vapeur et le travail des femmes et des enfants, entraînant dans le mouvement révolutionnaire la dernière fraction de l'humanité laborieuse qui restait stable. Mais maintenant le faix est retombé d'autant plus lourdement sur les épaules de l'ouvrier, et la désorganisation de l'ancienne structure sociale a été d'autant plus violente que l'agriculture avait conservé plus longtemps sa stabilité. « L'excédent de population » est apparu brusquement au grand jour, et il ne fut pas possible de l'absorber en augmentant la production, comme ce fut le cas pour les régions industrielles. On pouvait toujours créer de nouvelles usines si leurs produits trouvaient preneur, mais il n'était pas possible de créer de nouvelles terres. La mise en culture des terres communales inexploitées était une spéculation trop risquée pour que beaucoup de capitaux s'y soient investis depuis la paix. Il s'ensuivit fatalement que la concurrence entre ouvriers fut portée à son point culminant, et que le salaire tomba à son niveau minimum. Tant que fut en vigueur l'ancienne loi sur les pauvres, les caisses de bienfaisance versèrent aux ouvriers une allocation d'appoint. Cette mesure, évidemment, fit baisser encore davantage le salaire car les fermiers cherchèrent à mettre aux frais de ces caisses la part de salaire la plus grande possible. Le relèvement de la taxe en faveur des pauvres qu'imposait l'excédent de population en fut encore amplifié, et la nouvelle loi sur les pauvres, dont nous reparlerons, devint une nécessité. Mais ce ne fut pas pour arranger les choses. Le salaire ne fut pas augmenté, il était toujours impossible de faire disparaître la population excédentaire, et la cruauté de la nouvelle loi ne fit qu'exaspérer le peuple au plus haut point. La taxe pour les pauvres elle-même qui avait baissé pour commencer, atteignit quelques années plus tard son niveau d'autrefois. Le seul résultat fut que si jadis il y avait de trois à quatre millions de semi-indigents, on en trouvait maintenant un million qui l'étaient entièrement, tandis que les autres, qui n'en restaient pas moins semi-indigents, ne percevaient plus maintenant le moindre secours. La misère des régions agricoles n'a fait que grandir d'année en année. Les gens vivent dans la détresse la plus profonde, des familles entières doivent se débrouiller avec *6, 7, ou 8* shillings par semaine et connaissent des périodes où elles n'ont pas un sou. Écoutons la description qu'un membre libéral du Parlement a faite de la situation de cette population dès *1830:*

---

1 « Reports of the special assistant Poor Law commissioners on the Employment of women and children in agriculture » *(1843), Parliamentary Papers,* C. 150.

Paysan anglais (lisez : journalier agricole), et pauvre sont des expressions synonymes. Son père était un pauvre et le lait de sa mère n'avait aucune vertu nutritive. Dès son enfance, il n'a eu à manger que de la mauvaise nourriture et n'a jamais mange qu'à demi à sa faim; maintenant encore, il ressent presque toujours, sauf quand il dort, les tortures d'une faim jamais assouvie. Il n'est qu'à demi vêtu, n'a pas plus de feu qu'il n'en faut pour cuire ses maigres repas et, avec le mauvais temps, le froid et l'humidité s'installent chez lui, ne le quittant qu'avec la belle saison. Il est marié ; mais il ignore les joies de l'époux et du père; sa femme et ses petits, affames, rarement au chaud, souvent malades et sans secours, presque toujours soucieux et désespérés comme lui, sont naturellement avides, égoïstes et agaçants et pour employer ses propres mots, « il ne peut pas les voir » (hates the sight of them), et il ne revient à sa baraque que parce qu'elle lui offre contre le vent et 'la pluie une protection un peu plus efficace qu'une haie. Il lui faut nourrir sa famille, alors qu'il ne le peut pas, ce qui entraîne la mendicité, d'obscurs expédients de toutes sortes, et cela finit par développer en lui une rouerie accomplie. En eût-il le désir, il n'aurait pas le courage de devenir un braconnier ou un contrebandier d'envergure comme d'autres hommes plus énergiques de sa classe; mais à l'occasion, il chaparde, et il apprend à ses enfants à mentir et à voler. Son comportement obséquieux et servile à l'égard de ses riches voisins montre qu'ils le traitent avec dureté et suspicion. C'est la raison pour laquelle il les craint et les hait, mais il n'emploiera jamais la violence pour leur causer quelque préjudice. Il est totalement dépravé, et a été trop écrasé pour avoir encore l'énergie du désespoir. Sa misérable existence est brève, les rhumatismes et l'asthme le conduisent à l'hospice où il rendra le dernier souffle sans se remémorer le moindre souvenir agréable, cédant la place à un autre malheureux qui vivra et mourra exactement comme lui.

Notre auteur ajoute qu'en dehors de cette classe de journaliers agricoles il y en a encore une autre, un peu plus énergique et mieux douée physiquement, intellectuellement et moralement ; ce sont ceux qui ont eu certes exactement la même existence, mais qui ne sont pas nés dans cette misère. Ce sont, dit-il, de meilleurs soutiens de familles, mais qui sont devenus contrebandiers et braconniers, entrant souvent en conflit sanglant avec les gardes-chasses et les douaniers de la côte ; leurs séjours en prison (qui fut souvent leur domicile) leur ont appris à haïr encore plus la société et dans leur haine des possédants ils sont tout à fait semblables à ceux de la première catégorie.

Et, conclut-il, c'est par courtoisie (by courtesy) qu'on désigne cette classe dans son ensemble sous le nom de « la fière paysannerie d'Angleterre» [1] *(bold peasantry of England, expression de Shakespeare)* [2].

Jusqu'à la date d'aujourd'hui, cette description est encore valable pour la majorité des journaliers des régions agricoles. Le *Times* envoya en juin *1844* [3] un correspondant dans ces contrées, chargé de relater les conditions de vie de cette classe, et son compte rendu concorde entièrement avec celui qui précède. Dans certaines régions, le salaire hebdomadaire ne dépassait pas six shillings par semaine, par conséquent, pas celui de

---

1 E. G. WAKEFIELD, M. P. * *Swing unmasked, or the Causes of Rural incendiarism* (Swing sans masque (cf. p. 303) ou les causes des incendies volontaires à la campagne). Londres, 1831. Pamphlet. Les citations ci-dessus se trouvent aux pages 9 à 13 et les passages qui, dans le texte original, concernent l'ancienne Loi sur les Pauvres encore en vigueur à cette époque ont été laissés de côté dans la traduction. (F.E.)
*Edward Gibbon Wakefield ne fut jamais membre du parlement.

2 L'expression « The *bold peasantry of England » n'est* pas de Shakespeare, mais, semble-t-il, du poète et romancier du XVIIIe siècle, Goldsmith (The Deserted Village, vers 51).

3 *Tite Times, 7 et* 21 juin 1844.

nombreuses régions d'Allemagne, alors que les prix de tous les produits indispensables à l'existence sont au moins deux fois plus élevés en Angleterre. On imagine quelle peut être la vie que mènent ces gens. Leur nourriture mauvaise et rare, leurs vêtements en lambeaux, leurs demeures exiguës et misérables - une petite baraque d'une extrême pauvreté, sans le moindre confort - et pour les jeunes gens, des maisons-dortoirs, où hommes et femmes sont à peine séparés et qui incitent aux rapports illégitimes. Deux ou trois jours sans travail par mois doivent nécessairement plonger ces gens dans la plus profonde misère. De plus, ils ne peuvent s'associer pour maintenir le salaire à un niveau élevé, parce que leur habitat est dispersé, et si l'un d'eux se refuse à travailler pour un salaire insuffisant, il y a des douzaines de chômeurs et de pensionnaires des Maisons des Pauvres qui se réjouissent du moindre salaire qui leur est offert, tandis que l'administration de l'Assistance refuse à l'ouvrier mécontent, considéré comme un vaurien fainéant et dévergondé, tout autre secours que celui de l'hospice des pauvres qu'il déteste ; car au nombre des administrateurs de l'Assistance il y a les fermiers, et c'est d'eux seuls ou bien de leurs voisins et leurs pairs, qu'il peut obtenir du travail. Et ce n'est pas seulement d'un ou deux districts agricoles anglais que nous recevons des rapports de ce genre ; au contraire, la misère est aussi grande dans le sud que dans l'est, dans le nord que dans l'ouest ; la situation des travailleurs du Suffolk et du Norfolk est exactement la même que celle des travailleurs du Devonshire, de l'Hampshire et du Sussex ; le salaire est aussi bas dans le Dorsetshire et l'Oxfordshire que dans le Kent, le Surrey, la région de Buckingham et Cambridge.

Il existe en Angleterre une brimade particulièrement barbare infligée au prolétariat agricole: ce sont les lois sur la chasse, plus rigoureuses en Angleterre que nulle part ailleurs alors qu'en même temps l'abondance du gibier dépasse l'imagination. Le paysan anglais, qui selon d'antiques coutumes et mœurs ne voit dans le braconnage qu'une expression toute naturelle et noble du courage et de l'audace, s'y sent encore plus incité par le contraste entre sa propre misère et le « car tel est notre bon plaisir» [1] du Lord, qui entretient, des milliers de lièvres et du gibier à plumes pour son plaisir personnel. Il pose des collets, abat le cas échéant, une pièce de gibier d'un coup de fusil - il ne cause en réalité aucun préjudice au Lord, qui ne sait qu'en faire - mais pour lui, ouvrier, cela représente un rôti pour sa famille affamée. S'il est pris, il va en prison; en cas de récidive, il est déporté au moins pour sept ans. La rigueur de ces peines suscite fréquemment des conflits sanglants avec les gardes-chasses, d'où chaque année une série de meurtres. Le métier de garde-chasse n'en est pas seulement devenu dangereux, mais encore décrié et -honni. L'an passé, deux gardes-chasses ont préféré se tirer une balle dans la tête plutôt que de continuer à exercer leur métier. C'est à ce vil prix que l'aristocratie terrienne se paye les nobles plaisirs de la chasse - mais qu'importe aux nobles *lords of the Soil* ? [2]. Qu'il y ait quelques « superflus » en plus ou en moins, ils n'en ont cure, et si la moitié de ces «superflus » était supprimée par suite des lois sur la chasse, la moitié restante ne s'en porterait que mieux, tel est le raisonnement philanthropique des propriétaires anglais.

Mais bien que les conditions de vie rurales, la dispersion de l'habitat, la stabilité du milieu, du mode de travail, et donc des idées, constituent autant de facteurs défavorables à toute évolution, la pauvreté et la misère portent là aussi leurs fruits. Les ouvriers de l'industrie et des mines dépassèrent rapidement le premier stade de l'opposition au régime social, la révolte immédiate de l'individu, se traduisant 'par le crime; les paysans, eux, en restent encore aujourd'hui à ce premier stade. Leur méthode préférée dans la guerre sociale c'est

1 En français dans le texte.
2 Traduction approximative : Seigneurs des Champs et des Bois.

l'incendie volontaire. Au cours de l'hiver *1830-31,* qui suivit la révolution de juillet, ces incendies se généralisèrent pour la première fois, après les troubles qui avaient éclaté dès le début d'octobre dans le Sussex et les comtés limitrophes en raison du renforcement de la police côtière. (Ce qui rendait la contrebande plus difficile et « ruina la côte » pour reprendre l'expression d'un fermier), en raison aussi d'innovations introduites dans l'administration de l'assistance, des bas salaires et de l'introduction de machines qui avaient provoqué dans toute la région une intense émotion. Durant l'hiver donc, les fermiers virent leurs meules de blé et de foin brûler dans les champs, et même les étables et les granges incendiées sous leurs propres fenêtres. Presque chaque nuit éclataient deux ou trois de ces incendies, répandant la terreur parmi les fermiers et les propriétaires fonciers. Les auteurs ne furent jamais ou presque jamais découverts et le peuple attribua ces incendies à un personnage mythique à qui il donna le nom de *Swing.* On se tortura l'esprit pour savoir qui était ce Swing, et ce qui pouvait bien causer la colère des pauvres dans les districts agricoles ; rares furent ceux qui songèrent à cette grande force motrice, la *misère,* l'oppression ; dans les districts agricoles même, sûrement personne n'y pensa. Depuis cette année-là, les incendies ont recommencé chaque hiver, période de chômage pour les journaliers. Au cours de l'hiver *1843-44, ils* furent à nouveau exceptionnellement fréquents. J'ai sous les yeux, une série de numéros du *Northern Star* de cette période, dont chacun relate plusieurs incendies avec l'indication de la source. Les numéros de ce journal hebdomadaire qui manquent dans la liste suivante ne sont pas en ma possession, mais ils relatent certainement un grand nombre de faits semblables. Du reste, un tel journal ne peut pas les indiquer tous. *N[orthern] S[tar] du 25* novembre *1843:* deux cas, et on parle de plusieurs autres, antérieurs. *16* décembre : dans le Bedforshire, depuis 15 jours, émotion générale en raison de fréquents incendies : il s'en produit chaque nuit plusieurs. Durant ces derniers jours, *deux* grandes fermes ont complètement brûlé. Dans le Cambridgeshire, *quatre* grandes fermes ; dans l'Hertfordshire *une* et en outre, *quinze* incendies en différentes contrées. - Le *30* décembre, dans le Norfolk, *un;* dans le Suffolk *deux;* dans l'Essex *deux* ; dans le Herts *trois ; dans* le Cheshire *un* dans le Lancashire *un;* dans le Derby, le Lincoln et le Sud *douze* incendies. *6* janvier *1844* : en tout *dix; 13* janvier : sept; *20* janvier, *quatre* incendies. A partir de cette date, le journal annonce chaque semaine en moyenne trois ou quatre incendies, et non plus seulement jusqu'au printemps comme cela se produisait auparavant, mais jusqu'en juillet et août, et les journaux anglais qui me sont parvenus depuis lors, ainsi que les comptes rendus des journaux allemands, prouvent que ce genre de crime a connu un nouvel essor à l'approche du rigoureux hiver *1844-45.*

Que disent mes lecteurs d'une telle situation dans les calmes et idylliques districts ruraux d'Angleterre ? Est-ce oui ou non la guerre sociale ? Est-ce là un état de choses naturel, susceptible de se prolonger ? Et cependant, les fermiers et les propriétaires terriens sont aussi stupides et têtus, aussi aveugles à tout ce qui ne fait pas couler de l'argent comptant dans leurs poches, que le sont les patrons des régions industrielles et les bourgeois en général. Si ceux-ci promettent à leurs ouvriers monts et merveilles de *l'abrogation* des lois sur les grains, les propriétaires terriens, eux, ainsi qu'un grand nombre de fermiers, promettent aux leurs le paradis, du *maintien en vigueur* de ces lois. Mais dans les deux cas, les propriétaires ne réussissent pas à gagner les ouvriers à leur marotte. Tout comme les ouvriers d'usine, les journaliers agricoles se moquent éperdument de l'abrogation ou du maintien des lois sur les grains. Cependant, la question est d'importance pour ces deux catégories. Si l'on abroge les lois sur les grains, la liberté de la concurrence, régime économique de la société actuelle, sera en effet poussée à l'extrême ; toute évolution ultérieure dans le cadre des rapports existant actuellement sera alors stoppée et la seule possibilité de progrès résidera alors dans

un bouleversement radical de la structure sociale [1]. Pour les journaliers agricoles, l'affaire présente également l'importance que voici : la libération des importations de blé détermine - je ne puis développer ici par quel mécanisme - l'émancipation des fermiers vis-à-vis des propriétaires terriens, en d'autres termes la transformation des fermiers tories en fermiers libéraux. La Ligue contre les lois sur les grains - et c'est là son seul mérite - a préparé remarquablement les voies à cette évolution. Mais si les fermiers deviennent libéraux, c'est-à-dire des bourgeois conscients, les journaliers deviendront nécessairement des chartistes et des socialistes, c'est-à-dire des prolétaires conscients. L'un ne va pas sans l'autre. Et qu'un mouvement nouveau commence déjà à se manifester dans le prolétariat agricole, c'est ce qu'atteste une réunion qu'a organisée le comte *Radnor*, propriétaire foncier libéral, en octobre 1844 près de *Highworth où* se trouve son domaine, pour y faire voter des décisions contre les lois sur les grains et *où* les ouvriers, complètement indifférents sur la question de ces lois, revendiquèrent tout autre chose, notamment la mise en fermage à bas prix de parcelles pour eux-mêmes, disant en outre ses quatre vérités au comte *Radnor* [2]. On voit que le mouvement de la classe laborieuse gagne également les régions agricoles retirées, stables, intellectuellement mortes, et étant donné la misère qui y règne, il s'implantera bientôt avec autant de solidité que dans les districts industriels et y sera aussi vivant. [3]

En ce qui concerne le degré de religiosité des journaliers agricoles, ils sont certes plus croyants que les ouvriers d'usine, mais ils vivent en très mauvais termes avec l'Église - car dans ces régions on compte presque uniquement des fidèles de l'Église anglicane. Un correspondant du *Morning Chronicle* qui a publié sous le titre « Un homme qui a sifflé derrière la charrue [4] » des comptes rendus sur les régions agricoles qu'il avait parcourues, relate entre autres, l'entretien qu'il eut avec quelques journaliers sortant de l'église.

J'ai demandé à l'une de ces personnes si le prédicateur du jour était leur propre pasteur. « Yes, blast him [5], oui certes, c'est notre curé, il n'arrête pas de mendier, il a toujours mendié depuis que je le connais. » (Il venait, en effet, de prêcher en faveur d'une mission pour convertir les païens.) « - Et depuis que je le connais, moi aussi, ajouta un autre, et je n'ai jamais connu de prêtre qui n'ait pas mendié pour un motif ou pour un autre. - Oui, dit une femme qui sortait précisément de l'église, et voyez donc comme les salaires baissent, et voyez donc les riches fainéants avec lesquels les prêtres vont manger, boire et chasser. Aussi, que Dieu me soit témoin, mais nous sommes prêts à aller à l'hospice et à mourir de faim plutôt que de donner un sou pour les prêtres qui vont chez les païens. - Et pourquoi, dit un autre, pourquoi n'y envoient-ils pas les prêtres qui piaillent tous les jours dans la cathédrale de Salisbury pour personne d'autre que les murs ? Pourquoi ceux-là ne vont-ils pas chez les païens ? - Ceux-là n'y vont pas, dit le vieux que j'avais interrogé tout d'abord, parce qu'ils sont riches, ils ont plus de terre qu'ils n'en ont besoin; ils veulent de l'argent pour se débarrasser des pasteurs pauvres; je sais bien ce qu'ils veulent, il y a trop longtemps que je les connais. - Mais voyons, mes bons amis, leur dis-je, vous ne quittez certainement pas chaque fois l'église avec des pensées si amères à l'égard du prédicateur ? Car, sinon, pourquoi y allez-vous ? - Pourquoi nous y allons, dit la femme, nous sommes bien obligés, si

1 Note de l'édition de 1887 : « Ceci s'est accompli à la lettre. Après une période d'expansion commerciale inouïe, le libre-échange a plongé l'Angleterre dans une crise qui, commencée en 878, dure encore en 1886. » La note a disparu dans l'édition de 1892.
2 *Cf. Northern Star*, 26 oct. 1844.
3 Note d'Engels pour l'édition de 1887 : a Les travailleurs agricoles ont désormais leur syndicat dont le représentant le plus énergique, Joseph Arch, a été élu député en 1885.»
4 Pseudonyme d'Alexandre Somerville (1811-1885) journaliste bourgeois radical.
5 Oui, le diable l'emporte !

nous ne voulons pas perdre tout, le travail et tout, nous sommes bien obligés. » je vis plus tard qu'ils obtenaient quelques petits avantages au sujet du chauffage et, contre paiement, une parcelle de champ où cultiver des pommes de terre, à condition d'aller à l'église.

Après avoir décrit leur pauvreté et leur ignorance, notre correspondant conclut :

Et maintenant j'affirme hardiment que la situation de ces gens, leur pauvreté, leur haine de l'Église, leur docilité apparente et leur amertume profonde à l'égard des dignitaires ecclésiastiques sont la règle dans toutes les communes rurales d'Angleterre,et que le contraire n'est que l'exception.

Si la paysannerie de l'Angleterre proprement dite nous montre les conséquences qu'a, sur les conditions de vie dans les communes rurales, l'existence d'un nombreux prolétariat agricole à côté de grandes propriétés, au Pays de Galles nous constatons la présence de petits fermiers. Si les communes rurales anglaises sont une image fidèle de l'antagonisme entre prolétaires et grands capitalistes, la situation des paysans gallois [1] correspond au déclin de plus en plus marqué de la petite bourgeoisie citadine. Au Pays de Galles, il n'y a pour ainsi dire plus que de petits fermiers qui ne sont pas en mesure de vendre - à profit égal - les produits de leurs champs à prix aussi bas que les grands fermiers anglais plus favorisés, leurs concurrents sur le marché. En outre, la nature du pays ne permet en maints endroits que l'élevage, moins rémunérateur ; et ces Gallois sont, ne serait-ce qu'en raison de leur particularisme national, qui leur est si cher, encore bien moins enclins à tout changement que les fermiers anglais. Mais surtout, la concurrence qu'ils se font entre eux et qu'ils font à leurs voisins anglais et l'augmentation de la rente foncière qui en est résultée, les a fait tomber si bas qu'ils peuvent à peine subsister; et ne comprenant pas la cause véritable de leur triste situation, ils la cherchent dans toutes sortes de facteurs secondaires, taux élevé des péages, etc., qui certes entravent le développement de l'agriculture et du trafic, mais dont tient compte dans ses calculs quiconque signe un bail, et qui, par conséquent, sont payés à proprement parler, par le propriétaire foncier. En outre, la nouvelle loi sur les pauvres est devenue un objet de haine solide pour les fermiers aussi, car ils risquent eux-mêmes perpétuellement de se la voir appliquer. En février *1843* le mécontentement des paysans gallois se fit jour dans les fameux « troubles de Rebecca [2] » ; les hommes revêtirent des vêtements féminins, noircirent leur visage et assaillirent en bandes nombreuses et armées les portes qui jouent en Angleterre le rôle des barrières de péage, les brisèrent au milieu des cris d'allégresse et des coups de feu, démolirent également les guérites des receveurs d'octroi, écrivirent des lettres de menaces signées du nom imaginaire « Rebecca » et allèrent jusqu'à donner l'assaut à l'hospice de Carmarthen. Lorsque plus tard la troupe fut appelée sur les lieux et que la police fut renforcée, ils conduisirent avec une adresse extrême ces forces sur de fausses pistes, détruisant des portes ici pendant que les soldats précédés par les sonneries de cors parties de toutes les cimes, s'engageaient dans la direction opposée, et en venant finalement à allumer des incendies individuels; et même à des tentatives d'assassinat. Comme toujours, ces délits plus graves sonnèrent le glas du mouvement. Beaucoup s'en désolidarisèrent par réprobation, d'autres par crainte, et le calme revint de lui-même. Le gouvernement envoya une commission pour enquêter sur l'affaire et sur ses origines et tout fut terminé. Cependant la pauvreté des paysans dure encore et comme, dans les conditions sociales actuelles, elle ne peut que s'aggraver et non diminuer, elle donnera lieu le cas échéant à des affaires 'autrement plus graves que cette mascarade humoristique que fut « Rebecca ».

---

1 Engels, nous l'avons déjà noté, emploie fréquemment pour gallois le terrae, de *welsch,* au lieu de walisisch.
2 Cf. David WILLIAMS *: The Rebecca Riots, 1955.*

Si nous avons pu observer en Angleterre les résultats du système de la grande exploitation et au Pays de Galles ceux du système de la petite propriété affermée, nous voyons en Irlande les conséquences du morcellement du sol. La grande majorité de la population irlandaise se compose de petits fermiers qui ont loué une misérable cabane de torchis sans aucune cloison intérieure et un petit champ de pommes de terre qui suffit tout juste à leur procurer le strict minimum de nourriture pour l'hiver. Étant donnée la concurrence féroce entre ces petits fermiers, la rente foncière a atteint un niveau inouï, le double, le triple, le quadruple même de ce qu'elle est en Angleterre [1]. Car tout journalier cherche à devenir fermier, et bien que le morcellement des terres soit déjà très poussé, il reste encore un grand nombre de journaliers en quête de fermages. Bien qu'en Grande-Bretagne la surface cultivée soit de *32* millions d'arpents anglais, et en Irlande de 14 millions [2] seulement, bien que la Grande-Bretagne produise annuellement pour 150 millions de livres sterling de denrées agricoles et l'Irlande pour« 36 millions de livres sterling seulement, il y a en Irlande 75,000 journaliers agricoles *de plus* que dans l'île voisine [3]. Cette disproportion exceptionnelle montre bien avec quelle férocité doit se dérouler la lutte pour la terre en Irlande, surtout si l'on songe que les journaliers anglais eux-mêmes vivent déjà dans une extrême misère. Les conséquences de cette concurrence sont naturellement un taux de rente foncière si élevé que les fermiers ne peuvent guère mieux vivre que les journaliers. Ainsi le peuple irlandais est maintenu dans une misère écrasante dont les conditions sociales ne lui permettent pas de s'évader. Les gens vivent dans des étables de torchis à peine bonnes pour abriter le bétail, ils ont à peine de quoi manger durant l'hiver, - ou pour reprendre les termes du rapport cité, ils ont pendant trente semaines assez de pommes de terre pour manger à moitié à leur faim, et absolument rien pour les vingt-deux autres semaines. Lorsqu'au printemps vient l'époque où la réserve s'épuise ou devient impropre à la consommation, parce que les pommes de terre commencent à germer, la femme s'en va mendier avec ses enfants et parcourt toute la région, sa théière à la main, tandis que le mari, la plantation terminée, cherche du travail dans le pays même ou en Angleterre, pour retrouver sa famille à l'époque de la récolte des pommes de terre. C'est ainsi que vivent les 9/10e de la population rurale irlandaise. Ils sont pauvres comme job, sont vêtus des haillons les plus misérables et leur niveau intellectuel est le plus bas qui se puisse imaginer dans un pays à demi civilisé. D'après le rapport cité, pour une population de 8,500,000 habitants, 585,000 chefs de famille vivent dans le dénuement le plus complet *(destitution),* et selon d'autres sources citées par le shérif Alison [4], on compte en Irlande *2,300,000* personnes qui ne peuvent vivre sans allocations Publiques ou privées ; par conséquent *27 %* des habitants sont des indigents !

La cause de cette pauvreté réside dans les conditions sociales existantes, singulièrement dans la concurrence, qui revêt simplement ici une forme différente, celle du morcellement des terres. On s'est efforcé de trouver d'autres causes ; on affirme que la cause en est la situation du fermier vis-à-vis du propriétaire foncier - qui loue ses domaines divisés en grandes parcelles à des fermiers ayant eux-mêmes leurs sous-fermiers et leurs sous-sous-fermiers, à telle enseigne que, souvent, on peut compter 10 intermédiaires entre le propriétaire foncier et l'exploitant proprement dit ; - on a affirmé qu'était responsable de cette misère la loi, il est vrai scandaleuse, qui donne au propriétaire foncier, si son fermier le plus proche ne paye pas, le droit de chasser le véritable exploitant de ses terres, même si ce dernier a payé son loyer à

1 Cf. E. R. R. *GREEN : Tite Great Famine. Studies in Irish History, 1845-1852, 1956, pp. 89-128*
2 Chiffres exacts: 34,254,000 arpents anglais et 14,603,000 arpents irlandais.
3 *Rapport sur l'Irlande de la Commission de la Loi sur les pauvres.* Session parlementaire de *1837.*
4 *Principes of Population,* IIe volume, p. 218. G. R. PORTER : op. cit., p. 9, estime la population irlandaise à 8,175,124 habitants (1851) ; les enquêteurs de 1836 parlent de 2,385,000 indigents.

son propre bailleur. Mais cette loi, en réalité, ne détermine que la forme sous laquelle se manifeste la misère. Transformez les petits fermiers eux-mêmes en propriétaires fonciers, quelles en seront les conséquences ? La majorité ne pourra pas vivre de son champ, même alors qu'elle n'aura plus de fermage à payer, et les quelques améliorations éventuelles seront à nouveau dans quelques années compensées par l'accroissement rapide et constant de la population. Ceux dont les conditions de vie seront meilleures, verront leurs enfants grandir, alors qu'actuellement ceux-ci meurent dès leur plus jeune âge en raison de la misère et de la disette. On a affirmé par ailleurs que la honteuse oppression exercée sur le peuple par les Anglais était la cause de la misère. Certes, elle est *responsable* de ce que la -pauvreté est apparue un peu plus tôt, mais non pas de son apparition proprement dite. Ou bien on accuse l'Église d'État protestante imposée à cette nation catholique ; répartissez ses prélèvements entre tous les Irlandais vous n'arriverez même pas à deux thalers par tête. D'ailleurs la dîme est un impôt sur la propriété foncière, non sur le fermier, bien que celui-ci l'ait jadis payée ; maintenant - après le bill de Commutation [1] de *1838* - *c'est* le propriétaire qui la paie directement et il en majore d'autant le montant du bail, si bien que le fermier ne s'en trouve pas mieux. Et ainsi de suite : on cite cent autres causes qui sont tout aussi peu probantes. La pauvreté est une conséquence nécessaire des institutions sociales existantes et en dehors d'elles on ne peut chercher de causes qu'à la façon dont la pauvreté se manifeste, mais non pas à la pauvreté elle-même. Or c'est le caractère national du peuple et son évolution historique qui sont causes que la pauvreté en Irlande se manifeste sous cette forme et non sous une autre. Les Irlandais sont un peuple dont tout le caractère s'apparente à celui des nations romanes, des Français et surtout des Italiens. Nous avons déjà vu exposer par Carlyle les défauts de leur caractère national; écoutons maintenant un Irlandais qui au moins est un peu plus près de la vérité que notre Carlyle germanophile :

Ils sont agités et cependant indolents (indolent); éveillés et indiscrets, impétueux, impatients, et manquent de prévoyance ; braves par instinct, généreux, sans beaucoup de réflexion; prompts à venger en un tourne-main un affront ou à le pardonner, à sceller ou à rompre une amitié; la nature leur a prodigué le génie, mais ne leur a accordé que chichement le jugement [2].

Chez les Irlandais c'est nettement le sentiment, la passion qui prédominent : la raison doit s'y plier. Leur caractère sensuel, excitable ne laisse pas place à une réflexion mûrie, à une activité calme et de longue haleine : un peuple de ce genre ne vaut rien pour l'industrie telle qu'on la pratique actuellement. C'est pourquoi ils en sont restés à l'agriculture, et même en ce domaine au niveau le plus bas. L'existence de petites parcelles qui ne sont pas ici, comme en France ou en Rhénanie, le résultat du morcellement artificiel de grands domaines [3], mais qui, dans ce pays, ont toujours existé, interdisait de bonifier le sol par investissement de capitaux; et c'est ainsi que, selon Alison, *120* millions de livres sterling seraient nécessaires pour que la terre d'Irlande atteigne le niveau de productivité - pourtant pas très élevé - qui est celui du sol anglais. Les immigrants anglais qui auraient pu élever le niveau intellectuel du peuple irlandais se sont contentés de l'exploiter de la façon la plus brutale ; et tandis que

1 (1892) : « Acte de Commutation. »
2 *Tite State of Ireland* [L'Etat de l'Irlande], Londres, 1807, 2e édition 1821 * (F. E.)
*Brochure de J. W. GROCKER (p. 27).
3 (1892) :Erreur: la petite exploitation agricole était restée le mode d'exploitation prédominant depuis le moyen âge. Par conséquent, les petites fermes existaient déjà avant la révolution. Ce que celle-ci a modifié, ce fut simplement la propriété de ces fermes ; elle l'ôta aux seigneurs féodaux et la transféra, directement ou non, aux paysans. (F.E.)

l'immigration irlandaise a apporté à la nation anglaise un ferment qui portera plus tard ses fruits, l'Irlande est redevable de bien peu de choses à l'immigration anglaise.

Les tentatives de la nation irlandaise pour s'arracher à sa déchéance actuelle se sont traduites, d'une part, par des crimes, qui sont dans ces districts ruraux à l'ordre du jour, et consistent presque tous en assassinats sur la personne des ennemis les plus directs : agents des propriétaires fonciers, ou leurs serviteurs dociles, intrus protestants, grands fermiers, dont le domaine se compose de la somme des champs de pommes de terre appartenant à une centaine de familles expulsées, etc., assassinats qui sont très fréquents surtout dans le sud et l'ouest ; d'autre part, par la *Repeal-Agitation* [1]. D'après ce que nous avons dit précédemment il est clair que les Irlandais incultes voient fatalement dans les Anglais leurs ennemis les plus immédiats et que pour eux le tout premier pas en avant c'est la conquête de leur indépendance nationale. Mais il est tout aussi clair qu'aucun *Repeal* ne saurait supprimer du même coup la misère, et tout ce qu'il peut démontrer, c'est que les causes de la misère irlandaise, qui semblent actuellement encore extérieures au pays, doivent être recherchées dans le pays même. je laisse pendante la question de savoir si la réalisation du *Repeal* est nécessaire pour aider l'Irlandais à cette prise de conscience. jusqu'à présent ni le Chartisme ni le Socialisme n'ont connu un grand succès en Irlande.

J'achève ici mes considérations sur l'Irlande d'autant plus rapidement que l'agitation de *1843* pour le *Repeal* et le procès O'Connell ont été l'occasion pour l'Allemagne de connaître de plus en plus la misère irlandaise.

Ainsi nous avons suivi le prolétariat des Îles britanniques dans tous les secteurs de son activité et nous avons partout découvert la misère et le besoin, partout découvert des conditions de vie absolument inhumaines. Nous avons vu comment le mécontentement est né, a grandi s'est développé et organisé avec le prolétariat, nous avons assisté à des lutte ouvertes, sanglantes ou non, entre le prolétariat et la bourgeoisie. Nous avons examiné les principes qui déterminent le destin, les espoirs et les craintes des prolétaires, et avons découvert qu'il n'y a là aucune perspective d'amélioration à leur situation. Nous avons eu l'occasion d'observer çà et là le comportement de la bourgeoisie à l'égard du prolétariat et nous avons constaté qu'elle n'est occupée que d'elle-même et ne recherche que son propre intérêt. Cependant pour ne point verser dans l'injustice, nous allons maintenant examiner d'un peu plus près sa façon d'agir.

---

1 Révocation *(Repeal)* de l'Union entre l'Angleterre et l'Irlande : telle était la revendication des patriotes irlandais. Cette Union avait été imposée à l'Irlande après l'écrasement du soulèvement de 1798 et elle entra en vigueur en 1801. Elle effaçait les derniers vestiges d'autonomie irlandaise. La lutte contre cette mesure ne cessa de prendre de l'ampleur. En 1840 fut fondée la *Repeal Association qui* groupait tous les adversaires de l'Union de l'Angleterre et de l'Irlande. Soli chef O'Connel fut arrêté en 1843, condamné en janvier 1844 à un an de prison et 2,000 livres d'amende. Ce verdict fut annulé parla Chambre Haute en septembre 1844.

L'ATTITUDE DE LA BOURGEOISIE À L'ÉGARD DU PROLÉTARIAT

Lorsque je parle ici de la bourgeoisie, j'y inclus en même temps ce qu'on appelle l'aristocratie, car elle n'est aristocratie, n'a de privilèges que par rapport à la bourgeoisie, mais non par rapport au prolétariat. Le prolétaire ne voit en ces deux catégories de personnes que le possédant, c'est-à-dire le bourgeois. Auprès du privilège de la propriété, tous les autres privilèges s'effacent. La seule différence, c'est que le bourgeois proprement dit s'oppose au prolétaire des usines et en partie à celui des mines, et, comme *fermier*, au journalier agricole également, tandis que celui qu'on nomme aristocrate n'a de contact qu'avec les prolétaires agricoles et avec une fraction seulement des prolétaires des mines.

Je n'ai jamais vu une classe si profondément immorale, si incurablement pourrie et intérieurement rongée d'égoïsme, si incapable du moindre progrès que la bourgeoisie anglaise, et j'entends par là surtout la bourgeoisie proprement dite, singulièrement la bourgeoisie libérale, qui veut abroger les lois sur les grains. Pour elle il n'existe rien au monde qui ne soit là pour l'argent, sans l'excepter elle-même, car elle ne vit que pour gagner de l'argent et pour rien d'autre, elle ne connaît pas d'autre félicité que de faire une rapide fortune, pas d'autre souffrance que de perdre de l'argent [1]. Avec une telle rapacité et une telle cupidité il est impossible qu'il existe un sentiment, une idée humaine qui ne soient souillés. Certes, ces bourgeois anglais sont de bons époux et de bons pères de famille, ils ont aussi toutes sortes de « vertus privées » comme on dit, et, dans les rapports de la vie courante, ils semblent tout aussi respectables et corrects que tous les autres bourgeois ; même dans les affaires, on peut mieux traiter avec eux qu'avec les Allemands ; ils ne marchandent et n'ergotent pas tant que nos épiciers, mais qu'importe tout cela ? En dernier ressort, le seul facteur décisif reste l'intérêt particulier et spécialement la volonté de gagner de l'argent. Un jour je pénétrai dans Manchester avec un de ces bourgeois et discutai avec lui de la construction déplorable, malsaine, de l'état épouvantable des quartiers ouvriers et déclarai n'avoir jamais vu une ville aussi mal bâtie. L'homme m'écouta calmement et au coin de la rue où il me quitta, il déclara : « And *yet, there is a great deal of money made here. » (Et* malgré tout, on gagne ici énormément d'argent.) « Au revoir, Monsieur! » Le bourgeois se moque éperdument de savoir si ses ouvriers meurent de faim ou pas, pourvu que lui gagne de l'argent. Toutes les conditions de vie sont évaluées au critère du bénéfice, et tout ce qui ne procure pas d'argent est idiot, irréalisable, utopique. C'est pourquoi l'économie politique, science qui étudie les moyens de gagner de l'argent, est la science préférée de ces juifs usuriers. Ils sont tous économistes. Le rapport de l'industriel à l'ouvrier n'est pas un rapport humain, mais une relation purement économique. L'industriel est le « capital », l'ouvrier est le « travail ». Si l'ouvrier ne veut pas se laisser enfermer dans cette abstraction, s'il affirme qu'il n'est pas le « travail » mais un homme qui, il est vrai, possède entre autres la faculté de travailler, s'il s'avise de croire qu'il ne devrait pas se laisser vendre et acheter en tant que « travail », en tant que marchandise, sur le marché, l'entendement du bourgeois est alors comme frappé de stupeur. Il ne peut comprendre qu'il puisse avoir avec les ouvriers d'autres

1 Carlyle donne dans son *Past and Present [Passé et présent]*, Londres, 1843, une admirable description de la bourgeoisie anglaise et de son écœurante cupidité ; je l'ai traduite en partie dans les *Annales franco -allemandes* et je prie le lecteur de s'y reporter*. (F.E.)
*Éditions des Oeuvres de Marx et Engels, Dietz, Berlin, 1957, tome I, pp. 525-549.

rapports que ceux de l'achat et de la vente, et il ne voit pas en eux des hommes mais des « mains » (hands), puisque c'est ce nom qu'il leur jette constamment à la face; et, comme dit Carlyle, il ne reconnaît pas d'autre relation d'un homme à un autre homme, que celle du *paiement comptant.* Même les liens entre lui et sa femme ne sont - dans 99 % des cas - qu'un « paiement comptant ». L'esclavage misérable dans lequel l'argent tient le bourgeois marque même le langage, du fait de la domination de la bourgeoisie; l'argent fait la valeur de l'homme; cet homme vaut 10,000 livres *(he* is *worth ten thousands pounds),* c'est-à-dire il les a. Quiconque a de l'argent est « respectable », appartient à «la meilleure catégorie de gens» *(the better sort of people),* est « influent » (influential) et ce qu'il accomplit fait époque dans son milieu. Le sordide esprit mercantile imprègne la langue tout entière, tous les rapports humains sont traduits en formules commerciales expliquées sous forme de catégories économiques. Commande et fourniture, demande et offre, supply *and demand,* telles sont les formules à l'aide desquelles la logique de l'Anglais juge toute la vie humaine. Voilà qui explique la libre concurrence partout, voilà qui explique le régime du « laissez-faire » et du « laisser-aller [1] » dans l'administration, dans la médecine, l'éducation et bientôt aussi dans la religion où la domination de l'Église d'État s'effondre de plus en plus. La libre concurrence ne veut pas de limites, pas de contrôle d'État ; tout l'État lui pèse, son vœu le plus cher serait d'être dans un régime tout à fait dépourvu d'État, où chacun pourrait exploiter son prochain à cœur joie comme dans la « société » de notre ami Stirner, par exemple. Mais comme la bourgeoisie ne peut se passer de l'État, ne serait-ce que pour tenir en respect le prolétariat qui lui est tout aussi nécessaire, elle utilise le premier contre le second et cherche à tenir l'État le plus possible à distance en ce qui la concerne.

Il ne faudrait cependant pas croire que l'Anglais « cultivé » fait si ouvertement étalage de cet égoïsme. Au contraire il le dissimule avec la plus, vile hypocrisie. - Comment ? Vous dites que les riches Anglais ne pensent pas aux pauvres, eux qui ont bâti des établissements de bienfaisance comme on n'en voit dans aucun autre pays ? Oui-da, des établissements de bienfaisance ! Comme si c'était rendre service au prolétaire que de commencer par l'exploiter jusqu'au sang pour pouvoir ensuite apaiser sur lui avec complaisance et pharisaïsme votre prurit de charité et pour vous présenter à la face du monde en grands bienfaiteurs de l'humanité, alors que vous rendez à ce malheureux que vous avez sucé jusqu'à la moelle, la centième partie de ce qui lui revient ! Bienfaisance qui dégrade plus encore celui qui la pratique que celui qui la reçoit ; bienfaisance qui enfonce encore davantage dans la poussière le malheureux qu'on a foulé aux pieds, qui implique que le paria déshumanisé, exclu de la société, renonce d'abord à la dernière chose qui lui reste, à son aspiration à la qualité d'homme, et *mendie d'abord sa grâce* auprès de la bourgeoisie, avant qu'elle lui fasse la grâce de lui imprimer sur le front, en lui faisant l'aumône, le sceau de la déshumanisation ! Mais à quoi bon ces réflexions. Écoutons la bourgeoisie anglaise elle-même. Il n'y a pas même un an, j'ai lu dans le *Manchester Guardian* la lettre suivante, adressée au Rédacteur en chef, qui la publia sans autre commentaire, comme une chose toute naturelle et raisonnable :

Monsieur le Rédacteur en chef,

Depuis quelque temps on rencontre dans les grandes rues de notre ville une foule de mendiants qui, tantôt par leurs vêtements en haillons et leur aspect maladif, tantôt par l'étalage de blessures béantes et d'infirmités repoussantes, cherchent à éveiller la pitié des passants de façon souvent fort impudente et fort offensante. J'incline à croire que lorsqu'on paye non seulement l'impôt pour les pauvres, mais qu'on apporte en outre une généreuse

1 En français dans le texte (slogans des partisans du libre-échange).

contribution à l'entretien d'établissements de bienfaisance, on en a fait assez pour avoir le droit d'être enfin à l'abri d'importunités aussi désagréables et cyniques ; et à quoi donc sert l'impôt si lourd que nous payons pour l'entretien de la police municipale, si la protection qu'elle nous accorde ne nous permet même pas d'aller tranquillement en ville ou d'en revenir ? - J'espère que la publication de ces lignes dans votre journal qui jouit d'une grande diffusion, incitera les pouvoirs publics à faire disparaître cette calamité (nuisance) et je reste

Votre très dévouée,
Une Dame [1].

Et voilà! La bourgeoisie anglaise pratique la charité par intérêt, elle ne fait jamais cadeau de rien, elle considère ses dons comme un marché, elle traite avec les pauvres une *affaire* et dit :

« Si je consacre tant à des fins philanthropiques, *j'achète ainsi le droit* de ne pas être importuné davantage et vous vous engagez en échange à rester dans vos antres obscurs et à ne pas irriter mes nerfs sensibles par l'étalage public de votre misère ! Vous pouvez toujours désespérer, mais faites-le en silence, je le stipule dans le contrat, je m'achète ce droit en versant ma cotisation de *20* livres pour l'hôpital! » Oh! l'infâme philanthropie que voilà d'un bourgeois chrétien. Et c'est ce qu'écrit « une *dame », oui,* vous avez lu, une dame, elle fait bien de signer de ce nom, elle n'a heureusement plus le courage de prendre le nom de *lemme!* Mais si les dames sont *comme ça,* que sera-ce des « Messieurs » ? On dira qu'il s'agit là d'un cas isolé. Mais pas du tout, la lettre ci-dessus exprime bien les sentiments de la grande majorité de la bourgeoisie anglaise, sinon le rédacteur ne l'aurait pas acceptée, sinon elle aurait été suivie d'une réponse quelconque que j'ai vainement cherchée dans les numéros suivants. Et quant à l'efficacité de cette bienfaisance, le chanoine Parkinson lui-même affirme que les pauvres sont aidés bien davantage par leurs semblables que par la bourgeoisie ; et une aide de ce genre, émanant d'un brave prolétaire qui sait lui-même ce qu'est la faim, pour qui le partage de son maigre repas représente un sacrifice, mais qui le fait avec joie, une telle aide rend un tout autre son que l'aumône jetée au pauvre par le bourgeois gavé.

Mais même dans les autres domaines, la bourgeoisie simule un humanitarisme sans bornes - mais seulement lorsque l'exige son propre intérêt. Ainsi en va-t-il dans sa politique et dans son économie politique. Voilà cinq ans qu'elle se torture pour démontrer aux ouvriers que c'est uniquement dans l'intérêt des prolétaires qu'elle souhaite l'abrogation des lois sur les grains. Mais le fin fond de l'affaire, c'est que les lois sur les grains maintenant le prix du pain à un tarif plus élevé que dans les autres pays, font monter ainsi les salaires, ce qui ne permet pas à l'industriel de concurrencer aussi facilement d'autres pays où le prix du pain - et par conséquent le salaire - sont plus bas. Si les lois sur les grains viennent à être abrogées, le prix du pain baissera, et les salaires se rapprocheront de ceux des autres pays civilisés d'Europe ; étant donné les principes développés précédemment, qui règlent les variations des salaires, chacun peut le comprendre clairement. L'industriel pourra donc plus facilement affronter la concurrence, la demande de marchandises anglaises croîtra et, avec elle, la demande d'ouvriers. Par suite de cet accroissement de la demande, les salaires monteront un peu, il est

1 On n'a pas réussi jusqu'ici à retrouver l'original de ce texte. Une lettre d'inspiration semblable signée « Une femme qui souffre » a été publiée dans le numéro du 20 décembre 1843: « Me permettez-vous... d'attirer l'attention sur le nombre de mendiants qui, notamment les jours de marché, s'installent en divers endroits de la ville, exhibent leurs membres brûlés ou mutilés et S'imposent à l'attention des passants, au grand dam de tous ceux qui les voient et surtout des dames dont certaines ont été désagréablement importunées ».

vrai, et les ouvriers en chômage trouveront un emploi; mais pour combien de temps ? «La population excédentaire » d'Angleterre et singulièrement, d'Irlande est amplement suffisante pour fournir à l'industrie, même si elle venait à doubler, la main-d'œuvre nécessaire; en quelques années le maigre avantage procuré par l'abrogation de la loi sur les grains serait réduit à rien ; une nouvelle crise surviendrait, et nous en serions au même point que devant, tandis que la première impulsion donnée à l'industrie accélérerait également l'accroissement de population. Tout ceci est parfaitement clair aux yeux des prolétaires, et ils l'ont dit cent fois en face aux bourgeois ; mais malgré tout, la race des industriels qui n'a en vue que l'avantage *immédiat* qu'elle tirerait de l'abrogation des lois sur les grains, cette race, assez bornée pour ne pas voir qu'il ne pourrait résulter pour elle non plus aucun profit *durable* de cette mesure, car la concurrence que se font les industriels ramènerait bientôt le profit individuel à son niveau antérieur, - cette race n'en hurle pas moins aux oreilles des ouvriers que c'est pour eux uniquement qu'on s'agite ainsi, que c'est uniquement pour les millions d'êtres affamés que les riches du parti libéral jettent leurs centaines et leurs milliers de livres sterling dans les caisses de la « Ligue contre les lois sur les grains» -, alors que chacun sait qu'ils donnent un sou pour en avoir dix et qu'ils comptent bien regagner tout leur débours au décuple ou au centuple dès les premières années qui suivront l'abrogation des lois sur les grains. Mais - surtout depuis l'insurrection de *1842,* - les ouvriers ne se laissent plus induire en erreur par la bourgeoisie. Ils exigent de quiconque prétend s'échiner pour leur bien, qu'il se déclare partisan de la Charte du Peuple; ils en font la pierre de touche de la sincérité de ses intentions, et ils protestent par là contre toute aide étrangère, car dans la Charte ils ne revendiquent que le *pouvoir* de s'aider *eux-mêmes.* Et quiconque refuse de le faire, ils lui déclarent la guerre à bon droit, qu'il s'agisse d'un ennemi déclaré ou d'un faux ami. - Du reste la Ligue contre les lois sur les grains a utilisé à l'égard des ouvriers les mensonges et les stratagèmes les plus méprisables pour les gagner à sa cause. Elle a voulu leur faire accroire que le prix du travail était inversement proportionnel au prix du blé, que le salaire était élevé quand le prix du blé était bas et *vice-versa,* -thèse qu'elle a tenté de démontrer à l'aide des arguments les plus ridicules et qui est en soi plus ridicule que toute affirmation jamais sortie de bouche d'économiste. Devant l'échec de cette entreprise, on a promis monts et merveilles aux ouvriers en raison de l'accroissement de la demande sur le marché du travail - et on n'a pas rougi de promener dans les rues deux modèles de miches de pain où l'on pouvait lire (sur le plus grand) : « Pain américain de 8 pfennigs, salaire : 4 shillings par jour » et sur l'autre, beaucoup plus petit : « Pain anglais de 8 pfennigs, salaire 2 shillings par jour. » Mais les ouvriers ne s'y sont pas laissés prendre. Ils connaissent trop leurs patrons.

Si nous voulons voir sous son vrai jour l'hypocrisie de ces belles promesses, examinons ce qu'elles donnent en pratique. Nous avons constaté au cours de notre étude que la bourgeoisie exploite le prolétariat à ses fins de toutes les façons possibles. Cependant jusqu'à présent nous n'avons vu maltraiter le prolétariat que par quelques bourgeois isolés agissant de leur propre chef. Examinons maintenant les conditions dans lesquelles la bourgeoisie s'oppose au prolétariat, en tant que parti, et même sous la forme du pouvoir d'État. - Tout d'abord il tombe sous le sens que toute la législation a pour but de protéger le possédant contre celui qui n'a rien. C'est uniquement parce qu'il y a des gens qui n'ont rien que les lois sont une nécessité, et même si ce n'est exprimé directement que dans quelques lois seulement, celles par exemple qui réglementent le vagabondage et le défaut de domicile fixe, dans lesquelles le prolétariat est déclaré illégal en tant que tel, l'hostilité contre le prolétariat sert tellement de fondement à la loi que les juges, surtout les juges de paix, bourgeois eux-mêmes, avec qui le prolétariat est le plus souvent en contact, interprètent sans hésiter dans ce sens les termes de la loi. Si un riche est présenté au juge, ou plutôt cité en justice, le juge lui exprime ses regrets de lui avoir causé tant de dérangement, tourne l'affaire à son avantage dans la mesure

du possible et s'il est obligé de le condamner, il en est absolument navré, etc... quant au résultat, c'est une misérable amende dont le bourgeois s'acquitte en jetant l'argent sur la table avec condescendance avant de quitter les lieux. Mais si c'est un pauvre diable qui est dans le cas de comparaître devant le juge de paix, il doit presque toujours passer la nuit en prison avec une foule d'autres prévenus, il est a priori considéré comme coupable et vertement interpellé, sa défense est balayée d'un méprisant : « Oh !nous connaissons ces belles excuses » - et on lui inflige une amende qu'il ne peut payer et dont il doit s'acquitter en faisant un ou plusieurs mois de bagne. Et lorsqu'on ne peut prouver sa culpabilité, on l'envoie tout de même aux travaux forcés comme gredin et vagabond (a rogue and a vagabond) - les deux termes vont presque constamment ensemble. La partialité des juges de paix, surtout à la campagne, dépasse véritablement tout ce qu'on peut imaginer, et elle est tellement passée dans les mœurs, que les journaux relatent - tout tranquillement et sans autre commentaire - toutes les affaires qui ne sont pas par trop choquantes. Mais peut-on s'attendre à autre chose ? D'une part ces Dogberries ne font qu'interpréter la loi dans le sens qu'elle recèle ; et, d'autre part, ils sont eux-mêmes des bourgeois qui avant tout voient dans l'intérêt de leur classe le fondement de tout ordre social digne de ce nom. Et quant à la police elle se comporte comme les juges de paix. Le bourgeois peut faire ce qu'il veut, le policier sera toujours poli envers lui et s'en tiendra rigoureusement à la lettre de la loi ; mais le prolétaire, lui, est en bute aux traitements brutaux et grossiers ; sa pauvreté le rend a priori suspect de tous les délits imaginables, en même temps qu'elle lui interdit les moyens juridiques de se défendre contre l'arbitraire des détenteurs du pouvoir. Pour lui, donc, le côté protecteur de la loi n'existe pas ; la police entre chez lui sans autre forme de procès, l'arrête, le maltraite et c'est seulement lorsqu'une association d'ouvriers comme celle des mineurs engage un Roberts, qu'on se rend vraiment compte combien la loi est pratiquement peu faite pour protéger l'ouvrier et que de fois celui-ci doit supporter tout le fardeau de la loi sans jouir d'un seul des avantages qu'elle offre.

Jusqu'à l'heure actuelle, la classe possédante lutte au Parlement contre les bons sentiments de ceux qui ne sont pas encore tout à fait la proie de l'égoïsme, afin d'aggraver encore l'asservissement du prolétariat. Les terrains communaux sont remis aux autorités et on les livre à la culture, ce qui permet certes de développer l'agriculture, mais cause un préjudice considérable au prolétaire. Sur ces terrains communaux le pauvre pouvait mener un âne, un porc ou quelques oies ; les enfants et les jeunes gens avaient un lieu pour jouer et s'ébattre en liberté ; tout ceci tend de plus en plus à disparaître, le gain du pauvre s'amenuise, et la jeunesse à qui on a pris le terrain de jeux va au cabaret au lieu de jouer. Un grand nombre de textes tendant à la mise en culture des terrains communaux sont votés au Parlement à chaque session. Lorsque le gouvernement s'est décidé, lors de la session de 1844, à obliger les chemins de fer qui monopolisent tout le trafic, à permettre aux ouvriers de voyager pour un prix correspondant à leurs moyens (1 penny la lieue, c'est-à-dire environ 5 groschen d'argent la lieue allemande) et a proposé dans ce but de mettre en service chaque jour un train de *3e* classe sur chaque ligne, le « Révérend Père en Dieu », évêque de Londres a proposé que cette obligation ne joue pas le dimanche - seul jour de la semaine où les ouvriers ont justement la possibilité de voyager, et qu'ainsi les voyages ne soient permis le dimanche qu'aux seuls riches et non aux pauvres. Mais une telle proposition était trop directe, trop peu déguisée pour pouvoir passer, et on l'abandonna [1]. - La place me manque pour énumérer le nombre des attaques hypocrites lancées contre le prolétariat, ne serait-ce qu'en une seule session. je veux en citer une seule. Lors de cette même session de *1844*, un membre obscur du Parlement, un certain M. Miles, proposa un bill tendant à réglementer les rapports entre

1 *Weekly Dispatch, 4 août 1844.* Discours de l'évêque de Lichfield parlant au nom de, l'évêque de Londres.

maîtres et serviteurs, et qui semblait assez anodin. Le gouvernement accepta le bill qui fut transmis à une commission. Dans l'intervalle éclata la grève des mineurs du nord, et Roberts parcourut triomphalement l'Angleterre avec ses ouvriers acquittés. Et lorsque alors le bill revint de la commission, quelques articles extrêmement despotiques y avaient été insérés; l'un en particulier donnait au patron le pouvoir de traîner devant un juge quelconque *(any)* tout ouvrier qui, s'étant engagé vis-à-vis de lui, oralement ou par écrit, à n'importe quel travail - et ne s'agirait-il que de prêter la main occasionnellement - se rendrait coupable de refus de service ou de *toute autre conduite inconvenante (misbehaviour); il* pouvait le faire condamner à une peine de prison ou de travaux forcés (jusqu'à deux mois) sur simple déclaration sous serment de lui-même, de l'un de ses agents ou contremaîtres, - donc sur simple déclaration sous serment du plaignant. Ce bill mit les ouvriers dans une extrême fureur, d'autant plus qu'à ce moment la loi des dix heures était déposée devant le Parlement et avait provoqué une agitation considérable. Des centaines de réunions eurent lieu, on envoya des centaines de pétitions ouvrières à Londres, au défenseur du prolétariat au Parlement, Thomas Duncombe. Ce dernier était, avec le « jeune Anglais » Ferrand, le seul opposant énergique, mais lorsque les autres radicaux s'aperçurent que le peuple se prononçait contre le bill, ils sortirent de leur trou et vinrent se ranger l'un après l'autre aux côtés de Duncombe et comme la bourgeoisie libérale, devant l'émotion des ouvriers, n'eut pas le courage de se prononcer en faveur du projet, comme personne devant le peuple ne le défendit vivement, ce fut un fiasco éclatant [1].

Cependant la plus brutale déclaration de guerre de la bourgeoisie au prolétariat c'est la *Théorie malthusienne de la population* et *la nouvelle loi sur les pauvres* qui s'en inspire directement. Il a déjà été plusieurs fois question de la théorie de Malthus. Résumons une fois de plus sa conclusion essentielle : la terre est constamment surpeuplée, et par conséquent, il est fatal que règnent la misère, la détresse, la pauvreté et l'immoralité ; c'est le sort de l'humanité et sa destination éternelle que d'exister en trop grand nombre et par conséquent d'être divisée en différentes classes, dont les unes sont selon lui plus ou moins riches, cultivées, morales, et les autres plus ou moins pauvres, misérables, ignorantes et immorales. D'où il s'ensuit, du point de vue pratique - et ces conclusions c'est Malthus lui-même qui les tire - que la bienfaisance et les caisses de secours ne sont que des non-sens puisqu'elles ne servent qu'à maintenir en vie et faire se multiplier la population surnuméraire dont la concurrence pèse sur le salaire de l'autre fraction de la population, qu'il est tout aussi absurde de la part de l'administration de l'Assistance de donner du travail aux pauvres car - puisque seule une quantité déterminée de Produits fabriqués peut être consommée - chaque ouvrier en chômage qu'on occupe met au chômage un ouvrier jusqu'alors occupé et ainsi l'industrie privée subit un préjudice du fait de l'industrie de l'Assistance publique; la question n'est donc point de nourrir la population surnuméraire mais de la limiter autant que possible d'une manière ou d'une autre. En quelques formules sèches Malthus déclare que le droit à l'existence, jusqu'alors reconnu à chaque homme qu'il y a au monde, est un pur non-sens. Il cite les paroles d'un poète : le pauvre vient à la table de la Nature parée pour le festin et ne trouve point de couvert mis pour lui - et il ajoute - et la Nature lui ordonne de filer *(she bids him to be gone) « car* il n'a pas demandé à la société avant de naître, si elle voulait de *lui* [2]. »

---

1 *Northern Star, 4* mai *1844.*

2 Voici le texte exact du passage célèbre (et vigoureusement critiqué par les ouvriers dès *1842)* de la seconde édition du livre de Malthus. Ce passage fut supprimé dans les éditions suivantes, mais sans que les conceptions de Malthus aient changé pour autant. Cf. J. M. KEYNES *: Essays in Biography (1933).*
« Un homme qui est né dans un monde déjà occupé, s'il ne peut obtenir de ses parents la subsistance qu'il peut justement leur demander et si la société n'a pas besoin de son travail, n'a *aucun droit* à la plus petite portion de nourriture et, en fait, il est de trop. Au grand banquet de la nature, il n'y a pas de couvert pour lui. Elle lui

Cette théorie est maintenant la théorie préférée de tout bourgeois [1] anglais authentique et c'est bien naturel, car elle représente pour lui le lit de paresse le plus agréable et aussi parce qu'elle contient beaucoup de vrai dans les conditions actuelles. Si donc il ne s'agit plus d'exploiter la «population surnuméraire», de la transformer en population *utilisable,* mais simplement de laisser les gens mourir de faim le plus doucement possible et de les empêcher en même temps de mettre trop d'enfants au monde, c'est une bagatelle - à supposer que la population excédentaire prenne conscience de sa propre superfluité et trouve quelque goût à mourir de faim. Mais en dépit des efforts les plus tenaces de la bourgeoisie humanitaire pour inculquer ces vérités aux ouvriers, il ne semble pas qu'elle ait actuellement quelque chance de succès. Les prolétaires se sont au contraire mis en tête, que c'étaient eux, avec leurs mains laborieuses, qui étaient précisément indispensables, et que c'étaient ces Messieurs les riches capitalistes, qui ne font rien, qui étaient à vrai dire les superflus.

Mais comme les riches ont encore le pouvoir, force est bien aux prolétaires d'admettre que la loi les déclare eux, réellement superflus - même s'ils ne veulent pas l'admettre de bonne grâce. C'est ce qui s'est produit dans la nouvelle loi sur les pauvres. L'ancienne loi, fondée sur l'acte de l'an *16oi (43 rd of Elisabeth)* [2] partait encore naïvement du principe qu'il est du devoir de la communauté de veiller à la subsistance des pauvres. Quiconque était sans travail, bénéficiait d'un secours et à la longue, le pauvre considéra comme de juste, que la communauté avait l'obligation de le protéger de la faim. Il exigeait son allocation hebdomadaire comme un droit et non comme une grâce, et la bourgeoisie finit par trouver que c'était un peu trop fort. En *1833,* au moment précis où elle accéda au pouvoir grâce au bill de Réforme et où simultanément le paupérisme des districts ruraux avait atteint sa plus grande extension, elle entreprit aussitôt de réformer la loi sur les pauvres de son propre point de vue. On nomma une commission qui enquêta sur l'administration des fonds de la loi sur les pauvres et découvrit une foule d'abus. On constata que toute la classe ouvrière du pays plat était paupérisée et dépendait entièrement ou partiellement de la Caisse des Pauvres, car lorsque le salaire tombait très bas, celle-ci versait aux pauvres un complément ; on constata que ce système qui faisait vivre le chômeur, soutenait l'ouvrier mal payé et père de famille nombreuse, contraignait le père d'enfants adultérins à payer une pension alimentaire et reconnaissait de façon générale que la pauvreté avait besoin de protection, que ce système donc ruinait le pays,

qu'il était un obstacle à l'industrie, une récompense aux mariages inconsidérés, une incitation à l'accroissement de la population, et qu'il empêchait un surcroît de population d'exercer son influence sur les salaires ; qu'il s'agissait là d'une institution nationale propre

---

commande de s'en aller et elle mettra elle-même promptement ses ordres à exécution, s'il ne peut recourir à la compassion de quelques-uns des convives du festin. Si ces convives se lèvent et lui font place, d'autres intrus se présentent immédiatement et demandent la même faveur. Le bruit qu'il existe des aliments pour tous ceux qui arrivent remplit la salle de nombreux quémandeurs. L'ordre et l'harmonie du festin sont troublés, l'abondance qui régnait auparavant se change en disette et le bonheur des convives est détruit par le spectacle de la misère et de la gêne qui règnent dans toutes les parties de la salle et par les clameurs importunes de ceux qui sont justement furieux de ne pas trouver les aliments qu'on leur avait laissé espérer. Les convives reconnaissent trop tard l'erreur qu'ils ont commise en enfreignant les ordres stricts à l'égard des intrus, donnés parla grande maîtresse du banquet, laquelle désirait que tous ses hôtes fussent abondamment pourvus et, sentant qu'elle ne pouvait pourvoir un nombre illimité de convives, refusait *par un* souci d'*humanité* d'admettre des nouveaux venus quand la table était déjà remplie.»
(MALTHUS *: Essay on the principle of population,* livre IV, ch. VI, pp. 531-532. Seconde édition 1803 (traduction Guillaumin, 1845). Cf. Jean FREVILLE *: La Misère et le Nombre. 1. L'épouvantail malthusien,* Éditions Sociales, 1956, pp. 167-168.

1 C'est-à-dire bourgeois au sens défini ci-dessus, p. 336.

2 Quarante-troisième année du règne d'Elisabeth.

à décourager les ouvriers vaillants et honnêtes et à protéger les paresseux, les vicieux et les irréfléchis, qu'il détruisait les liens de la famille, mettait systématiquement obstacle à l'accumulation de capitaux, détruisait le capital existant et ruinait les contribuables ; de plus, la clause des pensions alimentaires offrait une prime pour enfants adultérins. (Termes du rapport des,, commissaires de la loi sur les pauvres) [1].

Certes, cette description des effets de l'ancienne loi sur les pauvres est, dans l'ensemble, exacte ; les allocations favorisent la paresse et l'accroissement de la population « superflue ». Dans les conditions sociales actuelles, il est clair que le pauvre est bien obligé d'être égoïste et que, lorsqu'il a le choix et vit aussi bien d'une façon que de l'autre, il aime mieux ne rien faire que travailler. Mais la seule conclusion qu'on puisse en tirer, c'est que les conditions sociales actuelles ne valent rien et non pas - ce qu'ont conclu les commissaires malthusiens - qu'il faut traiter la pauvreté comme un crime, selon la théorie de l'intimidation.

Mais ces sages malthusiens étaient tellement convaincus de l'infaillibilité de leur théorie, qu'ils n'hésitèrent pas un seul instant à jeter les pauvres dans le lit de Procuste de leurs idées et de les y traiter, selon celles-ci, avec la plus révoltante dureté. Convaincus avec Malthus et les autres partisans de la libre concurrence, que le mieux serait de laisser chacun s'occuper de ses affaires, d'appliquer le laissez-faire avec conséquence, ils auraient préféré abroger tout à fait la loi sur les pauvres. Mais comme ils n'en avaient ni le courage ni l'autorité nécessaire, ils proposèrent une loi aussi malthusienne que possible, encore plus barbare que le laissez-faire [2], parce qu'elle agit activement, alors que celui-ci demeure passif. Nous avons vu que Malthus fait de la pauvreté, ou plus exactement du manque de travail, en lui accolant l'épithète « superflu », un crime que la société doit punir de la mort par la faim. Mais les commissaires ne furent pas tout à fait aussi barbares ; mourir de faim, brutalement, directement cela a, même pour un commissaire à la loi sur les pauvres, quelque chose de trop effrayant. Bon, dirent-ils, vous autres les pauvres, avez le droit d'exister, mais *seulement* d'exister; vous n'avez pas le droit de vous multiplier ni celui de vivre *humainement. Vous* êtes un fléau national, et si nous ne pouvons pas vous éliminer tout de suite comme n'importe quel fléau national, il faut que vous sentiez malgré tout que vous en êtes un, que vous devez être tenus en bride et mis hors d'état de produire d'autres « superflus», soit directement, soit en les induisant à la paresse et au chômage. Vous allez vivre, mais uniquement pour servir d'exemple destiné à mettre en garde tous ceux qui pourraient avoir quelque occasion de devenir également superflus.

Ils proposèrent alors la nouvelle loi sur les pauvres, qui passa au Parlement en *1834* et est restée jusqu'aujourd'hui en vigueur. Tout secours en espèces ou en nature fut supprimé ; la seule assistance accordée fut l'accueil dans les maisons de travail que l'on construisit partout sans délai. Mais l'organisation de ces maisons de travail *(workhouses) ou* bien, comme les appelle le peuple, de ces Bastilles de la loi sur les Pauvres *(Poor Law Bastilles)* est si terrible qu'elle effrayerait quiconque a encore quelque chance de se tirer d'affaire sans le secours de ce genre de charité publique. Afin que la Caisse des Pauvres ne soit sollicitée que dans les cas les plus urgents et que les efforts personnels de chaque individu soit poussés à l'extrême, avant qu'il se décide à se laisser secourir par cette caisse, on a fait des maisons de travail l'établissement le plus repoussant que puisse concevoir le talent raffiné d'un malthusien. La nourriture y est pire que celle des ouvriers les plus misérablement payés, alors que le travail

1 « *Extracts from Information received by the Poor-Law, Commissioners.* » [Extraits du rapport reçu par les Commissaires de la Loi sur les pauvres.] *Published by Authority.* Londres, 1833. (F.E.)
2 En français dans le texte.

y est plus pénible ; car sinon ceux-ci préféreraient le séjour à la maison des pauvres à la misérable existence qu'ils mènent dehors. On ne donne que rarement de la viande, surtout de la viande fraîche ; la plupart du temps on sert des pommes de terre, du pain aussi mauvais que possible, et du porridge, peu ou pas de bière. Même le régime des prisons est en moyenne meilleur, si bien que fréquemment les pensionnaires de ces maisons se rendent volontairement coupables de quelque délit afin de pouvoir aller en prison. Car la maison de travail est également une prison, quiconque n'accomplit pas son quantum de travail n'a rien à manger ; quiconque veut sortir doit en demander d'abord la permission, et on peut la lui refuser selon sa conduite, ou selon l'avis de l'inspecteur ; le tabac est interdit, ainsi que l'acceptation de cadeaux venant d'amis et de parents de l'extérieur; les pauvres portent un uniforme de la maison de travail et sont entièrement sous la coupe de l'inspecteur. Afin que leur travail ne puisse concurrencer l'industrie privée, on leur donne la plupart du temps des occupations passablement inutiles ; les hommes cassent des cailloux « autant qu'un homme vigoureux peut en casser en un jour et en se fatiguant », les femmes, les enfants, les vieillards effilochent de vieux cordages de navires, je ne sais même plus dans quel but insignifiant. Afin que les « superflus » ne se multiplient pas ou que les parents sans moralité n'influent sur leurs enfants, on sépare les familles; on envoie l'homme dans une aile du bâtiment, la femme dans une autre, les enfants dans une troisième et ils n'ont le droit de se revoir qu'à certains moments très espacés et seulement si le fonctionnaire de l'établissement a jugé leur conduite bonne. Et pour isoler totalement du monde extérieur les germes contagieux du paupérisme enfermés dans ces bastilles, leurs pensionnaires ne peuvent recevoir de visites au parloir qu'avec l'autorisation des fonctionnaires et, plus généralement, ne peuvent fréquenter des gens du dehors que sous leur surveillance et avec leur permission.

Malgré tout, la nourriture est censée être saine et le traitement, humain. Mais l'esprit de la loi transparaît trop clairement pour que ce point puisse être appliqué en quelque façon. Les commissaires à la loi sur les pauvres et la bourgeoisie tout entière font erreur s'ils s'imaginent qu'il est possible d'appliquer un principe indépendamment des conséquences qu'il implique. Le traitement que la lettre de cette nouvelle loi recommande est en contradiction avec le sens même de cette loi; si, au fond, la loi décrète que les pauvres sont des délinquants, que les maisons des pauvres sont des maisons de correction, que leurs pensionnaires sont des hors-la-loi, des objets de dégoût et de répulsion, qui se situent en dehors de l'humanité, on aura beau commander le contraire: ce sera inutile. En pratique, c'est d'ailleurs l'esprit de la loi et non la lettre que l'on suit dans le traitement infligé aux pauvres. En voici quelques rares exemples :

A la maison de travail de Greenwich, au cours de l'été 1843, un garçon de cinq ans fut puni et enfermé trois nuits durant dans la morgue où il dut coucher sur les couvercles des cercueils [1]. A la maison de travail de Herne, pareille punition fut infligée à une petite fille qui mouillait son lit la nuit [2]; ce genre de punition semble, d'une façon générale, jouir d'une grande faveur. Cette maison de travail, située dans l'une des plus riantes régions du Kent, se distingue par le fait que toutes les fenêtres donnent vers l'intérieur, sur la cour et que deux seulement, ouvertes récemment, permettent aux pensionnaires de jeter un coup d'œil sur le monde extérieur. L'écrivain qui relate ces faits dans *l'Illuminated Magazine* conclut sa description par ces mots :

1 *Northern Star, 8* juillet *1843.*
2 lbid., 6 avril *1844* et *Weekly Dispatch, 31* mars *1844* (Edwin Chadwick). Ce cas donna lieu à une enquête des pouvoirs publics.

Si Dieu punit les fautes des hommes, comme l'homme punit l'homme pour sa pauvreté, alors malheur aux fils d'Adam [1].

En novembre 1843, mourut à Leicester un homme qui avait été congédié de la maison de travail de Coventry deux jours plus tôt. Les détails sur le traitement infligé aux pensionnaires de cet établissement sont révoltants. Un certain George Robson souffrait, d'une plaie à l'épaule qu'on avait totalement négligé de soigner ; on l'installa à la pompe qu'il devait manœuvrer de son bras valide ; or, on ne lui donnait que la nourriture habituelle de l'établissement et il était si faible en raison de sa plaie laissée sans soins, qu'il était hors d'état de la digérer ; il s'affaiblit fatalement davantage encore et plus il se plaignait plus on le traitait avec brutalité. Lorsque sa femme, également pensionnaire de la maison, voulut lui apporter sa maigre ration de bière, elle fut injuriée et forcée de la boire en présence de la surveillante. Il tomba malade mais même alors ne fut pas mieux traité. Finalement, il reçut sur sa demande son congé, ainsi que sa femme, et tous deux furent gratifiés des épithètes les plus offensantes. Deux jours plus tard, il succombait à Leicester et sa mort, selon la déclaration du médecin assistant au constat de décès, était due à sa blessure non soignée et à la nourriture proprement impossible à digérer dans son état. Lorsqu'on le congédia, on lui remit des lettres contenant de l'argent pour lui mais elles avaient été retenues durant six semaines et ouvertes par le directeur en vertu du règlement de l'établissement [2] !

A la maison de Birmingham, il se passait des choses si scandaleuses que finalement en décembre 1843, un fonctionnaire y fut envoyé pour faire une enquête. Il constata que quatre *trampers* (nous avons donné plus haut, une explication de ce terme) avaient été enfermés nus dans un réduit obscur *(black hole) sous* l'escalier et y avaient été maintenus huit ou dix jours dans cet état, souvent affamés, sans recevoir de nourriture avant l'heure de midi, et cela durant la saison la plus rigoureuse [3]. Un jeune garçon était passé par toutes les salles de punition de l'établissement, d'abord dans un cabinet de débarras humide et exigu, au plafond voûté, puis deux fois dans le réduit sous l'escalier, la deuxième fois durant trois jours et trois nuits, puis pour la même période dans l'ancien cachot qui était encore pire, puis dans la salle des *tramps,* un réduit puant, écœurant de crasse, exigu, avec des lits en planches, où le fonctionnaire enquêteur découvrit encore deux gamins en haillons que le froid recroquevillait sur eux-mêmes et qui étaient enfermés là depuis quatre jours [4]. Dans le cachot, on enfermait souvent jusqu'à sept trampers, et dans la salle des trampers on en mettait jusqu'à vingt, entassés les uns sur les autres. Même des femmes étaient fourrées dans ce réduit, pour les punir de ne pas aller à l'église et l'une d'elles avait même été enfermée quatre jours dans la salle des *trampers* où elle trouva Dieu sait quelle compagnie, et ce, bien qu'elle fût malade et dût prendre des médicaments ! Une autre femme avait été envoyée en punition à l'asile d'aliénés, alors qu'elle avait tout son bon sens [5]. A la maison de travail de Bacton dans le Suffolk, une enquête analogue fut entreprise en janvier *1844*, d'où il ressortit qu'on y avait engagé une simple d'esprit comme infirmière, qui, dans ses soins aux malades, faisait tout à l'envers ; que des malades qui étaient souvent agités ou se levaient la nuit avaient été ligotés sur leur lit au moyen de cordes passant par-dessus les draps et par-dessous le lit afin d'épargner aux gardes-malades les fatigues de la veille nocturne ; on découvrit un

1 *The Illuminated Magazine* (Douglas Jenold), mai-octobre *1844.*
2 *Northern Star,* 25 novembre 1843.
3 Du 26 septembre au 3 octobre.
4 Le premier avait été emprisonné à la demande de sa mère. Un autre gamin avait passé quinze jours dans ce réduit.
5 *Northern Star* des 9, 16 et 23 décembre 1843.

jour l'un d'eux mort dans ses liens [1]. A la maison des pauvres de Saint-Pancrace à Londres, où l'on fabrique les chemises bon marché, un épileptique s'étouffa au cours d'une attaque qu'il eut dans son lit sans que personne fût venu à son aide. Dans le même établissement, on fait dormir ensemble six, voire huit enfants dans le même lit [2]. A la maison de travail de Shoreditch, à Londres, on força une nuit, un homme à se coucher dans le lit d'un malade dévoré de fièvre et par-dessus le marché, le lit était plein de vermine.

A la maison de travail de Bethnal Green à Londres, une femme enceinte de six mois fut enfermée dans la salle de réception avec son enfant qui n'avait pas deux ans, du *28* février au 19 mars *1844*, sans être admise dans l'établissement proprement dit (dans cette salle aucune trace de lit ni d'installations destinées à satisfaire les besoins les plus naturels). Son mari fut amené à la -maison de travail et lorsqu'il demanda qu'on veuille bien libérer sa femme de cet emprisonnement, il lui fut infligé pour prix de cette insolence, vingt-quatre heures d'arrêts au pain et à l'eau.

A la maison de travail de Slough près de Windsor, en septembre *1844*, un homme était à l'agonie, sa femme se rendit en cette ville, arriva à minuit, courut à la maison de travail et n'obtint pas l'autorisation d'y entrer ; c'est seulement le lendemain matin qu'elle eut la permission de le voir et pour une demi-heure seulement, en présence de la surveillante qui, à chaque nouvelle visite, importunait cette pauvre femme et lui disait chaque fois au bout d'une demi-heure qu'elle devait partir [3]. A la maison de travail de Middleton, dans le Lancashire, il y avait douze, parfois dix-huit indigents des deux sexes qui dormaient dans la même salle. Cet établissement n'est pas soumis à la nouvelle loi sur les pauvres mais à une loi antérieure et exceptionnelle *(Gilbert's Act)* [4]. L'inspecteur y avait aménagé une brasserie pour son propre compte. A Stockport, le *31* juillet *1844*, un vieillard de soixante-douze ans fut tiré de la maison de travail et traîné devant le juge de paix parce qu'il se refusait à casser des cailloux et disait qu'il ne pouvait faire ce travail étant donné son âge et son genou raide. C'est en vain qu'il s'offrait à accepter n'importe quel travail mieux en rapport avec ses moyens physiques : il fut condamné à quatorze jours de travaux forcés au pénitencier. A la maison de travail de Basford, un contrôleur officiel découvrit en février *1844* qu'on n'avait pas changé les draps de treize semaines, les chemises de quatre semaines, les chaussettes de deux à dix mois, si bien que sur quarante-cinq garçons, il n'y en avait plus que trois qui avaient encore des chaussettes et toutes les chemises étaient en haillons. Les lits grouillaient de vermine et les écuelles étaient lavées dans les seaux hygiéniques [5]. A la maison des pauvres de Londres-Ouest, il y avait un concierge qui était syphilitique et avait contaminé quatre jeunes filles, sans qu'on le congédie pour autant ; un autre concierge avait enlevé une jeune sourde et muette d'une des salles, l'avait cachée quatre jours dans son lit et avait couché avec elle. Lui non plus n'avait pas été renvoyé.

Telle vie, telle mort. Les pauvres sont enterrés sans la moindre attention, comme des bêtes crevées. Le cimetière des pauvres de Saint-Brides à Londres est un bourbier sans arbres,

---

1 *Ibid.*, 10 février 1844 (cas de Mary Dunn et Ann Dairs).
2 *Ibid.*, 24 février 1844.
3 *Ibid.*, *30* mars et 28 septembre 1844.
4 Le *Gilbert's Act* de 1782 autorisait une majorité des deux tiers des imposables et notables d'une paroisse à constituer un Comité de Tutelle chargé des questions d'assistance. Ces comités réservaient les asiles aux impotents et aux enfants pauvres tandis que les pauvres valides étaient placés dans les environs. Il y avait en 1834 quelque soixante-sept comités de cette sorte. Ils ne furent définitivement abolis qu'après 1870. Cf. T. MACKAY : A *History of the English Poor Law, vol. III*, 1899, pp. 85-87.
5 *Northern Star*, 24 février et 6 avril 1844.

utilisé comme cimetière depuis Charles II, empli de monceaux d'ossements ; tous les mercredis on jette les pauvres décédés dans un trou profond de quatorze pieds, le curé débite le plus vite possible sa litanie, le trou est sommairement rebouché, et le mercredi suivant on le creuse de nouveau et on le remplit de cadavres jusqu'à ce qu'il ne puisse y en entrer un seul. L'odeur de putréfaction qui s'en dégage empeste tous les environs. A Manchester, le cimetière des pauvres est situé en face de la vieille ville, près de l'Irk ; c'est aussi un terrain vague au sol inégal. Il y a deux ans environ on y a fait passer une ligne de chemin de fer. S'il s'était agi d'un cimetière respectable, quels cris auraient poussés la bourgeoisie et le clergé devant cette profanation ! Mais c'était un cimetière de pauvres, le lieu de repos des indigents et des superflus, et on ne s'est absolument pas gêné. On n'a pas même pris le temps de transférer les cadavres qui n'étaient pas encore tout à fait décomposés dans l'autre partie du cimetière; on a creusé là où le tracé l'exigeait et on a planté des pieux dans les tombes récentes, si bien que l'eau du sol marécageux saturée de matières en putréfaction est remontée à la surface, répandant aux alentours les gaz les plus nauséabonds et les plus délétères. je ne veux point décrire dans ses détails la grossièreté répugnante qui se donna ici libre cours.

S'étonnera-t-on encore que les pauvres se refusent à accepter dans ces conditions le secours de l'assistance publique ? Qu'ils préfèrent mourir de faim plutôt que d'aller dans ces bastilles ? J'ai sous les yeux l'exposé de cinq cas, où les gens ont préfère réellement et véritablement mourir de faim et retourner à leur misère plutôt que d'entrer dans cet enfer, lorsque quelques jours avant leur mort l'Administration des pauvres leur a refusé tout secours en dehors de la maison des pauvres. En ce sens, les commissaires à la loi sur les pauvres ont parfaitement atteint leur but. Mais en même temps, les maisons de travail ont eu pour effet d'augmenter plus que toute autre mesure du parti au pouvoir l'exaspération de la classe laborieuse à l'égard de la classe possédante qui dans sa majorité n'a qu'éloges pour la loi sur les pauvres. De Newcastle à Douvres, ce n'est parmi les ouvriers *qu'un cri* de révolte contre la nouvelle loi. La bourgeoisie y a exprimé ses vues sur ses propres devoirs envers le prolétariat avec tant de clarté que même les plus bêtes l'ont comprise. jamais encore on n'avait affirmé si nettement, si carrément que les prolétaires ne sont là que pour être exploités par les possédants et pour mourir de faim quand les possédants ne peuvent les utiliser. Mais c'est pourquoi aussi cette nouvelle loi sur les pauvres a contribué de façon si décisive à l'accélération du mouvement ouvrier et singulièrement à la propagation du chartisme ; et comme c'est surtout à la campagne que cette loi a été mise en application, elle a facilité par là le développement du mouvement prolétarien qui est imminent dans les districts ruraux.

Ajoutons encore qu'en Irlande aussi, il existe depuis 1838, une loi sur les pauvres analogue, offrant à 80,000 indigents les mêmes asiles. Là aussi, elle a suscité la haine, et cette haine aurait été encore plus violente si la loi avait eu l'importance qu'elle a acquise en Angleterre. Mais que sont les mauvais traitements infligés à 80,000 prolétaires dans un pays où il y en a deux millions et demi !- En Écosse, à part quelques exceptions locales, il n'existe absolument pas de lois sur les pauvres.

Après cette description de la nouvelle loi sur les pauvres et de ses effets, j'espère qu'on ne trouvera aucun terme trop sévère parmi ceux que j'ai utilisés à l'égard de la bourgeoisie anglaise. Dans cette mesure officielle, où elle se manifeste *in corpore* [1], en tant que pouvoir, elle exprime clairement ce qu'elle veut réellement et quelles sont ses intentions envers le prolétariat dans toutes ses actions de moindre envergure, qui en apparence n'appellent la

1 En tant que corps constitué.

réprobation que sur la tête de quelques individus. Et les débats parlementaires de 1844 nous prouvent que cette mesure n'émanait pas seulement d'une fraction de la bourgeoisie, mais au contraire que la classe bourgeoise tout entière y a applaudi. C'est le parti libéral qui avait promulgué la nouvelle loi sur les pauvres ; le parti conservateur, avec à sa tête son ministre Peel, la défend et ne modifie que quelques broutilles dans le Poor Law *Amendment Bill* [1] de 1844. Une majorité libérale a fait cette loi, une majorité conservatrice l'a entérinée et les nobles Lords donnèrent chaque fois leur *Consent* [2]. Ainsi a été proclamée la mise au ban de l'État et de la Société du prolétariat. Ainsi a-t-il été ouvertement déclaré que les prolétaires ne sont pas des hommes et ne méritent pas d'être traités comme des hommes. Laissons tranquillement aux prolétaires de l'Empire britannique le soin de reconquérir leurs droits de l'homme [3].

Voilà donc la situation de la classe ouvrière anglaise, telle que j'ai appris à la connaître de mes propres yeux et à l'aide de rapports officiels et d'autres relations authentiques pendant vingt-et un mois. Et si je considère - je crois l'avoir assez dit tout au long des pages précédentes - que cette situation est tout simplement intolérable, je ne suis pas le seul à l'affirmer. Gaskell lui-même déclare dès *1833* qu'il n'espère plus en une issue pacifique et qu'il sera difficile d'éviter une révolution. Carlyle explique, en *1838,* le chartisme et l'agitation révolutionnaire des ouvriers par la misère où ils vivent et ce qui le surprend seulement c'est que ceux-ci soient restés calmement assis à la table du Barmécide [4] pendant huit ans, avec, pour tout potage, les promesses vides de la bourgeoisie libérale - et en *1844 il* déclare qu'il est indispensable de se mettre sans attendre à l'organisation du travail :

si l'on veut que l'Europe, ou tout au moins l'Angleterre demeure encore longtemps habitable [5].

---

1 Projet d'amendement de la loi sur les pauvres.

2 Accord. Engels semble avoir écrit Content. C'est évidemment un lapsus.

3 Afin de prévenir toute méprise et les objections qui en résulteraient, 'je tiens à faire remarquer une fois de plus que j'ai parlé de la bourgeoisie en tant que *classe* et que tous les faits rapportés et concernant les individus isolés ne me servent de documents que pour établir la façon de penser et d'agir de cette *classe.* C'est pourquoi je n'ai pas pu entrer dans le détail des différentes fractions et partis de la bourgeoisie qui n'ont qu'un intérêt historique et théorique ; et c'est pourquoi aussi je ne puis mentionner qu'accessoirement les quelques membres de la bourgeoisie qui se sont distingués comme des exceptions dignes de respect. Ce sont d'une part les radicaux plus résolus, qui sont presque des chartistes, tels les membres de la Chambre Basse et les industriels Hindley d'Ashton, et Fielden de Todmorden (Lancashire) ; d'autre part les tories humanitaires qui ont fondé récemment la « Jeune *Angleterre* » et qui comptent parmi eux les parlementaires Disraeli, Borthwick, Ferrand, Lord John Manners, etc... Lord Ashley, lui aussi, est proche d'eux. La « jeune *Angleterre » a* le dessein de faire revivre la « merry England* » d'antan avec ses fastes et sa féodalité romantique ; ce dessein est évidemment irréalisable et même ridicule ; c'est un défi à toute l'évolution historique ; mais la bonne intention, le courage de s'élever contre le monde existant et les préjugés existants, ainsi que de reconnaître l'abjection de l'état de choses actuel ne sont pas sans valeur. Tout à fait à l'écart, il y a le germano-anglais, Thomas Carlyle qui, tory à l'origine, va plus loin que les précédents. C'est lui qui, de tous les bourgeois anglais, approfondit le plus le problème du désordre social et exige l'organisation du travail. J'espère que Carlyle qui a trouvé la voie juste, sera en mesure de la suivre jusqu'au bout. Mes meilleurs vœux et ceux de nombreux Allemands l'accompagnent ! - (1892). Mais la révolution de Février en a fait un réactionnaire achevé ; sa juste colère contre les philistins a tourné en une mauvaise humeur de philistin aigri contre la vague historique qui l'a jeté sur le sable du rivage. (F. E.).

*Joyeuse Angleterre.

4 Festin du Barmécide dans « Histoire du sixième frère du barbier », tirée des *Mille et Une nuits.* Le riche Barmécide se moque du pauvre, en simulant un festin, mais en n'offrant à l'affamé que des mots et des gestes en guise de nourriture.

5 CARLYLE *: Chartism,* 1839, p. 92, *Past and Present* (1843), p. 262. Louis Blanc avait publié en 1839 son *Organisation du travail.*

Et le *Times* «le premier journal d'Europe » dit tout de go en juin *1844 :*

Guerre aux palais, paix aux chaumières, c'est le cri de guerre de la terreur qui pourrait bien une fois encore retentir à travers notre pays! Que les riches prennent garde ! [1]

Examinons cependant une fois de plus les chances de la bourgeoisie anglaise. Dans le pire des cas, l'industrie étrangère, surtout américaine, parviendra à soutenir la concurrence anglaise, même après l'abrogation des lois sur les grains, qui sera nécessaire dans peu d'années [2]. L'industrie allemande fait actuellement de gros efforts, l'industrie américaine s'est développée à pas de géant. L'Amérique, grâce à ses ressources inépuisables, à ses immenses gisements de charbon et de fer, à sa richesse incomparable en énergie hydraulique et en fleuves navigables, mais surtout grâce à sa population énergique et active, auprès de laquelle les Anglais ne sont que marmottes indolentes, l'Amérique a créé en moins de dix ans une industrie qui, dans le domaine des cotonnades grossières (production principale de l'industrie anglaise) concurrence déjà aujourd'hui les Anglais, les a évincés du marché nord et sud-américain, et vend sur le marché chinois, à côté des fabricants anglais. Il en va de même dans les autres branches d'industrie. Si un pays au monde part gagnant dans la course au monopole industriel, c'est bien l'Amérique. Si l'industrie anglaise est battue de la sorte, comme cela doit certainement arriver d'ici une vingtaine d'années si les conditions sociales actuelles subsistent, la majorité du prolétariat deviendra définitivement « superflue », et n'aura plus d'autre alternative que de mourir de faim - ou de faire la révolution. La bourgeoisie anglaise songe-t-elle à cette éventualité ? Tout au contraire, Mac Culloch son économiste préféré, lui fait la leçon du fond de son cabinet de travail : il est impensable qu'un pays aussi neuf que l'est l'Amérique, qui n'est pas même encore peuplé normalement, puisse se lancer avec succès dans l'industrie ou même concurrencer une vieille nation industrielle telle que l'Angleterre. Ce serait folie de la part des Américains que de le tenter, car ils ne peuvent en l'occurrence, que perdre de l'argent ; laissez-les donc s'en tenir gentiment à l'agriculture; et quand ils auront mis tout le pays en culture, il sera sans doute temps pour eux de se lancer avec profit dans l'industrie. - Voilà ce que dit ce sage économiste, et toute la bourgeoisie reprend cette litanie en chœur, tandis que les Américains enlèvent aux Anglais un marché après l'autre, tandis qu'un audacieux spéculateur américain expédiait récemment un lot de marchandises américaines à *destination de l'Angleterre où* elles furent revendues pour être réexportées !

Mais même au cas où l'Angleterre conserverait le monopole industriel, où le nombre de ses usines croîtrait sans cesse, quelles en seraient les conséquences ? Il y aurait toujours des crises économiques et elles seraient toujours plus violentes, toujours plus épouvantables à mesure que l'industrie se développerait et que le prolétariat se multiplierait. Le prolétariat, du fait de la décadence accélérée de la petite bourgeoisie et de la concentration, qui progresse à pas de géant, du capital entre les mains d'un petit nombre, verrait le nombre de ses membres croître en proportion géométrique, et constituerait bientôt l'ensemble de la nation, à l'exception de quelques rares millionnaires. Mais au cours de ce processus, on arrivera à un stade où le prolétariat verra combien il lui serait facile de renverser le pouvoir social existant, et ce sera alors la révolution.

---

1 En réalité, la citation est extraite du *Northern Star* (15 juin 1844), qui se référait à un article du *Times* du 7 juin, beaucoup plus modéré de ton.

2 C'était aussi l'opinion de Carlyle : (Past and Present, 1843, p. 175) « Les lois sur les grains vont être abrogées, et bientôt ; puissions-nous être aussi sûrs du millenium que de leur abrogation. »

Cependant aucune de ces deux éventualités ne se présentera. Les crises économiques, le plus puissant levier de toute révolution autonome du prolétariat, abrégeront ce processus, en corrélation avec la concurrence étrangère et la ruine accélérée de la classe moyenne. je ne crois pas que le peuple accepte de supporter encore plus d'une crise. Vraisemblablement la prochaine crise, qui surviendra en 1846 ou 1847, entraînera l'abrogation des lois sur les grains et imposera la Charte. L'avenir seul dira quel genre de mouvements révolutionnaires la charte provoquera. Mais jusqu'à la crise suivante, qui, par comparaison avec les précédentes, devrait se produire en *1852 ou* 1853, mais qui peut être également retardée par l'abrogation des lois sur les grains ou accélérée par d'autres facteurs, concurrence étrangère etc.... jusqu'à cette crise, le peuple anglais en aura sans doute assez de se laisser exploiter au profit des capitalistes, et de mourir de faim, quand les capitalistes n'ont plus besoin de lui. Si, d'ici là, la bourgeoisie anglaise ne veut pas entendre raison -et selon toute apparence elle n'en fera certainement rien, il s'ensuivra une révolution, à laquelle aucune des précédentes ne saurait être comparée. Les prolétaires réduits au désespoir, empoigneront les torches dont leur avait parlé Stephens dans ses sermons ; la vengeance populaire s'exercera avec une fureur dont l'année 1793 ne saurait nous donner une idée. Cette guerre des pauvres contre les riches sera la plus sanglante qui ait jamais eu lieu. Même le passage d'une fraction de la bourgeoisie aux côtés du prolétariat, même une amélioration générale de la bourgeoisie ne serviraient de rien. Le revirement d'opinion général de la bourgeoisie ne pourrait d'ailleurs pas dépasser un veule « juste milieu » ; ceux qui se joindraient le plus résolument aux ouvriers, constitueraient une nouvelle Gironde et sombreraient donc à ce titre dans le déroulement violent des événements. On ne dépouille pas les préjugés de toute une classe comme on quitte un vieil habit - surtout lorsqu'il s'agit de la bourgeoisie anglaise routinière, d'esprit étroit et égoïste. Ce sont là des conclusions qui peuvent être tirées avec la plus grande rigueur, et dont les prémisses sont des faits indiscutables, tirés d'une part de l'évolution historique, d'autre part de la nature humaine. Il n'est nulle part plus facile qu'en Angleterre de lancer des prophéties parce que dans ce pays, le développement de la société est fort clair et bien tranché. La révolution *doit obligatoirement venir, il* est maintenant trop tard pour trouver une solution pacifique au conflit ; mais il est vrai qu'elle peut être moins violente que nous l'avons prophétisé plus haut. Ceci dépendra cependant moins de l'évolution de la bourgeoisie que de celle du prolétariat. En effet l'importance des effusions de sang, des actes de représailles et de fureur aveugle qui marqueront la révolution diminuera dans la proportion exacte où des éléments socialistes et communistes seront accueillis dans les rangs du prolétariat. Dans son principe, le communisme se situe au-dessus de l'antagonisme entre bourgeoisie et prolétariat ; il le reconnaît dans sa signification historique pour le temps présent mais ne le considère pas comme justifié pour l'avenir; il veut précisément abolir cet antagonisme. En conséquence, tant qu'existe cette division, il reconnaît certes comme nécessaire la colère du prolétariat contre ses oppresseurs, il y voit le levier le plus puissant du mouvement ouvrier *à ses débuts;* mais il dépasse cette colère, parce qu'il représente la cause de l'humanité tout entière et non seulement celle des ouvriers. D'ailleurs, il ne vient à l'idée d'aucun communiste d'exercer une vengeance personnelle ou de croire d'une façon générale, que le bourgeois peut individuellement dans les conditions actuelles agir autrement qu'il ne le fait. Le socialisme anglais, (c'est-à-dire, le communisme), repose précisément sur ce principe de l'irresponsabilité de l'individu. Plus les ouvriers anglais acquerront d'idées socialistes, plus leur exaspération actuelle, qui ne mènerait à rien si elle restait aussi violente qu'elle est maintenant, deviendra superflue ; plus leurs entre -prises contre la bourgeoisie perdront en sauvagerie et en brutalité. Somme toute, s'il était possible de rendre communiste l'ensemble du prolétariat avant que n'éclate la lutte, elle se déroulerait très calmement ; mais ce n'est plus possible, il est déjà trop tard pour ce faire. je crois néanmoins qu'en attendant que n'éclate *tout à lait* ouvertement et directement cette guerre des pauvres contre les riches,

qui est désormais inéluctable en Angleterre, il se fera dans le prolétariat assez de clarté sur la question sociale, pour qu'avec l'aide des événements le parti communiste soit en mesure de prendre à la longue le dessus sur les éléments brutaux de la révolution et puisse éviter un 9 Thermidor [1]. Du reste, l'expérience des Français n'aura pas été vaine, et en outre, la plupart des dirigeants chartistes sont dès maintenant communistes. Et comme le communisme se situe *au-dessus* de l'antagonisme entre prolétariat et bourgeoisie, il sera également plus aisé à la meilleure fraction de la bourgeoisie - elle est malheureusement terriblement réduite et ne peut espérer se recruter que dans la jeune génération - de se rallier au communisme qu'au chartisme, exclusivement prolétarien.

Si ces conclusions devaient sembler insuffisamment fondées dans cet ouvrage on aura sans doute l'occasion de démontrer ailleurs que ce sont là les résultats nécessaires de l'évolution historique de l'Angleterre. Mais je le maintiens : la guerre des pauvres contre les riches qui se déroule à présent d'une façon sporadique et indirecte, sera menée d'une façon générale, totale et directe dans toute l'Angleterre. Il est trop tard pour une solution pacifique. L'abîme qui sépare les classes se creuse toujours plus, l'esprit de résistance pénètre de plus en plus les ouvriers, l'exaspération devient plus vive ; les escarmouches isolées de la guérilla se concentrent pour devenir des combats et des manifestations plus importantes, et il suffira bientôt d'un léger choc pour déclencher l'avalanche. Alors en vérité le cri de guerre retentira par tout le pays : «Guerre aux palais, paix aux chaumières ! » mais il sera trop tard alors, pour que les riches puissent encore prendre garde.

1 On sait que le 9 thermidor (27 juillet 1794), Robespierre fut renversé et que ce jour inaugure une période de réaction qui débouche sur le Premier Empire.

ANNEXES

COMPLÉMENT A LA SITUATION DES CLASSES LABORIEUSES [1] EN ANGLETERRE [2]

UNE GRÈVE ANGLAISE [3]

Dans le livre que j'ai consacré à la situation de la classe laborieuse en Angleterre, il ne m'a pas été possible de donner des faits à l'appui de chacun des points abordés. Pour que mon livre ne fût pas trop volumineux et indigeste, j'ai dû tenir mes affirmations pour suffisamment démontrées, quand je les avais attestées par des citations tirées de documents officiels, d'écrivains impartiaux, ou de textes émanant des partis, dont j'attaquais les intérêts. C'était suffisant pour me garder du risque d'être contredit, dans les cas où je ne pouvais parler de ce que j'avais vu moi-même, pour autant que je décrivais en détail des situations et des vies précises. Mais cela ne suffisait pas pour faire naître chez le lecteur cette certitude irréfutable que seuls donnent des faits frappants, incontestables, et que ne sauraient produire de simples raisonnements, quelle que soit la valeur des autorités qui les formulent, surtout en un siècle que l'infinie « sagesse des ancêtres » contraint au scepticisme. Les faits sont plus encore d'une absolue nécessité, quand il s'agit de résultats d'envergure, de faits groupés pour en déduire des principes, lorsqu'on veut décrire non pas la situation de petits groupes isolés de la population, mais la position réciproque de classes entières. Pour les raisons que j'ai dites, ces faits, je n'ai pu toujours les donner dans mon livre. je vais ici combler cette lacune inévitable en produisant de temps en temps, les faits que je puise dans les sources dont je dispose. Pour démontrer du même coup que ma description est exacte aujourd'hui encore, je ne choisirai que des événements qui ont eu lieu après mon départ d'Angleterre, l'an passé et que je n'ai connus qu'après l'impression de mon livre.

Les lecteurs de mon livre se souviennent sans doute, que ce qui m'importait principalement, c'était de décrire la position réciproque de la bourgeoisie et du prolétariat et la nécessité de la lutte entre ces deux classes ; il s'agissait spécialement pour moi, de prouver que le prolétariat avait parfaitement le droit de mener ce combat et d'écarter les belles formules de la bourgeoisie anglaise en les remplaçant par ses actes odieux. De la première à la dernière page, c'est l'acte d'accusation contre la bourgeoisie anglaise que je dressai. je vais à présent produire quelques jolies pièces à conviction. Du reste, je me suis assez passionné au sujet de ce bourgeois anglais ; je n'ai point l'intention de m'échauffer après coup de nouveau à son propos et je vais m'efforcer, autant que faire se peut, de garder ma belle humeur.

---

1 Engels a bien employé le pluriel ; on a vu que dans le titre de l'ouvrage principal, il avait au contraire choisi le singulier.

2 Ce texte a été publié dans la revue mensuelle *Las Westphälische Dampfboot (Le Vapeur westphalien)*, numéros de janvier (pp. 17-21) et de février 1846 (pp. 61-67). Cette revue était éditée par le socialiste « vrai » Otto Lüning. Elle parut de janvier 1845 à décembre 1846 à Bielefeld et de janvier 1847 à mars 1848 à Paderborn. Engels résidait à Bruxelles quand il écrivit cet article qui s'inspire, quant à la documentation, surtout du *Northern Star*.

3 Ici, Engels emploie l'ancien mot anglais Turnout ; dans le texte, revient très souvent le terme anglais de strike (grève). Manifestement, Engels ne fait pas de différence entre les deux termes. Il écrit turnout, alors que précédemment on trouvait l'orthographe turn-out, seule correcte en anglais.

Le premier bon citoyen et bon père de famille à qui nous ayons affaire, est une vieille connaissance. Pour être exact, ils sont deux. Messieurs Pauling et *Henfrey* étaient déjà en conflit avec leurs ouvriers en l'an 1843 et Dieu seul sait combien de fois auparavant ; aucune bonne raison ne Put convaincre les ouvriers d'abandonner leur revendication : travaillant davantage, ils voulaient davantage de salaire et cessèrent le travail. MM. Pauling et Henfrey, qui sont des entrepreneurs importants et occupent de nombreux briquetiers, charpentiers, etc., embauchèrent d'autres ouvriers ; ceci provoqua un conflit et pour finir, aboutit à une bataille sanglante à coups de gourdins et de fusils dans la briqueterie de Pauling et Henfrey, lutte qui se termina par la déportation au Van Diemens Land [1] d'une demi-douzaine d'ouvriers, comme on a pu le lire en long et en large dans l'ouvrage précité [2]. Mais MM. Pauling et Henfrey ont besoin d'avoir maille à partir avec leurs ouvriers, sans quoi il manque quelque chose à leur bonheur; aussi en octobre 1844, ils firent de nouveau des histoires. Cette fois, c'étaient les charpentiers, dont ces entrepreneurs philanthropes s'étaient proposé de faire le bien. Depuis des temps immémoriaux, régnait chez les charpentiers de Manchester et des environs, la coutume suivante : de la Chandeleur au 17 novembre, « on n'allumait pas de lumière », c'est-à-dire que quand les jours étaient longs, on travaillait de six heures du matin à six heures du soir et pendant les jours courts, on commençait dès qu'il faisait jour, pour finir quand la nuit tombait. A partir du 17 novembre, on allumait de la lumière et on travaillait à plein temps. Pauling et Henfrey, qui en avaient assez depuis longtemps de cette coutume « barbare », résolurent d'en finir avec ce vestige « d'obscurantisme », en ayant recours à l'éclairage au gaz ; et un soir que les charpentiers, n'y voyant plus jusqu'à six heures, déposaient leurs outils et prenaient leurs vestes, le chef d'atelier alluma le gaz et fit remarquer qu'il fallait travailler jusqu'à six heures. Les charpentiers, à qui cela ne convenait pas, convoquèrent une assemblée générale de leur profession. Fort étonné, M. Pauling demanda à ses ouvriers s'ils n'étaient pas contents, puisqu'aussi bien ils avaient convoqué une assemblée. Quelques-uns firent observer que ce n'étaient pas eux directement, mais le bureau de l'Union professionnelle qui avait convoqué la réunion; à quoi M. Pauling répliqua qu'il se souciait de l'Union professionnelle comme d'une guigne, mais qu'il voulait bien leur faire une proposition : s'ils acceptaient qu'on allume la lumière le soir, il leur accorderait le samedi en échange trois heures de liberté et - quelle générosité ! - il leur permettrait de travailler chaque jour un quart d'heure en plus, qui leur serait payé à part ! En contre-partie, il est vrai, quand tous les autres ateliers commenceraient à allumer la lumière, ils devraient travailler une demi-heure de plus ! Les ouvriers réfléchirent à cette proposition et calculèrent que par ce moyen, pendant la période des jours courts, MM. Pauling et Henfrey gagneraient chaque jour une heure entière ; au total, chaque ouvrier devrait travailler quatre-vingt-douze heures, c'est-à-dire neuf jours un quart en plus, sans toucher un pfennig ; étant donné le nombre d'ouvriers occupés par l'entreprise, ces messieurs économiseraient pendant les mois d'hiver, de ce fait, 400 livres sterling (2,100 talers) de salaire. Les ouvriers tinrent donc leur réunion, expliquèrent à leurs compagnons que si une entreprise imposait cet horaire, toutes les autres suivraient son exemple, ce qui provoquerait indirectement un abaissement général des salaires, qui dépouillerait les charpentiers de la région de 4,000 livres sterling par an à peu près. Il fut donc décidé que le lundi suivant, tous les charpentiers de Pauling et Henfrey donneraient leur congé avec préavis de trois mois, et que, si leurs patrons ne venaient pas à de meilleurs sentiments, ils cesseraient le travail à l'expiration du préavis. L'Union professionnelle leur promit en échange, de les aider par un versement de tous les autres charpentiers, durant le temps, où, éventuellement, ils n'auraient pas de travail.

---

1 Van Diemens Land colonie pénitentiaire anglaise du Pacifique qui reçut en 1853 son nom actuel de Tasmanie.
2 Voir ci-dessus, pp. 276-277 et Northern Star, 19 octobre 1844.

Le lundi 21 octobre [1] les ouvriers allèrent présenter leur congé on leur répondit qu'ils pouvaient s'en aller tout de suite, ce que, naturellement, ils firent. Le même soir se tint une autre réunion de tous les ouvriers du bâtiment, où tous les corps de métier employés dans la construction promirent leur appui aux ouvriers sans travail. Les mercredi et jeudi suivants, tous les charpentiers qui travaillaient dans la région pour Pauling et Henfrey, cessèrent eux aussi le travail: ainsi la *strike* [2] était parfaitement bien en train.

Les entrepreneurs laissés de la sorte brusquement en plan, envoyèrent aussitôt des émissaires dans toutes les directions, et jusqu'en Écosse, pour embaucher des ouvriers, car dans les environs, il n'y avait pas âme qui vive qui voulût entrer à leur service. En quelques jours il vint tout juste treize personnes du Staffordshire. Mais dès que les grévistes eurent l'occasion de parler avec eux, leur expliquant qu'ils avaient arrêté le travail par suite de désaccords et donnant les raisons de la grève, plusieurs des nouveaux arrivants se refusèrent à continuer de travailler. Là contre, les patrons avaient trouvé un moyen pratique : ils firent citer les récalcitrants avec le meneur devant le juge de paix, *Daniel Maude,* esquire. Avant de les suivre devant le tribunal, il nous faut d'abord montrer sous leur vrai jour les vertus de Daniel Maude, esquire.

Daniel Maude, esquire, est le « s*tipendiary magistrale »,* le juge de paix appointé de Manchester. D'ordinaire, les juges de paix anglais sont de riches bourgeois ou propriétaires fonciers, parfois aussi des ecclésiastiques que le ministère nomme à ce poste. Mais comme ces *Dogberries* n'entendent rien à la loi, ils commettent les infractions les plus graves, font honte et dommage à la bourgeoisie : en effet, même devant un ouvrier, s'il est défendu par un avocat malin, ils ne savent plus très souvent où ils en sont ; ou bien ils le condamnent en négligeant les formes légales, ce qui entraîne un appel que l'ouvrier gagne ou bien même, ils se laissent aller à prononcer un acquittement. De plus, les riches fabricants des grandes villes et des districts industriels, n'ont pas le temps de venir s'ennuyer jour après jour au tribunal et préfèrent installer un remplaçant [3] à leur place. Dans ces villes par conséquent, on nomme le plus souvent à la demande des municipalités elles-mêmes, des juges de paix appointés, des juristes de profession, qui sont en mesure de faire profiter la bourgeoisie de toutes les astuces et les subtilités du droit anglais, complété et amendé au besoin. L'exemple ci-dessous va nous montrer comment ces juges se comportent.

Daniel Maude, esquire, est un de ces juges libéraux qui furent nommés en masse sous le gouvernement des whigs. De ses exploits dans l'arène de la Borough Court de Manchester et hors de celle-ci, nous n'en mentionnerons que deux. Lorsqu'en 1842, les industriels réussirent à. pousser les ouvriers du sud du Lancashire à une insurrection, qui éclata au début d'août à Stalybridge et Ahston, le 9 août, dix mille ouvriers environ marchèrent de ces villes sur Manchester avec le chartiste *Richard Pilling à* leur tête « pour négocier avec les industriels *à* la bourse de Manchester, et aussi pour voir comment les affaires s'y traitaient au marché [4] ». A l'entrée de la ville les accueillit Daniel Maude, esquire, entouré de la bonne et brave police

---

1 Il semble bien qu'Engels se trompe d'une semaine. Il faudrait lire le 14 octobre. (Cf. *Northern Star, 19* et 26 octobre 1844).

2 Grève.

3 En français dans le texte.

4 Extrait de la motion adoptée à l'issue du meeting qui se tint le mardi 9 août 1842 à Ahston under Lyne et dont voici le texte exact : « Les ouvriers veulent être payés comme en 1840 ; et puisque leurs patrons ne veulent pas les recevoir, ils iront les trouver sur la place de la Bourse et verront où en est *le* marché *de* Manchester. » (Quarterly *Review, vol.* 71, décembre 1842, p. 294.)

au grand complet, d'un détachement de cavalerie et d'une compagnie de chasseurs à pied. Mais ce déploiement n'avait lieu que pour la forme : les industriels et les libéraux avaient en effet intérêt *à* ce que le soulèvement s'étende et arrache l'abolition des lois sur les grains. Daniel Maude, esquire, était parfaitement d'accord avec ses dignes collègues sur ce point : il commença par capituler devant les ouvriers et les laissa entrer en ville sous la promesse qu'ils « respecteraient l'ordre publie » et suivraient un itinéraire déterminé. Il savait très bien que les insurgés ne le feraient pas et il ne le souhaitait pas non plus - en faisant preuve de quelque énergie il aurait pu, en effet, étouffer dans l'œuf l'insurrection délibérément provoquée, mais alors il n'aurait pas agi dans l'intérêt de ses amis partisans de l'abolition des lois sur les grains, mais dans celui de Mr. *Peel; il* fit donc retirer la troupe et laissa les ouvriers pénétrer dans la ville, où ils arrêtèrent sur-le-champ toutes les usines. Mais quand l'insurrection s'orienta résolument *contre* la bourgeoisie libérale en ignorant totalement les « satanées lois sur les grains », Daniel Maude, esquire, se drapa de nouveau dans sa dignité de juge, fit arrêter les ouvriers par douzaines et les expédia en prison, sans pitié, pour « avoir troublé la paix publique » - en somme, c'était lui qui commençait par troubler la paix et les sanctionnait ensuite. Voici un autre trait caractéristique de la carrière de ce *Salomon* de Manchester. La ligue contre les lois sur les grains tient à Manchester, depuis que ses adhérents se sont à plusieurs reprises fait rosser en public, des réunions secrètes, où on n'entre que sur présentation de cartes, mais dont les résolutions et les pétitions doivent passer aux yeux du grand public pour les décisions d'une assemblée publique, pour les manifestations de « l'opinion publique » de Manchester. Pour mettre un terme à ces mensonges présomptueux des industriels libéraux, trois ou quatre chartistes, parmi lesquels mon ami *James Leach,* se procurèrent des cartes et se rendirent à une de ces réunions. Lorsque Mr. *Cobden se* leva pour parler, James Leach demanda au président si la réunion était publique. En guise de réponse, celui-ci appela la police et fit arrêter Leach sans plus de cérémonie! Un deuxième chartiste posa la même question une seconde fois, puis un troisième, un quatrième : l'un après l'autre ils furent empoignés par les « homards » (la police), qui étaient en grand nombre à la porte de la salle, et expédiés à l'Hôtel de Ville. Le lendemain matin, ils comparurent devant Daniel Maude, esquire, qui était déjà au courant de tout. Ils furent accusés d'avoir troublé une réunion, purent à peine parler et durent entendre ensuite une homélie solennelle de Daniel Maude, esquire : il les connaissait bien, leur dit-il, ils étaient des trublions, qui ne savaient que faire du scandale dans toutes les réunions, semer la perturbation chez les gens pondérés et rassis, et il fallait en finir avec ces agissements. C'est pourquoi - Daniel Maude, esquire, savait bien qu'il ne pouvait les condamner à une peine quelconque - c'est pourquoi il voulait cette fois les condamner aux dépens.

C'est donc devant ce Daniel Maude, esquire, dont nous venons de décrire les vertus de bourgeois, que furent traînés les ouvriers récalcitrants de chez Pauling et Henfrey. Mais par prudence, ils avaient amené un avocat. D'abord comparut l'ouvrier qui venait d'arriver du Staffordshire et qui se refusait à continuer de travailler dans une entreprise où d'autres, pour se défendre, avaient cessé le travail. MM. Pauling et Henfrey avaient en main un engagement écrit [1] des ouvriers venus du Staffordshire, qu'ils soumirent alors au juge de paix. Le défenseur des ouvriers objecta que cet accord ayant été signé un dimanche, il n'était pas valable. Daniel Maude, esquire, reconnut avec beaucoup de dignité que les « transactions

[1] Voici quelle était la teneur de ce contrat : l'ouvrier s'engageait à travailler six mois pour Pauling & Henfrey et à se *déclarer satisfait du salaire qu'ils lui verseraient;* mais Pauling & Henfrey n'étaient pas obligés de le garder six mois, mais pouvaient le renvoyer à *tout moment* avec un préavis d'une semaine ; et si Pauling & Henfrey avaient bien déboursé ses frais de voyage du Staffordshire à Manchester, ils les lui retiendraient sur son salaire à raison de 2 shillings (20 groschen d'argent) par semaine ! Que dites-vous de ce bel exemplaire de contrat ? (F.E.)

d'affaires » réalisées un dimanche, n'étaient pas valables ; mais il ne pouvait pas croire que MM. Pauling et Henfrey tinssent cet accord pour une « transaction d'affaires » ! Il déclara donc au pauvre diable, sans lui demander longuement s'il « tenait » ce document pour une « transaction d'affaires » qu'il lui fallait ou bien reprendre son travail ou aller s'amuser trois mois au bagne. - Oh! Salomon de Manchester ! Quand ce cas eût été réglé, MM. Pauling et Henfrey amenèrent le deuxième accusé. Il s'appelait Salmon; c'était un des anciens ouvriers de l'entreprise qui avaient arrêté le travail. On l'accusait d'avoir intimidé les nouveaux ouvriers, pour les amener à faire grève aussi. Le témoin - un de ces ouvriers-là, - déclare que Salmon l'avait pris par le bras et avait discuté avec lui. Daniel Maude, esquire, demanda si l'accusé n'avait pas, par hasard, proféré des menaces, ou s'il l'avait frappé ? - Non, dit le témoin. Daniel Maude, esquire, tout heureux de trouver l'occasion de faire éclater son impartialité - après avoir, à l'instant rempli ses devoirs envers la bourgeoisie -déclara qu'il n'y avait rien qu'on pût imputer à crime à l'accusé. Il avait parfaitement le droit de se promener sur la voie publique et de parler avec d'autres personnes, tant qu'il ne commettait pas d'actes ou ne prononçait pas de paroles d'intimidation ; en conséquence, il l'acquittait. Cependant, MM. Pauling et Henfrey avaient au moins eu la satisfaction, contre versement des frais du procès, de faire passer au sieur Salmon, une nuit au violon - et c'était toujours ça. De plus, la joie de Salmon ne dura pas longtemps. Relâché le jeudi, 31 octobre, le mardi 5 novembre il comparaissait déjà à nouveau devant Daniel Maude, esquire, sous l'accusation d'avoir attaqué dans la rue MM. Pauling et Henfrey. Le jeudi même où Salmon avait été acquitté, arrivèrent à Manchester, un certain nombre d'Écossais qu'on y avait attirés sous des prétextes mensongers, alléguant que le conflit était terminé et que Pauling et Henfrey ne pouvaient trouver dans la région assez d'ouvriers pour réaliser les importants travaux qu'ils avaient soumissionnés. Le vendredi plusieurs menuisiers écossais, travaillant depuis assez longtemps à Manchester, vinrent les trouver pour expliquer à leurs compatriotes la cause de la cessation de travail. Leurs compagnons s'assemblèrent en foule - dans les quatre cents - autour de l'auberge où logeaient les Écossais. On les y retint prisonniers à l'intérieur, et un contremaître fut posté en sentinelle devant la porte. Au bout de quelque temps, arrivèrent MM. Pauling et Henfrey, pour accompagner en personne leurs nouveaux ouvriers à l'atelier. Lorsque le cortège sortit de l'auberge les ouvriers rassemblés interpellèrent les Écossais, les invitant à ne pas violer les normes de travail en usage à Manchester et à ne pas faire honte à leurs compatriotes. De fait, deux des Écossais restèrent un peu en arrière et M. Pauling leur courut lui-même après, pour les entraîner. La foule était calme, empêchant le cortège d'avancer trop vite, disant aux ouvriers de ne pas se mêler des affaires d'autrui, de rentrer chez eux, etc. ; finalement, M. Henfrey se fâcha; il aperçut plusieurs de ses anciens ouvriers et parmi eux, Salmon; pour en finir donc, il l'attrapa par le bras ; M. Pauling le saisit par l'autre bras et tous deux appelèrent la police de toutes leurs forces. Le commissaire de police les rejoignit et leur demanda de quoi ils accusaient cet homme, ce qui plongea les deux associés dans un grand embarras ; mais, dirent-ils, « nous connaissons cet homme » Oh! dit le commissaire, cela suffit, nous pouvons donc pour l'heure le laisser partir. Forcés de porter quelque plainte contre Salmon, MM. Pauling et Henfrey réfléchirent plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin, sur le conseil de leur avocat, ils portassent la plainte sus-indiquée. Lorsqu'on eût entendu tous les témoins contre Salmon, s'avança soudain, comme défenseur de l'accusé, W. P. *Roberts*, «l'avocat général des mineurs », terreur de tous les juges de paix, qui demanda s'il devait encore produire ses témoins puisqu'aussi bien, rien n'avait été produit à la charge de Salmon ? Daniel Maude, esquire, le laissa citer ses témoins qui prouvèrent que Salmon s'était comporté calmement jusqu'au moment où M. Henfrey l'avait empoigné. Lorsqu'on eut entendu défense et accusation, Daniel Maude, esquire, déclara qu'il rendrait sa sentence

samedi. De toute évidence, la présence de l'avocat général Roberts l'incitait à y réfléchir à deux fois avant de parler [1].

Le samedi, Pauling et Henfrey déposèrent une nouvelle plainte pour *crime* de complot et d'intimidation contre trois de leurs anciens ouvriers : Salmon, *Scott* et *Mellor*. Ce faisant, ils voulaient porter un coup mortel à l'Union professionnelle et pour s'assurer contre Roberts qu'ils craignaient, ils firent venir de Londres un juriste renommé, *M. Monk*. M. Monk produisit comme témoin d'abord un des Écossais nouvellement embauchés, *Gibson*, qui avait déjà servi de témoin contre Salmon le mardi d'avant. Il déclara que le vendredi *1er* novembre, quand il était sorti avec ses camarades de l'auberge, une foule de gens, les avaient entourés, bousculés et tiraillés et que les trois accusés étaient parmi la foule. A ce moment, Roberts se mit à interroger le témoin, le confronta avec un autre ouvrier et demanda si lui, Gibson, n'avait pas dit hier à cet ouvrier, que le mardi d'avant, quand il témoignait, *il n'avait Pas su qu'il déposait sous serment* et plus généralement, qu'il n'avait pas su ce qu'il avait à faire et à dire au tribunal ; Gibson répondit qu'il ne connaissait pas cet homme; qu'il s'était trouvé la veille au soir avec deux personnes, mais il faisait sombre et il ne pouvait pas dire si cet homme était l'un de ses interlocuteurs; il *était bien possible qu'il eût dit quelque chose comme ça,* car la façon de prêter serment n'était pas la même en Écosse et en Angleterre; il ne se souvenait pas bien. A ce moment M. Monk se dressa, prétendant que M. Roberts n'avait pas le droit de poser des questions de ce genre ; M. Roberts lui répliqua que ces objections étaient tout à fait de mise, quand on avait à défendre une mauvaise cause, mais qu'il avait le droit de poser les questions qu'il voulait et pas seulement de demander où le témoin était né, mais aussi où il avait séjourné jour après jour, depuis ce moment, et ce qu'il avait mangé à chaque repas. Daniel Maude, esquire, confirma que M. Roberts avait bel et bien ce droit, lui donnant simplement le conseil paternel de s'en tenir autant que possible à l'objet du débat. Après que M. Roberts eut fait dire au témoin qu'il n'avait commencé à travailler réellement pour Pauling et Henfrey que le lendemain de l'incident sur lequel se fondait la plainte, donc le *2* novembre, il le laissa se retirer. Alors s'avança à la barre des témoins, M. Henfrey lui-même et, sur l'incident, il répéta ce qu'avait dit Gibson. Sur quoi, M. Roberts lui posa la question suivante : « Ne cherchez-vous pas à vous assurer sur vos concurrents, un avantage illégitime ? » M. Monk éleva de nouveau des objections contre cette question. Bien, dit Roberts, je vais la poser plus clairement. « Savez-vous, monsieur Henfrey, que l'horaire de travail des charpentiers est déterminé à Manchester par certaines règles ? »

M. HENFREY : je n'ai rien à voir avec ces règles. J'ai le droit d'établir mes propres normes.

M. ROBERTS : Très juste. Monsieur Henfrey, sous la foi du serment, n'exigez-vous pas de vos ouvriers une durée de travail plus longue que les autres entrepreneurs du bâtiment ou les autres patrons charpentiers ?

M. HENFREY : Si.

M. ROBERTS Combien d'heures approximativement ?

M. Henfrey ne le savait pas exactement, il tira son carnet de sa poche pour le calculer.

---

1 *Northern Star, 9* novembre 1844 *; Manchester Guardian, 6* novembre 1844. Les deux journaux ne sont d'accord ni sur l'origine, ni sur la nature des violences commises.

DANIEL MAUDE, esquire : Vous n'avez pas besoin de faire de longs calculs ; il suffit que vous nous disiez à peu près combien cela fait.

M. HENFREY : Eh! bien, à peu près une heure le matin et une heure le soir pendant les six semaines qui précèdent l'époque où d'ordinaire on allume les lumières et autant pendant les six semaines après le jour où d'habitude, on cesse d'allumer la lumière.

DANIEL MAUDE, esquire : Cela fait donc soixante-douze heures, avant qu'on allume et soixante-douze heures après, soit cent quarante-quatre heures en douze semaines que chacun de vos ouvriers doit faire en plus ?

M. HENFREY : Oui.

Cette déclaration fut accueillie par le public par des signes marqués de désapprobation ; M. Monk jeta des regards furieux à M. Henfrey et celui-ci un regard confus à son juriste, tandis que M. Pauling tirait M. Henfrey par le pan de sa redingote, mais c'était trop tard. Daniel Maude, esquire, qui voyait bien que ce jour-là il devrait encore jouer les impartiaux, avait entendu l'aveu et l'avait rendu public.

Après l'audition de deux témoins sans importance, M. Monk déclara qu'il en avait terminé avec ses preuves contre les accusés.

Daniel Maude, esquire, dit alors que le plaignant n'avait pas justifié une enquête criminelle contre les accusés, puisqu'il n'avait pas été prouvé que les Écossais menacés aient été au service de Pauling et Henfrey avant le *1er* novembre ; il n'avait pas été établi qu'il existât un contrat de travail, ou que les intéressés aient été employés avant le 2 *novembre,* alors que la plainte avait été déposée le *premier;* ce jour-là donc, les ouvriers n'étaient pas encore au service de Pauling et Henfrey et les accusés avaient le droit de les détourner de façon légale d'entrer au service de ces patrons. M. Monk objecta que les plaignants avaient été sous contrat à partir du moment où ils avaient quitté l'Écosse et mis le pied sur le bateau. Daniel Maude, esquire, fit observer que l'on avait bien dit qu'un tel contrat de travail avait été établi, mais que ce document n'avait pas été versé au dossier. M. Monk répondit que cette pièce était en Écosse et il priait M. Maude de laisser l'affaire en suspens, jusqu'à ce qu'on ait pu la faire venir. Ici, intervint M. Roberts : Voilà qui était nouveau. On avait déclaré que les preuves à l'appui de la plainte étaient produites et pourtant le plaignant demandait qu'on différât l'affaire pour apporter de nouvelles pièces à l'appui. Il insistait pour que le procès se poursuive. Daniel Maude, esquire, décida qu'il était superflu et de poursuivre et de remettre le procès puisque la plainte n'était pas fondée - et les prévenus furent remis en liberté [1].

Entre temps, les ouvriers non plus n'étaient pas restés inactifs semaine après semaine, ils tenaient des réunions dans la salle des charpentiers ou dans celle des socialistes, sommaient les différentes associations professionnelles, de collecter des fonds, qui parvenaient en abondance, ne cessaient point de faire connaître en tous lieux les procédés de Pauling et Henfrey et finalement, envoyèrent des délégations aux quatre coins du pays pour expliquer à leurs camarades de travail, partout où Pauling et Henfrey faisaient embaucher, la raison de cette embauche et empêcher ainsi les ouvriers charpentiers d'entrer au service de cette entreprise.

---

1 *Northern Star,* 16 novembre *; Manchester Guardian,* 13 novembre 1844.

Quelques semaines à peine après le début de la grève, sept délégués étaient en route et dans toutes les grandes villes du pays des affiches mettaient en garde les charpentiers sans travail contre Pauling et Henfrey. Le 9 novembre, quelques-uns de ces délégués étaient de retour et rendaient compte de leur mission. L'un d'eux, du nom de *Johnson*, qui était allé en Écosse, raconta que l'envoyé de Pauling et Henfrey avait embauché trente ouvriers à Edimbourg ; mais dès qu'ils apprirent la véritable situation, ils déclarèrent qu'ils préféraient mourir de faim qu'aller à Manchester dans ces conditions. Un autre avait été à Liverpool et avait visité les bateaux qui arrivaient; mais pas un seul homme n'était arrivé, et ainsi il n'avait rien eu à faire. Un troisième avait parcouru le Cheshire, mais partout où il passait, il n'y avait plus rien à faire, car le *Northern Star*, le journal des ouvriers, avait diffusé partout l'état réel des choses, enlevant aux gens toute envie de se rendre à Manchester ; bien plus, dans une ville, à Macclesfield, les charpentiers avaient déjà fait une collecte pour aider les grévistes et lui avaient promis en cas de besoin, de verser par la suite un shilling par tête. Dans d'autres localités, il amena les camarades de travail à souscrire de tels versements.

Pour donner encore une fois l'occasion à MM. Pauling et Henfrey de s'entendre avec les ouvriers, le lundi 18 novembre, tous les corps de métiers travaillant dans le bâtiment se rassemblèrent dans la salle des charpentiers, désignèrent une délégation chargée d'apporter une adresse aux deux entrepreneurs et défilèrent en cortège avec drapeaux et emblèmes, en direction des bureaux de Pauling et Henfrey. En tête, marchait la délégation, suivie du comité chargé d'organiser l'arrêt de travail ; puis venaient les charpentiers, les mouleurs de briques et ceux qui les faisaient cuire, les manœuvres, les maçons, les scieurs de long, les vitriers, les stucateurs, les peintres, une troupe de musiciens, les tailleurs de pierre, les menuisiers. Ils passèrent devant l'hôtel de leur avocat général, Roberts, et le saluèrent au passage de bruyants hourras. Arrivés devant les bureaux, la délégation s'avança, tandis que la foule continuait à défiler pour aller tenir une réunion publique dans le square Stevenson. La délégation fut accueillie par la police, qui demanda les noms et adresses des délégués, avant de les laisser continuer leur chemin. Dans les bureaux, les associés MM. Sharps et Pauling leur déclarèrent qu'ils se refusaient à recevoir une adresse écrite émanant d'une foule qu'on avait seulement rassemblée à des fins d'intimidation. La délégation nia le fait, puisque le défilé n'avait même pas fait halte, mais avait continué sa route immédiatement. Tandis que ce cortège de cinq mille personnes continuait à défiler, la délégation finit par être reçue et conduite dans une pièce en présence des chefs de la police, d'un officier et de trois journalistes. M. Sharps, associé de Pauling et Henfrey, usurpa le siège présidentiel en faisant remarquer que la délégation prenne bien garde à ce qu'elle allait dire : tout allait être noté dans un procès-verbal et ses déclarations pourraient éventuellement être utilisées contre elle en justice. On commença alors à leur demander de quoi ils se plaignaient, etc., on déclara qu'on voulait bien donner du travail aux gens, selon les normes en usage à Manchester. Les délégués demandèrent si les ouvriers qu'on était allé pêcher dans le Staffordshire et en Écosse travaillaient aux conditions de Manchester pour chaque corps de métier ? - Non, répondit-on, avec ces gens-là, nous avons une convention particulière. - Donc vos ouvriers auraient de nouveau du travail aux conditions habituelles ? - Oh ! nous ne voulons pas discuter avec une délégation; mais laissez donc venir à nous les ouvriers, ils apprendront alors, à quelles conditions nous voulons leur donner du travail. - M. Sharps ajouta que toutes les entreprises où figurait son nom, s'étaient toujours bien conduites avec leurs ouvriers et payaient le salaire le plus élevé. La délégation rétorqua que si, comme elle l'avait entendu dire, il avait des participations dans l'entreprise Pauling, Henfrey et Co, celle-ci avait contré violemment les intérêts des ouvriers. - Un ouvrier briquetier, membre de la délégation, se vit demander de quoi sa profession avait à se plaindre. – Oh ! actuellement, de rien, mais nous

avons eu assez de sujets de plainte [1]. - Ah, vraiment, répliqua M. Pauling en ricanant. Vous en avez eu assez, vous en avez eu assez ? et il profita de l'occasion pour faire un long exposé sur les associations professionnelles, les arrêts de travail, etc., et sur la misère où ils plongeaient les ouvriers - sur quoi un membre de la délégation fit observer, qu'ils n'avaient nullement l'intention de se laisser voler leurs droits morceau par morceau et qu'ils ne voulaient pas, par exemple, comme on l'exigeait d'eux à présent, travailler cent quarante-quatre heures par an gratis. - M. Sharps fit valoir qu'il fallait aussi calculer ce que perdaient les manifestants, en ne travaillant pas ce jour-là, ainsi que les frais de la grève, la perte de salaire pour les grévistes, etc. - Un délégué : cela ne regarde personne d'autre que nous et nous ne vous demanderons pas de verser un sou de votre poche. Sur ces mots, la délégation se retira, rendit compte de l'entrevue aux ouvriers rassemblés dans la salle des charpentiers et au cours du meeting on apprit qu'étaient venus, non seulement tous les ouvriers qui travaillaient pour Pauling et Henfrey dans la région (et qui n'étaient pas charpentiers, donc n'avaient pas cessé le travail) pour prendre part au défilé, mais qu'aussi plusieurs des Écossais récemment importés avaient arrêté le travail ce matin-là. En outre, un peintre montra que Pauling et Henfrey exigeaient les mêmes conditions illégitimes des peintres que des menuisiers et dit que les peintres eux aussi étaient résolus à résister. On décida pour simplifier les choses et abréger la lutte que tous les ouvriers du bâtiment de chez Pauling et Henfrey allaient cesser le travail. Ainsi fut fait. Le samedi suivant les peintres et le lundi les vitriers, cessèrent de travailler et sur le chantier du nouveau théâtre [2], dont Pauling et Henfrey avaient pris l'adjudication, ne travaillaient plus au bout de quelques jours que deux maçons et quatre manœuvres au lieu de deux cents personnes. Plusieurs des nouveaux arrivants aussi cessèrent le travail.

Pauling, Henfrey et Co, écumaient. Quand trois autres des nouveaux arrivants se mirent en grève on les traîna le vendredi 22 novembre devant Daniel Maude, esquire. Les camouflets antérieurs n'avaient pas suffi. D'abord comparut un certain *Read*, accusé de rupture de contrat ; on produisit un contrat que le prévenu avait signé à Derby. Roberts, qui était de nouveau à son poste, fit observer immédiatement qu'il n'y avait pas le moindre point commun entre le contrat et le chef d'accusation : c'étaient deux choses tout à fait différentes. Daniel Maude, esquire, le comprit tout de suite, puisque le terrible Roberts l'avait dit, mais il dut se donner beaucoup de mal pour essayer de le faire entendre au représentant de la partie adverse. Finalement, celui-ci demanda la permission de modifier ce chef d'accusation et revint au bout de quelque temps avec une plainte bien pire encore que la première. Quand il vit qu'elle ne portait pas non plus, il demanda un nouveau délai et Daniel Maude, esquire, l'autorisa à réfléchir jusqu'au vendredi 30 novembre; une semaine entière de délai de réflexion. je ne trouve pas d'indication de son succès ou de son échec, car dans la série d'exemplaires du journal, il me manque juste celui qui doit contenir la décision [3]. Roberts cependant, passa alors à l'offensive et fit citer plusieurs des ouvriers nouvellement embauchés, ainsi qu'un contremaître de Pauling et Henfrey pour avoir pénétré dans le domicile d'un gréviste et avoir malmené sa femme ; dans deux autres cas, quelques grévistes avaient été victimes d'agressions. A son grand regret, Daniel Maude, esquire, dut condamner tous les accusés, mais il les traita avec la plus grande indulgence possible et leur fit seulement verser une somme comme caution de leur bonne conduite à venir.

---

1 Cf. ci-dessus la sanglante échauffourée dans la briqueterie de Pauling & Henfrey [voir P. 362 et pp. 276-277].

2 Il s'agit du théâtre royal, Peter Street, à Manchester, inauguré en 1845, *Northern Star*, 23 et 30 novembre 1844.

3 *Northern Star, 7* décembre 1844. « Encore une victoire pour les travailleurs. » Roberts obtint l'acquittement des ouvriers inculpés en faisant valoir qu'on n'avait mentionné qu'une partie du contrat du 19 octobre. Selon le journal « l'annonce de l'acquittement fut accueillie par des applaudissements ».

Finalement, à la fin décembre, Pauling, Henfrey & Co, réussirent à arracher un jugement contre deux de leurs adversaires, ici encore, pour mauvais traitements infligés à un de leurs ouvriers. Mais cette fois le tribunal ne fut pas si indulgent. Il les condamna sans barguigner à un mois de prison et au dépôt d'une caution pour garantir leur bonne conduite à l'expiration de la peine [1].

A partir de ce moment, les informations sur la grève se font rares. Le 18 janvier, elle tenait encore à plein [2]. Je n'ai pas trouvé d'autres comptes rendus par la suite. Probablement elle s'est terminée comme la plupart des autres ; Pauling, Henfrey et Co se sont sans doute, à la longue, procuré un nombre suffisant d'ouvriers embauchés dans des régions éloignées, grossi de quelques transfuges du parti adverse. La niasse des ouvriers en grève aura trouvé ailleurs une occupation après un arrêt de travail plus ou moins long, avec toute la misère qu'il implique - au moins ont-ils, pour les consoler, la conscience de n'avoir pas fait grève en vain et d'avoir maintenu le salaire de leurs camarades de travail ; et pour ce qui est des points en litige, Pauling, Henfrey & Co auront trouvé qu'ils ne pouvaient imposer strictement leurs points de vue initiaux, étant donné que la grève a entraîné pour eux aussi de grosses pertes - et les autres entrepreneurs, n'auront pas idée, après une lutte si violente, de modifier de si tôt les anciennes normes de la profession de charpentier.

F. ENGELS.
Bruxelles.

1 Le 24 décembre 1844, John O'Neile fut traduit devant les juges pour coups et blessures sur la personne de M. Burton, employé de MM. Pauling & Henfrey O'Neile fut condamné à verser une provision de 10 livres sterling. D'autres ouvriers furent libérés sous caution.

2 *Northern Star, 18* janvier 1845, décrit le meeting du 11 janvier 1845 comme « assez houleux ». Aucune décision ne fut prise quant à la fin de la grève qui, d'après le *Manchester Guardian* était terminée depuis le 23 décembre ! En tout état de cause, un autre meeting eut lieu le 14 janvier 1845. Il semble que les grévistes aient obtenu que Pauling & Henfrey se conforment aux horaires en usage à Manchester.

PRÉFACE À L'ÉDITION AMÉRICAINE DE 1887 [1]

Dix mois se sont écoulés depuis que, pour répondre au désir du traducteur, j'écrivis «l'Appendice» de ce livre; et pendant ces dix mois, il s'est accompli dans la société américaine, une révolution qui aurait demandé au moins dix années dans tout autre pays. En février 1886, l'opinion publique américaine était presque unanime sur ce point : c'est qu'il n'existait pas en Amérique de classe ouvrière, au sens européen du mot ; que, par suite, aucune lutte de classes entre travailleurs et capitalistes, comme celle qui déchire la société européenne, n'était possible dans la République américaine ; et que le socialisme était donc un fait d'importation étrangère, incapable de prendre racine dans le sol américain.

Et cependant, à ce moment même, la lutte de classes en marche projetait devant elle son ombre gigantesque dans les grèves des mineurs pensylvaniens et d'autres corps de métiers, et surtout dans l'élaboration, par tout le pays, du grand *mouvement des huit heures* qui devait éclater et a éclaté en niai suivant. Que j'ai alors apprécié exactement ces symptômes et prédit le mouvement de classe qui s'est produit dans le cadre national : c'est ce que montre mon « Appendice ».

Mais personne ne pouvait prévoir qu'en si peu de temps le mouvement éclaterait avec une force aussi irrésistible ; qu'il se propagerait avec la rapidité d'un incendie de prairie et qu'il ébranlerait la société américaine jusque dans ses fondements.

Le fait est là, patent et incontestable ; quant à la terreur dont il a frappé les classes dirigeantes d'Amérique, j'ai pu, à mon grand amusement, m'en rendre compte par les journalistes américains qui m'ont honoré de leur visite au printemps dernier; ce « nouveau départ» les avait jetés dans un état d'angoisse et de perplexité désespérées. A cette époque pourtant, le mouvement n'était encore qu'à son début, Il n'y avait qu'une série d'explosions confuses, et sans lien apparent, de la classe qui, par la suppression de l'esclavage noir et le rapide développement des manufactures, est devenue la dernière couche de la société américaine. Mais l'année n'était pas terminée que ces convulsions sociales désordonnées commencèrent à prendre une direction bien définie. Les mouvements spontanés et instinctifs de ces grandes masses du peuple travailleur, sur une vaste étendue de territoire ; l'explosion simultanée de leur commun mécontentement contre une misérable situation sociale, la même partout et due aux mêmes causes, tout donna à ces masses la conscience qu'elles formaient une nouvelle classe et une classe distincte dans la société américaine, une classe - à proprement parler - de salariés plus ou moins héréditaires, de prolétaires. Et, avec un véritable instinct américain, cette conscience les conduisit immédiatement au premier pas vers leur émancipation : autrement dit à la formation d'un parti ouvrier politique, avec un programme à lui et, pour but, la conquête du Capitole et de la Maison-Blanche.

---

1 Publiée sous le titre « Le Mouvement ouvrier en Amérique » les 16 et 23 juillet 1887 par *Le Socialiste** dans une traduction qui avait reçu l'approbation d'Engels et dont nous nous sommes bornés à corriger les erreurs manifestes, d'après l'original anglais.
*Hebdomadaire paraissant à Paris avec des interruptions à partir de 1885. Ici 3e année, 2e série.

En mai, la lutte pour la journée de huit heures, les troubles de Chicago, du Milwaukee, etc., les efforts de la classe dominante pour écraser le mouvement naissant du travail par la force brutale et une brutale justice de classe. En novembre, le nouveau parti du travail déjà organisé dans tous les grands centres, et les élections socialistes de New-York, de Chicago et de Milwaukee. Mai et novembre n'avaient jusqu'alors rappelé à la bourgeoisie américaine que le paiement des coupons de la dette publique des États-Unis ; mais à l'avenir, mai et novembre lui rappelleront en plus d'autres coupons, ceux que le prolétariat américain lui a présentés en paiement.

Dans les pays européens, il a fallu à la classe des travailleurs, des années et encore des années pour comprendre pleinement qu'elle forme une classe distincte, et dans les conditions existantes, une classe permanente de la société moderne.

Et il lui a fallu de nouvelles années encore pour que cette conscience de classe l'amenât à se former en un parti politique distinct, indépendant et ennemi de tous les anciens partis politiques formés par les fractions diverses de la classe dominante. Sur le sol plus favorisé de l'Amérique, où aucune ruine moyen-âgienne n'obstrue la route, où l'histoire commence avec les éléments de la moderne société bourgeoise élaborée au XVIIe siècle, la classe des travailleurs a passé à travers ces deux phases de son développement en dix mois seulement.

Cependant, tout cela n'est encore qu'un commencement. Que les masses laborieuses sentent la communauté de leurs griefs et de leurs intérêts, leur solidarité comme classe en opposition avec toutes les autres classes; qu'à l'effet de donner expression et portée à ce sentiment, elles songent à mettre en mouvement la machinerie politiquement organisée à cette fin dans tout pays libre - il n'y a là qu'un premier pas. Le second pas consiste à trouver le remède commun aux communs griefs et à l'incorporer dans le programme du nouveau parti du travail. Et ce pas - le plus important et le plus difficile - est encore à faire en Amérique.

Un nouveau parti doit avoir un programme positif distinct ; un programme qui peut varier dans les détails, avec les circonstances et le développement du parti lui-même, mais programme unique, sur lequel, pour le temps présent, le parti est d'accord.

Tant qu'un pareil programme n'a pas été élaboré, ou n'existe que dans une forme rudimentaire, le nouveau parti lui-même n'aura qu'une existence rudimentaire ; il peut exister localement, mais non pas nationalement; il pourra devenir un parti; il ne l'est pas encore.

Ce programme, quelle que puisse être sa première forme initiale, doit se développer dans une direction qui peut se déterminer à l'avance. Les causes qui ont creusé l'abîme entre la classe travailleuse et la classe capitaliste sont les mêmes en Amérique et en Europe; les moyens de combler cet abîme sont également les mêmes partout. Conséquemment le programme du prolétariat américain devra à la longue coïncider, quant au dernier but à atteindre, avec celui qui est devenu, après soixante ans de dissensions et de débats, le programme adopté par la grande masse du prolétariat militant d'Europe. Il devra proclamer, comme le but dernier, la conquête du pouvoir politique par la classe ouvrière, à l'effet d'effectuer l'appropriation directe de tous les moyens de production - sol, chemins de fer, mines, machines, etc. - par la société tout entière, et leur mise en oeuvre par tous, pour le compte et au bénéfice de tous.

Mais si le nouveau parti américain, comme tous les partis politiques de partout, par le simple fait de sa formation aspire à la conquête du pouvoir politique, il est encore loin de s'entendre sur l'usage à faire de ce pouvoir une fois conquis.

A New-York, et dans les autres grandes villes de l'est, l'organisation de la classe ouvrière s'est faite sur le terrain corporatif formant dans chaque ville une puissante Union centrale du travail. **A** New-York, en novembre dernier, le Central Labor Union a choisi pour porte-drapeau Henry George [1] et, par suite, son programme électoral temporaire s'est fortement imprégné des principes de ce dernier. Dans les grandes villes du nord-ouest, la bataille électorale s'est engagée sur un programme ouvrier plus indéterminé encore, dans lequel l'influence des théories de Henry George était ou nulle ou à peine visible. Et pendant que, dans ces grands centres de population et d'industrie le nouveau mouvement de classe avait un aboutissant politique, nous trouvons se développant par tout le pays, deux organisations ouvrières *: Les Chevaliers du Travail* [2] et le *Parti Socialiste du Travail,* ce dernier possédant seul un programme en harmonie avec le moderne point de vue européen résumé plus haut.

De ces trois formes plus ou moins définies sous lesquelles le mouvement ouvrier américain se présente à nous, la première - le mouvement que personnifie Henry George à New-York - n'a pour le moment qu'une importance locale. Certes, New-York est de beaucoup la ville la plus importante des États-Unis, mais New York n'est pas Paris et les États-Unis ne sont pas la France. Et il me semble que le programme de Henry George, dans sa teneur actuelle, est trop étroit pour servir de base à autre chose qu'à un mouvement local, ou, au plus, à une phase très limitée du mouvement général. Pour Henry George la grande et universelle cause de la division de l'humanité en riches et en pauvres consiste en ce que la masse du peuple est expropriée du sol. Or, historiquement, cela n'est pas exact. Dans l'antiquité asiatique et classique, la forme prédominante de l'oppression de classe était l'esclavage, c'est-à-dire non pas tant l'expropriation des masses du sol, que l'appropriation de leurs personnes. Lorsque, au déclin de la république romaine, les libres paysans italiens furent expropriés de leurs fermes, ils formèrent une classe de « pauvres blancs » semblables aux noirs des États esclavagistes du sud avant 1861 ; et entre les esclaves et les pauvres blancs, deux classes également incapables de s'émanciper elles-mêmes, l'ancien monde s'en alla en pièces. Au moyen âge, ce n'était pas leur expropriation du sol, mais bien plutôt leur appropriation *au sol* qui devint pour ces masses la source de l'oppression féodale.

Le paysan conservait son morceau de terre, mais il y était attaché comme serf ou vilain et contraint de fournir au seigneur un tribut en travail ou en produits. Ce ne fut qu'à l'aurore des temps nouveaux, vers la fin du XVe siècle, que l'expropriation des paysans, opérée sur une grande échelle, posa les premières assises de la classe moderne des travailleurs salariés, ne possédant rien en dehors de leur force-travail et ne pouvant vivre que de la vente de cette force-travail à autrui. Mais si l'expropriation du sol donna naissance à cette classe, ce fut le développement de la production capitaliste, de la moderne industrie, et de l'agriculture en grand qui la perpétua, l'accrût et la transforma en une classe distincte avec des intérêts distincts et une mission historique distincte. Tout cela a été pleinement exposé par Marx *(Le Capital,* livre premier, section VIII ; la soi-disant accumulation primitive) [3]. Selon Marx, la

1 Henry GEORGE (1838-1897) : Publiciste américain, établi à New York depuis 1880, auteur d'un ouvrage d'économie politique, critiqué par Marx : *Progress and Poverty.* En 1886, George a été candidat au poste de maire de New York.

2 « Knights of Labor » : organisation qui exista en Amérique entre 1870 et 1890 ; elle recrutait ses membres surtout parmi les ouvriers non qualifiés. A son apogée, elle comptait en 1886, 700.000 membres. Sur les Chevaliers du Travail et Henry George, voir lettre d'Engels à Laura Lafargue in *Correspondance Engels-Lafargue,* Éditions Sociales, Paris, 1956, I, p. 410.

3 *Le Capital,* Éditions Sociales, Livre I, tome III, p. 153 et suiv. Bien entendu, dans *Le Capital,* la Section VIII s'intitule tout simplement « L'accumulation primitive ». Il faut comprendre « soi-disant », comme « ce que Marx désigne par le terme de ». Ce soi-disant est ici probablement un germanisme (sogennant).

cause de l'antagonisme actuel des classes et de la dégradation sociale de la classe laborieuse, git dans son expropriation de tous les moyens de production, dans lesquels le sol est naturellement compris.

Ayant déclaré que la monopolisation du sol est la cause unique de la pauvreté et de la misère, Henry George, naturellement, trouve le remède dans la reprise du sol par la société tout entière. Or, les socialistes de l'école de Marx demandent eux aussi cette reprise du sol par la société, mais ils ne la limitent pas au sol, ils l'étendent à tous les moyens de production quels qu'ils soient. Ce n'est d'ailleurs pas sur ce point seul qu'existe la divergence. Que doit-on faire du sol ? Les socialistes modernes, représentés par Marx, demandent qu'il soit conservé et travaillé en commun pour le bénéfice commun; ils demandent qu'il en soit de même de tous les autres moyens de production sociale, mines, chemins de fer, fabriques, etc. Henry George, lui, se contenterait de l'affermer individuellement comme aujourd'hui, en régularisant sa distribution et en en appliquant la vente à des services publics, et non plus, comme à présent, à des fins privées.

Ce que demandent les socialistes implique une révolution totale de tout le système de production sociale. Ce que demande Henry George laisse intact le présent mode de production sociale et a été d'ailleurs préconisé il y a des années par les plus avancés des économistes bourgeois de l'école de Ricardo, lesquels demandaient eux aussi, la confiscation de la rente foncière par l'État.

Évidemment, il serait injuste de supposer que Henry George a dit, une fois pour toutes, son dernier mot. Mais je suis obligé de prendre sa théorie telle que je la trouve.

Les Chevaliers du Travail forment la deuxième grande section du mouvement américain et cette section semble être la plus typique de l'état actuel du mouvement, en même temps qu'elle en est, sans aucun doute, de beaucoup la plus forte. Une immense association répandue sur une immense étendue de pays en innombrables *Assemblées*, représentant toutes les nuances d'opinions individuelles et locales de la classe ouvrière ; tous les membres réunis sous le couvert d'un programme d'une indétermination correspondante, et tenus ensemble bien moins par leur impraticable constitution que par le sentiment instinctif que le simple fait de leur union pour une aspiration commune en fait une grande puissance dans le pays, un paradoxe bien américain [1] qui revêt les efforts les plus modernes des mômeries les plus *moyen-âgiennes* et qui cache l'esprit le plus démocratique et même le plus insurgertionnel derrière un despotisme apparent, mais impuissant en réalité - tel est le spectacle que les Chevaliers du Travail présentent à un observateur européen. Mais si nous ne nous laissons pas arrêter par de simples extravagances extérieures, nous ne pouvons manquer de voir, dans cette vaste agglomération, une somme énorme d'énergie latente, évoluant lentement, mais sûrement en force réelle. Les Chevaliers du Travail sont la première organisation nationale créée par l'ensemble de la classe ouvrière américaine. Peu importe leur origine et leur histoire, leurs défauts et leurs petites absurdités, leur programme et leur constitution ; ils sont l'œuvre pratiquement [2] de toute la classe américaine des salariés, le seul lien national qui les unisse, qui leur fasse sentir leur puissance en même temps qu'il la fait sentir à leur ennemi et les remplisse d'une fière espérance en la victoire future. Car il ne serait pas exact de dire que les Chevaliers du Travail sont susceptibles de développement. Ils sont constamment en

1 *Le Socialiste* disait : « Une énigme de contradiction véritablement américaine. »
2 Texte corrigé. *Le Socialiste* écrivait « l'œuvre pratique de toute la classe américaine des salariés ».

pleine voie de développement et de révolution ; c'est une masse plastique [1] de matière humaine en fermentation à la recherche de la forme appropriée à sa propre nature. Et cette forme elle l'obtiendra aussi sûrement que l'évolution historique a, comme l'évolution naturelle, ses propres lois immanentes. Que les chevaliers du travail conservent alors ou non leur nom actuel, c'est ce qui importe peu ; mais à qui les observe du dehors, il paraît évident que là est l'élément premier d'où aura à sortir l'avenir du mouvement ouvrier américain et par conséquent, l'avenir de la société américaine en général.

La troisième section constitue le Parti Socialiste du Travail. C'est un parti qui n'existe que de nom, car nulle part en Amérique il n'a jusqu'ici été actuellement en état de s'affirmer comme parti politique. Il est, en outre, dans une certaine mesure, étranger à l'Amérique, ayant été jusque tout récemment formé presque exclusivement par les immigrants allemands [2], employant leur propre langue et, pour la plus grande part, peu familiers avec la langue ordinaire du pays. Mais s'il est de souche étrangère, il arrive en même temps armé de toute l'expérience acquise par de longues années de lutte de classes en Europe, et avec une notion des conditions générales de l'émancipation de la classe des travailleurs bien supérieure à celle que possèdent les travailleurs américains. C'est un bonheur pour le prolétariat américain, qui est ainsi mis en état de s'approprier et d'utiliser l'acquis intellectuel et moral de quarante ans de lutte de ses compagnons de classe en Europe, et d'accélérer ainsi sa propre victoire. Car, comme je l'ai dit, il ne peut y avoir aucun doute à ce sujet. Le programme dernier de la classe ouvrière américaine doit être et sera essentiellement le même que celui actuellement accepté par tout le prolétariat militant d'Europe, le même que celui du Parti Socialiste du Travail allemand-américain. Ce Parti est donc appelé à jouer un rôle très important dans le mouvement. Mais pour cela, il lui faudra dépouiller tout vestige de son costume étranger. Il aura à devenir américain jusqu'aux moelles. Il ne peut demander que les Américains viennent à lui : c'est à lui, minorité - et minorité immigrée - d'aller aux Américains, qui sont à la fois l'immense majorité - et majorité d'indigènes. Et, à cet effet, il doit, avant tout, apprendre l'anglais.

L'œuvre de fusion de ces différents éléments de la vaste masse en mouvement - éléments qui ne sont pas réellement discordants, mais sont mutuellement isolés par la diversité de leur point de départ - prendra un certain temps et ne s'accomplira pas sans maints chocs qui sont déjà visibles sur différents points. Les Chevaliers du Travail, par exemple, sont ici et là, dans les villes de l'est, localement en guerre avec les unions de métier [3]. Mais ce même choc existe entre les Chevaliers du Travail eux-mêmes, parmi lesquels la paix et l'harmonie sont loin de régner. Ce ne sont pas là cependant des symptômes de dissolution dont les capitalistes aient le droit de se réjouir. Ce sont simplement des signes que les innombrables armées de travailleurs, pour la première fois mises en marche dans une commune direction, n'ont trouvé jusqu'ici ni une expression adéquate à leurs intérêts communs, ni la forme d'organisation la mieux adaptée à la lutte, ni la discipline requise pour assurer la victoire. Ce ne sont encore que les premières levées en *masse* [4] de la grande guerre révolutionnaire, recrutées et équipées localement et indépendantes les unes des autres tendant toutes à la formation d'une armée commune, mais encore sans organisation régulière et sans plan commun de campagne. Les colonnes convergentes se heurtent ici et là ; il en résulte de la confusion, des disputes violentes, des menaces même de conflit. Mais la communauté du but

1 Texte corrigé. *Le Socialiste* traduisait « une masse de matière humaine en fermentation, en travail de la forme appropriée...
2 Texte corrigé. *Le Socialiste* disait « les émigrants allemands ».
3 Engels dit : « Trade-Unions » (syndicats).
4 En français dans le texte.

dernier finit par avoir raison de toutes ces difficultés ; avant peu, les bataillons épars et tumultueux se formeront en une longue ligne de bataille, présentant à l'ennemi un front bien ordonné, silencieux sous l'éclat de leurs armes, couverts par de hardis tirailleurs et appuyés sur des réserves inentamables.

Pour arriver à ce résultat, l'unification des divers corps indépendants en une seule Armée Nationale du Travail avec un programme commun - si provisoire que soit ce programme, pourvu seulement qu'il soit un véritable programme de classe ouvrière, - est le premier grand pas à accomplir en Amérique. A cet effet, et pour rendre ce programme digne de là cause, le Parti Socialiste du Travail peut être d'un grand secours s'il agit seulement comme ont agi les socialistes européens à l'époque où ils n'étaient encore qu'une petite minorité de la classe ouvrière. Cette ligne de conduite a été exposée pour la première fois en 1847 dans le *Manifeste du Parti Communiste* dans les termes suivants :

Les communistes - c'était le nom que nous avions alors adopté et que nous sommes aujourd'hui encore très loin de répudier - les communistes ne forment pas un parti distinct opposé aux autres partis ouvriers. Ils n'ont pas d'intérêts séparés et distincts des intérêts du prolétariat tout entier. Ils n'arrivent pas avec des principes de leur cru, à imposer au mouvement prolétarien.

Les communistes ne se distinguent des autres partis ouvriers que sur deux points: 1º dans les luttes nationales des prolétaires de différents pays ils évoquent et mettent au premier plan les intérêts communs de tout le prolétariat, intérêts indépendants de toute nationalité ; 2º dans les différentes phases de développement par lesquelles a à passer la lutte de la classe ouvrière contre la classe capitaliste, toujours et partout ils représentent des intérêts du mouvement dans son ensemble.

Pratiquement, les communistes sont donc la section la plus avancée et la plus résolue des partis ouvriers de tous les pays; théoriquement, d'autre part, ils ont cet avantage sur la grande masse des prolétaires, d'avoir une vue claire des conditions, de la marche et du résultat final du mouvement prolétarien.

Ils combattent pour la réalisation des objectifs immédiats, pour la satisfaction des intérêts momentanés de la classe ouvrière; mais dans le mouvement du présent, ils représentent et sauvegardent l'avenir du mouvement [1].

C'est la tactique qui a été suivie depuis plus de quarante années par le grand fondateur du socialisme moderne, Karl Marx, et par moi-même, ainsi que par les socialistes de toutes les nations qui travaillent en accord avec nous [2]. C'est elle qui partout, nous a conduits à la victoire ; c'est grâce à elle qu'aujourd'hui la masse des socialistes européens en Allemagne comme en France, en Belgique et en Hollande comme en Suisse, en Danemark et en Suède comme en Espagne et au Portugal, combat comme une seule et commune armée sous un seul et même drapeau.

Londres, 26 janvier 1887.

---

1 *Le Manifeste communiste.* La citation est extraite du chapitre II et du chapitre IV. Nous avons respecté le texte du *Socialiste.* On retrouvera les passages cités dans une traduction légèrement différente. *Le Manifeste...*, Éditions Sociales, 1957, p. 27 et p. 46.

2 Texte corrigé. *Le Socialiste* disait « travaillent pour ».

PRÉFACE À L'ÉDITION ALLEMANDE DE 1892

Le livre, que cette édition met de nouveau entre les mains du public allemand, a paru pour la première fois au cours de l'été 1845. Dans ce qu'il a de bon, comme de mauvais, il porte la marque de la jeunesse de l'auteur.

J'avais alors vingt-quatre ans ; aujourd'hui j'ai trois fois cet âge, et en relisant ce travail, je trouve que je n'ai pas à en avoir honte le moins du monde. je ne songe donc nullement à effacer ces marques de jeunesse de mon ouvrage. je le présente sans changement au lecteur. je n'ai fait que reprendre avec plus de précision, quelques passages peu clairs et qu'ajouter çà et là, une courte note de bas de page, accompagnée de la date (1892).

Quant au destin de ce livre, je mentionnerai seulement qu'il parut en 1885 à New York en traduction anglaise (par Mme Florence Kelley Wischnewetzky) et que cette traduction fut rééditée en 1892, à Londres, chez Swan Sonnenschein and Co. La préface de l'édition américaine est à la base de celle de l'édition anglaise et de l'édition allemande actuelle aussi. La grande industrie moderne uniformise les rapports économiques des pays dont elle s'empare à un point tel que je ne saurais dire au lecteur allemand autre chose que ce que j'ai déjà dit aux lecteurs américains et anglais.

L'état de choses décrit dans ce livre appartient aujourd'hui - du moins en ce qui concerne l'Angleterre - en grande partie au passé. Si elle ne figure pas expressément dans les manuels officiels, il y a pourtant une loi de l'économie politique moderne qui veut que, plus la production capitaliste se développe, moins elle peut s'en tenir aux petites combinaisons, aux escroqueries et aux tromperies dérisoires, qui caractérisent ses débuts. Les astuces mesquines du juif polonais, représentant le commerce européen à son degré le plus bas, ces ruses qui lui rendaient dans son pays de si estimables services et dont l'usage était là-bas si répandu, ne lui servent plus de rien dès qu'il arrive à Hambourg ou Berlin. De même, le commissionnaire, juif ou chrétien, venant de Berlin ou de Hambourg, qui arrivait à la Bourse de Manchester, a dû, en tout cas, il n'y a pas tellement longtemps, faire cette découverte : pour acheter à bon marché du fil ou du tissu, il lui fallait, avant tout, abandonner ces manœuvres et ces trucs misérables - un tantinet plus raffinés il est vrai - qui passaient dans son pays pour être le *nec plus ultra* de l'habileté en affaires. Certes, bien des choses ont dû changer en Allemagne aussi, avec les progrès de la grande industrie, et en particulier depuis le Jena industriel de Philadelphie, le vieux principe des philistins allemands qui affirmaient : « Les gens doivent sans doute trouver agréable de se voir expédier d'abord de bons échantillons, puis de la mauvaise marchandise », a dû tomber en discrédit. Et de fait, ces astuces et ces roueries ne payent plus sur un grand marché, où le temps est de l'argent, et où s'établit un certain niveau de moralité commerciale, non pas par enthousiasme vertueux, mais simplement pour ne pas perdre inutilement son temps et sa peine. Et il en est allé de même en Angleterre dans les relations entre l'industriel et ses ouvriers.

Le nouvel essor des affaires, après la crise de 1847, fut le début d'une nouvelle ère industrielle. L'abolition des lois sur les grains et les antres réformes qui en furent la conséquence nécessaire, laissèrent les coudées franches à l'industrie et au commerce anglais. Immédiatement après se produisit la découverte des champs aurifères de Californie et d'Australie. Les marchés coloniaux augmentèrent de plus en plus leur capacité d'absorption

des produits industriels anglais. Le métier à tisser mécanique fit disparaître une fois pour toutes des millions de tisserands indiens travaillant à la main. La Chine fut de plus en plus ouverte au commerce. Mais c'est l'Amérique qui, prenant la tête, se développa avec une rapidité inouïe même pour ce pays coutumier de progrès gigantesques. Et l'Amérique - ne l'oublions pas - n'était précisément à cette époque qu'un marché colonial, le plus grand de tous, c'est-à-dire un pays qui fournissait des produits bruts et importait de l'extérieur - ici d'Angleterre - des produits industriels.

Mais il advint en outre, que les moyens de communication mis en service à la fin de la période précédente - chemins de fer et cargos à vapeur transocéaniques - furent désormais utilisés à une échelle internationale et réalisèrent ainsi ce qui n'avait jusqu'alors existé qu'à l'état d'ébauche : le *marché mondial*. Ce marché mondial consistait à cette époque en un certain nombre de pays principalement ou exclusivement agricoles, groupés autour d'un grand centre industriel : l'Angleterre. L'Angleterre consommait la majeure partie du surplus de leurs produits bruts, et leur fournissait en revanche la majeure partie des produits industriels dont ils avaient besoin. Rien d'étonnant par conséquent, que le progrès industriel de l'Angleterre fût colossal et inouï, à telle enseigne que l'état où elle se trouvait en 1844 nous apparaît aujourd'hui, par comparaison, dérisoire et presque primitif.

Mais à mesure que se dessinait ce progrès, la grande industrie faisait - semble-t-il - plus grand cas de la morale. La concurrence entre fabricants, au moyen de petits vols commis au préjudice des ouvriers, ne payait plus ; le grand commerce abandonnait définitivement ce procédé misérable de gagner de l'argent ; le fabricant millionnaire avait mieux à faire que de perdre son temps à des trucs aussi mesquins. Ils étaient bons tout au plus pour de petits grippe-sous contraints de se jeter sur le moindre argent, pour ne pas être victimes de la concurrence. C'est ainsi que disparut des districts industriels, le « Truck System [1] ». La loi des dix heures et toute une série de réformes moins importantes furent votées - toutes mesures qui étaient une injure à l'esprit du libre échange et à la concurrence effrénée, mais qui parallèlement accroissaient encore la supériorité des colosses capitalistes vis-à-vis de leurs concurrents moins favorisés en affaires.

Ce n'est pas tout. Plus une entreprise industrielle est grande, plus ses ouvriers sont nombreux, et plus le dommage et la gêne pour la marche de l'affaire sont importants à chaque conflit éclatant entre patron et ouvriers. C'est de là que naquit un nouvel état d'esprit chez les industriels, en particulier chez les plus importants, Ils apprirent à éviter des conflits inutiles, à s'accommoder de l'existence et de la puissance des Trade-Unions [2], et enfin, même à découvrir dans les grèves - à condition qu'elles soient déclenchées au bon moment - un moyen efficace pour réaliser leurs propres desseins. Ainsi advint-il que les plus grands industriels, jadis chefs de guerre dans la lutte contre la classe ouvrière, étaient maintenant les premiers à lancer des appels à la concorde et l'harmonie. Et ceci pour de très bonnes raisons.

C'est que toutes ces concessions à la justice et à l'amour du prochain n'étaient en réalité que des moyens d'accélérer la concentration du capital entre les mains de quelques-uns et d'écraser les concurrents plus modestes qui ne sauraient vivre sans les gains extraordinaires dont nous parlions. Pour ces quelques capitalistes, les escroqueries annexes de jadis n'avaient pas seulement perdu toute valeur, elles faisaient à présent directement obstacle aux affaires

1 Système qui consistait à payer les ouvriers en nature - en les obligeant à se fournir dans les magasins ouverts par les industriels. Engels y consacre plusieurs pages, cf. ci-dessus notamment p. 233 et pour la loi de dix heures pp. 226-228.
2 Syndicats anglais.

d'envergure. Et c'est ainsi que le développement de la production capitaliste seul a suffi - du moins dans les secteurs-pilotes de l'industrie, - car dans les branches moins importantes ce n'est pas du tout le cas - à supprimer tous ces maux secondaires qui au début, aggravaient le sort de l'ouvrier. Et c'est ainsi qu'apparaît de plus en plus au premier plan ce fait essentiel : on ne doit pas rechercher la cause de la misère de la classe ouvrière dans ces défauts secondaires, mais bien dans le système capitaliste lui-même. Le travailleur vend au capitaliste sa force de travail pour une certaine somme par jour. Au bout de quelques heures de travail il a reproduit la valeur de cette somme. Mais son contrat de travail exige qu'il continue à trimer encore un certain nombre d'heures pour accomplir sa journée de travail. Or, la valeur qu'il produit au cours de ces heures de travail supplémentaire est de la plus-value, qui ne coûte rien au capitaliste, mais qui n'en glisse pas moins dans sa poche. Telle est la base du système qui divise de plus en plus la société civilisée : d'un côté, quelques Rotschild et Vanderbilt - possesseurs de tous les moyens de production et de subsistance, de l'autre, une masse énorme de travailleurs salariés, ne possédant rien d'autre que leur force de travail. Et que ce résultat ne soit pas imputable à tel ou tel grief secondaire, mais uniquement au système lui-même, ce fait, le développement du capitalisme en Angleterre même, l'éclaire aujourd'hui d'une lumière fort crue.

Ce n'est pas tout. Les épidémies répétées de choléra, fièvre typhoïde, variole, etc., ont fait comprendre au bourgeois britannique la nécessité urgente d'assainir ses villes, s'il ne veut pas être, lui et sa famille, victime de ces fléaux. En conséquence, les anomalies les plus criantes décrites dans ce livre sont aujourd'hui éliminées ou tout au moins rendues moins choquantes. On a mis en place ou amélioré des systèmes d'égouts, de larges enfilades de rues traversent bien des quartiers comptant parmi les pires des « mauvais quartiers ». La « Petite Irlande » a disparu, prochainement ce sera le tour des « Seven Dials ».Mais qu'est-ce que cela signifie ? Des districts entiers dont je pouvais encore faire en 1844 une description presque idyllique, sont tombés maintenant, en raison de l'extension des cités, dans le même état de décrépitude, d'inhabitabilité, de misère ; certes, on ne tolère plus les cochons ni les tas d'ordures. La bourgeoisie a fait encore des progrès dans l'art de dissimuler le malheur de la classe ouvrière. Mais en ce qui concerne les habitations ouvrières aucun progrès important n'a été accompli : ce fait, est amplement démontré par le rapport de la commission royale : « On *the Housing of the Poor* » [1] de 1885. Et il en va de même pour tout le reste. Les décrets de police se multiplient tout autant que les ronces ; mais ils ne peuvent qu'endiguer la misère des ouvriers, ils ne peuvent la supprimer.

Cependant, tandis que l'Angleterre a laissé derrière elle, ce stade juvénile de l'exploitation capitaliste que j'ai décrit, d'autres pays viennent de l'atteindre. La France, l'Allemagne et surtout l'Amérique sont les rivaux menaçants qui, comme je le prévoyais en 1844, battent de plus en plus en brèche le monopole industriel de l'Angleterre. Leur industrie est jeune, comparée à celle de l'Angleterre, mais elle progresse avec une bien plus grande rapidité et est parvenue aujourd'hui approximativement au même degré de développement que l'industrie anglaise en 1844. En ce qui concerne l'Amérique, le parallèle est particulièrement frappant. Il est vrai que le décor où vit la classe ouvrière américaine est très différent, mais là-bas règnent les mêmes lois économiques et les résultats, s'ils ne sont pas identiques sous tous les rapports, doivent cependant nécessairement, être du même ordre. Aussi, observons-nous en Amérique, les mêmes luttes pour une journée de travail plus courte et fixée par la loi, en particulier pour les femmes et les enfants travaillant en usine ; nous voyons fleurir le système du « truck » et le système du « cottage », dans les districts ruraux; « bosses »,

1 Sur l'habitation des pauvres.

capitalistes et leurs représentants, les utilisent comme moyen de domination sur les travailleurs. Lorsque en 1886, je reçus les journaux américains qui rendaient compte des grandes grèves des mineurs de Pennsylvanie, dans le district de Connelsville, j'eus le sentiment de lire ma propre relation du soulèvement des mineurs de charbon dans le nord de l'Angleterre, en 1844, Même façon de voler les ouvriers au moyen de mesures falsifiées, même système de « truck », même tentative de briser la résistance des mineurs par l'ultime et écrasant moyen des capitalistes : en expulsant les ouvriers de leurs logements, qui appartiennent à l'Administration des Mines.

Pas plus ici que dans les éditions anglaises, je n'ai tenté d'adapter ce livre à l'état de choses actuel, c'est-à-dire d'énumérer en détail les changements intervenus depuis 1844. Et cela pour deux raisons. Premièrement, il m'aurait fallu doubler le volume de ce livre. Et deuxièmement, le premier tome du Capital de Marx fournit une description détaillée de la situation de la classe ouvrière anglaise aux environs de 1865, c'est-à-dire à l'époque où la prospérité industrielle britannique connut son apogée. J'aurais donc dû répéter ce que Marx avait déjà dit.

Il est à peine besoin de faire remarquer que le point de vue théorique général de ce livre - sur le plan philosophique, économique et politique - ne coïncide pas exactement avec ma position actuelle. En 1844 n'existait pas encore ce socialisme international moderne, dont surtout et presque exclusivement les travaux de Marx devaient faire entre temps une véritable science. Mon livre ne représente qu'une des phases de son développement embryonnaire. Et tout comme l'embryon humain, aux degrés primitifs de son développement, continue toujours à reproduire les rangées d'ouïes de nos ancêtres les poissons, ce livre révèle partout une des origines du socialisme moderne, un de ses ancêtres : la philosophie classique allemande. C'est ainsi que j'insiste surtout à la fin - sur l'affirmation que le communisme n'est pas simplement la doctrine du parti de la classe ouvrière, mais une théorie dont le but final est de libérer l'ensemble de la société, y compris les capitalistes eux-mêmes, des conditions sociales actuelles qui l'étouffent. C'est exact dans l'abstrait, mais en pratique c'est absolument inutile et parfois pire. Tant que les classes possédantes, non seulement n'éprouveront aucun besoin de libération, mais encore s'opposeront de toutes leurs forces à la libération des travailleurs par eux-mêmes, la classe ouvrière se verra contrainte d'entreprendre et de réaliser seule la révolution sociale. Les bourgeois français de 178(proclamaient eux aussi, que la libération de la bourgeoisie signifiait l'émancipation de tout le genre humain ; mais la noblesse et le clergé se refusaient à l'admettre ; cette affirmation - bien qu'elle fût à cette époque, à considérer la féodalité, une vérité historique abstraite indéniable -dégénéra bientôt en formule purement sentimentale et se volatilisa totalement dans l'embrasement des luttes révolutionnaires. Aujourd'hui, il y a pas mal de gens qui, du haut de leur point de vue impartial, prêchent aux ouvriers un socialisme s'élevant au-dessus des oppositions de classes et des luttes de classes. Mais ce sont ou bien des novices qui ont encore énormément à apprendre, ou alors les pires ennemis des travailleurs, des loups déguisés en brebis.

Dans le texte, la durée du cycle des grandes crises industrielles est fixée à cinq ans. C'était en effet la périodicité qui semblait résulter de la marche des événements de 1825 à 1842. Mais l'histoire de l'industrie de 1842 à 1868 a démontré que la période réelle est de dix ans, que les crises intermédiaires étaient de nature secondaire et ont de plus en plus disparu depuis 1842. Depuis 1868, les choses se sont à nouveau modifiées, nous en reparlerons plus loin.

Je ne me suis pas avisé de supprimer dans le texte les nombreuses prophéties, en particulier celle d'une révolution sociale imminente en Angleterre, que m'inspirait alors mon ardeur juvénile. je n'ai aucune raison de chercher à nous parer - moi et mon œuvre - de qualités que nous n'avions pas alors. Ce qu'il y a de surprenant, ce n'est pas que bien de ces prophéties ne se soient pas réalisées, mais plutôt que tant d'autres se soient avérées justes et que la période critique pour l'industrie anglaise - conséquence de la concurrence continentale et surtout américaine - que je prévoyais certes alors dans un avenir beaucoup trop rapproché, soit effectivement arrivée. Sous ce rapport, je me sens obligé de mettre le livre en accord avec l'état actuel des choses. C'est ce que je fais en reproduisant ici un article qui parut en anglais dans le *Commonwealth* de Londres, du 1er mars 1885, et en allemand dans la *Neue Zeit* en juin de la même année (cahier 6).

« Il y a quarante ans, l'Angleterre était à la veille d'une crise, que seule la violence semblait appelée à résoudre. Le rapide et gigantesque développement de l'industrie avait dépassé de beaucoup l'extension des marchés extérieurs et l'accroissement de la demande. Tous les dix ans, la marche de la production était interrompue brutalement par une crise économique générale, à laquelle succédaient après une longue période de dépression chronique, quelques courtes années de prospérité pour finir toujours par une surproduction fiévreuse et finalement par une nouvelle catastrophe. La classe des capitalistes réclamait à cor et à cri le libre commerce des blés et menaçait de l'obtenir par la force, en renvoyant les populations citadines affamées dans les contrées campagnardes dont elles étaient originaires ; mais comme le disait John Bright, « non pas comme indigents qui mendient du pain, mais comme une armée qui prend ses quartiers en territoire ennemi ». Les masses ouvrières des villes réclamaient leur part du pouvoir politique - la Charte du peuple ; elles étaient soutenues par la majorité des petits-bourgeois et la seule différence qui les séparait, portait sur la question de savoir si on devait obtenir la mise en application de la Charte par la violence, ou la légalité. C'est alors que survint la crise économique de 1847 et la famine irlandaise, et avec elles, la perspective d'une révolution.

« La révolution française de 1848 sauva la bourgeoisie anglaise. Les proclamations socialistes des ouvriers français victorieux, effrayèrent la petite bourgeoisie anglaise et désorganisèrent le mouvement des ouvriers anglais qui se développait dans un cadre plus étroit, mais plus directement pratique. Au moment même où le chartisme devait déployer toute sa vigueur, il s'effondra de l'intérieur, avant même de s'écrouler extérieurement, le 10 avril 1848. L'activité politique de la classe ouvrière fut reléguée à l'arrière-plan. La classe capitaliste avait vaincu sur toute la ligne.

« La réforme parlementaire de 1831 représentait la victoire de la classe capitaliste dans son ensemble sur l'aristocratie foncière. L'abolition des droits de douane sur les grains fut la victoire des capitalistes *industriels* non seulement sur la grande propriété foncière, mais en outre, sur les fractions de capitalistes dont les intérêts étaient plus ou moins identiques ou liés à ceux de la propriété foncière : banquiers, gens de bourse, rentiers, etc... Le libre-échange signifia le bouleversement de toute la politique (intérieure et extérieure) financière et commerciale de l'Angleterre conformément aux intérêts des capitalistes industriels, de la classe qui représentait maintenant la nation. Et cette classe se mit sérieusement à la besogne. Tout obstacle à la production industrielle fut impitoyablement écarté. Les tarifs douaniers et tout le système des impôts furent entièrement refondus. Tout fut soumis à un impératif unique, mais de la plus haute importance pour les capitalistes industriels : abaisser les prix de toutes les matières premières, et particulièrement de toutes les denrées destinées à la classe ouvrière, produire des matières premières et maintenir à un niveau peu élevé - sinon abaisser

- les salaires. L'Angleterre devait devenir « l'atelier du monde » ; tous les autres pays devaient devenir pour l'Angleterre ce qu'était déjà l'Irlande : des marchés pour ses produits industriels, des sources d'approvisionne ment en matières premières et en denrées alimentaires. L'Angleterre, grand centre industriel d'un monde agricole, entouré d'un nombre toujours croissant de satellites producteurs de blé et de coton, tournant autour du soleil industriel ! Quelle grandiose perspective !

« Les capitalistes industriels s'attelèrent à la réalisation de ces hautes visées avec ce bon sens vigoureux et ce mépris des principes périmés, qui les ont toujours distingués de leurs concurrents philistins de notre continent. Le chartisme était à l'agonie. Le retour de la prospérité économique - fait normal et qui allait presque de soi - une fois épuisées les conséquences du krach de 1847, fut mis exclusivement au compte du libre-échange. Ces deux circonstances avaient fait de la classe ouvrière anglaise, sur le plan politique, l'appendice du « grand parti libéral », parti dirigé par les industriels. Il s'agissait de conserver à jamais cet avantage acquis. Et l'opposition des chartistes, non pas au libre-échange, mais à la volonté de faire de ce problème la seule question vitale pour la nation, avait appris aux industriels, leur faisait comprendre chaque jour davantage, que la bourgeoisie ne parviendrait jamais à dominer politiquement et socialement la nation, autrement qu'avec l'aide de la classe ouvrière. C'est ainsi que peu à peu, l'attitude réciproque des deux classes se modifia. La législation sur les fabriques, jadis croquemitaine de tous les industriels, non seulement ils l'observèrent de bon gré, mais encore l'étendirent plus ou moins à toute l'industrie. Les « Trade-Unions », réputés récemment encore ouvrage diabolique, furent désormais cajolés et protégés par les industriels comme institutions hautement légitimes et moyen utile de propager parmi les travailleurs de sains enseignements économiques. Les grèves mêmes, déclarées illégales avant 1848, furent jugées tout à fait utiles à l'occasion, particulièrement quand Messieurs les Industriels les avaient provoquées eux-mêmes au moment adéquat. Des lois qui avaient ravi au travailleur l'égalité en droit avec son employeur, au moins les plus révoltantes, furent abolies. Et cette Charte du peuple, jadis si redoutable, devint, pour l'essentiel, le programme politique de ces mêmes industriels, qui s'y étaient opposés jusqu'alors. La *suppression du cens électoral* et le *vote à bulletin secret* sont institués par la loi. Les réformes parlementaires de 1867 et 1884 ressemblent déjà nettement au *suffrage universel*, du moins tel qu'il existe actuellement en Allemagne ; le découpage en circonscriptions électorales que discute actuellement le Parlement, crée des circonscriptions égales, en gros du moins pas plus inégales qu'en France ou en Allemagne. Des *indemnités parlementaires* et le raccourcissement de la durée du mandat, à défaut de Parlements élus tous les ans, se profilent comme les conquêtes d'un avenir prochain ; et malgré tout, certains avancent que le chartisme est mort.

« La révolution de 1848, comme nombre de celles qui la précédèrent, a connu d'étranges destins. Les mêmes gens qui l'écrasèrent, sont devenus, selon le mot de Marx, ses exécuteurs testamentaires. Louis-Napoléon fut contraint de créer une Italie unie et indépendante, Bismarck fut contraint de faire en Allemagne, une révolution à sa manière et de rendre à la Hongrie une certaine indépendance et les industriels anglais n'ont rien de mieux à faire que de donner force de loi à la Charte du Peuple.

« Les effets de cette domination des capitalistes industriels, furent pour l'Angleterre, au début, stupéfiants. Les affaires prirent un nouvel essor et une extension inouïe, même dans ce berceau de l'industrie moderne. Les résultats considérables obtenus grâce à la vapeur et aux machines furent réduits à néant en comparaison du puissant essor que connut la production de 1850 à 1870, des chiffres confondants qu'atteignirent: l'exportation et

l'importation, l'amoncellement de richesses entre les mains des capitalistes et la concentration de force de travail humain réalisée dans les villes géantes. Certes le progrès fut interrompu comme précédemment par le retour d'une crise tous les dix ans ; en 1857, tout comme en 1866 ; mais on considérait ces à-coups comme des événements naturels inéluctables par lesquels il faut bien passer et qui finissent par se régler.

« Et la situation de la classe ouvrière durant cette période ? Il y eut des améliorations provisoires, même pour la grande masse. Mais cette amélioration fut constamment ramenée à l'ancien niveau par l'afflux de la grande foule de la réserve des travailleurs sans emploi, par les nouvelles machines, rejetant continuellement des travailleurs hors du circuit et par l'arrivée des ouvriers agricoles, remplacés eux aussi de plus en plus par les machines.

« On ne constate d'amélioration durable du niveau de vie que dans deux secteurs protégés de la classe ouvrière. En premier lieu, celui des ouvriers d'usine. La fixation légale à leur avantage, d'une journée de travail normale, sur des bases au moins relativement rationnelles, leur a permis de rétablir à peu près leur constitution physique, et leur a conféré une supériorité morale renforcée encore par leur concentration locale. Leur situation est, à n'en point douter, meilleure qu'avant 1848. La meilleure preuve en est que, sur dix grèves qu'ils mènent, neuf sont provoquées par les industriels eux-mêmes dans leur propre intérêt, comme seul moyen de limiter la production. Vous n'amènerez jamais les industriels à s'entendre tous pour réduire le temps de travail, pour invendables que soient leurs produits. Mais amenez les ouvriers à faire grève, et les capitalistes ferment leurs usines jusqu'au dernier.

« En second lieu les ouvriers des grandes Trade-Unions. Ce sont les organisations des secteurs industriels où le travail d'hommes adultes est seul utilisable ou prédominant. Ni la concurrence du travail des femmes ou des enfants ni celle des machines n'ont été jusqu'à présent en mesure de briser leur puissance organisée. Les mécaniciens, charpentiers et menuisiers, ouvriers du bâtiment, constituent chacun pour soi une force, à telle enseigne, qu'ils peuvent même - comme le font les ouvriers du bâtiment - résister victorieusement à la mise en service de machines. Leur situation s'est sans aucun doute, remarquablement améliorée depuis 1848. La meilleure preuve en est que depuis plus de quinze ans, ce ne sont pas seulement leurs employeurs qui sont satisfaits d'eux, mais eux-mêmes qui sont également très contents de leurs employeurs. Ils constituent une aristocratie à l'intérieur de la classe ouvrière ; ils sont parvenus à conquérir une situation relativement confortable et cette situation ils l'acceptent comme définitive. Ce sont les travailleurs modèles des sieurs Leone Levi et Giffen (et aussi de ce bon bourgeois de Lujo Brentano) et en fait, ils sont très gentils et nullement intraitables pour un capitaliste raisonnable en particulier et pour la classe capitaliste en général.

« Mais en ce qui concerne la grande masse des travailleurs, leur degré de misère et d'insécurité est tout aussi bas aujourd'hui, sinon pire, que jamais. Les quartiers Est de Londres sont un marais stagnant de misère, de désespoir et de famine, qui ne cesse de s'étendre, - lorsque les hommes ne travaillent pas - d'avilissement moral et physique - lorsque les hommes travaillent. Et il en va de même dans toutes les autres grandes villes, la minorité privilégiée des ouvriers exceptée, et il en va de même dans les villes de moindre importance et dans les districts agricoles. La loi qui réduit la valeur de la force de travail aux subsistances indispensables pour vivre, et celle qui, en règle générale, abaisse le prix moyen de la force de travail à la quantité minimum de ces subsistances, ces deux lois agissent sur la classe ouvrière avec la force irrésistible d'une machine automatique qui l'écrase entre ses rouages.

« Telle était donc la situation qu'avaient créée la politique du libre-échange de 1847 et vingt années de règne des capitalistes industriels. Mais alors un tournant se dessina. A la crise de 1866, succéda bien un bref et léger essor commercial vers 1873, mais il ne dura pas. En effet, à l'époque où elle aurait dû se produire, en 1877 Ou 1876, nous n'avons pas subi de crise véritable, mais nous vivons depuis 1876 dans un état de marasme chronique qui affecte tous les secteurs essentiels de l'industrie. Ni la catastrophe totale, ni l'ère de prospérité, depuis longtemps désirée que nous pensions pouvoir atteindre aussi bien avant qu'après le krach, ne veulent se produire. Une lourdeur mortelle, un engorgement chronique de tous les marchés pour toutes les affaires, telle est la situation que nous connaissons depuis bientôt dix ans. Pourquoi en est-il ainsi ?

« La théorie du libre-échange avait été fondée sur cette hypothèse : l'Angleterre devait devenir le seul grand centre industriel d'un monde agricole et les faits ont démenti complètement cette hypothèse. Les conditions de l'industrie moderne, énergie produite par la vapeur et machinisme, peuvent être créées partout où il existe du combustible et en particulier du charbon ; et d'autres pays que l'Angleterre possèdent du charbon ; la France, la Belgique, l'Allemagne, l'Amérique et même la Russie. Et les gens de ces pays-là n'ont pas été d'avis que leur intérêt fût de se muer en métayers crève-la-faim à la mode irlandaise, uniquement pour la plus grande gloire et richesse des capitalistes anglais. Ils se mirent à produire des objets fabriqués, non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour le reste du monde, et la conséquence, c'est que le monopole industriel détenu par l'Angleterre durant presque un siècle, est maintenant irrémédiablement brisé.

« Cependant, le monopole industriel anglais est le pivot du système social anglais d'aujourd'hui. Même durant la période où ce monopole existait, les marchés ne pouvaient suivre le rythme de l'accroissement de la productivité de l'industrie anglaise ; conséquence : les crises décennales. Et actuellement, les nouveaux marchés deviennent chaque jour si rares qu'on se voit obligé d'imposer, même aux nègres du Congo, la civilisation que représentent les cotonnades de Manchester, les poteries du Staffordshire et les articles sidérurgiques de Birmingham.

« Qu'adviendra-t-il, si des denrées continentales, et en particulier américaines, affluent en quantité croissante, si la part du lion qui revient encore actuellement aux usines anglaises dans l'approvisionnement du monde, se réduit d'année en année ? Réponds, ô Panacée du libre-échange!

« Je ne suis pas le premier à évoquer cette éventualité. En 1883 déjà, lors de la réunion à Southport, de la British Association M. Inglis Palgrave, président de la commission économique, a bel et bien dit qu'en Angleterre, le temps des grands profits était révolu, et qu'une pause était survenue dans le développement de divers grands secteurs industriels. On pourrait presque affirmer, disait-il, que l'Angleterre va en arriver à une certaine stagnation.

« Mais comment tout cela finira-t-il ? La production capitaliste ne peut pas se stabiliser, il lui faut s'accroître et se développer, sinon elle est condamnée à périr. Déjà à l'heure actuelle, le simple fait de restreindre la part du lion que s'adjugeait l'Angleterre dans l'approvisionnement du marché mondial se traduit par un arrêt des affaires, provoquant de la misère, un excès de capitaux d'un côté, un excès de travailleurs sans emploi de l'autre. Que sera-ce, lorsque l'accroissement de la production annuelle sera complètement arrêté ? C'est là le talon d'Achille de la production capitaliste. Sa condition vitale c'est la nécessité d'une

extension permanente ; et cette extension permanente devient maintenant impossible. La production capitaliste aboutit à une impasse. Chaque année rapproche l'Angleterre de cette alternative : c'est la nation ou la production capitaliste qui vont périr. - Laquelle des deux devra y passer ?

« Et la classe ouvrière ? Si elle eut à, subir une telle misère, même au moment de l'extension inouïe du commerce et de l'industrie de 1848 à 1868, si même à cette époque, sa grande masse ne connut dans le meilleur cas qu'une amélioration passagère, tandis que seule une petite minorité privilégiée et protégée jouissait d'avantages durables, que sera-ce si cette période brillante s'achève définitivement, si cette stagnation actuelle écrasante, non seulement s'aggrave, mais encore si cette aggravation, si cet écrasement étouffant devient l'état normal, durable de l'industrie anglaise ?

« La vérité, la voici : tant que le monopole industriel anglais a subsisté, la classe ouvrière anglaise a participé jusqu'à un certain point aux avantages de ce monopole. Ces avantages furent très inégalement répartis entre ses membres ; la minorité privilégiée en encaissa la plus grande part, mais même la grande masse en recevait sa part, du moins de temps à autre et pour une certaine période. Et c'est la raison pour laquelle, il n'y a pas eu en Angleterre de socialisme depuis la mort de l'owenisme. Avec l'effondrement de ce monopole, la classe ouvrière anglaise perdra cette position privilégiée. Elle se verra alignée un jour, - y compris la minorité dirigeante et privilégiée - au niveau des ouvriers de l'étranger. Et c'est la raison pour laquelle le socialisme renaîtra en Angleterre. »

Voilà pour l'article de 1885. Dans la préface anglaise du 11 janvier 1892, je poursuivais :

« J'ai peu de choses à ajouter à cette description de la situation, telle qu'elle m'apparaissait en 1885. Il est inutile de dire « qu'aujourd'hui le socialisme revit effectivement en Angleterre » ; il Y en a en quantité: socialisme de toutes nuances, socialisme conscient ou inconscient, socialisme en prose et en vers, socialisme de la classe ouvrière et de la classe moyenne. Car vraiment, ce monstre horrible, le socialisme, ne s'est pas contenté de devenir respectable, il a déjà endossé une tenue de soirée, et il s'installe nonchalamment sur les causeuses des salons. Cela prouve une nouvelle fois de quelle inconstance incurable est affligé ce terrible despote de la bonne société : l'opinion publique de la classe moyenne - et cela justifie une fois de plus le mépris que nous autres, socialistes de la génération précédente, avons constamment nourri à l'endroit de cette opinion publique. Mais par ailleurs, nous n'avons pas de raison de nous plaindre de ce nouveau symptôme.

Ce que je tiens pour beaucoup plus important que cette mode passagère, qui consiste, dans les milieux bourgeois, à faire étalage de ce pâle délayage de socialisme et même pour plus important que le progrès accompli en général par le socialisme en Angleterre - *c'est le* réveil des quartiers Est de Londres. Ce camp immense de la misère n'est plus la mare stagnante qu'il était encore il y a six ans. Les quartiers Est ont secoué leur désespoir paralysant ; ils sont revenus à la vie, et sont devenus le berceau du « Nouvel Unionisme », *c'est-à-dire de* l'organisation *de* la grande masse des travailleurs « non qualifiés ». Certes, cette organisation adopte à maints égards la forme des anciennes « Unions » de travailleurs « qualifiés » ; mais son caractère en est profondément différent. Les anciennes unions conservent les traditions de l'époque où elles avaient été fondées ; elles considèrent le système du salariat comme un fait définitif, donné une fois pour toutes, qu'elles peuvent au mieux adoucir un peu dans l'intérêt de leurs membres ; les nouvelles Unions par contre, ont été créées à une époque où la croyance en la pérennité du salariat était déjà profondément ébranlée. Leurs fondateurs et

promoteurs étaient, ou des socialistes conscients, ou bien des socialistes sentimentaux ; les masses qui affluaient vers elles et qui font leur force, étaient grossières, négligées, regardées de haut par l'aristocratie de la classe ouvrière. Mais elles ont cet avantage immense : leurs cœurs sont encore un terrain vierge, tout à fait exempts de cette « respectabilité » des préjugés bourgeois, héréditaires, qui égarent l'esprit des « Vieux Unionistes » dont la situation est meilleure. Et c'est ainsi que nous voyons maintenant ces nouvelles Unions s'emparer d'une façon générale de la direction du mouvement ouvrier et prendre de plus en plus en remorque les riches et fières « Vieilles Unions ».

Sans aucun doute, les gens des quartiers de l'Est ont commis d'énormes gaffes, mais leurs prédécesseurs en ont fait aussi, et aujourd'hui encore, les socialistes doctrinaires qui font la grimace en parlant d'eux en commettent aussi. Une grande classe, tout comme une grande nation, ne s'instruit jamais plus vite que par les conséquences de ses propres erreurs. Et en dépit de toutes les erreurs possibles passées, présentes et à venir, ce réveil des quartiers de l'Est de Londres est l'un des plus grands et plus féconds événements de cette « fin de siècle » [1] et je suis heureux et fier de l'avoir vécue. »

Depuis le moment où j'ai rédigé ces lignes, la classe ouvrière anglaise a fait de nouveau un grand pas en avant. Les élections au Parlement, qui ont eu lieu il y a quelques jours, ont fait savoir en bonne et due forme aux deux partis officiels, aussi bien aux conservateurs qu'aux libéraux, qu'il leur faut maintenant compter les uns et les autres avec un troisième parti : le parti ouvrier. Celui-ci n'est encore qu'en formation ; ses éléments sont encore occupés à se débarrasser des vieux préjugés de tout ordre - bourgeois, hérités du syndicalisme ancien style et même déjà ceux d'un socialisme doctrinaire, - afin de pouvoir se retrouver tous sur leur terrain commun. Et malgré tout, l'instinct qui les unit est déjà si fort qu'il leur a fait obtenir aux élections des résultats inconnus jusqu'à ce jour en Angleterre. A Londres, deux ouvriers se présentent aux élections et ouvertement, comme socialistes ; les libéraux n'osent pas leur opposer de candidat et les deux socialistes triomphent avec une majorité aussi écrasante qu'inattendue. A Middlesbrough, un candidat ouvrier se présente contre un libéral et un conservateur et est élu malgré eux. Par contre, les nouveaux candidats ouvriers qui s'étaient alliés aux libéraux, échouent totalement à l'exception d'un seul. Parmi les soi-disant représentants ouvriers, qu'il y avait jusqu'alors, c'est-à-dire les gens à qui on pardonne leur qualité d'ouvriers, parce qu'eux-mêmes aimeraient bien la noyer dans l'océan de leur libéralisme, le représentant le plus important du vieil unionisme, Henry Broadhurst, a subi un échec éclatant parce qu'il s'était déclaré contre la journée de huit heures. Dans deux circonscriptions de Glasgow, une de Salford, et dans plusieurs autres encore, des candidats ouvriers indépendants se sont présentés contre des candidats des deux vieux partis ; ils ont été battus, mais les candidats libéraux également. Bref, dans un certain nombre de circonscriptions des grandes villes et de centres industriels, les ouvriers ont rompu délibérément tout contact avec les deux vieux partis et ont obtenu ainsi des succès directs ou indirects sans précédents. Et la joie qu'en éprouvent les ouvriers, est indicible. C'est la première fois qu'ils ont vu et senti, ce dont ils sont capables lorsqu'ils utilisent leur droit de vote dans l'intérêt de leur classe. C'en est fait de la superstition du « grand parti libéral » qui a subjugué les ouvriers anglais durant presque quarante ans. Des exemples frappants leur ont montré que se sont eux, les ouvriers, qui constituent en Angleterre, la force décisive, pour peu qu'ils le veuillent, et sachent ce qu'ils veulent ; et les élections de 1892 ont marqué le début de cette volonté et de ce savoir. Le reste, c'est au mouvement ouvrier du continent de s'en occuper ; les Allemands et les Français, qui disposent déjà d'une représentation si

1 En français dans le texte.

importante aux parlements et dans les conseils locaux, soutiendront suffisamment, par de nouveaux succès, l'émulation des Anglais. Et s'il apparaît dans un avenir assez proche que ce parlement nouveau ne peut rien faire avec M. Gladstone, ni M. Gladstone rien faire avec ce parlement, le parti ouvrier anglais sera alors suffisamment organisé pour mettre bientôt un terme au jeu de bascule des deux vieux partis qui se succèdent l'un l'autre au pouvoir et qui précisément, par ce moyen, perpétuent la domination de la bourgeoisie

Londres, 21 juillet 1892.

LISTE DES SOURCES CITÉES PAR ENGELS

1. LIVRES ET BROCHURES

ALISON, Sir Archibald : The *Principles* of *Population* (2 Vol., Edimbourg, 1840). Alison était « haut shériff » du Lanarkshire et Engels le cite en général sous le nom de « Sheriff Alison ».

ALISON, William Pulteney : Observations *on the Management* of *the Poor in Scotland and its Effects on the Health* of *great Towns* (Edimbourg, 1840).

BAINES, Edward, jun. : H*istory of the Cotton Manufacture in Great Britain* (Londres, 1835).

CARLYLE, Thomas : C*hartism* (Londres, 1839) ; P*ast and Present* (Londres, 1835).

CROCKER, J. W. : A *Sketch of the State of Ireland, Past and Present* (2e édit., Londres, 1808) publié anonymement.

DISRAELI, Benjamin : S*ybil* (Londres, 1845).

FAUCHER, Léon : Études *sur l'Angleterre* (2 Vol., Paris, 1845)

Engels utilisa ses articles de *La Revue des Deux-Mondes qui* forment la base de l'ouvrage de Faucher.

GASKELL, Peter : The *Manufacturing Population of England* (Londres, 1833).

KAY J. P. (plus tard KAY-SHUTTLEWORTH) : The *Moral and Physical Conditions of the Working Classes employed in the Cotton Manufacture in Manchester* (Ire édit., 1832 ; 2e édit., 1832). Engels utilisa la seconde édition.

LEACH, James : Stubborn *Facts from the Factories by a Manchester Operative,* publié par W. Rashleigh, M. P. (Londres, 1844)Parut anonymement.

McCULLOCH, J. R. : A *Statistical Account of the British Empire* (Londres, 1837).

MALTHUS, T. R. : An *Essay on the Principles of Population* (Londres, 2e édit., 1803).

OASTLER, Richard : The *Fleet Papers* (4 vol., Londres, 1841-44)

PARKINSON, R. : On *the Present Condition of the Labouring Poor in Manchester* (Londres et Manchester, 3' édit., 1841)

PORTER, G. R. : The *Progress of the Nation (3 vol.,* Londres, 1836-43).

SENIOR, Nassau William *: Letters on the Factory Act* (Londres, 1837).

SMITH, Adam: *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations* (édité par J. R. McCulloch, 4 vol., 1828).

STIRNER, Max *Der Einzige und sein Eigenthum* (Leipzig, 1845)STRAUSS, D. F. *Vie de Jésus* (édit. allemande, 1835-36).

SYMONS, J. C. : *Arts and Artisans at Home and Abroad* (Edimbourg et Londres, 1839).

URE, Andrew : The *Cotton Manufacture of Great Britain* (2 vol., Londres, 1835) ; The *Philosophy of Manufactures* (2e édit., Londres, 1837).

VAUGHAN, Robert : The *Age of Great Cities* (Londres, 1842)

WADE, John : History *of the Middle and Working Classes* (Londres, 3' édit. 1835).

WAKEFIELD, Edward Gibbon : Swing *unmasked, or the Causes of Rural Incendiarism* (Londres, 1831).

2. JOURNAUX ET PÉRIODIQUES

Artizan.
Durham Chronicle.
Edinburgh Medical and Surgical journal, vol. 14 (1818).
Halifax Guardian.
Illuminated Magazine.
Journal of the Statistical Society of London, vol. 2 (1839), 3 (1840) et 7 (1844)
Leeds Mercury.
Liverpool Mercury.
Manchester Guardian.
Miner's Advocate (Newcastle-upon-Tyne).
Mining journal.
Morning Chronicle.
Northern Star (Leeds).
North of England Medical and Surgical journal.
The Sun.
The Times.
WeeklyDispatch.

3. PUBLICATIONS OFFICIELLES

1831-32.-*Report of Select Committee on Factory Children's Labour.*

1833- *Factories inquiry Commission; Report of the Central Board of Her Majesty's Commissioners appointed to collect Information in the Manufacturing Districts as to the Employment of Children in Factories.* First Report, June 1833 ; second Report, July 1833. June 1833 ; second Report, July 1833.

1833. - Extracts from the Information received by His Majesty's Commissioners, as to the Administration and Operation of the Poor-Laws (1833).

1836.- Third *Report of the Commissioners appointed* or *to Inquire into the condition of the poorer classes in Ireland, and into the various institutions at present established for their relief ».*

1842.- *Report to Her Majesty's Principal Secretary of State for the Home Department from the Poor-Law Commissioners on an Inquiry into the Sanitary Condition of the Labouring Population of Great Britain* (by Edwin CHADWICK).

1842-43.- *Report of Commission Inquiry into the Employment of Children and Young Persons in Mines and Collieries and in Trades and Manufactures in wich numbers of them work together.* First Report 1842 ; second Report, 1843.

1843.- *Reports of Special Assistant Poor Law Commissioners on the Employment of Women and Children in Agriculture.*

1844.- *Report of the Commissioners for Inquiring into the state of Large Towns.* First Report (2 *vol.*, 1844).

1844.- *Reports of the Inspectors of Factories... for the Hall Year ending December* 31. 1843 (1844)

INDEX DES NOMS CITÉS

AINSWORTH et CROMPTON, fabricants de textiles à Bolton.
ALISON, Sir Archibald (1792-1867), historien et économiste anglais tory.

ALISON, Dr William Pulteney (1790-1859), frère du précédent, professeur de médecine à l'Université d'Edimbourg, tory.

ALSTON, G., prédicateur de St Philips, Bethnal Green, à Londres.

ASHLEY, Anthony. Voir SHAFTESBURY.

ASHTON, Thomas, fabricant de Hyde, près de Manchester.

ASHTON, Thomas, fils du précédent, tué au cours d'une émeute ouvrière.

ASHWORTH, Edmund (1801-1881), fabricant du Lancashire, combattit activement les lois sur les grains et les associations d'ouvriers.

BAINES, Sir Edward (1800-1890), économiste anglais, libéral, éditeur du *Leeds Mercury*.

BARDLEY, Samuel Argent (1764-1861), médecin de l'hôpital de Manchester de 1790 à 1823.

BAYLEY, William, fabricant de Stalybridge.

BROUGHAM, Henry Peter, juriste et homme d'État anglais; whig.

BURNS, membre de la commission d'enquête sur le travail des enfants.

BUSSEY Peter, hôtelier à Bradford, chartiste ; délégué au Congrès chartiste de 1839 OÙ il défendit la thèse de l'emploi de la « force physique ».

BYRON, George-Noël Gordon, Lord (1788-1824), poète romantique, représentant de la tendance révolutionnaire.

CARLYLE, Thomas (1795-1881), écrivain anglais, historien et philosophe idéaliste. Ses conceptions s'apparentent au socialisme féodal des années 1840 en Allemagne. Après 1848, ennemi déclaré du mouvement ouvrier.

CARTER, inspecteur des morts à Surrey (quartier du sud de Londres).

CARTWRIGHT, Edmund (1743-1823), inventeur du métier à tisser mécanique.

CHAMPNEYS, William Weldon (1807-1875), prédicateur anglais, philanthrope bourgeois.

COBDEN, Richard (1804-1865), fabricant anglais, libéral, partisan de la liberté du commerce, un des fondateurs de la ligue contre la loi sur les grains.

COWAN, Robert, médecin, auteur des Vital statistics of Glasgow.

COWEL, S. W., membre, en 1853, de la Commission d'enquête sur le travail dans les fabriques.

CROMPTON, Samuel (1753-1827), inventeur. d'une machine à filer.

DISRAELI, Benjamin, comte de Beaconsfield (1804-1881), écrivain et homme politique anglais. Dans les années 40, Sc joignit au groupe de la « jeune Angleterre », plus tard dirigeant du parti conservateur. Premier ministre.

DUNCOMBE, Thomas Slingsby (1796-1861), homme politique anglais, radical, prit part dans les années 40 au mouvement chartiste.

FAUCHER, Léon (1803-1854), publiciste français, libéral modéré, ennemi acharné du mouvement ouvrier.

FERRAND, William Bushfield, propriétaire foncier anglais; tory.

FIELDEN, John (1784-1849), fabricant anglais, philanthrope.

FROST, John, (1784-1877), radical, adhéra en 1838 au mouvement chartiste.

GALWAY, Ann, ouvrière londonienne, morte de faim en 1843.

GASKELL, Peter, médecin à Manchester, publiciste libéral.

GIBSON, paysan écossais.

GILBERT, Thomas (1720-1798), politicien anglais, membre du Parlement, réformateur de la loi sur les pauvres.

GIRARD, Philippe-Henri de (1775-1845), ingénieur français inventeur de la machine à filer le chanvre.

GRAINGER, Richard Dugard (1801-1865), anatomiste et physiologue, inspecteur, en 1841, des hôpitaux pour enfants, membre de la Commission d'enquête sur le travail des enfants.

GREG, Robert Hyde (1795-1875), fabricant, libéral, président de la Chambre de commerce de Manchester.

HAMILTON, Alexander, duc de (1767-1852), propriétaire de mines de charbon en Écosse ; membre du Parlement ; whig.

HARGREAVES, James (mort en 1778), inventeur de la « Jenny », machine à filer.

HASLAM, MMrs, propriétaires des mines de charbon de Pentrich.

de charbon de Pentrich.

HEATHCOAT, John (1783-1861), découvrit en 1809 la machine à « Bobbin-net ».

HELVÉTIUS, Claude-Adrien (1715-1771), philosophe français, représentant du matérialisme mécaniste, athée, idéologue de la bourgeoisie française révolutionnaire.

HENNEN, John, (1779-1828), médecin militaire anglais.

HEY, William (qu'Engels orthographie par erreur HAY et même KAY) (1772-1844), médecin à Leeds, juge à la Commission d'enquête dans les usines en 1833.

HINDLEY, Charles, fabricant à Ashton, radical, appuya la législation sur les fabriques.

HOBHOUSE, John Cam, baron Broughton de Gyfford (1786-1869), homme politique anglais, libéral.

HOOD, Thomas (1799-1845), poète et écrivain réaliste anglais; collaborateur et éditeur de diverses revues.

HORNE, Richard Henry (1803-1884), écrivain anglais. En 1841, membre de la Commission d'enquête sur le travail des enfants.

HORNER Léonard (1785-1864), géologue anglais, inspecteur officiel des fabriques, membre de la Commission d'enquête sur le travail dans les fabriques en 1833 et sur le travail des enfants en 1841.

JOHNS, William, médecin, inspecteur du district de Manchester.

JOHNSON, ouvrier chez Pauling et Henfrey.

KAY, Shuttleworth James Philips (1804 à 1877), médecin anglais dans le quartier des pauvres de Manchester.

KENNEDY John (1769-1855), fabricant de textiles à Manchester.

KITCHEN, fabricant à Sheffield..

KNIGHT, médecin à Sheffield.

LEACH, James, tisserand, leader chartiste pendant les années 40.

LEE, John (1779-1859), prédicateur, à partir de 1840, recteur à l'Université d'Edimbourg.

LINDLEY, inventeur de la machine à « point-net » pour la fabrication de la dentelle.

LOUDON, Charles (1801-1844), médecin anglais socialiste et écrivain politique ; membre, en 1833, de la Commission d'enquête sur le travail dans les fabriques.

LOVETT William (1800-1877), radical anglais, prit part au mouvement chartiste ; partisan de l'emploi de la « force morale » et de la collaboration avec la bourgeoisie.

MAC ADAM, John Loudon (1756-1836), ingénieur des Ponts-et-Chaussées.

MACCULLOCH, John Ramsay (1789-1864), économiste anglais, apologiste du capitalisme, vulgarisateur de la doctrine de Ricardo.

MAC DURT, Thomas, ouvrier.

MACKINTOSH, Robert, membre de la Commission d'enquête sur le travail dans les fabriques.

MAC PHERSON, mère d'une briseuse de grève, mourut assassinée.

MAC QUARRY, briseur de grève.

MAKELLAR, médecin à Pencaitland.

MALTHUS, Thomas Robert (1766-1834), clergyman et économiste anglais, auteur de la théorie de la surpopulation qui tend à justifier la misère des classes laborieuses.

MATHEW, Theobald (1790-18,56), prêtre catholique irlandais, apôtre de la tempérance.

MAUDE, Daniel, juge de paix à Manchester.

MEAD, Edward P., ouvrier anglais qui publia des poèmes dans le *Northern Star*.

MELLOR, vieil ouvrier, dans la fabrique de Pauling et Henfrey.

MILES, William (1797-1878), banquier anglais, membre du Parlement « tout à fait obscur » (Engels).

MILLER, capitaine ; chef de la police de Glasgow.

MITCHELL James (env. 1786-1844), publia une série de travaux de vulgarisation scientifique ; en 1841, fut membre de la Commission d'enquête sur le travail des enfants.

MONK, juriste.

NELSON, Horatio, (1758-1805) amiral anglais.

OASTLER, Richard (1789-1861), homme politique, réformateur social.

O'CONNELL Daniel, (1775-1847), homme politique et avocat irlandais, dirigeant de l'aile droite du mouvement de libération nationale.

O'CONNOR, Feargus Edward (1734-1865), un des dirigeants de l'aile gauche du mouvement chartiste, fondateur et rédacteur du *Northern Star;* après 1848, réformiste.

OWEN, Robert (1771-1881) fabricant et socialiste anglais utopique.

PADGIN, fabricant de scies de Sheffield.

PAINE, Thomas (1737-1809), publiciste anglo-américain, républicain, champion de l'indépendance de l'Amérique du Nord et défenseur de la révolution de 1789.

PARKINSON, Richard (1797-1858), chanoine de Manchester, publiciste et philanthrope.

PATTESON, Sir John (1790-1861), juriste anglais, juge à la *Court Of Queen's Bench*.

PAULING *and* HENFREY, entrepreneurs en bâtiment à Manchester.

PEEL, Sir Robert (1750-1830), fabricant de textiles, membres du Parlement; tory.
bres du Parlement; tory.

PEEL, Sir Robert (1788-1850), homme d'État anglais, tory modéré ; premier ministre de 1841 à 1846 ; on donna son nom à la Loi sur les banques de 1844 ; fit abolir en 1846, avec l'aide des libéraux, la législation sur les grains.

PERCIVAL, Thomas (1740-1804), médecin anglais; un des premiers à préconiser une législation spéciale pour les enfants employés dans les manufactures.

PILLING, Richard (né en 1800), chartiste ; ouvrier dans une manufacture de coton ; un des chefs de la grève de 1842 à Ahston et Stalybridge.

PROUDHON, Pierre-joseph (1809-1865), socialiste petit-bourgeois français, un des fondateurs théoriques de l'anarchisme. Publia en 1840 *Qu'est-ce que la propriété?* et en 1846 *Le système des contradictions économiques ou philosophie de la Misère* à quoi Marx répondit par *Misère de la Philosophie*.

RADNOR voir BOUVERIE.

RASLEIGH, William, membre du Parlement anglais, éditeur de *Stubborn Facts from the Factories*

READ, ouvrier de la fabrique Pauling et Henfrey.

ROBERTON, John (1797-1876), médecin à la maternité de Manchester.

ROBERTS, William Prowting (1806-1871), juriste anglais, porteparole des chartistes et avocat général des syndicats.

ROBSON, George, pensionnaire de la Maison de travail de Coventry, mort en 1843 .

SADLER, Michael Thomas (1780-1835), homme politique et publiciste anglais ; tory.

SALMON, vieil ouvrier de la fabrique Pauling et Henfrey.

SAUNDERS, Robert John, inspecteur de fabrique anglais vers 1840.

SCOTT, vieil ouvrier de la fabrique Pauling et Henfrey.

SCRIVEN, Samuel S., membre de la Commission chargée d'enquêter sur le travail des enfants.

SHAFTESBURY, Antony Ahsley Cooper, comte de (1801-1885) homme politique anglais, un des chefs du mouvement philanthropique aristocratique en faveur de la Loi des dix heures.

SHARP, Francis, chirurgien de Leeds.

SHARP, William junior, de (18o5-i896). Chirurgien de Bradford.

SHARP, Roberts et Cie, fabricants de machines.

SHARPS, associé de la maison Pauling et Henfrey

SMELLIE, James chirurgien de Glasgow.

SMITH, briseur de grève mort en 1837.

SMITH, Adam (1723-1790), économiste anglais ; le représentant le plus célèbre de l'économie politique classique, auquel Marx se référera sans cesse.

SMITH, Thomas Southwood (1788-1861), médecin de Londres en 1841, membre de la Commission chargée d'enquêter sur le travail des enfants.

SOMERVILLE, Alexander (pseudonyme : « Quelqu'un qui a sifflé derrière sa charrue ») (1811-1885), journaliste anglais de gauche, a collaboré notamment au *Morning Chronicle*.

STEPHENS, Joseph Raynor (1805-1879), écclésiastique anglais artisan des réformes sociales. De 1837 à 1839, membre actif du mouvement chartiste dans le Lancashire.

STIRNER Max (pseudonyme de Johann Gaspar Schmidt) (18o61856), philosophe et écrivain allemand ; un des idéologues de l'individualisme bourgeois et de l'anarchisme. Son œuvre la plus connue est *L'Unique et sa propriété*.

STRAUSS, David Friedrich (1808-1874), philosophe et publiciste allemand, auteur de *La vie de jésus* jeune-hégélien ; après 1866, national-libéral.

STUART, James (1775-1849), médecin et publiciste; whig; en 1833, inspecteur de fabrique.

STURGE, Joseph (1793-1859), homme politique anglais, radical, artisan du libre-échange ; s'est allié aux chartistes, mais ans le dessein de maintenir la classe ouvrière sous l'influence de la bourgeoisie.

SYMONS, Jelinger Cookson (1809-1860), publiciste libéral anglais. Commissaire gouvernemental dans les enquêtes sur la situation des tisserands à main et des ouvriers mineurs ; en 1841 membre de la Commission d'enquête sur le travail des enfants.

TANCRED, Thomas, membre de la Commission d'enquête sur le travail des enfants.

TAYLOR, John (18(4-1841), médecin anglais appartenant à l'aile gauche du mouvement chartiste.

THORNHILL, Thomas (Engels écrit par erreur Thornley), propriétaire terrien, whig.

TUFNELL, membre de la Commission d'enquête sur le travail dans les fabriques en 1833.

TURPIN, Richard (Dick) (1706-1739), voleur de grands chemins, pendu en 1739.

URE, Andrew (1778-1857), chimiste anglais, économiste, partisan du libre-échange.

VAUGHAN, Robert (1795-1868), écclésiastique anglais, historien et publiciste.

WADE, John (1788-1875), économiste et historien anglais.

WAKEFIELD, Edward Gibbon (1796-1862), économiste anglais, spécialiste des questions coloniales.

WATT, James (1736-1819), ingénieur anglais qui a contribué pour une grande part à l'invention de la machine à vapeur.

WEDGWOOD, Josiah (1730-1795), industriel anglais qui a perfectionné l'industrie de la céramique en Angleterre.

WELLINGTON, Arthur Wellesley, duc de (1769-1852), général, et homme d'État anglais, tory, premier ministre de 1828 à 1830, a soutenu Peel pour l'abolition des droits sur les blés.

WESLEY, John (1703-1791), un des 'fondateurs de la religion méthodiste.

WIGHTMAN, sir William (1784-1863), juriste anglais, à partir de 1841 juge à la *Court of Queew's Bench*.

WILLIAMS, sir John (1777-1846), juriste anglais, à partir de 1834 juge à la Court of *Queen's Bench*.

WOOD, James et Francis, fabricants de Bradford.

WRIGHT, contremaître dans une fabrique de Macclesfield